

A. PERSI FLACCI SATVRAE

LES
SATIRES DE PERSE

TEXTE LATIN

AVEC UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF
ET UNE INTRODUCTION

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

FRANÇOIS VILLENEUVE

Professeur au Lycée
Chargé de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1918

LES
SATIRES DE PERSE

Poitiers. - Société française d'Imprimerie et de Librairie.

A. PERSI FLACCI SATVRAE

LES

SATIRES DE PERSE

TEXTE LATIN

AVEC UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF
ET UNE INTRODUCTION

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

FRANÇOIS VILLENEUVE

Professeur au Lycée

Chargé de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1918

A LA MÉMOIRE
DE
GEORGES EDET

AVERTISSEMENT

Je dois quelques mots au lecteur pour qu'il ne cherche pas dans cette édition des satires de Perse ce que je n'ai pas voulu y mettre.

Je ne me suis proposé que d'être pour lui un guide perpétuel à travers les obscurités d'un texte malaisé. Je n'ai donc point prétendu épuiser la liste des rapprochements que peut fournir l'étude des modèles et des imitateurs de Perse. De ce côté, j'ai allégé mon commentaire de tout ce qui n'était pas de nature à éclairer la pensée et les intentions du poète, ou à justifier les particularités de sa langue et de son style. Je n'ai pas songé davantage à donner, vers par vers, l'histoire, qui serait longue, de l'interprétation : mais, dans les passages obscurs, lorsque la solution de mon choix n'avait pas à mes propres yeux le caractère de l'évidence, j'ai indiqué, entre celles que d'autres ont préférées, les plus vraisemblables.

Je ne dis rien des principes que j'ai suivis pour établir le texte et rédiger les notes critiques. Je les ai exposés plus loin, au cours d'une étude sur les manuscrits les plus anciens, dans une introduction où l'on trouvera, de plus, une biographie sommaire, accompagnée d'une discussion sur l'origine de la *Vita Persi*, un examen critique de l'âge et de l'autorité des scolies, une notice sur les principales éditions, enfin quelques remarques sur la métrique des satires. On s'étonnera peut-être du caractère purement philologique de ce morceau. Mais une étude littéraire sur Perse eût exigé des développements que ne comportait pas le plan de la présente édition et qui m'ont fourni la matière d'un autre volume (*Essai sur Perse*, Paris, 1917). Les deux ouvrages ont été préparés simultanément, mais la rédaction de mon commentaire a suivi celle de mon *Essai*, auquel j'ai fait ici plus d'un emprunt. Sur plus d'un point, en revanche, mon opinion s'est modifiée, à la suite d'un nouvel examen des difficultés encore pendantes, et nul de ceux qui se sont occupés de Perse ne songera, je pense, à me le reprocher.

Un philologue n'a pas à s'excuser d'avoir pu, au milieu des événements grands et terribles que traverse son pays, poursuivre l'achèvement d'un travail philologique : la guerre n'a suspendu aucune des formes de l'activité nationale, et l'étude de l'antiquité classique ne passera jamais chez nous pour jeu de mandarin. Si mon effort ne semble pas tout à fait inutile, je voudrais qu'on en fît honneur aux latinistes dont j'ai été l'élève, Georges Edet, Gaston Boissier, M. Frédéric Plessis, M. Henri Gœlzer, et je me féliciterais que cet ouvrage pût, en quelque mesure, faire revivre les droits de l'érudition française sur un auteur dont l'illustre Casaubon a, le premier, démêlé l'écheveau et éclairé les ténèbres. Je n'ai pas négligé les travaux des érudits allemands, bien qu'il me fût pénible d'emprunter quelque chose à ceux qui nous ont enseigné la haine, et j'en ai parlé sans parti pris : mais on reconnaîtra, je l'espère, que je ne me suis point asservi aux méthodes germaniques.

14 septembre 1916.

INTRODUCTION

I

BIOGRAPHIE DE PERSE.

Aulus ¹ Persius Flaccus naquit, le 4 décembre de l'année 34 après J.-C., à Volaterrae, aujourd'hui Volterra, vieille ville d'Etrurie. Il était chevalier romain et tenait par des liens de parenté et d'alliance à de grandes familles, notamment à celle d'Arria, femme de Paetus Thrasea. A l'âge de 6 ans environ, il perdit son père. Sa mère, Fulvia Sisennia, se remaria avec un chevalier nommé Fusius, de Luna (aujourd'hui La Spezia). Mais elle devint bientôt veuve une seconde fois.

L'enfant fit ses premières études dans sa ville natale. Quand il eut 12 ans. on l'envoya suivre, à Rome, les leçons du célèbre grammairien Remmius Palémon ², puis celles du rhéteur Verginius Flavus. A 16 ans, au moment où il venait de prendre la toge virile ³, il passa sous la direction du philosophe stoïcien Annaeus Cornutus, auquel l'unit bientôt une amitié profonde et qu'il ne quitta plus. Chez celui-ci, il connut deux Grecs passionnés pour l'étude, le médecin lacédémonien Claudius Agathurnus et Pétronus Aristocrates de Magnésie ⁴, avec lesquels il rivalisait d'ardeur. Il y rencontra Lucaïn, élève, lui aussi, de Cornutus, mais de cinq ans plus jeune que notre poète. Il n'approcha de Sénèque que plus tard, et sans être jamais conquis par le charme intellectuel du philosophe. Mais il fut l'ami de plusieurs personnages connus de ce temps-là : du consulaire M. Servilius Nonianus, historien

1. Ou Aules : voy. ci-après, p. 3, le texte et les notes de la *Vita Persi*.

2. Sur ce personnage et ceux qui sont nommés ensuite, voy. les notes de la *Vita Persi*.

3. Voy. *Sat.*, 5, 30.

4. Les surnoms sont hypothétiques : voy. les NC. de la *Vita Persi*.

de talent et honnête homme, qu'il honorait comme un père ; de Plotius Macrinus, homme très cultivé qu'il avait connu chez Nonianus et à qui sa deuxième satire est adressée ; de Paetus Thrasea, qui lui témoigna pendant dix ans l'affection la plus vive et fit avec lui un voyage ; du poète lyrique Caesius Bassus. Nous ne savons rien de précis sur un autre de ses amis, Calpurnius Statura, sinon qu'il mourut jeune.

Perse, jeune homme du caractère le plus doux et le plus réservé, conserva toujours beaucoup d'affection pour sa mère, sa sœur et sa tante maternelle. Atteint d'une maladie d'estomac, il mourut le 24 novembre 62, à l'âge de 28 ans, dans un domaine qu'il possédait à huit milles de Rome, sur la voie Appienne. Il légua sa fortune, soit deux millions de sesterces environ (490.000 fr.), à sa mère et à sa sœur. Mais il demandait à sa mère, par un codicille, de donner à Cornutus cent mille sesterces (24.500 fr.), ou, selon d'autres, vingt livres d'argenterie et toute sa bibliothèque. Le philosophe accepta la bibliothèque, mais ne voulut pas de l'argent.

Perse n'avait rien publié. Tout au plus avait-il lu, devant un cercle, sans doute restreint, d'auditeurs, une partie de son œuvre satirique, qui avait arraché à Lucain des cris d'admiration. Il laissait des vers de jeunesse, composés au sortir de l'enfance et que sa mère supprima sur le conseil de Cornutus : une tragédie prétexte, un livre dont les manuscrits de la *Vita Persi* ont altéré le titre au point de le rendre méconnaissable, une courte pièce sur l'héroïsme de la première Arria, belle-mère de Thrasea. Mais, après ces premiers essais, la lecture de Lucilius l'avait bientôt porté à composer des satires dont le recueil restait inachevé : car le poète écrivait peu et lentement. Cornutus fit quelques retouches légères et, en particulier, supprima quelques vers à la fin de la sixième et dernière satire pour lui donner l'apparence d'être terminée. Mais, sur la demande de Caesius Bassus, il s'en remit à ce dernier du soin d'éditer l'ouvrage, dont le succès fut tout de suite très grand.

II

LA *Vita Persi*.

Les détails qui précèdent sont tirés de la vieille biographie du poète que nous possédons sous le titre de *Vita A. Persi Flacci de commentario*

Probi Valeri sublata ¹. J'en donne plus loin le texte. Elle offre la disposition suivante : 1° noms ; dates de la naissance et de la mort ; 2° lieu de la naissance ; rang social ; lieu de la mort ; 3° père et mère ; 4° maîtres ; 5° amis ; 6° caractère ² ; 7° testament et succession ; 8° manière de travailler ; publication posthume des satires ; autres ouvrages ; succès des satires ; 9° dernière maladie ; âge au moment de la mort. Un paragraphe additionnel est consacré à la première satire de Perse, imitée du dixième livre de Lucilius et dirigée contre les poètes et les orateurs du temps : Néron, lui-même, nous dit-on, n'y était pas épargné, et Cornutus en corrigea un vers que le prince aurait pu considérer comme une injure personnelle.

Cette disposition rappelle, par des analogies frappantes, celle des biographies de poètes qui nous restent du *De uiris illustribus* de Suétone. Les *Vies* de Térence, d'Horace et de Virgile ³ ne sont pas autre chose en effet que des séries de notes nous renseignant sur le nom et la patrie de chacun de ces écrivains, son origine, sa jeunesse, ses relations avec les grands personnages du temps, son extérieur et son caractère, la nature de ses œuvres et le succès qu'elles ont eu, sa mort, l'âge qu'il a atteint, les biens qu'il a laissés, etc. ⁴. C'est aussi une habitude chez Suétone d'introduire les différentes parties de ses biographies par un des mots essentiels ; nous retrouvons le même procédé dans la *Vie de Perse*, où chaque paragraphe a, pour ainsi dire, sa rubrique : § 2 *Natus est...* ; *decessit...* ; § 3 *Pater...* ; § 4 *Studuit...* ; § 5 *Amicos habuit...* ; § 6 *Fuit morum...* ; § 7 *Reliquit...* ; § 8 *Scriptitauit...* ; *scripserat...* ; *editum librum...* ; § 9 *Decessit autem* ⁵...

Seul le supplément consacré à la première satire sort du cadre ordinaire des biographies de Suétone. Il n'y a rien d'analogue, quoi qu'on en ait dit ⁶, ni dans la *Vie* de Virgile, ni dans celle d'Auguste : dans la première, le développement final sur les détracteurs est mis là pour compléter ce que Suétone vient de nous apprendre touchant la publication de l'*Enéide*, et, dans la seconde, le dernier chapitre roule tout entier sur les dispositions testamentaires d'Auguste. Ici, on nous parle de la vocation satirique de Perse, éveillée, dès sa sortie de l'école, par la lecture du dixième livre de Lucilius, puis d'une correction apportée

1. Dans certains manuscrits, cette biographie est anonyme.

2. Et « extérieur », si la leçon *formae pulchrae* est la bonne.

3. Celle qui est jointe au commentaire de Donat.

4. Voy. Fr. Leo : *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer litterarischen Form* (Leipzig, 1901), p. 11 et suiv.

5. Voy. F. Glaeser : *Quaestiones suetonianae* (Breslau, 1911, p. 10).

6. Comme fait M. Glaeser, *ibid.*, p. 28.

par Cornutus à un des vers de la satire 1. Le premier de ces renseignements avait sa place marquée à la suite du paragraphe sur les études du poète, le second aurait dû venir dans le paragraphe consacré aux œuvres, comme un exemple de ces retouches légères que Cornutus fit subir aux satires de son élève avant de les remettre à Caesius Bassus : « *Leuiter correxit Cornutus et Caesio Basso, petenti ut ipse ederet tradidit edendum.* » Il est, d'autre part, inadmissible qu'on lût, dans le texte primitif de notre biographie : « *Decessit... anno aetatis XXX; sed mox ut a schola... deuerfit... saturas componere instituit* » : au moins l'auteur eût-il écrit : *deuerterat, instituerat*.¹ On peut considérer comme certain que la dernière partie de la *Vie* de Perse est un supplément ajouté après coup.

Mais cela n'est pas une raison pour admettre que le reste du morceau ne soit qu'une collection de phrases prises, plus ou moins littéralement, dans un commentaire². Il faudrait, en ce cas, attribuer la même origine aux *Vies* de Térence, de Virgile et d'Horace, dont la composition n'a pas plus d'unité intérieure. Or, bien que nous n'ayons pas la *Vie* de Virgile ni peut-être celle d'Horace sous leur forme primitive, la *Vie* de Térence est un échantillon authentique de la manière dont Suétone construisait ses biographies d'écrivains³.

Devons-nous donc lui attribuer, comme on l'a fait longtemps, la *Vie* de Perse⁴ ? ou vaut-il mieux, suivant l'indication des manuscrits, en conserver la paternité à Valerius Probus, c'est-à-dire à un grammairien plus ancien que Suétone ? M. Leo a montré⁵ que ce dernier ne s'écarte point, dans la composition de ses biographies, du type créé ou adopté, dès le II^e siècle avant notre ère, par les grammairiens d'Alexandrie. Or, Probus, dans ses éditions de textes latins, semble avoir suivi une méthode qui remontait à Aristarque : « *Multaque exemplaria contracta, nous dit Suétone (De Gramm., 24), emendare ac distinguere et adnotare curauit, soli huic nec ulli praeterea grammaticae parti deditus* » ; et ailleurs : « *Probus... illas (sc. adnotationes) in Vergilio et Horatio et Lucretio apposuit ut in Homero Aristarchus* » (*Anecdoton Parisinum* ; voy. *Gramm. lat.*, VII, p. 534, 4 Keil, et cf. A. Reifferscheid : *Suetonii*

1. Cf. A. Klotz, dans le compte rendu de la thèse de F. Glaeser (*Berlin. phil. Wochenschrift*, 32 (1912), p. 781).

2. Comme O. Jahn inclinait à le penser (voy. *Proleg.* de sa grande éd. de Perse, p. CL).

3. *Haec Suetonius Tranquillus*, dit

Donat à la fin de la *Vie* de Térence.

4. C'était l'opinion générale avant que Jahn eût donné sa grande éd. de Perse (1843).

5. F. Leo : *Die griech.-röm. Biographie*, p. 19 et suiv. ; cf. p. 139 et suiv. ; p. 315 et suiv.

reliquiae, p. 138). Les mots *adnotare* et *adnotationes* doivent s'entendre tout d'abord des signes employés par les Alexandrins ¹. A ces signes, Probus avait peut-être ajouté des notes proprement dites relatives à l'établissement du texte et aussi à diverses questions de logique, d'esthétique, de langue ². Enfin, selon M. Leo, il avait dû, à l'exemple de ses modèles grecs, faire précéder ou suivre chacune de ses éditions d'une *Vie* de l'auteur. Le silence de Suétone à cet égard ne doit pas nous surprendre : ayant indiqué, en termes précis, que Probus avait donné des éditions critiques, il n'a pas cru nécessaire d'ajouter que ces éditions étaient accompagnées, selon l'usage, d'une notice biographique ³. Il est vraisemblable que Probus, dans cette partie de son travail comme dans les autres, avait imité les procédés de l'école d'Alexandrie : on s'explique dès lors que la *Vie* de Perse présente une disposition qui l'apparente, sans doute, aux biographies de Suétone, mais aussi aux γέννη et aux βίαι dérivés d'Aristarque, de Didyme Chalcentère et de leurs disciples.

Cependant, l'existence d'une édition de Perse publiée par Valerius Probus ou donnée, sous son nom et d'après ses leçons, par un de ses élèves, demeure douteuse. Suétone, dans la notice qu'il consacre à ce grammairien, semble dire que celui-ci s'est occupé uniquement des anciens auteurs. Mais, sur ce point, le fragment de l'*Anecdoton Parisinum* cité plus haut doit nous mettre en garde contre une interprétation trop étroite, puisque le même Suétone y parle d'annotations de Probus sur les œuvres de Virgile et d'Horace. Il est vrai qu'on ne lit point le nom de Perse dans ce passage. Mais on n'y trouve pas non plus celui de Térence, dont Probus, pourtant, s'était occupé ⁴. On peut s'étonner qu'il ait paru une nouvelle édition de Perse si peu de temps après celle qu'avaient publiée Cornutus et Caesius Bassus. Mais, outre que les limites de la vie de Probus sont mal connues, et que sa mort est peut-être postérieure à l'année 100 après J.-C. ⁵, le grand succès de l'œuvre et son obscurité expliquent suffisamment qu'elle ait éveillé de bonne heure l'intérêt des grammairiens. Et, de fait, nous lisons chez saint

1. Voy. F. Leo : *Plautinische Forschungen* (Berlin, 1895, p. 27 et suiv.).

2. Voy. J. Aistermann : *De M. Valerii Probi Berytii uita et scriptis*, Bonn, 1909, p. 14 ; cf. Schanz : *Gesch. d. röm. Lit.*, II, 2 (3^e éd.), § 477 (p. 439).

3. Voy. Leo : *Griech.-röm. Biogr.*, p. 18, n. 2 ; cf. *ibid.*, p. 20 et du

même : *Plautin. Forschungen*, p. 56.

4. Voy. Aistermann, *op. cit.*, p. 33 et suiv. ; cf. Schanz, *op. cit.*, p. 440.

5. Voy. Aistermann, *ibid.*, p. 31 et suiv. M. Aistermann suppose (p. 47) que Probus s'est occupé de Perse vers la fin de sa vie et que le fragment de l'*Anecdoton Parisinum* est antérieur à sa mort.

Jérôme (*Apol. adu. Rufin.*, 1, 16) : « Puto quod puer legeris Aspri in Vergilium et Sallustium commentarios, Vulcacii in orationes Ciceronis, Victorini in dialogos eius et in Terentii comoedias, praeceptoris mei Donati aequae in Vergilium et *aliorum in alios*. Plautum uidelicet, Lucretium, Flaccum, *Persium* atque Lucanum. » Si nous rapprochons ce texte du titre donné par les manuscrits à la *Vie* de Perse : « *Vita A. Persi Flacci de commentario Probi Valeri* sublata », nous sommes tentés d'admettre que saint Jérôme songe précisément à un commentaire qui portait le nom de Probus. On a soutenu qu'un passage de Diomède, combiné avec un passage de Priscien, en confirmait l'existence. Diomède dit en effet : « *Piso, pisas*, et est apud Persium (1, 58) ambiguum *a tergo ciconia pisat* an *pisit* legendum sit. Sed apud ueteres reperimus etiam *n* littera addita *pinso*, quod est *tundo*, et *pinsit*, secundum tertium ordinem, ut Ennius decimo Annalium (351 Vahlen) : *Pinsunt terram genibus*. Huius perfectum *pinsui*, ut apud Pomponium (188 Ribbeck) : *Cum interim neque malismolui neque palatis pinsui* ¹ » ; et, d'autre part, nous trouvons chez Priscien l'indication suivante : « *Pinso pinsui* facit perfectum, quod Probus usu Pomponii comprobatur : *Neque malis molui neque palatis pinsui* ² » : ce qui nous invite à supposer que Diomède a tiré sa remarque d'un commentaire de Probus sur Perse ³. Mais la conclusion est un peu précipitée, je crois : car, au témoignage même de Suétone, l'activité grammaticale de Probus ne s'était pas bornée à éditer des textes : « *Nimis pauca, lisons-nous dans le De Grammaticis* (24, p. 119 Reiffersch.) et *exigua de quibusdam minutis quaestiunculis edidit. Reliquit autem non mediocrem siluam obseruationum sermonis antiqui.* » La remarque sur *pinso* pouvait fort bien avoir sa place parmi des notes philologiques de ce genre.

En somme, hors le titre de *Vita Persi de commentario Valeri Probi sublata*, rien ne prouve qu'il ait existé un commentaire de Probus sur Perse. Et la prudence s'impose d'autant plus en pareille matière que le nom de Probus servit d'assez bonne heure à couvrir des productions grammaticales manifestement apocryphes ⁴. Retrouve-t-on au moins dans le style de la *Vita Persi* la marque de Probus ? M. Aistermann l'a

1. Voy. *Gramm. lat.*, I, p. 373, 1 Keil.

2. Voy. *ibid.*, II, p. 535, 21.

3. Voy. Aistermann, *op. cit.*, p. 56. L'expression même de *tertius ordo* au sens de *tertia coniugatio* semble empruntée à la terminologie de Probus.

4. Par exemple les *Catholica Probi*, les *Instituta artium*, l'*Appendix Probi*, les *De nomine excerpta*. Cf. Schanz, *op. cit.*, p. 443 et suiv. Dans les *Catholica Probi*, Perse est cité plusieurs fois (Voy. Consoli : *A. Persii Flacci saturarum liber* (2^e éd., Rome, 1911, p. 156).

cru ¹, mais les fragments authentiques de Probus sont en trop petit nombre pour que sa manière puisse se définir avec précision. Si l'on porte la discussion sur ce terrain, on est tenté de se prononcer bien plutôt en faveur de Suétone : M. Glaeser, qui a étudié minutieusement la forme de notre biographie, y trouve bien peu de mots, d'expressions, de tours de phrase et même de clauses qui ne se rencontrent chez l'auteur du *De uita Caesarum* et du *De uiris illustribus* ². La couleur générale aussi, où le latin familier s'allie à des élégances oratoires, répond parfaitement aux habitudes de cet écrivain. On tire argument de la phrase *Hunc ipsum librum imperfectum reliquit* pour affirmer que la *Vita Persi* accompagnait une édition des *Satires*, et on ajoute que Suétone n'a pas édité de textes ; mais ne peut-il y avoir, avant ces mots, une lacune ? Ou bien *Hunc* n'a-t-il pu être substitué à *Satirarum* lorsque la *Vita Persi* a été extraite du *De uiris illustribus* pour être jointe à l'œuvre du poète ? Se fondant toujours sur des considérations de style et de langue, M. Glaeser attribue encore à Suétone le paragraphe supplémentaire ³. Mais il est difficile de le suivre lorsqu'il affirme que ce paragraphe est bien à sa place ⁴. Il eût pu, sans affaiblir sa thèse, admettre que la *Vita Persi* ne reproduisait pas intégralement le chapitre consacré au satirique par Suétone, et que le supplément a été tiré après coup du texte complet. L'hypothèse que nous pouvons avoir affaire à une rédaction abrégée expliquerait aussi l'omission du mot *mater* à côté du nom de Fulvia Sisennia, mère de Perse : « Pater eum Flaccus, lisons-nous au troisième paragraphe, pupillum reliquit moriens annorum fere sex. Fulvia Sisennia nupsit postea Fusio. » Peut-être l'auteur de la biographie avait-il d'abord indiqué le nom des parents de Perse, pour écrire ensuite : « Pater eum pupillum reliquit... Fulvia Sisennia nupsit, etc. » En ce cas, l'abréviateur a retenu le nom de *Flaccus* pour l'ajouter à *Pater* et, en revanche, il a oublié de mettre *mater* devant les mots *Fulvia Sisennia*. Au reste, si des coupures ont été pratiquées dans le texte primitif, on peut reconnaître aussi, dans la forme actuelle du morceau, des phrases interpolées. Annaeus Cornutus apparaît une première fois (§ 4) parmi les maîtres de Perse sans que l'auteur juge utile de nous donner sur lui plus de détails que sur les autres personnages mentionnés dans la biographie. Mais le nom du philosophe se rencontre de nouveau un peu plus bas (§ 5), et, cette fois, le développement est

1. Voy. Aistermann, *op. cit.*, p. 49 et suiv.

2. Voy. Glaeser, *op. cit.*, p. 7 et suiv.

3. Voy. *ibid.*, p. 24 et suiv.

4. Cf. *supra*, p. v et n. 6.

interrompu par une sorte de parenthèse qui prétend nous renseigner sur l'activité littéraire de Cornutus : « Cognouit per Cornutum etiam Annaeum Lucanum aequaeuum, auditorem Cornuti. *Nam Cornutus illo tempore tragicus fuit sectae poeticae qui libros philosophiae reliquit.* » Plus loin (§ 6), les mots *fuit frugi, pudicus* font double emploi avec l'indication *fuit morum lenissimorum, uerecundiae uirginalis*.

Ces réserves faites, concluons-nous que la *Vita Persi* est bien, dans son ensemble, l'œuvre de Suétone ? Le doute demeure permis. Les ressemblances de langue et de style n'ont, en pareille matière, qu'une valeur démonstrative assez faible. J'ai rappelé que le plan de ces biographies était, pour les grammairiens, une sorte de domaine banal : ne peut-on admettre que, dans l'expression aussi, elles mettaient en œuvre tout un fonds commun de locutions et de tours ? En somme, la personnalité de l'auteur n'est pas ici plus marquée qu'elle ne l'est chez nous dans un article quelconque de dictionnaire biographique.

Il me semble que cette discussion doit se terminer sur un aveu d'ignorance. Du moins faut-il noter que la seule indication formelle qui se lise dans les manuscrits est en faveur de Probus. Au demeurant, il est fort possible qu'une biographie de Perse contenue dans le *De uiris illustribus* de Suétone ait été placée, à une époque plus ou moins tardive, en tête d'un commentaire portant le nom de Probus ¹.

Quoi qu'il en soit, on peut tenir pour acquis que la *Vita Persi* présente une valeur documentaire considérable. Elle est faite presque tout entière de détails précis qui n'ont pu être inventés, et presque tous les personnages qu'elle nomme nous sont connus d'autre part. Seul, le dernier paragraphe, déjà suspect parce qu'il a toute l'apparence d'une addition faite après coup, n'offre pas, dans son fond même, de garanties sérieuses d'authenticité. Il est, peu vraisemblable que Perse n'eût pas écrit lui-même, au vers 121 de sa première satire : *auriculas asini quis non habet* ² ? Quelque grammairien a pu s'emparer tardivement d'une indication donnée plus haut (*leuiter correxit Cornutus*) pour imaginer que ce texte était une correction de Cornutus. Au surplus, la même anecdote se retrouve dans une scolie, et, nous le verrons, les scolies de Perse sont de valeur fort inégale.

Divers manuscrits de Perse contiennent des biographies de notre poète qui abrègent ou amplifient la *Vita A. Persi Flacci de commentario*

1. Cf. Klotz : *Compte rendu* cité (*Berl. phil. Woch.*, 32 (1912), p. 781).

2. Cf. mon *Essai sur Perse* (Paris, 1917), p. 218 et suiv.

Probi Valeri sublata. Œuvres de grammairiens de basse époque, ou même d'humanistes, elles ne méritent aucun crédit là où elles offrent autre chose qu'une reproduction ou une paraphrase de leur commun modèle ¹.

III

LES SOURCES DU TEXTE DE PERSE.

Nous savons par la *Vita Persi* que le poète n'a pas édité lui-même son œuvre : « Hunc ipsum librum imperfectum reliquit. Versus aliqui dempti sunt ultimo libro, ut quasi finitus esset. Leuiter correxit (Var. : contraxit) Cornutus et Caesio Basso, petenti ut ipse ederet, tradidit edendum. » Ce texte ne nous dit pas d'une façon précise comment Cornutus et Bassus avaient compris leur tâche d'éditeurs. De l'indication concernant les vers retranchés à la fin du livre, on peut inférer qu'ils ne s'étaient permis aucune autre suppression. Mais comment faut-il entendre *leuiter correxit* ? Pour ceux qui admettent l'authenticité du dernier paragraphe, la substitution de *auriculas asini quis non habet* à *auriculas asini Mida rex habet* est un exemple de ces corrections légères. Peut-être même, si la leçon « .. uersus in Neronem .. ipse tantummodo, est emendatus » est la bonne ², doivent-ils comprendre que Cornutus n'avait pas modifié d'autre vers. Au demeurant, on peut se demander si l'expression *leuiter correxit* a bien ici sa valeur propre et ne s'applique pas au travail de l'*emendatio*, qui était le premier devoir de tout éditeur ³ : il fallait avant tout donner un texte correct ; or, le livre inachevé de Perse ne devait pas être exempt de ces fautes qu'un auteur fait disparaître seulement dans une dernière revision de son œuvre.

1. Voy. par ex. les biographies reproduites par Jahn (éd. de 1843, p. 238 et suiv., d'après le Laurentianus 37, 20) ; Ramorino (*De duobus Persii codicibus qui inter ceteros Laurentianae bibliothecae seruantur, Studi italiani di Filologia classica*, 12 (1904), p. 230, 231, 232, d'après le Laurentianus 37, 19) ; Consoli (2^e éd., p. 144, d'après le ms. de Trèves, le Laurentianus 37, 19, l'*interpretatio* de François de Buti, de Pise (cod. bibl. S.-Geminiani 13 K), un ms. de Pise (Roncionianus n. 11), un ms. de Dresde, D 155, Thomas Schiphaldus,

humaniste sicilien du xv^e siècle, etc.) ; Marchesi (Gli scoliasti di Persio, *Rivista di Filologia*, 40 (1912), p. 3, d'après Remi d'Auxerre, et p. 6, d'après le Laurent. 37, 20).

2. Voy. Leo : Zum Text des Persius (*Hermes*, 45 (1910), p. 46).

3. « Edidit... auctore Augusto Varius, sed summatim emendata » (Suét. — Donat : *Vie de Virgile*, 41 ; cf. 37 : « ...L. Varius et Plotius Tucca, qui eius Aeneida post obitum iussu Caesaris emendauerunt. »

Quel fut ensuite le sort du texte de Perse ? On ne saurait affirmer, je l'ai dit, que Probus en ait donné une nouvelle édition. S'il le fit, il n'est pas douteux que sa grande autorité n'ait contribué à préserver notre auteur des corrections arbitraires et des interpolations. O. Jahn pensait que l'obscurité même de Perse avait protégé son œuvre contre les entreprises des critiques : on savait qu'il n'écrivait pas comme tout le monde, et on devait être tenté plutôt de respecter les fautes du texte que de corriger de parti pris ce qu'on ne saisissait pas tout d'abord ¹. La supposition est ingénieuse. Mais n'oublions pas que les premiers éditeurs n'avaient pas reproduit partout la lettre du manuscrit original ; on le savait, et n'y avait-il pas là un prétexte fourni à la critique conjecturale ? Certains grammairiens ont pu tenir telle ou telle leçon pour une correction de Cornutus et y substituer une leçon différente, plus respectueuse, à leurs yeux, des intentions ou de la manière du poète. Il s'est passé quelque chose d'analogue pour le texte de l'*Enéide* : on prétendit que Varius et Tucca en avaient supprimé certains passages, et on y fit des interpolations arbitraires, jusqu'à ce que Probus eût donné son édition ². D'autre part, est-il sûr que copistes et reviseurs aient toujours reproduit docilement des fautes que devait rendre fréquentes, même dans les manuscrits anciens, la difficulté du texte de Perse, et qui ont pu parfois défigurer la leçon primitive au point de ne laisser d'autre ressource que la conjecture ? Le fait est qu'il n'y a pas unité absolue dans la tradition. O. Jahn et Bücheler ont établi l'existence de deux recensions différentes, représentées, l'une par le *Montepessulanus* 212 ³ et le *Vaticanus tabularii basilicae* H 36 ⁴ (tous deux du ix^e s.), l'autre par le célèbre *Montepessulanus* 125, ou *Pithoeanus* (ix^e s.), qui contient aussi Juvénal ⁵. La première date de l'année 402 après J.-C. : elle est l'œuvre d'un certain Sabinus, et a été faite sur un manuscrit unique. Ces détails se tirent de la souscription, restituée par Jahn (éd. de 1868) ⁶ de la manière suivante : « Flavius Iulius Tryfonianus Sabinus u. c. protector domesticus ⁷ temptavi emendare sine antigrafo meum et

1. O. Jahn : *Proleg.*, p. cxcii.

2. Cf. Leo : *Plautin. Forschungen*, p. 38-40.

3. Cf. la notice de S. G. Owen : On the Montpellier Manuscripts of Persius and Juvenal, *Classical Review*, 19 (1905), p. 218 et suiv. J'ai collationné à mon tour, sur place, les deux mss. de Montpellier.

4. Cf. la notice de W. Kubitschek : Die Persiushandschrift der Peterskirche in

Rom, *Wiener Studien*, 8 (1886), p. 125 et suiv.

5. Cf. S. G. Owen : notice citée.

6. Voy. la 4^e éd. (1910), revue par Leo, p. iv.

7. Sur le titre de *protector domesticus*, cf. E.-Ch. Babut : Recherches sur la garde impériale et sur le corps d'officiers de l'armée romaine aux iv^e et v^e siècles, *Revue historique*, 114 (1913), p. 225 et suiv.,

adnotauī Barcello[n]e coss. dd. nn. Arcadio et Honorio V. » Nous n'avons aucun renseignement sur l'âge et l'auteur de la seconde recension. Le manuscrit qui nous l'a conservée a été corrigé d'un bout à l'autre au ^x^e siècle par la main qui a transcrit les choliambes, laissés de côté dans la copie primitive ¹. Il offre, en outre, des corrections postérieures, d'une ou même de plusieurs autres mains ².

Avec les plus récents éditeurs, je désignerai la première de ces recensions, ou, pour mieux dire, l'accord du *Montepessulanus* 212 et du *Vaticanus* H 36 ³, par α, la seconde, ou, plus exactement, le *Pithoeanus*, qui la représente pour nous, par P ⁴. Elles offrent un certain nombre de rencontres dans l'erreur. Je citerai les exemples suivants ⁵ :

[Prol., 3] : Memini *me* ut...

Sat., 1, 95 : *Si* costam...

— 1, 111 : Euge *omnes* bene.

— 2, 19 : Hunc... « *cuinam* ? » uis Staio ?

— 2, 23 : *Ad* sese...

— 2, 55 : Hinc illud *subit*.

— 3, 20 : *et* fluis.

— 3, 23 : lutum *est*.

— 3, 56 : *deduxit*.

— 3, 57 : collem (corrigé dans A et dans P ; mais, sur cette leçon, voy. Not. crit.).

— 4, 13 : potis *est*.

— 4, 19 : *inhunc* (selon Leo, B donne la leçon correcte *i nunc*).

— 4, 22 : *ocyma*.

— 5, 36 : *seposui*.

— 5, 62 : *carthis*.

— 5, 136 : *et* sitiente camelo (mais, sur cette leçon, voy. Not. crit.).

— 5, 191 : *ligetur* (ou *seligetur*) α ; *eligetur* P.

— 6, 6 : *Aegregius* α ; *Aegrecius* P.

— 6, 11 : *pauonem*.

— 6, 15 : *horti*.

et 116 (1914), p. 225 et suiv. — Sur la recension de Tryfonianus, cf. Havet : *Manuel de critique verbale*, § 108 (Paris, 1911).

1. Voy. Consoli, p. 19 de son éd. Mais la découverte est due à M. Nougaret (*Mélanges Chatelain*, p. 262).

2. Comme l'a vu M. Nougaret (cf. Havet, *Manuel de crit. verb.* p. xiv).

3. Là où il y a divergence, on a l'habitude de désigner le premier de ces mss. par A, le second par B (*Mp* et *Rom.* dans Jahn (1843)).

4. π dans Jahn (1843), C dans Jahn (1868) et Jahn-Bücheler (1886 et 1893).

5. Cf. F. Bücheler : *Der Text des Persius*, *Rheinisches Museum*, 41 (1886), p. 454.

- Sat., 6, 16 : *obit*.
 — 6, 39 : *cum piper et palmis*.
 — 6, 40 : *crassa*.
 — 6, 56 : *mannius*.
 — 6, 80 : *iuventus*.

Il faut mettre à part deux leçons qui, pour inconciliables qu'elles paraissent au premier abord avec les règles de la métrique ou de la prosodie, sont peut-être conformes au texte original : *Sat.*, 3, 66 : « *Discite o miseri et...* », et *Sat.*, 5, 134 : « *Et quid agam ? — Rogas ? en saperdas aduehe Ponto* ¹. »

La plupart des fautes énumérées ci-dessus sont de celles qui se produisent d'une manière pour ainsi dire mécanique : confusions de lettres ou de mots à peu près semblables, omissions de lettres ou de mots redoublés. D'autres peuvent s'expliquer par l'état de la langue dans les derniers siècles de la latinité. Mais les deux recensions offriraient sans doute moins d'erreurs communes si elles ne remontaient à un même archétype.

Malgré tout, elles s'écartent l'une de l'autre en bien des endroits. Et d'abord, elles ont leurs erreurs propres, dont la plupart, imputables à l'ignorance ou à l'inintelligence des copistes et nombreuses surtout dans α ², se corrigent immédiatement : en ce cas, elles sont sans intérêt pour nous. Je citerai seulement quelques-uns des passages où des fautes de ce genre ont, dans α et dans P, défiguré le même mot ou la même expression, mais de manières différentes :

α	P
1, 31 : satuli	satyri
— 93 : Cluderesi uersum dedicit	Claudere sic uersum didici
— 101 : licet	lyncae
2, 6 : murmur humilisque susurros	murmurque humilisque (susurros <i>om.</i>)
— 7 : aperte	aperito
3, 93 : locupo	luturo
— 97 : sepeiiit urestas	sepellitur istas
5, 92 : ueteresse abias	ueteres aulas

1. Cf. *infra* mon commentaire.

2. Examinant quelques-unes de ces fautes, M. Ramorino est conduit à supposer que nos mss A et B ont été copiés sur un archétype d'écriture wisigothique (*Voy. Studi ital. di Fil. class.*, 12 (1904), p. 253-254).

5, 102 : perocintus	perornatus
— 131 : scutita	scytice
— 174 : nunc nunc	ne nunc (mais voy. Not. crit)
6, 48 : patria	om. de paria
— 68 : { inperisius angue A	inpensius surge
— 68 : { inperi sui sanguine B	
— 71 : tuus hic	tusista

Au demeurant, il est quelquefois difficile de décider si nous devons rejeter la faute sur un copiste ou en accuser les auteurs mêmes des recensions. Je citerai les exemples suivants :

α	P
Prolog., 4 : Aeliconiadas	[Eliconiadasq.]
— 14 : pegaseum	[perpegaseum]
2, 10 : Ebullit patruī	ebulliat patru.. (la syllabe grattée est peut-être <i>um</i> ; une deuxième main a écrit <i>patruo</i>)
4, 51 : Respuat quod non est (<i>Respuat</i> est une conjecture inspirée par la leçon erronée <i>est</i>)	Respue quod non est (ici, simple erreur d'un copiste qui aura écrit deux fois le <i>t</i> initial de <i>tollat</i>).
5, 130 : quid	quin
6, 59 : tecum	ritum (erreur du copiste)

Cela dit, il me reste à signaler un certain nombre de passages où α et P nous ont conservé des leçons différentes, au sens propre de l'expression :

α	P
Prol., 3 : prodirem	[prodierim]
— 4 : sirenen	[pyrenen]
— 5 : ambiunt (avec synizèse)	[lambunt]
— 8 : cere supine (= peut-être $\chi\alpha\iota\rho\epsilon \sigma\delta \pi\acute{\iota}\nu\epsilon$)	[kere]
— 9 : { Picamque	[Picasque]
— 9 : { nostra uerba	
— 12 : refulgeat	[refulserit]
— 14 : nectar	[melos]

Sat. 1, 6 : examenque	examenue
— 9 : tum cum	tunc cum
— 14 : quo	quod
— 19 : Hic	Tunc
— 22 : Tunc	Tun
— 30 : pendas	pendes
— 31 : quis dia poemata narret	quid dia poemata narrent
— 32 : circa	circum
— 34 : { uatum	uanum
— 34 : { si quid	si quis
— 36 : illi	ille
— 44 : fas est	feci
— 46 : haec rara auis est	hoc rara auis est
— 57 : protenso	propenso
— 58 : pinsit (i. e. pinxit)	pinsit
— 59 : imitata est	imitari
— 61 : fas est	ius est
— 69 : uidemus	docemus
— 74 : quem	cum
— 87 : laudatis	laudatu(r)
— 92 : cruris	crudis
— 107 : uero	uerbo
— 123 : afflante	adflate
— 129 : sese	seque
Sat. 2, 2 : apponit	apponet
— 5 : libabit	libauit
— 11 : crepat	crepet
— 13 { expungas	expungam
— 13 { nam et est	nam est
— 15 : { poscat	poscas
— 15 : { mergit	mergis
— 16 : purgat	purgas
— 18 : est ut	estne ut
— 19 et 22 : Staio	iaio
— 21 : quod	quo
— 37 : optet	optent
— 39 : nutrici non	non nutrici
— 40 : rogabit	rogarit
— 41 : Poscit	Poscis

Sat. 2, 42 :	pingens (<i>erreur de copie pour pingues</i>)	grandes
— 47 :	flammas	flammis
— 48 :	{ Attamen	Et tamen
	{ fe sto	ferto
— 53 :	laeuo	laeto
— 54 :	praetepidum	praetrepidum
— 65 :	Haec (i. e. pulpa)	Et
— 74 :	honestum	honesto
Sat. 3, 1 :	{ Sepe A	nempe
	{ Seppe B	
— 9 :	dicas	oridas (i. e. credas)
— 13 :	uanescat	uanescit
— 16 :	{ a (<i>exclamatif</i>)	aut
	{ palumbo	columbo
— 26 :	patella	patella est
— 29 :	censoremque	censoremue
— 37 :	mouerat	mouerit
— 45 :	morituri uerba Catonis	morituro uerba Catoni
— 46 :	discere et insano	dicere non sano
— 48 :	summo	summum
— 51 :	torqueret	torquere
— 60 :	in quo	in quod
— 68 :	qua	quam
— 71 :	largiri	elargiri
— 78 :	quod satis est sapio	quod sapio satis est
— 93 :	{ tibi	{ sibi
	{ rogabis	{ rogauit
— 94 :	istud	istuc
— 100 :	in terra subiit	inter uina subit
— 116 :	ira	irā (i. e. iram)
Sat. 4, 2 :	dura	dira
— 3 :	Periclis	Pericli
— 5 :	tacendaque	tacendaue
— 10 :	gemina	geminæ (sc. librae), <i>substitué, peut-être par une 2^e main, à gemina.</i>
— 25 :	quaesierit	quaesieri, <i>corr. par une 2^e main en quaesieris</i>

Sat. 4, 29 :	ueteris	ueterem
— 31 :	{ fariratam (i. e. farra- tam) ollam	{ farrata olla
— 33 :	frigas	figas
— 40 :	forfice	forcipe
— 52 :	ut noris	noris
Sat. 5, 8 :	procnes	progenes (i. e. Prognés)
— 9 :	{ insulso Glyconi	{ inuiso cycloni
— 10 :	camino	camini
— 15 :	{ terens (sc. uerba) radere	teres rodere
— 26 :	{ hic uoces	his tauces
— 59 :	fecerit	fregerit
— 61 :	uitam... relictam	uita... relictā
— 63 :	enim	enim es (suivi d'un grattage)
— 69 :	hos	hoc (<i>constr.</i> hoc cras)
— 78 :	temporis	turbini
— 82 :	{ hec nobis donant	hoc nobis donat
— 84 :	{ libuit non sum	uoluit non sim
— 87 :	haec reliqua	hoc reliquum
— 93 :	erit	erat
— 103 :	exclamet	exclamat
— 105 :	{ ueri specimen	ueris speciem
— 108 :	notasse (sc. calles no- tasse)	notasti
— 109 :	es	et
— 112 :	glutto	gluttu
— 123 :	satyrum	satyri
— 124 :	sentis	sumis
— 129 :	iecore	pectore
— 137 :	audiet	audiat
— 145 :	quod	quam
— 150 :	{ pergant sudore	peragant suadare (i. e. sudare)

Sat 5, 159 :	{ abripit et tamen	arrumpit (corrigé par p en <i>arripit</i>) attamen
— 172 :	accessor	arcessat
— 176 :	ducit	tollit
— 186 :	tum	hinc
— 190 :	Fulfenius	Pulfenius
Sat. 6, 3 :	uocum	rerum
— 9 :	{ portum cognoscite	praetium cognoscere
— 23 :	scombros	rhombos
— 24 :	turdorum	turdarum
— 26 :	metuis	metuas
— 35 :	inhonora	inodora
— 46 :	{ clamides uictis	clamidas captis
— 51 :	{ largiar adeo	largior audeo
— 55 :	accede	accedo
— 60 :	exit	exstat
— 61 :	est	es
— 61 :	{ decursu poscis	decursum poscas
— 63 :	uin	uis
— 69 :	coquetur	coquatur
— 76 :	nec	ne
— 77 :	pauisse	plausisse

Il est visible qu'en plusieurs endroits on ne saurait hésiter entre les deux leçons. Nous écrirons avec α :

Prol., 3 : prodirem

— 14 : nectar.

Sat. 1, 34 : uatum... si quid

— 107 : uero

— 2, 13 : nam et est

— 19 et 22 : Staio

— 39 : nutrici non (*non nutrici* fait un vers mal césuré)

— 53 : laeuo

— 4, 10 : gemina

Sat. 5, 9 : insulso Glyconi

— 10 : camino

— 15 : radere

— 82 : donant

— 129 : iëcore

— 159 : abriřpit

— 6, 9 : portum

— 51 : ädeo

Plus d'une fois, aussi, P (ou, dans le prologue, p, c. à d. la 2^e main) a raison contre α . Il faut, de toute évidence, lire

Prol., 4 : Pyrenèn

— 8 : chaere

Sat. 1, 22 : Tun

— 44 : feci

— 58 : pinsit

— 92 : crudis

— 123 : adflate

— 2, 13 : expungam

— 48 : ferto

— 3, 1 : nempe

— 37 : mouerit

— 51 : Torquerë flagello

— 100 : inter uina subit

— 4, 52 : noris

— 5, 93 : erat

— 6, 55 : accedo

— 61 : es

Mais les passages, on le voit, demeurent nombreux où l'hésitation reste permise. Avons-nous, en ce cas, un criterium pour guider notre choix ?

On peut se demander, sans doute, si quelques-unes de ces doubles leçons ne remontent pas à l'édition même de Cornutus, d'autant plus que, parfois, α et P les connaissent et les donnent toutes deux, l'une dans le texte, l'autre entre les lignes ou en marge. Mais elles sont trop nombreuses pour que cette explication puisse valoir partout.

Les scolies, dont je ne veux rechercher, pour le moment, ni l'âge ni

l'autorité, ne sauraient nous tirer d'embarras. En quelques passages, elles présentent sur la même ligne la leçon d' α et celle de P. Je citerai :

Prol., 12 : *refulgeat et refulserit*

— 14 : *nectar et melos*

Sat. 6, 35 : *inhonora et inodora*

Ailleurs, le scoliaste semble ne connaître qu'une leçon : mais c'est tantôt celle d' α (par ex. : Sat. 1, 34 : *si quid* ; 61 : *fas est* ; 69 : *uidemus* ; 107 : *uero* ; — 2, 5 : *libabit* (scol. au v. 50) ; 53 : *laeue* ; 65 : *haec* ; — 3, 26 : *patella* (sans *est*) ; 45 : *Catonis* ; 46 : *insano* ; 60 : *in quo* ; — 5, 9 : *insulso Glyconi* ; 15 : *radere* ; 26 : *uoces* ; 82 : *donant* ; 84 : *sum* ; 105 : *ueri*), tantôt celle de P (par ex. : Prol., 4 : *Pirenen* ; 5 : *lambunt* ; 8 : *chaere* ; Sat. 1, 22 : *tun* ; 58 : *pinsit* ; 74 : *cum* ; 123 : *afflatus* ; — 2, 10 : *ebulliat* ; 15 : *poscas* ; *mergis* ; 40 : *rogarit* ; 41 : *poscis* ; 48 : *ferto* ; 54 : *praetrepidum* ; — 3, 9 : *credas* ; 16 : *aut.* ; *columbo* ; 46 : *dicere* ; 51 : *torquere* ; — 4, 3 : *Pericli* ; — 5, 8 : *Prognés* ; 69 : *hoc* ; 123 : *satyri...* *Bathylli* ; — 6, 9 : *cognoscere* ; 24 : *turdaram* ; 51 : *audeo* ; 77 : *plausisse*), tantôt une troisième leçon qui se retrouve presque toujours dans des manuscrits secondaires (parex. : Prol., 14 : *Pegaseium* ; — 2, 10 : *patruus* ; 13 : *namque* ; — 3, 100 : *triental* — 5, 13 : *stloppo* ; 19 : *bullatis* à côté de *pullatis*) ; 36 : *supposui* ; 58 : *in uenerem putrit* (indiqué comme variante) ; 73 : *qua quisque* ; 97 : *utiabit* ; 134 : *rogat* ; — 6, 40 : *crasso*) ; il faut mettre à part la variante *blandiri* (Prol., 9 : *conari* : et *blandiri* legitur), qui ne nous a été transmise, semble-t-il¹, que par les scolies, et aussi, je pense, la leçon *senium* que suppose, au vers 16 de la satire 6, la paraphrase : « Nec si humilibus nati extiterint locupletiores, idcirco damno comminui senectutem desiderem ».

Par plus que les scolies, les citations et les imitations directes² de Perse, qui ne sont pas rares chez les écrivains et les érudits des derniers siècles de l'empire, ne nous apportent la lumière attendue. Il semble qu'elles aient été, plus d'une fois, faites de mémoire (par ex. : Sat. 1, 28 : *Sed bonum est* (Priscien), au lieu de *At pulchrum est* ; — 2, 16 : *noctem... purgant* (St Jérôme) au lieu de *noctem purgas* ou *purgat* ; — 5, 35 : *Traducit... ramosa in compita* (Servius) au lieu de *diducit... ramosa*

1. Cette réserve est nécessaire : le nombre des manuscrits de Perse qui n'ont jamais été collationnés est considérable.

2. Voy. dans l'édition de Consoli les ru-

briques *Testimonia* et *Imitatores*, qui suivent, pour chaque satire, la liste des variantes (la séparation entre les témoignages et les imitations n'a pas toujours été faite d'après des principes très rigoureux).

in compita ; 191 : *uno centusse* (Priscien) au lieu de *curto centusse*. D'autre part, elles sont, comme les scolies, favorables tour à tour à l'une ou à l'autre des deux recensions, à moins qu'elles ne présentent une leçon particulière, dont la supériorité n'est pas toujours évidente. Je citerai : 1° Leçons conformes à α : Sat., 1, 34 : *uatum .. si quid* (Priscien) ; 57 : *proténso* (St Jérôme) ; — 2, 16 : *noctem... purgat* (Servius) ; — 3, 9 : *rudere dicas* (Servius ; cf. Ausone) ; 68 : *qua mollis* (St Augustin) ; 71 : *largiri* (St Augustin) ; — 5, 10 : *camino* (Porphyryon) ; 105 : *ueri* (Priscien) ; — 6, 46 : *clamides* (Priscien) ; — 2° : Leçons conformes à P : Sat. 1, 58 : *pinsit* (Servius et Eutyches) ; 74 : *Cum* (Sidoine Apoll.) ; — 2, 10 : *ebulliat* (certains mss. de Servius) ; 13 : *expungam* (certains mss. de Porphyryon) ; 16 : *purgas* (Ps. Acron) ; 37 : *optent* (St Jérôme) ; 54 : *praetrepidum* (Priscien) ; — 3, 1 : *Nempe* (Priscien) ; 9 : *credas* (Eutyches) ; 16 : *columbo* (Servius) ; 29 : *censoremue* (Serv. et Prisc.) ; 48 : *summum* (Priscien) ; — 5, 105 : *speciem* (Priscien) ; 108 : *notasti* (Ps. Acron) ; 123 : *satyri* (Ps. Acron) ; — 6, 24 : *turdarum* (Sergius et Pompeius) ; 46 : *captis* (Priscien) ; 51 : *largior* (Priscien) — ; 3° Leçons particulières : Prol., 3 : *memini, ut repente...* (scol. de Stace) ; — Sat. 1, 22 : *escam* (Priscien) ; 57 : *protento* (Priscien) ; 58 : *pisat* et *pisit* (Dionède) ; 74 : *Cui trepida ante boues dictaturam induit uxor* (scol. de Claudien) ; 97 : *uegrandi* (Porphyryon et Servius) ; — 2, 10 : *patruus* (Servius) ; 14 : *ducitur* (Servius, peut-être par erreur de mémoire) ; 61 : *in terras* (Lactance, sauf dans un ms. ; même remarque) ; 69 : *in sanctis* (Lampride) ; 73 : *animi* (scol. de Stace) ; — 3, 69 : *argenti* (St Augustin) ; — 4, 37 : *pectes* (Priscien) ; — 5, 73 : *qua quisque* (Ps. Acron) ; 102 : *peronatus* (Ps. Acron) ; — 6, 5 : *Tum iuuenes* (Servius) ; 11 : *quinto panone* (Charisius)

On pourrait être tenté de recourir, pour trancher la question, au feuillet palimpseste de Bobbio (III^e ou IV^e siècle), ou *Vaticanus* 5750, le plus ancien manuscrit connu qui nous ait conservé des vers de Perse¹ : sans doute, il ne nous en donne plus que 51, soit les vers 53 à 104 de la satire 1 ; mais, par un hasard heureux, ce fragment est un de ceux où les deux recensions présentent, en plusieurs endroits, des leçons sensiblement divergentes : v. 57 : *protenso* α ; *propenso* P ; — 58 *pinsit* α ; *pinsit* P ; — 59 : *imitata est* α ; *imitari* P ; — 61 : *fas est* α ; *ius est* P ; —

1. Il contient aussi quelques vers de Juvénal (14. 324-15, 43). Il a été édité et étudié par G. Goetz : *Iuuenalis et Persii fragmenta bobiensia* (Progr. d'Iéna, 1884)

et par F. Nougaret : *Vaticanus Ms 5750 Perse-Juvénal* (Mélanges Havet, Paris, 1909, p. 313 et suiv.).

69 : *uidemus* α ; *docemus* P ; — 74 : *quem* α ; *cum* P ; — 81 : *istuc* α ; *istut* P ; — 87 : *Laudatis* α ; *Laudatu(r)* P ; — même vers : *bellum hoc bellum* (d'où certains manuscrits tirent *bellum hoc bellum est*) α ; *bellum hoc hoc bellum* P ; — 92 : *cruris* α ; *crudis* P ; — 93 : *Cludere si uersum dedicit* α ; *Claudere sic uersum didici* P ; — 96 : *uertice* α ; *cortice* P. Seulement, aussi bien que les scolies et que les grammairiens ou les Pères de l'Eglise, le palimpseste confirme tantôt α, tantôt P : avec α, il donne *fas est, quem, istuc, cruris* ; avec P, *propensō*¹, *pinsit, imitari, docemus, bellum hoc hoc bellum, claudere sic uersum* (mais *didicit* et non *didici*), *cortice*. On peut dire cependant que les leçons *pinsit, imitari, docemus* étant parmi les plus caractéristiques de la recension représentée pour nous par le *Pithoeanus*, il est assez remarquable qu'elles se retrouvent toutes les trois dans le palimpseste. Mais celui-ci n'est-il pas de valeur incertaine ? Je ne parle pas des nombreuses erreurs de copie qu'on y peut relever ; 56 : *nugares*² ; 57 : *exitet* ; 60 : *linguae* ou *linguat*, 65 : *tendere uaeis* ; 70 : *graeci*, selon Goetz³ ; 72 : *fumusa* ; 73 : *sulcosque* ; 78 : *Antiope aerumnisi* ; 84 : *os hoc* ; 85 : *fure satis* ; 87 : *cebes* ; 88 : *mobeat* ; 100 : *ratum*, etc.) ; mais il offre, en divers endroits, sa leçon propre (63 : *populis sermo est*, si on admet que *populis* n'est pas une simple faute de copie ; 85 : *Pedius qui* ; 87 : *laudatus* ; 95 : *sic costam* ; 103 : *uenulla*, mis d'une manière tout à fait insolite pour *uenūla* et, probablement, erreur du copiste⁴) : or, dans aucun de ces passages, sauf au vers 95 où la supériorité de la leçon *sic* paraît évidente, le feuillet de Bobbio ne saurait obtenir la préférence sur α ou sur P. C'est sans doute l'unique débris d'une recension différente des deux autres, mais dont il ne nous est pas possible, sur un échantillon si court, de nous faire une idée précise.

Renoncerons-nous à déterminer la valeur relative de nos deux recensions et, chaque fois qu'elles s'éloignent l'une de l'autre, notre choix s'inspirera-t-il uniquement de raisons, comme on dit, subjectives ? Je ne le pense pas. M. Bieger, dans la dissertation intitulée : *De Auli Persii Flacci codice Pithoeano C recte aestimando* (Berlin, 1890), me semble avoir établi que les leçons propres à α sont, en bien des cas, de simples conjectures, tandis que, dans P, le texte de Perse, altéré parfois, n'a été

1. Suivant M. Nougaret ; *protenso*, dans la transcription de Loewe reproduite par Goetz.

2. Simplement probable, selon M. Nougaret : *nugaris* est possible.

3. Selon M. Nougaret, *graece* paraît certain.

4. Quoi qu'en ait dit Mai (cité par Dübner, p. 371 du Perse de Casaubon, éd. de 1839).

que fort rarement corrigé. Je donnerai quelques exemples de ces corrections arbitraires qu'on peut relever dans α^1 :

Prol., 4 : *Sirenen* a été substitué à *Pirenen*, nom moins connu ;

Sat. 1, 58 : si la leçon *pinsit* n'est pas une erreur de copiste, c'est la correction malheureuse d'un réviseur qui ne connaissait point le verbe rare et archaïque *pinsere* ;

— 1, 59 : *imitari* a été remplacé par *imitata est* ; l'auteur de la recension a été déconcerté par la hardiesse du tour *imitari mobilis* et par le zeugma « quem nulla ciconia pinsit nec manus... nec linguae » ;

— 1, 87 : le tour *posuisse... laudatis* (ent. : vous le louez d'avoir, etc.) a été substitué à la construction *posuisse... laudatur*, qui est anormale ;

— 1, 123 : *afflate*, vocatif employé au lieu du nominatif, n'a pas été compris : d'où la leçon *afflante* ;

— 2, 54 : *praetepidum* a pu être suggéré par *sudes*, qui semblait appeler un mot indiquant une chaleur excessive ;

— 3, 1 : *nempe* n'a pas été compris ; *saepe*, rapproché de *assidue*, aura séduit, comme faisant une gradation (« *saepe haec, assidue* ») ;

— 3, 45 : *morituri uerba Catonis* a toute l'apparence d'une conjecture amenée par la substitution, qui peut venir d'un copiste, de *discere* à *dicere* ;

— 3, 48 : *summo* (constr. : *id erat summo in uoto scire*, etc.) est une correction provenant d'une erreur d'interprétation ; j'en dirais autant de *torqueret* qui remplace, au vers 51, *torquere* si la faute métrique qui résulte de la substitution ne trahissait ici l'erreur d'un copiste ;

— 3, 100 : la leçon étrange *sed tremor in terra subiit* dérive d'une mauvaise lecture de *interuina* : *uina* devait être écrit d'une manière incomplète, ou même à demi effacé ; *in terra* a été tiré de *lauatur* : le malade, sorti du bain, se retrouve pour ainsi dire sur la terre ferme ; *subiit*, au lieu de *subit*, rétablit le vers ;

— 4, 33 : *frigas*, au lieu de *figas*, a été suggéré par *solem*, ce mot appelant naturellement l'idée de *faire frire*, de *griller* ; le correcteur ne s'est pas avisé que Perse eût écrit *frigas in sole cutem* ;

— 4, 40 : *forfice*, substitué à *forcipe*, est un souvenir de Martial 7, 95, 12 : «... barba Qualem *forficibus* metit *supinis* Tonsor Cinyphio Cilix marito ») ;

— 4, 52 : dans la leçon *tecum habita ut noris, ut* a été ajouté parce qu'on n'a pas tenu compte du goût de Perse pour la parataxe ;

1. Empruntés, pour la plupart, au travail de M. Bieger.

Sat. 5, 15 : *terens* a remplacé *teres* qui n'avait pas été compris (cf., dans d'autres mss, la correction *teris*) ;

— 5, 26 : *uoces* est une correction arbitraire : on ne voit pas comment un copiste aurait eu l'idée de changer ce mot en *fauces*, tandis que la substitution inverse s'explique aisément par un souvenir du premier vers : le copiste ou le correcteur a oublié combien Perse aime à renchérir même sur ses propres expressions ;

— 5, 78 : l'expression *momento turbinis* renchérit, elle aussi, sur *una uertigo* comme *tresis agaso* sur *Velina Publius* : elle porte la marque de Perse, tandis que la leçon d'*α*, *momento temporis*, était à la portée du premier correcteur venu ;

— 5, 87 : *hoc reliquum* a été remplacé par *haec reliqua*, parce qu'on n'a pas su voir qu'il s'agit de la majeure seulement, et non pas de la majeure et de la conclusion ;

— 5, 105 : la leçon *specimen*, qui rend intelligible le *ne quā* du vers suivant, n'est qu'une correction malheureuse ; la source peut en être dans une mauvaise lecture ; mais il n'est pas impossible que le correcteur ait cru la notion de « modèle idéal » réclamée par le contexte ; à défaut de *ne quā*, l'idée de distinction marquée par *dinoscere* aurait dû l'avertir de sa méprise : le modèle idéal s'impose à la vue ;

— 5, 124 : *sentis* est une correction tirée d'Horace (Sat. 2, 2, 31) ; *sumis* convient beaucoup mieux pour le sens (Voy. *infra* mon commentaire) ;

— 5, 172 : *arcessat*, construit absolument, aura paru choquant ; la correction *accessor* était d'autant plus facile qu'on lit chez Terence (*Eun.*, 47) : « Cum *arcessor* ultro » ;

— 6, 23 : *sombros* est un souvenir de la satire 1 (v. 43) ; mais là, le contexte appelle le nom d'un poisson sans valeur, tandis qu'il réclame, ici, celui d'un poisson de prix ; *rhombos* est donc bien la leçon primitive ;

— 6, 24 : *turdarum*, féminin insolite, dont l'emploi, dans ce passage de Perse, est confirmé par le *Commentarius in artem Donati* du soi-disant Servius ou Sergius, par Pompeius, grammairien du ^{ve} siècle, et par une vieille scolie, a été remplacé arbitrairement par la forme normale du mot, *turdorum* ;

— 6, 56 : la construction *ritu generis* n'a pas été vue ; d'où la conjecture *tecum* ;

— 6, 77 : la valeur pittoresque de *plausisse* n'a pas été comprise : le correcteur y a gauchement substitué *pauisse* qui, signifiant « faire l'élève » des esclaves, se combine mal avec *rigida catasta*.

En dix-sept endroits, nous l'avons vu (cf. *supra*, p. xix), le texte de P est évidemment incorrect, tandis que α donne la bonne leçon ; mais, quatre fois, la faute peut s'expliquer par l'introduction d'une glose dans le texte : [Prol., 14 : *melos*] ; 5, 129 : *pectore* (cf. scol. : « quo pacto te ergo seruum negas, cuius *pectus* animumque tot dominationes obsederunt ») ; 5, 159 : *arrumpit* ; 6, 9 : *pretium* ; sept fois, l'erreur paraît imputable aux copistes : [Prol., 3 : *prodierim*] ; — Sat. 2, 13 : *nam est* ; 2, 19 et 22 : *iaio* ; 2, 39 : *non nutrice* ; 5, 10 : *camini* (le copiste avait encore dans l'œil et dans l'oreille la syllabe finale du vers précédent) ; 5, 15 : *rodere*¹ ; 5, 82 : *donat* (amené par *hoc*, qu'un copiste ignorant a pris pour le sujet du verbe) ; il faut peut-être en dire autant de *inuiso* (5, 9 : *inuiso... cycloni*), substitué à *insulso* : en effet, la confusion de l'i et de l'l est assez fréquente dans P (cf. 5, 92 : *aulas* pour *auias* ; 6, 30 : *deliamque* pour *dei iamque* ; 6, 73 : *immetat* pour *immeiat*). Restent cinq passages où il semble y avoir eu correction, et correction malheureuse : Sat. 1, 34 : *uanum... si quis* (on n'aura pas compris *uatum*, faute d'avoir vu qu'il y avait anastrophe de *et* ; *quis* peut n'être que l'erreur d'un copiste qui aura fait de ce pronom le sujet de *eliquat*) ; 1, 107 : *uerbo* (le correcteur avait oublié que Perse donne plus d'une fois une épithète à un adjectif pris substantivement) ; 2, 53 : *laeto* (*laeuo*, qui n'a pas été compris, a été remplacé par une platitude) ; 4, 10 : *geminae* (mais ici la leçon primitive de P semble bien être *gemina*) ; 6, 51 : *audeo* (*adeo* n'a pas été compris ; *audeo* a été tiré du vers 49, en dépit de l'impossibilité métrique qui en résulte ; il peut y avoir ici l'erreur d'un copiste). Rien, on le voit, ne saurait être plus pauvre au point de vue de l'invention conjecturale.

Enfin, dans cinq passages où α et P ont l'un et l'autre altéré le texte primitif par des corrections ou des erreurs différentes (cf. *supra*, p. xv), c'est P qui, trois fois, suggère la rectification nécessaire plus aisément que ne fait α : 1° Prol., 4 : *Heliconidasque* se tire sans peine de *Eliconiadasque* ; — 2° 2, 10 : *ebulliat patru..* nous conduit à *ebulliat patruus*, dont *ebullit patrui* nous éloigne ; — 3° 4, 51 : *Respue quod non est* n'est vraisemblablement qu'une erreur de copiste, d'autant plus facile à corriger que « est » est suivi de « tollat », tandis que *Respuat quod non est* (*Respuat* dissyllabique : cf. 5, 93 : *tenuia*) est une conjecture aventureuse : *es* étant sans doute déjà altéré en *est* et le rapport entre *respue* et *tollat... cerdo* n'ayant pas été compris, le correcteur aura cru devoir

1. *Rodere* est peut-être une mauvaise lecture ou une correction maladroite imputable à l'auteur même de la recension

qui se sera souvenu mal à propos de 3, 81 (« *silentia rodunt* ») et de 5, 170 (« *rodere casses* »).

rétablir le sens de la manière suivante : « Qu'un savetier, un homme de rien, méprise ce qu'il n'est pas et se contente de ce qui lui appartient en propre ». En revanche, le *pegaseum* d' α est plus près de *pegaseium* que le *perpegaseum* de *p*, mauvaise conjecture pour rétablir le mètre (Prol., 14), et, au vers 130 de la satire 5, celui, correcteur ou copiste, qui a écrit *quid*, leçon d' α , avait au moins compris le sens général du membre de phrase, tandis que le *quin* de *P* y est directement contraire.

De l'ensemble de ces remarques, il résulte, si je ne me trompe, que *P* est, pour le texte de Perse, le meilleur témoin que nous ayons conservé de la bonne tradition, et j'estime qu'il ne faut s'en écarter que dans les cas, rares, où des raisons de métrique, de langue, ou de bon sens en rendent la leçon absolument inadmissible. En ces endroits, nous aurons tout d'abord recours à α . Mais il peut arriver que ce recours soit inefficace, puisque *P* et α offrent un certain nombre de fautes communes ou d'erreurs différentes altérant un même passage : nous ferons alors appel aux témoignages anciens, qui, au surplus, ne doivent jamais être rejetés sans examen, même quand ils s'écartent des leçons satisfaisantes de *P*. Si des témoignages de ce genre nous font défaut, nous consulterons les scolies, où subsistent, nous le verrons, quelques débris précieux des vieux commentaires. Les manuscrits inférieurs seront notre dernière ressource. C'est une question encore débattue de savoir s'ils n'offrent qu'un mélange de leçons prises dans α et dans *P*, avec un certain nombre de conjectures dues à des érudits du moyen âge ou à des humanistes, ou bien si quelques-uns d'entre eux ne nous permettent pas de remonter à des recensions indépendantes de α et de *P*.

Il faut reconnaître que, dans presque tous les endroits où ces manuscrits corrigent heureusement α et *P*, la correction peut s'expliquer sans peine par une conjecture. Tout d'abord, dans onze passages où des erreurs différentes, imputables aux copistes, ont défiguré parallèlement α et *P* (cf. *supra*, p. xiv), il suffisait de rapprocher les deux textes pour trouver, à la lumière du sens général, les leçons correctes *saturi* (1, 31), *Claudere* ou *Cludere sic uersum didicit* (1, 93), *lyncem* (1, 101), *murmurque humilesque susurros* (2, 6), *aperto* (2, 7), *loturo* (3, 93), *sepli* ; *tu restas* (3, 97), *ueteres auias* (5, 92)¹, *scutica* (5, 131), *impensius ungue* (6, 68), *tuus iste* (6, 71)². Au vers 174 de la satire 5, la leçon *nec nunc* se tire de Térence. Ailleurs (6, 48), et dans dix passages où l'erreur est

1. Cf. d'ailleurs la scolie « *aniles fabulas*, conjecture *scabies*, tirée du *se abias* d' α . *quas nutris* » ; certains mss offrent la

2. Cf. scolies : « *tuus nepos* ».

commune à α et à P (cf. *supra*, p. XIII et XIV), il n'était besoin de posséder ni une grande connaissance du latin ni beaucoup de perspicacité pour rétablir *paria* (6, 48), *lutum es* (3, 23 : cf., d'ailleurs, les scolies), *potis es* (4, 13 ; cf. scol.), *chartis* (5, 62), *licetur* (5, 191), *egregius* (6, 6), *pauone* (6, 11), *orti* (6, 15 ; cf. scol.), *cum pipere* (6, 39), *crasso* (6, 40), *inuentus* (6, 80). Mais, en d'autres endroits où la solution était moins simple, nous relevons des divergences :

Prol., 3 : *memini me* : le mètre commande la suppression de *me* : la plupart des manuscrits maintiennent ce mot, la connaissance précise du vers choliambique s'étant perdue de bonne heure. Quelques-uns cependant offrent la conjecture *sic repente* (au lieu de *repente sic*), qui n'est pas heureuse, puisqu'elle entraîne la présence insolite d'un spondée au second pied et d'un anapeste au quatrième. On n'en cite qu'un où une deuxième main, en effaçant *me*, a rencontré la bonne leçon, conservée par un vieux scoliaste de Stace (*Thébaïde*, 1, 62) :

Sat. 1, 111 : il fallait trouver deux syllabes ; le caractère conjectural de la restitution, dans les manuscrits inférieurs, semble attesté par l'existence de deux leçons : *omnes omnes* et *omnes etenim* ;

— 2, 19 : ici encore, les deux syllabes qui manquent ont été rétablies de manières différentes : « *cuinam cuinam* » ; « *cuquam cuinam* » ; « *cuique cuinam* » (avec *cuquam* ou *cuique*, lire : «... praeponere cures Hunc *cuquam* (ou *cuique*) ? *Cuinam* ? (ou *cuinam uis*) ? » ;

— 2, 55 : le mètre réclamait une correction : la plus simple était de remplacer *subit* par *subiit* ; mais le sens pouvait admettre aussi *subito* ; et, de fait, nous trouvons, dans les manuscrits secondaires, l'une et l'autre leçon :

— 4, 19 : il suffisait, pour trouver la bonne leçon *i nunc*, de se rappeler Horace (*Epît.*, 1, 6, 17) : « *Inunc*,... suscipe » (cf. *Epît.*, 2, 2, 76 : « *Inunc* et... meditare ») ; mais il s'en faut que cette correction facile ait été faite dans tous les manuscrits secondaires ; sans parler de ceux qui reproduisent purement et simplement l'erreur commune d' α et de P, *in hunc*, on relève les conjectures *et nunc* (voy. O. Jahn, éd. de 1843), *inquit* (voy. *ibid.*), *inquis* (voy. *ibid.* et l'éd. de Consoli) ;

— 4, 51 : la bonne leçon n'est que très légèrement altérée dans P (« *Respue quod non est* ») ; la correction de « *est* », suivi de « *tollat* », en *es* n'exigeait pas un grand effort de critique ; on signale, dans deux manuscrits (cf. *infra*, p. xxxv) la leçon *Respice* : il ne faut pas y voir une conjecture, mais l'erreur de copistes qui n'auront pas su lire *respue*.

Reste un certain nombre de passages où le caractère erroné de la leçon d' α et de P était plus difficile à découvrir, parce que cette leçon,

prise en elle-même, offrait un sens ; mais, en pareil cas, les scolies ont presque toujours fourni le remède :

Sat. 2, 10 : la scolie « *praeclarum funus si patruus ebulliat* » suppose le texte « *si ebulliat patruus* » ;

— 2, 23 : la paraphrase du scoliaste est faite sur la leçon « *at sese non clamet Iuppiter* » ; nous y lisons en effet : « *At se Iuppiter non clamet, non obtestetur maiestatem numinis sui, dicendo : O Iuppiter* » ¹ ;

— 3, 20 : la leçon *effluis* se tire du vers de Térence cité par le scoliaste : « *Plenus rimarum sum, hac atque illac effluo* » ;

— 3, 56 : la correction de *deduxit* en *diduxit* a pu être aisément suggérée par les termes de la scolie : « ... Pythagoras... Y litteram ad modum humanae uitae figurauit. Quae in infantia uel initio monitione paedagogi et paterno metu insecta est, at postquam in adulescentiam uenerit, *diuiditur* » ; j'en dirai autant de *diducit*, donné par un ou deux manuscrits, sans doute sous l'influence du présent *diuiditur* ;

— 3, 57 ; *collem* peut s'expliquer, mais la paraphrase du scoliaste suggère plutôt *callem* : « *altera (pars), dit-il, est dextera, in qua uirtutis opera celebrantur, arduum ac difficilem limitem pandens* » ; c'est d'ailleurs *callem* que les érudits du moyen âge lisaient chez Isidore de Séville, qui cite les vers 56 et 57 dans ses *Origines*, 1, 3, 7 ;

— 5, 96 : la leçon *supposui* est indiquée expressément par le scoliaste : « *bene ait hic suscipis, propter quod ait supposui* » ;

— 5, 130 : la scolie est faite d'après le texte « *qui tu impunitior, etc.* », puisqu'on y lit : « *Quo pacto te ergo seruum negas... ?* » ;

— 5, 136 : la leçon *et sitiente camelo*, d'où il est facile de tirer un sens, se retrouve dans la plupart des manuscrits ; mais on en cite au moins un qui écrit, d'une manière plus satisfaisante, *e sitiente camelo*, sans doute d'après la scolie : « *nuper de camelo depositum* » ;

— 6, 16 : pour corriger *obit* en *ob id*, il suffisait de se reporter à la scolie « *nec si humilibus nati extiterint locupletiores, idcirco damno comminui senectutem desiderem, (cf. d'ailleurs la note ci-dessous)* » ;

— 6, 59 : la rectification de *ritum* (P) en *ritu* s'impose quand on a lu la paraphrase : « *Hic Manius tam grandis natu est, ut si uere proximus parens fit, secundum generis ritum, auunculus esset mihi maior* ».

1. On sait d'ailleurs que la prononciation du *d* final était très dure (voy. Quint., 12,10,32) et se confondait avec celle du *t*. L'échange entre les deux lettres était très fréquent à la fin des mots. Dans P notamment, je relève : *ad* pour

at (2,5,68 ; 3,96), *adque* pour *atque* (2,32 ; 3,98 ; 5,94, 131 ; 6,75), *inquit* pour *inquit* (5,85), et, inversement, *quit* pour *quid* (5,90), *aliquit* (3,60 ; 5,137, *illut* (2,55 ; 4,9 ; 5,87), *istut* (1,81), cf. Havet : *Crit. verb.*, § 923.

Je mets à part le dernier vers du prologue, où les scolies seules ¹, avec le *codex Reginae 2029* qui ne contient, après les satires de Juvénal, que les choliambes de Perse, nous donnent la leçon correcte *Pegaseium*, et le vers 95 de la satire 1, dans lequel la leçon « *Sic costam...* », qui est celle du palimpseste de Bobbio, provient sans doute d'une recension indépendante d'α et de P. On l'a relevée dans deux autres manuscrits ; mais elle a pu être retrouvée par une conjecture que le *sic* du vers 93 rendait facile, ou même restituée d'une manière mécanique, par le redoublement du *c* initial de *costam*. Quant au mot *perornatus*, qu'α défigure en *perocintus* et P en *perornatus*, les érudits du moyen âge pouvaient le lire dans les scolies du pseudo Acron sur Horace (*Epit.*, 2, 1, 114), où les vers 102-104 de la satire 5 se trouvent cités (jusqu'à *perisse frontem de rebus*).

En somme, les divergences que présentent nos manuscrits secondaires ² dans la manière dont ils redressent les erreurs d'α et de P, chaque fois que le sens, le mètre, le témoignage des scoliastes ou des grammairiens ne conduisaient pas nécessairement à une correction unique, nous invitent à penser qu'ils ne dérivent pas d'un archétype aujourd'hui perdu, indépendant de ces deux manuscrits, mais bien de l'un ou de l'autre, ou des deux ensemble. Sans doute, ils ont parfois, en des passages où α et P offrent un texte satisfaisant, leurs leçons propres. Mais il serait difficile de citer une seule de ces leçons ³ qui ne puisse s'expliquer par l'ignorance ou l'inintelligence des mots, des formes, des acceptions plus ou moins rares, des tournures plus ou moins exceptionnelles ou obscures, par l'influence d'un mot du contexte, par la substitution d'une glose au terme que cette glose expliquait, enfin par une conjecture proprement dite sur un membre de phrase qui a semblé, à tort ou à raison, inintelligible ou mal écrit. Voici, pour chacun de ces quatre genres de corrections, quelques exemples :

1° Ignorance des mots, des formes, etc. : Prol., 13 : *poetrias* (la forme *poetridas* est tout à fait exceptionnelle) ; — Sat. 1, 24 : *quid didicisse* (ignorance de la tournure *quo* suivi de l'infinitif) ; 69 : *heroos sensus* (on n'a pas vu qu'*heros* était employé ici comme adjectif) ; 114 : *mingite* (*mingere* est une forme plus courante que *meiere*) ; — 2, 59 : *expulit* (le cor-

1. Voy. pourtant la réserve formulée *supra*, p. xxi et n. 1.

2. Aux exemples cités plus haut, je veux ajouter celui des corrections provoquées par la leçon *rogas* (5, 134), qui est con-

traire aux lois générales de la prosodie : *rogat, rogitas, (saperdam* remplaçant alors *saperdas), en cogitas*.

3. Je ne dis rien des erreurs de copie.

recteur ne connaissait pas cette acception de *impellere*) ; — 3, 12 et 14 : *queritur* (l'emploi figuré de la première personne du pluriel n'a pas été compris) ; 89 : *exuberat* (le correcteur avait oublié Virgile, *En.*, 2, 759 : *exsuperant flammae*) ; — 4, 9 : *puto* (ignorance de l'emploi adverbial de *pula*) ; 21 : *dum non* (ignorance du tour très classique *dum ne*) ; 26 : *oberrat* (le correcteur n'a pas vu la diérèse *miläus*) ; 35 : *despuat in mores* : *hi mores* n'a pas été compris ; 45 : *protegit* (mot plus fréquent que *praetegit*) ; — 5, 15 : *teres*, pris pour le futur de *terere*, a été corrigé en *teris* (cf. α : *terens*) ; 51 : *nescio quid* (substitution d'une expression toute faite — cf. v. 12 : *nescio quid... graue* — à celle que la syntaxe exigeait ici) ; 138 : *praegustatum* (le verbe *praegustare* est plus usité que *regustare* ; on n'a pas vu qu'il faisait ici une impropriété) ; 161 : *ut credas iubeo* (ignorance de la construction de *iubere* avec le subjonctif sans *ut*) ; — 6, 10 : *destituit* ou *deseruit*, substitué au mot rare *destertuit* ; 35 : *balsama* (mot plus connu que *cinnama*) ; 66 : *dicta oppone* (ou *repone*) *paterna* (le correcteur ne s'est pas avisé que *dicta* est l'impératif de *dictare*) ; 79 : *depinge* (mot d'usage courant substitué à un mot rare) ;

2^o Influence d'un mot du contexte : 1, 60 : *tantum*, substitué à *tantae* sous l'influence de *quantum* ; 64 : *effluere*, mis, volontairement ou non, à la place de *fluere* sous l'influence d'*Effundat* (v. 65) ; — 2, 54 : *Excultas*, amené par *sudes*, *laetari praetrepidum cor* devenant alors une apposition au sujet de ces deux verbes ; 73 : *animi* : on a établi un parallélisme entre les membres de phrase *fasque animo* et *sanctosque recessus mentis*, et *mentis* a entraîné *animi* ; — 5, 47 : *suspendi*, amené par le *duci* du vers précédent ; 58 : *putrit* ou *putret*, amené par *decoquit* ; 64 : *iuuenes*, qui fait avec *senes* une antithèse consacrée ; 82 : *hanc nobis pillea donant* : « *haec* mera libertas » a entraîné *hanc* ; on n'a pas vu que le féminin *haec* résultait d'une attraction usuelle ; — 6, 6 : *senes*, amené par le *iuuenes* du vers 5 (cf. *supra*, 5, 64) ;

3^o Gloses substituées à un mot du texte : Prol., 5 : *relinquo*, pour *remitto* ; 1, 74 : *cui...*, *dictaturam induit uxor*, glose, je pense, de *quem... dictatorem induit uxor* ; 102 : *resonabilis*, pour *reparabilis* : une scolie interlinéaire ou marginale devait citer le *resonabilis* echo d'Ovide (*Métam.*, 3, 358) ; — 2, 9 : *immurmurat* ; 69 : *in sacro* et *in templo*, pour *in sancto* ; — 3, 13 : *rarescat* pour *uanescat* (mais il peut n'y avoir ici qu'une mauvaise lecture imputable à un copiste) ; — 5, 118 : *repeto* pour *relego* ;

4^o Conjectures proprement dites : 1, 8 : *Romae quis non...* : on a supprimé *est*, en supposant que la réticence dissimulait *auriculas asini* (cf. v. 121) ; — même vers : *a* (ou *ah*) et aussi *at* : *ac* est difficile à expliquer

si l'on admet que le membre de phrase précédent est suspendu par une réticence ; 15 : « scilicet *ut* » : conjecture née de celle qui va être indiquée ; 17 : *leges* ; il a paru difficile de construire la phrase en maintenant *legens* ; 18 : *colluerit*, amené par *ille*, *hic* (mais la conjecture rétablit peut-être ici le texte primitif : voy. mes notes critiques) ; 21 : *ibi* ; *ubi*, qui n'est en somme qu'une reprise de *cum*, a paru gauche ; 119 : *Men* : conjecture tirée du vers 88 : *Men moueat*, etc. ; — 2, 47 : *in flamma*, correction du texte d' α , *in flammas* ; 61 : *in terris*, conjecture qui paraît ancienne, puisqu'elle est donnée par la plupart des manuscrits de Lactance (mais peut-être citait-il de mémoire ¹) ; 62 : *hos* au lieu de *hoc* : l'auteur de la conjecture a pensé que Perse avait employé ici le tour *hic noster* (cf. 1, 9 : « *nostrum istud uiuere* » et 6, 39 : « *sapere... nostrum hoc* ») ; — 3, 16 : *at*, substitué à *aut*, leçon de P, qui a paru difficile à expliquer ; 29 : *quod tu*, au lieu de *uel quod*, manière simple, trop simple peut-être, de faire disparaître la difficulté résultant de la présence de *uel* après *ue* ; — 4, 3 : *dic*, o... *pupille Pericli* : *dic hoc* a paru gauche ; 37 : *tu cum... pectas* : le correcteur s'est rappelé deux autres passages : 5, 115 : « *sin tu, cum fueris..* » et 157 : « *nec tu cum obstiteris...* », et il avait peut-être remarqué que, dans les deux autres endroits où Perse emploie *tunc cum*, il construit cette expression avec l'indicatif (cf. 1, 9-10 ; 17-20) ; 48 : *auarum* (sc. *puteal*) : *amarum* paraissait, et n'a pas cessé de paraître, embarrassant ; 52 : *et noris* : le correcteur a pu se rappeler 2, 75 : « *Haec cedo... et farre litabo* » ; 6, 26 : « *occa et seges altera in herba est* » ; — 5, 19 : *bullatis*, qui a paru plus clair que *pullatis* et qui a pu être suggéré par *turgescat* ; 26 : *hinc* (ailleurs *huc*), substitué à *his* (leçon de P) par un correcteur qui, comme Sabinus ², avait oublié des expressions telles que le « *Causa fuit pater his* » d'Horace ; 73 : *non hac qua* (ou *quam*) : conjecture amenée par la difficulté d'expliquer *non hac ut* d'une manière satisfaisante ; 96 : *ganit* : on a estimé que *garrit* n'était pas le mot propre ; 97 : *uitiabit* a paru plus naturel que *uitiauit* ; 117 : *sub pectore* : en admettant qu'il n'y ait pas ici l'erreur de lecture d'un copiste (*seruas* in ayant pu être mal déchiffré), *sub pectore* a paru s'opposer plus fortement que ne fait *in pectore* à « *fronte politus* » ; 139 : *contemptus perages* : sous l'influence de la leçon *peragant...* *sudare* qui, au vers 150, se tire de P, *terebrare* a été

1. Peut-être aussi la correction a-t-elle été faite sur le texte même de Lactance, puisque le plus ancien ms. des *Institutiones diuinae*, celui de

Bologne, donne la leçon *in terris*.

2. Si c'est lui qui a introduit dans α la leçon *hic*.

construit avec *perages*, et *contemptus* a paru dès lors plus expressif que *contentus* ; 146 : *tun* : cf. 1, 22, et 6, 37 ; 174 : *hic quem quaerimus*, *hic est* : il a paru plus intéressant de faire de *hic* un pronom que d'y voir un adverbe comme la leçon *hic quod, etc.*, nous y oblige ; — 6, 51 : *haud audeo* : tentative pour concilier le sens de la leçon *non audeo* avec les exigences du mètre.

Seules, il me semble, les scolies et les citations des grammairiens nous ont conservé des leçons dont on ne saurait chercher l'origine ni dans α ni dans P. Je citerai : Prol., 9 : *blandiri*, au lieu de *conari* (scol.) ; Sat. 1. 58 : *pisat* (Diomède) ; 1, 97 : *uegrandi* (Porphyryon et Servius) ; — 2, 14 : *ducitur* (Servius ; mais cf. *supra*, p. xxii) ; 2, 23 : *at sese* (scol. : l'altération *ad sese*, leçon commune d' α et de P, n'a guère pu être rectifiée par conjecture, puisque *clamare ad sese* s'interprétait sans peine) ; 2, 69 : *in sanctis* (Lampride : mais peut être citait-il de mémoire ; — 3, 100 : *triental* (scol.) ; — 5, 102 : *peronatus* (Ps. Acron ; cf. *supra*, p. xxii) ; — 6, 11 : *quintò pauone ex Pyth.* (Charisias, peut-être par erreur de mémoire) ; 6, 16 : *senium* (leçon qui se tire des scolies : cf. *supra*, p. xxi).

Malgré tout, il est impossible de tenir pour résolue la question de la valeur et de l'origine des manuscrits secondaires de Perse tant qu'on n'aura pas collationné entièrement tous ceux qui ne sont pas de simples copies tardives de manuscrits connus ¹. Or, il n'en existe même point, à l'heure actuelle, d'inventaire complet. Jahn, dans son édition de 1843, n'énumère que ceux dont il a eu entre les mains des collations plus ou moins complètes (53 mss, avec ceux dont les variantes ne lui étaient fournies que par les éditions antérieures à la sienne (14 mss), soit, en tout, 67 manuscrits. Les collations utilisées par M. Consoli, pour son édition de 1911, permettent d'ajouter à cette liste 7 numéros, sans parler de 8 manuscrits où l'on ne trouve que des extraits de notre poète ² ; mais, de l'appendice III, « De saturarum Persianarum libris scriptis », qui ne prétend point épuiser la matière ³, nous pouvons conclure qu'il existe au moins 80 manuscrits de Perse qui n'ont pas encore fait l'objet

1. Cf. F. Leo, p. xvii de la 4^e éd. des *Satiriques latins* de Jahn-Bücheler.

2. Sur ces « Florilèges », cf. G. Meyncke, dans le *Rhein. Mus.*, 25 (1870), p. 369 et suiv. ; C. Wolke et C. Hosius : *Persius-excerpte* (*Rh. M.*, 43 (1888), p. 501) ; Stephan : *Das prosodische Florilegium der*

St-Gallener Handschr Nr 870 (*ibid.*, 40 (1885), p. 263.)

3 En particulier, M. Consoli, à l'exemple de Jahn, a laissé entièrement de côté les mss de Vienne (9 mss, dont 7 du xv^e siècle, mais 2, le CCXIX et le CCCXXIX, des x^e et xi^e siècles, selon A. Goebel (*Ueber*

d'un examen détaillé. Parmi les plus utiles et les mieux étudiés de ceux qui ont, au contraire, retenu l'attention des philologues, je signalerai :

1° Le groupe des manuscrits d'Angleterre, en particulier un manuscrit d'Oxford (Bibliothèque Bodléienne) du x^e siècle (*Oxoniensis* bibl. Bodleianae auct. F. 1. 15 ; β dans Jahn), et un manuscrit du collège de la Trinité à Cambridge (*Cantabrigiensis* collegii SS. Trinitatis O. IV. 10, x^e siècle ; c'est le *Galeanus* de Bentley ; γ dans Jahn). Sur ces deux manuscrits, voy. G. R. Scott (dans la *Classical Review*, 4 (1890), p. 17 et p. 241) et l'éd. de Perse et Juvénal par S. G. Owen (Oxford, 1903) ;

2° Le groupe des manuscrits de Berne, en particulier le *Bernensis* 257, du x^e siècle (cf. Consoli, p. x-xi) ;

3° Le groupe des manuscrits de Paris, en particulier les n^{os} 8048, 8049, 8055, 8070, 8272, tous du xi^e s. (cf. Cons., p. xi)¹ ;

4° Le groupe des manuscrits de Florence, en particulier le *Laurentianus* XXXVII, 19 (fin du x^e siècle ou commencement du xi^e) : sur ce manuscrit, voy. F. Ramorino ; *De duobus Persii codicibus qui inter ceteros Laurentianae bibliothecae seruantur* (Studi italiani di Filologia classica, 12 (1904), p. 229) ; cf. les éd. de Consoli et de Leo ;

5° Le groupe des manuscrits de Munich, en particulier le *Monacensis* 330 (xi^e-xii^e s.) et le *Monacensis* 14498 ou Emmerami F¹, xi^e siècle ; cf. Cons., p. xi ; M₄ et M₇ chez Jahn) ;

6° Le groupe des manuscrits de Copenhague, en particulier l'*Hau-niensis* 2028 (cf. Cons., p. xii), du xi^e siècle (α₁ chez Jahn) ;

7° Un manuscrit de Wolfenbüttel (*Guelferbytanus Gudianus* 79), du xi^e siècle (cf. Cons., p. xii ; c'est le W₁ de Jahn) ;

8° Un manuscrit de Nuremberg (bibl. Meyer), du xi^e ou du xii^e siècle (*Ebnerianus* ou *Norimbergensis* ; ε. chez Jahn ; voy. C. F. Hermann : *Lectiones Persianae*, II (Marburg, 1842), p. 4 et suiv. ; cf. Cons., p. xii) ;

9° Un manuscrit de Leyde, du x^e ou du xi^e siècle (*Leidensis* 78 ; voy.

eine Wiener Persius Handschrift s. X mit glossen u. schol. et Die zweite Wiener Persius Handsch. (Philologus, 14 (1859), p. 170 et 379 ; 15 (1860), p. 128.) Sur les manuscrits de Paris, cf. la note suivante. — Voy., p. 175 et suiv. de l'éd. de M. Consoli, l'énumération des mss mentionnés dans les catalogues et inventaires des bibliothèques et dans

des lettres anciennes (57 numéros).

1. Ce sont les P₁, P₄, P₇, P₃, P₅ de Jahn ; il faudrait y ajouter, pour compléter la liste, les n^{os} 8246 et 8050 (P₂ et P₆ de Jahn), et les n^{os} 3110, 7984, 8072, 8290, 8291, 8293, qui ont été, avec les autres, collationnés, d'une manière tout à fait insuffisante, par N.-L. Achaintré pour son éd. des Satires de Perse (Paris, Didot, 1812).

A. Kissel : Specimen criticum continens A. Persii Flacci cod. mss. Leidensium collationem, cum animaduersionibus in satiram primam (diss. Utrecht, 1848 ; cf. Cons., p. xi) ;

10° Un manuscrit du monastère d'Ottobeuren en Bavière, du XII^e siècle (*Ottoburanus* ; voy. Matth. Zillober : *Eine neue Handschr. der 6 Sat. des A. Persius Flaccus* (Progr. d'Augsbourg, 1862), et cf. Cons., p. xii) ;

11° Un manuscrit de Trèves (Staedt. Bibl. : *Treuirensis* 1089), du X^e siècle ; *Tr* chez Jahn ; cf. Cons., p. xii) ;

12° Un manuscrit de la bibliothèque capitulaire de Vérone (*Veronensis bibl. Capitularis* 264, du XIII^e siècle ; voy. C. Marchesi (dans les Studi ital. di filol. class., 12 (1904), p. 134 ; cf. Cons., p. xi).

Après ces manuscrits, dont on trouvera dans l'édition de Consoli (1911) les variantes essentielles, il faut en mentionner deux autres dont la collation est postérieure à cet ouvrage :

1° Un manuscrit de la bibliothèque du Vatican (*Vaticanus Reginensis* 1560) qui contient, en écriture caroline du début du X^e siècle, les satires de Perse depuis le vers 99 de la satire 3 jusqu'à la fin ; il est proche parent du *Laurentianus XXXVII*, 19 (cf. *supra*) et, quand il s'en écarte, c'est, en général, pour se rapprocher de α . Il a été récemment étudié par Michel Cerrati, dans la *Rivista di Filologia* (*Per la classificazione dei codici di Persio*, R. di F., 40 (1912), p. 113 et suiv.) ;

2° Un manuscrit de la bibliothèque municipale de Valenciennes, n° 410 ; il a été décrit et collationné sommairement par M. Owen dans *The classical Quarterly* 6 (1912), p. 21 et suiv. Il provient du monastère de Saint-Amand. Il est formé de 70 feuilles de parchemin et contient, écrites en minuscules carolines du XI^e siècle, les satires de Juvénal et celles de Perse. Il offre des gloses interlinéaires, mais pas de scolies. On trouvera, dans l'apparat critique de la présente édition, les variantes fournies par ce manuscrit, en ce qui concerne Perse, telles qu'elles ont été relevées par M. Owen. Quelques-unes sont intéressantes, mais trois d'entre elles au moins n'ont pas le caractère de leçons uniques que M. Owen leur attribue : je veux parler des deux corrections ingénieuses *quod tu* (3, 29) et *diducit* (3, 56), et de l'erreur *respice* (4, 51) : la première est donnée par le cod. *Veronensis* 264 (cf. Consoli, p. 73), la seconde, par le *Laurentianus LXVIII*, 24 (cf. *ibid*, p. 74) ; la troisième, par le manuscrit de Hambourg n. IV B, 198 (cf. Jahn, éd. de 1843, p. 42). D'autre part, je suis moins frappé que M. Owen de la parenté de ce manuscrit avec le *Pithoeanus* : sans doute, on y lit, comme dans P :

Prol., 5 : *lambunt* ; 12 : *refulserit* ; 14 : *melos* ; Sat. 1, 14 : *quod* ; 31 : *quid... narrent* ; 44 : *feci* ; — 2, 10 : *ebulliat* ; 13 : *nam est* ; 40 : *rogarit* ; 42 : *grandes* ; 74 : *honesto* ; — 3, 1 : *Nempe* ; 29 : *censoreme* ; 100 : *inter uina* ; — 4, 2 : *dira* ; 33 : *figas* ; 46 : *dicat* ; — 5, 59 : *fregerit* ; 108 : *notasti* ; 123 : *satiri* ; 145 : *quam* ; 150 : *peragant*. Mais il offre en même temps quelques-unes des leçons les plus caractéristiques d' α , par exemple : 1, 59 : *imitata est* ; 69 : *uidemus* ; — 2, 48 : *festo* ; — 3, 9 : *dicas* ; 45-46 : *morituri...* *Catonis discere* ; 78 : *quod satis est sapio* ; — 5, 26 : *uoces* ; 78 : *temporis* ; 84 : *ut libuit* ; 105 : *ueri specimen*.

Il semble que l'effort de la critique devrait être maintenant de classer les manuscrits secondaires de Perse, afin de remonter à l'archétype de cette recension pour ainsi dire moyenne dont un bon nombre d'entre eux paraissent être les représentants, et d'en séparer les diverses branches. Les articles, cités plus haut, de MM. Ramorino et Cerrati, constituent une tentative intéressante dans cet ordre d'idées. Mais, d'ailleurs, l'examen de manuscrits jusqu'ici négligés pourrait nous mettre un jour sur la voie d'une recension indépendante d' α et de P : l'étude de M. Owen, signalée ci-dessus, nous apporte, à défaut d'une découverte de ce genre, la preuve que certains de ces manuscrits méritent d'être tirés de l'ombre où ils sont restés jusqu'ici et de prendre rang parmi ceux que la critique utilise pour rectifier α et P ou choisir, le cas échéant, entre les leçons divergentes de ces deux textes.

IV

LES SCOLIES ¹.

Nous possédons, sur les vers de Perse, beaucoup de scolies, qui nous sont parvenues de deux manières : dans un grand nombre de manuscrits, le texte est accompagné de notes et de gloses marginales ou interlinéaires ; mais, plus d'une fois aussi, notes et gloses ont été copiées à part, de manière à former une sorte de commentaire continu. De ces scolies diverses, nous n'avons encore ni une édition définitive ni même un inventaire méthodique. Il est possible cependant, grâce à des collections partielles et à différentes monographies, d'en déterminer, jusqu'à un certain point, l'âge et la valeur.

1. Je dois beaucoup, pour cette partie de mon introduction, à trois articles récemment publiés par M. Marchesi dans la

Rivista di Filologia (Gli scolasti di Persio, *R. di F.* 39 (1911), p. 564 et suiv. ; 40 (1912) p. 1 et suiv. ; p. 190 et suiv.

Qu'il existât, dès le iv^e siècle de notre ère, un commentaire, ou des commentaires, sur Perse, c'est un fait certain. Nous lisons, dans un passage de saint Jérôme que j'ai déjà eu l'occasion de citer (cf. *supra*, p. viii) : « Puto quod puer legeris Aspri in Vergilium... commentarios... aliorum in alios, Plautum uidelicet, ... *Persium* ». Le titre donné par les manuscrits à la biographie de Perse, *Vita Persi de commentario Valeri Probi sublata*, semble attester, je l'ai dit, que ce commentaire, ou un de ces commentaires, portait le nom de l'illustre grammairien Valerius Probus. O. Jahn (*Proleg.*, clvii et suiv.) inclinait d'abord à penser qu'Helenius Acro s'était occupé, lui aussi, d'interpréter les satires de notre poète. L'humaniste Jean Parrasio ou Parisio (Parrhasius, 1470-1533 ; voy. *De rebus per epistolam quaesitis*, lettre 5, au tome I, p. 735, de la *Lampas* de Gruter, Francfort, 1602) assure avoir eu entre les mains un commentaire de Probus sur la première satire de Perse¹, distinct de celui qui circulait sous le nom de Cornutus, et ajoute qu'on y lisait ces mots : « *Curas Acroni proprie dicere uidetur. quae si utiliter exercentur, uirtutis locum obtinent, si in superuacuum, desidia* ». Valerius Probus vivait avant Acron et cette note ne saurait venir de lui ; mais le fond même peut en être exact. D'autre part, Henri Ernst (Ernstius, 1603-1665 ; voy. *Variae observationes*, 1, 7) écrit ceci : « Reperi Mediolani in bibliotheca Ambrosiana cod. antiquissimum... in quo ita scriptum erat : *Acron in Persium pro Cornutus in Persium*. Idem erat liber qui Cornuto alias adscribitur ». Cette attribution, certainement erronée, peut s'expliquer par le souvenir qu'on aurait gardé de l'existence d'un commentaire d'Acron sur Perse ; et, de ce commentaire, Jahn admettrait volontiers que nous avons un débris dans les scolies sur le vers 56 de la satire 2, où nous lisons : « Acron tradit quod in porticu quodam Apollinis Palatini fuerint L Danaidum effigies, et contra eas sub diuo totidem equestres filiorum Aegypti² ».

Je laisse de côté le témoignage de Parrasio, duquel il n'y a évidemment rien à conclure touchant la question qui nous occupe. Reste celui d'Ernstius. Or, s'il est vrai que l'*Ambrosianus* J 38 contient un commentaire sur Perse suivi de cette mention : « Acronis comentum super

1. On peut rapprocher de ce témoignage celui de Curio Lancilloto Pasi qui, au commencement du xvi^e siècle, assure avoir vu une collection de scolies sur Perse portant le nom de Probus : cf. Marchesi :

op. cit., 1^{er} article, p. 567, n. 2 de la p. 566.

2. M. Marchesi (1^{er} art., p. 580) signale une autre citation d'Acron dans les scolies du *Laurentianus* 37, 20, sur Sat. 5, 117. Il n'en donne pas le texte.

satyras persii feliciter Explicit ¹ », ce manuscrit, loin d'être *antiquissimus*, ne remonte pas au delà du xv^e siècle. On ne saurait donc retenir, à aucun titre, une indication où il ne faut voir, je pense, que la conjecture arbitraire de quelque humaniste. Quant à la scolie citée ci-dessus, elle peut provenir d'une note d'Acron sur les *Odes* d'Horace (1, 31, 1, ou 3, 11, 23). Je-sais bien qu'on ne la trouve pas dans les scolies sur Horace attribuées depuis le xv^e siècle au grammairien Acron, mais personne aujourd'hui ne tient cette attribution pour exacte. Rien, en somme, ne nous autorise à supposer qu'Acron eût jamais commenté les satires de Perse ². Et c'est un fait trop certain qu'il nous est impossible de reconnaître, dans la masse des scolies anonymes parvenues jusqu'à nous, celles qui remontent, pour le fond, à Probus ou à tel autre grammairien de l'antiquité.

Avons-nous du moins quelque indice qui nous permette de dater, d'une manière approximative, les renseignements de bonne source que l'érudition moderne a pu dégager de ce fatras ? M. Stephan (*De Pithoeanis in Iuvenalem scholiis*, Bonn, 1882, p. 23, note ; cf. Marchesi, 3^e art., p. 208) se fonde sur un passage de Jean Lydus (*De magistratibus Romanis*, 1, 32) pour affirmer que nos scolies sont antérieures au vi^e siècle : Lydus cite un Seranus passé de la clarrue à la dictature « ὧς Πέρσιος ὁ Ρωμαῖος σατυρικὸς ἔφη », erreur ³ qui provient sans doute de la scolie sur le vers 74 de la satire 1 (« Quintius Cincinnatus... qui a serendo Serranus appellatus est »), dérivée en partie de Servius (*Ad Aen.*, 6, 844 : « Atilius quidam senator fuit qui, cum agrum serum coleret, euocatus propter uirtutem meruit dictaturam. Serranus autem a serendo dictus est »). Or, Jean Laurentius ⁴ le Lydien, communément appelé Lydus, exerça de hautes fonctions officielles dès le règne d'Anastase et jusque sous celui de Justinien : il fut disgracié en 552 et dut

1. Cf. H. Langenhort : *De scholiis horatianis quae Acronis nomine feruntur quaestiones selectae* (Bonn, 1908), p. 16.

2. Jahn lui-même abandonne sa première hypothèse dans la préface de l'édition de 1868 (p. iii). Il se rallie sur ce point aux conclusions d'Hauthal (*Rhein. Mus.*, Neue Folge, 5, p. 523) : celui-ci indique avec raison que l'Ambr. J 38 n'est nullement un vieux ms. ; l'erreur d'attribution du commentaire vient, pense-t-il, de ce qu'on lisait à la suite un autre commentaire sur l'*Art poétique*, qui aura été pris pour l'œuvre d'Acron, bien qu'il provienne visiblement de quelque huma-

niste du xv^e siècle : mais voy. Langenhort *op. cit.*, qui tient les deux parties pour tout à fait distinctes et réunies après coup.

3. Même erreur, et cette fois la scolie sur Perse est sûrement la source, chez Heriger, abbé de Lambach (x^e siècle), qui écrit, dans ses *Gesta episcoporum Leodiensium* (ch. 29, de sancto Johanne) « Et ut mirabilior praedicaretur dispositio Omnipotentis etiam in gentibus discolis, sulco terentem dentalia Quintium Seranum Trevida ante boues dictatorem induit uxor, etc. »

4. Ou, peut-être, fils de Laurent : cf. Macé : *Essai sur Suétone*, p. 199, n. 2.

mourir vers 565 (cf. Croiset : *Littér. gr.*, V, p. 1022-1023). Puisqu'il avait nos scolies sous les yeux, c'est donc que celles-ci existaient déjà au vi^e siècle.

M. Stephan aurait pu ajouter qu'une autre remarque de Lydus sur les nobles romains auxquels on donne le nom de *Titi*, « ὡς φησι Πέρσιος ὁ Ῥωμαῖος » (1, 19) paraît encore avoir pour source une de nos scolies (*Ad Sat.* 1, 20) : « Ingentes Titos dicit... Romanos senatores a Tito Tatio Sabinorum rege ». Mais ces deux passages de l'érudit byzantin prouvent tout au plus qu'il existait déjà au vi^e siècle des notes sur Perse dont la substance se retrouve dans nos scolies ; et, de cela, personne n'a jamais douté. On n'en saurait conclure que le *recueil* des scolies de Perse soit antérieur au vi^e siècle.

Disons-nous, avec C.-Fr. Hermann (*De aetate et usu schol. Persian.*, Progr. de Goettingue, 1846), qu'il ne peut pas être postérieur à la première moitié du vi^e siècle, parce que nous devons le compter parmi les sources d'Isidore de Séville, qui écrivait vers l'année 636 ? Le fait est que les rencontres ne sont pas rares entre nos scolies et Isidore. Hermann a cru sentir que, en pareil cas, la forme même des remarques du lexicographe nous laisse voir plus d'une fois qu'elles ont été écrites primitivement sur un cas particulier et qu'Isidore, par conséquent, les a tirées d'un commentaire. Il cite, entre autres exemples, Isidore, *Orig.*, XII, 7, 24 : « < P > si < t > tacus... articulata uerba exprimit, ita ut si eam < non > perspexeris, putes hominem loqui. Ex natura autem salutat, dicens *aue* et *kere* ». Isidore, dit-il, n'avait aucune raison de rappeler ici χαῖρε. De même, lorsque ce grammairien écrit (XI, 1. 136) : « *Aqualiculus* proprie uenter porci, hinc ad uentrem translatio » (= *schol. ad Pers.*, 1, 56), il donne du mot *aqualiculus* une définition qui est inexacte, ou du moins trop restreinte, puisque Végèce applique le mot à un cheval, mais qui paraît bien répondre à la pensée de Perse.

On ne saurait, il me semble, accorder grande valeur aux inductions de C. Fr. Hermann. Isidore ne peut-il avoir emprunté les remarques sur lesquelles ces inductions se fondent aux grammairiens et aux lexicographes antérieurs, qui, sans doute, en avaient pris un certain nombre chez le commentateur ou les commentateurs de Perse ? Les scoliastes du moyen âge seront venus à leur tour les prendre chez lui : on sait qu'il était une des sources ordinaires de l'érudition médiévale ¹.

1. Cf. Marchesi, 3^e art., p. 210 et 213.

Est-il au moins possible, en s'appuyant sur la nature même des renseignements donnés, de dater avec certitude quelques-unes de nos scolies ? La citation d'Acron signalée plus haut ne peut remonter au delà du second siècle de notre ère, puisque la vie de ce grammairien doit se placer entre 150 et 200 environ. D'autre part, la scolie sur le vers 14 de la satire 2 n'est certainement pas postérieure au premier quart du v^e siècle : il y est question, en effet, de la *dos dicta* : « *Dos...* a ciue Romano data, non ex patrio *dicta* nomine, si repudium non interuenerit post mortem uxoris ad maritum pertinet ». Or, la promesse dite *dotis dictio* cessa d'être en usage à partir de l'année 428, date d'une constitution des empereurs Théodose II et Valentinien III. décidant que toute promesse de dot, ne fût-elle pas faite dans les formes, serait pleinement valable : « Ad exactionem dotis quam semel praestari placuit, qualiacumque sufficere uerba censemus, etiamsi *dictio* uel stipulatio in pollicitatione rerum dotalium minime fuerit subsecuta » (*Codex Theodosianus* III, 13, 4 ; cf. *cod. Iustin.*, V, 11, 6). Notre scolie a été vraisemblablement rédigée au III^e ou au IV^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'usage de la *dotis dictio* était dans toute sa force ¹. Mais il me semble qu'elle a pu passer dans une compilation de basse époque dont l'auteur n'en comprenait pas, ou en comprenait mal le sens. De fait, elle semble avoir été rédigée par un homme peu versé dans la terminologie juridique : celui-ci a voulu indiquer la différence entre la *dos aduenticia* et la *dos profecticia* (voy. Ulpien : *Reg.*, 6,4 : « Mortua in matrimonio muliere dos a patre profecta ad patrem reuertitur » ; *ibid.*, 5 : « Aduenticia autem dos semper penes maritum remanet ») ; mais il a mélangé les notions de *dotis datio* et de *dotis dictio*.

On voit que ces conclusions de détail, et d'autres du même genre auxquelles on pourrait arriver, sont intéressantes, mais ne sauraient nous permettre de déterminer à quelle époque s'est constitué le recueil des scolies de Perse tel que le donnent, avec une multiplicité considérable de variantes mais un même fond, un grand nombre de manuscrits, dans lesquels il accompagne le texte de notre auteur ou se trouve transcrit seul. Il est infiniment probable, en tout cas, que ce recueil, dans sa forme actuelle, est œuvre toute médiévale. Fr. Bücheler (*Satir. lat.*, praef., p. XIII) croit qu'il contient quelques notes à peu près contemporaines du poète et d'autres, beaucoup plus nombreuses, qui ont été

1. V. Adolf Berger : *Zum Sogemanten Cornuti commentum Wiener Studien*, 32 (1910), p. 157 et suiv.

écrites, réécrites, modifiées, groupées depuis Constantin jusqu'à l'époque carolingienne. Mais une compilation de ce genre ne peut guère remonter jusqu'à Constantin. C'est au moyen âge que s'est développée l'habitude, qui devait amener la perte d'un grand nombre de commentaires, de transcrire les remarques, explications, gloses de toute sorte, sur les marges des textes et dans les interlignes. On les reportait ensuite, plus ou moins exactement, d'un manuscrit sur un autre en les mêlant à des scolies de provenance différente. Le commentaire original était laissé de côté et, bien souvent, il a disparu. En revanche, les notes marginales et interlinéaires, transcrites à part avec des lemmes, et tantôt paraphrasées ou amplifiées, tantôt réduites, ont servi plus d'une fois à former des commentaires nouveaux, image défigurée, sinon méconnaissable, des travaux de l'érudition antique.

Qu'il se fût ainsi constitué, dès le ix^e siècle, une collection de scolies sur les satires de Perse, c'est ce que permet de supposer le fragment retrouvé par Manitius¹, dans le *Vaticanus lat. Reg.* 1560, d'un commentaire de Remi d'Auxerre sur les satires de notre poète. Ce Remi (Remigius Autissiodorensis) était un religieux de Saint-Germain d'Auxerre, mort vers l'an 908, qui eut pour maître le moine Héric (Hericus ou Heiricus), élève lui-même de Loup de Ferrière². Il enseigna à Auxerre, à Reims, à Paris. Il avait écrit bon nombre de *sermones* et de traités, un commentaire sur les psaumes (édité à Cologne en 1536, et dans la *Patrologie* de Migne, 131, 133-824), des commentaires sur la grammaire de Donat (*In artem Donati minorem commentum*, éd. par Fox, Leipzig, 1902), sur deux traités de Priscien (*l'Institutio de nomine et pronomine et uerbo* et le *De XII uersibus Virgiliū*), sur le *De Nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella, sur les hymnes de Sedulius³. On soupçonnait déjà qu'il s'était occupé de notre poète, un des auteurs, semble-t-il, qu'expliquait son maître Héric⁴ : le *Laurentianus* 37, 20 cite son nom à propos du v. 71 de la sixième satire de Perse, dans une scolie reproduite par Jahn (*Proleg.*, p. clxii : « Vt dicit Remigius nepa est quidam serpens, qui fetus suos deuorat, cum famescit,

1. Voy. Manitius : Zur Ueberlieferungsgeschichte Mittelaltlicher Schulaufgaben, *Mitteilungen der Gesellsch. f. deutsche Erziehungs- u. Schulgeschichte*, 16 (1906), p. 245. Mais M. Manitius se contente d'une vague indication. C'est M. Marchesi qui a vu l'intérêt de cette petite découverte.

2. Sur Remi d'Auxerre, voy. Hauréau,

dans l'*Hist. litt. de la France*, 6, p. 99.

3. Cf. Manitius : *Geschichte des latein. Literatur des Mittelalters*, I (Munich, 1911), p. 506 et suiv. M. Manitius, chose curieuse, ne dit rien du fragment dont M. Marchesi doit la connaissance à l'article de lui cité ci-dessus.

4. Cf. *ibid.*, p. 502.

inde *nepos* dicitur, quasi patrimonium consumens et deuorans, siue dissipans »). Nous savons aujourd'hui qu'il avait composé une vie de Perse et un commentaire sur les satires : le *Vaticanus Reg.* 1560, nous a conservé la première (*Vita Aulii* (sic) *Flacci Persii satyrici secundum Remigium*)¹. et, du second, la partie relative aux 72 premiers vers de la satire 1 : nous n'avons guère là qu'une compilation de scolies connues d'autre part, sauf quelques notes qu'on retrouve seulement dans les commentaires humanistiques du xv^e siècle. Remi montre peu de critique dans le choix et le groupement des matériaux qu'il utilise. Sa part personnelle se réduit à expliquer certains mots des anciens scolastes par d'autres mots ; il fait le commentaire d'un commentaire. Je citerai l'exemple suivant : on lit, dans les scolies éditées par Jahn (éd. de 1843, p. 248) : « *Quare ? ne mihi Polydamas* (sat. 1, 4) : i. e. multinuba. Polydamas autem Nero, quod multis nupsit, aut quod timidus et imbellis fuit », et chez Remi : « Polidamas... ponitur hic pro Nerone qui imbellis fuit, i. non fuit ausus bellare. Et multinuba quia multas feminas stuprauit, etiam et matrem suam ».

Le recueil de scolies d'où Remi a tiré le fond de ses remarques était-il anonyme ? Nous n'en savons rien. En tout cas, le moine d'Auxerre ne nomme pas ses autorités. Mais dans deux catalogues, l'un de Corbie, l'autre de Prüfening, remontant au xiii^e siècle, on lit *Cornutus in Persio* et *Cornutus super Persium*. Nous avons, du siècle suivant, un *Laurentianus* 37, 20, dont Jahn (cf. *Proleg.*, CLXI-CLXII) n'a eu qu'une connaissance rapide et imparfaite et qui présente, avec le texte des satires et des gloses marginales couvrant le recto, un commentaire suivi écrit au verso et contenant de nombreuses citations d'un certain Cornutus, sur lequel aucun détail ne nous est fourni. Ce commentaire a été soigneusement étudié et publié en partie par M. Marchesi (2^e art., p. 5 et suiv.). C'est en somme une simple compilation, mais il a, dans la forme, un certain caractère personnel : l'auteur se réfère plus d'une fois, par la formule *ut supra diximus*, à ce qu'il a dit précédemment ; il lui arrive, en citant Cornutus, de combattre, et même de railler, l'opinion de ce dernier (1, 76 ; 1, 95 ; 2, 64 ; 6, 60). Certains indices permettent de croire que le scoliaste du *Laurentianus* 37, 20 était Français : *Crepidæ*

1. On en trouvera le texte dans le 2^e article de M. Marchesi, p. 3. J'y note des ressemblances frappantes, pour le fond et la disposition, avec la *Vita* donnée par le *Laurentianus* 37, 19 (cf. *supra* p. xi, n. 1) ;

dans le morceau sur la satire, dont elle est suivie comme plusieurs autres biographies de notre poète, sont mêlées les deux gloses que Remi consacre au prologue.

(1, 127) expliqué par *botae* (= bottes) ; *scalpere* (1, 21) expliqué par *grattare* (= gratter ; cf. Du Cange) ; *uel transalpinos* ajouté (2, 42) à l'indication *apud Gallos cisalpinos*, etc. Du reste, les usages contemporains qui pouvaient se comparer à ceux de l'antiquité n'apparaissent que dans des mentions rares et brèves ; on relève, ici comme ailleurs, cette absence presque complète d'allusions au culte et aux croyances catholiques qui est singulière dans toute la rédaction médiévale des scolies de Perse.

Le compilateur a puisé largement dans les scolies anonymes, dont certains manuscrits du ^x^e siècle (par ex. les *Parisini* 8272 et 8049 : cf. Jahn : *Proleg.*, p. CLXIII et CCVIII) contiennent déjà une abondante collection. Mais il a connu aussi deux commentaires personnels : celui de Remi, qu'il cite une fois (6, 29) et celui de Cornutus, d'où il a extrait un nombre considérable de notes, au moins pour les quatre premières satires, car, pour les deux dernières, il cesse presque entièrement de s'en servir. Dans le choix de scolies tiré par M. Marchesi du *Laurentianus* 37, 20, je relève 1 renvoi à Cornutus pour le Prologue, 16 pour la satire 1, 18 pour la satire 2, 9 pour la satire 3, 7 pour la satire 4, 1 pour la satire 5, 2 pour la satire 6. Ces renvois sont introduits par les formules suivantes : « Cornutus : ... » ; — « Cornutus aliter legit » ; — « Secundum Cornutum... » ; — « Cornutus legit sic : ... » ; — « Hanc satis ridiculose exponit Cornutus » ; « Dicit Cornutus : ... » ; — « uel, ut dicit Cornutus... » ; — « Cornutus dicit quod... ».

On trouve des citations de Cornutus, en petit nombre, dans d'autres manuscrits : un *Blesensis* (4 citations), connu seulement par une édition de l'année 1500 ¹, le *Monacensis* 14482 (^{xii}^e s.), le *Leidensis* 78 (même siècle ²), le *Norimbergensis Ebnerianus* (^{xi}^e-^{xii}^e s.) ³, l'*Erlagensis* 264 ⁴ (^{xiv}^e s.). Il ne semble pas qu'on rencontre avant le ^{xii}^e siècle la collection complète des scolies de Perse mise sous le nom de Cornutus, telle qu'elle se présente dans le *Monacensis* 14482, dans le *Leidensis* 78 ⁵ et dans plusieurs manuscrits du ^{xv}^e siècle, notamment le *Bernensis* 223 et le premier des deux recueils de scolies sur Perse étudiés par M. Zin-

1. Voy. Marchesi (1^{er} art., p. 583) : cette édition se trouve annexée à l'*Ambrosianus* N. 160 (^{xv}^e s.) ; on lit sur la première page : *Emendatum ex antiquo codice Blesis In gallia In abbazia de Launomari blesis 1500 per me petrum aliandrum*, et à la fin : *Exaratum parhisiis per michaellem thouluze in uico amigdalorum commorantem diui Joannis euangeliste effigie ipsius edes indicante*.

2. Selon Hermann ; ^x^e siècle, selon Kissel (cf. *supra* p. xxxvi).

3. Cinq citations en tout pour ces trois mss : cf. Liebl. : *Die Disticha Cornuti und der Scholiast Cornutus* (Straubing), 1883, p. 44-46.

4. Cf. Jahn : *Proleg.*, p. CLXI.

5. Ce dernier ms ne nomme Cornutus que dans l'*explicit* : cette mention aurait-elle été ajoutée après coup, comme dans le *Bernensis* 665 (^{xii}^e s.) ?

gerle (*Sitzungsber. der Wien. Akad.*, 97 (1880) (p. 731) ¹. La formule est alors tantôt *Commentum Cornuti in Persium* ou simplement *Commentum Cornuti*, tantôt, par exemple dans le *Bernensis* 223, *Annaei Cornuti commentum in Auli Flacci Persii satiras*. Ce dernier titre, qui trahit clairement une confusion entre l'obscur scoliaste et le maître de Perse, fut adopté par les premiers éditeurs des scolies ², ce qui lui assura une certaine fortune. Mais il s'en faut qu'il ait rencontré, même au xvi^e siècle, un succès universel. Dans une note (Sat. 5, 23) de son commentaire sur Perse, publié à Venise en 1516, Jean-Baptiste Plautius s'exprimait ainsi : « Hunc (sc. Cornutum) Persii satyras interpretatum fuisse tradiderunt scriptores, cuius commentaria temporum calamitate desiderantur. Nam quae nunc chalcographi spe lucri sub nomine eius tradiderunt, ut essent uendibilia (quod saepe fit) non esse Cornuti contenderim, tum quia reconditam non redolent tanti uiri eruditionem, tum quia nonnulla Cornuti operis fragmenta, quae prolixiori et magis luculenta oratione hoc opus interpretabantur, se uidisse affirmat Simon de Pasqualibus Iadertinus uir literis apprime eruditus. » Nous ne savons rien des fragments dont ce Simon di Pasquale affirmait l'existence, mais, d'ailleurs, l'attribution à Annaeus Cornutus de nos scolies sur Perse est, depuis longtemps, abandonnée de tous.

En revanche, les philologues du xix^e siècle ont essayé de déterminer la personnalité du Cornutus qui aurait interprété Perse. Jahn l'identifiait avec le compilateur auquel nombre de manuscrits attribuent les scolies médiévales sur Juvénal : ce compilateur, comme le prouve la scolie sur le vers 33 de la satire 3 ³, était chrétien et de basse époque. Ailleurs (9, 27), on lit : « Hoc graecum corruptum est uno pede, quem magister Hircus, ut Cornutus dicit, diu exquisiuit, inuenire non potuit, sed hoc significat : Dulces mores uiri mollis ». Dans ce *magister Hircus*, Jahn n'hésite pas à reconnaître Hericus ou Heiricus Autissiodorensis,

1. Pierantonio da Fossano, Milanais, à la fin du xv^e siècle, trouve dans un ms de Poitiers : *Cornuti super Persium*. M. Marchesi (1^{er} art., p. 566, n. 2) indique que les mss italiens, même ceux qui donnent le nom de Cornutus pour le commentaire sur Juvénal, n'ont pas trace, pour les scolies de Perse, d'une semblable attribution ; pas davantage les compilations faites en Italie au xv^e siècle et dont l'essentiel est tiré des scolies dites aujourd'hui de Cornutus, non plus que les commentaires de Landino et de della Fonte.

2. Les scolies furent publiées pour la première fois dans l'édition de Venise de 1499, qui les désigne sous le titre suivant : *Cornuti philosophi eius* (sc. Persii) *praeceptoris commentarii*. Et Elie Vinet, qui en donna, quelque soixante ans plus tard, une édition particulière (Poitiers, 1563), les intitule : « Lucii Annaei Cornuti grammatici antiquissimi *Commentum in Auli Persii Flacci satyras*. »

3 « Apud Cornutum est : signum uenditionis. Hinc canimus in cantico de cruce occisorum et de capitis nudi i. rasi. »

le maître de Remi d'Auxerre (cf. *supra*, p. xli). Notre Cornutus serait, lui aussi, un élève de cet Héric, et, par conséquent, contemporain de Charles le Chauve. Sans doute, le commentaire sur Juvénal est sans aucune valeur, tandis qu'on n'a point de peine à reconnaître dans les scolies sur Perse, parmi beaucoup de fatras, des vestiges de l'ancienne érudition : Jahn pensait résoudre la difficulté en supposant que, pour Juvénal, Cornutus a presque tout tiré de son propre fonds, tandis que, pour Perse, il a eu sous les yeux les scolies d'un vieux commentateur.

Les conclusions de Jahn ont été fort discutées. C.-Fr. Hermann les combattait parce qu'il plaçait, à tort nous l'avons vu (cf. *supra*, p. xxxix), la rédaction des scolies avant l'époque d'Isidore de Séville. M. Liebl (*Die Disticha Cornuti*, p. 46 et suiv., cf. *supra*, p. xliii, n. 3) soutient que les lecteurs de l'époque carolingienne avaient désigné sous le nom de *Commentum Cornuti* un groupe de scolies anciennes, pour le distinguer des scolies de Remigius, bien que les deux commentaires aient été, dans la suite, entremêlés de bien des manières. Finalement, au xiii^e siècle, un *magister Cornutus*, auteur des distiques moraux attribués depuis à John Garland ¹, aurait redonné un commentaire de Perse et Juvénal, conforme au goût et aux connaissances de l'époque, avec l'abondance d'explications allégoriques, d'étymologies, de petites anecdotes qu'on rencontre dans le commentaire joint aux distiques.

Comme le fait remarquer M. Marchesi (1^{er} art., p. 570), la conjecture de Liebl est inacceptable ; la prétendue parenté entre le commentaire sur les distiques et les scolies sur Perse dites de Cornulus s'efface si l'on considère les différences dans la méthode, le genre d'érudition, la forme qui séparent le premier des secondes. Au demeurant, il est certain que le nom de Cornutus n'avait rien d'extraordinaire au moyen âge ². Mais il paraît impossible de décider aujourd'hui si les scolies mises sous ce nom datent des temps carolingiens ou bien de l'époque où il en est fait pour la première fois mention, c'est-à-dire du xii^e siècle. Disons-le : la question n'a pas toute l'importance que Jahn lui attribuait. Le recueil des scolies sur Perse n'est pas, comme il inclinait à le croire, l'œuvre

1. Poète et grammairien anglais du xiii^e siècle. L'ouvrage dont il est question ici est intitulé : *Cornutus siue Disticha hexametra moralia*. Il a été imprimé à Zwolle (1481 : éd. aujourd'hui introuvable) et à Haguenau (1489). Ducange, sous le mot *hippocoereium*, cite *Disticha magistri Cornuti*.

2. On le trouve, dans diverses chro-

niques, porté par des hommes de guerre et des hommes d'église. Je citerai le passage suivant des *Chronica* de Sigebert (année 1211). Voy. *Monum. Germ. Hist.*, tom. 6, p. 440 : « Domnus Petrus de Corbuel, Senonensis archiepiscopus, litterarum scientia non mediocriter imbutus huic saeculo uale dixit ; cui successit magister Walterus cognomine Cornutus. »

d'un compilateur unique : les études de détail publiées depuis ¹ en ont fait apparaître de plus en plus le caractère impersonnel et changeant : il se présente partout comme un amas de gloses discordantes, reliées par *uel, aut, aliter*. Les divers compilateurs n'ajoutent rien, ou presque rien, de leur cru. Ce qui peut sembler nouveau, dans telle ou telle rédaction, est emprunté aux lexicographes, à Isidore surtout et à Papias. D'autre part, le *Laurentianus* 37, 20, étudié par M. Marchesi, prouve que le commentaire de Cornutus ne contenait qu'une partie des scolies auxquelles ce nom fut plus tard attaché. Nous avons le droit, en effet, de refuser au Cornutus médiéval la paternité de toutes les notes qui ne sont pas présentées, dans les scolies laurentiennes, comme venant de lui : car le compilateur, chaque fois qu'il lui fait un emprunt, est visiblement préoccupé d'indiquer sa source. Il est vrai que ce compilateur a laissé de côté un bon nombre des scolies que nous trouvons ailleurs, et, pour celles-là, nous n'avons aucun signe nous permettant de les donner ou de les retirer à Cornutus.

Une chose incontestable, c'est que les scolies de Perse, telles que nous les avons, ont été groupées au moyen âge. Mais elles dérivent en partie de bonnes sources et nous ont conservé, avec des détails précis, qui ne peuvent guère avoir été inventés, sur la vie de Perse et sur ses amis, de précieuses citations, prises surtout dans les auteurs suivants : Virgile (l'*Enéide* en première ligne, puis les *Géorgiques* et les *Bucoliques*) ; Horace (les *Satires*, les *Odes*, beaucoup plus rarement les *Épîtres*, y compris l'*Art poétique*, les *Epodes*) ; Juvénal ; Térence (*Adelphes*, *Eunuque*, *Phormion*) ; Lucain ; Lucilius ; Ovide (*Métamorphoses*) ; Cicéron (*Catilin.*, 2 ; *Pro Caelio*, et, au moins dans des manuscrits florentins du xv^e siècle, *De Oratore*). On relève encore des citations isolées de Plaute (*Aululaire*, v. 170), de Salluste (*Catilina*, 1), de Varron, de Cornelius Severus, de Varron d'Atax, d'Attius Labeo, de Martial (14, 73), d'Acron, et, dans les scolies florentines du xv^e siècle, des distiques dits de Caton ². Parmi les grammairiens de la décadence qui ont été mis à contribution, il faut signaler, à côté d'Isidore et de Papias, Servius. Quelques rares scolies dérivent de Macrobe, de Nonius, de Festus, de Suidas.

Mais en somme, pour l'interprétation, ce sont les efforts directs de la

1. Je signalerai, à côté des trois articles de M. Marchesi : J. Kvičala : *Scholiolum Pragense in Persii satiras delectus* (Prague, 1873) ; E. Kurz : *Die Persius-Scholien nach den Bernerhandschriften* (Burgdorf, 1889) ; A. Zingerle : *Zu den*

Persius Scolien (cf. *supra*, p. XLIII) ; H. Liebl : *Beiträge zu den Persius Scholien* (Straubing, 1883 : collation de 4 mss de Munich),

2. « Cum te aliquis laudat, iudex tuus esse memento » (1, 14 ; scol. sur *Sat* 1, 4.

philologie moderne sur le texte même du poète qui nous permettent de faire, dans les scolies de Perse, la part du bon et du mauvais, loin que les philologues puissent y chercher des directions sûres. Et, pour l'établissement du texte, il est certain que, en dépit de la thèse de C.-F. Hermann, elles ne peuvent venir qu'après le témoignage des deux recensions dont l'origine ancienne n'est pas douteuse. Néanmoins, une bonne édition de ces scolies rendrait des services : tout le monde est d'accord pour reconnaître l'insuffisance de celle que Jahn en a donnée, en 1843, à la suite des satires (p. 245-350).

V

LES ÉDITIONS ¹.

Le texte de Perse fut imprimé pour la première fois vers 1470. Il est difficile de préciser davantage, un certain nombre des premières éditions de notre poète, généralement réuni à Juvénal, ne portant aucune indication d'année ni de lieu. La plus ancienne paraît être celle qui fut publiée à Rome vers 1470 (*Iuuenalis satyrae et Flacci Persii Volaterrani*) par l'imprimeur Ulrich Hahn (*Vdalricus Gallus*). Toutes, bien entendu, reproduisent, plus ou moins exactement, les manuscrits que chaque éditeur avait sous la main et dont il n'a cru nécessaire ni de déterminer l'âge ni de discuter la valeur. On ne procéda pas d'une manière différente au siècle suivant. Et pourtant, la supériorité du *Pithoeanus* aurait pu s'imposer dès l'année 1585, lorsque Pierre Pithou fit paraître l'édition de Perse et Juvénal dont ce manuscrit a fourni la base ². Il n'en fut rien. Les manuscrits étaient nombreux, assez anciens pour une bonne

1. On ne doit pas en chercher ici l'énumération complète. On la trouvera chez Morris H. Morgan : *A bibliography of Persius* (Cambridge, Massachussets, 1^{re} éd. 1893, 2^e éd. 1909).

2. *A. Persii satyrarum liber I, D. Iunii Iuuenalis satyrarum lib. V, Sulpiciae satyra I, cum ueteribus commentariis nunc primum editis, ex bibliotheca P. Pithoei I. C., cuius etiam Notae quaedam adiectae sunt, Lutetiae, apud Mamertum Patissonium Typographum regium, in officina Roberti Stephani, M.D.LXXXV, cum privilegio*. L'exemplaire que j'ai eu entre les mains appartient à la bibliothèque universitaire de Montpellier (ancien fonds de

l'Ecole de Médecine). La fidélité de Pithou à son manuscrit n'est pas absolue. Il en laisse entièrement de côté quelques leçons parmi les plus caractéristiques (1, 59 : *imitari* ; Pithou : *imitata est*, 1, 74 : *cum* ; Pithou : *quem* ; 4, 5 : *tacendaue* ; Pithou : *tacendaque* ; 5, 15 : *teres* ; Pithou : *teris* ; 5, 58 : *In Venerem putris* : Pithou : *In Venerem putret* ; 5, 61 : *uita relictā* ; Pithou : *uitam relictam*). Il relègue parmi les variantes *ebulliat* (2, 10), *figas* (4, 33 ; il est vrai qu'il ajoute : « non male »), *pullatis* (5, 19) *fauces* (5, 26 : « non inepte », dit-il), *Vappa lippus* (5, 77), et il écrit : *ebullit, frigas, bullatis, uoces, uappa et lippus*.

part, offrant, en général, un texte sans lacunes et sans altérations irrémédiables : il y avait là une excellente occasion d'exercer cet éclectisme dont la philologie s'est longtemps contentée en pareil cas. S'il existait un désaccord entre les manuscrits, on choisissait telle ou telle leçon pour des raisons toutes subjectives. Ainsi a procédé Casaubon. Ainsi procède encore Jahn dans l'édition de 1843, quand il n'avait qu'une connaissance indirecte et imparfaite du *Pithoeanus* ; mais il lui était réservé de publier, en 1868 ¹, la première édition vraiment critique de notre auteur en établissant l'existence des deux recensions représentées pour nous d'un côté par le *Pithoeanus*, de l'autre par le *Montepessulanus* 212 et le *Vaticanus tabularii basilicae* H 36 (*A. Persii Flacci. D. Iunii Iuuenalis, Sulpiciae satirae*, reconnut O. Jahn, Berlin, 1868). Seulement Jahn a une préférence marquée pour les leçons de ces deux derniers manuscrits. Bücheler l'avait d'abord suivi sur ce point (dans la nouvelle édition, revue par lui, des *Satiriques latins* de Jahn, Berlin, 1886). Il s'est rallié plus tard (3^e éd. des *Satiriques* de Jahn, 1893) aux conclusions de M. Bieger en faveur du *Pithoeanus* (cf. *supra* p. xxiii), MM. Owen, *Persii Flacci et D. Iuni Iuuenalis Saturae*, Oxford, 1903 ; 2^e éd., 1908) ; Leo (4^e éd. des *Satiriques* de Jahn, Berlin, 1910) ; Consoli (*A. Persii Flacci Saturarum liber*, 2^e éd., Rome, 1911), sont allés plus loin que lui dans la même voie. J'ai indiqué déjà (p. xxiii et suiv.) pour quelles raisons j'ai cru devoir à mon tour, et plus fidèlement encore, reproduire la leçon du *Pithoeanus* de préférence à toute autre, sauf dans le petit nombre de passages où elle est manifestement erronée.

Si l'on met à part Virgile, Horace et Juvénal, je ne pense pas qu'il y ait eu de poète latin plus fréquemment commenté que Perse. Nous avons, de la première moitié du xv^e siècle, une compilation anonyme qui tient le milieu entre les recueils de scolies du moyen âge et les travaux de l'humanisme. Elle nous a été conservée par trois manuscrits de Florence ², et il semble qu'elle n'ait pas été ignorée des érudits de la seconde moitié du même siècle, notamment des Florentins Cristoforo Landino et Bartolomeo della Fonte (Fontius). Le premier avait expliqué publiquement Perse et Juvénal vers 1458, et on peut lire, dans l'*Ambrosianus* J. 26, une rédaction manuscrite de ses leçons qui date de 1462 ³. Le commentaire du second fut imprimé pour la première fois en

1. Entre temps (1854) avait paru, dans la collection Teubner, le texte de C.-Fr. Hermann, fondé principalement sur l'autorité des scolies : mais cf. *supra*, p. xxxix et suiv.

2 Le *Riccardianus* 664 et les *Laurentiani* 52, 4 et 53, 23. Voy. Marchesi, 3^e art., p. 190 et suiv.

3. Voy. *ibid.* p. 195 et suiv.

1477, et on le retrouve dans la série des éditions données à Venise de 1480 à 1516. Celui que Jean Britannico (Britannicus) fit paraître à Brescia en 1481 eut un succès plus considérable encore, qui se soutint pendant toute la durée du xvi^e siècle et jusque dans les premières années du xvii^e ¹. Mais, à vrai dire, les notes que les humanistes ont accumulées autour du texte de Perse font voir, généralement, une érudition plus étendue que pénétrante. Il faut faire une exception en faveur des remarques qu'Adrien Turnèbe, dans ses *Aduersaria* (Paris, t. I et II, 1580 ; t. III, 1573), consacre à de nombreux passages de notre auteur ², et je veux signaler aussi le commentaire de Théodore Marcile (Marcilius ; imprimé en 1601, avec plusieurs autres, à Paris, chez Cl. Morelle), que Jahn a mis à profit plus d'une fois ³. Malgré tout, l'œuvre capitale, celle qui, la première, a rendu le texte de Perse vraiment intelligible, c'est l'édition d'Isaac Casaubon (Paris, 1605 ; 2^e éd., Paris, 1615 ; 3^e éd., posthume, publiée à Londres par Méric Casaubon, 1647 ⁴). Servi par un esprit vigoureux et par une connaissance approfondie du stoïcisme, Casaubon a débrouillé, pour l'ensemble de chaque satire, le lien des idées que ses prédécesseurs, trop souvent, n'avaient pu saisir ou qu'ils n'avaient su qu'emmêler davantage. En même temps, la richesse de sa mémoire lui a fourni une foule de rapprochements, et son érudition a multiplié les parenthèses sur les particularités de la vie antique. Cela ne va pas sans quelque encombrement ; mais, en bien des passages obscurs, Casaubon a su tirer de ces matériaux les éléments d'explications neuves et ingénieuses. C'est, néanmoins, dans cette interprétation

1. On le trouve encore, avec la préface et les notes d'Elie Vinet (publiées à Poitiers en 1560), les discours préliminaires de Ph. Beroaldo et d'Ange Politien (1507), les variantes et notes de P. Pithou, le commentaire de Théod. Marcile, dans l'édition publiée à Paris, en 1613, chez J. Orry. J'ai eu entre les mains un exemplaire, appartenant à la bibliothèque universitaire de Montpellier, de l'édition de Juvénal et Perse donnée à Bâle, chez Froben, en 1551, par Celio Secondo Curione. Le commentaire de Britannicus y est reproduit avec ceux de Jean-Baptiste Plautius (publié pour la première fois à Venise, en 1516), de Jean Murmellius, de Ruremonde (Deventer, 1516), de Josse Bade, d'Asch (Jodocus Badius Ascensius ; Lyon, 1500 et 1523), d'Antoine de Nébrissa (Aelius Antonius Nebrissensis ;

Lyon, 1523, dans l'éd. d'Ascensius).

2. Voy. l'*Index locorum* mis, au début du premier volume, à la suite de l'*Index rerum et uerborum latinorum* et de l'*Index uerborum graecorum*.

3. Voici ce qu'il en dit dans la lettre à Lachmann qui sert de préface à son édition de 1843 (sixième page) : « Neque .. silentio praeterire possum Th. Marcilium, quem oppressit inimicitiae, quam cum Casaubono et Scaligero exercuit, inuidia. Is uero in commentario, quamquam multa inepta et inutili doctrina congestit, haud pauca tamen docte et utiliter monuit, et mihi saepe usui fuit. »

4. J'ai eu sous les yeux la réimpression qui accompagne le Juvénal d'Henninius (Leyde, 1695) et celle qui a été donnée à Leipzig, en 1839, par Fr. Dübner (éd. *uiliris pretii* ; une 1^{re} éd. avait paru en 1833).

de détail qu'il a laissé le plus à faire après lui. Et pourtant, même à ce point de vue, aucune édition, jusqu'à l'année 1843, ne marque un progrès sensible sur la sienne. Je me bornerai à citer, pour le ^{xvii}^e siècle ¹, celle de l'Anglais Bond (Londres, 1614), plusieurs fois réimprimée ², et celle de Desprez (Prateus), à la suite du Juvénal *in usum Delphini* (Paris, 1684) ³ : destinées l'une et l'autre à l'enseignement, elles contiennent une paraphrase du texte en prose latine, verbeuse chez Bond, plus serrée chez Desprez, et des notes explicatives qui ont de la netteté ⁴.

Les grands philologues du ^{xviii}^e siècle, Bentley par exemple, ne se sont occupés de Perse qu'incidemment. Je ne connais que par les bibliographies l'édition publiée à Berne, en 1765, chez B.-L. Walthard, par J.-Rud. Sinner, avec traduction française et notes en français.

Le ^{xix}^e siècle a fait davantage pour notre poète. Toutefois, Fr. Dübner, qui fit paraître à Leipzig, en 1833, une réimpression du Perse de Casaubon, augmenté d'un choix de notes empruntées aux éditions postérieures, trouva seulement à glaner chez König (Goettingue, 1803), Passow (Leipzig, 1809 ; la première satire seule est annotée), Achaintre (Paris, 1812), Weber (Leipzig, 1826), Plum (Copenhague, 1827), Orelli (dans les *Eclogae poetarum latinorum*, Zurich, 1833), et dans les dissertations de Meister (*Letzte Studien über Persius*, Leipzig, 1812). Il ne mentionne pas le Perse de la collection Lemaire, donné en 1830 par A. Perreau, et qui, de fait, n'est guère qu'une compilation dont les éléments appartiennent surtout à Casaubon, Desprez et König ⁵.

1. Il existe à la bibliothèque de l'Université de Montpellier un exemplaire de l'édition de Juvénal et Perse, avec des notes de Bernard Automne, suivie du commentaire sur Perse d'Etienne de Clavière (Claverius) (Paris, 1607 « apud Robertum Fouet, uia Jacobaea, sub occasione signo ») : les premières n'ont pas grande valeur ; il y a dans le second quelques remarques intéressantes.

2. Je possède, grâce à l'amitié de M. Eugène Rigal, professeur honoraire à l'Université de Montpellier, qui m'en a fait don, la réimpression publiée à Paris en 1644, chez Cramoisy (A. Persii Flacci Satyrae sex, cum posthumis commentariis Joannis Bond, quibus recens accessit Index uerborum, nunc primum excusae Parisiis, apud Sebastianum Cramoisy, architypographum regium, et Gabrielem Cramoisy, uia Jacobaea).

3. J'ai consulté l'édition originale, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque de l'Université de Montpellier.

4. Guyet s'était intéressé au texte de notre poète. Ses remarques et conjectures, communiquées par Ménage, se trouvent dans la traduction de Michel de Marolles (Paris, 1658). Elles ont été données, avec celles de Huet, par Dübner, dans l'Appendice de sa réimpression du Perse de Casaubon. Il les a revues sur la rédaction même de Guyet, conservée à la Bibliothèque Nationale.

5. Ferdinand Hauthal, qui avait publié en 1833, à Leipzig, la 1^{re} satire de Perse, avec les variantes de 30 éditions du ^{xv}^e siècle, donna, en 1837 (également à Leipzig), la première partie d'un travail considérable (*Beitraege zur Geschichte, Verbesserung, Feststellung und Erklarung des Textes der Satiren des Persius ; erster Theil*), qui ne fut jamais achevé.

Cependant, un professeur de l'Université de Bonn, C.-Fr. Heinrich, commentateur estimé de Juvénal, avait expliqué plusieurs fois devant ses élèves les satires de Perse. Le texte, tel qu'il l'avait établi sur un exemplaire de l'édition des Deux-Ponts (1785), et ses remarques, reconstituées d'après des notes diverses, furent publiées après sa mort par O. Jahn (Leipzig, 1844 : *Des Aulus Persius Flaccus Satiren berichtigt und erklärt von Carl Friederich Heinrich*). Heinrich a, pour la conjecture, un goût qu'on peut trouver excessif; mais, dans l'interprétation du texte, il apporte, avec une connaissance très sérieuse du latin, une finesse réelle, et on aurait pu louer dans ce travail le commentaire le plus personnel qui eût paru sur Perse depuis Casaubon, si Otto Jahn lui-même n'avait donné un an auparavant (Leipzig, 1843) sa grande édition ¹. Il ne doit rien à Heinrich ², dont il s'était interdit de consulter les notes avant d'avoir achevé son propre ouvrage. Elève de Godefroi Hermann, Boeckh et Lachmann, il procède, par l'élégance de son latin, qualité rare chez ses compatriotes, et par la variété de son érudition, des humanistes du xvi^e siècle. Comme Casaubon, qu'il mettait hors de pair, il s'est attaché à retrouver la marche de la pensée du poète, et les *argumenta* où il démonte, pour ainsi dire, chaque satire, demeurent une des parties les plus utiles de son commentaire. Comme Casaubon encore, il tire grand parti des rapprochements et multiplie, parfois à l'excès, les détails archéologiques. Ses interprétations, là même où elles peuvent paraître contestables ou hasardées, sont toujours intéressantes; mais on a le droit de regretter que, trop soucieux sans doute de ne pas donner à son travail le caractère d'une de ces éditions *Variorum* dont il existait un si grand nombre, il ait volontairement ignoré, dans les passages difficiles, certaines solutions proposées avant lui, qui méritaient mieux que ce silence. On peut préférer, à ce point de vue, le Perse latin-anglais de John Conington, revu par Nettleship (Oxford, 1874 et 1893), ouvrage d'ailleurs excellent, dont les auteurs ne se sont pas contentés de résumer ce qu'on avait dit avant eux et de prendre parti entre des opinions divergentes : même s'ils avaient borné

1. Outre le commentaire, qui occupe les pages 71 à 242, cette édition comprend des *Prolégomènes* très développés (p. II-CCXVI) où l'auteur fait une étude minutieuse des principales questions relatives à la vie de Perse, à ses amis, à la nature et au succès de son œuvre, à l'histoire des scolies et du texte; les satires avec des notes critiques abondantes

(p. 2-68); les scolies (p. 244-350; cf. *supra*, p. XLVII); différentes tables très utiles.

2. Sauf dans les *Prolégomènes* (rédigés après les notes critiques et le commentaire), où Jahn a utilisé les collations faites par Heinrich, notamment celle du *Vaticanus tabul. basil.* H. 36 (Rom.), frère du *Montepessulanus* 212.

là leur tâche, la netteté de leurs notes en rendrait la lecture fort utile, mais les interprétations personnelles, toujours dignes d'examen, n'y manquent pas, non plus que dans la traduction mise en regard du texte ; et les deux auteurs, M. Nettleship surtout, ont consacré à la langue, dont Jahn avait un peu négligé l'étude, des remarques instructives ¹.

Ce n'est point par l'étendue de l'information que se recommande le Perse publié à Budapest (1903), avec d'abondantes notes en latin, par M. Némethy. Hors Jahn dont il suit, en général, les analyses, reproduit presque tous les rapprochements et emprunte en plusieurs endroits les expressions mêmes, l'éditeur hongrois ne paraît guère connaître, sur Perse, que les études et notes insérées dans diverses revues allemandes, notamment celles de Bücheler dans le *Rheinisches Museum*. Mais il a soigneusement contrôlé et interrogé les textes cités par Jahn, il a su y voir plus d'une fois, avec les expressions de notre poète, des rapports qui n'avaient pas encore été aperçus, et pénétrer par là, mieux qu'aucun autre avant lui, dans l'intelligence de certains passages ; enfin, mérite précieux chez qui commente un auteur obscur, il est clair, s'il n'est pas toujours sobre.

La renaissance des études latines qui se manifeste, depuis une trentaine d'années, dans l'Italie nouvelle, semble avoir fait de Perse un de ses auteurs de prédilection. J'ai déjà parlé de l'édition critique de M. Consoli ² : elle a paru, sous sa première forme, en 1904, et une seconde fois, considérablement remaniée, en 1911 (Rome). Mais, dès l'année 1890, M. Albini avait publié les satires de Perse avec des notes explicatives en italien, qui témoignent d'une étude très personnelle du texte et d'une véritable indépendance d'esprit ³. L'auteur a donné, en 1907 (à Turin), une refonte de ce travail. On peut lui reprocher d'avoir distribué parfois le dialogue d'une manière plus ingénieuse que vraisemblable, et, aussi, d'être passé trop vite sur certains passages où il ne trouvait pas matière à des remarques neuves ; mais il nous est loisible, en ce dernier cas, de recourir à la traduction qui forme la dernière partie du volume. Au contraire, M. Ramorino semble ne s'être proposé

1. On peut laisser de côté l'édition de Macleane (*Juvenalis et Persii satirae* ; 2^e éd., revue par Long, Londres, 1867) ; j'indique seulement que, pour l'interprétation, l'auteur donne à Heinrich le pas sur Jahn.

2. Cf. *supra*, p. viii, xi, xxi, xxxiii et suiv. ; xlviii. Les citations réunies par M. Consoli sous les rubriques *Testimonia* et *Imi-*

tatores (cf. *supra*, p. xxi) pour servir de matériaux à la critique verbale peuvent rendre des services, même pour l'interprétation.

3. L'introduction (p. v-xxxvi) est très nourrie, dans sa brièveté, et contient, sur Perse et ses interprètes, des jugements intéressants.

que de résumer les résultats acquis ou les solutions les plus acceptables, dans des notes brèves, claires, allégées de tout appareil d'érudition, mais où l'essentiel est presque toujours dit (Turin, 1905) ¹. Je ne connais que par les bibliographies les travaux de MM. Milio (texte, traduction et commentaire, Messine, 1905), Notarantonio (texte et commentaire, Rome, 1905), Tosi (texte, commentaire et traduction en vers, Florence, 1911).

Récemment, un philologue hollandais connu, M. van Wageningen, a fait paraître à Groningue (1911) une édition des satires en deux fascicules, ouvrage estimable et bien au courant des derniers travaux de la critique et de l'exégèse ². La *Vita Persi*, annotée (p. III-v), des *Prolégomènes* en latin (p. VI-LXIII), et le texte, avec une traduction hollandaise en regard, remplissent le premier fascicule. Le commentaire, en latin, avec un index de tous les mots, occupe les 129 pages du second fascicule. Les notes de M. van Wageningen, érudites sans surcharge et souvent pénétrantes dans l'étude du détail, font voir, il me semble, plus d'ingéniosité que de vigueur logique ; et, trop fidèle aux traditions de l'école néerlandaise, il a introduit à plusieurs reprises, dans son texte, des corrections dont aucune ne s'impose ³. D'un autre côté, l'introduction promet parfois plus qu'elle ne tient : les nos 5 et 6 notamment, *De Persii saturarum indole atque natura* et *De Persii doctrina stoica*, l'un avec ses trois pages, l'autre avec ses deux pages, ne sont que des sommaires. En revanche, on y trouve, sous les nos 2 et suivants, un tableau commode des passages d'Horace, de Virgile, d'Ovide, etc., imités par Perse, ainsi qu'une étude précise et utile sur la langue de notre poète et sa versification.

Il faut signaler enfin, comme un secours qui n'est pas à négliger, les notes fréquemment publiées, surtout en Angleterre et en Italie ⁴, dans les revues philologiques, sur les passages controversés de Perse.

Perse, qui est intraduisible en français ⁵, doit au peu d'étendue de

1. M. Ramorino, qui a directement étudié certains manuscrits de Perse (cf. *supra* p. xxxiv), a donné un soin particulier à la constitution du texte.

2. Il n'a pu utiliser la 2^e édition de M. Consoli, publiée très peu de temps avant la sienne (voy. p. LII du premier fascicule) ; d'autre part, il a ignoré ou négligé le commentaire de M. Albini.

3. Il en avait proposé plusieurs autres dans ses *Persiana* (Groningue, 1891).

4. Voy. notamment P. Rasi : *Nota a Persio*, 1, 58 et suiv. *Rivista di Filologia*, xxxv (1907), p. 485 et suiv., et A.-E. Housman : *Notes on Persius* (*The Classical Quarterly* VII (1913), p. 12 et suiv.). — Consultez d'ailleurs, au mot *Perse*, les tablés de la *Revue des Revues*, supplément annuel de la *Revue de Philologie*.

5. J'ai eu l'occasion de signaler, dans les lignes qui précèdent, quelques traductions en langues étrangères. J'ajoute ici que Perse a été traduit en allemand par

son œuvre, à l'insuffisance évidente de tentatives qui ne décourageaient personne, à l'abondance des commentaires, qui donnait aux moins habiles l'illusion de pouvoir pénétrer les obscurités du texte, d'avoir été très souvent traduit en vers et en prose. Je n'ai qu'un mot à dire de ces travaux : ils ne sont pas d'une grande utilité pour l'intelligence des passages difficiles. Mais il est arrivé à certains traducteurs de rencontrer parfois d'heureux équivalents. A ce point de vue, l'essai de Despois, dans ses *Satiriques latins* (Paris, 1864), mérite une mention particulière.

VI

NOTES SUR L'HEXAMÈTRE DE PERSE ¹.

Perse a montré plus d'une fois qu'il était capable de composer des vers d'un rythme coulant. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les passages descriptifs des satires 2, 3 et 5 (2, 24-28 ; 31-38 ; 62-69 ; — 3, 1-18 ; 44-60 ; — 5, 5-13 ; 30-61, etc.) ou, dans la satire 3, la prière à Jupiter (3, 35-43). Ceux qui l'ont accusé de mal connaître le métier ² ont oublié que l'hexamètre satirique jouissait d'immunités spéciales et devait, en vertu des lois mêmes du genre, se rapprocher de la prose. Si, dans les apostrophes et dans les parties dialoguées de son œuvre, notre poète a multiplié les élisions, et parfois les élisions dures, prodigué les coupes, admis des fins de vers peu régulières, il n'a fait en cela que suivre l'exemple d'Horace. Loin de l'en blâmer, il faudrait plutôt le louer d'avoir su éviter cette élégance trop uniforme des versificateurs de son temps qu'il a raillée dans sa première satire (v. 63 et suiv. ; v. 92 et suiv.) et dont le *Panégryrique de Pison* demeure pour nous, avec les Eglogues de Calpurnius et celles du manuscrit d'Einsiedeln ³, le meilleur échantillon.

A. — PROSODIE.

1. Synérèse, synizèse, diérèse. — Les synérèses *deinde* (4, 8 ; 5, 143) et *deest* (6, 64) sont conformes au meilleur usage classique. Les synizèses

un philologue de mérite, W. S. Teuffel (Stuttgart, 1857) et que la traduction du chevalier V. Monti (Milan, 1826) a été longtemps célèbre en Italie.

1 Les remarques de M. van Wageningen de *hexametri Persiani natura* (p. xxxvii et suiv. de son édition des satires de Perse) m'ont été fort utiles pour une partie des notes qui suivent, bien que les chiffres et dépouillements en soient, comme il arrive toujours en pareil cas, sujets à rectifica-

tions. J'ai tiré parti, également, du chapitre de M. Plésent sur la versification du *Culex* (voy. *Le Culex, Essai sur l'Alexandrinisme latin*, Paris, 1910, p. 391 et suiv.).

2 Par ex. Christ (*Metrik der Gr. und. R.*, p. 713 et 171) et Bieger (*De A. Persi Flacci codice Pithoeano C recte aestimando*, p. 2).

3 Cf. mon *Essai sur Perse*, p. 198 et suiv. Et, sur les origines du purisme métrique en honneur au premier siècle de l'empire, voy. Plésent, *ouvr. cité*, p. 478 et suiv.

piŭita (2, 57) et *tenuia* (5, 93) peuvent s'autoriser, la première d'Horace (*Epist.* 1, 1, 108), la seconde de Virgile (*Géorg.*, 1, 397, etc.). La diérèse *milāus* (4, 26) se trouve deux fois chez Horace (*Epist.* 1, 16, 51 et *Epod.* 16, 32). Seule la synizèse *ebulliat* (2, 10) paraît sans exemple. On peut la rapprocher des synizèses *abiēte* (Virg. : *En.*, 2, 16, etc.), *uindemiator* (Hor. : *Sat.* 1, 7, 30), *Nasidiēni* (*ibid.*, 2, 8, 1) et surtout *consilium* (Hor. : *Od.*, 3, 4, 41). J'indique enfin que *reliquum* n'est compté par Perse que pour trois syllabes (5, 87, etc.) : ce mot faisait quatre syllabes chez les comiques (Plaute : *Truc.*, 15 ; *Cist.*, 188 ; Térence : *Andr.*, 25), chez Lucrèce (4, 977), chez Phèdre (3, 4, 2) ; Virgile, Horace, Ovide se sont abstenus de l'employer.

2. Syllabes allongées ou abrégées. — Contrairement à l'usage général, Perse allonge la première syllabe du verbe *rudere* (3, 9). Il abrège la finale de *rogas* (5, 134) et celle de *uide* dans la locution *uide sis* (1, 108) : il y a certainement dans la seconde de ces deux licences, et peut-être aussi dans la première, imitation du langage vulgaire et de la prosodie des comiques. *Subiit* (2, 55) est tout à fait régulier (cf. Horace : *Sat.*, 1, 9, 21, et *adiit*, Ovid., *Mét.*, 9, 610), la finale *it* ayant toujours été traitée comme longue, jusqu'à Sénèque, au parfait des composés de *eo* et dans *petiit*.

Comme allongement de la finale en consonne à la césure penthémimère, nous trouvons *indulgēt* (5, 57) : mais c'est d'ailleurs la quantité primitive et archaïque de la syllabe ; Perse est donc ici moins hardi qu'Horace chez qui nous lisons (*Sat.*, 1, 4, 82) : « Qui non defendit alio culpante, solutos... »

Perse abrège parfois la finale en *o* :

a) A l'exemple de tous les poètes antérieurs, dans certains mots iambiques : *uetō* (1, 112), *uolō* (5, 84 et 87), *quēō* (5, 133) ;

b) A l'exemple d'Horace, chez qui nous trouvons *mentiō* (*Sat.*, 1, 4, 93), *dixerō* (*ibid.*, 104), dans certains mots crétiques : *seniō* (3, 48), *nesciō* (3, 88 ; 5, 12 et 51 ; cf. Hor. : *Sat.*, 1, 9, 2, etc. : mais d'ailleurs ce composé, aussi bien que *quomodo*, est, au point de vue qui nous occupe, assimilable à un mot iambique) ;

c) Enfin, selon l'usage des poètes de son temps, dans des nominatifs quelconques de la 3^e déclinaison : *barō* (5, 138), *sartagō* (1, 80 : cf. Lucain, 5, 363 : « Tirō rudis » et Stace : *Theb.*, 1, 680 : « Cadmus origō patrum ») et, une fois, à la première personne d'un verbe dont les deux dernières syllabes ne forment pas un groupe iambique : *accedō* (6, 55).

3. Position. — Devant le groupe formé dans l'intérieur d'un mot par

une occlusive suivie d'une liquide, tantôt Perse allonge la syllabe, tantôt il lui conserve sa quantité naturelle : *pātranti* (1, 18), *cēdro* (1, 42). *pātres* (1, 79), *pātricius* (1, 61 ; cf. 6, 73), *Mācrine* (2, 1), *sācro* (2, 25) et *sācras* (2, 55), *mācrām* (2, 35), *nīgra* (3, 13 ; cf. 4, 13 et 5, 185), *pūtris* (5, 58), *Pericli* (4, 3), *sūpra* (5, 118), *lūcro* (6, 75), *triplex* (6, 78)¹ ; mais : *pātruos* (1, 11 ; cf. 2, 10 et 6, 54), *cītreis* (1, 53), *pātriae* (3, 70), *dūplici* (5, 154) et *dūplica* (6, 78), *pātriam rem* (5, 164), *sācrum* (6, 21), *pātruelis* (6, 53). Cela est tout à fait conforme aux traditions. Si le groupe commence un mot, Perse n'allonge nulle part la voyelle finale du mot précédent (Ex. : 2, 72 : *lippā propago* ; 5, 64 : *frugē Cleanthea*). On ne relève jamais chez lui la rencontre d'une finale brève avec les groupes initiaux *sc*, *st*, *sp* : Horace se l'était permise assez fréquemment dans les *Satires* (1, 2, 30 et 71 ; 3, 44 ; 5, 35 ; 10, 72 ; 2, 2, 36 ; 3, 43 et 296).

4. Hiatus. — Perse nous fournit un exemple de l'hiatus, tout à fait exceptionnel dans la poésie dactylique, d'une brève : « Discitē, o miseri » (3, 66). Peut-être a-t-il voulu, par cette hardiesse prosodique, détacher plus fortement le mot *discite* (cf. Virg. : *En.*, 1, 405 : « Et uera incessū patuit deā. Ille, etc. » ; cf. *Buc.*, 2, 53).

5. Elision. — J'ai compté dans les satires de Perse 332 élisions, au sens large du mot. Cela donne une élision environ par deux vers (exactement 1 par 1,95), ce qui est à peu près la proportion de Virgile et, par conséquent, une des plus fortes de la poésie latine : Horace n'a qu'une élision environ par 3 vers 1/2. La proportion, il est vrai, n'est pas aussi considérable si l'on ne retient que les élisions proprement dites, en laissant de côté 40 apocopes et 36 aphérèses. Et il faut noter qu'on relève, d'une satire à l'autre, des inégalités au premier abord surprenantes :

1^{re} Satire : 92 élisions pour 134 vers, soit 1 élision au moins par 1 vers 1/2

2 ^e	—	41	—	75	—	1	—	1	— 3/4
3 ^e	—	34	—	118	—	1	—	3	— 1/4
4 ^e	—	18	—	52	—	1	—	3	—
5 ^e	—	86	—	191	—	1	—	2	— 1/4
6 ^e	—	61	—	80	—	1	—	1	— 1/4

Mais, si les satires 3 et 4 offrent un nombre relativement peu consi-

1. Il n'y a pas lieu d'ajouter à cette liste *rūbricam* (1, 66 ; cf. 5, 90), *rūbrum* (5, 182 ; cf. 169), *l'brat* (1, 86), *librae* (4, 11), *Libra*

(5, 47), *lūbrica* (5, 135), *fibra* (1, 47 ; cf. 2, 45 ; 3, 32 ; 5, 29), tous mots où l'usage ne laissait pas au poète le droit de choisir.

dérable d'élisions, cela peut s'expliquer pour la première par la solennité du ton et, pour la seconde, par la facture particulièrement laborieuse du morceau. En revanche, les satires 1 et 6, où Perse s'est visiblement plu à multiplier les élisions, sont aussi les plus voisines de la conversation familière.

Si nous considérons la place des élisions, nous trouvons :

Sur le 1 ^{er} temps fort :	2 élisions (5, 127 et 5, 159) ;
Sur le 2 ^e	— 69 — dont 3 apocopes et 6 aphérèses ;
Sur le 3 ^e	— 42 — 14 —
Sur le 4 ^e	— 41 — 6 — 7 —
Sur le 5 ^e	— 18 — 6 —
Sur le 6 ^e	— 17 —

Sur le 1 ^{er} temps, faible :	45 élisions, dont 6 apocopes ;
Sur le 2 ^e	— 8 — 2 —
Sur le 3 ^e	— 18 — 8 —
Sur le 4 ^e	— 48 — 9 apocopes et 1 aphérèse ;
Sur le 5 ^e	— 16 —
Sur le 6 ^e	— 8 aphérèses.

Ces tableaux donnent, par ordre de fréquence :

69 élisions	sur le 2 ^e temps fort ;
48 —	sur le 4 ^e temps faible ;
45 —	sur le 1 ^{er} temps faible ;
42 —	sur le 3 ^e temps fort ;
41 —	sur le 4 ^e temps fort ;
18 —	sur le 3 ^e temps faible ;
18 —	sur le 5 ^e temps fort ;
17 —	sur le 6 ^e temps fort ;
16 —	sur le 5 ^e temps faible ;
8 —	sur le 2 ^e temps faible ;
8 aphérèses	sur le 6 ^e temps faible ;
2 élisions	sur le 1 ^{er} temps fort.

A ce point de vue, on peut dire que Perse n'a fait que se conformer aux meilleures traditions. Mais, ici encore, il est intéressant de faire un relevé distinct pour chaque satire. Nous avons alors :

Satire 1 : 16 élisions, dont 3 aphérèses, sur le 2^e temps fort ;

- 12 — dont 1 apocope et 1 aphérèse, sur le 4^e temps faible ;
- 12 — dont 1 aphérèse, sur le 3^e temps fort ;
- 11 — dont 2 apocopes, sur le 5^e temps fort ;
- 10 — dont 5 apocopes, sur le 3^e temps faible ;
- 9 — dont 1 apocope, sur le 1^{er} temps faible ;
- 9 — dont 1 aphérèse, sur le 4^e temps fort ;
- 5 — dont 1 apocope, sur le 5^e temps faible ;
- 4 — sur le 2^e temps faible ;
- 2 — sur le 6^e temps fort ;
- 2 aphérèses sur le 6^e temps faible.

Satire 2 : 12 élisions, dont 1 apocope, sur le 4^e temps faible ;

- 9 — sur le 2^e temps fort ;
- 5 — dont 3 apocopes et 1 aphérèse, sur le 4^e temps fort ;
- 4 — sur le 1^{er} temps faible ;
- 4 — dont 2 aphérèses, sur le 3^e temps fort ;
- 3 apocopes, sur le 3^e temps faible ;
- 2 apocopes sur le 5^e temps fort ;
- 1 élision sur le 5^e temps faible ;
- 1 apocope sur le 2^e temps faible ;

Satire 3 : 9 élisions, dont 1 apocope, sur le 1^{er} temps faible ;

- 8 — dont 2 aphérèses, sur le 3^e temps fort ;
- 5 — dont 1 apocope et 1 aphérèse, sur le 4^e temps fort ;
- 4 — sur le 2^e temps fort ;
- 4 — dont 2 apocopes, sur le 4^e temps faible ;
- 2 aphérèses sur le 6^e temps faible.
- 1 élision sur le 2^e temps faible ;
- 1 — sur le 3^e temps faible ;

Satire 4 : 5 élisions sur le 1^{er} temps faible ;

- 4 — dont 1 apocope, sur le 4^e temps faible ;
- 3 — sur le 2^e temps fort ;
- 3 — dont 2 aphérèses sur le 3^e temps fort ;
- 2 élisions sur le 6^e temps fort ;
- 1 élision sur le 5^e temps faible.

Satire 5 : 20 élisions, dont 1 apocope et 2 aphérèses, sur le 2^e temps fort ;

- 13 — dont 4 apocopes, sur le 4^e temps faible ;
- 12 — dont 3 apocopes, sur le 1^{er} temps faible ;

Satire 5 : 12 élisions dont 1 apocope et 1 aphérèse, sur le 4^e temps fort ;

11	—	dont 5 aphérèses, sur le 3 ^e temps fort ;
5	—	sur le 6 ^e temps fort ;
3	—	sur le 3 ^e temps faible ;
2	—	sur le 5 ^e temps fort ;
2	—	sur le 5 ^e temps faible ;
2	—	sur le 1 ^{er} temps fort ;
2	élisions dont 1 apocope	sur le 2 ^e temps faible.
2	aphérèses	sur le 6 ^e temps faible ;

Satire 6 : 17 élisions, dont 2 apocopes et 1 aphérèse, sur le 2^e temps fort ;

10	—	dont 1 apocope et 3 aphérèses sur le 4 ^e temps fort ;
8	—	sur le 6 ^e temps fort ;
7	—	sur le 5 ^e temps faible ;
6	—	dont 1 apocope, sur le 1 ^{er} temps faible ;
4	—	dont 2 aphérèses, sur le 3 ^e temps fort ;
3	—	dont 2 apocopes, sur le 5 ^e temps fort ;
3		sur le 4 ^e temps faible ;
2	aphérèses	sur le 6 ^e temps faible ;
1	élision	sur le 3 ^e temps faible ;

Ainsi, au point de vue qui nous occupe, la versification de la satire 5 est, avec celle des satires 2 et 3, la plus élégante : en particulier, la fréquence de l'aphérèse au 3^e temps fort y rappelle Ovide. Quant aux deux élisions, de caractère exceptionnel, sur le 1^{er} temps fort, elles sont, je pense, une recherche imitée d'Horace (*Sat.*, 1, 1, 52 ; 3, 120 ; 6, 27) et de Virgile (*Buc.*, 3, 48). La satire 6 se fait remarquer par le nombre des élisions sur le 5^e temps faible (7) et sur le 6^e temps fort (8) ; la première, par celui des élisions sur le 5^e temps fort (11) et sur le 2^e temps faible (4).

Comme Horace qui, dans ses satires, fournit 99 exemples de ce genre d'élision, 8 fois devant une brève, Perse se permet assez souvent d'élider des monosyllabes, et même, comme Horace encore, des monosyllabes longs ; non seulement, en effet, on trouve chez lui *nam et* (2, 13 ; cf. 5, 159), *num ignoras* (6, 43), *cum ad canitiem* (1, 9 ; cf. 2, 47 ; 3, 115 ; 5, 172), *quem ex* (1, 44 ; cf. 5, 131), *qua elegidia* (1, 51), mais encore *tu istud* (1, 2), *si oculo* (1, 66), *te in trabe* (1, 89), *per me equidem* (1, 110), *qui in crepidas* (1, 127), *nec qui abaco* (1, 131) ; — *te albata* (2, 40) ; — *te intus* (3, 30) ; — *tu igitur* (4, 14), *si unctus* (4, 33) ; — *si increpuit* (5, 127), *si intus* (5, 129), *tu impunitior* (5, 130) ; — *si adeo* (6, 14) ; *me*

in *decursum* (6, 61). On aura remarqué, comme particulièrement dures, les élisions *si òcùlo, si ìgùtur, si àdëo* (Cf. Horace ; *Sat.*, 2, 7, 24 : *te àgāt*). Mais on voit aussi que Perse n'élide, en fait de monosyllabes, que des pronoms ou des conjonctions. Horace était plus hardi : on trouve chez lui (*Sat.*, 2, 6, 54) : *di exagitent* et (*Sat.*, 2, 7, 67) *rem omnem*.

Outre les 15 élisions de monosyllabes longs relevées ci-dessus, nous trouvons chez Perse 45 exemples de l'élision d'une finale longue : *belle hoc* (1, 49), *aspexi ac nucibus* (1, 10), *pulmo animae* (1, 14), *posticae occurrere* (1, 62), *porci et fumosa* (1, 72), *mirae erilis res* (1, 111), *Muci et genuinum* (1, 115), *uidi ipse* (1, 120), *Arreti aedilis* (1, 130), *secto in puluere* (1, 131) ; — *clare et ut audiat* (2, 8), *sancte ut poscas* (2, 15), *Tiberino in gurgite* (2, 15), *Statio an scilicet* (2, 19), *digito et lustralibus* (2, 33), *Licini in campos* (2, 36), *esto age* (2, 42), *argenti incusaque* (2, 52), *curuae in terris* (2, 61), *animae et caelestium* (2, 61), *donatae a uirgine* (2, 70) ; — *uitio et fibris* (3, 32), *uenienti occurrere* (3, 64), *miseri et causas* (3, 66), *lente exhalante* (3, 99), *sani esse* (3, 118) ; — *ergo ubi* (4, 6), *exspecta haud* (4, 19) ; — *sinuoso in pectore* (5, 27), *campo indulget* (5, 57), *uita ingemuere* (5, 61), *caloni aptaueris* (5, 95), *ratio et secretam* (5, 96), *paulo ante* (5, 115), *Crispini ad balnea* (5, 126), *duplici in diuersum* (5, 154), *ancipiti obsequio* (5, 156), *uigila et cicer* (5, 177), *galli et cum* (5, 186) ; — *scopuli et multa* (6, 8), *uulgi et quid* (6, 12), *senio aut* (6, 16), *occa et seges* (6, 26), *caerulea in tabula* (6, 33), *patriciae immeiat* (6, 73). On pourrait retrancher de cette liste *pulmo* (1, 14), *esto* (2, 42), *ergo* (4, 6), *ratio* (5, 96), dont la finale était, dès cette époque, tenue pour commune. Mais il faut relever comme particulièrement dure l'élision de la finale des mots spondaïques *mirae* et *clare* sur une brève (1, 111 : *mirae ērilis* ; 2, 8 : *clare ēt ūt*). On remarquera, en revanche, que, nulle part, Perse n'a élidé la finale d'un mot iambique ou d'un mot crétique.

Je signale encore l'élision *caelestium inanes* (2, 61), qui, par une licence assez rare, fait entrer dans l'hexamètre un mot qui ne pourrait, sans cet expédient, y trouver place.

Je relève, dans toute l'œuvre, six vers contenant trois élisions :

1, 9 : Tunc cum ad canitiem et nostrum istud uiuere triste

2, 61 : O curuae in terris animae et caelestium inanes !

5, 2 : Centum ora et linguas optare in carmina centum

5, 131 : Atque hic quem ad strigiles scutica et metus egit erilis

6, 26 : Emole : quid metuas ? occa, et seges altera in herba est.

6, 75 : Vende animam lucro, mercare atque excute sollers

On aura remarqué le vers 2, 61 : le poète accumule, dans cette rude apostrophe, trois élisions dures. En revanche, la troisième élision du vers 6, 26 n'est qu'une aphérèse des plus normales.

J'ai compté 51 vers renfermant 2 élisions : 23 dans la satire 1 ; 8 dans la satire 2 ; 4 dans la satire 3 ; 7 dans la satire 5 ; 9 dans la satire 6 (qui présente, en outre, 2 vers à 3 élisions) : ces chiffres confirment les remarques déjà faites sur la versification des satires 1 et 6, volontairement rapprochée du langage familier.

De ces 51 vers, 33 ont deux élisions proprement dites (1, 1, 2, 14, 24, 46, 49, 67, 74, 87, 96, 98, 111, 123, 125, 131 ; — 2, 9, 13, 15, 31, 47, 70 ; — 3, 48, 118 ; — 5, 124, 129, 159, 172 ; — 6, 14, 16, 29, 32, 39, 58) ; 4, une élision et une apocope (1, 6, 80 ; — 5, 94 ; — 6, 56) ; 3, deux apocopes (1, 26, 48 ; — 2, 32) ; 8, une élision et une aphérèse (1, 25, 28, 32 ; — 3, 6, 23 ; — 5, 153 ; — 6, 43, 59) ; 3, une apocope et une aphérèse (1, 47 ; — 5, 34 ; — 2, 6).

B. — MÉTRIOUE.

6. Structure des quatre premiers pieds. — Nous trouvons chez Perse, pour les quatre premiers pieds de l'hexamètre, 16 combinaisons différentes des dactyles et des spondées, et pour chacune d'elles, les chiffres indiqués dans le tableau suivant :

Proportion de dactyles et de spondées.	Modèle.	Nombre des vers par satire.							Totaux.
4 contre 0	{	ssss.	7 +	7 +	3 +	5 +	8 +	3	= 33
		dddd	1 +	1 +	4 +	0 +	3 +	4	= 13
	{	sssd.	3 +	2 +	2 +	0 +	2 +	2	= 11
		dsdd.	23 +	17 +	24 +	10 +	29 +	15	= 118
sdss.		19 +	6 +	8 +	3 +	24 +	3	= 63	
{		ssds.	1 +	3 +	3 +	3 +	12 +	5	= 27
		ddds.	6 +	1 +	6 +	3 +	11 +	14	= 41
		sddd.	1 +	2 +	3 +	0 +	3 +	0	= 9
	dsdd.	5 +	3 +	6 +	0 +	9 +	6	= 29	
3 contre 1	{	ddsd.	9 +	3 +	6 +	2 +	12 +	3	= 35
		ssdd.	2 +	0 +	1 +	0 +	1 +	1	= 5
		ddss.	22 +	8 +	20 +	8 +	28 +	10	= 96
		dsds.	19 +	14 +	9 +	3 +	16 +	6	= 67
		sdss.	3 +	4 +	7 +	2 +	9 +	4	= 29
		sdds.	5 +	1 +	4 +	3 +	9 +	0	= 22
2 contre 2	{	dsdd.	7 +	3 +	12 +	10 +	16 +	4	= 52
									650

Ainsi, à ne considérer que les quatre premiers pieds, 271 vers offrent un nombre égal de dactyles et de spondées ; 219 vers ont 3 spondées pour un dactyle et 114, inversement, 3 dactyles pour un spondée ; enfin, 33 vers n'ont que des spondées, 13 n'ont que des dactyles. Cela donne un excédent de 290 spondées, soit une proportion générale de 55,5 spondées % : Horace en avait 55, Juvénal en aura 55,6.

Si nous classons par ordre de fréquence les combinaisons énumérées ci-dessus, nous avons :

dsss.		118
ddss.		96
dsds.		67
sdss.		63
dssd.		52
ddds.		41
ddsd.		35
ssss.		33
dsdd.	}	29
sdsd.		
ssds.		27
sdds.		22
dddd.		13
sssd.		11
sddd.		9
ssdd.		5

C'est donc le type *dsss* qui prédomine chez Perse comme chez Virgile et chez la plupart des poètes latins. Les types qui viennent ensuite, *ddss*, *dsds*, *sdss*, *dssd*, comptent aussi parmi les combinaisons favorites de la versification classique, où les types *sddd*, *ssdd* sont également les plus rares. On remarquera que la satire 6 offre en proportion inusitée la combinaison *ddds* (14 fois pour 80 vers, alors que, pour 570 vers, les 5 autres satires réunies n'en fournissent que 27 exemples), et que, d'autre part, la combinaison *sdss* se rencontre surtout dans les satires 1 et 5 (19 fois et 24 fois, soit 43 fois pour 325 vers, tandis que les 4 autres satires réunies soit également 325 vers, ne fournissent que 20 exemples).

On peut dire, en somme, que, chez Perse, la structure des quatre premiers pieds de l'hexamètre est, pour l'emploi des dactyles et des spondées, tout à fait normale.

7. Structure des deux derniers pieds. — Une grande liberté dans la structure des deux derniers pieds de l'hexamètre est un des traits marquants de la versification d'Horace dans ses satires. Perse l'a imité sur ce point, mais avec discrétion : si, en effet, nous laissons de côté l'hexamètre spondaïque qu'il emprunte à un poète contemporain ou s'amuse à fabriquer (1, 95), nous trouvons, pour les 649 vers restants, 572 fins normales, chiffre qui se décompose de la manière suivante :

Type <i>turbida Roma</i> (1, 5).		201
— <i>in trabe pictum</i> (1, 89).		37
— <i>ciconia pinsit</i> (1, 58).	}	103
— <i>mātertera cunis</i> (2, 31)		
— <i>mīsērabile quare</i> (1, 3)		
— <i>pūrgātissima mittunt</i> (2, 57)		
— <i>luctificabile fulta</i> (1, 78)		
— <i>uoce serena</i> (1, 19).		87
— <i>mittit in aedis</i> (2, 36).		13
— <i>hōnore supinus</i> (1, 129)	}	124
— <i>dōnare lacerna</i> (1, 54)		
— <i>hūmilesque susurros</i> (2, 6)		
— <i>uērrūcosa moretur</i> (1, 77)		
— <i>euitandumque bidental</i> (2, 27)	}	7
— <i>deceptus et exspes</i> (2, 50)		
— <i>scabiosus et acri</i> (2, 13)	}	572

Je mets à part 13 vers qui présentent, d'une manière peu conforme à l'usage, une élision sur le 6^e temps fort, suivant les types :

<i>sardonijche</i> <i>albus</i> .	9 (1, 16, 57 ; 4, 38 ; 5, 127, 132, 140, 142)
<i>in iecore</i> <i>aegro</i> .	1 (5, 129 ; 6, 20, 51)
<i>utar ego utar</i> .	1 (6, 22)
<i>discernis ubi inter</i> .	2 (4, 11 ; 6, 16)
	13

et 8 vers qui, par un artifice rare, mais non sans exemple chez les versificateurs scrupuleux, ont une élision au 5^e pied, entre les deux brèves du dactyle, suivant les types :

<i>forcipe</i> <i>adunca.</i>	2 (4, 40 ; 6, 5)
<i>improbum</i> <i>in illa.</i>	2 (1, 6 ; 6, 29)
<i>hoc ego</i> <i>opertum.</i>	1 (1, 121)
<i>caelestium</i> <i>inanis.</i>	1 (2, 61)
<i>altera</i> <i>in herba est.</i>	1 (6, 26)
<i>huc ego</i> <i>ut ille.</i>	1 (6, 62)
	8

Plus anormales sont les 5 clausules suivantes :

<i>paulum</i> <i>erit ultra.</i>	1 (5, 69)
<i>laudare</i> <i>ubi corbes</i> }	2 (1, 71 et 6, 79)
<i>depunge</i> <i>ubi sistam</i> }	
<i>etsi adeo</i> <i>omnes</i> }	2 (6, 14 et 6, 58)
<i>adde</i> <i>etiam unum</i> }	

14 vers se terminent par 2 dissyllabes non précédés d'un proclitique, et, par conséquent, offrent, contrairement aux exigences d'une versification rigoureuse, une césure masculine au 5^e pied :

Type <i>uenosus</i> <i>liber Acci.</i>	6 (1, 76, 106, 108, 122 ; 3, 94 ; 6, 74)
— <i>quid ?</i> <i>quasi magnum.</i>	8 (1, 113 ; 2, 38 ; 3, 96 ; 5, 66 ; 6, 6, 39, 41, 78)
	12

Ont également une césure masculine au 5^e pied 2 vers terminés par un mot de 4 syllabes :

<i>Troiades</i> <i>Labeonem</i> (1, 4)
<i>exierit</i> <i>caprificus</i> (1, 25)

Mais la première de ces deux fins de vers est faite de deux noms propres, et l'on sait que, en pareil cas, les poètes jouissaient de libertés spéciales.

Je note à part, comme offrant une physionomie particulière, les trois fins de vers suivantes :

<i>sacras</i> <i>quod ouato</i> (2, 55).	1
<i>postquam</i> <i>sapere urbi</i> (6, 38).	1
<i>usque</i> <i>adeone</i> (1, 26).	1
	3

5 vers se terminent par un mot de 5 syllabes ; mais on remarquera que, trois fois, ce mot est un nom propre ou un adjectif tiré d'un nom propre :

<i>centurionum</i> (3, 77) et <i>centuriones</i> (5, 189).	2
<i>Mercuriumque</i> (2, 44).	1
<i>Mercurialem</i> (5, 112).	1
<i>Pythagoreo</i> (6, 11).	1
	5

Parmi les vers, assez nombreux (27), qui finissent par un monosyllabe, il y a une distinction à faire ; si le dernier pied est formé de deux monosyllabes, et si le premier de ces deux monosyllabes est un proclitique, ou le second, la forme *est*, nous avons une fin de vers que les versificateurs les plus rigoureux ont admise. Or, c'est le cas de beaucoup le plus fréquent chez Perse :

Type <i>dicere sed fas</i> (1, 8).	9
— <i>dicier hic est</i> (1, 28).	5
— <i>plorabile si quid</i> (1, 34 ; cf. 5, 179).	2
— <i>locatus es in re</i> (3, 72).	1
	17

Il faut mettre à part *centum* || *paria ob res* (6, 48), à cause de la césure masculine au 5^e pied et de l'élision sur le 6^e temps fort.

Nous sommes au contraire en présence d'une fin de vers irrégulière chaque fois que le 6^e pied présente nettement une césure ou est formé de deux monosyllabes dont chacun a son accent propre :

<i>praetrepidum</i> <i>cor</i> (2, 54 ; cf. 5, 74 et 1, 134 ; mais, dans ce dernier vers, la présence d'un nom propre grec devant le mono- syllabe atténue la licence).	3
<i>insane ruis</i> , <i>quo</i> (5, 143).	1
<i>mirae eritis</i> <i>res</i> (1, 111) ; cf. 5, 68).	2
<i>murmurat</i> : » o <i>si</i> (2, 9).	1
<i>funus et</i> : α o <i>si</i> (2, 10).	1
<i>haec anus</i> : i <i>nunc</i> (4, 19).	1
	9

Mais, en somme, Perse ne s'est permis, dans la structure des deux derniers pieds, aucune licence dont on ne puisse trouver des exemples chez Horace. Et même il n'a jamais placé, comme ce dernier l'a fait cinq fois dans le second livre de ses satires, une coupe masculine au

5^e pied et une au 6^e (Hor. : *Sat.*, 2, 3, 135 : « Ac non ante malis demen-tem actum || Furiis || quam » ; cf. *ibid.* 177 et 332 ; 2, 4, 6 et 7, 78). Sur ce point, pas plus que sur les autres, il n'a développé les libertés du genre ; et c'est naturel, puisque son œuvre est de ton moins familier que celle de ses deux grands prédécesseurs.

8. Césure. — La même remarque peut s'appliquer à la manière dont Perse règle l'emploi de la césure. Si son hexamètre, sur ce point, se rapproche plus d'une fois de la prose, c'est moins par le caractère exceptionnel de la coupe principale que par le nombre et la variété des coupes secondaires.

a. — 600 vers, environ, présentent comme césure principale la penthémimère, tantôt seule :

Eleuet, accedas || examenue improbum in illa (1, 6)

tantôt précédée d'une trihémimère :

Omne uafet | uitium || ridenti Flaccus amico (1, 116)

tantôt suivie d'une hephthémimère :

Et natalicia || tandem | cum sardonyche albus (1, 16)

tantôt encadrée entre une trihémimère et une hephthémimère :

Sede legens | celsa, || liquido | cum plasmate guttur (1, 17).

b. — 19 vers ont pour césure principale une hephthémimère, que précède une trihémimère (1, 14, 32, 65, 80, 98, 103, 125 ; 2, 11, 73 ; 3, 106 ; 4, 27 ; 5, 9, 23, 33, 39, 103 ; 6, 32, 42, 79) :

Effundat | iunctura unguis ? || Scit tendere uersum (1, 65).

Il faut sans doute faire rentrer dans cette catégorie les vers 2, 46 (Da pecus et gregibus fetum ! quo, pessime, pacto) et 3, 19 (An tali studeam calamo ? Cui uerba ? quid istas), car il n'est pas vraisemblable que la coupe principale soit, dans le premier, après *gregibus* et, dans le second, après *studeam*. La question semble plus difficile à trancher pour le vers 3, 12 : « Tunc querimur, crassus calamo quod pendeat umor » : mais je crois qu'ici, contrairement à l'opinion de M. van Wageningen, c'est la penthémimère qui est principale, de manière à détacher, par un procédé bien connu, l'épithète *crassus* ; la trihémimère et l'hephthémimère ne font que l'encadrer.

c. — 20 vers ont pour césure principale une hephthémimère précédée d'une trihémimère et d'une troisième trochaïque :

Ingentes | trepidare | Titos, || cum carmina lumbum (1, 20)

On voit que Perse ne fournit guère plus de 3 exemples 0/0 de ce genre de vers qui était, dès lors, fort à la mode : on en trouve 11 0/0 chez Ovide, Silius Italicus en aura 15 0/0, Lucain 16 0/0.

d. — 3 vers n'ont pour césure qu'une hephthémimère précédée d'une 3^e trochaïque (3, 100 ; 6, 7, 47) :

Inte pet hibernatque | meum mare || qua latus ingens (6, 7).

e. — 2 vers seulement ont pour césure principale une 3^e trochaïque précédée d'une trihémimère :

Est aliquid quo tendis || et in quod dirigis arcum (3, 60).

Horace s'était permis 5 fois dans les *Satires*, 16 fois dans les *Epîtres*, de ne donner à son vers d'autre césure qu'une 3^e trochaïque (Ex. : *Sat.*, 1, 3, 38 : Illuc praeuertamur, || amatorem quod amicae). Perse n'a, nulle part, suivi cet exemple.

f. — 2 vers n'ont d'autre césure qu'une penthémimère en concours avec une élision :

Sunt quos Pacuuiusque || et uerrucosa moretur (1, 77 ; cf. 2, 12)

Ce concours se retrouve dans 7 autres vers (1, 26, 42, 44, 48 ; 2, 16 ; 3, 77 ; 6, 61) qui ont, en outre, une trihémimère :

En pallor | seniumque ! || O more ! usque adeone (1, 26).

Mais peut-être faut-il mettre à part les vers 3, 77, 1, 48 et 6, 61, où la trihémimère semble bien être la césure principale :

Hic aliquis || de gente | hircosa centurionum (3, 77)

Sed recti || finemque | extremumque esse recuso (1, 48).

Qui prior es, || cur me | in decursum lampada poscis (6, 61).

En étudiant ci-dessus les fins de vers, j'ai relevé :

1^o Celles qui ont une césure masculine au 5^e pied ; il y en a 18 (1, 4, 25, 76, 106, 108, 113, 122 ; — 2, 38, 55 ; — 3, 94, 96 ; — 5, 66 ; — 6, 6, 38, 39, 41, 74, 78) : on voit que la plupart des exemples de cette licence sont fournis par les satires 1 et 6 dont nous avons eu déjà plusieurs occasions de signaler la versification plus libre ;

2^o Celles qui ont une césure masculine au 6^e pied ; il y en a 9 (1, 111, 134 ; 2, 9, 10, 54 ; 4, 19 ; 5, 68, 74, 143).

A l'exemple d'Horace, Perse n'a pas toujours évité la 4^e trochaïque, même quand la fin de vers est du type *tenebat amore*, c'est-à-dire présente une coupe après le 5^e trochée :

Sicilicet haec populo pexusque | togaque | recenti (1, 15)

Mais il n'a risqué nulle part de vers semblable à cet hexamètre des *Epîtres* :

Dignum mente | domoque || legentis | honesta | Neronis (Hor. : *Ep.* 1, 9, 4).
ni même à celui-ci :

Flore, | bono claroque || fidelis | amice | Neroni (*Ep.*, 2, 2, 1).

Il n'a point, pour la césure bucolique, la prédilection que Juvénal manifestera plus tard. J'en ai pourtant relevé 15 exemples bien marqués, dont 5 dans la seule satire 3 (1, 75, 121 ; 2, 22 ; 3, 7, 20, 78, 89, 97 ; 4, 43 ; 5, 68, 159 ; 6, 21, 22, 58, 64). Ex. :

Aurículas asini quis non habet ? Hoc ego opertum (1, 121).

Dans 7 vers, tous du caractère le plus familier, je note une forte ponctuation après un spondée 4^e (1, 26, 85 ; 5, 66, 127, 133 ; 6, 49, 51). Ex. :

Fur es, ait Pèdio ; Pedius quid ? crimina rasis (1, 85).

Horace aimait cette coupe jusqu'à l'employer, dans certains passages, plusieurs fois de suite (voy. par ex. *Sat.*, 1, 9, 57-59 ; et les vers 56 et 60 ont une césure bucolique).

9. Rejet. — Perse use du rejet avec une certaine habileté. Très fréquemment, c'est tout un hémistiche qu'il rejette (1, 30, 40, 49, 51, 52, 53, 81, 104 ; — 2, 10, 32, 56 ; — 3, 20, 43, 59, 64, 70, 117 ; — 4, 5, 8, 11, 12 ; — 5, 24, 59, 64, 80, 85, 101, 104, 173, 177, 178 ; — 6, 19, 29, 33, 38, 58, etc.) ; plus rarement un pied et demi, formé de deux mots, ou d'un seul mot de 3 ou de 4 syllabes (1, 5, 87, 89, 91, 108 ; — 2, 14, 38 ; — 3, 4, 8, 55 ; — 4, 47 ; — 5, 9, 127, 145, 152, 164 ; — 6, 11, etc.) ; fréquemment, un dactyle (1, 6, 35, 68, 84, 111, 114, 123, 128 ; — 2, 12, 23, 29, 34, 49 ; — 3, 16, 50, 54, 68 ; — 4, 2, 16, 35 ; — 5, 6, 75, 168 ; — 6, 26, 34, 51, 58, 63, etc.).

On ne trouve que d'une manière tout exceptionnelle les rejets suivants : 1^o les deux premiers pieds : *Vertigo facit ! hic...* (5, 76) ; — 2^o le premier pied et un trochée 2^e : *Marcus Dama : papae...* (5, 79) ; — 3^o un mot spondaïque : *Intrant* (1, 21), *Felix* (1, 37), *Dicat* (3, 78) ; — 4^o un mot trochaïque : *Mentis, et incoctum...* (2, 74), *Pingue* (3, 33), *Iussit, et humana...* (3, 72), *Putre* (3, 114) ; — 5^o un monosyllabe : *Hunc* (2, 19).

En somme, on peut dire que, dans l'emploi du rejet, Persé ne s'écarte guère de l'usage des bons poètes latins ¹.

Des remarques qui précèdent, on a le droit, il me semble, de tirer cette conclusion que Perse, s'il s'est montré versificateur moins souple, moins hardi, moins varié qu'Horace, connaissait bien, malgré tout, les ressources d'un métier dont le célèbre Palémon lui avait, de bonne heure, enseigné les règles, et que, en un temps où nombre de poètes faisaient d'une élégance molle et uniforme leur idéal, il a su s'attacher à la tradition des grands classiques de Rome.

1. Sur cet usage, voir notamment L. p. 171 et suiv.
Quicherat : *Traité de versification latine*,

VITA PERSI

VITA AULIS PERSI FLACCI

DE COMMENTARIO PROBI VALERI SUBLATA

1. Aules Persius Flaccus ¹ natus est pridie nonas Decembris Fabio Persico L. Vitellio coss. ², decessit VIII kalendas Decembris Rubrio Mario Asinio Gallo coss. ³.

2. Natus in Etruria Volterris ⁴, eques Romanus, sanguine et affinitate

Variantes et notes critiques. — Abréviations : L = Leidensis 78 ; G = Guelferbytanus Gudianus 79 ; M = Monacensis 14498 ; P = Parisinus 8272 (sur l'âge de ces divers mss, cf. *Introduction*, p. xxxiv-xxxv). — Titre : *Aulis* L ; *Aules* M ; A. G P ; — *Persi* et *Valeri* L ; — 1 *Vitellio* Pithou : *Vitellioque* mss ; — *Rubrio* L G : *Rubio* M P ; J. Lipse lisait ici *P. Mario*, d'après Tacite (*Ann.*, 14, 48, 1) ; mais ce personnage s'appelait peut-être *P. Rubrius Marius Celsus* : cf. Scaliger : *Animaduvers. ad Euseb.*, p. 195 ; — *Asinio* : mss de la *Vita Persi* (A. Gallo G) et de Tacite, l. 1. : *Afinio* Bücheler, d'après les inscriptions (Cf. Borghesi : *Œuvres*, III, p. 350 et Klein : *Fasti consulares*, p. 39) ; — 2 *Volterris* mss anciens : *Volaterris* mss récents, Pithou.

1. *Aules* paraît être une forme étrusque, ou à demi étrusque, du prénom d'*Aulus*, soit que ce prénom se prononçât en étrusque *Aule* (cf. Jahn, *Proleg.*, p. iv-v ; O. Müller, *Die Etrusker*, I, p. 410), soit que nous ayons dans *Aules* une autre forme du nom d'*Aulestes*, le héros étrusque mentionné par Virgile (*En*, 10, 207 et 12, 290 ; voy. Servius, *Ad Aen.*, 10, 198, qui donne la forme *Aules*, *etis*) ; cf. W. Schulze, *Latein. Eigennamen in Abhandl. der Götting. Gesellsch. der Wissensch.*, V, 5 (1904), p. 134, n. 6. Le gentile *Persius* est connu d'ailleurs : il avait appartenu à un vaillant officier qui commanda, l'an 210 av. J.-C., une sortie faite par la garnison romaine de la citadelle de Tarente (Live, 26, 39, 25) et à un contemporain de Laelius et de Scipion Emilien, à ce C. Persius dont Lucilius redoutait le goût difficile et qui fut, au témoignage de Cicéron, un des hommes les plus instruits de son temps (Voy. *De Orat.*, 2, 6, 25 ; *Brut.*, 26, 99 ; *De fin.*, 1, 3, 7). Sur l'étymologie du nom de Persius, cf. J. van Wageningen, *Mnemosyne* 35 (1907), p. 114 et suiv. :

ce nom se rattacherait selon le philologue hollandais, non point à *Persa* ni à Περσεύς ou à Περσάιος, comme le voulait Casaubon, mais à la racine contenue dans *persona* et dans *persillum*, dérivés, pense-t-il, d'un vieux mot *persum* qui aurait désigné la tête et ne serait autre que *porrum* (= *porsum* ; cf. grec πρᾶσον), devenu, par une métaphore toute naturelle, le nom du poireau. *Persius* serait donc un équivalent de *Capito*.

2. C'est-à-dire le 4 décembre de l'année 34 après J.-C. 787 de la fondation de Rome : cf. St Jérôme (année d'Abraham 2050 = Olymp. 203, 2 = 34 du Christ) : « Persius Flaccus satiricus poeta Volaterris nascitur. »

3. C'est-à-dire le 24 novembre de l'année 62 après J.-C. = 815 de Rome. cf. St Jérôme (2078 = 210, 2 = 62) : « Persius moritur anno aetatis XXVIII : »

4. *Volterrae* ou mieux *Volaterrae*, aujourd'hui *Volterra*, dans la province de Pise, au bord d'un plateau qui domine au N. la vallée du Cecina. Ville très ancienne

primi ordinis uiris coniunctus. Decessit ad octauum miliarium uia Appia in praediis suis.

3 Pater eum Flaccus pupillum reliquit moriens annorum fere sex. Mater Fulvia Sisennia ¹ nupsit postea ² Fusio ³ equiti Romano et eum quoque extulit ⁴ intra paucos annos.

4 Studuit Flaccus usque ad annum XII aetatis suae Volterris, inde Romae apud grammaticum Remmum Palaemonem ⁵ et apud rhetorem Verginium Flauum ⁶. Cum esset annorum XVI, amicitia coepit uti

NC. 3 eum L M : eius P G ; — mater manque dans les mss les plus anciens ; des mss récents donnent *Fulvia Sisennia mater eius*, mais voy. *Introduction*, p. ix ; — Sisennia G : Sisenna L M ; Sinenna P ; — fusio G M : fusico L ; fuscio P ; *Fufio* Ernesti ; — extulit i. e. nutriuit et aluit P ; mais, sur le sens de *extulit*, cf., ci-dessous, le commentaire explicatif ; — 4 aetatis suae : omis dans P.

(cf. Live, 10, 12, 4), qui avait été, selon toute vraisemblance, la capitale d'une des douze lucumonies de la confédération étrusque (cf. J. Martha, art. *Etrusci*, dans le dict. de Daremberg et Saglio, II, 1, p. 823). Deux inscriptions trouvées à Volterra nous ont conservé le nom de deux A. Persius Severus (C. I. L. XI, 1, 1784 : A. PERSIVS A. F. SEVERVS | V[IRIT] ANN[OS] | VIII. M[ENSES] III | D[IES] XIX. — *ibid.* XI, 1, 1785 : D. M. | VERGLIAE SATVRNINAE | A. PERSIVS. SE | VERVS. VXORI | OPTIMAE.

1. *Sisennia* paraît être un nom étrusque (voy. O. Müller, *Die Etrusk.*, p. 426 ; cf. Schulze, *op. cit.*, p. 94).

2. Cf. scolie sur Perse, 6, 6 : « Se ipsum Persius significat secessisse in Liguria fines propter Fulviam Sisenniam matrem suam, quae post mortem prioris uiri ibi nupta erat. » Perse indique, dans le passage visé, qu'il passe l'hiver à Luna (aujourd'hui La Spezia), sur la mer tyrrhénienne ; il est donc probable que Fusius était originaire de cette ville (elle faisait partie du territoire de Volaterrae, selon Ernest Curtius : *De A. Persii Flacci patria*, in *Satura philologa H. Sauppio oblata*, p. 1 et suiv., Berlin, 1879).

3. Fusius est une vieille forme de Furius (voy. Live, 3, 4, 1 ; Quint., 1, 4, 13 ; Dig., 1, 2, 2, 3, 6), qui, sans doute, s'était conservée dans certains municipes. Mais, d'ailleurs, la variante *Fuscus* et la conjecture *Fufius* (voy. NC.) peuvent tirer des inscriptions une certaine autorité : ces deux noms, en effet, s'y lisent plus d'une fois.

4. *extulit* « enterra » : ent. qu'elle de-

vint, au bout de peu d'années, veuve une seconde fois.

5. Q. Remmius Palaemon, de Vicence, d'abord esclave, s'instruisit en accompagnant à l'école le fils de sa maîtresse. Affranchi, il vint enseigner à Rome et y tint, sous les principats de Tibère, de Caligula et de Claude, le premier rang parmi les grammairiens ; mais il était aussi décrié pour le relâchement de ses mœurs, sa prodigalité et sa vanité ridicule que célèbre par l'étendue de sa science, la facilité de sa parole, l'aisance avec laquelle il improvisait des vers et en composait dans les mètres les plus rares. Les érudits postérieurs, notamment Charisius, nous ont conservé des fragments de son traité de grammaire latine (*Ars Palaemonis*). Sur Palaemon, voy. Suétone : *De gramm. et rhet.*, 23 ; Plin. : *Nat. hist.*, 14, 50 ; Quint., 1, 4, 20 ; Juvénal, 6, 452 ; 7, 215 et suiv. On peut consulter Marshall : *De Q. Remmii Palaemonis libris grammaticis* (diss. Leipzig, 1887), et, sur le rôle probable de Palaemon dans l'éducation de Perse, mon *Essai sur Perse*, p. 8-12.

6. Verginius Flavius, auteur d'un traité de rhétorique plusieurs fois cité par Quintilien (3, 1, 21 ; 3, 6, 45 ; 4, 1, 23 ; 7, 4, 24 ; 7, 4, 40) ; impliqué dans la conjuration de Pison et banni, en 65 ap. J.-C., en même temps que le stoïcien Musonius Rufus. « Verginium Flauum, nous dit Tacite (*Ann.*, 15, 71), et Musonium Rufum claritudo nominis expulit : nam Verginius studia iuuenum eloquentia, Musonius praeceptis sapientiae fouebat. » Voy. mon *Essai sur Perse*, p. 12 et suiv.

Annaei Cornuti ¹, ita ut nusquam ab eo discederet. Inductus aliquatenus ² in philosophiam est.

5 Amicos habuit a prima adolescentia Caesium Bassum ³ poetam et Calpurnium Staturam ⁴, qui uiuo eo iuuenis decessit. Coluit ut patrem Seruilium Nonianum ⁵. Cognouit per Cornutum etiam Annaeum Luca-

NC. *Inductus* mss : a quo *introducitur* Pithou (avec certains mss récents) : a quo *inductus* Jahn (éd. de 1843) ; <et> *inductus* Jahn (éd. minor) ; — 5 *Calphurnium* L ; C. G ; — ut P : manque dans LGM ; — *Annaeum etiam* P

1. L. Annaeus Cornutus, philosophe et grammairien stoïcien, né à Leptis, en Libye. Le nom d'Annaeus a fait supposer que c'était un affranchi de Sénèque ou d'un parent de Sénèque, et, de fait, notre biographe nous dit que Cornutus compta Lucaia parmi ses élèves. Il fut exilé dans les dernières années du principat de Néron, pour avoir laissé entendre trop clairement qu'il n'accordait aucune valeur aux œuvres poétiques du prince (voy. Dion Cassius, 62, 29, 2). Il avait écrit, en grec, des ouvrages de philosophie et de rhétorique mentionnés par les scolastes d'Aristote, et composé en latin, outre un traité de l'orthographe latine mis à profit par Cassiodore, un commentaire sur Virgile cité par Aulugelle, Macrobe, Servius, etc. Il est généralement considéré comme l'auteur d'un opuscule qui résume, en grec, les interprétations étymologiques et symboliques données par les stoïciens à la mythologie traditionnelle, bien que certains mss attribuent le livre à Φορβούτος ou Φορβούτος ou Φρουνούτος (Voy. l'éd. de Lang : *Cornuti theologiae Graecae compendium*, Leipzig 1881, dans la collection Teubner). On trouvera les fragments des autres ouvrages dans la thèse de R. Reppe : *De L. Annaeo Cornuto* (Leipzig, 1906). Sur la vie et les œuvres de Cornutus et son rôle dans la formation intellectuelle et morale de Perse, voy. Jahn : *Proleg.*, p. VIII-XXVII et mon *Essai sur Perse*, p. 47-102.

2. *Aliquatenus* : « jusqu'à un certain point », mais il ne faut pas prendre l'expression dans un sens restrictif : l'auteur veut dire que Perse poussa assez loin l'étude de la philosophie ; cf. *aliquantum* qui indique une quantité appréciable.

3. Caesius Bassus était un lyrique, le seul, d'après Quintilien, qui pût supporter la lecture entre Horace et les bons poètes du temps des Flaviens (*Instit. orat.*, 10, 1, 96 : « Lyricorum Horatius fere solus legi

dignus... Si quem adicere uelis, is erit Caesius Bassus, quem nuper uidimus : sed eum longe praecedunt ingenia uiuentium. » Priscien nous a conservé un vers de lui (voy. Keil : *Grammat. lat.* 2, p. 527, 16 : « Bassus in II lyricorum : Calliope princeps sapienti psallerat ore. » Enfin Perse a fait diverses allusions, très obscures pour nous, aux œuvres de Bassus dans le préambule de la satire qu'il lui a dédiée (voy. Sat. 6, 1-6 et les notes). Nous lisons dans les scolies (*ibid.*, v. 1) : « Hanc satiram scribit ad Caesium Bassum lyricum poetam : quem fama est in praediis suis positum ardente Vesuuiio monte Campaniae et late ignibus abundante cum uilla sua ustum. » Bassus mourut donc en 79 ap. J.-C. Nous ignorons la date de sa naissance : si la leçon *senex*, dans la satire 6, v. 6, n'est pas une correction ancienne (voy. les notes à ce passage), il était beaucoup plus âgé que Perse. Les grammairiens Marius Victorinus (*Gr. lat.*, 6, p. 209, 10), Terentianus (*ibid.*, 6, p. 395, 2358 et 396, 2369), Diomède (*ibid.*, 1, p. 513, 15) et Rufin (*ibid.*, 6, p. 555, 22) citent un métricien du même nom, contemporain de Néron (Rufin, 1.1 : « Bassius (au lieu de Bassus) ad Neronem de iambico sic dicit, etc. ») : c'est, selon toute vraisemblance, notre poète lui-même, et on lui attribue aujourd'hui, au moins pour le fond, le premier des deux traités de métrique qui nous sont parvenus sous le nom d'Atilius Fortunatianus, grammairien du IV^e siècle (Keil : *Gramm. lat.* 6, p. 255-272). En revanche l'*Ars Caesii Bassi de metris* (*ibid.*, p. 305 et suiv.) est certainement apocryphe.

4. Personnage inconnu. Au lieu du surnom insolite *Staturam*, Casaubon proposait de lire *Suram*.

5. M. Servilius Nonianus, cos. en 35 ap. J.-C. (Tac. : *Ann.* 6, 31), mort en 59 (*ibid.*, 14, 19) ; avocat (*ibid.*), et historien

num aequaeuum ¹, auditorem Cornuti. [Nam Cornutus illo tempore tragicus fuit sectae poeticae, qui libros philosophiae reliquit. Sed] Lucanus mirabatur adeo scripta Flacci, ut uix se retineret, recitante eo, a clamore ² [quin illa esse uera poemata diceret]. Sero cognouit et Senecam, sed non ut caperetur eius ingenio. Vsus est apud Cornutum duorum conuictu doctissimorum et sanctissimorum uirorum acriter tunc philo-

NC. *aequaeuum* G M P : *equitum* L ; *equitem* Bouhier ; — *tragicus* mss : *grammaticus* de Martini ; — *poeticae* mss. : *stoicae* Pithou. La phrase est ainsi refaite par Geel : « Nam Cornuto illo tempore traditus fuit (sc. Lucanus) a Seneca stoico, qui libros, etc. » et par Némethy (préface de son éd. de Perse, p. 6) : « Nam Cornuto illo tempore traditus fuit (sc. Persius), sectae stoicae philosopho, cui libros, etc. » Toutes ces conjectures sont inutiles si, comme je le pense avec Bergk et la plupart des éditeurs modernes, ceci n'est qu'une interpolation de basse époque : cf. *Introduction*, p. ix-x ; — *mirabatur adeo* L : *adeo mirabatur* les autres mss ; — *se retineret* L M : *retineret* se G P ; — *recitante eo* Jahn (*illo recitante* Pithou) : *recitantiem* les mss, Preller. Consoli : mais il paraît peu vraisemblable que Lucain ait loué les vers de son condisciple en faisant une lecture de ses propres œuvres ; d'autre part, il n'est guère possible d'entendre « en débitant des vers de Perse », sans attribuer au biographe une gaucherie d'expression singulière ; — *a clamore* Pithou : *clamore* les mss (*cum clamore* Jahn ; de more Bücheler, qui a proposé aussi *Mela patre* ; *clamare* Leo) ; — *quin illa esse uera poemata diceret* est la leçon de P : cette leçon a tout le caractère d'une interpolation destinée à remplacer le texte original que les autres mss anciens de la *Vita* ont altéré de manières diverses, mais également inintelligibles : *quae illa esse uera ipsa poemata ipse luto facere* L : *quae illa ipsa uera esse poemata suo ludo faceret* G ; *quae ille esse uera poemata suo ludo faceret* M. Il semble, pourtant, se dégager de tout ce galimatias l'idée suivante : Lucain se serait écrié que les vers de Perse étaient de la vraie poésie et que ses propres œuvres n'étaient, en comparaison, que bagatelles. Mais aucune des restitutions qu'on a proposées n'a le caractère de l'évidence. La plus simple est celle de Leo : *quae ille faceret esse uera poemata, sua ludos* (ou *quae ipse, ludos*). Je me demande s'il ne serait pas possible de lire : *quae ille* (sc. *faceret*), *esse uera poemata, se ludos facere*. La plupart des critiques ont mêlé la leçon de P et celle des autres mss : *quin illa esse uera poemata diceret, sua ipse ludificaret* ou *suos* (sc. *uersus*) *ludos faceret* Preller ; *quin illa esse uera poemata diceret, sua ipse ludos faceret* Reifferscheid ; *quin illa esse uera poemata, sua ludos diceret* Bücheler. Jahn rapportait le membre de phrase au prologue où Perse se donne pour un demi-poète : Lucain aurait proclamé qu'il était au contraire un maître de la vraie poésie. Jahn proposait donc (éd. de 1843) : *illa esse uera poemata, quae ipse suo ludo faceret* et (éd. de 1868) *illa [esse] uera poemata diceret, etsi ipse sua ludos faceret* ; — *Senecam* (sans *et*) P.

de talent (*Dial. des orat.*, 23 et Quint. : 10, 1, 102). C'était, au témoignage de Tacite, un fort honnête homme (*Ann.* 14, 19 : « Ille (sc. Domitius Afer) orando causas, Seruilius diu foro, mox tradendis rebus Romanis celebris et elegantia uitae, quam clariorem effecit, ut par ingenio, ita morum diuersus. ») Perse se lia chez lui avec Plotius Macrinus, homme très cultivé, à qui il a dédié sa deuxième satire (« Alloquitur Macrinum, hominem sane eruditum et paterno se affectu diligentem, qui in domo Seruiliti didicerat, a quo agellum

comparauerat indulto sibi pretio aliquanto » scol.). Sur Nonianus, cf. Jahn *Proleg.*, p. xxxvii, et mon *Essai sur Perse*, p. 43-45.

1. *Aequaeuum* ne doit pas être pris à la lettre : Lucain, né en 39 ap. J.-C., était de cinq ans plus jeune que Perse.

2. *A clamore* : « de pousser des cris d'admiration ». Si l'on maintient le membre de phrase suivant, il faut plutôt lire *recitante eo cum clamore* : « un jour que Perse faisait une lecture au milieu des acclamations ». Mais cf. NC.

sophantium Claudi Agathurni ¹ medici Lacedaemonii et Petroni Aristocratis ² Magnetis, quos unice miratus est et aemulatus, cum aequales essent Cornuti, minor eis ipse. Idem decem fere annis summe dilectus a Paeto Thrasea ³ est, ita ut peregrinaretur quoque cum eo aliquando, cognatam eius Arriam uxorem habente.

6 Fuit morum lenissimorum, uerecundiae uirginalis, famae ⁴ pulchrae, pietatis erga matrem et sororem et amitam ⁵ exemplo sufficientis. Fuit frugi, pudicus.

7 Reliquit circa sestertium uicies ⁶ matri et sorori : scriptis tantum

NC. Agathurni Bücheler : Agaturrhini L ; Agaturrini PG ; Agaturini M (Agaterni Pithou ; Agathemeri Reinesius (cf. Corp. Inscript. Italiae et Siciliae 1750 = Kaibel : Epigr. gr. 554 : Κλαύδιος ἱητῆρ Ἀγαθῦμερος ἐνθάδε κείμενος) ; Agathini Osann (cf. C. I. It. 2064 (= K. 558) : Κλαύδιος ἱητῆρ Ἀγαθεῖνος) : — Aristocratis Pithou : aristotegratis L GM Aristotelici P ; — minor eis ipse Albini minores ipse les mss. (Cornuto minores ipse dans quelques mss récents et dans Pithou) dont on peut conserver le texte en lisant : « Cornuti minores (= discipuli ; cf. Oudendorp dans son éd. de Suétone) : Ipse [idem : etiam Pithou] decem fere, etc. » (minores et ipsi Jahn ; minor ipse Bücheler ; minor esset ipse Owen) ; — a Paeto Thrasea Juste Lipse : apeti L ; apete M ; ap. G : thrasea L ; thraseam M G ; apud Thraseam P (et Pithou) ; — 6. formae P ; cf. commentaire ; — Leo met entre crochets les mots fuit frugi, pudicus ; cf. Introd., p. x. — 7. sestertium les éd. : sestercias les mss ; — tantum les mss : tamen Vinet suivi par Jahn (éd. de 1843), Certains éditeurs rattachent scriptis. . codicillis à ce qui précède.

1. Personnage inconnu d'ailleurs ; cf. NC.

2. Si la restitution de Pithou est exacte (cf. NC.), il s'agit peut-être ici du grammairien Aristocrates, dont Galien fait mention (*De composit. medicament.*, 12, p. 878-879 Kühn) et qui s'était, lui aussi, occupé de médecine.

3. P. Clodius Thrasea Paetus, stoïcien illustre, né à Padoue (Tac., *Ann.* 16, 21) ; gendre de Caecina Paetus, il entra dans la carrière des honneurs, devint *quindécimuir sacris faciundis* (Tac., *Ann.* 16, 22) et fut, en 56 apr. J.-C., consul *suffectus*. L'austérité de ses mœurs et la dignité de sa vie, unies à une grande douceur de caractère (cf. Pline le J., *Epist.* 8. 22, 3), firent de lui un des sénateurs les plus écoutés (Tac., *Ann.* 13. 49 ; 14. 48-49 ; 15. 20 ; 16. 21), jusqu'au jour où il devint impossible à une voix indépendante de se faire entendre. Dès lors, il s'enferma dans une opposition silencieuse (Tac., *Ann.* 16, 21-22) qui exaspéra la haine de Néron contre lui. Dénoncé par Cossutianus Capito et Eprius Marcellus comme chef du parti des mécontents (Tac., *ibid.*), il se donna la mort (Tac., *Ann.* 16, 35), en 66

ap. J.-C. Sur sa femme Arria et sur sa fille Fannia, femme d'Helvidius Priscus, voy. Pline le J., *Epist.* 7, 19 ; — *Vt peregrinaretur... cum eo aliquando* signifie sans doute que Perse voyagea une fois, en d'autres termes fit un voyage avec Thrasea. (Sur Thrasea, voy. Jahn, *Proleg.*, p. xxxviii, et suiv ; C. Martha, *les Moralistes sous l'empire romain*, p. 116-119, et mon *Essai sur Perse*, p. 33-43.)

4. Si l'on préfère la leçon *formae* (voy. NC.), il ne faut point tirer argument en sa faveur des prétendus portraits de Perse : rien ne nous autorise à reconnaître le poète dans les bustes antiques auxquels la fantaisie de certains modernes avaient attaché son nom : voy. Jahn, *Proleg.*, p. xliiv-xlv.

5. Cette tante paternelle s'était peut-être occupée de l'enfance du poète. (Cf. *Dial. des orat.*, 28 : « Eligebatur autem maior aliqua natu propinqua, cuius probatis spectatisque moribus omnis eiusdem familiae suboles committeretur ».)

6. 2 millions de sesterces, environ 490.000 francs ; on sait que le cens équestre était de 400.000 sesterces, environ 98.000 fr.

ad matrem codicillis¹, Cornuto rogauit ut daret sestertia, ut quidam, centum, ut alii uolunt et argenti facti pondo uiginti² et libros circa septingentos Chrysippi siue bibliothecam suam omnem³. Verum, a Cornuto sublatis libris, pecuniam sorori[bus, quas heredes frater fecerat,] reliquit.

8 Scriptitauit et raro et tarde⁴. Hunc ipsum librum⁵ imperfectum reliquit. Versus aliqui dempti sunt ultimo libro⁶, ut quasi finitus esset⁷. Leuiter conrexit⁸ Cornutus et Caesio Basso, petenti ut ipse ederet,

NC. *sestertia... centum* Gronove : *sestertias* (ou *sestercias*)... *centies* les mss ; — Reifferscheid et Jahn (éd. de 1868) marquent, avec beaucoup de vraisemblance, une lacune après *ut alii uolunt* ; Bücheler écrit : *sestertia, ut quidam dicunt*, C, ut *alii*, L ; — *pondo* L : *pondera* G M P ; — *Chrysippi* est omis par Casaubon, mis entre crochets par Jahn ; — *a Cornuto* les mss : *Cornutus* Pithou ; Bücheler refait ainsi la phrase : *Verum a Cornuto sublatis libris pecunia sororibus... relicta est*. (Notez que, dans certains mss, la phrase suivante commence par un *et* surabondant.) — Avec Consoli, j'ai mis entre crochets *-bus quas heredes frater fecerat*, le pluriel *sororibus* et l'indication *quas heredes frater fecerat*, qui a, au demeurant, tout le caractère d'une glose, ne pouvant se concilier avec *pietatis erga... sororem* ni avec *reliquit... matri et sorori* ; — 8. *Scriptitauit* Bücheler : *et scriptitauit* (*scriptitauit* M) G M ; L ne donne que *et raro et tarde* sans verbe ; *et raro et tarde scripsit* P, et c'est ainsi que lisent la plupart des éditeurs, mais il est peu vraisemblable que le verbe, qui est ici comme la rubrique d'un nouveau paragraphe (cf. *Introd.*, p. v), ne fût pas en tête de la phrase ; — *additi* au lieu de *dempti* Owen, qui applique ceci aux choliambes ; — *ultimo* L G M : *in ultimo* P ; — *libro* M : *ibri* (sc. *libri*) G ; *ibi* LP ; — *ut* LP : *et* G M ; *finitus* MP : *finiitum* L G (*finiturus* Jahn, éd. de 1843, d'après le *Laurent*. 37, 20) ; — *conrexit* d'après la leçon du *Laurent*. 37, 20, *correxit* : *contraxit* G leçon qui peut venir d'une mauvaise lecture de *conrexit*, mais donne un sens satisfaisant si on écrit : « Versus aliqui dempti sunt... *et*, quasi finitus esset, leuiter *contraxit* (le raccourcit un peu) Cornutus » ; con-

1. « Par un codicille qui n'était adressé qu'à sa mère » ; faut-il entendre que Perse prélevait la valeur du legs ou des legs faits à Cornutus exclusivement sur la part de sa mère ?

2. Constr. : *rogauit ut (mater) daret Cornuto, ut quidam uolunt, centum sestertia* (100.000 sesterces, environ 24.500 fr.), *ut alii uolunt et uiginti (libras) pondo argenti facti et...* (c'est-à-dire : « selon d'autres vingt livres pesant — soit environ 6 kg. 540 — d'argent travaillé et en même temps, etc. »)

3. On peut entendre : « les livres de Chrysippe, au nombre de sept cents environ, en d'autres termes, toute sa bibliothèque », ou bien « les livres de Chrysippe ou, selon d'autres, toute sa bibliothèque. » Cette dernière interprétation est la plus naturelle : il est peu vraisemblable, en effet, que Perse n'eût pas en sa possession d'autres ouvrages que ceux de Chrysippe. Mais un grammairien de basse

époque, se rappelant que, selon Diogène Laërce (7, 180), le nombre des livres du philosophe s'élevait à 700, a pu ajouter arbitrairement *Chrysippi*. La construction de la phrase suivante est bizarre, puisque *reliquit* a pour sujet non point *mater*, mais *Cornutus* : cf. NC.

4. Ent. « peu et lentement ».

5. *Hunc... librum*, « le présent livre », c'est-à-dire les *Satires*, que cette biographie accompagne : voy. *Introd.*, p. ix.

6. Ent. « furent retranchés à la fin du livre », et il semble, en effet, que la satire 6 soit inachevée : voy. *infra* les notes sur les derniers vers de cette satire.

7. « Pour qu'il fût comme achevé », c'est-à-dire « pour qu'il eût l'air d'être achevé ».

8. L'expression *leuiter conrexit* s'applique sans doute, si c'est bien la vraie leçon (voy. NC.), au travail de l'*emendatio* : cf. *Introd.*, p. xi.

tradidit edendum. Scripserat in pueritia Flaccus etiam praetextam¹ Vescio et hodoeporicon librum unum et paucos in socrum Thraseae [in] Arriam matrem uersus, quae se ante uirum occiderat². Omnia ea auctor fuit Cornutus matri eius ut aboleret. Editum librum continuo mirari homines et diripere coeperunt³.

9 Decessit autem uitio stomachi anno aetatis XXX⁴.

tractauit L ; *contra et* (sur un grattage) M ; *recitauit* (c'est-à-dire *recit. Persius*) Cornuto P (leçon admise par Pithou, qui lit d'autre part « et quasi » : texte inadmissible, puisqu'il est question de la destinée des satires après la mort du poète, mais qui, rapproché de *contractauit*, a suggéré à Bouhier la conjecture *retractauit*, admise par un certain nombre d'éditeurs) ; — *ipse ederet* L M : *ipse cederet* G P (*ipsi cederet* Jahn, éd. de 1843) ; — *etiam Flaccus* P ; — *Vescio* les mss (surnom analogue à *Rufio* ou *Ruscio* (Cic., *Pro Mil.*, 22, 60), *Luscio* (Suet., *Dom.* 1), *Grandio* (Sén. le Père : *Suas.* 2, 17) ; pour l'emploi du nominatif, cf. Ov., *Mét.*, 15, 96 : « Aetas, cui fecimus aurea nomen » (cf. aussi *ibid.*, 1, 169) et Suét., *Claud.*, 24 : « Gabinio... cognomen *Cauchius* usurpare concessit »). On a proposé : *Restio* (Heinrich, qui renvoie à Macrobe. *Saturn.*, 1, 11, 19, où il est question d'un certain Annius Restio, proscriit par les triumvirs et sauvé par un esclave généreux) ; *Decius* (Düntzer), *Nasica* (Preller), *Vescia* (Hertz, qui renvoie à Liv., 9, 25, 4, où est racontée la prise de Vescia, ville du Latium) ; *nescio quam* (Ribbeck : cf. *nescio cui* (sc. *dicatam*, dans les scolies du *Laurent*, 37, 20) ; — *hodoeporicon* Jahn (éd. de 1868) d'après Pithou (qui écrit ὁδοπορικῶν) : *opericon* les mss ; ὀπωρικῶν (vers sur l'automne), vieille conjecture citée par Jahn (éd. de 1843) ; *oschophoricon* (vers sur les oschophories, fête athénienne) Bücheler ; — *in* (devant *socrum*), omis dans M ; — *socrum* Casaubon : *sorum* les mss ; — Jahn mettait entre crochets tout le membre de phrase *in Arriam matrem*, le tenant pour une glose : mais la glose pourrait bien être au contraire dans les mots *in socrum Thraseae* (*socrum Traseae* dans M) ; — *aboleret* éd. princeps : *aborteret* L ; *abhorreret* G M P. — 9. *aetatis suae* P. Heinrich consi-

1. « Une tragédie prétexte ». On sait que la tragédie destinée aux lectures publiques fut en vogue au 1^{er} siècle de l'empire. Il suffit de rappeler les noms de Pomponius, de Sénèque, de Maternus : ce dernier avait composé au moins deux tragédies prétextes, un *Domitius* et un *Caton* (*Dial. des orat.*, 3) ; et l'*Octavia*, jointe dans les mss aux tragédies de Sénèque, est vraisemblablement de la même époque.

2. *Hodoeporicon* = ὁδοπορικῶν : nous dirions « d'impressions de voyage ». Si la restitution est exacte (voy. NC.), il s'agit peut-être ici d'une œuvre analogue au livre III de Lucilius et à la satire 1, 5 d'Horace, et qui aurait eu pour sujet le voyage que Perse avait fait en la compagnie de Thrasea (voy. *supra*, § 5) ; — *in socrum Thraseae*, « en l'honneur de la belle-mère de Thrasea » ; cf. Cic., *De Orat.*, 2, 86, 352 : «... cum cenaret... Simonides apud Scopam... cecinissetque *id carmen quod in eum scripississet*... » On connaît la mort héroïque d'Arria la mère (cf. Tac., *Ann.* 16, 34 : « Arriam... tentantem... exem-

plum *Arriae matris sequi* ») : son mari Caecina Paetus s'était associé sous Claude (en 42 ap. J.-C.) à la tentative malheureuse de M. Furius Scribonianus, légat de Dalmatie, pour s'emparer du pouvoir impérial (voy. Suét., *Claude*, 13, et *Dion Cass.*, 60, 15) ; il fut amené à Rome pour y être jugé ; Arria, à qui l'on n'avait pas permis de s'embarquer avec lui, loua une barque de pêcheur et le suivit ; puis, pour l'encourager à mourir sans défaillance, elle se frappa la première et lui tendit le poignard en disant « Paete, non dolet », (voy. Pline le J., *Epist.*, 3, 16).

3 Ceci se trouve confirmé par Quint. (10, 1, 94 : « Multum et uerae gloriae quamuis uno libro Persius meruit ») et par Martial (4, 29, 7 : « Saepius in libro memoratur Persius uno Quam leuis in tota Marsus Amazonide »).

4. Né le 4 décembre 34 ap. J.-C., Perse n'avait pas tout à fait 28 ans lorsqu'il mourut, le 24 nov. 62 (v. *supra*, § 1). Faut-il admettre que le biographe s'est contenté ici du chiffre rond ? ou qu'il a

10 [Sed mox ut ¹ a schola magistrisque deuertit, lecto Lucili libro decimo ² uehementer saturas componere instituit. Cuius libri principium imitatus est. sibi primo, mox omnibus detractus ³ cum tanta

dérail toute la phrase comme l'interpolation d'un grammairien qui aurait imaginé pour Perse une fin digne d'un satirique, c'est-à-dire un accès de colère (c'est ainsi qu'il entendait *uitio stomachi*) : mais les mots *uitio stomachi* peuvent parfaitement s'appliquer à une maladie d'estomac, et il est naturel que le biographe d'un poète mort jeune nous dise quel mal a enlevé celui-ci. Pour le chiffre XXX, qui est en contradiction avec les dates données plus haut, § 1^{er}, et que Reiz remplaçait par XXIX, voy. le commentaire explic. ; — 10. Heinrich met entre crochets tout ce dernier paragraphe, avec raison, je crois : cf. *Introd.*, p. v, ix, x ; — *diuerterat* P ; — *instituit* L M *studuit* G P ; — [Cuius... imitatus est] Marx (*Lucil. reliq.*, I, p. 27, n° 383) ; — *detractus* G : *detractatus* L *detractatis* M P (leçon suivie par Pithou ; mais que faisait-il de *sibi* ?) ; *detractatus* Elias Vinet (leçon admise par Leo).

compté entières, à la manière romaine, l'année 34 et l'année 62 ? Mais ce dernier mode de calcul ne donnerait que XXIX, et c'est peut-être le chiffre qu'il faut rétablir (cf. St Jérôme cité *supra* n. 3 sur le § 1^{er}).

1. *Mox ut* : « aussitôt que », est devenu dans la basse latinité, en particulier chez Grégoire de Tours (cf. Max Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 320) « comme une nouvelle conjonction » (chez Tite-Live, 3, 52, 7 : « Quid si plebs *mox*, ubi parum secessionem moueamur, armata ueniat ? » *mox* garde, au contraire, toute sa valeur. et, chez Florus, 2, 4, 2 : « *mox* ut caluere pugna, statim in sudorem eunt », tout le passage est suspect) : l'emploi de cette locution n'a rien de surprenant si nous avons affaire ici à une addition de basse époque.

2 Il ne nous reste, de la satire X de Lucilius, que 8 fragments, dont le plus long n'a que deux vers (voy. Marx, *Lucil. reliq.* I, p. 27, v. 385-393) : dans un de ces fragments (386-387), le satirique semble railler un orateur et, dans un autre (388), un poète. D'après Porphyryon (*Ad Horat.*, Sat. 1, 10, 53), ce livre était un de ceux où Lucilius se moquait d'Accius (« Facit autem haec Lucilius cum alias, tum maxime in III libro : meminit (?) VIII et X »). Le membre de phrase *Cuius libri principium imitatus est* s'explique peut-être par une confusion née de la scolie citée plus bas (Sat. 1, 1), où il est dit que Perse a pris le 2^e ou plutôt le 1^{er} vers) de sa 1^{re} satire au l. I de Lucilius (voy. Marx, *Lucil. reliq.* II, p. 145).

3. *Detractus* : ent. qu'il commence par se dénigrer lui-même : mais ce n'est qu'une manière de faire accepter les attaques qu'il va lancer contre d'autres écrivains. Sur l'emploi de ce procédé par Lucilius, cf. Hor., *Sat.*, 1, 10, 53-55 : « Nil comis tragicæ mutat Lucilius *Asci*, Non ridet uersus Enni grauitate minores, Cum de se loquitur non ut maiore reprehensio ? » ; mais ces derniers mots indiquent de la modestie, réelle ou affectée, plutôt que le dénigrement de soi, et, d'autre part, lorsque Perse écrit, au second vers de sa 1^{re} Sat. « *Quis leget haec ?* », il n'entend point du tout se rabaisser. Peut-être le grammairien qui a rédigé ce supplément à la *Vita* considérait-il les choliambes, auxquels l'expression *sibi detrachere* peut s'appliquer parfaitement, comme le prologue de la Sat. I. — Il faudrait logiquement « *Sibi primo detrachens, mox omnibus detractus* » (à moins qu'on ne tienne les mots *cuius... imitatus est* pour une interpolation). La construction classique de *detrachere*, dans le sens de dénigrer, rabaisser, est *aliquid detrachere de aliquo* ou *de aliqua re* (cf. Cic. in Pis., 29, 71) ou, absolument, *detrachere de aliquo* ou *de aliqua re* (*De Orat.*, 1, 9, 35) ; le tour *detrachere alicui rei* apparaît chez Quintilien (12, 9, 7) et chez Martial (11, 94, 1) ; *detrachere alicui* ne semble pas se rencontrer avant le commencement du III^e siècle. Porphyryon, *Ad Horat.*, Sat. 2, 1 30 : « Dicit sua scripta quod nulli nisi merito *detrachat* ». Il est fréquent chez saint Jérôme.

recentium poetarum et oratorum insectatione, ut etiam Neronem principem illius temporis inculpauerit ¹ : Cuius uersus in Neronem cum ita se haberet : « Auriculas asini Mida rex habet », in eum modum a Cornuto, ipse tantummodo ⁵, est emendatus : « Auriculas asini quis non habet ? », ne hoc in se Nero dictum arbitraretur ³.]

NC. Les mots *principem illius temporis* sont omis par Pithou et par plusieurs autres éditeurs : et, de fait, si l'on attribue cette dernière partie de la *Vita* à Probus ou à Suétone, on ne peut voir dans cette indication qu'une glose ; — *culpauerit* G ; *culparit* P ; — *haberent* L P ; *hunc* (au lieu de *eum*) P ; — *ipse tantummodo* les mss : *ipso tantummodo* Pithou ; *ipso nondum mortuo* Barth ; *ipso tunc iam mortuo* Heinrich (*ipso iam tum m. Preller*) ; *ipso tantum nomine mutato* Bücheler ; — *Nero in se* G P ; — *dictum* L M.

1. La Satire I de Perse est dirigée en effet contre la poésie à la mode et contient, incidemment, un trait contre les orateurs (v. 83 et suiv.) ; d'autre part, des scolies, de valeur très douteuse (voy. mon *Essai sur Perse*, p. 221 et suiv.), signalent dans cette satire toute une série d'allusions à Néron : v. 4 : « *Polydamas*, i. e. *multinuba*. *Polydamas autem Nero*, quod multis nupsit, aut quod timidus et imbellis fuit, ut apud Homerum inducitur *Polydamas* » ; — v. 29 : « *Occulte autem tangit Neronem*, cuius carmina, quia imperabat, per scholas celebrabantur » ; — v. 99 et suiv. : « *Hi uersus Neronis sunt* » ; — v. 120 : « *Et dicitur Neronem et Claudium tetigisse sub allegoria Midae*, qui aures maximas habuerunt » ; v. 121 : « *Non tibi illud dem, si mihi Iliada Labeonis aut Neronis Troicon tradas* ; scripsit enim Nero Troicon » ; — v. 128 : « *Hoc*

de Nerone, qui invehitur contra tragoe-diographos. »

2. *Ipse tantummodo* : « lui seulement », c'est-à-dire qu'il ne modifia aucun autre vers. On sait que le latin de la décadence fait un emploi très étendu de *ipse* (dans les traductions de la Bible antérieures à la Vulgate, on trouve ce mot à la place de *hic* ou de *ille*, ou bien avec la valeur de l'article) : ici, il signifie à peu près *lui précisément*, ce qui n'est pas incorrect.

3. Le même fait (ou la même légende) est rapporté dans les scolies Sat. I. 121) : « *Persius sic scripsit* : « *Auriculas asini Mida rex habet* », sed Cornutus hoc mutauit ita ponens : « *Auriculas asini quis non habet ?* » ueritus ne Nero in se dictum putaret ». Sur la valeur de ces témoignages, voy. Haguenin, *Revue de Philol.*, 23 (1899) p. 301 et suiv., et mon *Essai sur Perse*, p. 218 et suiv.

A. PERSI FLACCI
SATVRARVM
LIBER

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- P = Montepessulanus 125 (Pithoeanus).
p = le correcteur le plus ancien de ce manuscrit (cf. *Introd.*, p. xiii).
A = Montepessulanus 212.
B = Vaticanus tabularii basilicae H 36.
 α = l'accord de A B.
Bob. = Vaticanus 5750 ou feuillet palimpseste de Bobbio (*Sat.*, 1, 53-104).
Val. = manuscrit de Valenciennes n° 410.
 φ = accord de deux manuscrits au moins des x^e-xiii^e siècles.
Sch. = scolies.
-

PROLOGUS

Perse n'est pas un de ces poètes qui se croient ou se disent inspirés par les Muses (v. 1-3) ; il ne prétend point rivaliser avec ceux dont le portrait orne les bibliothèques ; par le caractère de ses œuvres, il n'est de la corporation qu'à moitié (v. 4-7). Mais est-il, après tout, si difficile d'en être tout à fait ? La faim, qui rend les perroquets et les pies habiles à imiter la parole humaine, n'est-elle pas l'unique inspiratrice de maint poète (v. 8-14) ?

Ce morceau, écrit en choliambes, était-il vraiment destiné à servir de prologue ? ou bien Perse, avant de se consacrer à la satire, avait-il composé de courtes pièces à l'imitation des poètes grecs, disciples, plus ou moins, du cynisme, comme Phoenix de Colophon, qui avaient fait revivre, à l'époque alexandrine, le vieux mètre d'Hipponax ? Et avons-nous, ici, un échantillon de ces œuvres de jeunesse, ou même deux, si l'on admet qu'une seconde épigramme commence avec les mots : *Quis expediuit psittaco suum « chaere »* ? La question est très débattue (voy. mon *Essai sur Perse*, p. 155 et suiv. ; p. 175 et suiv. ; p. 353 et suiv.)

Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipiti somniasse Parnaso

NC. α rejette les choliambes à la fin du livre ; P les place en tête ; mais en réalité « P ouvre par 2 feuillets blancs..., dont le premier a été négligé au foliotage. Le second (dit f. 1) contient au verso les choliambes, mais ils ne sont pas de P (ent. qu'ils ne sont pas de la main du copiste). Ils sont bel et bien de p (ent. du correcteur le plus ancien du Pithoeanus) ». (F. Nougaret : *Juvénal, omission du fragm. Winstedt*, dans les *Mélanges Chatelain*, Paris (1910), p. 262. On trouve les choliambes désignés, dans quelques mss, sous le nom de *prooemium* ou *prohemium*, dans d'autres mss et dans les scolies sous le nom de *prologus*. — 3. *Memini me ut p α*, leçon inconciliable avec le mètre (cf. *Introd.*, p. xxviii). La bonne leçon est donnée par les scolies sur la *Thébaïde* de Stace (1, 62), qui citent le début de ce prologue. *Me* est sans doute une glose qui a pénétré dans le texte : cf. 5, 41.

1. *Fonte... caballino*, « la source chevaline », c'est-à-dire « la source d'Hippocrène » ; traduction plaisante d'ἵππου κρήνη. L'emploi du mot vulgaire *caballinus* pour *equinus* rend la parodie plus sensible. — Ennius se vantait d'avoir bu à la source d'Hippocrène : cf. *Prop.*, 3, 3, 5-6 :

Paruaque tam magnis admoram fontibus ora
Vnde pater sitiens Ennius ante bibit.

— *labra prolui* : l'emploi de *proluere* dans

le sens de « mouiller en buvant » n'est pas rare chez les poètes (cf. Virg. : *En.*, 1, 739 ; Hor. : *Sat.*, 1, 5, 16 ; 2, 4, 26-27). Nous disons : « humecter ».

2. *In bicipiti... Parnaso* : de l'Hélicon, où coule la source d'Hippocrène, Perse nous transporte sur le Parnasse. Ce massif a plusieurs sommets, mais les poètes l'appelaient *biceps*, par allusion à la fontaine de Castalie qui jaillissait entre les deux cimes principales, le Nisa et le Cyrrha.

Memini, ut repente sic poeta prodirem ;
 Heliconidasque pallidamque Pirenen
 Illis remitto, quorum imagines lambunt
 Hederae sequaces : ipse semipaganus

5

NC. 3. *prodirem* α : *prodierim* p, leçon condamnée par la syntaxe et par le mètre, et d'ailleurs accompagnée de la glose *i. apparerem* qui rectifie le temps ; peut-être provient-elle d'une correction mal comprise de *prodirim* : voy. Havet : *Manuel de critique verbale*, § 1102. — 4. *Heliconidasque* φ : *Eliconiadasq.* p ; *Aeliconiadas* α. Pour conserver la leçon de p, il faudrait admettre l'emploi sans exemple d'un anapeste au second pied du choliambe ou, par une synizèse très dure, compter *ia* pour une seule syllabe : il est plus simple d'y voir une correction malheureuse de la forme rare *Heliconidas* ; — *Pyrenen* p : *sirenen* α. — 5. *remitto* p α Val. : *relinquo* φ ; — *lambunt* p Val. : *ambiunt* (dissyll.) α.

2-3. *Somniasse...* *memini* : allusion railleuse au songe dont Ennius avait placé le récit au début de ses *Annales* : cf. 6, 9. Sur l'emploi de l'inf. pf. avec *memini*, cf. Riemann : *Synt. lat.*, § 154, rem. 5, et Riemann-Goelzer : *Gramm. comp. du grec et du latin*, *Synt*, § 283, rem. 1 et la note. On peut comparer le tour français : « Ai-je rêvé ? Je ne m'en souviens pas ».

3. Sic : « comme cela, sans autre effort » : cf. l'emploi de οὕτως en grec après un participe, après une propos. temporelle ou conditionnelle, dans le sens de « alors » (parex. Xén. : *Hellén.*, 6, 4, 24 : συμβουλευόμενοι ἀναπνεύσαντας... οὕτως εἰς μάχην ἵεσθαι ; — *poeta prodirem* : plus expressif que *poeta euaderem* qui signifierait simplement « devenir poète ». Nous dirions : « me révéler poète ».

4. Perse nous ramène sur l'Hélicon en nous parlant des déesses de cette montagne, c'est-à-dire des Muses, invoquées par Hésiode et les poètes de Béotie comme des divinités autochtones, adorées pour la première fois sur l'Hélicon par les Aloïdes Ephialtes et Otos, géants fils de Poséidon, une des divinités béotiennes primitives. La forme ordinaire est *Heliconiadae* : cf. NC. — *Pallidam...* *Pirenen* : *Pirene* était le nom d'une fontaine de l'Acro-Corinthe ; elle avait jailli, selon la légende, à l'endroit où Pégase, sorti de la tête de la Gorgone, était venu prendre terre après son premier vol. Elle était consacrée aux Muses (cf. Stace : *Silv.*, 1, 4, 27, et *Theb.* : 4, 60 et suiv.). *Pallida* est pris au sens actif : *qui fait pâlir* (cf. Horace : *Od.*, 1, 4, 13 : *pallida mors* ; Prop., 4, 7, 36 : *pallida uina*). Sur la pâleur studeuse des poètes, cf. *Sat.* : 1, 26.

5. *Remitto* : « je laisse, je cède ». Ce verbe est employé par Cic. (*Verr.*, 2, 5, 9, 22, et *Pro Planc.*, 30, 73) comme synonyme de *concedo*.

5-6. *Quorum imagines lambunt hederae sequaces* : c'était l'usage, à l'époque impériale, de placer, dans les bibliothèques publiques et privées, le buste des grands écrivains (voy. Pline : *N. H.*, 35, 9). Les mots *lambunt hederae sequaces* désignent une couronne de lierre. Le lierre, consacré à Bacchus, était un des emblèmes de la poésie (*Doctarum hederae praemia frontium*, Hor. : *Od.*, 1, 1, 29). *Lambunt* est un équivalent, peut-être ironique, de *cingunt*. *Sequaces* ne signifie pas seulement flexible, mais grimpant (cf. Virg. : *Bucol.*, 4, 19 : *errantes hederas*).

6. *Ipse* fait antithèse avec *illis*. — *Semipaganus* : nous dirions « je ne suis qu'à moitié de la confrérie ». Perse assimile le culte des Muses (*communia poetarum sacra*, comme dit Ov. : *Pont.*, 2, 10, 17 ; 3, 4, 67, etc.) à celui qui unissait pour les *Paganalia* tous les habitants d'un même bourg, et il déclare qu'il n'est du bourg qu'à moitié. Horace avait dit avant lui que le satirique ne mérite pas véritablement le nom de poète (*Sat.*, 1, 4, 39 : « Primum ego me illorum, dederim quibus esse poetis, Excerptam numero »). D'une manière plus subtile, Casaubon tirait un sens analogue de l'opposition consacrée entre *paganus* et *miles* : dans le corps (*militia*) des poètes, Perse ne mérite qu'à demi le nom de *miles* (soit par la nature de ses œuvres, soit par l'insuffisance de son inspiration : car il peut y avoir ici un trait de modestie personnelle, sincère ou ironique), J.-J. Hartmann a

Ad sacra uatum carmen adfero nostrum.

Quis expediuit psittaco suum « chaere »

Picasque docuit uerba nostra conari ?

Magister artis ingenique largitor

10

Venter, negatas artifex sequi uoces.

NC. 8. *expediuit* p A² Val. : *expediit* α ; — *Kere* p : *cere* supine α ; M. Leo croit que *supine* est une mauvaise lecture de *suum* πῖνε, que l'original devait porter en marge comme indication de variante ; mais il y a eu peut-être ici insertion d'une remarque grammaticale sur le possessif *suum* employé d'une manière ambiguë (*supine*), puisqu'il porte sur *psittaco* et pourrait porter sur *quis* (pour le sens de l'adv. *supine*, cf. *supina*, noms verbaux, formes *ambiguës*, capables à la fois des sens actif et passif ; *supina uerba*, verbes à voix *ambiguë*, comme *uapulo* ou comme *audeo*, *ausus sum*). M. Havet, à qui appartient cette hypothèse (voy. *Man. de crit. verb.*, § 1184) ajoute : « *Supine* a chance d'être une des gloses visées par le et *adnotati* de Tryphonianus (cf. *Introd.*, p. xiii). » Mais les exemples font défaut pour confirmer l'emploi de l'adv. *supine* dans la terminologie grammaticale. — 9 *Picasque* p A² : *picamque* α ; — *uerba nostra* p : *nostra uerba* α Val ; — *conari* p α Val. : *blandiri* sch. — 10. *ingenique* a été substitué par les éd. à *ingenique*, leçon des mss, qui donnerait un anapeste au 4^e pied ; l'emploi du gén. en *ii* est d'ailleurs contraire à l'usage de Perse aussi bien qu'à celui d'Horace (cf. *Atti*, 1, 50 et 76 ; *Arreti*, 1, 130 ; *Enni*, 6, 10). — 11. *artifex* p Val. : *artissex* α.

repris récemment *Mnemosyne* XLI (1913) une vieille interprétation, simple, mais peu vraisemblable : pour lui *semipaganus* = *semirusticus*, et il entend : « J'apporte ici des vers tels que nous, paysans et demi-paysans, avons coutume d'en faire. »

7. *Vatum* : *uates*, vieux nom des poètes (cf. Varron : *L. l.*, 7, 36), est sans doute employé ici avec une nuance d'ironie. — *Carmen nostrum* : « mes vers », c'est-à-dire « mes satires », si les choliambes étaient réellement le prologue du recueil, ou « mes épigrammes », si nous devons y voir des essais sans rapport avec le reste du livre. *Nostrum* au lieu de *meum*, sans doute par nécessité métrique. Mais le rapprochement du sing. *adfero* et du possessif pluriel *nostrum* n'a rien d'extraordinaire : Catulle (68, 37-38) avait dit : « *Nolim statuas nos mente maligna id facere* »

8. *Expediuit psittaco suum chaere* : on peut voir dans *psittaco* un datif et entendre « qui a débrouillé (c'est-à-dire a fait articuler nettement) au perroquet son salut ! » ou un ablatif, et, en ce cas, le sens serait : « qui a tiré du perroquet son salut ! » (cf. Virg., *En.*, 1, 701-702 : « ... famuli... Cererem... canistris expediunt »). — *Suum chaere*. « le *chaere* qui lui est propre, le « salut ! » que, seul parmi les oiseaux, il est capable de prononcer ».

9. *Verba nostra* : « des paroles humaines ». Je ne crois pas que l'expression

signifie *uerba Romana*, « des paroles latines », par opposition au *chaere* du perroquet, qui est un mot grec. Les deux vers ne sont qu'une périphrase pour dire : « qui a rendu le perroquet et la pie capables de parler ? » — *Verba... conari* : « prononcer avec effort, articuler laborieusement les paroles... » : nous avons ici un développement du tour *magnum opus... conari* (Cic. : *Orat.*, 10, 33).

10-11. L'idée que le besoin rend ingénieux était un lieu commun de la poésie (Théocrite, 21, 1 : Ἄ πενία... μόνα τὰς τέχνας ἐνέλπει ; Plaute : *Stichus*, 178 : « Paupertas ... omnes artes perdocet » ; Phèdre : *Append.*, 20, 7 : « ... etiam stultis acuit ingenium fames » — *Largitor*, « dispensateur », forme avec *uenter* une alliance de mots plaisante, l'estomac étant fait pour recevoir, non pour donner.

11. *Negatas* : ent. « refusées par la nature » ; cf. Manilius, 5, 378-380 : « ... linguas hominum sensusque docebit (l'homme né sous la constellation du cygne) Aerias uolucres .. Verbaque praecipiet naturae lege negata » *Artifex*, employé ici comme adj., dans le sens de « habile » (cf. Cic. : *Brut.*, 25, 96 : « artifex... stilus » ; Prop. : 4, 2, 62, et Ovide., *Mét.*, 15, 218 : « artifices... manus »), est construit avec l'infinitif, par un tour fréquent chez les poètes et dont Perse use volontiers : cf. 1, 59, (*mobilis*), 70 (*artifex*) ; 118 (*callidus*) ;

Quod si dolosi spes refulserit nummi,
 Coruos poetas et poetridas picas
 Cantare credas Pegaseium nectar.

NC. 12. *refulserit* p Val. : *refulgeat* α p² (les scolies connaissent les deux leçons). — 13. *poetridas* p α φ : *poetrias* φ. — 14. *pegaseium* sch. : *per pegaseum* p (*perpegaseum* φ); *pegaseum* α; la leçon *pegaseium* est celle qu'impose le mètre; — *nectar* α sch. : *melos* p Val sch.; *cantare Pegaseium melos credas* Antoine de Nébrissa. *Melos* détruit le rythme choliambique; Casaubon le conservait, en admettant, dans ce mot grec, l'allongement arbitraire de l'é, à la manière homérique. Mais il est plus naturel d'y voir une glose qui, dans p et plusieurs autres mss, s'est substituée à *nectar*, parce que *cantare nectar* faisait une expression assez surprenante : cf. L. Quicherat, *Mélanges de Philol.*, p. 79 et suiv.

2, 34 (*peritus*), 5, 15-16 (*doctus*), 24 (*cautus*); 6, 3 (*opifex*), 6 (*egregius*), 24 (*sollers*). — *Sequi* : il me semble que *sequi*, rapproché de *negatas*, prend la valeur de *assequi*. « atteindre », c'est-à-dire « reproduire », et ne signifie pas seulement « suivre, imiter ».

12. *Dolosi* : « séducteur, corrupteur »; ce n'est pas ici, avec *nummi*, une simple épithète de nature : l'or tente des hommes sans talent et les pousse à se donner, d'une manière en quelque sorte frauduleuse, pour des poètes inspirés — *Refulserit* : nous disons, par la même métaphore : « l'espoir a lui ». Mais le voisinage de *nummi* rend ici au verbe *refulgere* toute sa force première : nous voyons l'éclat de la pièce d'or.

13. « Des poètes corbeaux et des poétesses pies » : *coruos* et *picas* ont la valeur de deux épithètes : cf. 1, 69 (*heroās sensus*) et 6, 74 : *popa uenter*. Ent : « On verra des gens aussi mal doués pour la poésie que le corbeau et la pie peuvent l'être pour le chant se mettre à faire des vers. » On arrive, d'ailleurs, au même sens si l'on entend : « des corbeaux (devenus) poètes et des pies (devenues) poétesses ». Le féminin *poetridas* a pu être amené par *picas*, pris comme synonyme de *coruos* pour dé-

signer les mauvais poètes. Mais l'expression est plus piquante si elle vise des femmes faisant profession de poésie. — Au lieu de *poetridas*, on attendrait *poetrias*, d'après le grec ποιήτρια (cf. Cic. : *Pro Caelio*, 27, 64 : «... haec tota fabella ueteris... poetriae»; mais *poetridas*, attesté par l'accord des bons mss, semble souligner le caractère professionnel d'un art sollicité par le gain : ποιητρίς, ἰδος est, en effet, formé comme ὀρχηστρίς, ἰδος, « danseuse », αὐλητρίς, ἰδος, « joueuse de flûte », etc. Il existe d'ailleurs un ε, de ποιητρίς (Scolies d'Héphestion, 2, 10 : "Ὀμηρος... υἱὸς ὁ Μυροῦς τῆς Βυζαντιάς ποιητρίδος; voy. *Hephaest. enchirid.*, p. 279, 9, de l'éd. Consbruch Leipzig, 1906.

14. *Cantare... Pegaseium nectar* : ent. : « composer des vers qui coulent comme les flots divins de la source d'Hippocrène ». *Pegaseium nectar* rappelle le *poetica mella* d'Horace (*Epist.*, 1, 19, 44); D'autre part, Pindare (*Olymp.*, 7, 7) et Théocrite (7, 82) s'étaient servis du mot νέκταρ pour désigner des poèmes harmonieux; mais la combinaison du mot propre *cantare* avec le mot *nectar* employé métaphoriquement dans le sens de *carmen nectareum* est une hardiesse qui semble n'appartenir qu'à Perse.

SATIRE I

Un satirique ne doit pas s'attendre à être goûté du public romain ; mais la valeur d'une œuvre n'a point pour mesure le jugement de la foule ; et d'ailleurs, on ne peut s'empêcher de rire en voyant la manière dont les hommes d'aujourd'hui emploient leur temps (v. 1-12). Chacun s'enferme pour écrire, prose ou vers, quelque œuvre du genre sublime ; puis il revêt ses plus beaux habits et, lisant de sa voix la plus onctueuse, il jette ses auditeurs dans des transports de volupté (13-23). C'est pour de pareils succès qu'on pâlit sur les livres : on ne conçoit rien de plus beau que d'être montré du doigt dans la rue et de servir de texte de leçon pour les écoliers (24-30) ; faut-il croire qu'on envie la gloire posthume de laisser des œuvres débitées et acclamées dans les banquets par des convives qui n'ont plus leur sang-froid (30-40) ? Sans doute il n'est pas un écrivain qui ne souhaite d'être loué et de survivre dans son œuvre (40-47). Mais que valent les cris d'admiration dont on se grise aujourd'hui ? Prodigués aux œuvres les plus insipides, ils ne sont souvent qu'un moyen commode, pour des parasites et des flatteurs, de s'acquitter à peu de frais envers un amateur riche et généreux dont ils se moqueront par derrière (48-62). Mais ce que le public se plaît surtout à louer chez les poètes contemporains, c'est l'élégance d'une versification coulante et l'éclat des lieux communs moraux (63-68). Aussi, que voit-on ? Les adolescents même, encouragés par leurs pères, s'essaient à des ouvrages qui dépassent leurs forces : avant de s'être exercés à développer en vers latins les thèmes descriptifs les plus rebattus, ils entreprennent hardiment de faire parler les héros et de composer des tragédies ; et on les mettra bien au-dessus de Pacuvius et d'Accius, dont il est facile de railler le style suranné (69-78). Ainsi le goût des jeunes gens s'altère pour toujours : ils se complairont jusqu'à la vieillesse en un vain cliquetis de mots, propre à ravir un auditoire de petits maîtres. Devant les tribunaux même, eussent-ils à défendre leur propre honneur et leur propre vie, ils ne chercheront que les applaudissements, ils ne songeront qu'à parer leur style de figures savantes, quand il faudrait émouvoir les juges par les accents sincères d'un pathétique vrai (79-91). Et que dire de cette élégance, si vantée, de la versification nouvelle ? Il n'y a là que petites habiletés de facture et que molles cadences : c'est de la littérature de mignons et d'eunuques (92-106). On dira peut-être à Persé qu'il n'est point, pour autant, nécessaire d'écorcher par des vérités trop rudes les oreilles des grands et de se faire des ennemis : mais il réclame, pour sa part, le droit, qu'on n'a refusé ni à Lucilius ni à Horace, de critiquer et de railler les vices et les défauts contemporains (107-123). Seulement, il n'attend et ne souhaite que l'approbation des hommes de goût, de ceux qui lisent et admirent les vieux comiques d'Athènes : peu lui importe la louange ou le blâme des gens vulgaires ou grossiers qui se font gloire de mépriser la Grèce, la science et la philosophie (123-134).

On peut tirer une indication chronologique des vers 85-87 : le personnage mis en scène dans ce passage, Pédius, est apparemment le concussionnaire Pédius

Blésus, accusé en 59 ap. J.-C. par les habitants de Cyrène (Tac. : *Ann.*, 14, 18). En conclurons-nous que la satire 1 tout entière n'est pas antérieure à cette date ? D'après les indications contenues dans le dernier paragraphe de la *Vita Persi* (§ 10), elle serait la première dans l'ordre du temps comme elle est la première dans le recueil ; si nous devons en placer la rédaction en l'année 59, au plus tôt, les six satires de Perse ne représenteraient qu'un travail de trois années, puisque le poète est mort en 62 : et, comme elles ne font, après tout, qu'un total de 650 vers, on pourrait encore parler de cette lenteur de composition attestée par le biographe (§ 8 : *Scriptitauit tarde*), à moins qu'on ne préfère considérer les vers sur Pédus, qui forment une sorte de parenthèse, comme une addition faite après coup. Au surplus, le dernier paragraphe de la *Vita Persi* est d'une valeur incertaine, et plusieurs critiques, refusant d'en tenir compte, ont soutenu que la satire 1 était, selon toute vraisemblance, la dernière œuvre du poète (voy. mon *Essai sur Perse*, p. 175) : opinion peu admissible si, comme je le pense, la satire 6 est restée inachevée.

O curas hominum, o quantum est in rebus inane !

NC. P a, comme titre courant, *Thebaidorum Persi satura* : il est probable que, dans le ms. qui a servi d'original au copiste de P, les satires de Perse étaient immédiatement précédées de la *Thébaïde* de Stace, comme elles le sont encore dans le *Parisinus* 8055 ; α porte un *incipit* ainsi libellé : *persii flacci satirarum incipit*, et Val. : *incipit Persius*.

1-3. Perse, voyant les vains soucis et les futilités qui occupent les hommes, se demande qui lira ses vers. Le ton n'est pas celui de Lucrèce s'écriant (2, 14) : « O miseras hominum mentes, o pectora caeca ! » Le préambule finit par un éclat de rire (v. 12 : *cachinno*), et nous devons bien plutôt songer ici à Démocrite, de qui Juvénal a dit (10, 51-52) : « ridebat curas nec non et gaudia uulgi, Interdum et lacrimas. » On attribue d'ordinaire la question *quis leget haec* à l'interlocuteur que Perse s'est donné dans ce préambule, et l'on établit de la manière suivante l'enchaînement des questions et des réponses : les exclamations *O curas hominum*, o, etc. faisant prévoir une satire. « Une satire ? » dit quelqu'un, « crois-tu avoir beaucoup de lecteurs ? — C'est à moi que tu parles ? » réplique le poète ; « aucun, assurément. » — « Aucun ? » reprend l'autre, surpris de tant de clairvoyance. — « Bien peu, en tout cas. » — « Il est vraiment lamentable », conclut l'interlocuteur, « d'écrire pour ne pas être lu ». Mais, en ce cas, la question *min tu istud ais* ? paraît gauche : il faut, pour la rendre acceptable, interpréter ; « C'est à moi que tu demandes cela ? Je sais mieux que toi ce qu'il faut répondre. » Au contraire, dans la bouche d'un interlocuteur, elle est une manière toute naturelle de se présenter : le poète se parlait à lui-

même, mais quelqu'un l'a entendu et a cru, ou feint de croire, que la question, *quis leget haec* ? s'adressait à lui. D'un autre côté, la réplique *nemo* ? se comprend mal de la part du personnage qui vient de faire entendre à Perse que ses œuvres n'auront pas de lecteur, tandis que le poète, à ces paroles brutales « Personne à coup sûr », peut répondre, avec une nuance d'ironie « Personne, vraiment ? » L'autre lui fait une concession : « Bien peu de gens, en tout cas », et il ajoute : « Il est vraiment lamentable d'écrire pour ne pas être lu. »

1. *In rebus* : faut-il entendre : « in rebus humanis » ? Je crois plutôt que l'expression est synonyme de *in mundo* : cf. *dulcissime rerum* (Hor. : *Sat.*, 1, 9 4). Lucrèce a dit, en parlant du vide : « namque est *in rebus inane* » 1, 330) c'est la même fin de vers, mais *inane*, chez Perse, doit s'interpréter dans son acception morale. Le vers tout entier est pris sans doute à Lucilius : « Hunc uersum, disent les scolies, de Lucili primo transtulit, et humanae uitae uitia increpans ab admiratione incipit. » Certains mss rapportent cette note au vers 2, mais les termes ne s'en appliquent bien qu'au vers 1. D'ailleurs, la double exclamation *O curas .. o quantum*... est dans la manière du vieux satirique : cf. *O Publi, o gurgues Galloni*... (v. 1238 Marx).

Quis leget haec ? — « Min tu istud ais ? nemo hercule ! » — Nemo ? — « Vel duo, uel nemo : turpe et miserabile ! » — Quare ?

Ne mihi Polydamas et Troiades Labeonem

Praetulerint ? nugae. Non, si quid turbida Roma

Eleuet, accedas examenue improbum in illa

5

NC. 5. *pretulerunt* α (corr. A²). — 6. *examenue* P Val. : *examenque* α.

2. *Haec* : i. e. *mea scripta* ; cf. *infra*, v. 125 : « aspice et haec », et, pour la pensée, Horace : *Sat.*, 1, 4, 22 : « cum mea nemo scripta legat ». — *Min* = *mihine* ; cf. v. 22 : *tua* ; — *tu... ais* : pour l'emploi redondant du pronom personnel, particularité de la langue familière, cf. *infra*, 22, 45, 121 ; 2, 21 ; 3, 78 et 94 ; 4, 14 ; 5, 26, 36, 80, 115, 157 ; 6, 22, 37, 63.

3. *Vel duo uel nemo* : c'est le grec ἢ τις ἢ οὐδείς, ἢ ὀλίγοι ἢ οὐδείς ; cf. le français *peu ou point* ; mais nous dirions ici : « Un ou deux tout au plus ». — *Quare* ? ent. : « Pourquoi cela serait-il lamentable ? »

4-5. *Ne... praetulerint* : le tour est elliptique ; il faut entendre : « ueris ne... ? » c'est-à-dire : « Tu crains que Polydamas et nos Troyennes n'aillent me préférer Labéon ? » Certains éditeurs suppriment l'interrogation après *praetulerint* et voient dans *ne* la particule affirmative ; le sens est alors : « Assurément Polydamas et nos Troyennes pourraient bien me préférer Labéon : que m'importe (*nugae*) ? » Mais le tour ne serait guère moins forcé et ne s'accorderait pas aussi bien avec le mouvement général de la phrase. Pour l'emploi du subj. pf. après *ne*, cf. le tour très usité à l'époque impériale « ut sic *dixerim* ».

4. *Polydamas et Troiades* : « Polydamas et nos Troyennes » ; cf. *Iliade*, 22, 100 : Πουλυδάμας μοι πρῶτος ἐλεγχείην ἀναθήσει et 105 : Αἰδεόμην Τρῳάς καὶ Τρωίδας ἐλκεσιπέπλους. Ces deux vers étaient passés en proverbe pour désigner les grands personnages de Rome : Cicéron les cite trois fois plus ou moins complètement dans ses lettres à Atticus (2, 5, 1 ; 7, 1, 4 ; 8, 16, 2). Perse ne parle pas des Troyens, mais seulement des Troyennes. Il s'est rappelé sans doute Virg. : *En.*, 9, 617 : « O uere *Phrygiae* neque enim *Phryges* » (cf. *Iliade*, 2, 235 : Ἀχαιίδες, οὐκ ἐπ' Ἀχαιοί). Il n'y a plus d'hommes dans l'aristocratie romaine, il n'y a plus que des femmes : cf. *infra*, 87 : « an, Romule, *ceues* ? » et

103-104 : « Haec fierent, si testiculi uena ulla paterni Viueret in nobis ? » — *Troiades* : la forme ordinaire est *Troas*, *dis* ; mais, en grec, la forme Τρωίδας, *άδος* est couramment employée par Homère et par les tragiques à côté de Τρωάς, *άδος*. — *Labeonem* : c'est, d'après les scolies, le poète Attius Labeo, contemporain de Perse, désigné plus loin (v. 50) sous son nom d'Attius, et qui avait donné, de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, une traduction littérale, souvent ridicule. Par exemple, il avait rendu le vers « ὦμὸν βεβρώθοις Πρίαμον Πριζμουό τε παῖδας » de la manière suivante : « Crudum manduces Priamum Priamique *pisinnos*. »

5. *Nugae* : « bagatelles », c'est-à-dire : « Cela m'est bien égal ». Plaute dit *nugas* (cf. *Most.* 1088 ; *Pers.* 718 ; *Trinumm.* 396).

5-7. *Non... te quaesieris extra* : on reconnaît ici des idées stoïciennes : les jugements de la foule sont sans valeur ; la raison seule, que nous portons en nous, peut nous donner la mesure de notre mérite.

5-6. *Non... accedas* : ent. : « Tu ne dois pas donner ton adhésion. » L'emploi de *non* pour *ne* est fréquent en poésie ; mais, ici, la substitution de la tournure potentielle à la tournure prohibitive est d'autant plus naturelle que nous avons affaire à une phrase conditionnelle. cf. Hor. : *Od.*, 1, 13, 13 : « Non, si me satis audias, speres. » — *Turbida* : faut-il entendre : « trouble comme une eau bourbeuse » ? Je crois plutôt que le poète songe à la foule confuse (*turba*) qui peuple Rome (cf. *in/ra* 8 : « Romae est quis non ? »)

6. *Eleuet* : « déprécie » ; le mot prépare la métaphore *examen.. in illa trutina castiges* : l'œuvre jugée inférieure remonte avec le plateau dans lequel on l'a placée. — *Examenue* : *ue*, parce que ceci n'est en somme qu'une autre expression de la pensée précédente ; il faut entendre en effet : « Nous ne devons pas adhérer (*accedere*) au jugement du vulgaire ; en d'autres

Castiges trutina, nec te quaesiueris extra.

Nam Romae est quis non ? ac si fas dicere... sed fas :

Tunc cum ad canitiem et nostrum istud uiuere triste

NC. 7. *quaesiueris* PA²Val. : *quaesiuerit* α. — 8. *romae est* P et *romaest* α : la leçon *nam Romae quis non...* ? préférée par certains critiques, parmi lesquels M. Leo, est celle du *Bernensis* 398 (x^e s.), du ms. de Valenciennes (x^e s.), et de quelques autres mss plus récents : c'est, sans doute, une conjecture (voy. *Introd.* p. xxxi). — *ac* P α Val. et la plupart des mss ; la leçon *ah* ou *a*, admise par beaucoup d'éditeurs, ne paraît être qu'une vieille conjecture (v. *Introd.*, *ibid.*) : on la signale dans un petit nombre de mss. dont le plus ancien est le *Monacensis* 330 (xi^e ou xii^e s.) ; plusieurs mss récents donnent *at* ; — 9. *tunc* P : *tum* α.

termes, nous ne devons pas chercher à peser nos œuvres dans la balance faussée du vulgaire, car, quoi qu'on fasse, une balance faussée ne donnera jamais le juste poids. »

6-7. *Examen castigare* signifie : « frapper la languette avec le doigt ». Perse veut dire que c'est peine perdue de chercher, en frappant la languette avec le doigt, à corriger une balance faussée. — *Improbis* sert, aussi bien que *iniquus* (cf. *infra*, 130), à qualifier les falsifications de toute nature. — *Trutina* désigne toute espèce de balance.

7. *Nec te quaesiueris extra* : « Ne te cherche pas toi même au dehors », c'est-à-dire : « ne consulte sur la valeur de tes œuvres, comme de tes actes et de tes biens, que ta propre raison ». — *Nec*, et non plus *ue*, parce que nous passons à une expression toute différente de l'idée. Je remarque aussi que Perse a d'abord employé, comme il est d'usage dans les défenses présentées sous forme de maximes, le subj. présent (*accedas, castiges*) ; il lui substitue ici le subj. pf., peut-être pour donner au conseil un caractère plus direct.

8. *Nam Romae est quis non ?* « En effet, qui n'y a-t-il pas à Rome ? » c'est-à-dire : « Il y a à Rome des gens de toute espèce. » Ceci est une sorte de commentaire de *turbida Roma* (selon d'autres, « Romae est quis non... ? », avec une réticence cachant un mot comme *stultus* ; mais, en ce cas, le *ac* qui suit ne se comprend guère). — *Ac si fas dicere...* « Et, s'il est permis de le dire... » Le poète s'arrête : il craint que ce qu'il allait écrire ne soit trop violent. On peut admettre que ceci prépare les vers 119-121 : « Me mittire nefas ?... Auriculas asini quis non habet ? » En ce cas, le

membre de phrase supprimé par la réticence serait *auriculas asini quis non habet ?* Ce sont ces mots, à plus forte raison, que Perse avait dans l'esprit, si la leçon *Nam Romae quis non...* ? est la bonne (voy. NC.) mais elle nous oblige, il me semble, à lire ensuite « *a* (ou *ah*) si fas dicere ! », leçon moins autorisée encore, que la précédente. — *Sed fas* : « Mais (après tout) ce n'est pas défendu » : le poète se décide à parler. (D'autres ponctuent : « *Sed fas ?* » c'est-à-dire : « Mais cela est-il permis ? » et pensent que le poète indique par cette question qu'il préfère s'abstenir, pour le moment tout au moins. Mais, alors, comment la phrase suivante est-elle amenée ?)

9-12. Le poète, voyant quelle est la vie de ses contemporains, allait livrer le fond de sa pensée ; mais, comme son interlocuteur l'en empêche, il se borne à soulager sa rate par un éclat de rire.

9. *Canitiem* : « nos cheveux blancs, la vieillesse prématurée qui est le résultat de nos excès. — *Nostrum istud uiuere triste* : « notre affectation d'austérité » ; pour le sens de *tristis*, cf. Tac. : (*Ann.*, 16, 22) : « rigidi et tristes », et, pour l'emploi de l'inf. comme substantif, cf. Plaute : (*Cureul.*, 28) : « *tuom amare* » et Cic. : (*De fin.*, 2, 27, 86) : « *beate uiuere uestrum* » ; *Tusc.*, 5, 11, 33 : « *totum hoc beate uiuere* » ; *Ad Att.*, 7, 11, 2 : « *hoc ipsum uelle* ». Mais il semble que personne avant Perse n'eût employé l'inf. joint à un adj. qualificatif (cf. 3, 17 et 6, 39) ; ce tour se retrouve chez Pline le jeune (*Epist.*, 8, 9, 1) : « *illud iners quidem, incundum tamen nihil agere* ».

9-10. *Ad... aspexi* : le tour *aspicere ad* est un archaïsme (Plaut. : *Capt.*, 570 ; *Cist.*, 693, etc.). qui s'était peut être conservé dans le latin familier.

Aspexi ac nucibus facimus quaecumque relictis, 10
 Cum sapimus patruos, tunc tunc... ignoscite — « Nolo ».
 Quid faciam ? sed sum petulanti splene : cachinno.
 Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,

NC. 12 *petulanti splene* α : *petulantis plenae* P, faute provenant d'une mauvaise coupure de *petulantisplene*. — 13. Je signale la conjecture de Markland (*Ad Stat. Silu.*, 4, 4, 67), adoptée par M. van Wageningen, *inclusus numeris ille*, « celui-là enfermé dans les entraves du mètre », *inclusus* s'opposant à *liber*. Mais on s'explique difficilement qu'une leçon aussi simple ait pu s'altérer ainsi. On peut se demander si le texte primitif n'était point *inclusi numeris illi* ; le voisinage du singulier *hic* ayant alors entraîné la substitution de *ille* à *illi*, il fallait, pour que la phrase pût se construire grammaticalement, remplacer *inclusi* par *inclusus* ou *numeris* par *numeros*, et c'est la seconde de ces corrections qui aurait été faite. Mais voyez le commentaire explicatif.

10. *Nucibus... relictis* : « quand nous avons laissés les noix », c'est-à-dire : « quand nous ne sommes plus des enfants ». Les noix étaient comme le symbole des jeux de l'enfance : cf. Catulle, 61, 131 : « *Da nukes pueris*, iners Concubine : satis diu *Lusisti nucibus* : lubet iam seuire Talas-sio », et Sén. : *De ira*, 1, 12, 4.

11. *Sapimus patruos* : « Nous nous donnons des airs d'oncle », litt. : « Nous avons une saveur, une odeur d'oncle » (cf. *sapere hircum*, chez Plaute : *Pseud.* 737) ; mais il semble que Perse joue sur le double sens de *sapere*, car il nous suggère ici la paraphrase *sapimus sapientiam patruorum* : « Nous sommes sages (en apparence) d'une vraie sagesse d'oncle. » L'oncle paternel, le *patruus*, était, depuis longtemps, le type de la sévérité (voy. par ex., Hor. : *Sat.*, 2, 3, 88). L'expression est *nostrum istud uiuere triste* : Perse veut dire que nous cachons les vices qui nous conduisent à une vieillesse précoce (*canities*) sous une gravité d'emprunt. — *Tunc tunc* reprend le *tunc* du v. 9 et forme le redoublement appelé *geminatio*, figure assez fréquente chez Perse (cf. *infra*, 120 : *uidi uidi* ; 2, 50 : *iam iam* ; 3, 23 : *nunc nunc* ; 41-42 : *imus imus* ; 5, 174 : *hic hic* ; 6, 68 : *nunc nunc* ; — *Ignoscite* : ce pluriel s'adresse, comme nous dirions, à la galerie : « Pardonnez-moi (je vais dire quelque chose d'un peu vif) ». — « *Nolo* » : le poète allait terminer la phrase laissée en suspens au vers 8 (*ac si fas dicere*), quand son interlocuteur de tout à l'heure, jouant ici le rôle du Trébatius d'Horace (*Sat.*, 2, 1, 5 : « *Quid faciam praescribe* » — « *Quiescas* »), intervient et lui refuse la permission qu'il demandait (ent. *nolo tibi ignoscere*.)

12. *Quid faciam ? sed*, etc. : « Que faire ? (m'abstenir de toute réflexion ?) Mais ma rate a besoin de s'épanouir : j'éclate de rire (faute de mieux). » Il me semble inutile de considérer *sum petulanti splene* comme une parenthèse, et de faire porter *sed* directement sur *cachinno* (ainsi que le voudrait M. Housman, *Class. Quarterly*, VII, p. 12). — Si l'on a écrit au v. 8 *sed fas ?* il faut admettre que le poète, en disant *tunc tunc*, cherche à retenir un éclat de rire : « Pardonnez-moi, » reprend-il, « je ne veux pas (rire) » (*nolo cachinnare*) ; et il continue : « Que faire ? (ne pas rire ? je le voudrais) ; mais ma rate a besoin de s'épanouir : décidément, j'éclate » ; à moins qu'on ne fasse de *nolo, quid faciam* une parenthèse expliquant *ignoscite* : « pardonnez-moi si je m'arrête (je ne veux pas parler : à quoi bon ?) : voir Housman, art. cité. Sans s'écarter de l'interprétation que j'ai adoptée pour *sed fas* et pour *nolo*, on peut, avec un grand nombre d'interprètes, voir dans *cachinno* non pas l'indicatif présent de *cachinnare*, mais un de ces mots en *o*, *onis* qui ne sont pas rares chez Lucilius et dont Perse nous fournit au moins deux exemples (5, 76 : *agaso* et 5, 138 : *baro*). Entendez alors : « que faire ? (ne rien dire ?) Mais je suis un grand rieur dont la rate a besoin de s'épanouir. » Mais il me semble que le verbe *cachinno*, détaché à la fin du vers, a la valeur d'un « trait », tandis que le substantif *cachinno*, traînant avec lui l'ablatif de qualification *petulanti splene*, serait lourd.

13. *Scribimus* : cf. *supra* 10 : *facimus* : Perse, par une figure courante chez les satiriques, feint, dans la critique d'un défaut général, de ne pas s'épargner lui-

Grande aliquid, quod pulmo animae praelargus anhelet.

Scilicet haec populo pexusque togaque recenti

15

Et natalicia tandem cum sardonyche albus

NC. 14 *quod* P Val : *quo* α (leçon explicable, *quo* étant un abl. de cause = *quo* recitato ou *quo* in recitando, mais *quod* est plus conforme à l'usage de Perse — cf., 3, 59 et 85, la construction des verbes *oscitare* et *pallere* — et à celui des autres écrivains qui emploient *anhelare* (cf. Cic. : *De nat. deor.*, 2, 44, 112; Luc., 6, 92; Mart., 6, 42, 14). — 15. *pexusque* P A² Val. : *pexus* α. — 16. *natalicia tandem* P α : *tandem natalicia* Val. φ.

même. — *Inclusi* : « enfermés chez nous (en attendant que nous nous produisions devant un auditoire) ». — *Numeros ille, hic pede liber* fait une sorte de parenthèse ; ent. : (*scribit* ou *scribens*) *numeros ille, hic (scribit* ou *scribens) pede liber*, c'est-à-dire : « l'un écrit des vers, l'autre écrit en s'affranchissant du mètre » (ou peut-être « dans un rythme libre », *pede liber* pouvant être l'équivalent de *pede libero*, autrement dit de *soluta oratione*). Voy. NC.

14. *Grande aliquid* : complément immédiat de *scribimus*. *Grande* était l'épithète consacrée du genre sublime, *grande genus dicendi* (cf. *grandiloqui* chez Cic. : *Orat.*, 5, 20, parlant des orateurs qui ont cultivé ce genre). Nous la retrouverons *infra* 68 et 5, 7. — *Quod anhelet* : « Que ton poumon, mettant en jeu une grande quantité d'air, ne puisse exhaler sans effort. » Perse a dans l'esprit la comparaison bien connue du poumon avec un soufflet de forge (cf. 5, 10-11). — *Animae praelargus = uento abundans* (scol.). Le mot *anima*, appliqué au vent, appartient au vocabulaire de la haute poésie (cf. Hor. : *Od.*, 4, 12, 2; Virg. : *En.*, 8, 403, etc.) et convient parfaitement ici, à côté de *grande aliquid*. Le composé *praelargus* ne semble pas se rencontrer avant Perse, qui le construit comme le simple *largus* (« largus opum » chez Virg. : *En.*, 11, 338).

15-21. Ceci explique *quod pulmo*, etc. Perse s'adresse à l'un de ces écrivains amateurs dont il vient de parler en termes généraux : « Et il est bien vrai (*scilicet*), lui dit-il, qu'un jour enfin (*tandem*), lisant ton œuvre au public après t'être paré soigneusement et avoir pris place sur un siège élevé, tu pourrais voir (v. 19 : *uideas*), lorsque tu te seras gargarisé avec d'onctueuses modulations en lançant des regards pâmés, nos illustres Romains se tremousser de façon indécente et t'acclamer d'une voix qui tremble, lorsque tes

vers les chatouillent d'une manière lascive. » En d'autres termes, le poète amateur n'était, en écrivant, préoccupé que des effets, en particulier des effets vocaux (« quod pulmo... anhelet »), qu'il pourrait produire dans sa lecture, et cette longue phrase nous montre quel genre de succès il obtient. Pour le tour *cum... conlueris, tunc...*, cf. 5, 58 : « *Cum* lapidosa chera-gra fregerit articulos, ... *tunc...* », et pour l'emploi dans une même période de deux propositions introduites par *cum*, l'une se rattachant au verbe principal, l'autre dépendant d'une proposition elle-même subordonnée (« *cum...* conlueris..., *tunc...* *uideas...* *trepidare* Titos, *cum...* »), cf. *supra*, 9-11 : « *Tunc cum* ad canitiem aspexi ac nucibus facimus quaecumque relictis *cum...* »)

15. *Haec*, ainsi placé, prend une valeur emphatique : cf. 2, 15 : « *Haec* sancte ut poscas... ». — *Populo* : « au public », acception bien connue du mot *populus*. — *Pexus* : nous savons par Sénèque (voy. notamment *De breuit. uit.*, 12, 3 : « *Hos tu otiosos uocas inter pectinem speculumque occupatos* » et les lignes qui précèdent) quel soin les élégants de Rome donnaient à leur chevelure.

15-16. *Togaque recenti... albus* : « Tout blanc dans une toge fraîche (c'est-à-dire récemment passée à la craie) ». Cf. Horace : *Sat.*, 2, 2. 60 : « *Ille repotia, natales aliosue dierum Festos albatus celebrat.* » L'adj. *albus* est rejeté après *natalicia... cum sardonyche* pour nous montrer le personnage dans tout l'éclat du costume de fête qu'il a revêtu comme s'il célébrait le jour de sa naissance.

16. *Natalicia... cum sardonyche* : il ne s'agit pas d'un cadeau, mais d'une bague particulièrement précieuse que le personnage ne porte d'ordinaire qu'en l'honneur de son jour natal. Selon Pline (*H. N.*, 37, 85), c'était Scipion qui avait, le premier à

Sede legens celsa, liquido cum plasmate guttur
 Mobile conlueris, patranti fractus oculo,
 Tunc neque more probo uideas nec uoce serena
 Ingentis trepidare Titos, cum carmina lumbum

20

NC. 17. La leçon *legens* est attestée par P α Val., par Porphyryon (*Comm. in Horat. serm.* 2, 2, 21, p. 247, 7 Meyer¹), et par le plus grand nombre des mss ; néanmoins beaucoup d'éditeurs ont accueilli la leçon *leges*, qui est celle du *Parisinus* 8055 (XI^e s.) et ils ont mis un point après *ocello* (v. 18). Je trouve que *legens* donne un sens excellent (voy. comment. explic.) ; mais j'écrirais volontiers, avec plusieurs mss anciens, *colluerit* (dont le sujet se tire sans peine de *numeros ille, hic pede liber*), donnant à *uideas* le sens de « on pourrait voir » ; l'apostrophe ne commencerait qu'à *Tun, uetule*, d'une façon plus naturelle ; *conlueris* a fort bien pu être écrit sous l'influence de la 2^e personne *uideas* ; Heinrich écrit, avec quelques vieux éd. : *leget*. — 18. *fractus* P : *fractus* α. — 19. *Tunc* P : *hic* p α Val.

Rome, porté des bagues en sardoine-onyx. — *Tandem* : à rapprocher de *legens* : le grand jour de la lecture publique est enfin venu.

17-18. *Sede... celsa* : on déclamaient debout (Juv., 7, 151 sqq.) mais on lisait assis (Pline le J. : *Epist.*, 6, 6, 6). — *Celsa* : le siège de celui qui lisait dominait les sièges des auditeurs. — *Liquido cum plasmate* : le mot *plasma* désignait, dans le langage technique des rhéteurs, une modulation trop musicale (voy. Quint., 1, 8, 2) ; l'épithète *liquidus*, appliquée à des sons vœux, fait une métaphore toute naturelle (cf. Virg. : *Géorg.*, 1, 410 : « *Tum liquidas corui presso ter gutture uoces... ingeminant* »), et suggère immédiatement la comparaison de ce qu'on appelle, en langage musical, les vocalises avec un gargarisme : d'où l'emploi du verbe *colluere*. Quant à l'adjectif *mobile*, il précise l'image en nous montrant pour ainsi dire les mouvements du gosier pendant l'opération. Nous dirions : « Lorsque ton gosier se sera agité sous le gargarisme des modulations. » — *Patranti fractus oculo* : ent. *fracto patrantis oculo*, c'est-à-dire : « avec le regard alangui d'un homme qui accomplit l'acte d'amour » : tel était, en effet, le sens de *patrare* dans le latin vulgaire (cf. Quint., 8, 3, 44). — Ceux qui adoptent la leçon *leges* (cf. NC.) mettent généralement un point après *ocello* ; la phrase se trouve ainsi allégée, et *scilicet haec... tandem... leges* est très satisfaisant comme mouvement et comme sens. En revanche, on comprend mal en ce cas le futur antérieur *conlueris*, à moins de l'appliquer à des exercices préparatoires, à une répétition

préalable de la lecture, ou, comme le veut le scoliaste, à un gargarisme véritable (« *Plasina est potio qua utuntur musici et qui uocis affectant habere dulcedinem ; solet enim uocem bene sonantem facere* »).

19-20. Constr. : « *Videas ingentis Titos trepidare et more non probo et uoce non serena* », c'est-à-dire : « Tu pourrais voir les gigantesques descendants de Titus Tatius s'agiter d'une manière indécente et avec des acclamations rauques ». — *Neque... probo = impudico* — *Nec serena* : j'entends *non clara* : « rauque, voilée » ; on peut entendre aussi *non composita* : « mal assurée ».

20 *Ingentis* : pour indiquer qu'ils ne sont préoccupés que de leur développement physique : cf. « *Pulfenius ingens* » (5, 190) et « *Torosa iuuentus* » (3, 86). — *Titos* : voy. *Introd.*, p. xxxix et cf. *infra*, 31 : « *Romulidae* » et 87 : « *Romule, ceues ?* » ; d'ailleurs le mot est mis sans doute pour *Titienses*, nom de la tribu dont on faisait remonter la fondation au Sabin Titus Tatius ; Perse se souvient probablement du *celsi... Ramnes* d'Horace (*Art. poét.*, 342) ; mais il veut indiquer, en rappelant l'origine sabin d'une des tribus de Rome, combien les Romains ont dégénéré : car le nom des vieux Sabins symbolisait les antiques vertus leurs descendants, dit-il, ne leur ressemblent que par la taille, eux dont l'attitude révèle les mœurs les plus relâchées. On peut admettre aussi qu'*ingentis* est employé d'une manière ironique : car l'épopée faisait du mot un fréquent usage (voy. Virg. : *En.*, 6, 413 : « *Ingentem Aenean* »). Il n'est pas impossible, d'autre part, que le mot *Titus* eût pris dans le

Intrant et tremulo scalpuntur ubi intima uersu.

Tun, uetule, auriculis alienis colligis escas,

Auriculis, quibus et dicas cute perditus : « Ohe »

NC. 21. *ubi* P α : *ibi* Val. (seul, semble-t-il) ; cf. *Introd.*, p. xxxii ; ut Heinrich, avec de vieilles éd. 22. *Tun* PA² Val. : *Tunc* α ; *tune* Priscien : *Inst. gr.*, III, 6, 34 (*Gr. lat.*, II, p. 107, 19 Keil) ; — *escas* P α Val. : *escam* Priscien, l.l. (dans certains mss seulement). — 23. *Auriculis* tous les mss ; je signale deux conjectures : 1^o celle de Madvig (*Aduers. crit.*, 2, p. 128), adoptée par Némethy : *articulis*, la construction étant « *escas* (= uoluptates) quibus, perditus articulis et cute, dicas : « ohe » : le poète amateur, perdu de goutte et d'hydropisie, verse à ses auditeurs les voluptés auxquelles il doit, pour son propre compte, dire adieu ; — 2^o celle de J. van Wageningen « *uersiculis* quibus edicas... « Ohe », ainsi expliquée par son auteur : « *Recitator dicitur ipse debere ualedicere eius modi uersibus, qui uetulum poetam minime decent* » ; en d'autres termes : « avec ces petits vers auxquels un vieillard malade, comme toi, devrait dire adieu » ; mais voy. le comment. explic. — *perditus ohe* P : *perditosae* α (*perditosae* A³).

langage populaire la valeur d'une espèce de sobriquet dont le sens s'accorderait bien avec la crudité du présent passage : « A membri uirilis magnitudine dicti titi », dit une scolie. Une autre scolie prétend que le mot désigne ceux qui fréquentent les écoles : « *Titos* scholasticos, quod sint uagi neque uno magistro contenti et in libidinem proni, sicut aues quibus comparantur, nam titi columbae sunt agrestes. » (Cf. Papias : « *Titos* palumbes » et Isidore : *Orig.*, 12, 7) : mais nous ne pouvons nous prononcer sur la valeur de ces deux témoignages dont nous ne trouvons pas la confirmation chez les grammairiens des trois premiers siècles de l'empire. — *Trepidare* : nous dirions : « se trémousser. » — *Carmina* : il est inutile de supposer qu'il est question ici de poésies licencieuses : les modulations efféminées du poète amateur agissent sur les sens comme une musique voluptueuse ou le spectacle d'une danse lascive : cf. Juv. : *Sat.*, 6, 196-197 : « Quod enim non excitet inguen Vox blanda et nequam ? digitos habet. »

20-21. *Lumbum Intrant* : ent. : « pénètrent jusqu'au siège des sensations voluptueuses ; cf. Juv., 6, 314 : « Cum tibia lumbos Incitat. »

21. *Tremuloscapuntur ubi intima uersu* : ent. : « lorsque la diction chantante du poète (cf. Hor. : *Od.*, 4, 13, 5 : « cantu tremulo ») chatouille (litt. gratte) l'auditeur aux organes les plus sensibles (cf. Juv., cité *supra*, 20).

22. *Tun* : cf. *supra* 2 : *min.* — *Vetule* : Perse interpelle le poète amateur : c'est un de ces précoces vieillards dont il se moquait tout à l'heure (v. 9-10 : « cum ad

canitiem .. *aspexi* » et la note). — *Auriculis alienis colligis escas* : ent. : « Tu ne travailles donc que pour régaler les oreilles d'autrui » ; *auriculae*, chez les satiriques, est à peu près synonyme de *aures* (cf. *infra*, 59, 108, 121 et 2, 30) Pour la métaphore, cf. Plaute : *Poen.*, 1175 : « oculis epulas dare ».

23. *Auriculis* : la répétition est lourde, mais supprime l'équivoque qui résulterait du rapprochement de *escas* et de *quibus*. — *Quibus et dicas cute perditus* : « Ohe » : ent. : « des oreilles auxquelles, sentant ta peau éclater, tu aies encore à dire (tu dois encore prendre la peine de dire) : « Assez ! » : *cute perditus* équivaut à *cute perdit* : le personnage mis en scène est tellement gonflé des éloges de l'auditoire que sa peau est près d'éclater, comme celle d'un hydropique (cf. 3, 63) ; n'en pouvant plus, il impose silence au public. — *Et* = *etiam* et porte sur *dicas* ; d'autres le font porter sur *cute perditus* : « malgré l'orgueil qui te gonfle » : mais « Ohe » paraît alors moins bien amené. En tout cas, le sens de *cute perditus* semble bien précisé par le passage d'Horace dont Perse se souvient dans tout ce morceau (*Sat.* 2, 5, 96, et suiv.) : « Importunus amat laudari : donec « Ohe iam » Ad caelum manibus sublati dixerit, urge : Crescentem tumidis infla sermonibus utrem » : je ne crois donc pas qu'on puisse faire de *cute* un synonyme de *fronte* (cf. 5, 104) et entendre : « bien que tu ne saches plus rougir », ou voir dans *cute perditus* le développement de *uetule* : « Même perdu de débauche comme tu l'es, tu finis par en avoir assez de ce spectacle » ; — le sens

« Quo didicisse, nisi hoc fermentum et quae semel intus
 Innata est rupto iecore exierit caprificus ? » 25
 En pallor seniumque. O mores ! usque adeone
 Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?
 « At pulchrum est digito monstrari et dicier : « Hic est » :
 Ten cirratorum centum dictata fuisse

NC. 24. Quo PA³ : quod α ; quid p Val. φ. — 26. Hinc (au lieu de En) Béroalde. — 27. Scire tuum P A² : scire tuum α — 28. At P : ad α ; sed bonum Priscien : Inst. gramm., 18, 25, 260 (cf. 18, 4, 43 : voy. Gr. lat, III, p. 226, 10 et 342, 5), corrigé dans certains mss.

de ohe est bien expliqué par Donat (in Ter. Heaut., 879) : « Interiectio est satietatem usque ad fastidium designans. » — La critique a tourmenté inutilement le texte de ce passage : voy. NC. Housman (l. l.) entend, *perditus auriculis et cute* : « sourd et hydropique » : mais l'emploi double de *auriculis* est peu vraisemblable.

24-25. Réplique du poète interpellé, ou du premier interlocuteur (v. 2 et suiv.) qui prend sa défense.

24. Quo didicisse, au lieu du tour ordinaire *quo tibi didicisse* (cf. Hor. : Sat., 1, 6, 24) : « A quoi bon avoir appris ? »

24-25. Nisi hoc fermentum, etc. : litt. : « si ce levain et le figuier sauvage qui a pris une fois naissance au dedans de nous ne font pas éclater notre foie pour s'échapper au dehors ». Perse veut dire que le savoir impatient de se produire travaille l'âme avec autant de force qu'un levain dans une pâte ou qu'un figuier sauvage dans les fentes d'un rocher. — *Iecur*, qui désigne en général le siège des passions violentes, n'est ici qu'un synonyme poétique d'*animus*

26. En pallor seniumque : ent. : « Voilà pourquoi l'on pâlit, pourquoi l'on dépérit. » Sur la pâleur des poètes, cf. *Prolog.*, 4 et la note. En avec le nominatif est très classique : cf. Cic. : *Pro Deiotaro*, 6, 17 : « En crimen, en causa. — » ; — O mores : cette exclamation, empruntée à la 1^{re} Catilinaire (1, 1, 2, cf. Verr., 2, 4, 25, 56 et *Pro Dei.*, 11, 31) était consacrée dans les écoles (cf. Sén. le Père : *Suas.*, 6, 3).

26-27. Vsque adeone (cf. Virg. : *En.*, 12, 646) ... alter : litt. : « La valeur de ton savoir est-elle donc à ce point nulle, si un autre ne sait pas que tu le possèdes ? » — Le jeu de mots *scire... sciat* est tout à fait dans le goût des comiques et de Lucilius (Plaute : *Most.*, 1156 : « Quia fecit quae te scire scit » ; Lucilius, cité dans

les scolies sur le présent vers de Perse, mais altéré de manière, semble-t-il, irrémédiable : « Haec periodos apud Lucilium posita est : « Vt me scire uolo dicimus. Mimi conscius sum ; ne damnum faciam scire hoc se nescit, nisi alios id scire scierit » : voy. Marx : *Lucil. reliq.* II, p. 428). — *Scire tuum* : cf. *supra*, 9, la note sur *nostrum uiuere*.

28. Digito monstrari : c'était une habitude des Romains, du moins à l'époque impériale, de désigner du doigt, en les nommant, les hommes connus que l'on voyait passer : cf. *Dial. des Orat.*, 7 : « Quos saepius (sc. quam oratores) uulgi quoque imperitum... transeuntes nomine uocat et digito demonstrat ? ». — Dicier : cf. 3, 50 : *fallier* Horace s'était servi plusieurs fois de cette forme archaïque de l'infin. passif, surtout dans les *Satires* (1, 2, 35, etc.) ; notez le passage de la tournure personnelle « monstrari (nos ou te) » à la tournure impersonnelle « (hoc) dicier « Hic est » : il me paraît difficile en effet de voir dans *dicier* un passif personnel, « *Hic est* » jouant alors le rôle non plus de sujet, mais d'attribut ; — « Hic est » : Démosthène, dit-on, n'avait pas été insensible à ce petit côté de la gloire : voy. Cic. : *Tusc.*, 5, 36, 103 : « Leuculus sane noster Demosthenes, qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculae, ut mos in Graecia est, insurantisque alteri : « *Hic est* ille Demosthenes. »

29-30. Ten... pro nihilo pendes : « Compteras-tu pour rien d'avoir été un texte de récitation pour cent petits frisés ? » Cf. Hor. : *Sat.*, 1, 10, 74-75 : « An tua demens Vilibus in ludis dictari carmina malis ? » Nous savons par Suétone (*De gramm.*, 16) que l'habitude s'introduisit de bonne heure (avec Caecilius Epirota) de faire étudier, dans les écoles, des

Pro nihilo pendes ? » Ecce inter pocula quaerunt

30

Romulidae saturi, quid dia poemata narrent ;

Hic aliquis, cui circumumeros hyacinthina laena est,

Rancidulum quiddam balba de nare locutus,

NC. 30. *pendes* P : *pendas* p α Val. — 31. *saturi* A² φ : *satyri* P ; *satuli* α ; *quid...* narrent PA² Val. *quis...* narret α. — 32. *circum* P : *circa* p α Val. ; *super* St Jérôme : *Epist.*, 22, 13 (97) ; *umeros* P : *humeros* p α ; *hyacinthina* P : *iacinctina* α.

poètes vivants. — *Cirrati*, de *cirrus*, mèche bouclée ; les enfants portaient les cheveux longs.

30-40. Perse ne répond pas directement à la dernière question : mais il rend sensible par un exemple la vanité des succès littéraires, même quand ceux-ci survivent au poète.

30. *Inter pocula* : l'usage de faire lire des vers pendant le repas par un lecteur (*ἀναγνώστης*) est bien connu : voy. Pétrone : *Satir.*, 59, 2 et suiv. ; 68, 4 et suiv. ; Pline de J. : *Epist.*, 1, 15, 2 ; 9, 17, 3 ; mais, ici, le personnage richement vêtu (v. 32) qui se charge de l'intermède n'est pas un des esclaves ou des affranchis qui tenaient d'ordinaire cet emploi : c'est un des convives, et ce pourrait être l'amphitryon en personne : Pétrone (*Sat.*, 55, 5) nous montre Trimalchion débitant à sa table des vers de Publius Syrus.

31. *Romulidae* : « les fils de Romulus » ; le mot est ironique : cf. *supra*, 4 : *Troiades* et 20 : *Titos*. — *Saturi* : « le ventre plein » : leur premier soin a été de boire abondamment. — *Dia* : « divins », parodie du style épique, comme chez Lucilius (1316 Marx) : « Valeri sententia dia » et Horace (*Sat.*, 1, 2, 32) : « Sententia dia Catonis ». — *Narrent* : *narrare* est fréquent dans le latin familier avec le sens de *dicere* : cf. Tèr. : *Andr.*, 478 : « Quid narres, nescio » ; Cic. : *Ad Att.*, 2, 11, 1 : « Narro, tibi » ; cf. Prop. 2, 1, 43. Il n'y a donc pas lieu d'appliquer ceci à des œuvres d'un caractère épique ou narratif.

32. *Hic aliquis* : « Là-dessus quelqu'un » ; l'expression se retrouve 3, 77. — *Hyacinthina laena* : les élégants, à l'époque impériale, ne portaient pas la toge, vêtement disgracieux et incommode, mais divers manteaux (*lacernae, abollae, paenulae, lenae*), teints le plus souvent des différentes nuances de la pourpre, en particulier du violet sombre appelé couleur d'améthyste (cf. Martial, 1, 96, 6-7 ; 2, 57, 2,

etc. ; Juv., 7, 136 ; Pline : *N. H.*, 37, 122 : « Indica (amethystus) absolutum feliciis purpurae colorem habet : ad hanc tingentium officinae dirigunt uota ») ou d'hyacinthe (une variété d'améthyste portait en grec le nom d'ὄζακινθος : voy. Héliodore, 2, 30 ; Josèphe : *Ant. jud.*, 3, 7, 7, etc. ; la *laena* (χλαῖνα : cf. Plut. : *Numa*, 7), d'origine étrusque (voy. Festus, s. u., p. 104, 18 Lindsay), était un manteau de laine à long poil qui se portait plié en double, ou peut-être qui avait deux fois l'épaisseur de la toge (Varr. : *Ling. lat.*, 5, 133 : « Laena, quod de lana multa, duarum etiam togarum instar. Vt antiquissimum mulierum ricinium, sic hoc duplex uirorum ») ; ce manteau faisait partie du costume officiel des flamines (Cic., *Brut.*, 14, 56 : « (Popilius) .. cum... sacrificium publicum cum laena faceret, quod erat flamen Carmentalis... ») ; à l'époque impériale, l'usage s'en était répandu dans les hautes classes de la société, particulièrement semble-t-il, pour les banquets (Mart., 8, 59, 10 ; Juv., 3, 283 ; cf. Spart : *Hadrien*, 22).

33. *Rancidulum... locutus* : « s'étant mis à parler d'une certaine manière affectée (qui tombe) d'un nez bégue », c'est-à-dire « avec une prononciation affectée, d'une voix bégayante et nasillarde » ; le diminutif *rancidulus* est tiré de *rancidus*, comme *paruulus* de *paruus* (cf. *supra*, 22 : *uetulus* ; *infra*, 54 : *horridulus* 3, 103 : *beatus* ; 5, 147 : *rubellus*). On ne le trouve pas avant Perse. C'est un synonyme de *putidus*, « pédantesque, affecté » ; il ne faut pas entendre : « débitant quelque œuvre surannée », — *Locutus* : « s'étant mis à parler » : extension au verbe *loqui* de l'emploi inchoatif des participes passés de verbes déponents *ratus, usus, ueritus, fisus* et *diffisus, solitus*, etc. cf. Riemann Goelzer : *Syntaxe*, § 287, rem. 5. p. 295. Il n'y a pas lieu d'interpréter : « après avoir débité un petit discours (d'introduction) pédantesque ».

Phyllidas, Hypsipylas, uatum et plorabile siquid
 Eliquat ac tenero subplantat uerba palato. 35
 Adsensere uiri : nunc non cinis ille poetæ
 Felix ? non leuior cippus nunc inprimit ossa ?
 Laudant conuiuae : nunc non e manibus illis,
 Nunc non e tumulo fortunataque fauilla
 Nascentur uiolae ? « Rides, ait, et nimis uncis 40

NC. 34. *uatum* α Priscien (*Inst. gr.*, 8, 6, 30 = *Gr. lat.*, 2, p. 398, 4 Keil), Eutyche (Art. de uerbo, 5, p. 480 des *Gr. lat.* de Keil) : *uanum* P. (voy. *Introd.*, p. xxvi) ; et : tous les mss : aut Eutyches, 1.1. ; *plorabile* P : *prorabile* α ; *siquid* p α ; *siquis* P (voy. *Introd.*, *ibid.* ; - 36. *nunc non* P α : *nunc nunc* A² φ ; *ille* P A² ; *illi* α. — 38 et 39. *non nunc* Val. — 39. *et* (au lieu de *e*) α. — 40. *ast* (au lieu de *ait*) α (corrigé par A²).

34-35. *Phyllidas... eliquat* : « filtré (à travers sa bouche) des Phyllis, des Hypsipyles, et tout ce que les maîtres inspirés ont écrit de larmoyant ». Le verbe *eliquare* s'applique proprement à un liquide qu'on filtre ; il indique ici que les mots ne sortent pas naturellement de la bouche de ce diseur prétentieux. — *Phyllidas, Hypsipylas* : ces amantes abandonnées avaient inspiré des poèmes de diverse nature : des tragédies (voy. les fragm. d'une Hypsipyle d'Euripide dans Grenfell et Hunt : « *The Oxyrynchus Papyri* », vol. 6, p. 19 et suiv.), des élégies (Ov. *Héroid.*, 2 : Phyllis à Démophoon, et 6 : Hypsipyle à Jason), peut être des épyllia (si la *Phyllis* de Tusculus, mentionnée par Ov. : *Ex Ponto*, 4, 16, 20 est un épyllion) ; l'adjectif *plorabile* me fait croire que Perse songe ici à des élégies : c'est une parodie de *fleBILE*, épithète consacrée du genre (Ov. : *Am.*, 3, 9, 3 ; cf. *Her.*, 15, 7). — *Vatum*, sur le caractère ironique du mot, cf. *Prol.*, 7, et la note. — *Vatum et... siquid ei siquid uatum* (est), etc : l'anastrophe de *et*, si fréquente chez Horace, est exceptionnelle chez Perse ; nous en avons ici le seul exemple certain (cf. 6, 13, et la note).

35. *Subplantat* : ce verbe signifie proprement « mettre son pied devant quelqu'un pour le faire trébucher » (*pedem subponere* : voy. Nonius, p. 36, 5 ; expliquant Lucilius, 915 Marx) — *Palato* indique que le personnage affecte une prononciation palatale ; il articule comme un vieillard qui n'a plus ses dents ; par suite, les mots perdent, pour ainsi dire, leur aplomb. — *Tenero* ajoute un trait : la mollesse de cette prononciation. On peut traduire : « délicatement son palais estró-

pie les mots ». Cela s'accorde parfaitement avec « *balba* de nare ».

36. *Adsensere uiri* : expression épique (Virg. : *En.*, 2, 130 : *Adsensere omnes*), employée ici par ironie : cf. *supra*, 31 : *Romulidae*. Nous dirions, en un style plus familier : nos gens ont applaudi.

36-39. *Nunc non...*, *non... nunc...*, *nunc non...*, *nunc non...* : ces reprises accentuent le caractère volontairement emphatique du morceau ; de même *Laudant* après *Adsensere*.

36. *Cinis ille poetæ* : « cette cendre de poète » ; ent : « la cendre du poète dont on récite l'œuvre ». La variante *illi* (voy. NC.) ne modifie pas le sens.

37. *Non leuior*, etc. : « Est-ce que le cippe, maintenant, ne pèse pas sur ses os d'un poids moins lourd ? » Le *cippus* était un pilier, ordinairement rectangulaire, élevé comme pierre tumulaire sur la place où une personne était ensevelie.

39. *Tumulus* désigne l'amas de terre ou l'amoncellement de blocs mis au-dessus d'une tombe et dominé par un cippe ou une stèle. — *Fortunataque fauilla* : *fauilla*, c'est proprement une poussière légère et ardente (Virg. : *En.*, 3, 573), comme la cendre de charbon, quand elle est mal éteinte ; Virgile applique le mot (*En.*, 6, 227) à la cendre encore chaude du bûcher : « *Reliquias uino et bibulam lauere fauillam* » ; il est pris ici comme synonyme épique de *cinis*, et l'allitération « *fortunataque fauilla* » rend la pompe de l'expression plus sensible encore.

40. *Rides, ait* : la formule est prise à Horace (*Ep.*, 1, 19, 43). *Ait*, comme *inquit*, en pareil cas, n'a pas nécessairement de sujet déterminé : « Me dit-on, me dit quel-

Naribus indulges. An erit qui uelle recuset
 Os populi meruisse et, cedro digna locutus,
 Linquere nec scombros metuentia carmina nec tus ? »
 Quisquis es, o modo quem ex aduerso dicere feci,
 Non ego cum scribo, si forte quid aptius exit, 45
 Quando hoc rara auis est, si quid tamen aptius exit,

NC. 42. *Hos* (au lieu de *os*) α . — 43. *thus* P. — 44. *feci* P : *fas est* α p. — 45. *conscribo* (au lieu de *cum scribo*) α ; *exsit* (au lieu *exit*) α . — 46-47, intervertis dans α : le vers 46, finissant comme le vers 45, avait dû être d'abord confondu avec ce dernier et omis : le copiste, s'étant presque aussitôt aperçu de son erreur, a inscrit 46 après 47, sans doute avec des signes d'ordre dont le copiste de l'archétype d'A et de B n'aura pas tenu compte (cf. Havet : *Manuel de crit. verb.*, § 1485). — 46. *quamquam* (au lieu de *quando*) Scoppa ; *hoc* P : *haec* α φ (c'est sans doute une conjecture : *hoc* aura semblé incorrect ; voy. Comment. explic.).

qu'un » ; mais, ici, Perse rend peut-être la parole à l'interlocuteur introduit dès le second vers de la satire.

40-41. *Nimis unci naribus indulges* : « Tu te plais trop à froncer les narines (c'est-à-dire à railler) » : cf. Hor. : *Sat.*, 1, 6, 5-6 : « Naso suspendis adunco Ignotos. »

41. *An* : ent. : « Ou bien penses-tu par hasard que... », emploi très classique du mot, lorsque la question appelle nécessairement, comme ici, une réponse négative (cf. Cic. : *De fin.*, 2, 3, 7 : « An haec ab eo non dicuntur ? »). — *Velle recuset* équivaut à un *no* renforcé ; mais, d'ailleurs, la construction de *recusare*, comme celle d'*abnuere*, avec l'inf., dans le sens de « refuser » est rare (voy. Riemann-Goelzer, *Syntaxe*, § 563, 4^o β , p. 623).

42. *Os populi meruisse* : expression concise ; ent. : « mériter (d'être sur) les lèvres du public » ; on disait couramment *in ore esse* (Cic. : *Lael.*, 1, 2 ; Sén. : *De ira*, 3, 23. 4), *in ora uenire* (Hor. : *Epist.*, 1, 3, 9 ; Prop. 3, 9, 32). — *Meruisse* : pour l'emploi de l'inf. pf. après *uelle*, cf. Riemann-Goelzer, *Synt.*, § 284, p. 290 ; même construction 1, 91 ; mais, d'ailleurs, Perse fait, comme tous les poètes, un usage fréquent et fort libre de cet infinitif : voy. 1, 132 ; 2, 66 ; 4, 7 ; 5, 24, 33 ; 6, 4, 6, 17, 77. — *Cedro digna locutus* : « Ayant produit des œuvres dignes de l'huile de cèdre » (cf. Hor. : *Art poét.*, 331-332 : « carmina... linenda cedro ») : l'huile de cèdre, ou *cedrium*, était employée pour préserver les rouleaux de papyrus contre les mites et la moisissure (Vitruve, 2, 9, 13).

43. *Linquere*, etc. : « laisser des poèmes qui ne craignent ni les maquereaux ni l'encens », c'est-à-dire des poèmes dont les exemplaires n'aillent point, méprisés du public, envelopper, chez les marchands, des denrées de toute espèce (cf. Cat., 95, 7-8 et Hor., : *Ep.* 2, 1, 269). — *Linquere* : le mot est rare chez les comiques (on l'a relevé en 4 endroits chez Plaute, nulle part chez Térence. Cicéron, s'en sert exceptionnellement, *De Orat.*, 3, 10, 38 et 46, 180, au sens de *praeterire*, et *Pro Plancio*, 10, 26, dans un morceau pathétique. Horace, qui l'a sept fois dans les *Odes*, n'en fournit que deux exemples dans les *Satires* et un dans l'*Art poétique*, et, deux fois au moins, l'expression a une couleur poétique accentuée ou de la solennité (*Sat.*, 1, 9, 74 : *Sub cultro linquit* ; *A.P.*, 285 : « Nil intemptatum nostris liquere poetae »). Le mot s'accorde fort bien ici avec l'allure pompeuse de la phrase.

44. Constr. : « Quisquis es, o (tu) quem modo feci dicere ex aduerso », c'est-à-dire « Qui que tu sois, ô toi dont je viens de faire mon interlocuteur. »

45. *Exit* : il ne faut pas entendre *exit ex officina mea scriptoria* ; le verbe, ici, est synonyme de *euadit*, *prodit* : cf. Hor. : *Art poét.*, 22 : « Currente rota, cur urceus exit ? » Nous disons qu'une chose est, ou n'est pas, bien venue. Quint. écrit (12, 10, 26), se souvenant sans doute de notre poète : « Si quid exierit numeris aptius (fortasse non possit, sed tamen siquid exierit), non erit Atticum ? »

46. *Quando*, dans le sens de *quandoquidem* « car » ; l'explication porte sur *forte* : « Si un vers vient avec plus d'har-

Laudari metuam ; neque enim mihi cornea fibra est.

Sed recti finemque extremumque esse recuso

« Euge » tuum et « Belle ». Nam « Belle » hoc excute totum :

Quid non intus habet ? non hic est Ilias Atti 50

Ebria ueratro ? non siqua elegidia crudi

NC. 47. *mihi omis* dans α. — 50. *qui α* (corr. A²) ; *ilias* A : *illias* P ; *illas* B. — 51. *si qua elegidia* P, mais -i qua e- a été écrit, peut-être par 'p, sur un grattage : *sique legedia* α.

monie que les autres, par hasard, car c'est l'oiseau rare. » — *Tamen* : « malgré tout (c'est-à-dire bien que ce soit l'oiseau rare) ». — *Hoc* (voy. NC.) : à l'exemple des Grecs, les poètes latins et même à l'époque impériale, certains prosateurs, négligent parfois l'attraction des démonstratifs ou des relatifs. (Virg. : *En.*, 3, 173 : « *Nec sopor illud erat* » ; cf. Sén. : *De tranq. an.*, 9, 4 ; Q. Curt., 9, 10, 24 ; Tac. : *Ann.*, 1, 49 ; 2, 38, etc.) D'ailleurs *hoc*, qui équivaut à *illud apte exire*, donne plus de netteté à l'expression ; — *Rara auis* : expression proverbiale bien connue (cf. Sén. : *Matrim.*, fragm., t. III, p. 430 de l'éd. Haase « ... *suavis uxor. quae tamen rara auis est* » et Juv., 6, 165 : « *Rara auis in terris nigroque simillima cycno* »).

47. *Laudari metuam* : *metuam* est construit très correctement avec l'inf. : c'est le tour *uereor loqui* : voy. Riemann : *Synt. lat.*, § 182, et Riemann-Goelzer : *Synt.*, § 563, 7^o, p. 627. — *Cornea fibra est* : *fibra* (cf. 5, 29) désigne les fibres des différents organes du corps, en particulier du foie. Le mot est, ici, synonyme de *pectus* ; mais nous dirions bien « Je n'ai pas la fibre tout à fait durcie » ; l'adj. *corneus* désignait vulgairement un homme *physiquement* insensible (Plin. : *N. H.*, 31, 103 ; « *Cornea ... corpora piscatorum* » ; cf. 7, 80 : « *Quibus natura concreta sunt ossa ... cornei uocantur* ») : Perse applique le mot à l'insensibilité morale, caractérisée d'ordinaire par *ferreus* et *durus* (cf. Tib., 1, 2, 67 ; 2, 3, 2).

48. *Recti finem extremumque* : « la fin et le plus haut degré du bien », expression philosophique : Cicéron emploie les deux mots pour traduire τὸ τέλος : *De fin.*, 3, 7, 26 : « *Licebit etiam finem pro extremo aut ultimo dicere* ». — *Recuso*, avec le sens de *non concedo, nego* : emploi très rare, qui se retrouve dans le *Digeste* (17, 1, 48 : « ... *reus... cum recusare uellet sub usuris creditam esse pecuniam* ») ; il ne faut

point citer ici Tacite (*Ann.*, 1, 79) : « *Rea tini... Velinum lacum... obstrui recusantes* » (« les gens de Réate, se refusant à laisser fermer l'issue du lac Velin ») ; dans cette dernière phrase, *recusare* conserve son sens propre de *refuser*, et il est traité au point de vue de la syntaxe comme *prohibere* (Cés. : *Bell. gall.*, 6, 29, 5 : « *Monet ut ignes in castris fieri prohibeat* »).

49. « *Euge* » tuum et « *Belle* » : « Ton Bravo ! et ton Parfait ! », c'est-à-dire les exclamations admiratives dont les auditeurs, dans les lectures publiques, salueaient les passages brillants.

49-50. « *Belle* » hoc excute totum : quid non intus habet ? Le verbe *excute*, dans le sens de *scruter, examiner*, est fréquent chez Sénèque (*Epist.*, 13, 8 ; 16, 7, etc.). En le développant par la question *quid non intus habet*, c'est-à-dire : « que ne recouvre-t-il point ? », Perse lui rend sa valeur première qui apparaît bien dans l'expression *excute pallium*, « secouer un manteau pour voir si rien n'y est caché », dans le sens où nous disons : « fouiller un voleur » (Plaute : *Aul.*, 646) : les exclamations admiratives du public abritent, pour ainsi dire, sous leur manteau et laissent tomber, si on les secoue, les œuvres les plus ridicules et les plus insignifiantes.

50. *Non a*, dans ce vers et dans les deux suivants, la valeur de *nonne*, ce qui n'est pas rare : cf. par ex. T.-Liv., 4, 4, 5 : « *Hoc ipsum, ne connubium patribus cum plebe esset, non decemuirum tulerunt... ?* » — *Non hic est* : « N'y a-t-il pas là », c'est-à-dire : « N'y a-t-il pas sous ton « parfait ! » l'Iliade d'Attius » ; ent. : « Une œuvre comme l'Iliade d'Attius a eu des admirateurs ». Sur Attius Labeo et sa ridicule traduction de l'Iliade, cf. *supra*, 4 et la note.

51. *Ebria ueratro* : « ivre d'ellébore ». *Veratrum* (cf. Lucrèce, 4, 638 ou 640) est

Dictarunt proceres ? non quidquid denique lectis
 Scribitur in citreis ? Calidum scis ponere sumen,
 Scis comitem horridulum trita donare lacerna,
 Et « Verum, inquis, amo, uerum mihi dicite de me ».

55

NC. 53. *citreis* P Bob. Val. : *cereis* α (*cutreis* A²). — 54. *trita... lacerna* P Bob. A² Val. : *trito... laconna* α. — 55. *dicito* φ.

le nom latin de l'ellébore. Le nom, d'origine grecque, *elleborum*, avait prévalu, mais le latin familier avait peut-être conservé *ueratrum*, dont Celse nous fournit un exemple (2, 12, 1¹). Les anciens prenaient de l'ellébore comme nous prenons du café, pour s'exciter le cerveau (Pline : *N. H.*, 25, 51 : « *Nigrum* (elleborum) ... quondam terribile, postea tam promiscuum, ut plerique *studiorum gratia ad peruidenda acrius quae commentabantur, saepius sumptitauerint* »). Perse veut dire que l'*Iliade* de Labéon a été écrite à grand renfort d'ellébore, en d'autres termes, que l'auteur est poète en dépit d'Apollon.

51. *Non siqua*, etc. : ent. : *Non (hic sunt) siqua*. — *Siqua* est l'équivalent de *quaequae* ou *quacumque*, de même que *siquid* (*supra*, 34) était l'équivalent de *quidquid*. — *Elegidia* : ce diminutif, transcription du grec *ἐλεγεῖδιον*, ne se trouve que chez Perse. Je pense qu'il désigne des épigrammes en distiques élégiaques, analogues à l'*elegidion*, formé de la juxtaposition de trois distiques élégiaques et de sept hendécasyllabes phalécien, qu'Eumolpe débite dans le *Satiricon* de Pétrone (109, 9). — *Crudi* : ent. : « Quand ils viennent de manger, pendant le travail de la digestion. »

52. *Dictarunt* : « ont dicté (à leurs secrétaires, *librarii*) ».

52-53. *Quidquid... lectis scribitur in citreis* : « Tout ce qui est écrit sur des lits de cédratier », c'est-à-dire « tout ce qui est écrit par des amateurs riches ». Il est ici question du *lectus lucubratorius* sur lequel les Romains se couchaient pour lire et pour écrire. Le *citrus* (*thuia orientalis* de Linné), que nous appelons *cédratier*, était un arbre odoriférant de l'Afrique, employé à la fabrication des meubles de luxe.

53. *Scis* : nous disons : « tu possèdes l'art de... » ; pour la construction de *scio* avec l'inf., qui est très correcte, cf. Riemann-Goelzer : *Synt.*, § 563, 7^o, p. 627. —

Ponere, dans le sens de *apponere* : « servir (à des convives) » ; cf. 3, 111 et Hor. : *Art. poét.*, 422 — *Calidum... sumen* : « une tétine de truie bien chaude ». C'était un mets très apprécié : voy. Pline : *N. H.* 8, 209 : « *Hinc censoriarum legum paginae interdictaque cenis abdomina... uerrina*, ut tamen Publi mimorum poetae cena, postquam seruitutem exuerat, nulla memoretur sine *abdomine*, etiam uocabulo *suminis* ab eo imposito. »

54. *Comitem horridulum* : « un client qui grelotte » ; c'était un des devoirs du client de faire cortège à son patron dans la rue et de l'accompagner dans ses voyages (cf. Hor. : *Ep.*, 1, 7, 75-76 « *Iubetur Rura suburbana... comes ire* ») ; d'où l'emploi de *comes* comme synonyme de *cliens* (cf. Juv., 1, 46 et 119 ; 6, 353, etc.) ; le diminutif *horridulus* appartient au vocabulaire de Lucilius (524 Marx) ; sur la manière dont il est formé, cf. *supra* 33 la note sur *rancidulum*. — *Trita... lacerna* : « une lacerne usée » ; ent. : « une lacerne dont le riche patron ne se sert plus » ; la lacerne était un manteau ample, sans manches, orné de franges (*fimbriae*), attaché, en haut, par une agrafe, souvent pourvu d'un capuchon (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 55 ; Juv., 8, 144), et réservé d'abord aux soldats (cf. scolie sur le présent passage : « *pallium fimbriatum quo olim soli milites uelabantur* »). Dans les dernières années de la république (voy. Cic. : *Phil.*, 2, 30, 76) et sous Auguste, en dépit des règlements de ce dernier (Suét., *Oct.*, 40, 5), les élégants le portaient, teint de couleurs variées, en particulier de pourpre, comme la *laena* (c. *supra*, 32 ; voy. Juv., 1, 27 ; 12, 39 ; 10, 212 ; Mart., 14, 131 ; 1, 96, 4) ; on le mettait surtout pour aller à l'amphithéâtre (Mart., 14, 137) ou au cirque (Suét., 1. 1.).

55. *Et a uerum, inquis, amo*, « Et après cela, tu viens dire : « J'aime la vérité ». — *Verum...*, *uerum* : il y a de l'emphase dans cette reprise : le riche

Qui pote ? Vis dicam ? Nugaris, cum tibi, calue,
 Pinguis aqualiculus propenso sesquipede extet.
 O Iane, a tergo quem nulla ciconia pinsit
 Nec manus auriculas imitari mobilis albas

NC. 56 Il semble que Bob. ait *nugares* au lieu de *nugaris*. — 57. *propenso* P Bob. (voy. *Introd.*, p. xxiii) A² Val. : *protenso* α (cf. St Jérôme : *Aduers. Iouin*, 2, 21 ; *protento* Priscien : *Inst. gr.*, 6, 12, 67 = *Gr. lat.*, 2, p. 251 Keil (*proponto* dans quelques mss). — *extet* P α : *exitet* Bob. : *exstat* (ou *extat* φ. — 58. *pinsit* P Bob. A² Sch. Eutyches (*Gr. lat.*, 5, p. 483, 7 Keil) Servius (*in Aen.*, 1, 179) : *pinait* p φ ; *pinesit* α ; *pisat* et *pisit* Diomède voy. *supra*, *Introd.* p. viii et xxii). — 59. *imitari* Bob P (changé par p en *imitata* ; est a été suscrit, mais, semble-t-il, postérieurement ; *imitata* est α Val.

amateur se remplit la bouche du mot *uerum*. Mais cf. Pl. : *Most*, 181 : « Ego uerum amo : *uerum* uolo dici mihi. »

56. *Qui pote* : « Comment est-ce possible » ; ent. : « Comment le riche patron espère-t-il que les hôtes qu'il vient de régaler ou le client pauvre dont il a soulagé la misère lui diront la vérité sur son œuvre ? Cf. Hor. : *Art poét.*, 422 et suiv. ; *Ep.*, 1, 19, 37-38. — *Vis dicam* (sc. *uerum*) : ent. : « Tu veux que je te la dise, moi, la vérité ? »

56-57. *Nugaris*, etc. J'entends : « Tu veux écrire des gentilleses, faire le bel esprit, alors que ton gros ventre laisse assez deviner que tu es un lourdaud. » Pour le sens que je donne à *nugaris*, cf. *infra*, v. 70 ; Catulle, 1, 4 : « Namque tu solebas Meas esse aliquid putare *nugas* », et Hor. : *Ep.*, 1, 19, 42 : « *nugis* addere pondus ». D'autres expliquent : « Tu n'écris que des sottises, car on ne peut avoir d'esprit avec un ventre comme le tien. » C'était, en tout cas, une opinion courante que les gens obèses étaient peu intelligents, et le scolaste a raison de citer ici le proverbe grec : Γαστήρ παχέια λεπτόν οὐ τίχτει νόον : « ex uentre crasso tenuem sensum non nasci ». — *Calue* : « tête chauve » ; le mot a la même valeur que le *uetule* du v. 22.

57. *Aqualiculus*, etc. : on peut traduire : « avec une panse dont la saillie incline en avant d'un pied et demi ». Le mot *aqualiculus* ne se trouve pas avant Perse dans la langue littéraire. Isidore de Séville (*Etym.*, 11, 1, 136) le définit de la manière suivante : « Proprie uenter porci est, hinc ad uentrem translatio » ; mais on le trouve chez Végèce (*Mulomedicina*, 40) appliqué au cheval.

58. *O Iane* : « Heureux Janus » : la formule complète est chez Horace (*Sat.*,

1, 9, 11) : « O te Bolane, cerebri felicem. » Perse félicite Janus de voir, grâce à son double visage, ce qui se passe derrière son dos. — *A tergo quem*, etc. : « Que jamais cigogne n'a frappé (ou ne frappe, car *pinsit* peut être le présent aussi bien que le parf. de *pinsere*) par derrière » : allusion au geste moqueur par lequel on courbait l'index comme un cou de cigogne, de manière à le diriger vers la personne dont on se moquait, en abaissant et en relevant par un mouvement rapide les deux articulations supérieures (« *ciconiarum* deprehendes post te colla curuari » St Jér. : *Epist.* 125, 18, *ad Rust. mon.*) ; le verbe *pinsere* (*pisere*, *pisare*) signifie proprement « broyer avec un pilon » (*pistor*, « le boulanger », c'est primitivement celui qui pile le grain). Plaute et Ennius l'emploient par métaphore dans le sens de *frapper à coups redoublés* (Pl. : *Merc.*, 416 : « *flagro pinsetur* » ; Enn. : *Ann.*, 351 Vahlen : « *pinsunt terram genibus* ») ; il peint ici les mouvements répétés du doigt courbé en cou de cigogne qui s'agitte comme pour frapper le poète ridicule — *Nulla ciconia* : *nulla* équivalent à un *non* renforcé : cf. *infra*, 122 et 5, 120.

59-60. Dans ces deux vers, l'idée de coup s'applique, d'une manière purement figurée, à la raillerie elle-même : *nec (pinsit) manus nec (pinsunt ou pinserunt) linguae*... : il y a donc *zeugma*, à moins qu'on ne préfère admettre, avec M. Rasi, que *pinsit* a, au vers 58, une valeur prégnante *pinendo* ou *pinsens irritit*, et suppléer *irritit* avec *manus*, *irriserunt* avec *linguae* ; cf. *Riv. di Fil.*, 35 p. 487). Nous traduirons « et qu'épargne une main... »

59. *Imitari mobilis* : « mobile à (ou pour) imiter », c'est-à-dire « dont les mouvements imitent ». Pour le tour, cf. *Prol*, 11 : *artifex sequi*, et la note. La

Nec linguae quantum sitiāt canis Apula tantae.

60

Vos, o patricius sanguis, quos uiuere ius est

Occipiti caeco, posticae occurrite sannae.

« Quis populi sermo est ? » Quis enim, nisi carmina molli

Nunc demum numero fluere, ut per leue seueros

Effundat iunctura unguēs ? « Scit tendere uersum

65

NC. 60. *linguae* ou *linguat* (au lieu de *linguae*) Bob. — *tante* P Bob. α : *tantum* φ (parfois avec interversion de *quantum* et de *tantum*) ; Jahn (éd. de 1843) signale une conjecture de C. Barth : *tentae*. — 61. *ius est* P : *fas est* Bob. α. L'une des deux leçons doit provenir d'une glose ; mais laquelle ? Les éd. récents s'en rapportent à l'autorité du fragment de Bobbio et écrivent *fas est*. J'aurais fait comme eux si je n'avais pour principe de ne jamais m'écarter de P, hors le cas de faute évidente (cf. *Introd.*, p. xxvii). — 63. *populis* (au lieu de *populi*) Bob, par redoublement de l's initial de *sermo*. — 64. *effluere* Val. φ. — 65. *etfundat* (au lieu de *effundat*) Bob., faute qui laisse soupçonner la leçon *ecfundat* : cf. 3, 20 : *ecfluis*, avec la NC. — *uaesis* (au lieu de *uersum*) Bob., qui conduit à la leçon *uersus* φ.

leçon *imitata est* (v. NC.) fait une construction très gauche : « *nec* (cui, qu'on tire de *quem*) *manus... imitata est... nec* (cui) *linguae (fuerunt) tantae.* » — *Auriculas albas* : équivalent descriptif de *aures asini* : cf. *Œv.* : *Mét.*, 11, 176 : « *Aures...* Trahit in spatium uillisque albetibus implet » ; pour l'emploi du diminutif, cf. *supra*. 22 et *infra*, 121.

60. *Linguae*, etc. : constr. : *linguae tantae quantum canis Ap. sitiāt* ; litt. : « des langues aussi longues qu'une chienne d'Apulie a de soif » ; *sitiāt est*, comme on dit, prégnant = *sitiens promat* ou *exserat*. — *Apula* : il y avait très peu d'eau en Apulie. — Pour le tour *quantum... tantae*, cf. *Luc.* : *Phars*, 1, 259 : « *quantum Rura silent... tanta quies* ». — Le scoliaste semble faire de *linguae tantae* un gén. sing. dépendant de *manus* : « une main de langue aussi longue », c'est-à-dire « une main représentant une langue aussi longue, etc. » ; il dit en effet : « *Tria sunt genera sannarum, ut manu significet ciconiam aut auriculas asini, aut linguam canis* » ; voy. *Rasi*, *art. cité*.

61. *Vos, o patricius sanguis* : parodie d'Horace (*Art poét.*, 292) : « *Vos, o Pompilius sanguis* » ; et, comme chez Horace, o est suivi du nom. au lieu du vocatif. — *Quos uiuere*, etc. : « dont la loi est de vivre avec l'occiput aveugle », c'est-à-dire : « vous qui n'avez point deux visages, comme Janus ». — *Posticae*, etc. : litt. « allez au devant de la grimace de derrière », c'est-à-dire : « prenez garde à la grimace qu'on fait derrière vous » : « *Occurrite* » fait

avec « *posticae* » une alliance de mots.

63. *Quis populi sermo est* : quelqu'un, peut-être le poète amateur lui-même, répond à Perse : « Tout cela est bel et bon, mais que dit le public ? » — *Quis enim*, etc. : « Que peut-il dire, répond Perse, ce public qui ne se plaît qu'aux harmonies molles (cf. *supra*, v. 19 et suiv.) », sinon qu'on n'a jamais fait de vers aussi coulants ? » (On peut admettre aussi que la phrase est prononcée sur le ton de l'éloge et y voir la réponse empressée d'un flatteur à la question *Quis populi sermo est* posée par l'amateur riche ; mais le vers 69 (*Ecce modo... docemus*) me semble alors moins bien amené. — *Quis enim* a ici la valeur de *quisnam*

63-64. *Molli numero fluere* : nous dirions : « ont un rythme doux et coulant » ; *nunc demum* : « maintenant enfin ». Pendant longtemps, les délicats ont reproché à la versification latine sa rudesse, et non pas seulement les faux délicats : cf. Horace : *Sat.*, 1, 4, 8 ; 10, 58-59 ; *Ep.*, 2, 1, 66 et 160 ; *Art poét.*, 263 et 274.

64-65. *Vt per leue*, etc. : litt. : « de sorte que le joint rejette les ongles promenés sévèrement sur le poli » ; les marbriers, lorsqu'ils exécutaient un morceau de sculpture ou d'architecture qui n'était pas d'une seule pièce, promenaient leur ongle sur les joints pour voir s'il n'y restait aucune inégalité ; d'où la métaphore *ad unguem factus* pour exprimer la perfection (Porphyryon : *In Hor. Sat.* 1, 5, 32). Perse veut dire que le public loue dans la versification contemporaine une harmonie si

Non secus ac si oculo rubricam derigat uno,
 Siue opus in mores, in luxum, in prandia regum
 Dicere, res grandes nostro dat Musa poetae. »
 Ecce modo heroas sensus adferre docemus

NC. 66. *derigat* P α : *dirigat* Bob. p ; *Non secus atque oculo rubricam dirigis uno* Guyet.
 — 67. *Situe* (au lieu de *siue*) Van Wageningen qui avait d'abord proposé *etsi*), conjecture séduisante ; et *prandia* (au lieu de *in prandia*) ζ ; *an prandia* Passow, d'après une leçon, d'ailleurs douteuse, d'un ms. de Heidelberg du xv^e siècle ; *seu luxum et prandia* Pinzger ; mais voy. comment. explic. — 69. *heroos* (au lieu de *heroas* Hau-niensis 2028 (xi^e s.)). — *docemus* P Bob. : *uidemus* α p Val. sch. —

parfaite que la critique la plus sévère ne saurait y relever aucune rencontre désagréable de sons, aucune dureté. La métaphore *effundat* s'appliquait bien à un cheval qui jette son cavalier à terre (T.-Liv., 22, 3, 11) ; elle indique ici fortement que l'ongle ne peut pas mordre le moins du monde sur le joint, tant le raccord est parfait.

65-66. *Scit tendere*, etc. Perse rapporte ici sous une forme directe, la louange que le public adresse au poète qui vient de lire une de ses œuvres.

66. *Non secus ac*, etc. : « tout comme s'il dirigeait le cordeau avec un seul œil (c'est-à-dire en fermant un œil) » ; ent. que ses vers sont pour ainsi dire tirés au cordeau, autrement dit d'une régularité parfaite ; cf. la locution *ad amussim* et l'adv. *examussim*. Le cordeau du charpentier, *linea*, était généralement frotté de craie rouge, d'où le nom de *rubrica* (proprement *craie rouge*) que Perse lui donne.

67-68. *Siue opus*, etc. : on met d'ordinaire un point après *derigat uno*, et l'on donne à *siue* la valeur de *etiamsi* (comme chez Tibulle, 1, 6, 21 : « *Exibit quam saepe, time, seu uisere dicet sacra bonae maribus non adeunda Deae* » ; cf. Prop., 2, 26, 29) : « Même s'il s'agit de s'attaquer aux mœurs, au luxe, aux repas des grands (c'est-à-dire de composer des satires), la Muse inspire à notre poète des choses sublimes (dans un genre qui est, cependant, tout voisin de la prose) ». Je crois, pour ma part, que *siue* est mis pour *uel si*, « ou bien si », et qu'il faut entendre comme si Perse avait écrit : « *Scit noster poeta tendere uersum. ., uel, si opus (est) in mores... dicere, (scit) res grandes excogitare* » (cf. Térence : *Andr.*, 190 : « *Postulo, siue aequum est, oro* » = « *Postulo, uel, si aequum est, oro* »). Le public vient de louer la versification : il passe maintenant au

fond et félicite le poète de mettre dans ses lieux communs ce sublime dont nous avons déjà rencontré la mention ironique au v. 14 (*grande aliquid*). Les invectives contre les mœurs du temps et le luxe étaient un des thèmes favoris de l'école, celui peut-être qui revient alors le plus souvent dans les œuvres de toute nature ; il est pris ici comme type. Je traduirais : « Ou, s'il s'agit d'écrire un morceau contre les mœurs du temps, le luxe, les festins des grands, la Muse inspire à notre poète des choses sublimes. » (Je n'indique que pour mémoire l'interprétation tirée des scolies : « Dans quelque genre qu'il s'exerce, comédie, satire ou tragédie, notre poète trouve du sublime » : elle force le sens de *siue* (voy. dans les NC. les corrections proposées pour écarter cette difficulté), celui de *in*, celui de *mores*, et même celui de *prandia regum*, appliqué bien arbitrairement au festin de Thyeste ou de Térée : *reg's*, ici, ce sont les grands en général, et toute l'expression est un souvenir de l'*epulis regum* d'Horace (*Sat.*, 2, 2, 45) ; il faut y voir, en somme, un équivalent plus concret de *luxum*).

69 et suiv. Perse reprend la parole pour montrer à quel point le goût des admirateurs de la poésie à la mode est corrompu. Il raille d'abord ces *res grandes* devant lesquelles on se pâme : « Du sublime ! je crois bien. Voici que nous encourageons aujourd'hui de simples écoliers à s'exercer dans les genres héroïques » (v. 69-78).

69. *Modo = nunc* : cf. Tér. : *Adelph.*, 289 : « *Modo dolores, mea tu, occipit primulum* » et Cl. Mamertin : *Grat. actio Iuliano* (dans les *Panegyriques latins*) 31 : « *Modo enitendum est ut praemio dignus existimer* ». — *Heroas sensus* : « des pensées héroïques ». Pour le tour, cf. *Prol.*, 13 : *coruos poetas*, et comparez, chez nous, Molière : *Misanth.*, v. 97 : « Ce chagrin

Nugari solitos graece, nec ponere lucum
 Artifices nec rus saturum laudare, ubi corbes
 Et focus et porci et fumosa Palilia faeno,

NC. 70. Sur la prétendue leçon de Bob., *graeci* voy. *Introd.*, p. xxiii. — 72. *fumosa* Bob. — Dans P, le premier li de *Palilia* a été écrit (et, semble-t-il, par p) sur un grattage.

philosophe » (dans l'*heroas manus* de Propertius, 2, 1, 18, *heroas* peut fort bien être le féminin de l'adj. *herous*) Perse songe-t-il à l'épopée seulement, ou bien à l'épopée et à la tragédie ? Les deux genres se sont présentés ensemble à l'esprit du poète dans la satire 5, 3-4. Je pense qu'il en est de même ici (cf. d'ailleurs v. 75 et suiv.). — *Adferre* : « présenter (au public) » ; cf. *Prol.*, 7 : « Ad sacra uatum carmen adfero ». Je ne crois pas qu'on doive chercher ici une métaphore tirée de la langue des agronomes, dans laquelle *adferre* signifie « produire » (Varron : *R. R.*, 1, 8, 6 : « Vitis quae ostendit se adferre uam » ; cf. *Colum.*, 2, 17, 3 ; 4, 11, 3 ; 5, 6, 29 ; 11, 2, 91, etc.). — *Docemus* : ent. : « on enseigne » ; Perse dit ici : « nous enseignons, comme il a dit, au v. 13, *scribimus*, « nous écrivons », en parlant des poètes qu'il raille : ce n'est qu'une figure de style.

70-71. *Nugari solitos graece*, etc. : « des adolescents qui n'en sont qu'à composer de petites pièces de vers en grec et qu'on n'a encore exercés ni à décrire (en vers latins) un bois sacré ni à faire l'éloge de la campagne ». Si, au vers précédent, on lit *uidemus* au lieu de *docemus* (v. NC.), ceci peut s'appliquer à des amateurs de tout âge qui, pendant longtemps, se sont bornés à composer de courtes pièces en grec, sans même essayer de traiter en vers latins les thèmes descriptifs les plus élémentaires, et qu'on voit aujourd'hui s'improviser poètes épiques et poètes tragiques. Mais le *Hos pueris monitus patres infundere* du v. 79 est alors moins bien préparé. — *Nugari graece* = *graecos facere uersiculos* (Hor. : *Sat.*, 1, 10, 31 ; sur l'emploi de *nugari*, cf. *supra*, 56, et la note. — *Ponere* : artifices : pour le tour, cf. *Prol.*, 11 : *artifex sequi*, et la note. *Ponere*, « mettre sur pied, camper », sedisait proprement des sculpteurs et des peintres (voy. Hor. : *Od.*, 4, 8, 6-8 : « Quas aut Parrhasius protulit aut Scopas... sollers nunc hominem ponere nunc deum » ; cf. *Art poét.*, 34 et Ov. :

Ars amat., 3, 401) ; mais on l'appliqua ensuite, par métaphore, aux écrivains Juv., 1, 155 : « Pone Tigellinum »). — *Lucum* : sur ce lieu commun, cf. Horace : *Art poét.*, 15-18 : « Purpureus, late qui splendet, unus et alter Adsuitur pannus, cum lucus... Dianae... describitur », et Juv., 1, 7-8 : « Nota magis nulli domus est sua, quam mihi lucus Martis ».

71-72. *Rus saturum* : *satur* est pris ici dans le sens de fertile, comme chez Virgile : *Géorg.*, 2, 197 : *saturi. Tarenti*. Cf. nos expressions « une grasse campagne, de gras pâturages ». L'éloge de la campagne était peut-être le thème descriptif le plus souvent traité, en vers ou en prose. Horace le signalait déjà comme un des ornements ordinaires de l'épopée sans inspiration (voy. *Art poét.*, 17-18 : « properantis aquae per amoenos ambitus agros... describitur »). Perse veut dire, je pense, qu'on pousse les écoliers vers la haute poésie avant même qu'ils soient préparés à traiter les lieux communs dont les poètes médiocres se font une ressource.

71-75. *Vbi corbes*, etc. Le lieu commun sur la vie rurale, lorsqu'il était traité en latin ramenait mécaniquement l'éloge des mœurs antiques et des vieux Romains. Perse le tourne en ridicule en énumérant quelques-uns des détails qu'on y retrouvait sans cesse.

71. *Vbi* : sc. *rus ubi sunt*, etc. — *Corbes* : peut-être les corbeilles des moissonneurs, *corbes messoriae*.

72. *Focus* : le foyer près duquel le paysan se chauffe en hiver (cf. Virg. : *Buc.*, 7, 49 et suiv. : « Hic focus..., hic plurimus ignis semper... Hic tantum Boreae curamus frigora, quantum... numerum lupus »). — *Porci* : les vieux Romains élevaient beaucoup de porcs. Le jambon et le lard étaient pour eux la nourriture des jours de fête : cf. Juv., 11, 82-85. — *Fumosa Palilia faeno* : « les Palilias qu'enfume le foin enflammé ». On sait que les bergers célébraient la fête de la déesse Palès, leur patronne (cf. Ov. : *Fast.*, 4, 721 et suiv.)

Vnde Remus sulcoque terens dentalia, Quinti,
Cum trepida ante boues dictatorem induit uxor

NC. 73. *Sulcosque* (au lieu de *sulcoque*) Bob. — *dentalia* Bob. α : *dentalia* P; *dentilia* p. — 74. *Cum* P sch. (cf. Sidoine Apollinaire : *Carm* 7. 382-384 : « Sic..., Cincinnate, uenis, ueterem *cum* te induit uxor Ante boues trabeam ») : *quem* Bob. α p Val. Il est possible, au demeurant, que *cum* soit une vieille correction amenée par l'anacoluthie « *Quem...* induit uxor Et *tua* aratra... lictor tulit » ; mais il me paraît plus vraisemblable que *quem* ait été substitué à *cum*, parce que la construction *cum...* *dictatorem* induit aura semblé gauche ou dure. — *dictatorem* Bob. P α : *dictaturam* p Val. (= *uestem dictatoriam*) ; mais on ne cite pas d'exemple avant Stace, *Silu.*, 2, 7, 124, d'*induere* construit avec deux accusatifs ; il est vrai qu'on peut voir là un développement de l'emploi, très classique en poésie, du passif moyen *induor* avec l'acc. (Virg., *En.*, 2, 393 ; 7, 640, etc.) ou une imitation directe du tour grec ἐνδύειν τινα τι. Le Parisinus 8048 et les scolies sur Claudien (*In Ruf.*, 1, 202) donnent la leçon « *cui*... *dictaturam* ind. ux. » dans laquelle *cui* est évidemment une correction.

en sautant par-dessus des tas de paille enflammée (voy. Tib., 2, 5, 87-90 ; Ov. : *Fast.*, 4, 781-782 ; Prop., 4, 4, 77-78 et 4, 1, 19 : « Annuaque accenso celebrare Palilia faeno »).

73. *Vnde*, sc. *uenit*. Le jour où se célébraient les Palilies (21 avril) était, disait-on, celui de la fondation de Rome (cf. Ov. : *Fast.*, 4, 801 et suiv. ; de fait, le Palatin tirait peut-être son nom d'un vieux sanctuaire de Palès). De la description de cette fête, le passage était donc facile, dans le lieu commun sur la campagne, à Romulus, à Remus et aux grands hommes des premiers siècles (cf. d'ailleurs Virg. : *Georg.*, 2, 533 : « Hanc olim ueteres uitam coluere Sabini, Hanc Remus et frater », à la fin de son tableau de la vie champêtre). — *Sulcoque*, etc. : ent. : « et unde uenisti tu, Quinti, terens dentalia sulco cum, etc. » : l'apostrophe était une figure familière aux poètes du temps ; pour le changement de tournure, cf. Virg. : *En.*, 7, 684 : « Quos diues Anagnia pascit, Quos, Amasene pater ». — *Dentale* désigne proprement la pièce de bois à laquelle le soc (*uomer*) était fixé Ici le mot s'applique par métonymie au soc lui-même ; *sulco terens dentalia* signifie donc : « polissant le soc par le (frottement du) sillon » (cf. Virg. : *Georg.*, 1, 46 : « *Sulcoque attritus splendescere uomer* ») : c'est une périphrase pour dire *arans*. — *Quinti* : L. Quintius (ou, mieux, Quinctius) Cincinnatus, consul en 460 av. J.-C., dictateur en 458, vainqueur des Eques, dictateur une seconde fois en 439, à l'âge de 80 ans. Il ne possédait, selon Tite-Live (3, 26, 8) que quatre arpents au delà du Tibre, s'étant ruiné en 461 pour payer la caution

de son fils Caeso Quinctius, un des chefs de la jeunesse patricienne, qui s'était soustrait par un exil volontaire au jugement des comices tributes convoqués par le tribun A. Verginius (Liv., 3, 13, 9-10). Cincinnatus était, avec Atilius Serranus (Val. Max., 4, 4, 5 ; Pline, *N. H.*, 18, 20) le type de ces grands hommes d'autrefois, « pris à la charrue », dont l'éloge avait sa place dans tous les lieux communs sur la vieille Rome et dans le thème célèbre de la pauvreté (Val. Max., 4, 4, 4 : « Illi etiam praediuites, qui *ab aratro arcessebantur* ut consules fierent ? » Cincinnatus est nommé *ibid.* 7 ; cf. Sén. le Père : *Contr.*, 1, 6, 4 : « Quid tibi uidentur illi *ab aratro*, qui paupertate sua beatam fecere rem publicam ? »)

74. *Cum* se rattache directement à *dentalia terens* : Cincinnatus était en train de travailler son champ lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était nommé dictateur. Voy. Liv., 3, 26, 9-10 : « Ibi (sc. in agro) ab legatis, seu fossam fodiens palae innixus seu *cum araret...*, salute data inuicem redditaque rogatus, ut, quod bene uertret ipsi reique publicae, *togatus* mandata senatus audiret, admiratus... *togam pro pere* e tugurio proferre *uoxem* Raciliam iubet. Qua simul... *uelatus* processit, *dictatorem* eum legati gratulantes consulant. » — *Trepida* : « qui s'empresse » (cf. *propere*, dans le texte de Tite-Live cité ci-dessus). — *Dictatorem induit* : ent. : *te induit dictatorem*, « te revêt de la toge, toi qui viens d'être fait dictateur » : le récit de Tite-Live éclaire tout à fait le sens ; il n'y a pas lieu de donner à *dictatorem* une valeur proleptique et d'interpréter « te revêt (de manière à te faire) dicta-

Et tua aratra domum lictor tulit. « Euge, poeta :
Est nunc Brisaei quem uenosus liber Acci,

75

NC. 76. *Brisaei* est écrit *brisei* (= Βρισηίου) dans plusieurs mss (Bob. P et A entre autres) ; d'où la conjecture *Briseis*, proposée par L.-Io. Scoppa (qui lit aussi *quem et*) : un humaniste l'avait déjà introduite dans le *Vaticanus* n° 5390 (xv^e ou xvi^e s.). Mais l'existence d'une *Briseis* d'Accius n'est confirmée par aucun texte. Il avait, il est vrai, composé un *Achille*. — *Quam* A³. — *Acci* Bob. P α; *accii* p.

teur », c'est-à-dire « te revêt du costume dictatorial, de la trabée » ; S Sidoine Apollinaire (v. NC.) s'y est mépris. Par conséquent, la leçon *dictaturam* = *uestem dictatorem* (v. NC.) est à rejeter. D'autre part, l'ellipse de *te* est adoucie par le vocatif *Quinti* et l'adj. possessif *tua*. Elle a cependant paru trop dure à certains éditeurs qui ont accueilli la leçon *quem* (v. NC.) : mais *cum*, nous l'avons vu, se lie très bien avec *terens*. On pourrait, d'ailleurs, sans rien sous-entendre, interpréter : « lorsque ta femme, qui s'empresse, revêt (de la toge) le (nouveau) dictateur » ; mais la première explication répond mieux, il me semble, au mouvement général de la phrase.

75. *Et tua aratra domum lictor tulit* : d'ordinaire, c'était Cincinnatus lui-même qui rapportait sa charrue chez lui. — *Euge, poeta* : « Bravo, poète ! » Cette exclamation est préparée par le *docemus* du v. 69 : Perse nous fait entendre les louanges qui encouragent les écoliers dans leurs essais puérils de haute poésie. Pour *euge*, cf. *supra*, 49.

76-78. *Est nunc*, etc. : l'œuvre acclamée est une tragédie : les admirateurs du jeune poète se demandent si, maintenant qu'un pareil chef-d'œuvre existe, Accius et Pacuvius trouveront encore des lecteurs. Beaucoup d'éditeurs pensent que la phrase est non pas interrogative, mais affirmative (cf. Hor. : *Ep.*, 2, 2, 181-182 : « Vestes Gaetulo murice tinctas, sunt qui non habent, est qui non curat habere » : mais il y a là une antithèse entre *sunt qui* et *est qui*). En ce cas, c'est Perse lui-même qui acclame ironiquement le poète ridicule et s'attaque ensuite, sans transition, à cette manie de l'archaïsme dont Tibère et Caligula avaient donné l'exemple (Suét. : *Aug.*, 86 ; *Quint.*, 1, 5, 63) et que Sénèque a raillée (*Epist.*, 114, 10 et 13). Il me semble que cette sortie contre les archaïsants, outre qu'elle serait très mal amenée, ne s'accorderait pas avec l'esprit d'une satire

dirigée contre l'élégance factice et énervée de la poésie contemporaine : pour les amateurs d'archaïsmes, l'emploi des vieux mots n'était qu'un artifice de plus : mais cet artifice s'inspirait d'un art qui, dans son emphase naïve, avait de la virilité ; on ne voit pas comment il pourrait devenir tout à coup, aux yeux de Perse, le vice dominant et le plus aimé, celui qui jette les petits maîtres dans des transports de joie (v. 80-82).

76. *Brisaei*... *Acci* : « dè ce Bacchus barbu d'Accius » ; à côté du type asiatique de Bacchus éphèbe existait le type archaïque de Dionysos barbu, auquel s'appliquait, selon Macrobe (*Saturn.*, 1, 18, 9), le surnom de Βρισηύς (*Brisaei* suppose l'existence, à côté de Βρισηύς, de la forme Βρισηύς attestée, d'ailleurs, par Etienne de Byzance, s. u. Βρισηύς ; si l'on maintient la leçon *Brisei* (v. NC.), il faut peut-être entendre, tout simplement : « que Briseus, c'est-à dire Bacchus, inspire »). Le mot *Brisaeus* est à double sens : il fait allusion à l'origine dionysiaque de la tragédie ; mais il rappelle en même temps l'emploi des adj. *barbatus* et *intonsus* au sens de « vieilli, suranné » : les vieux Romains portaient toute la barbe (Pline : *N. H.*, 7, 5, 211, nous dit que selon Varron les premiers barbiers vinrent de Sicile en Italie. l'an 454 de Rome = 300 av. J.-C. ; cf. Cic. : *De fin.*, 4, 23, 62 : « ... quod antiqui illi, quasi barbati..., crediderint » et Hor. : *Od.*, 2, 15, 11-12 « ... intonsi Cato nis Auspiciis... »). — *Venosus liber Acci* : « la tragédie aux veines saillantes d'Accius ». L'épithète *uenosus* s'applique proprement au corps desséché d'un vieillard : il faut donc entendre non pas seulement « vieillie », mais « décharnée » (cf. *Dialog. des Orat.*, 21 : « Pacuvium certe et Attium non solum tragoediis, sed etiam orationibus expressit : adeo durus et siccus est. Oratio autem, sicut corpus hominis, ea demum pulchra est, in qua non eminent uenae, etc. »). — *Liber* = *fabula* : « une

Sunt quos Pacuuiusque et uerrucosa moretur

Antiope, aerumnis cor luctificabile fulta ? »

Hos pueris monitus patres infundere lippos

Cum uideas, quaerisne unde haec sartago loquendi 80

NC. 77. *pacuuiusque* P α : *pacuiusq.* Bob. — 78. *antiope* P α : *antiope* Bob. — *aerumnis* (*erumnis* α) P : *aerumnisi* Bob. — 79. *patris* Bob.

pièce » (cf. Quint., 1, 10, 18 : « Aristophanes quoque non uno libro demonstrat »), ou peut-être, collectivement, « les pièces ».

77-78. *Verrucosa Antiope* : « L'Antiope verruqueuse ». L'expression est à double entente : Antiope, fille de Nycteus, roi de Thèbes, fut aimée de Zeus. Enceinte, elle fut chassée par son père et se retira à Sicione, auprès d'Epopeus, qui l'épousa. Nycteus s'était tué de désespoir, mais en mourant, il avait recommandé à son frère Lycos de tirer vengeance d'Antiope et d'Epopeus. Lycos marche contre Sicione, s'empare de la ville, fait mourir Epopeus et emmène prisonnière Antiope, qui, en route, met au monde deux jumeaux, Zéthos et Amphion. Ramenée à Thèbes, Antiope y est tenue dans une étroite captivité par Lycos et par Dirce, femme de ce dernier. Un jour, ses liens se défont merveilleusement, elle s'enfuit et retrouve ses fils qui la vengent en égorgeant Lycos et en attachant Dirce à un taureau sauvage. La fable d'Antiope avait été mise à la scène par Euripide, dont Pacuvius avait imité la tragédie (voy. Cic. : *De Fin.*, 1, 2, 4). La captivité de l'héroïne était, dans l'œuvre du vieux poète latin, un des épisodes importants : il nous montrait Antiope dans sa prison « inluvie corporis Et coma proluxa, impexa, conglomerata atque horrida » (fragm. de Pacuvius cité par le scoliaste ; cf. fr. 5 (9) Ribbeck : « perdita inluvie atque insomnia » et Lucilius, 597-600 Marx). *Verrucosa Antiope*, c'est donc Antiope elle-même dont le corps est abimé par les mauvais traitements et le manque de soins, mais c'est en même temps la tragédie, de Pacuvius, dans sa rudesse archaïque, et surtout dans sa boursofflure. — *Moretur* : « retienne », c'est-à-dire « charme » (cf. Hor. : *Art poët.*, 320-321 : « Fabula nullius ueneris... Valdius oblectat populum meliusque moratur Quam uersus inopes. ») — *Cor luctificabile* est un acc. de relation ; on pourrait entendre : « dont le cœur navré n'a d'autre appui que ses tourments

(c'est-à-dire ne voit autour de lui que des misères) ». Mais il semble que *fula* signifie plutôt *pressée de tout côté*, par une métaphore tirée de l'architecture : les colonnes qui supportent un édifice lui font comme une ceinture étroite (cf. Prop., 1, 8, 7-8 : « Tu pedibus teneris positas fulcire (= premere) pruinas... potes » ; on rapproché aussi Eschyle : *Agam.*, 64 : « γόνατος κονίαισιν ἐρειδομένου » et fragm. 382 : « οἱ στενάγμοι τῶν πόνων ἐρείσματα »). — On ne peut dire si les mots *aerumnis cor luctificabile fulta* sont un emprunt littéral à Pacuvius ou seulement une parodie. Les grands mots du vieux poète (*repandirostrum, incuruiceruicum, proluxitudo, minitabiliter*, etc.) étaient célèbres. Lucilius les avait déjà raillés (voy. 608 Marx : « mirum ac monstrificabile » : ce dernier mot a pu servir de modèle à *luctificabile*).

79. *Monitus* est ironique (cf. *supra*, 69 : *docemus*) : ent. : « Quand ce sont là les préceptes qu'on voit les pères donner à leurs fils », c'est-à-dire : « Lorsque les pères donnent à leurs fils, en guise de leçons, des encouragements de cette espèce. — *Pueris monitus infundere* : on disait *infundere orationem in aures* (Cic. : *De Orat.*, 2, 87, 355) ; mais la métaphore rappelle en même temps la locution *infundere alicui uenenum* (Cic. : *Phil.*, 11, 6, 13). — *Lippos* fait un jeu de mots : ils ont les yeux abimés par la débauche (cf. 2, 72 et 5, 77), et cela entraîne chez eux une sorte de cécité mentale.

80. *Quaerisne*, etc. : « Peut-on demander d'où est venu, etc. », c'est-à-dire qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette éducation déplorable la source du mauvais goût régnant. — *Haec sartago loquendi* : litt. : « cette friture du langage ». *Haec*, celle qu'on voit présentement. (*Sartago*, c'est proprement la poêle à frire : Plin. : *N. H.*, 16, 55 ; cf. Juv., 10, 64.) L'expression ne signifie point, comme certains le veulent, « ce confus mélange de mots, ce style bigarré », mais

Venerit in linguas, unde istud dedecus, in quo
 Trossulus exultat tibi per subsellia leuis ?
 Nilne pudet capiti non posse pericula cano
 Pellere, quin tepidum hoc optes audire « Decenter » ?
 « Fur es », ait Pedio. Pedius quid ? crimina rasis

85

NC. 81. *inguas* (au lieu de *linguas*) Bob. — *istud* p : *istut* P ; *istuc* Bob. α. — 82. *insultat* (au lieu de *exultat*) Val. — 83. *Nihilne* Bob. — 84. *os hoc* (au lieu de *hoc*) Bob. — 85. *fure satis* (au lieu de *fur es ait*) Bob. — *qui* au lieu de *quid* Bob. — *rasis* P Bob A² : *rosis* α.

bien « ce vain cliquetis de mots » ; on en trouve dans les scolies une bonne paraphrase : « *Sartago meta phora pro garrulitatis ardore* (stridore ?) et *argutiae sine sensu, qualis est strepitus sartaginis* » C'est le grand reproche que Perse fait à ses contemporains : ils ne se préoccupent que du son.

81. *Venerit in linguas* : « est venue sur les langues », c'est-à-dire s'est introduite dans la manière de parler de chacun (= *uenerit in sermonem omnium*). *In linguas*, non *in stilum* : il s'agit d'œuvres composées pour être lues en public. Le tour est analogue à *uenire in mentem* : cf. 4, 48 « *in penem uenit* » ; — *Istud dedecus* : « ce scandale », c'est à dire ce langage qui révolte à la fois le goût et la morale, étant indigne d'un homme vraiment homme (cf. *infra*, 87 ; 103 et suiv.).

81-82. *In quo... exultat* : in a ici le sens de à propos de. concernant (cf. Hor. : *Od.*, 1, 17, 19 : « *laborantes in uno* »). On peut traduire : « qui fait bondir de joie ». cf. *supra*, 20 « *trepidare... Titos* ». — *Trossulus* était, d'après les scolies, un vieux nom des chevaliers romains Et Varron dit, en effet (v. Nonius, p. 49 = Varr., *Menipp.*, 480 Bücheler) : « *Nunc emunt trossuli nardo nitidi uulgo Attico talento ecum.* » Mais ce texte montre bien que, dès l'époque de Varron, le mot avait pris une signification défavorable et désignait la jeunesse dorée, les petits maîtres. Sénèque l'emploie en ce sens (*Epist.*, 76, 1 et 87, 9). — *Tibi* : datif « éthique » : voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 46, e ; ent : *in quo uideas*, etc. — *Per subsellia* : les auditeurs avaient des sièges ; voy. *Dial. des Orat.*, 9 : « *domum mutuatur et auditorium exstruit et subsellia conduit* » ; cf. Juv., 7, 86 : « *Sed cum fregit subsellia uersu* » et *ibid.*, 45. — *Leuis*, non pas seulement, comme chez Horace, *Od.*, 4, 6, 28 : « au

visage lisse » c'est-à-dire sans barbe, mais « épilé » (= *leuigatus* : cf. Juv., 9, 95 : « *pumice leuis* ») : c'est une allusion aux mœurs efféminées des élégants de Rome (cf. 4, 39 et les notes).

83. *Nilne pudet*, etc. : ent. que le désir de faire acclamer des phrases bien balancées poursuit les Romains même dans leur âge mûr, même devant les tribunaux, même quand ils ont à défendre leur honneur et leur vie et qu'ils devraient rougir d'une pareille folie. — *Capiti... cano* : datif d'avantage, qui équivaut ici à l'abl. d'éloignement : cf. Virg. : *Bucol.*, 7, 47 : « *Solstitium pecori defendite* » et Géorg., 3, 154 : « *Hunc quoque... arcebis grauidou pecori.* » — *Periculum* s'employait couramment en parlant du danger couru par un accusé cf. Cic. : *Pro Mur.*, 4, 10 « *Pro amici periculo dicere* ». — *Cano* : c'est une circonstance aggravante : il devrait y avoir, sous une tête blanche, plus de sagesse. — *Quin... optes* : « que tu ne souhaites », c'est-à-dire sans souhaiter. — *Tepidum hoc... « Decenter »*, « ce tiède Fort bien ! », ent. : « cette acclamation lancée par un auditoire qui n'est pas vraiment touché » (au lieu de *tiède*, nous dirions plutôt *fade* ou *banal*). Pour le tour, cf. *supra* 49 : *Euge tuum. Decenter = pulchre* (Hor. : *A. P.*, 428 : « *clamabit enim : « Pulchre, bene, recte »*).

85. *Ait se aliquis* ; ent. *accusator* *ait* : ce n'est pas tout à fait l'emploi rencontré *supra*, 40. — *Pedio* : datif : « à Pédus ». Il s'agit vraisemblablement de Pédus Blaesus, accusé par les Cyrénéens, en l'année 59 ap. J.-C., d'avoir pillé le trésor d'Esculape et de s'être laissé corrompre dans les enrôlements par l'argent ou par la faveur (Tac. : *Ann.*, 14, 18) : « *Fur es* » s'applique fort bien au personnage. — *Pedius quid ?* sc. *ait* ou *respondit*.

Librat in antithetis, doctas posuisse figuras
 Laudatur : « Bellum hoc ! » Hoc bellum ? an, Romule, ceues ?
 Men moueat ? quippe, et, cantet si naufragus, assem
 Protulerim. Cantas, cum fracta te in trabe pictum

NC. 86. *doctas* tous les mss : *doctus* Scaliger, dont la conjecture paraît probable à Casaubon, Guyet et Bentley ; le mot gouvernerait *posuisse* et la construction anormale *posuisse laudatur* disparaîtrait. — 87. *laudatur* p : *laudatu* P ; *laudatus* Bob. ; *laudatis* α (voy. *Introd.* p. xxiv) ; — *bellum hoc hoc bellum* Bob. P. *bellum hoc bellum* α ; *bellum hoc bellum est* φ (correction malheureuse du texte d'α, pour rétablir le mètre) ; *ceues* P α : *cebes* Bob. : *ciues* p ; *crisas* A² (glose : cf. scol. de Juv., 6 322 : « *crisare* mulierum, *ceure* uirorum est »). — 88. *moueat* P : *mobeat* Bob. ; *moneat* α.

85-86. *Crimina rasis librat in antithetis* : nous dirions : « Il met les accusations dans la balance d'antithèses bien limées » ; c'est-à-dire que, au lieu de réfuter simplement les accusations de son adversaire, il n'y voit qu'une matière pour des antithèses savamment balancées. — *Rasis* est sans doute un équivalent de *lima rasis* (Ov. *Pont.* 2, 4, 17) = *limatus*, que Cicéron emploie couramment au sens figuré.

86-87 *Doctas posuisse figuras laudatur* = *laudatur doctas quod posuerit figuras* : « on le loue d'avoir mis sur pied des figures savantes ». Dans un passage de l'*Énéide* (2, après le v. 566), qui manque dans les bons manuscrits, nous lisons (v. 19 et 20 du morceau) : « *Extinxisse nefas tamen et sumpsisse merentis Laudabor poenas.* » Il y a là une construction analogue à l'emploi bien connu du passif personnel des verbes signifiant *accuser* ou *excuser* suivi de l'infinitif (Cic. *Pro Rosc. Amer.*, 13, 37 : « *Occidisse patrem Sex. Roscius arguitur* » ; *Pro Mil.*, 18, 47 : « *Liberatur Milo non eo consilio profectus esse ut insidiaretur Clodio* » ; *Phil.*, 5, 5, 14 : « *Si Lysiades citatus iudex non responderit excuseturque Areopagites esse, etc.* »). Comme ces verbes, *laudor* contient implicitement un sens déclaratif (= « *dīcor cum laudibus* »). — *Posuisse* : cf. *supra*, 70, la note sur *ponere*.

87. « *Bellum hoc !* » : c'est ce que dit l'auditoire. *Hoc bellum* ? « Vraiment ? vous trouvez cela beau ? » : réplique du poète. — *An* : « ou bien est-ce que par hasard ? » : cf. *supra*, 41 et la note. — *Romule* : c'est ici le Romain en général, le Romain de vieille souche : cf. Catulle, 29, 5 : « *Cinaede Romule, haec uidebis et feres ?* », vers dont Perse s'est souvenu ici. — *Ceues* = *clunes agitas* (Gloss. lat.,

5, 616, 40 et cf. NC.) : expression d'une brutalité voulue pour dire *cinaedus* es : « n'es-tu donc plus qu'un mignon ? »

88. *Men moueat ? quippe, etc.* : « Cela pourrait-il m'émouvoir ? Oui, et je donnerais tout aussi bien un as à un naufragé qui chanterait. » Pour la construction, cf. Cic. *De Orat.*, 2, 54, 218 : « *Leue nomen habet utraque res ? Quippe, leue enim est, etc.* », et, pour la valeur ironique de *quippe*, Plaut. : *Epid.*, 618 : « *Habe bonum animum — Quippe ego, quōi libertas in mundo sitast* » (le sens premier du mot paraît être « comment en serait-il autrement » : voy. *Fest.*, p. 306, 21 Lindsay : « *Quippe significare quidni testimonio est Ennius : Quippe solent reges omnes in rebus secundis.* ») Il paraît moins conforme à l'emploi ordinaire de *quippe* de lire *Men moueat quippe et... protulerim ?* et d'entendre : « Mais peut-être un naufragé qui chanterait pourrait m'émouvoir et, etc. »

89-90. *Fracta te, etc.* : On sait que les naufragés réduits à la mendicité, ou les mendiants qui se donnaient pour tels, portaient un tableau représentant leur naufrage (cf. Hor. : *A. P.*, 19-21 ; Perse, 6, 32-33 ; Juv., 14, 301-302). — *Fracta... in trabe pictum* : ent. : « représenté sur le vaisseau brisé, sur les débris du navire », et non pas « représenté sur un fragment de poutre (auquel tu t'accroches) », moins encore « peint sur un tableau fait d'un morceau de bois détaché du navire » : *trabs* est un synonyme poétique de *navis* (cf. Hor. : *Od.*, 1, 1, 13), qu'on retrouve 5, 141 et 6, 27 (*trabe rupta*) ; et, d'autre part, rien ne prouve, quoi qu'en ait dit Jahn, que l'usage fût, pour les naufragés, de se faire peindre sur une planche sauvée du naufrage.

Ex umero portes? uerum nec nocte paratum
Plorabit qui me uolet incuruasse querella.

« Sed numeris decor est et iunctura addita crudis.

Claudere sic uersum didicit « Berecynthius Attis »,

NC. 90. *portes* Bob. P. (e sur grattage) α : *portas* p φ (mais voy. comment. explic.). — 91. *plorauit* et *querellas* Bob. — 92 *crudis* P A² : *cruris* Bob. α. — 93. *claudere* P Bob. : *cludere* α. — *sic* P Bob. Val. : *si* α. — *didicit* Bob p A² : *didici* P ; *dedicit* α (*didicit uersum* φ).

90. *Ex umero* : cf. Virg. : *En.*, 6, 301 : « *Ex umero... dependet amictus.* » — *Cum* : « alors que », avec valeur concessive : d'où le subjonctif. — *Verum nec nocte paratum*, etc. : ent. : « Il faut que sa plainte soit vraie, et ne soit pas le fruit de ses veilles » ; pour la pensée, cf. Hor. : *A. P.*, 102-103 : « *Si uis me flere dolendum est primum ipsi tibi* » et, pour le tour *uerum... plorabit*, Ov. : *Rem. d'am.*, 639 : « *flens ancillula fictum* » ; d'ailleurs, l'emploi de l'acc. adv. est fréquent chez Persé (3, 21 : *sonat uitium* ; 4, 34 : *acre despuir* ; 5, 25 : *solidum crepare* ; *ibid.*, 106 : *mendosum tinniat* ; 190 : *crassum ridet* ; 6, 35 : *spirare surdum*) ; — *Incuruasse* = mousse ou flexisse : cf. Hor. : *Od.*, 3, 10, 13-17 : « *O quamuis neque te munera nec preces... Nec uir Pieria paelice saucius Curuat, supplicibus tuis Parcas* » ; Sén. : *De ira*, 3, 5, 8 : « *Non est magnus animus quem incuruat iniuria* » (et aussi *Epist.* 71, 26). Pour l'emploi de l'inf. parf., cf. 41-42 et la note.

92-106. Persé a montré (v. 69-91) ce qu'il faut penser du sublime des auteurs à la mode. Il a laissé jusqu'ici sans réponse directe les éloges qu'on donne à l'élégance coulante des vers contemporains (voy. v. 63-66). Il y revient maintenant.

92. *Sed* : Persé rend la parole à l'admirateur de la poésie à la mode. *Numeris decor*, etc. : ent. « *decor additus est et iunctura numeris crudis* ». — *Crudis* : litt. « indigestes » ; ent. : « on a mis dans la mesure des vers, qui, jusqu'ici, étaient *rebutants* (pour l'oreille) de la beauté et un parfait assemblage » : *iunctura* comme au v. 65 : il n'y a plus de heurt, tous les raccords sont impeccables.

93-95. De même que l'*Enéide* est désignée au v. 96 par le début de son premier vers : « *Arma uirum* », l'interlocuteur de Persé énumère d'abord trois poèmes qu'il désigne soit par un fragment du premier

vers, soit par une des expressions les plus saillantes : cf. Cic. *De fin.*, 1, 2, 5 (citant le début de la *Médée* d'Ennius) : « *An Vtinam ne in nemore nihilominus legimus quam hoc idem graecum* ? » Ces poèmes, dit-il, « ont appris à remplir le vers de la sorte », c'est-à-dire avec la perfection métrique qu'il vient de louer. La personnification qui substitue, comme sujet de *didicit*, les poèmes aux poètes n'est guère plus hardie que celle qui nous montre un peu plus loin (v. 105-106) la Ménade et Attis frappant le rebord du lit de travail ; et l'analogie est d'autant plus grande que le premier sujet de *didicit*, c'est « Berecynthius Attis ». — *Claudere... uersum* : « fermer le cercle des vers, en remplir la mesure », donc : « arrondir le vers » ; cf. le sens de *conclusio*, dans le langage de la rhétorique : « la période ». Horace, qui dit *Sat.*, 1, 4, 40 : *concludere uersum*, emploie (*Sat.*, 2, 1, 28 et 1, 10, 59) *claudere* dans le sens même que Persé donne ici à ce mot. — *Berecynthius* = *Phrygius* : la légende d'Attis ou Atys se rattachait au culte phrygien de Cybèle, la déesse du mont Sipyle, du Dindyme, du Bérécynthe. Cybèle, éprise de ce beau jeune homme et jalouse de lui, l'a obligé à se dépouiller de sa virilité et a voulu qu'il se consacre tout entier à son service. Il est le premier et le chef des Galles, prêtres eunuques de la déesse. Le poème cité ici et les deux autres sont vraisemblablement des œuvres alors en vogue. « *Dicit hos uersus Neronis*, lisons-nous dans les scolies, *in haec nomina desinentes.* » Et Dion Cassius nous dit (61, 20) que Néron avait déclamé dans une fête, en s'accompagnant sur la cithare, un poème d'Attis ou des Bacchantes. Mais il n'indique pas expressément que le morceau fût de la composition du prince, et les scolies nous offrent ici des témoignages contradictoires (« *Hi uersus, y trouvons-nous encore..., sunt...*

Et « qui caeruleum dirimebat Nerea delphin »,

Sic « Costam longo subduximus Appennino ».

95

« Arma uirum », nonne hoc spumosum et cortice pingui,

NC. 94. *delphin* P. Bob. A²: *delphi* α. — 95. *sic* Bob. Val. et Oxoniensis bibl. Bodl. Auct. F. 1.15: si P α (cf. *Introd.*, p. xxiii et xxx — *appenino* (au lieu de *appennino* Bob. — 96. *cortice* P. Bob. A² Val.: *uertice* α. — 97. *uegrandi* Porphyriion (Hor. *Sat.*, 1, 2, 129) et Servius: *En.*, 11, 553: *praegrandi* P. Bob. α Val.; on ne peut guère révoquer en doute le témoignage de Porphyriion, qui porte directement sur le mot, rapproché du *uepallida* d'Horace (l. 1.); *praegrandi*, que nous trouverons au vers 124, se sera substitué de bonne heure à un mot rare et d'intelligence assez difficile.

poetae nescio cuius graecissantis »; cf. d'ailleurs mes notes sur le § 10 de la *Vita Persi*. Au demeurant la légende d'Attis semble avoir été un thème consacré dans la poésie de tradition alexandrine. Catulle l'avait traité dans le rythme galliambique (*Carm.*, 63) et Martial écrit (2, 86, 4-5): « Nec dictat mihi luculentus Attis Mollem debilitate galliambon. »

Il y a une autre manière de ponctuer et d'interpréter les vers 93-95. Perse nous ferait entendre le public vantant la technique d'un poète contemporain (cf. *supra*, 65: « *scit* tendere uersum »): « Notre poète a appris, etc. »; *claudere* ne s'appliquerait qu'aux chutes de vers *Berecynthius Attis*, *Nerea delphin*, *Appennino*, les deux premières formées de mots grecs, la troisième spondaïque; *sic*, au vers 93 et au vers 95, n'aurait pas la valeur de *cum decore et iunctura*, mais servirait à introduire les citations (= « de la manière suivante »). C'est très acceptable; mais, autant il est facile de suppléer, au vers 65, le sujet de *scit*, autant l'ellipse, ici, après le long développement formé par les vers 69-91 serait dure. D'autre part, *claudere* n'aurait pas le sens que les rhéteurs et les poètes lui donnent ordinairement. Enfin Perse ne retiendrait l'attention que sur la chute des vers, alors qu'il estime tout le reste également affecté.

94. *Qui caeruleum*, etc. « Le dauphin qui fendait Nérée aux flots d'azur. » *Nereus* est mis pour *mare*: cf. Tib., 4, 1, 58 et Ov.: *Métam.*, 1, 187).

95 *Sic*, sc. *didicit claudere uersum*: reprise du *sic* qui se lit au vers 93. — *Costam longo*, etc.: on n'a pas d'autre exemple de la métaphore *costam subducere*: ainsi isolée elle fait une devinette dont nous devons renoncer à trouver le mot. Les uns proposent d'entendre: « Nous avons parcouru l'Apennin dans sa longueur »,

ou: « nous avons gravi la pente du long Apennin » (*subducere* = *rapere* ou *subripere* dans des expressions comme *rapere uiam* ou *subripere* (Sén., *Epist.*, 53, 1: « Putavi tam pauca milia subripi posse »), et *costa* appliqué aux montagnes comme le sont couramment *dorsum*, *frons*, *uertex*, *fauces*); d'autres: « nous avons enlevé (litt. soustrait, cf. Ov.: *Ars Am.*, 3, 123) tout un promontoire de marbre à l'Apennin » (les promontoires étant assimilés à des côtes dont la chaîne, *dorsum*, serait l'épine dorsale); d'autres enfin: « Nous avons tiré notre navire à terre au pied du long Apennin » (*costa* = *navis*: cf. 6, 31; *subducere* = ἀνέλκειν, comme chez César: *De Bello Gal.*, 4, 29, 2; *Appennino*, abl. de lieu). — *Appennino* ne fait pas seulement une fin de vers spondaïque (cf. Ov.: *Métam.*, 2, 226: « nubifer Appenninus »): Quintilien nous dit (9, 4, 65) que les mots constituant à eux seuls deux pieds ont une harmonie molle, et il cite précisément la clause *Appennino* à côté de *armamentis* (Ov.: *Mét.*, 11, 456) et de *Orione* (Virg.: *En.*, 3, 517).

96. *Arma uirum*: l'admirateur de la poésie nouvelle demande triomphalement si la versification de l'*Enéide*, auprès de ces chefs-d'œuvre d'harmonie, n'est pas sèche et raboteuse. *Arma uirum* = *Aeneis*: cf. Ov.: *Trist.*, 2, 534; Martial, 8, 56, 19; 14, 185. 2. et *supra*, note 93-95. — *Nonne hoc*: « Est ce que ceci, est-ce qu'un poème comme l'*Enéide* n'est pas, etc. ». — *Spumosum et cortice pingui*, ut, etc.: comparaison entre un style raboteux et l'écorce du chêne liège, qui étouffe les branches si on la laisse se développer à l'excès (cf. Plin.: *N. H.*, 17, 234: « (Arbores), cortice in orbem detracto, necantur, excepto subere, qui sic etiam iuuatur: crassescens enim praestringit et strangulat »; *spumosum*, litt.: « écumeux », s'applique bien à

Vt ramale uetus uegrandi subere coctum ? »

— Quidnam igitur tenerum et laxa ceruice legendum ?

« Torua Mimalloneis implerunt cornua bombis,

NC. 99. torua p A²: torba P; torbam Bob.; toruam α. — Mimalloneis p A² Diomède, qui cite (*Ars gramm.*, 3 Gr. lat., I, p. 499, 23) comme exemple de vers bien tourné : « Torua Mimalloneis inflatur tibia bombis » : ma milloneis P; mallonis Bob. α.

la surface du liège brut, rugueuse et percée de trous, et cortice pingui est un abl. de qualité ; on dégagerait bien le sens en traduisant : « à l'écorce rugueuse et épaisse ».

97. Ramale c'est un rameau qui a perdu sa sève, qui n'est plus que du bois mort (cf. 5, 59 ; Ov : *Mét.*, 8, 644 : « Ramalia... arida tecto Detulit »). — *Vegradandi subere coctum* : ent. : « desséché par le développement excessif du liège » ; *coctus* se disait proprement d'un bois durci au feu Virg. : *En.*, 11, 552-553 : « Telum... solidum nodis et robore cocto ». — *Vegradandi* : le préfixe *ue* indique l'excès ou l'insuffisance (*Gell.*, 16, 5, 5 « *Ve* particula, sicuti quaedam alia, tum intentionem significat, tum minutionem » cf. *ibid.*, 5, 12, 9-10) ; et, de fait, *uegrandis* signifie tantôt chétif, malvenu (Ov. : *Fast.*, 3, 445), tantôt, comme ici, trop grand (cf. Cic. : *De leg. agr.*, 2, 34, 93 : « Hominem uegrandi macie torridum », expression que le mot *torridum*, tout voisin de *coctum*, contribue à rapprocher de celle-ci).

J'ai suivi, pour les vers 96-97, l'interprétation très simple et très satisfaisante du scoliaste : ce dédain pour la beauté savante, mais vigoureuse et vraie, de l'*Enéide* achève bien de caractériser le faux goût du temps. Je ne vois aucune raison de préférer l'interprétation proposée par Meister et adoptée par Jahn : selon Meister, *Arma utrum* est une exclamation de Perse, prenant l'*Enéide* à témoin de la recherche ridicule des fragments ou des œuvres qui viennent d'être cités ; la question *nonne hoc* est posée par lui, et *hoc* désigne ces mêmes fragments ou œuvres. *Spumosum* et *cortice pingui* font deux métaphores distinctes : *spumosum* = *tumidum*, et indique quelque chose qui est enflé et en même temps sans poids, comme l'écume ; *cortice pingui* s'applique à une écorce au développement stérile et se précise par la comparaison *ut ramale... subere coctum* : de même que la force vive d'une branche est arrêtée par le développement excessif du

liège, de même le soin excessif de la forme détruit toute force poétique et réduit l'œuvre à un corps sans âme.

98. *Quidnam igitur*, etc. : « Quels sont donc les vers vraiment délicats, ceux qu'il faut lire en laissant aller la nuque ? » Question ironique de Perse. *Tenerum* dans le même sens que *molli* (*molli... numero*) au vers 63. — *Laxa ceruice* : c'était une affectation, chez les faux délicats, de lire en penchant la tête et en prenant des airs langoureux (cf. *supra*, 18 : « patranti fractus oculo ») : Quintilien condamne cette habitude. 1, 11, 9 : « Obseruandum erit ut recta sit facies dicentis..., ne supinus cultus. ., inclinata utrolibet ceruix » ; cf. *ibid.*, 11, 3, 82. et pour l'expression, Perse, 3, 58 : « *laxum... caput* », Mécène, cité par Sén. : *Epist.*, 114, 5 : « ceruice lassa », et Sén. : *De uita beata*, 25, 2 : « lassa ceruix ». — Ceux qui mettent les vers 96-97 dans la bouche de Perse ne s'accordent pas sur l'attribution du vers 98 : les uns le donnent à l'interlocuteur qui dirait « (Tu n'es pas content ?) Quels sont donc les vers qui pourront te paraître délicats... ? (Ceux-ci peut-être). » Pour les autres, c'est encore Perse qui parle : « (Si les vers que tu viens de citer te plaisent), que te faut-il donc en fait d'harmonie molle et éternée ? (Ceci peut-être). »

99-102 Ces quatre vers sont donnés par Perse, sur le même ton d'ironie, comme un parfait modèle de la versification si délicate et si coulante des contemporains. Le mouvement continue le vers 98, et il est interrogatif : « Des vers comme ceux-ci peut-être ? » Cette manière d'interpréter me paraît plus naturelle que d'attribuer la citation à l'interlocuteur, dupe de la question ironique du poète, et elle prépare mieux le cri de révolte du vers 103 : « Haece fierent, etc. » D'après une scolie, les vers 99-102 sont de Néron ; d'après une autre, c'est un pastiche, dû à Perse lui-même, de la poésie en vogue. Cette seconde indication, ou hypothèse, me paraît la plus vraisemblable (cf. d'ailleurs, ici

Et raptum uitulo caput ablatura superbo

100

Bassaris et lyncem Maenas flexura corymbis

Euhion ingeminat ; reparabilis adsonat echo ?

Haec fierent, si testiculi uena ulla paterni

NC. 100 *raptum* (au lieu de *raptum*) Bob. ; — 101. *lincem* φ (*lincen* $\hat{A}^2$) : *lyncae* P ; *lycem* Bob. ; *licet* α . *corymbis* P : *corymbiss* (d'abord *corymbos* : l'o a été changé en is et l's final exponctué) Bob. ; *corimpis* α . — 102. *resonabilis* (au lieu de *reparabilis*) Val. : cf. *Introd.* p. xxxi ; *atsonat* P cf. *Introd.* p. xxix, n. 1). — 103. *uenuilla* Bob. : voy. *Introd.* p. xxiii.

comme au vers 93, mes notes sur le § 10 de la *Vita Persi*. En tout cas, la description des Bacchantes en fureur était un des thèmes favoris de l'alexandrinisme latin. (Voy. en particulier Catulle, 64, 253-266.)

99. *Torna*, etc. : ent. : « (Bacchae) implerunt cornua torua bombis Mimal-loneis » : cf. *Cat.*, 64, 263 : « Multis raucisonos efflabant cornua bombos. » Les cors étaient, avec les tambourins, un des instruments ordinaires du culte de Bacchus comme du culte de Cybèle (cf. Lucrèce, 2, 618 et suiv.) — *Toruus* se dit proprement d'un visage ou d'un regard farouche : mais Virgile (*En.*, 7, 399) l'avait déjà appliqué au son. — *Mimalloneis*... *bombis* : *bombus* désignait proprement un bruit sourd, comme le bourdonnement des abeilles ; puis, par extension, toute espèce de son voilé et rauque ; les Bacchantes étaient appelées en Macédoine *Μιμῳλλόνες* (voy. *Plut.* : *Alex.*, 2 ; *Ov.* *Ars am.*, 1, 541, dit *Mimallones* ; d'où l'adj. *Mimalloneus* dans le sens de *dionysiaque*

100-103 *Et raptum*, etc., litt. : « et la Bacchante, au moment d'emporter comme un trophée une tête arrachée à un veau fougueux, et la Ménade, au moment de conduire un lynx avec des guirlandes de lierre, répètent le nom d'Evios ». Sur les Bacchantes mettant en pièces vaches, taureaux, veaux et génisses, cf. Euripide : *Bacch.*, 727 et suiv. : *Cat.*, 64, 257 : « Pars e diuolso iactabant membra iuuenco ». — *Vitulo*... *superbo* : le veau commençait à être taureau : cf. *Eur.*, *ibid.*, 743 : « Ταύροτ δ'ὕβρισταί ... » — *Ablatura* : cf. *Hor.* : *Ep.*, 2, 1, 55-56 : « Aufert Pacuius docti famam senis » et *Suét.* : *Gramm.*, 17 : « Auferre praeium. — *Bassaris* (de βασσάρη, peau de renard dont se couvraient les bacchantes de Thrace) : un des noms donnés aux bacchantes. — *Lyncem* : animal consacré à Bacchus (cf. *Virg.* : *Géorg.*,

3, 264 ; *Ov.* : *Mét.*, 15, 413 ; *Prop.*, 3, 17, 7-8), comme le tigre. — *Maenas* (de μαίνομαι), autre nom des Bacchantes ; chez *Virg.* (*En.*, 6, 804-805), c'est le dieu lui-même qui conduit, avec des rênes de pampre, un attelage de tigres : « pampineis uictor iuga flectit habenis.. agens celso Nysae de uertice tigres ». — *Corymbus* est fréquemment, comme ici, appliqué aux grappes du lierre (cf. *Virg.* *Buc.*, 3, 38-39 ; *Tib.*, 1, 7, 45 ; *Prop.*, 2, 30, 39 et 3, 17, 29 ; *Ov.* : *Mét.*, 3, 665). On sait que le lierre était consacré à Bacchus (cf. *Prol.*, 6 et la note, et voy. *Ov.* : *Fast.*, 3, 767). — *Euhion* : acc. grec : Εὐϊός était un des surnoms de Bacchus ; pour le tour, cf. *Ov.* : *Ars am.*, 1, 563 : « Pars clamant Euhion ». — *Reparabilis* au sens de *qui reparat* : « qui renouvelle, qui reproduit (les sons) » ; employé par Calpurnius pour dire « qui renait » (*Ecl.*, 5, 19-20 : « silua... reparabilis ». *Horace* (*Od.*, 1, 3, 22 : « Oceano dissociabili », *Virgile* (*En.*, 10, 481 : « penetrabile telum »), *Ovide* (*Mét.*, 13, 857 : « penetrabile fulmen ») fournissent avant *Perse* des exemples d'adj. en *bilis* pris au sens actif ; et on lit chez *Ovide* (*Mét.*, 3, 358) : « resonabilis (quae resonat) echo », modèle avec *adsonat echo* (*Mét.*, 3, 507), de la présente fin de vers.

103-104. *Haec fierent* : ent. : « Ecrirait-on des vers de cette espèce ? ». — *Si testiculi*, etc. : ent. : « si quelque chose de la virilité de nos pères vivait en nous ». *Perse* paraphrase, en l'adoucissant légèrement, la locution populaire *si coleos haberemus* (*Pétrone* : *Satir.*, 44, 14), mais il veut, en même temps, opposer la vigueur des vieux Romains à la mollesse de leurs descendants indignes. — *Vena* : au sens propre ; cf. 6, 72 : « Cum morosa uago singuliet inguine uena » ; mais, comme le mot avait fini par désigner la force vitale, il fait, du même coup, image avec *uiuere*.

Viueret in nobis ? Summa delumbe saliuā
 Hoc natat in labris, et in udo est Maenas et Attis, 105
 Nec pluteum caedit, nec demorsos sapit unguis.
 « Sed quid opus teneras mordaci radere uero
 Auriculas ? Videsis ne maiorum tibi forte

NC. 104. *summa* P Bob. A² : *summe* α. — 107. *uero* α Val. : *uerbo* P — 108 *uidesis* P (écrit *ui des is*, α² *ec is* sur grattage) . *uide* α.

104-105. *Summa delumbe*, etc. : *summa*, rattaché par hypallage à *saliua*, se rapporte logiquement à *labris*, et il faut entendre *Hoc delumbe natat saliuā in summis labris* : « Ce style faible de reins est noyé de salive au bord des lèvres ». — *Delumbe* : mot rare (on le trouve, au sens propre, chez Pline : *N. H.*, 10, 103) ; mais Cicéron (*Orat.*, 69, 231) s'était servi de l'expression *delumbare sententias* et lui-même était traité par Brutus d'écrivain languissant et sans reins, « *fractus* atque *elumbis* » (*Dial. des orat.*, 18). — *Saliua* est un abl. de cause ; cf. Cic. : *Phil.*, 2, 41, 105 : « *Natabant pauimenta uino* ». — Les expressions : *a summis labris*, *in labris* étaient d'usage courant pour caractériser les paroles qui ne viennent pas du cœur (cf. Sén. : *Epist.*, 10, 3 ; Quint., 10, 3, 2). — *In udo est* : « est dans l'eau » : *Hoc prouerbialiter dicitur*, lisons-nous dans les scolies, *posita esse in udo, in lingua* ; l'expression était peut-être empruntée du grec (Théophraste, *Charact.*, 7, dit, en parlant du bavard : « ἐν ὕδατι ἔστιν ἡ γλῶττις ») ; c'est, en somme, un équivalent de *saliua natat* : cf. 2, 32 : « *uda labella* ». — *Maenas* rappelle les vers 99-103 et *Attis*, le *Berecynthius Attis* du vers 93.

106. *Nec pluteum*, etc. : litt. : « ne brisent pas (à force de coups) le dossier (du lit de travail) et n'ont point une saveur d'ongles rongés » ; ent. que le poète, en composant ces œuvres sans nerf, n'a pas frappé les rebords de son lit de travail et n'a pas rongé ses ongles. Les deux verbes *caedit* et *sapit* ont pour sujet *Maenas* et *Attis* (cf. *supra*, v. 93-95, et la note), mais il y a, de l'un à l'autre, quelque incohérence : d'un côté, c'est l'auteur des œuvres qui ne frappe pas son lit, de l'autre, ce sont les œuvres elles-mêmes qui ne sentent pas les ongles rongés. — *Pluteus* : « pars lecti... interior » (scol. ; cf. Suét. : *Cal.*, 26) ; sur le *lectus lucubratorius*, cf. *supra*, 52, et la note. — *Caedere* est plus fort que

pulsare : c'est, proprement, briser à force de frapper (cf. Cic. : *Verr.*, 2, 1, 27, 69 : « *Caedere ianuam saxis* »). — *Demorsos unguis* : cf. Hor. : *Sat.*, 1, 10, 71 : « *uiuos et roderet unguis* » ; et, pour l'emploi de *sapere*, voy. *supra*, 11 et la note. — On voit nettement, dans les vers 103-106, ce que Perse reproche à la poésie contemporaine : il n'y trouve qu'harmonie molle et effets faciles.

107-110. Un interlocuteur fictif, celui du début, si l'on veut, demande à Perse quel besoin il a d'écorcher par des vérités trop rudes les oreilles délicates des grands : ceux-ci pourraient bien lui fermer leur porte.

107. *Teneras... auriculas* : « des oreilles délicates », c'est-à-dire « susceptibles » : il s'agit des grands, dont la vanité est châtouilleuse : cf. Hor., *Sat.*, 2, 5, 32-33 : « *Gaudent prae nomine molles Auriculae* », et Plin. : *Panég.*, 68 : « *Scires mollissimis istis auribus parci* » Pour l'emploi du dimin. *auriculas*, cf. *supra* 59. — *Mordaci radere uero* : métaphore médicale : le verbe *radere* se disait du médecin qui racle une plaie, qui en coupe la chair gâtée (cf. 3, 114 et 5, 15) ; Perse l'applique ici à l'action corrosive que la vérité exerce sur les oreilles, comme le vinaigre dont on usait pour les nettoyer (cf. 5, 86 : « *Stoicus... aurem mordaci lautus aceto* »). — *Verum* est traité comme un véritable substantif et reçoit une épithète ; c'est une tournure d'un emploi exceptionnel, en dehors de quelques expressions consacrées, comme *summum bonum* (cf. 2, 74 : « *generosum honestum* » et 3, 32 : « *opimum pingue* »).

108. *Videsis = Vide*, si uis : « Prends garde, s'il te plaît » ; formule fréquente chez les comiques (Plaute : *Most.*, 966 : « *Vide sis ne forte* » ; Amph., 787 ; Tèr. : *Heaut.*, 212, etc.). Pour la scansion *uidē*, cf. *Intr.*, p. lv.

108-109. *Ne maiorum tibi*, etc. : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 1, 61-62 : « *metuo... maiorum nequis amicus Frigore te feriat* » ; Perse dit

Limina frigescent : sonat hic de nare canina

Littera. » Per me equidem sint omnia protinus alba ; 110

Nil moror ; euge omnes, omnes bene mirae eritis res.

NC. 109. *canina* P A² Val. : *camoena* α. — 110. *alba* P A² : *abba* α. — 111. *Nil* α : *nihil* P (changé en *nil* par grattage) ; *moror* P A² : *marore* α ; *miror* Laurentianus 37, 19. — *omnes omnes* φ : *omnes* P α ; *omnes etenim* Val. φ (cf. *Introd.*, p. xxviii).

que le seuil des grands se glacera pour le poète, parce qu'il prend le seuil comme symbole de l'amitié des grands recevant, chaque matin, leurs clients et leurs protégés.

109-110. *Sonat hic de nare caninā littera* : mot à mot : « ici (c'est-à-dire sur le seuil des grands) gronde la lettre canine tombant du nez », c'est-à-dire : « il y a un chien de garde qui te montre les dents avec un grondement de menace » ; *canina littera*, c'est l'r : « Hic, in domo diuitum. Nam canes lacesciti sic hirriunt ut uideantur r litteram minitabundi exprimere » scol. ; on racontait que Démosthène avait appris à prononcer la lettre ρ en écoutant le grondement des chiens (voy. St Jérôme : *Adu. Ruf.*, 1, vol. 2, p. 473 Vallarsi) ; et Lucilius dit, en parlant de la lettre r : « Irritata canes quam homo quam planius dico » (2 Marx) et « r... canina si lingua dico » (377 Marx). — *De nare*, parce que le nez passait pour être un des sièges de la colère : cf. 5, 91 : « Disce, sed ira cadat naso » ; Théocr., 1, 18 : « Καὶ οἱ ἀεὶ δριμύτῃ χαλὰ ποτὶ ῥίνι κάθηται », et Héronde, 6, 37 : « Μὴ δὲ, Κοριττοῖ, τὴν χαλὴν ἐπὶ ῥινὸς ἔχ' εὐθὺς. Certains critiques pensent qu'il n'y a, dans tout ceci, qu'une image : il s'agit, pour eux, de la colère des grands eux-mêmes qui montreront les dents au poète pour l'éloigner de leur seuil, comme ferait un chien de garde. C'est acceptable, mais moins naturel. En revanche, il faut, je crois, rejeter entièrement l'interprétation qui donne à *hic* la même valeur que ci-après, vers 120 : « ici, dans la présente satire » et traduit : « tout ceci ressemble au grognement d'un chien hargneux » : *hic* équivaut ici à *in his liminibus*, comme il équivale, *supra*, 50, à *in toto hoc* « belle ! » ; et le chien de garde fait, avec *limina*, une allégorie bien conforme au goût de notre poète.

110-114. Réponse ironique du poète : « Soit ; je ne me permettrai plus la moindre critique. »

110. *Per me equidem* : ent. : « Si cela ne tient qu'à moi » ; cf. la locution courante *per melicet*. — *Sint omnia*, etc. : « Que, sur-le-champ, il n'y ait partout que blancheur » ; le blanc était le symbole du bien, comme le noir le symbole du mal. Mais, en pareil cas, on se servait d'ordinaire de *candidus* (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 5, 41 ; Juv., 3, 30), *albus* étant pris plutôt dans le sens de *heureux*, *favorable* (Hor. : *Od.*, 1, 12, 27-28 : « *Alba... stella* »).

111. *Nil moror* : « Je ne m'y oppose pas » ; j'entends, en effet, *Nil moror omnia esse protinus alba* : cf. Plaute : *Trin.*, 337 : « Nil moror eum tibi esse amicum » et Antoine cité par Cic. (*Phil.*, 13, 17, 35 : « Nihil moror eos saluos esse. » On peut également, sans sous-entendre autre chose que *hoc*, donner à *Nil moror* le sens de « je ne m'y arrête pas, cela m'est égal » : cf. Plaute : *Trin.*, 297 et Hor. : *Sat.*, 1, 4, 13). Si l'on se rappelle que l'accusateur se servait de la locution *nihil moror* lorsqu'il abandonnait la poursuite (cf. Tite-Live, 4, 42, 8 : « C. Sempronium nihil moror »), on a le droit de voir ici une sorte d'allégorie : le satirique abandonne son réquisitoire contre les vices et les ridicules du temps. — *Euge omnes*, etc. : « Bravo, tous ! tous vous serez de pures merveilles » : sur l'exclamation *euge*, cf. *supra*, 49, et la note ; *bene* a, devant *mirae*, la valeur de *ualde* : cf. Cic. : *Pro Mur.*, 33, 69 : « cum bene magna caterua », et fréquemment dans les lettres ; Hor. : *Od.*, 2, 12, 15-16 : « bene... fidum » ; *Sat.*, 1, 3, 61 : « bene sano ». On peut ponctuer : « Euge ! omnes, omnes bene mirae eritis res », *omnes omnes* faisant alors la figure appelée *geminatio* (cf. *supra*, 11). Mais il faut, je crois, rejeter absolument la ponctuation *euge omnes, omnes bene, mirae eritis res* (Bücheler) : « Bravo, tous ! tous, parfait ! vous serez des merveilles » : séduisante au premier abord, elle a le défaut grave de détacher *mirae eritis res* de la manière la plus gauche ; — de l'expression *mirae res*, on peut rapprocher

Hoc iuuat : « Hic, inquis, ueto quisquam faxit oletum. »

Pinge duos anguis : « Pueri, sacer est locus, extra

Meite » : discedo. Secuit Lucilius urbem,

Te, Lupe, te, Muci, et genuinum fregit in illis ;

115

NC. 113. *pinge duos anguis* P A² : *pinguedo sanguis* α ; — *pueris acer* P — *extra* P A² : *exita* α. — 114. *mingite* Val. *Mei cedis seuit cedo lucilius* α (corr. A²). Le mot *secuit* avait été omis dans l'archétype : il a été ajouté entre les lignes, puis inséré par un copiste dans le corps du mot *discedo*. Le c substitué au t de *meite* provient sans doute d'un c interlinéaire destiné à corriger *seuit* en *secuit* (voy. Havet : *Critique verbale*, p. 358. n° 1441). — 115. *Muti* (au lieu de *Muci*) φ ; au lieu de *in illis*, Dousa (*Comm. in Hor.*, c. 9) conjecturait : *in Iulis*.

Virg. : *Géorg.*, 4, 441 : « omnia transformat sese in miracula rerum ».

112. *Hoc iuuat*, ent. : « Je le veux » ; reprise de *Nil moror*. D'autres, rapprochant Hor. : *Sat.*, 1, 1, 78. lisent : « Hoc iuuat ? » et entendent : « Es-tu content ? » — *Hic, inquis, ueto*, etc. : nous dirions : « Défense de faire ici des ordures. » L'épigraphie a relevé un certain nombre de prohibitions de ce genre, particulièrement sur les tombeaux (Fabretti : *Inscript.*, ant., 9, p. 604, 43 : « Dis. manibus. ne. quis. hic. urina. faciat » ; 2, p. 110, 270 : « Qui. hic. mixerit. aut. cacarit. habent. deos. superos. et. inferos. iratos » ; Diehl : *Altlatein. Inschriften*, 184 : « ... et uti si is stercus in eis locis fecerit terramue in ea loca iecerit, in eum... manus iniectionis pignorisque capio siet. ») etc. : Perse assimile plaisamment les grands personnages à des monuments qu'il est interdit de souiller. — *Veto quisquam faxit* au lieu de *ueto facere* : cf. Tib., 2, 6, 36 : « Sis mihi lenta, ueto » ; Horace a *uettare* ne (*Sat.*, 2, 3, 187) ; la forme archaïque *faxit* (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 38 et 6, 5) souligne la solennité de la formule. — *Oletum* = *stercus humanum* (voy. Paul. Fest., s. u., p. 221, 8 Lindsay).

113. *Pinge duos anguis* : le serpent était l'image traditionnelle du Génie (voy. Servius : *In Aen.*, 5, 95) ; or, tout lieu, de même que tout homme, avait son Génie : cf. Virg. : *En*, 1, 1. (à propos du serpent qu'Enée voit sur la tombe d'Anchise) : « *Incertus geniumne loci famulumne parentis esse putet.* » Sur un mur des thermes de Titus qui faisait antérieurement partie de la Maison d'or de Néron, on a trouvé l'inscription suivante (*C. I. L.*, 6, 29848 b, sous laquelle sont peints deux serpents : « *Duodecim deos et Deanam et Iouem optimum maximum habeat iratos,*

quisquis hic mixerit aut cacarit. » — *Pueri*, etc. : autre forme de la défense formulée au vers précédent.

114. *Meite* : c'est également la forme *meiere*, non *mingere*, qu'Horace avait employée (*Sat.*, 2, 7, 52 ; — *Discedo* : « Je m'écarte (car je respecte les lieux sacrés). »

114-123. « Mais, continue Perse, si Lucilius et Horace ont pu exercer leur verve sur les uns et sur les autres, me refuserait-on le droit de confier à mon livre, en grand secret, ce que je pense des ridicules de l'humanité ? » C'est une manière plaisante de reprendre, en partie du moins, la concession qu'il vient de faire.

114. *Secuit* : l'image est tirée, je pense, de la flagellation (cf. Tib., 1, 9, 22 : « *Intorto uerbere terga seca* » ; Hor. : *Epod.*, 4, 11 : « *Sectus flagellis* ») ; mais *secare* s'employait aussi en parlant des bêtes qui rongent le bois (Plaute : *Most.*, 825 : « *quia edepol ambo (sc. postes) ab infumo tarmes secat* » ; et il n'est pas impossible que ce soit ici la véritable valeur de la métaphore, qui préparerait alors la suivante, *genuinum fregit* ; en revanche, traduire *secuit* par « a disséqué » me semble forcé. — *Urbem* : cf. Hor. : *Sat.*, 1, 10, 3 : « *saepe multo urbem defricuit* » et 2, 1, 69 : « *Primores populi arripuit populumque tributim.* »

115 *Te, Lupe* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 1, 68 : « *Famosisque Lupo cooperto uersibus* », et voy. Lucilius, 3, 47, 54, 785, 1261, 1313 Marx. Le livre I du vieux satirique mettait en scène l'assemblée des dieux réunie pour délibérer sur le châtiment de ce personnage, qui paraît être L. Cornelius Lentulus Lupus, consul en 156 av. J.-C., censeur en 147, prince du Sénat en 131 : voy. Marx : *Lucil. reliq.*, *Proleg.*, p. xxxvi. — *Muci* : selon les uns, P. Mucius Scaevola consul en 133 av. J.-C., qui avait eu des

Omne uafēr uitium ridenti Flaccus amico
 Tangit et admissus circum praecordia ludit,
 Callidus excusso populum suspendere naso :
 Me muttire nefas ? nec clam ? nec cum scrobe ? nusquam ?
 Hic tamen infodiam. Vidi, uidi ipse, libelle : 120

NC. 118. *Callidus* P A² : *collidus* α ; *excusso* tous les mss : *exterso* Erasme. — 119. *Men* p. voy. *Introd.*, p. xxxii ; *scrobe* P A² : *scribe* α.

démêlés avec Scipion Emilien, le grand ami de Lucilius (cf. Cic. : *De re publ.*, 1, 19, 31 ; *De Or.*, 2, 70, 285) ; selon d'autres, Q. Mucius Scaevola Augur, consul en 117 : voy. Marx. *ibid.*, p. xli et suiv.. — *Genuinum fregit in illis* : « il a brisé sur eux une molaire » ; l'expression *genuinus* (*dens*), litt. : « dent des joues (*genae*) », s'appliquait, semble-t-il, à toute molaire (cf. Cic. : *De Nat. deor.*, 2, 54, 134 ; Juv., 5, 69), et non pas seulement à la dent de sagesse (σωφρονιστήρ) — *In illis* équivaient à *in illis mordendis*. Les images de ce genre servaient d'ordinaire à caractériser les efforts impuissants de l'envie (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 1, 77 : « Invidia... fragili quaerens illidere dentem. Offendit solido ») ; mais nous n'avons ici qu'une hyperbole pour dire : « il leur a fait de cruelles morsures »

116-117. *Omne... uitium... Tangit* : il met le doigt sur tous les défauts il les tâte, comme un médecin tâtant le pouls d'un malade : cf. 3, 107 : *tange, miser, uenas*, et Lucil. (642 Marx) : « Neque prius quam uenas hominis tetigit ac praecordia. » — *Vafēr* : nous dirions *sournoisement*. Le mot est pris d'ordinaire en mauvaise part (cf. *infra*, v. 132) ; il est employé ici, par plaisanterie (cf. *improbis*, chez Horace (*Sat.*, 1, 9, 73) : *fugit improbus* : « il s'enfuit, le traître ! ») pour peindre la manière adroite dont le satirique marque les défauts d'un ami sans avoir l'air d'y toucher. — *Ridenti... amico* : ent. : « à un ami qu'il fait rire » au moment même où il découvre ses imperfections.

117. *Admissus* : sc. *in pectus uel in sinum amico* : désarmé par le rire, l'ami le laisse pénétrer au fond de lui-même. — *Circum praecordia ludit* : « il se joue, il s'ébat autour de la région même du cœur », c'est-à-dire que son badinage laisse apparaître la connaissance la plus profonde des faiblesses qu'il raille doucement.

118. Il s'agit dans ce vers du rire plus dédaigneux qui fronce les narines d'Horace

lorsqu'il raille les vices de tous, et non plus ceux d'un ami : *populum* s'oppose à *amico*. Pour toute l'expression, cf. Hor. : *Sat.*, 1, 6, 5-6 (citée *supra*, n. sur le v. 40). Sur *callidus* construit avec l'inf., cf. *Prol.*, 11, et la note. — *Excusso* : « *emuncto*, dit le scoliaste (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 4, 8 : *emunctae naris*), unde intelligitur *prudenti*, ut e contrario qui *stulti sunt, mucosi dicuntur* » : il faut entendre bien plutôt : « agité de soubresauts », et rapporter l'image aux mouvements railleurs qui secouent et dilatent le nez du poète (cf. Quint., 11, 3, 80 : « Nam et corrugare nares, ut Horatius ait, et inflare et digito inquietare et pulso subito spiritu excutere et deducere, etc. »).

119. *Me muttire*, etc. : « Et moi, je n'aurai pas le droit de souffler mot ? n'en secret ? ni avec une fosse (pour confidente) ? nulle part ? » *Me*, placé en tête de la phrase et souligné par l'asyndète, s'oppose fortement à « Secuit Lucilius... » et « ... Flaccus... tangit ». — *Muttire* (cf. Ennius : « Palam muttire plebeio piaculum est », chez Festus p. 128, 24, Linds.) est un équivalent plus relevé de *mu facere* (qu'on trouve chez Lucilius, 426 Marx) : « dire *mu* », c'est-à-dire « articuler la moindre syllabe ». — *Nefas* : cf. *supra*, 8 : « si *fas* dicere ». — *Nec... nec...* continue la négation incluse dans *nefas* : tour usuel après les verbes *negare*, *nescire*. — *Cum scrobe* : nous dirions : « entre une fosse et moi » ; allusion à la fable du barbier de Midas confiant à la terre creusée par lui que son maître a des oreilles d'âne : voy. Ov. : *Mét.*, 11, 180-193. — *Nusquam* : certains éditeurs donnent le mot, sans interrogation, au personnage qui parlait tout à l'heure, v. 107-110 (cf. *supra*, v. 11 : « Nolo »), ce qui répond moins à la vivacité du passage.

120. *Hic* : « ici, dans la présente satire » ; expliqué par *libelle*. — *Tamen* : « malgré tout, en dépit de la défense qu'on

Aurículas asini quis non habet ? Hoc ego opertum,
Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi uendo
Iliade. Audaci quicumque adflate Cratino

NC. 121. *auricula* α : faute amenée par la succession de syllabes identiques « auriculasini ». — 122. *tam nihil* P : le mètre exige, en tout cas, la synizèse. — *uendam* φ. — 123. *adflate* P : *afflante* α (voy. *Introd.*, p. xxiv). — *cradina* α (corr. A²).

prétend m'imposer ». — *Infodiam* : « je l'enfourrai » : rappelle *scrobe*, et précise l'allusion à la fable de Midas ; cf. Ov., l. 1. v. 185-186 : « humum... Effodit ». — *Vidi* : c'était le mot des témoins lorsqu'ils déposaient sur un fait : cf. Juv., 7, 13 : « Hoc satius, quam si dicas sub iudice uidi », et 16, 29-30. — *Libelle* : Perse s'adresse à son livre comme à un confident : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 1, 30 : « Ille (sc. Lucilius) uelut fidis arcana sodalibus olim Credebat libris. » Pour le diminutif *libellus*, qui paraît désigner ici cette première satire et non le recueil tout entier, cf. Hor. : *Sat.*, 1, 4, 71 et 10, 92.

121. *Aurículas asini quis non habet* fait le genre de plaisanterie appelé par les rhéteurs *παρά προσδοκίαν* et fréquent chez Aristophane : au lieu de *Mida rex habet*, qu'on attendait après *Aurículas asini* et qu'avaient préparé les mots *cum scrobe*, *infodiam* et *uidi*, *uidi ipse*, Perse a écrit *quis non habet* ? Il nous donne ainsi une variante du paradoxe stoïcien *πᾶς ἀφ' ὧν μάλιστα* : « tous les hommes qui n'ont pas la sagesse sont des fous », dont l'idée dominait déjà son préambule (cf. *supra*, 1-12, particulièrement le vers 8 : « Nam Romae est quis non », et les notes : sans doute avons-nous ici la révélation du grand secret annoncé par les mots *ac*, si *fus dicere* et réservé, ensuite, comme trop dangereux : le lecteur a été mystifié). — Sur la prétendue leçon *Mida rex habet*, à laquelle Cornutus aurait substitué le texte qui se lit aujourd'hui, voy. *Introd.*, p. x, et *Vita Persi*, § 10. — Sur le diminutif *aurículas*, cf. *supra*, 59 et 108 : il n'y a pas lieu de croire qu'il soit appliqué ici par plaisanterie aux grandes oreilles de l'âne.

121-123. *Hoc ego... Iliade* : ent. : « Ce secret, ce rire à moi, c'est bien peu de chose, et pourtant je ne te le vendrais pas pour une Iliade ». *Hoc... opertum* — *hoc secretum* ; cf. Hor. : *Ep.* 1, 5, 16 : « *operta* recludit » ; Perse s'est peut-être souvenu d'Ovide (*Mét.*, 11, 189) : « *scrobibus taci-*

tus discedit opertis ». — Pour le tour *hoc ridere meum*, voy. *supra*, 9, la note sur *nostrum istud uiuere*. — *Tam nil* = *quod tam nihil est*, équivalant à *quamuis nihil sit* ; pour l'emploi de *nihil* comme adjectif, cf. *supra*, 26-27 : « usque adeone Scire tuum nihil est ». — *Nulla tibi uendo Iliade* : ces mots sont-ils ironiques et recouvrent-ils un nouveau trait contre l'Iliade d'Attius Labeo, « *ebria ueratro* » (v. 51) ? C'est probable, puisque nous avons affaire à un passage de ton satirique. Cependant, on pourrait entendre aussi : « Je ne le vendrais pas pour ce qu'il y a, aux yeux d'un poète, de plus précieux, pour la gloire d'avoir fait l'Iliade. » Pour la valeur de *nulla*, cf. *supra*, 58 ; mais d'ailleurs l'expression est calquée sur la locution toute faite : *nulla pecunia uendere* : cf. Pétrone : *Satir.*, 52, 3 : « Meum enim intellegere nulla pecunia uendo. »

123-134. Laissant là le ton de la plaisanterie, le poète s'adresse aux hommes de goût qu'il voudrait avoir pour lecteurs et qu'il oppose aux gens vulgaires dont il dédaigne les applaudissements. Ainsi se trouve repris et complété le développement annoncé par le second vers de la satire (*Quis leget haec*, etc.), et interrompu presque aussitôt par une attaque, prolongée jusqu'au vers 107, contre le mauvais goût régnant.

123. *Audaci*, etc. : ent. : « Qui que tu sois qui, touché du souffle de l'audacieux Cratinus », etc. Perse, à l'exemple d'Horace (*Sat.*, 1, 4, 1 : « Eupolis atque Cratinus Aristophanesque poetae, etc. ») se met pour ainsi dire sous l'invocation des trois plus grands poètes de l'ancienne comédie grecque considérés comme les ancêtres de la satire latine. — *Adflate* est au vocatif par une sorte d'attraction qu'on retrouve 3, 28-29 et 5, 124, et dont Horace (*Od.* 1, 2, 35-37 ; *Sat.*, 2, 6, 20), Ovide (*Héroid.*, 5, 59 ; *Mét.*, 12, 531), mais surtout Virgile (*En.*, 2, 282 : « Quibus, Hector, ab oris Exspectate uenis » ; 4, 267 ; 10, 327, etc.)

Iratum Eupolidem praegrandi cum sene palles,
 Aspice et haec, si forte aliquid decoctius audis.
 Inde uaporata lector mihi ferueat aure,

125

NC. 124 *eupolidem* α : *eupoliden* P A², forme qui supposerait le nominatif *Eupolides*, au lieu d'*Eupolis*.

fournissent des exemples ; le tour *adflatus Cratino* rappelle *afflatus numine* (Virg. : *En.*, 6, 50) ; l'épithète d'*audax* convient parfaitement au vieux poète, chez qui, selon Platonios (*De Com.*, p. 27), « la raillerie ne se dissimulait pas, comme chez Aristophane, sous la grâce ; toute simple, sa critique s'avancait, comme on dit, à front découvert contre les coupables » (Ὁὐ γὰρ ὥσπερ ὁ Ἀριστοφάνης ἐπιτρέχειν τὴν χάριν τοῖς σκώμμασι ποιεῖ, ... ἀλλ' ἀπλῶς καὶ κατὰ τὴν παροιμίαν γυμνῇ κεφαλῇ τίθησι τὰς βλασφημίας κατὰ τῶν ἀμαρτανόντων).

124. *Iratum Eupolidem*, etc. : litt. : « tu pâlis (de la pâleur d') Eupolis en colère et du vieillard plus grand que tous les autres (Aristophane) » ; je vois dans *Eupolidem iratum* un accusatif qualifiant l'action verbale (cf. Prop., 1, 15, 39 : « Quis te cogeabat multos pallere colores ? ») ; et il ne s'agit pas, il me semble, de la pâleur studieuse du poète (cf. Prol., 4) et de son lecteur, mais de celle qui accompagne la colère : la métaphore fait suite à *Audaci... adflate Cratino*. D'autres entendent, d'une manière plus banale : « qui t'effraies des colères d'Eupolis, qui pâlis lorsque tu entends les colères d'Eupolis se déchaîner ». (Cf. 5, 184, et Hor. : *Od.*, 3, 27, 25 et suiv. : « Europe... pontum... palluit »), ou encore, en ôtant presque toute valeur à *iratum* : « qui pâlis de fatigue dans ton ardeur à lire Eupolis, etc. » (« Palles legendo Aristophanem et Eupolidem », dit le scolaste ; cf. 3, 85 : « Hoc est quod palles »). — *Iratum* : Eupolis, en effet, à l'imitation de Cratinos, se montrait injurieux et rude (Anonym. : *De com.*, p. 29 : Ζηλῶν Κρατῖνον πολὺ γε λοιδόρον ἐπιφρίνει). — *Praegrandi cum sene* = et *praepr. senem*, emploi connu de *cum* ; il s'agit d'Aristophane, le prince de la comédie ancienne, dont le nom ne se séparait guère de ceux de Cratinos, son prédécesseur, et d'Eupolis, son contemporain et son rival (voy. Hor. cité *supra*, 123) ; Perse l'appelle *senex*, soit parce qu'il

mourut vers l'âge de 66 ans, soit plutôt dans le sens où nous disons « le vieux poète » ; ce mot a fait supposer que notre satirique voulait parler ici de Lucilius, imitateur de la comédie ancienne, nommé *senex* par Horace (*Sat.*, 2, 1, 34), avec cette signification de « poète d'autrefois » ; mais le sens général réclame, il me semble, un poète grec.

125. *Aspice et haec* : « jette les yeux sur mes vers aussi » ; pour la valeur de *haec*, cf. *supra*, v. 2. — *Si forte*, etc. : cf. pour la modestie de la formule, *supra*, 45 : « Si forte quid aptius exit » ; *aliquid decoctius*, c'est proprement « quelque chose de mieux réduit par la cuisson » : ent. : quelque chose de plus substantiel et, par suite, de plus vigoureux que le reste. Pour l'origine de la métaphore, cf. Virg. : *Géorg.*, 1, 295 : « Aut dulcis musti Vulcani decoquit umorem. »

126. Constr. : *Lector aure uaporata inde ferueat mihi* : c'est-à-dire : « Que le lecteur dont l'oreille a été épurée par là (par la lecture de ces chefs-d'œuvre de l'ancienne comédie grecque) s'échauffe pour moi (s'intéresse à mon œuvre) ». — *Aure uaporata* est un abl. de qualité dépendant directement de *lector*. — *Vaporata*, au lieu de *purgata* (5, 63), parce qu'on faisait chauffer les liquides qui servaient à laver l'oreille (Celse, 6, 7, 33 : « In aurem uero infundere aliquid medicamentum oportet, quod semper ante tepefieri conuenit »). — On rapporte parfois *inde* à *aliquid decoctius* ; il y aurait alors continuité de *decoctius* à *ferueat*, en passant par *uaporata* : ce sont les bons vers de Perse qui, encore chauds de la cuisson qu'ils ont subie, sont versés dans l'oreille du lecteur et lui communiquent leur température. Pour ne rien dire du mauvais goût de cette allégorie, je ne la crois pas conciliable avec la suite des idées : Perse veut être apprécié de ceux dont le goût s'est formé ou affiné par la lecture des belles œuvres de la comédie ancienne, modèles de la satire : et à ces vrais délicats, il oppose les hommes sans esprit, sans jugement, sans culture.

Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit
 Sordidus, et lusco qui possit dicere : « lusce »,
 Seque aliquem credens, Italo quod honore supinus
 Fregerit heminas Arreti aedilis iniquas,
 Nec qui abaco numeros et secto in puluere metas

130

NC. 127. *Graiorum* PA² : *cratorum* α. — *ludere* PA² : *laudere* α. — 128. *Sordidus* es .. (et A²) *qui possit* α : le vers forme ainsi une sorte de parenthèse ; mais *es* ne peut être qu'une erreur, provoquée sans doute par l'encadrement de *et* entre deux syllabes en *s*, et cette première faute a entraîné la correction *possit* qui tombe à faux *poscit*, seconde leçon du *Parisianus* 8055, admise par Casaubon et plusieurs autres, n'est évidemment qu'une correction pour rétablir la symétrie entre les deux relatives dont la première est à l'indicatif (*qui... gestit*). — *Seque* P *Sese* α Val. (c'est sans doute une correction pour faire disparaître l'anacoluthé), — 131. Le *in* qui précède *puluere* est, dans α, placé devant

— *Ferueat* : métaphore tirée de l'ébullition, ne s'applique pas ici à l'empressement ou au nombre des lecteurs, mais à la chaleur de leur admiration. Opposez le *tepidum* du vers 84

127. *Qui in crepidas*, etc. : « qui se plaît, qui s'égoutte à lancer des plaisanteries contre les crépides des Grecs » : la crépide (κρηπίς, ἰδός) était la chaussure nationale des Grecs, comme le *calceus* celle des Romains ; elle s'oppose à celui-ci comme le *pallium* à la *toge*, et, d'ailleurs, elle est prise dans ce vers comme le symbole de tout le costume grec (cf. Suét. : Tibère, 13 : « redegit... se, deposito patrio habitu, ad pallium et crepidas »). Persé veut dire que c'est un signe de sottise de reprocher aux Grecs d'être vêtus à la mode de leur pays ; mais, de plus, on reconnaît ici sa mauvaise humeur ordinaire contre le vieux préjugé romain hostile à tout ce qui est grec : cf. 5, 191 ; 6, 38 et suiv. — *Ludere in*, au lieu d'*illudere* suivi de l'acc. : cf. Cic. : *De Orat.*, 3, 43 171 : « Verum in me quidem lusit ille, ut solet. »

128. *Sordidus* : « grossier, vulgaire » ; il fait de l'esprit facile : cf. Suét. : *De rhet.*, 6 : « declamare sordide et tantummodo trivialibus uerbis » ; interprétation plus naturelle ici que d'entendre : « négligé sur soi et dans sa mise », pour se donner des airs de vieux Romain en face de l'élégance grecque. — *Qui possit* : il n'est pas sûr que le subj. *possit* après l'ind. *gestit* (cf. 3, 70-73) soit un simple expédient métrique : on peut entendre : « qui pourrait à l'occasion, etc. » — *Lusco* etc. : appeler un borgne « Borgne », c'est-à-dire reprocher à un autre un défaut physique ;

ce n'est pas seulement commettre une grossièreté, c'est montrer qu'on ignore la nature du vrai mérite, qui est d'essence purement morale ; ce trait prépare le suivant.

129. *Seque aliquem credens* — *et qui se credit aliquem* : il y a anacoluthé. Pour le tour, cf. Cic. : *Ad Att.*, 3, 15, 8 : « meque uelis esse aliquem » La pensée se lie à la précédente : notre homme s'imagine être quelqu'un, parce que, dans son municipio, il est quelque chose ; il montre par là son ignorance des vrais biens. — *Italo... honore supinus* : nous dirions : « se rengorgeant parce qu'il a été revêtu d'une charge municipale » ; *supinus* = *superbus* ; cf. Quint. : *Inst. Or.*, 11, 3, 69 : « Supino (capite) arrogantia ostenditur » ; sur la vanité ridicule des magistrats municipaux, cf. Hor. : *Sat.*, 1, 5, 34-36

130. *Fregerit... Arreti (localif) aedilis* : « a fait détruire en qualité d'édile à Arretium (aujourd'hui Arezzo, ville d'Etrurie) » ; ent. : que c'est un ancien édile municipal. Les édiles avaient, entre autres attributions, la surveillance des poids et mesures. Dans les municipes, ils étaient, avec le préteur, les principaux magistrats (voy. Willems : *Droit public rom.*, 7^e éd., p. 536). — *Heminas* : « les demi-setiers ». — *Iniquas* : « faux » ; c'était le terme propre : cf. *Inscript de Rimini*, Henzen 7133 : « Ex iniquitatibus mensurarum et ponderum... aediles stateram aeream et pondera decreto decurionum ponenda curauerunt » : cf. *supra*, 6 : *improbum*.

131-132 *Qui abaco... uaser* : ent. : « qui raille l'arithmétique et la géométrie », prises ici comme symbole des études abstraites. — (*In*) *abaco (descriptis) numeros* :

Scit risisse uafēr, multum gaudere paratus,
 Si cynico barbā petulans nonaria uellat.
 His mane edictum, post prandia Calliroen do

abaco (écrit *abato* B et *ablato* A) : le mot, d'abord omis a été ensuite mal inséré (voy. Havet : *op. cit.*, p. 355, n° 1435). — *Calliroen* φ : *callir oendo* (avec un grattage, de 2 lettres semble-t-il, après *callir*) P, d'où on a tiré la leçon *Callirhoen* : mais il semble que le choix soit circonscrit entre *Callirrhoen* (Καλλιρρόην), peu conciliable avec le mètre. et *Calliroen* (Καλλιρόην) ; les mots *Calliroen do* manquent dans α (corr. A²).

il s'agit probablement de la *tabula calculatoria* (scol. de Juvénal, 7, 73), soit que les nombres y fussent tracés, comme les figures, sur du sable dont on recouvrait la table rectangulaire, ou *abacus*, en marbre ou en terre cuite, soit qu'ils fussent formés avec des pions qu'on faisait mouvoir sur cette table. — *Secto in puluere* : il s'agit de la poussière répandue sur une table ou sur le sol pour permettre au géomètre de tracer ses figures ; cf. Liv., 25, 31, 9 : « Archimedes memoriae proditum est... intentum formis quas in puluere descriperat, ab ignaro milite, quis esset, interfectum » ; *secto*, se *radio geometrico* : « labourée par le compas ». — *Metas*, proprement : « des figures coniques », pour indiquer toute espèce de figure géométrique.

132. *Scit* : voy. v. 53 : *scis ponere*, et la note ; — *Risisse* : pour l'emploi du pf., cf. : 42, la note sur *meruisse*. — *Vafer* : cf. v. 116. — *Paratus* : « prompt à... » ; cf. 6, 36 : Juv., 3, 106 : *laudare paratus* ;

133 Chez Horace (*Sat.*, 1, 3, 133) ce sont des gamins (*lascivi pueri*) qui tirent la barbe d'un stoïcien. — *Petulans nonaria* : « une courtisane effrontée » ; le mot *nonaria* qui rappelle *quadrantaria* et *lupatria*, ne se retrouve que dans une scolie sur Juvénal (6, 116) ; il viendrait, d'après le scoliaste de Perse, de ce que, dans la vieille Rome, les courtisanes ne pouvaient exercer leur industrie qu'à partir de la

neuvième heure pour ne pas détourner les jeunes gens des exercices du Champ de Mars.

134. La pièce, consacrée tout entière aux lettres, se termine sur un dernier trait de satire littéraire : « La seule littérature à la portée de ces hommes grossiers, c'est, le matin, à l'heure où ils vont, sur le forum, s'occuper de vaines affaires, l'édit du préteur, et, après déjeuner, ce sont des ouvrages comme *Calliroé* » ; *edictum* peut s'appliquer aussi aux affiches faisant connaître le programme des jeux (cf. Sén. : *Epist.*, 117, 30 «... *edictum* et ludorum ordinem perlegit »), surtout si *Calliroé* est le titre d'une comédie : (« *Hanc comoediam*, dit le scoliaste, *Atines* (faut-il lire *Asinius* ? cf. Bücheler, *Rh. Mus.*, 34 (1879), p. 346) *Celer scripsit pueriliter* »), ou d'une de ces pantomimes à sujet mythologique déjà en vogue (Sén. le Père, *Suas.*, 2, 19 : « (Silo) qui pantomimis fabulas scripsit » ; cf. l'*Agavé* vendue par Stace au pantomime Paris : voy. Juv. 7, 87). L'héroïne de l'œuvre était-elle la fille d'Acheloüs ? celle du Scamandre ? celle de l'Océan, qui fut aimée du Nil ? celle du roi de Calydon qui dédaigna l'amour de Coréso ? la femme dont il est question dans la lettre 5 d'Eschine ? la Syracusaine dont Chariton fit plus tard l'héroïne des *Aventures de Chaeréas et de Callirrhoe* ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

SATIRE II

Le poète s'adresse à son ami Macrinus qui se prépare à célébrer l'anniversaire de sa naissance par des libations et des prières. Il le félicite de n'être pas de ceux qui cherchent à conclure avec les dieux une sorte de honteux marché et ont besoin, pour les prier, de les prendre, pourrait-on dire, à part (1-4). Beaucoup de grands personnages, en effet, adressent à la divinité des vœux qu'ils auraient honte de formuler à haute voix, des demandes qu'un homme, même de moralité faible, repousserait avec horreur. Supposent-ils, parce que Jupiter fait rarement tomber sa foudre sur les coupables, qu'il soit indifférent à nos fautes et se laisse acheter par de vaines offrandes (5-30) ? D'autres prières, pour n'être pas criminelles, n'en sont pas moins insensées. par exemple celles des femmes, bien intentionnées mais ignorantes, qui souhaitent, à l'enfant qu'elles aiment, un faux bonheur (31-40), ou celles de ces gens qui détruisent eux-mêmes l'effet de leurs vœux, soit en se gorgeant de nourriture au moment où ils demandent la santé, soit en massacrant tous leurs bestiaux pour obtenir de Mercure qu'il en accroisse le nombre (41-51). Tout cela vient de ce que les hommes prêtent aux dieux leur propre cupidité, les convoitises de notre chair ; qu'ils se les représentent sensibles à la richesse des offrandes, des statues, des objets sacrés et au luxe des temples : or, les dieux n'exigent de nous que la pureté du cœur ; quant à l'offrande, il n'importe guère : la plus humble suffit, car l'offrande, en elle-même, leur est indifférente (52-75).

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,

NC. Titre : *Il ad plotium macrinum de bona mente* P ; *ad macrinum de uitae honestate* α.

1. *Macrine* : selon les scolies (cf. *supra*, *Vita Persi*, notes sur le § 5), Plotius Macrinus était un homme cultivé, qui avait étudié dans la maison de ce Servilius Nonianus que Perse, d'après son biographe, aimait comme un père. Macrinus lui-même s'était attaché au jeune poète comme à un fils, et il lui vendit une propriété (« agellus ») au-dessous de sa valeur (« indulto sibi pretio aliquanto »). M. van Wageningen tient ce dernier renseignement pour suspect, parce que Perse était riche : mais on peut être riche et accepter un témoignage d'amitié qui est en même temps

une bonne affaire. — *Hunc... diem* : il s'agit, comme l'indique le vers suivant du jour natal de Macrinus. — *Numera*, au lieu de *nota* ou de *signa*. Perse veut indiquer que son ami compte un anniversaire de plus : cf. Hor. : *Epist.* 2, 2, 210 : « *Natalis grate numeras ?* » — *Meliore lapillo* est mis par analogie avec la locution connue : *melior nota, de meliore nota* : nous dirions : « avec le bon caillou », de même que *de meliore nota* signifie « de la bonne marque, de la bonne espèce », par opposition à la mauvaise (d'où le comparatif *melior*). On lit chez Catulle (68,

Qui tibi labentis apponet candidus annos.
 Funde merum genio. Non tu prece poscis emaci
 Quae nisi seductis nequeas committere diuis.
 At bona pars procerum tacita libauit acerra ;

5

NC. Qui P A² Val. : *quid* α. — *apponet* P : *apponit* α : il est difficile de savoir laquelle des deux formes est une correction : *apponet* peut être reproduit servilement du passage d'Horace imité ici (*Od.*, 2, 5, 13-15 : « *currit enim ferox Aetas et illi, quos tibi demperit, Apponet annos* ») ; mais je me demande si *apponit* n'a pas été plutôt substitué à *apponet* comme plus naturel et plus logique après *numera*, parce qu'on n'a pas vu que nous avons affaire ici à une lettre écrite, ou supposée écrite, avant le jour de naissance de Macrinus ou bien que Perse songe au moment où ce jour sera entièrement écoulé. — 3. *murum* (au lieu de *merum*) α (corr. A²). — 5. *At* α : *ad* P. — *libauit* P : *libabit* α : on sait combien la confusion du *b* et du *u* est fréquente dans les mss : cf. Havet : *op. cit.*, p. 218, N° 928.

147) : « *quem lapide illa diem candidiore notat* » et (107, 6) : « *lucem candidiore nota* ». Perse s'est souvenu de ces deux passages ; mais, tandis que chez Catulle il n'est peut-être question que d'une marque à la craie (cf. Hor. : *Od.*, 1, 36, 10 : « *Cressa ne careat pulchra dies nota* »), le diminutif *lapillus* paraît bien être un synonyme de *calculus*, et je crois que notre poète songe ici à l'expression proverbiale *diem notare candido calculo* (cf. Pline le J. : *Epist.*, 6, 11, 3), dont on explique l'origine par la coutume, qui, selon Pline l'Ancien (7, 131) remontait aux Thraces, de jeter dans une urne un caillou blanc pour les jours heureux, un caillou noir pour les jours malheureux.

2. *Qui tibi*, etc. : *apponet* c'est, proprement, « mettre à ton actif ». Je pense que Perse conserve au mot toute sa force (cf. Horace cité *supra*, NC.) : pour qui a bien vécu, toute année écoulée est un gain. — *Labentis* .. *annos* : le cours des ans, les années écoulées, et non pas seulement la dernière : chaque nouvel anniversaire invite l'homme à faire le compte des années de sa vie. — *Candidus* : les poètes (cf. Tib., 1, 7, 64 et Ov. : *Trist.*, 5, 5, 14) appliquaient volontiers cette épithète au jour natal, parce que la couleur blanche était le symbole du bonheur, et aussi, peut-être, parce que l'usage était de revêtir, ce jour-là, une toge bien blanchie : cf. *supra*, 1, 15 et les notes

3. *Funde merum genio* : un des rites bien connus de la célébration du jour natal, qui était, pour chaque homme, la fête de son génie et excluait tout sacrifice sanglant, parce que le jour où l'on a reçu

l'existence ne doit coûter la vie à aucune créature vivante ; on n'offrait au génie que du vin, de l'encens, des fleurs (cf. Censorinus : *De die natali*, 2). — *Prece... emaci* : « par une prière mercantile » ; *emaci* se dit proprement de l'homme qui a la manie d'acheter (cf. Cat. : *R. rust.*, 2, 7 ; Cic. : *Parad.*, 6, 3, 51).

4. *Quae nisi*, etc. : litt. : « des souhaits que tu ne saurais confier aux dieux sans les tirer à l'écart » c'est-à-dire : « que tu ne saurais formuler qu'en secret » ; pour l'emploi de *seductis*, cf. *infra*, 6, 42 : « *a turba seduction audi* » et 5, 143

5. *At* marque ici une forte opposition : « Bien au contraire ». — *Bona pars* : nous disons de même : « une bonne partie » : « *Bona nunc pro magna dictum, ut saepe Ennius et alii ueteres* », dit Porphyryon à propos de *bona pars* chez Horace (*Sat.*, 1, 1, 61). — *Procerum* : cf. *supra*, 1, 52. — *Tacita... acerra* : *acerra*, c'est la boîte à encens. On disait : *libare acerra* (cf. Ov. : *Pont.*, 4, 8, 39) parce que l'encens n'était pas brûlé dans l'*acerra*, mais pris dans cette boîte et jeté sur l'autel brûlant ; — l'épithète *tacitā* (au lieu de *tacitū*) est transportée de l'agent à l'instrument : la figure est la même que dans l'expression *prece emaci* du vers 3. — *Libauit* : pf. gnomique — *semper libauit*. Si l'on préfère la leçon *libabit* (voy. NC.), il faut donner à ce futur un sens tout à fait général : *solet libare* (cf. Juv., 8, 182 : *quae Turpia cerdoni, Volesos Brutumque decebunt*) : Perse, en effet, ne veut pas parler des grands qui célébreront leur anniversaire en même temps que Macrinus : sinon *bona pars* serait tout à fait étrange.

Haut cuius promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis et aperto uiuere uoto.

« Mens bona, fama, fides », haec clare et ut audiat hospes ;

Illa sibi introrsum et sub lingua murmurat : « O si

Ebulliat patruus, praeclarum funus », et « O si 10

NC. 6. *Haut* P A²: aut α, correction malheureuse d'un copiste dérouté par la forme *haut*, mais donne un sens si l'on met, avec Heinrich, un point d'interrogation après *uoto* : cf. Virg. *En.*, 10, 630. — *murmurque* P A² : *murmur* α. — *humilesque* P : *humilisque* α : *susurros*, qui manquait dans P, a été ajouté par p. — 7. *aperto* P (où était d'abord écrit *aperito*) A² Val. : *aperte* α. — 9. *Murmurat* P α : *immurmurat* φ, variante qui provient peut-être d'une glose. — 10. *ebulliat* φ (écrit aussi *ebuliat*) Val. sch. : *ebullit* P (mais d'abord *ebulliat*) et α ; on trouve dans divers mss *ebullet* et *ebullat* (formes qui supposent un verbe *ebullare*). La leçon *ebullit* est une conjecture d'un correcteur qui ne s'est pas rendu compte de la synizèse. Les éditeurs qui la maintiennent supposent généralement, avec Casaubon, un pf. du subj. *ebullim* = *ebullierim*, formé par analogie avec *axim*, *edim*, *comedim*, *dedim*, etc. — *patruus* φ sch. : *patru* suivi d'un grattage (y avait-il *patrus*? *patruo*? *patruū*?) P ; *patruī* p α Val. : conjecture venant d'une mauvaise intelligence à la fois du rôle grammatical de *praeclarum funus* et du sens d'*ebulliat* qui signifierait : « survenait brusquement », ou « surgissait (de la maison du défunt) ».

6. *Haut cuius promptum est* : « Il n'est pas à la portée du premier venu » : cf. Ov. : *Mét.*, 13, 10 : « sed nec mihi dicere promptum Nec facere est isti ».

6-7. *Murmurque... de templis* : « d'élever (c'est-à-dire de prononcer à voix haute) des temples les prières qu'il murmure et chuchote tout bas ». Il y a antithèse entre *humiles* et *tollere* : *humilis*, ici, ne veut pas dire « humble », mais « du ton le plus discret » ; par conséquent : « prononcé de la voix la plus basse ». — *Aperto uiuere uoto* : « de vivre à vœu découvert », c'est-à-dire : « de laisser entendre les vœux qu'il forme à chaque instant de sa vie ». Pour l'expression, cf. 5, 53 : « nec noto uiuitur uno » et Sén. : *Epist.*, 43, 4 : « aperto ostio uiuere ».

8. *Mens bona*, etc. : il ne faut pas prendre ces mots pour des noms de vertus divinisées qu'invoquerait le personnage mis en scène ; mais entendre : « *Mihi sint mens bona*, etc. », c'est-à-dire : « Puissé-je avoir bon état mental, renommée, crédit. » L'expression *bona mens* désignait la santé morale par opposition à la folie, *mala mens* (cf. Sén. : *Epist.*, 10, 4 : « Roga bonam mentem, bonam ualetudinem animi »). Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de sous-entendre *bona* avec *fama* : nous lisons chez Plaute (*Most.*, 144) : « *fides, fama, uirtus* ». — *Haec clare* : ent. : *haec clare dicit* ; *dicit* se tire sans peine de *mur-*

murat qui est au vers suivant. — *Hospes* : « celui qui ne le connaît pas », comme chez Horace (*Od.*, 2, 5, 22) : « Mire sagaces falleret hospites » ; nous disons de même : « les étrangers ».

9. *Sibi introrsum* : litt. : « à lui-même ou pour lui-même en dedans » ; ne dit pas autre chose, en somme, que *intra se*. — *Sub lingua* : « de manière que les paroles restent, pour ainsi dire, sous la langue, ne sortent pas de la bouche » ; nous disons, nous : « entre les dents ». — *O si*, avec la valeur de *utinam*, n'est pas rare chez les poètes (cf. Horace : *Sat.*, 2, 6, 10 ; Virg. : *En.*, 11, 415 ; Ov. : *Mét.*, 14, 192).

10. *Ebulliat* : « pouvait crever comme une bulle » ; le langage familier disait : *ebullire animam* au lieu d'*efflare animam* (voy. Sén. : *Apocol.*, 4, 2 ; Pétr., 62, 10 ; cf. Apul. : *Mét.*, 1, 13) Il faut scander *ebulliat* en trois syllabes, par synizèse de *ia* : cf. la synizèse de *ie* dans *abiete* chez Virg. : *En.*, 2, 16 et 8, 599. — *Praeclarum funus* est une apposition ; ent. : « O si mon oncle pouvait, deuil brillant, rendre l'âme ! » ; il y a un jeu sur le double sens de *praeclarum funus*, qui signifie à la fois « mort heureuse (pour moi l'héritier) » et « funérailles pompeuses » (l'héritier fera bien les choses, puisque le défunt est riche ; opposez 6, 33 et suiv.), et, de plus, l'alliance de mots dite *oxymoron* ;

Sub rastro crepet argenti mihi seria dextro
 Hercule. Pupillumue utinam, quem proximus heres
 Impello, expungam, nam et est scabiosus et acri
 Bile tumet. Nerio iam tertia conditur uxor. »

NC. 11. *crepet* P A² : *crepat* (faute entraînée par *ebullit*) α. — 12. *quem* P A² : *quam* α (un copiste aura cru qu'il avait affaire à *quam* renforçant le superlatif). — 13. *expungam* p, sur grattage d'une leçon incertaine : *expungas* α (cette deuxième personne, qui ne pourrait s'adresser qu'à la divinité invoquée, n'est préparée par rien) *nam et est* α : *nam est* P Val., leçon qui fait un hiatus inadmissible : et a pu facilement être omis devant *est* ; on trouve dans φ divers remèdes : *namque* (leçon qu'une main récente a écrite dans P), *nam hic*, *nam ille*. — 14. *conditur* P α : *ducitur* Servius : *In Georg.*, 4, 256 (cf. *Introd.*, p. xxii), c'est-à-dire : « Nerius épouse une troisième femme (après en avoir enterré deux).

puisque *funus* évoque naturellement des images sombres. On pourrait, avec Heinrich, supprimer la virgule après *patruus* et faire de *funus* un acc. qualifiant l'action verbale.

10-11. *O si... Hercule* : allusion à l'anecdote, dont il est question chez Horace (*Sat.*, 2, 6, 10-13), du journalier qui trouve un trésor dans la terre travaillée par lui. Pour le tour *seria argenti*, « une cruche d'argent », dans le sens de « pleine d'argent », cf. Horace, l. 1, v. 10 : « *urnam argenti* ». — *Seria*. Plaute : *Capt.*, 917 ; Tér. : *Heaut.*, 460 ; Varron : *R. r.*, 3, 2, 8), c'est un vase d'argile de forme allongée dans lequel on mettait généralement de l'huile. — *Dextro Hercule* : « par la faveur d'Hercule » Hor. : l. 1, v. 12-13, dit : « *amico Hercule* » ; cf. 5, 114 : « *Ioue dextro* » ; Prop., 3, 1, 47 : « *Apolline dextro* ». Le dieu des aubaines était Mercure, mais Hercule passait pour présider plus particulièrement à la découverte des trésors cachés (cf. scolie au v. 44 : « *Illum (sc. Herculem) dixit absconditi lucri esse praesides, Mercurium autem euidentis lucelli* »). On lui offrait le dixième de la trouvaille : c'était la *pars Herculeana*.

12-13. *Pupillumue... expungam* : ent. : « Plaise aux dieux que je puisse biffer le nom de l'enfant encore en tutelle après lequel je suis inscrit comme second héritier. » Il s'agit d'un cas de « substitution pupillaire », comme chez Horace dont le Tiresias conseille à Ulysse de se faire inscrire sur un testament comme substitué (*Sat.*, 2, 5, 45 et suiv. : « *Si cui praeterea ualidus male filius in re Praeclara sublatu aletur... leniter in spem Adrepe officiosus ut et scribare secundus Heres et, si quis casus puerum egerit Oreo In uacuum uenias.* ») L'emploi du mot *proximus* a fait

croire à certains commentateurs que Perse met en scène le plus proche agnat (*proximus agnatus*) d'un homme mort qui a laissé un fils unique encore mineur, dont il n'a pas réglé la tutelle par testament : en ce cas, le *proximus agnatus*, en vertu de la loi des XII Tables (5, 3), était tuteur de droit et héritait si l'enfant mourait à son tour. Il faudrait entendre dès lors : « Puis-je voir disparaître mon pupille, après lequel je viens immédiatement dans l'ordre de succession. » La parenté du présent passage avec les vers d'Horace cités plus haut, parenté confirmée par le membre de phrase : *est scabiosus et acri Bile tumet*, équivalent plus concret de *ualidus male*, ne favorise pas cette interprétation, qui, aussi bien, ne s'accorde guère avec l'emploi de *expungam*.

13-14. *Impello* : plus fort que *sequor* ; nous dirions : « que je talonne, que je serre de près ». — *Expungam* : *expungere*, c'est annuler un mot ou des mots sur une tablette de cire (ou sur un écrit quelconque) par une série de points. L'enfant mort, son nom sera pour ainsi dire rayé du testament par l'entrée en ligne du *secundus heres*. — *Nam* explique le vœu (*utinam...*). On peut entendre : « Je le souhaite, car il est galeux et il a la jaunisse » (donc la mort serait un bienfait pour lui). Mais la pensée est peut-être, tout simplement : « Je puis le souhaiter, car, malade comme il l'est, il ne vivra pas longtemps. » — *Scabiosus* : « galeux » (cf. Hor. : *Art poét.*, 453 : *scabies, gale*). — *Acri bile tumet* : ent. : « Il a la jaunisse », en latin : *morbus regius* (Hor. : *Art poét.*, 453) ou *arquatus* (Celse, 3, 24), en grec : *δριμεῖς χολή* (St J. Chrys. : *Homil. in Math.*, 63) : c'est cette dernière expression que Perse traduit.

14 *Nerio iam*, etc. : « Voilà que Nérius

Haec sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis 15
 Mane caput bis terque et noctem flumine purgas.
 Heus age, responde (minimum est quod scire laboro) :
 De Ioue quid sentis ? estne ut praeponere cures
 Hunc .. cuinam ? cuinam ? uis Staio ? an scilicet haeres ?
 Quis potior iudex puerisue quis aptior orbis ? 20

NC. 15-16. *poscas... mergis... purgas* P A² Val. : *poscat... mergit... purgat* α (troisièmes personnes faisant suite au *murmurat* du v. 9). — 16. *noctem* P : *nocte* (au lieu de *noctē*) α. — 18. *estne ut* P : *est ut* α (ne a pu facilement être omis devant *ut*). — 19. *cuinam* cuinam p : *cuinam* (une seule fois) P α ; *cuquam* *cuinam* Val. : cf. *Introd.*, p. xxviii ; — *staio* α : *iaio* P ; *stagio* p ; *statio* φ.

enterre sa troisième femme. » Il y a là un quatrième souhait : le personnage mis en scène envie, sans formuler directement son vœu, la chance de Nérius qui vient d'enterrer sa troisième femme : en effet la dot, du moins la *dos aduenticia*, celle qui n'était pas constituée par le père, devenait, après la mort de la femme, la propriété du mari. Il en était de même, d'ailleurs, de la *dos a patre profecta*, si le père ne vivait plus (cf. Ulpien : *Reg.*, 6, 4-5, cité *supra*, *Introd.*, p. xi). J'entends donc : « Ah ! si ma femme pouvait mourir ! Voilà que Nérius enterre sa troisième. » Une autre interprétation ne sépare pas les mots *Nerio iam*, etc., de ce qui les précède immédiatement ; le sens est alors : « Je voudrais bien hériter de ce mineur : il y en a d'autres qui ont tant de chance ! Nérius ne vient-il pas d'enterrer sa troisième femme ? » Mais je crois que Perse a voulu indiquer ici un souhait plus odieux encore que les précédents, si odieux qu'on n'ose pas l'exprimer d'une manière explicite, même à voix basse. — Nérius n'est pas connu : le nom se trouve chez Horace (*Sat.*, 2, 3, 69) comme celui d'un banquier.

15. *Haec sancte ut poscas* : « Pour sanctifier de pareils vœux » : ironique. *Haec* pour désigner ce qui vient d'être dit, avec une certaine emphase, comme 1, 15 et 103. — *Tiberino in gurgite* : expression volontairement pompeuse.

15-16. *Mergis mane caput* s'explique par *noctem... purgas*, ces ablutions matinales étant destinées à faire disparaître les souillures de la nuit — *Bis terque* n'est pas ici un simple équivalent de *saepe* : il faut entendre : « trois fois au moins ». On connaît l'importance, dans les rites, des nombres impairs et, en particulier, du nombre

trois. — *Noctem flumine purgas* : litt. : « Tu purifies la nuit dans l'eau courante. » L'expression est aussi juste qu'elle est concise, s'il est vrai que le sommeil à lui seul passât pour une souillure : « Nox dicitur etiam solo somno pollueretur » (Serv. : *Ad Aen.*, 8, 69) : cf. *Prop.*, 3, 10, 13 : « Ac primum pura somnum tibi discute lymphas. »

17. *Heus* (cf. 3, 94 : *Heus bone*) : « Or ça ». — *Age, responde* (cf. *infra*, 22 : *Dic agedum*) : même tour chez Horace (*Sat.*, 2, 7, 4-5) : « Age, libertate Decembri .. utere » et (2, 3, 224) : « Nunc age, luxuriam... arripe mecum ». — *Minimum est*, etc. : « ce que je suis en peine de savoir est bien peu de chose » ; *scire laboro* est une fin de vers prise à Horace (*Epist.*, 1, 3, 2). Cicéron ne construit *laboro* avec l'inf. que dans le tour négatif *non laboro* (*Verr.*, 3, 55, 127), analogue à *non curo*.

18. *De Ioue quid sentis* ? « Quel est ton sentiment sur Jupiter ? » Les stoïciens, on le sait, donnaient le nom de Jupiter à l'âme du monde, la seule divinité qui, pour eux, fût éternelle. Ils la concevaient comme une force consciente, souverainement juste et bonne. — *Estne ut : est ut* signifie : « Il arrive que, la vérité est que » (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 186, b, n. 1 : il renvoie à Cic. : *De diu.*, 1, 56, 128 ; *Pro Cael.*, 20, 48). On peut traduire : « N'est-il pas vrai que... ? »

18-19 *Praeponere cures hunc...* : « tu as souci, tu as à cœur de le mettre au-dessus de... » Pour le tour, cf. Cic. : *Pro Flacc.*, 27, 64 : « Qui res istas scire curavit. »

19-20. *Cuinam ? cuinam ?* etc. : On peut donner le premier *cuinam* à l'interlocuteur, soit que, trouvant la question bizarre, il manifeste de la surprise, soit que, voyant

Hoc igitur, quo tu Iouis aurem impellere temptas,
 Dic agedum Staio : « Pro Iuppiter ! o bone, clamet,
 Iuppiter ! » At sese non clamet Iuppiter ipse ?
 Ignouisse putas, quia, cum tonat, ocius ilex
 Sulpure discutit sacro quam tuque domusque ? 25

NC. 21. *quo* P : *quod* α Val., leçon qui fait contresens : le copiste a cru qu'il avait affaire au tour *Hoc... quod...* « ce fait que .. ». — 22. *Staio* α p : *iaio* P. — 23. *At* sch. A² : *ad* P α (voy. *Introd.*, p. xxix) ; *clamat* (au lieu de *clamet*) p. — 25. *Sulpure* P : *Sulphure* α.

le poète hésiter, il le presse d'indiquer un nom. Mais il est plus simple de laisser à Perse les deux interrogatifs, en admettant ici une *geminatio* (cf. 1, 11) : après *hunc*, le poète s'arrête, cherche un instant et répète deux fois, se parlant à lui-même : « Cuinam ? cuinam ? » Enfin il lui vient un nom : « Veux-tu (mettre Jupiter) au-dessus de Staius ? » Et il continue : « ou bien tu hésites (à le faire), apparemment ? » (ou, en mettant des points de suspension après *an* et en supposant une réticence : « ou bien est-ce que (je me trompe) ? apparemment, tu hésites ? »). Cette hésitation, laisse-t-il entendre, s'explique sans doute par la crainte de faire tort à Staius : « Y a-t-il (en effet) juge meilleur (que Staius) ou homme mieux fait pour les orphelins (c'est-à-dire protecteur plus intègre des orphelins) ? » Tout ceci est ironique ; la pensée de Perse est la suivante (v. 18-23) : « Prends un malhonnête homme, un juge aussi peu intègre que Staius ; confie-lui les prières que tu adresses à Jupiter, il se récriera avec indignation. Et tu veux que Jupiter, à qui tu n'oserais tout de même pas prêter l'immoralité de Staius, ne soit pas indigné des souhaits que tu formes ? » On voit qu'il est inutile de donner à *quis* (v. 20) la valeur de *uter* et d'entendre : « Lequel des deux (de Jupiter et de Staius) est le meilleur juge ? » En revanche, rien ne nous empêche d'admettre que Staius soit le nom, passé en proverbe, d'un juge prévaricateur dont quelque orphelin sans défense avait éprouvé la malhonnêteté. Mais, pour reconnaître en lui cet Aelius Staienus Paetus que les scolies désignent ici sous le nom d'Aelius Staius, et que Cicéron a flétri dans son *Pro Cluentio* (24, 65 et suiv. : voy. particulièrement § 68 : « (sescenta milia nummum) cum accepisset a pupillo, suppressit ») et dans son *Brutus* (69, 242), il faudrait supposer, de la part

de Perse, une erreur de mémoire : sans doute les inscriptions attestent l'existence du gentilice Staius, mais Staienus l'avait-il jamais porté ? C'est peu probable, puisque nous lisons dans le *Brutus* (69, 241) : « C. Staienus, qui se ipse adoptauerat et de Staieno (non point de Staio) Aelium fecerat. »

21. *Hoc igitur quo*, etc. : il s'agit d'une prière honteuse comme celles qui sont rapportées vers 9 et suiv. — *Tu* : cf. 1, 2 et la note. — *Iouis aurem impellere* : « frapper, faire vibrer l'oreille de Jupiter » : style épique (cf. Virg. : *Géorg.*, 4, 348 : *En*, 12, 618) ; le mot paraît impropre, appliqué au faible murmure d'une prière chuchotée ; mais peut-être Perse songe-t-il, plutôt qu'à l'effet physique du son, à l'effet moral de la prière, et devons-nous entendre : « ébranler, séduire » : *temptas* s'accorde bien avec cette interprétation.

22. *Dic agedum*, au lieu de la locution usuelle *dic age* (Hor. : *Sat.*, 2, 7, 92) ; *agedum* précède d'ordinaire l'impératif (Hor. : *Sat.*, 2, 3, 155 : « Agedum, sume, etc. » ; cf. Lucr., 3, 962 et Prop., 1, 1, 21). — *Dic...*, *clamet...* : ent. : « Si tu disais cela à Staius, il s'écrierait, etc. » : tournure familière bien connue : cf. 3, 107 ; 4, 19 et 52 ; 5, 84 ; 6, 58. — *Pro Iuppiter*, etc. : Staius exprimerait son indignation en invoquant Jupiter.

23. *At sese non clamet*, etc. : ent. : *At Iuppiter non clamet Iouem* ? Le sens est : « Et tu crois que Jupiter, lui, n'éprouverait aucune indignation ? » Mais le poète représente plaisamment le dieu se prenant lui-même à témoin de l'horreur qu'il éprouve, et s'écriant : « Pro Iuppiter ! » L'expression : *sese clamare* est faite sur le modèle du tour : *clamare furem* (Hor. *Epist.*, 1, 16, 36).

24-25. C'était un argument bien souvent employé, depuis Anaxagore, par ceux qui

An quia non fibris ouium Ergennaque iubente
 Triste iaces lucis euitandumque bidental,
 Idcirco stolidam praebet tibi uellere barbam
 Iuppiter ? aut quidnam est qua tu mercede deorum
 Emeris auriculas ? pulmone et lactibus unctis ?

30

NC. 26. *ouium* p α : *obuium* P ; *Ergenna* p α (c'est la bonne orthographe de ce nom étrusque, voy. ci-dessous) *ergena* P. — 27. *iacēs* P α : *iacet* p. — 29. *mercede deorum* P : *merce deorum* α. — 30. Le copiste de P avait d'abord écrit *pulmonem* et *lactibus*.

niaient l'existence des dieux, ou tout au moins celle d'une Providence, de montrer la foudre frappant les lieux consacrés et épargnant les impies (cf. Aristophane : *Nuées*. 401-402 ; Lucrèce, 6, 417 et suiv.). Se rappelant cet argument, Perse dit à l'homme qui outrage les dieux par des prières criminelles : « Tu penses que Jupiter t'a pardonné, parce que sa foudre a plus tôt fait de frapper le chêne, arbre consacré au dieu, que de vous anéantir, toi et les tiens ? ». — *Ignouisse* : suj. *Iouem* s.-ent. — *Tonat* est-il construit impersonnellement ? ou bien faut-il entendre : « cum tonat Iuppiter » ? L'emploi de *tonans* comme épithète de Jupiter est en faveur de la seconde interprétation. — *Ilex* désigne ici toute espèce de chêne : le nom de l'espèce est substitué à celui du genre. — *Sulpure... sacro* : périphrase épique pour *fulmine* : cf. Lucain, 7, 160 : « Aetherio... sulphure », — *Discutitur* : cf. Lucr., 6, 417-418 : « suas.. *Discutit* infesto praeclaras fulmine sedes. — *Tuque domusque* = *tu et tui*.

26-29. *An quia... uellere barbam Iuppiter* : litt. : « ou bien, parce que tu n'es pas couché dans les bois sacrés (pour être), d'après l'ordre que donnent les entrailles des brebis et (l'haruspice) Ergenna, un bidental sinistre et qu'on doit éviter, est-ce une raison pour que Jupiter t'offre à tirer une barbe débonnaire ? » On croyait que la foudre tombait sur les bois sacrés s'ils avaient été souillés (Hor. : *Od.*, 1, 12, 59-60 : « Tu parum castis inimica mittes Fulmina lucis ») ; or, lorsqu'un lieu avait été frappé de la foudre, on le consacrait en immolant des brebis âgées de deux ans (*bidentes*) et on l'entourait d'un rebord circulaire (*puteal*) ; il formait dès lors ce qu'on appelait un *bidental*, et aucun pied profane ne devait plus le fouler. Si le même coup de foudre avait tué un homme, le cadavre était enseveli sur place : en pareil cas, on

ne brûlait point le corps (voy. Pline *N. H.*, 2, 145). Les vers de Perse signifient donc : « Tu n'as pas été foudroyé dans un bois sacré souillé par ta présence et on n'a pas eu à t'ensevelir, avec les cérémonies consacrées, sous le *bidental* ; et cela te fait croire que Jupiter autorise tes prières criminelles. »

26. *Fibris ouium* : s.-ent. *iubentibus*, allusion au sacrifice présidé par les haruspices qui accompagnait la consécration du *bidental*. — *Fibris* a la valeur d'*extis* : cf. *infra*, 45. — *Ergenna* : nom étrusque (cf. Porsenna, Sisenna, Perpenna), pour désigner un haruspice quelconque ; on sait que les haruspices étaient ordinairement d'origine étrusque, l'haruspicine ayant pris naissance en Etrurie (voy. Cic. : *De divin.*, 2, 23, 50), et que ce genre de divination n'était pas limité aux signes tirés des entrailles des victimes, mais s'étendait à la foudre et aux prodiges.

27. *Iaces* : « tu es couché », c'est-à-dire : « tu es étendu mort ». Pour le tour *iacēs bidental*, cf. 5, 72 : « cum *rota* posterior *curras* ». Le mot *bidental* est appliqué, par une figure hardie, à l'homme enseveli sous le bidental. — *Triste* : « sinistre, de fâcheux augure » (*triste bidental* est chez Hor. : *Art p.*, 471).

28. *Idcirco* : « Est-ce une raison pour que... ? », tour prosaïque employé plus d'une fois par les satiriques (cf. Lucil., 625, 631, 640 Marx ; Hor., *Sat.*, 1, 4, 45 et ailleurs) — *Stolidam... barbam* : imitation du *sapientem*. : *barbam* d'Horace (*Sat.*, 2, 3, 35) : mais, ici, *stolidam* n'a guère que la valeur de l'adv. *stolide*. — *Praebet tibi uellere* = *uellendam* : c'est le tour « *dederatque comam diffundere uentis* » (Virg. : *En.*, 1, 319 ; pour *uellere barbam*, cf. 1, 133).

29-30. *Aut quidnam... auriculas* : litt. : « ou bien qu'y a-t-il qui puisse te servir de salaire pour acheter les oreilles des

Ecce auia aut metuens diuum matertera cunis
 Exemit puerum, frontemque atque uda labella
 Infami digito et lustralibus ante saliuus
 Expiat, urentis oculos inhibere perita ;

NC. 31. *matertera* P : *mattera* α (omission du premier des deux groupes de lettres *er*). — 34. *expiat* P : *expspica* α (corrigé en *expiat* par A²).

dieux ? » C'est comme s'il y avait : *quidnam est quo tanquam mercede*, etc. ou : *quidnam mercedis est qua*, etc.

30. *Emeris* : cf. *supra*, 3 : « *prece... emaci* » — *Auriculas* : cf. 1, 22, 59, 108, 121. — *Pulmone*, etc. : ent. : « les entrailles des victimes que tu leur immoles » (apposition à *mercede*, à moins qu'on ne sous-entende *emis*) : mais il y a une méprisante raillerie dans l'emploi des mots *pulmone* et *lactibus*, substitués à *exitis*. Nous dirions : « avec du poumon et des tripes grasses » : *lactes* est, en effet, un mot vulgaire, qui appartient à la langue des comiques (Plaut. : *Curcul.*, 319 ; *Pseud.*, 318). — *Vinctis* = *pinguibus* (cf. 4, 17) ; le mot n'est pas rare chez Horace, mais avec le sens de « enduit de graisse, gluant de... »

31. *Ecce* : cf. *supra*, 1, 30. Perse passe à un autre genre de prières : celles qu'inspire la méconnaissance des vrais biens. — *Metuens diuum* (= *diuorum*) : « superstitieuse » ; c'est l'équivalent de *δεισιδαιμων*. On sait que la construction de *metuens* avec le génitif est classique. — *Auia... aut...* *matertera* ; la présence de la grand'mère ou de la tante maternelle près du nouveau-né est toute naturelle.

32-34. Ces trois vers décrivent les rites destinés à conjurer le mauvais œil. La femme habile dans cet art touche le front et les lèvres de l'enfant avec son médius mouillié de salive. Le médius était le symbole du phallus, et, comme tel, il ne servait pas seulement à faire des gestes obscènes (voy. *Priap.*, 56, 1, et Juv., 10, 53), mais il passait encore pour avoir des propriétés magiques : on croyait, en effet, que le phallus (*fascinus*) était le préservatif le plus puissant contre la *fascinatio* (« mauvais œil, sort ») ; voy. Pline : *N. H.*, 28, 39.

32. *Exemit* : ce pf. marque l'antériorité par rapport au présent *expiat* (v. 34) : la femme a commencé par tirer l'enfant de son berceau. — *Frontem* : le front était consacré au génie (Servius : *Ad Verg.*

Ecl., 6, 3). — *Atque uda labella* : faut-il entendre, en attribuant à *uda* un sens proleptique, que la femme humecte les lèvres de l'enfant ? Je ne crois pas ; il y a ici un trait de réalisme bien conforme à la manière de Perse : les tout petits enfants bavent sans cesse et leurs lèvres sont toujours humides. Pourquoi la femme touche-t-elle les lèvres de l'enfant ? Pétrone, décrivant (*Sat.*, 131) une conjuration semblable, ne parle que du front (« *Mox turbatum sputo puluerem anus medio sustulit digito frontemque repugnantis signavit* »). Mais ce n'est pas une raison pour entendre ici que la salive est prise sur les lèvres de l'enfant et sert à mouiller le front : « *expiat labella* », dit Perse : nous devons, il me semble, laisser à l'expression toute sa force, et Casaubon n'a pas tort d'écrire à propos de ce passage : « *Hinc... cognoscimus infantibus die lustrico suo saluam ad labra et frontem solitam admoueri (qui mos postea in Christianorum Nominalibus, die sacratissimo, uidetur mansisse)*. » En effet, huit ou neuf jours après la naissance de l'enfant, on lui donnait un nom et on le purifiait : c'était le *lustricus dies*, analogue au baptême, et il est naturel de supposer que les rites décrits ici par Perse s'accomplissaient ce jour-là (voy. pourtant Wissowa : *Relig. u. Kult. d. Röm.*, p. 329, n. 1). — *Labella* : cf. 3, 82.

33. *Infami digito* : le médius, appelé ailleurs *impudicus digitus* (Mart., 6, 70, 5) ; pour la raison de ces épithètes, voy. *supra*, note aux v. 32-34. — *Lustralibus... saliuus* : « la salive expiatoire ». Pour l'emploi du pluriel, cf. 6, 24, et Prop., 4, 7, 37 : « *At Nomias arcanas tollat uersuta saliuas* », passage où il s'agit, comme ici, de conjurations magiques ; la salive jouait un rôle important dans ces conjurations : voy. Pline : *N. H.*, 28, 35-40, et cf. Pétrone, 131, cité *supra*, n. au v. 32. — *Ante* : « d'abord » : ceci s'oppose à *tunc quatit*.

34. *Expiat* : nous dirions : « fait des conjurations sur le front et sur les lèvres avec, etc. ». — *Vrentis oculos* = *fasci-*

Tunc manibus quatit et spem macram supplice uoto 35
 Nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in aedis :
 « Hunc optent generum rex et regina, puellae
 Hunc rapiant ; quidquid calcauerit hic, rosa fiat. »
 Ast ego nutrici non mando uota. Negato,
 Iuppiter, haec illi, quamuis te albata rogarit. 40

NC. 35. *quatit* P A² : *quant* A : *quarit* B (mauvaise lecture du t). — 36. *licini* P : *lini* α ; *aedis* P : *hedis* α. — 37. *optent* P : *optet* α Val. : le rapprochement avec *lerant...* *rex et regina* d'Apulée (voy. ci-dessous) confirme *optent*. — 39. *nutrici non p* α : *non nutrici* P leçon inadmissible, parce qu'elle fait un vers mal césuré. — 40. *harc omis* α (corr. A²) ; — *rogarit* P Val. sch. : *rogabit* α (la faute peut remonter à Sabinus, puisque l'indic. après *quamuis* domine à partir du II^e siècle après J.-C.).

nantes oculos : expression pittoresque pour désigner le « mauvais œil », assimilé à un poison qui brûle et dessèche : cf. Virgile parlant de la morsure des chèvres, vénéneuse pour les plantes « *urentes culta capellas* » (*Georg.*, 2, 196). — *Inhibere* : « arrêter ; nous dirions ici : « détourner ». — *Perita*, avec l'inf., comme chez Virgile (cf. Riem. : *Synt. lat.*, § 246. rem. I) : voy. *Prol.*, 11, la note sur *artifex sequi*.

35. *Tunc*, « ensuite », répond à *ante* (v. 33). — *Quatit* : elle balance l'enfant dans ses bras. On ne peut affirmer qu'il y ait là l'indication d'un geste rituel.

35-36. *Spem macram... in aedis* litt. : « cette maigre espérance, ses vœux suppliants l'envoient tantôt dans les domaines immenses de Licinus, tantôt dans le palais de Crassus » ; *spes*, c'est l'enfant, si jeune qu'il n'est encore qu'une espérance (cf. Virg. : *En.*, 1, 556 : « *nec spes iam restat Iuli* »), espérance bien fragile, exposée comme elle l'est à tant de hasards (ce qu'indique *macram*). — *Mittit* : parce que les vœux emportent l'enfant vers un avenir lointain : cf. Sén. : *Epist.*, 94, 53 : « *Nocent, qui optant ; nam... illorum amor male docet bene optando : mittit enim nos ad longinqua bona et incerta.* » La richesse de Crassus était proverbiale dès l'époque de Cicéron (voy. *De Fin.*, 1, 3, 22, 75 ; *Ad Att.*, 1, 4, 3) ; celle de Licinus, affranchi de César, qui fut sous Auguste procureur de la Gaule, ne fut pas moins célèbre. Les deux noms sont rapprochés chez Sénèque (*Epist.*, 119, 9) : « *Ex his quorum nomina cum Crasso Licinoque numerantur.* » — *Campos* : dans le sens de *latifundia*.

37-38. Perse reproduit quelques-uns des vœux formulés par la femme ; elle de-

mande que l'enfant soit un jour gendre d'un roi et d'une reine, comme dans les contes (cf. Apul. : *Met.*, 4, 28 : « *Erant in quadam ciuitate rex et regina* ») ; que les jeunes femmes se le disputent (*rapiant* est mis ici pour *diripiant* : cf. Juv., 6, 404 : nous disons familièrement « se l'arrachent ») ; que, sous ses pas, tout devienne rose (cf. Claudius, 29 (*Laus Serenae*), v. 89 : « *quacumque per herbam Reptares, fluxere rosae ; candentia nasci Lilia* »).

39. *Ast ego*, etc. : « Mais moi, ce n'est pas une nourrice que je charge de faire des vœux (pour moi, à supposer que je sois encore enfant, ou pour mon fils, à supposer que j'en aie un). » En effet, pour savoir ce que nous devons souhaiter à un enfant, il faut, non des préjugés de bonne femme, mais la connaissance des vrais biens. La nourrice, substituée ici à la grand-mère et à la tante maternelle du vers 31, était le type de la femme superstitieuse (cf. Cic. : *De leg.*, 1, 17, 47. Hor. : *Epist.*, 1, 4, 8. Sén. : *Epist.*, 60, 1 : « *quod tibi optauit nutrix tua* »). — *Mando* était peut-être un terme technique : « *Verbo usus est aruspicum, cum eis dicitur : « Mando tibi ut maximum Iouem audias », ut quem admodum procurationis assertio fit, ita fiat et in sacris et in prece* » (scol.) : la prière est faite pour ainsi dire par procuration.

39-40. *Negato... rogarit* : « Jupiter, réponds « non » à ces vœux, qu'elle te les adresse vêtue de blanc autant qu'on voudra (c'est-à-dire de la manière la plus solennelle et la plus conforme au rite). On mettait pour aller dans les temples des vêtements bien blancs : cf. Tib., 2, 1, 13 : « *casta placent superis, pura cum ueste uenite* », et voy. Cic. : *De leg.*, 2, 18, 45.

Poscis opem neruis corpusque fidele senectae.
 Esto, age. Set grandes patinae tuccetaque crassa
 Adnuere his superos uetueret Iouemque morantur.
 Rem struere exoptas caeso boue Mercuriumque
 Accersis fibra : *Da fortunare penatis,*

45

NC. 41. *poscis* P : *poscit* α Val. : cf. *supra*, 15-16. — 42. *grandes* P Val. : *pingens* (c'est-à-dire *pingues* A³) α : la leçon *pingues* paraît n'être qu'une interpolation suggérée par *crassa* ; *grandes* marque mieux la quantité de nourriture engloutie par ce gros mangeur. — 43. *morantur* p α : *mirantur* P. — 45. *accersis* P ; Priscien : *Inst. gr.*, 8, 14, 79 (p. 433, 26 des *Gr. L.* de Keil) : *accessis* α ; *arcessis* Val. — *fibra* p. α : *fibram* P ; — *da* P A² : *de* α.

41. *Poscis opem neruis* : Perse s'adresse maintenant (v. 41-51) aux hommes qui demandent aux dieux la santé et la richesse et, dans leur sottise, détruisent par avance l'effet possible de leurs vœux en se gorgeant de nourriture et en immolant tout leur bétail. « Tu demandes (aux dieux), dit-il d'abord, aide pour tes muscles », c'est-à-dire « Tu demandes aux dieux de te donner la force physique ». Je ne crois pas que *opem* soit, dans ce vers, synonyme de *uim*, parce que *poscere opem* me semble l'équivalent de la locution toute faite. *petere opem* : « demander secours ». — *Corpusque (poscis) fidele senectae* : « et (tu demandes) pour ta vieillesse un corps qui ne la trahisse point » (ou : « un corps qui ne trahisse point ta vieillesse » si l'on fait dépendre *senectae* non pas de *poscis*, comme *neruis*, mais directement de *fidele*).

42. *Esto* : « Soit », « Fais le », c'est-à-dire : « J'admets les souhaits de ce genre ». Les stoiciens n'interdisaient nullement de demander aux dieux la santé du corps qu'ils mettaient au nombre, sinon des vrais biens, du moins des « choses préférables » (*προηγμένα*) : cf. Sén. : *Epist.*, 10, 4.

42-43. Le sens est : « Tu ruines toi-même par tes excès de table cette santé que tu demandes aux dieux. » — *Grandes patinae* indique une table trop abondamment servie, le mot *patina* désignant à lui seul un plat grand et profond. — *Tuccetaque crassa* : le *tuccetum* était, d'après les scolies, un saucisson de viande de bœuf fabriqué dans la Gaule cisalpine ; *crassa* : « épais » : c'est une nourriture massive et lourde. — *Adnuere*, etc. : « ont interdit aux dieux (avant même qu'ils aient reçu ta prière) d'exaucer ces vœux ». — *Iouemque*

morantur : « arrêtent Jupiter, l'empêchent d'agir en ta faveur » *Grandes patinae tuccetaque crassa* peut désigner des excès de table habituels : mais il paraît probable, si l'on rapproche ces vers des suivants (44-51), que Perse songe ici aux banquets qui accompagnaient les sacrifices et reproduit un thème cynique connu (voy. *Diog. L.*, 6, 2, 28 — ils s'agit de Diogène le Cynique — : « Ἐκτείνει δ' αὐτὸν καὶ τὸ θύειν μὲν τοῖς θεοῖς ὑπὲρ ὑγιείας, ἐν αὐτῇ δὲ τῇ θυσίᾳ κατὰ τῆς ὑγιείας δειπνεῖν »).

44. *Rem struere* : « amasser du bien, l'enrichir » : cf. Pétr. (120, 85) : « *quas straxit opes* ».

44-45. *Mercuriumque accersis* : litt. : « et tu fais venir, tu mandes Mercure » : c'est une espèce de sommation adressée au dieu. Mercure n'était pas seulement le dieu du gain, c'était encore celui des troupeaux (*νόμιος*, *ἐπιμήλιος*), et le personnage mis en scène ici demande que son bétail s'accroisse. — *Fibra* (sc *bouis caesi*) : ent. : « en lui offrant les entrailles du bœuf immolé » ; pour l'emploi de *fibra*, cf. *supra*, vers 26 : le mot désigne proprement l'extrémité du foie (*λοβός*).

45. *Da fortunare penatis* : l'expression est assez surprenante ; on attendrait : *Fortuna mihi penatis* : « Fais prospérer mes pénates, ma maison. » Je crois qu'il faut entendre : « *Da te fortunare penates* », litt. : « Accorde que tu fasses prospérer mes pénates. » On explique d'ordinaire « *Da penates fortunare me* », c'est-à-dire : « Per mets que mes pénates me fassent prospérer. » En tout cas, le verbe *fortunare* paraît consacré dans le langage religieux où il n'a jamais pour sujet que *dii* ou un nom de divinité (voy. par ex. *Afranius*, cité par Nonius p. 109, et *Cic. Epist.* 2, 2).

Da pecus et gregibus fetum » — « Quo, pessime, pacto, Tot tibi cum in flammis iunicum omenta liquescant ? »

Et tamen hic extis et opimo uincere ferto

Intendit : « Iam crescit ager, iam crescit ouile,

Iam dabitur, iam iam »... donec deceptus et expses

50

Nequiquam fundo suspiret nummus in imo.

NC. 46. *et gregibus* P α : *e gregibus* φ. — 47. *flammis* P : *flammas* α (qui peut s'expliquer aisément comme une correction) ; *flamma* Val. φ ; cf. *Introd.*, p. xxxii) ; *liquescant* P α : *liquescent* p. — 48. *Et tamen* P : *at tamen* α ; mais *at tamen* ne se trouve guère qu'après une proposition concessive de forme ou de sens (cf. 5, 159 et voy. Madvig, dans son éd. du *De Finibus*, p. 286 et 425) ; *ferto* P A² : *festo* α Val. : substitution d'un mot banal à un mot rare. — 49. *ager* P A² : *aser* α.

46. *Da* (mihī) *pecus et gregibus fetum* : « Donne-moi du bétail ; accorde à mes troupeaux de mettre bas » ; *fetus* a ici toute sa force première de substantif verbal (de l'insulté *feo* ou *feor*, produire, mettre bas). Pour toute cette prière à Mercure cf. Horace : *Sat.*, 2, 6, 13-14 : « Hac prece te oro : Pingue pecus domino facias. »

46-47. *Quo, pessime, pacto*, etc. (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 22 : « Quo pacto, pessime ? » Est-ce Mercure qui parle ou le poète ? La substitution brusque, au vers 49, de la 3^e personne (*intendit*) à la 2^e, et surtout le démonstratif *hic* (au vers 48) me font admettre, avec les scolies, que c'est Mercure ; mais, d'ailleurs, ce changement de tournure pourrait bien ne pas marquer autre chose qu'un changement de ton. Le sens est clair : comment les troupeaux de cet homme pourraient-ils croître et multiplier, alors qu'il immole tant de génisses sous prétexte d'honorer les dieux ? — *Pessime* : signifie ici « insensé » plutôt que « scélérat ».

47. « Alors que tu fais fondre dans les flammes les entrailles de tant de génisses. » — *In flammis* : l'abl., parce que le poète se représente les entrailles déjà déposées sur l'autel. — *Iunicum*, gén. plur. de *iunīx*, forme dont on ne cite pas d'exemple avant Perse : Plaute dit : *iuenīx* (*Mil. glor.*, 304). En immolant des génisses, notre homme compromet tout à fait l'avenir de son troupeau. — *Omentum*, c'est proprement la membrane qui enveloppe l'intestin, autrement dit l'épiploon (voy. Pline : *N. H.*, 11, 204).

48. *Et tamen* : « Malgré la folie de ce massacre » ; *hic* : « l'autre, notre homme » ; *extis*, etc. : « s'efforce de triom-

pher (c'est-à-dire d'obtenir ce qu'il demande) à force d'entrailles de victimes et de somptueux gâteaux ». Le *fertum* ou *ferctum* (de l'insulté *fergo* = *coquo*, *torreo*) était un gâteau fait d'orge, d'huile et de miel : voy. Festus, p. 75, 17 Lindsay).

49. *Intendit*, avec l'inf., se trouve même en prose : cf. Liv., 36, 45 1.

49-50. *Iam...*, *iam...*, *iam...*, *iam iam* : la répétition de *iam* est destinée à montrer que notre homme s'imagine à chaque instant que ses vœux vont être comblés, que son domaine va s'agrandir, sa bergerie se peupler davantage ; pour la *geminatio* (*iam iam*), cf. 1, 11 et la note. — *Dabitur* : suppl. comme sujet *quod rogavi*, *quod a dis poposci*, ou quelque chose d'analogue.

50-51. *Donec... in imo* : « jusqu'à ce qu'un écu (le dernier), désappointé (d'avoir vu partir sans retour ses frères qui devaient lui revenir avec des richesses nouvelles) et à bout d'espérance, gémissait en vain au fond de la bourse ». Cette personnification de l'écu est bien dans le goût de Perse. Je dois signaler pourtant deux autres interprétations, toutes deux acceptables : 1^o c'est le suppliant lui-même qui, trompé dans ses espérances, soupire : « C'est en vain que ma monnaie est au fond », c'est-à-dire : « C'est en vain que j'ai épuisé ma bourse ». (Ponct. : ...donec deceptus et expses : « Nequiquam fundo, suspiret, nummus in imo ».) — 2^o Le suppliant soupire, vainement (*nequiquam* se rapportant à *suspiret* et les guillemets n'étant placés que devant *Fundo*), car il est trop tard : « Je touche au fond de ma bourse. » L'expression *in fundo* était, semble-t-il, proverbiale (Sén. : *Epist.* 1. 5 : « sera parsimonia in fundo est »).

Si tibi crateras argenti incusaque pingui
 Auro dona feram, sudes et pectore laeuo
 Excutiat guttas laetari praetrepidum cor.
 Hinc illud subiit, auro sacras quod ouato

55

NC. 52. *crateras* P : cf. Serv. : *Ad Aen.*, 1, 724 ; Isidore : *Orig.*, 20, 5, 3 : *creterras* α ; *incusaque* α : *incusasque* P (faute mécanique amenée par *crateras*) ; *incussaque* p φ ; *inclusa* dans trois mss de Servius, l. 1. — 53. *laeuo* α : *laeto* (en marge, d'une autre main : *uel leuo*) P ; cf. *Introd.*, p. xxvi. — 54. *Excutiat* P α : *excutias* (ou *excucias*) p Val. φ : voy. *Introd.*, p. xxxi ; *excutiēs* φ ; *excutiens...* *laetaris* Hauthal. — *praetrepidum* P (*pertrepidum* φ) *praetepidum* α (voy. *Introd.*, p. xxiv). — 55. *subiit* A² Val. : *subit* (qui fait un vers faux) P α sur la var. *subito*, voy. *Introd.*, p. xxviii. — *ouato* tous les mss : et *ouo* Leo (Hermes, 45 (1910), p. 44, conjecture inspirée par une erreur du scoliaste sur *ouatus* (« *ouo* perfunduntur statuæ, ut brattea melius inhaerescat »), que le latin populaire ne distinguait pas de *ouatus*, ainsi que l'attestent les formes *oeuf* 'uef', *uovo*, tirées d'*ouum*, non d'*ouum* (cf. Leo, *ibid.*, p. 320).

52-56. Le sens est : « Comme la vue seule de l'argent et de l'ortelette dans des transports d'allégresse, tu attribues aux dieux la même cupidité. »

52-53. *Crateras argenti* : noter l'emploi du gén. de matière. (cf. Riem.-Goelzer : *Synt comparée*, § 109, p. 120-121) : l'expression ordinaire est *crateras argenteas* ou *ex argento* : *craterās*, non *craterās*, de *cratera*, non de *crater* : Servius (l. cit. NC.) dit que la forme latine de *κράτερη* est *haec cratera* (ou *creterra*, attesté par Paul. Fest., p. 53 Müller, 46, 22 Lindsay, et Nonius, p. 457). — *Incusaque pingui auro dona* : « et des présents ornés de reliefs en or massif » : *incudere* s'employait comme équivalent du grec *ἐμπίπτειν*. *Ἡ ἐμπίπτειν τεχνή*, c'était l'art d'appliquer des figures en bas-relief (*crustae*) ou en haut-relief (*emblemata*) faites d'une autre matière que le corps même de l'objet qu'on décorait (cf. les Dict. d'Antiquités) : par exemple une figure en or sur un vase d'argent, ou une figure d'argent sur un vase de bronze. Il est donc possible qu'il y ait ici un hendiadys et que ces *dona iucusa auro* ne soient pas autre chose que les cratères d'argent dont il vient d'être question. — *Pingui auro* : *solido auro* (cf. Sén. : *Epist.*, 5, 3 : « *solidi auri caelatura* »).

53-54. *Sudes* : « tu suerais » (par excès de joie : cf. 3, 47 : « *pater . sudans* »). — *Pectore laeuo . praetrepidum cor* : ces mots sont l'explication de *sudes* ; litt. : « et ton cœur, dont la joie précipite à l'excès le mouvement, fait tomber des gouttes (de sueur) de la partie gauche de ta poitrine ». Je vois, en effet, dans *pectore* un abl. d'éloi-

gnement (cf. Bentley : *Ad Hor. carm.*, 2 19, 5, qui paraphrase : « Cor... excutiat guttas sudoris pectore laeuo siue sinistra parte ubi cor salit »). D'autres font de *pectore laeuo* un abl. de la question *ubi* = *in pectore laeuo* et entendent : « Ton cœur, dont la joie précipite les mouvements dans la partie gauche de ta poitrine, fait tomber (de ton front) des gouttes (de sueur) » (ou bien « fait tomber de tes yeux des larmes de joie ») ; mais *pectore laeuo* ressemble fort, en ce cas, à une pure redondance et à une platitude. — *Praetrepidum* est construit avec l'inf. *laetari*, par un tour que Perse emploie avec plus de hardiesse, peut être, qu'aucun autre poète (cf. en particulier 1, 59 : *imitari mobilis*).

55. *Hinc* : « Par suite (de cet amour de l'or) » ; le poète veut dire ceci : « Comme tu es très content qu'on te donne de l'or, tu supposes que les dieux doivent l'aimer comme tu l'aimes, et c'est pour cela que tu dorés leurs statues. » — *Illud subiit... quod... perducis* = *tibi subiit perducere* : « l'idée t'est venue de revêtir, etc. » ; scandez *subiit* : la dernière syllabe est allongée au temps fort (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 4, 82 : *defendit* ; *ibid.*, 2, 1, 82 : *condiderit*).

55-56. *Auro... perducis* = *inducis* ou *obducis auro* : « tu revêts (litt. : tu enduis) d'une couche d'or. — *Auro... ouato*, « avec l'or ovationné », est une expression insolite et peu claire, faite sur le modèle de *terra regnata* (Virg. : *En.*, 3, 14, et 6, 793) : faut-il entendre : « l'or conquis (sur l'ennemi) » ? (cf. Hor. : *Od.*, 3, 3, 43 : « *triumphatisque possit Roma ferox dare iura Medis* »), ou : « l'or promené dans une

Perducis facies. « Nam fratres inter aenos,

NC. 56. *perducis* P Val. : *perducit* α ; cf. *supra*, 15, 16 et 41 ; *fratres* les mss : *patres* Leo.

ovation (par toi, général vainqueur) » ? Le triomphe était, sous l'empire, le privilège du prince, mais les généraux pouvaient encore obtenir l'ovation ; A. Plautius avait eu, en 47 ap. J.-C., les honneurs de cette cérémonie (Dion, 60, 30). Malgré tout, le cas était alors fort rare, et l'on peut trouver étrange, en dépit du goût de Perse pour le trait précis, qu'il l'ait envisagé dans un développement de caractère très général : il n'est donc pas impossible, hors l'hypothèse d'une allusion mystérieuse pour nous, que *auro ouato* soit simplement l'équivalent de *auro quo ouasti*, au sens bien connu de *quo uelut ouans gauisus es* ; l'expression résumerait alors la pensée précédente : « cet or qui te donne de tels transports de joie ». Je m'en tiens, quant à moi, à l'interprétation indiquée en premier lieu (« l'or pris à l'ennemi » : elle échappe à l'objection qu'on peut formuler contre la seconde sans s'éloigner trop sensiblement du sens propre d'*ouare*).

56-58 *Nam fratres... aurea barba* : le mot à mot est-il : « que, parmi les frères de bronze, le premier rang appartienne à ceux qui envoient les songes les plus clairs et qu'ils aient une barbe d'or », ou bien : « que parmi les frères de bronze qui envoient les songes les plus clairs, ceux-là aient le premier rang, etc. » ? D'autre part, qui prononce ces paroles énigmatiques ? le personnage à qui le poète vient de s'adresser ? le public, ou quelqu'un qui parle au nom du public comme un coryphée de tragédie ? Perse lui-même, sur un ton d'ironie ? *Nam*, qui présente ceci comme l'explication de *auro...perducis facies*, peut se comprendre dans ces différentes hypothèses. « C'est que (je veux que...) » ou : « c'est que (il veut que...) » ou : « c'est que (tu veux que...) ». Mais l'emploi de la tournure impérative *Praecipui sunt* donne beaucoup de vraisemblance à la première des trois attributions possibles. Enfin, qui sont ces *fratres aeni* ? Les scolies proposent deux explications : 1^o il s'agit des cinquante fils d'Egyptus dont les statues équestres se dressaient en plein air, suivant Acron, en face des statues des cinquante Danaïdes placées sous le portique d'Apollon Palatin et dont quelques-uns possédaient, disait-on, le pouvoir d'envoyer des songes pro-

phétiques ; 2^o *fratres aenos* désigne Castor et Pollux, les Dioscures : ceux-ci avaient donné au peuple romain, par la voie des songes, plus d'un avertissement salutaire, et des devins chargés d'interpréter les rêves étaient attachés à leur temple. Que valent ces explications qui, d'ailleurs, s'excluent ? Sans doute, bien que Propertius (2, 31, 4) et Ovide (*Ars amat.*, 1, 73 ; *Am.*, 2, 2, 4 ; *Trist.*, 3, 1, 62) ne fassent allusion, à propos du portique d'Apollon Palatin, qu'aux statues des Danaïdes et de leur père, le témoignage d'Acron ne peut être écarté purement et simplement : les statues des fils d'Egyptus avaient pu être érigées après l'époque d'Auguste ; et, d'autre part, il n'est nullement invraisemblable qu'on leur attribuât le pouvoir d'envoyer des songes (cf. Cic. : *De divin.*, 1, 27, 57 ; 2, 66, 135). Mais rien ne prouve que l'indication donnée par Acron se rapportât au présent passage : elle pouvait viser quelques vers des *Odes* d'Horace (par ex. 1, 31, 1, ou 3, 11, 23 ; cf. *Introd.*, p. xxxviii). Il n'est donc pas impossible qu'il soit plutôt question de Castor et de Pollux qu'Ovide (*Fast.*, 1, 707) et Suétone (*Calig.*, 22) appellent *fratres dei* : il faut en ce cas donner à *inter fratres aenos* le sens de « entre toutes les statues des Dioscures ». M. Némethy se demande s'il n'y aurait pas ici une allusion à Tibère qui, selon Suétone (*Tib.*, 20), fit, après ses victoires en Germanie, la dédicace du temple de la Concorde et du temple de Castor et Pollux en prélevant la dépense sur le butin (*de manubiis*, ce qui fait songer à *auro ouato*) ; on sait, en outre, combien Tibère était superstitieux, et, selon le même Suétone (*ibid.*, 74), il aurait eu des songes prophétiques. Il faut noter pourtant qu'on représentait d'ordinaire les Dioscures sans barbe. On a proposé encore de prendre *fratres aenos* pour une désignation plaisante des Hermès, si nombreux dans Rome : la superstition aurait fait une différence entre eux pour la valeur prophétique des songes qu'ils étaient censés envoyer. — Enfin, *fratres aeni* peut désigner tous les dieux considérés comme frères, au moins par la matière dans laquelle ils sont coulés (interprétation qui rend inutile la conjecture de Leo, *patres* = *deos*) ; il

Somnia pituita qui purgatissima mittunt
 Praecipui sunt sitque illis aurea barba. »
 Aurum uasa Numae Saturniaque impulit aera
 Vestalesque urnas et Tuscum fictile mutat.

60

NC. 57. *purgatissima* α : *purgantissima* P. — 58. *sitque illis* P : *sit illis* α. — 59. *Aurum* P A² Val. *auri* α (gén. dépendant de *uasa* : faute mécanique ou correction malheureuse d'un copiste qui n'a pas compris la phrase et avait dans la tête le *crateras argenti* du v. 52). — *impulit* P α : *expulit* Val (cf. *Intro.*, p. xxx). — 60. *fictile* P A² : *facile* α (substitution de l'abstrait au concret, genre de faute qui n'est pas rare : voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 208, n° 879).

faut dès lors entendre : « que, parmi les frères de bronze (ou, comme le veut Housman, *The Class. Quarterly*, VII, p. 12 et suiv. : « Que, parmi leurs frères qui ne sont que de bronze, ceux-là aient le premier rang qui envoient les songes les plus clairs, et qu'ils aient une barbe d'or. » Je considère, pour ma part, cette dernière interprétation comme tout à fait satisfaisante, et je crois que Perse a voulu railler la superstition qui prétend honorer certains dieux plus que les autres, sans comprendre l'unité de la puissance divine. Quant à la vertu prophétique des songes, prise en elle-même, on sait que les stoïciens, d'ordinaire, y croyaient (cf. par ex. Cic. : *De div.*, 2, 63, 129 sq.).

57. *Somnia pituita*... *purgatissima* : litt. : « les songes les plus dégagés des humeurs du cerveau », donc les plus clairs et, par tant, les plus véridiques. Le rhume passait pour brouiller les idées : cf. Hor. : *Ep.*, 1, 1, 108 : « *Sanus nisi cum pituita molestus est* » ; *pituitā*, en trois syllabes, par synrèze de *ui* (cf. Hor. : *l. l.* et *Sat.*, 2, 2, 76).

58. *Sunto sitque* : remarquer la juxtaposition de l'impératif futur et du subj. marquant la volonté : il y a, dans *praecipui sunt* imitation du style des textes de loi (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 150 et rem. II). — *Aurea barba* : il n'était pas rare qu'on dorât une partie seulement des statues et, en particulier, la barbe (cf. Cic. : *De Nat. deorum*, 3, 34, 83).

59-60. Le sens général est : « L'or et le luxe ont fait disparaître, dans le culte des dieux, l'antique simplicité. » — *Vasa Numae* : cf. Cic. : *Parad.*, 1, 2, 11 : « *Numae Pompilii... capedines ac fictiles urnulas* » ; *De Nat. deor.*, 3, 17, 43. — *Saturniaque*... *aera* : « les bronzes de Saturne » ; faut-il

entendre : « les vases de bronze, les seuls qui fussent connus à l'époque heureuse où Saturne régnait sur l'Italie », ou bien : « la monnaie de bronze, la seule qui fût en usage au temps de Saturne » (« *Illud autem aes*, dit le scoliaste parlant de cette monnaie primitive, una parte capite Iani notatum erat, altera naue qua *Saturnius* fugiens ad Italiam uectus est ») ? Le contexte fait attendre le premier sens, d'autant plus qu'il est ici question des objets consacrés au culte ; mais comme l'*aerarium*, ou trésor public, était dans le temple de Saturne, il n'est pas impossible que Perse, qui ne dédaigne pas toujours les devinettes, ait songé au second. — *Impulit* : « a culbuté, a jeté bas », nous dirions « a détrôné » ; le mot n'est pas synonyme d'*expulit* : cf. Lucain, 1, 149 « *impellens quidquid sibi summa petenti Obstaret* » : Plin. : *N. H.*, 33, 149 ; Tac. : *Hist.*, 4, 34.

60. *Vestalesque urnas* : les urnes de Vesta, celles dont les Vestales se servaient pour arroser le temple de la déesse et laver les objets sacrés, et qui étaient primitivement en argile : cf. Ov. : *Fast.*, 3, 11-14 : « *Silvia Vestalis... sacra lauaturae mane petebat aquas, Ventum erat ad... ripam : Ponitur e summa fictilis urna manu.* » — *Tuscum fictile* : la poterie étrusque, dont le principal centre de fabrication était Arretium (voy. Plin. : *N. H.*, 35, 160 ; Martial, 14, 98), et qui fournissait primitivement au culte des objets de diverse nature, non seulement des vases, des antéfixes, etc., mais aussi des statues (voy. Plin. *ibid.*, 157). — *Mutat* : au sens premier de « écarter » (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 64) ? ou bien faut-il entendre « transformer », c'est-à-dire : « se substitue à... » ?

O curuae in terris animae et caelestium inanes,
 Quid iuuat hoc, templis nostros immittere mores
 Et bona dis ex hac scelerata ducere pulpa?
 Haec sibi corrupto casiam dissoluit oliuo
 Et Calabrum coxit uitiatu murice uellus,
 Haec bacam conchae rasisse et stringere uenas

65

NC. 61. *terris* P α : *terras* Lactance : *Inst. diu.*, 2, 2, 18 (sauf dans le ms. de Bologne) : cf. *Introd.*, p. xxii. — 62. *hoc* P α : *hos* φ (i. e. *hos... nostros... mores* ; c'est probablement une conjecture d'un réviseur qui se sera rappelé le *nostrum hoc* de 6, 39 et aura vu un parallélisme entre *hos... mores* et *hac... pulpa*.) — 63. *dis* α : *diis* P ; ex omis dans α (corr. A²). — 65. *et* P : *haec* α Val. (c'est sans doute une correction : la triple anaphore aura paru plus élégante ; mais il peut y avoir eu aussi répétition mécanique). — 66. *bacam* α : *uacam* P. Hauthal lisait *concha erasisse*, et Guyet écrivait *baccae concham* (i. e. *naracam* : « de la nacre »).

61. *O curuae*, etc. : pour le mouvement, cf. 3, 15. — *Curuae in terris* : non pas « courbées vers la terre » — il y aurait *in terras* — mais « qui se tiennent courbées et comme attachées à la terre » : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 77 et suiv. : «... corpus... animum quoque prae-grauat una Atque adfigit humo diuinæ particulum auræ». — *Animæ* pour *animi* (cf. 6, 75) ; mais on peut entendre : « existences ». — *Caelestium inanes* : « vides des choses célestes » : cf. 5, 75 : « steriles ueri » ; mais d'ailleurs la construction d'*inanis* avec le gén. est usuelle (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 60, 1^{re}).

62-63. Litt. : « Pourquoi ceci vous plaît-il, d'introduire nos mœurs dans les temples et, les (choses qui sont des) biens pour les dieux, de les induire de cette chair criminelle ? » c'est-à-dire : « Pourquoi vous plaisez-vous à prêter aux dieux les mœurs des hommes et à juger ce qui, pour eux, est bon d'après les passions coupables de notre chair ? » — *Ducere*, au sens de *deducere* ou de *colliger* : cf. Cic. : *De fin.*, 5, 6, 17 et *De Nat. deor.*, 2, 19, 49. — *Pulpa* : équivalent de *σάρξ*, mot dont les néo-stoïciens se servaient volontiers pour désigner le corps opposé à l'âme (voy. Epict. : *Entr.*, 2, 8, 2), mais qu'Epicure avait été le premier, semble-t-il, à employer en ce sens (Cicéron traduit *σάρξ* par *corpus*, Sénèque par *caro* (cf. Pascal : *Bolletino di filologia class.*, 13, p. 83-84).

64. *Haec* : nous dirions : « Cette chair qui... » — *Sibi corrupto*, etc. : « a dissous (c'est-à-dire : a poussé l'homme à dissoudre) pour elle la casie dans l'huile altérée, gâtée (c'est-à-dire : « qu'elle a ainsi

altérée, gâtée » : *corrupto* est construit d'une manière proleptique) La casie était une sorte de cannelle dont l'écorce, dissoute dans l'huile, servait à la fabrication des parfums Cf. Virg. : *Géorg.*, 2, 466 : « Nec casia liquidi corrumpitur usus oliui. » — *Sibi* fait antithèse à *dis*.

65. *Et Calabrum*, etc. : litt. : « et a fait cuire la laine de Calabre dans le murex défloré, violenté ». On connaît l'expression : *uitiare uirginem* : Perse veut dire, je pense, que le murex, dont on se sert pour teindre la laine, n'était pas destiné à cet usage, et que l'y employer, c'est pour ainsi dire lui faire violence (cf. Virg. : *En.*, 12, 67 : « *violauerit* ostro Si quis ebur »). D'autres préfèrent entendre que la couleur naturelle du murex s'altérait dans l'opération, d'autant plus que les laines de Calabre, surtout celles de Tarente, avaient une couleur brune (voy. Plin. : *N. H.*, 8, 191) : en tout cas, la correction *uitiatum*, proposée par M. van Wageningen, est inutile Le murex, on le sait, est un petit coquillage qu'on écrasait pour avoir la pourpre ; *incoquere* était le mot propre pour parler du bain dans lequel on trempait la laine qu'on voulait teindre (cf. *infra*, note au v. 74). Pour l'ensemble du vers, cf. Virg. : *Géorg.*, 2, 465 : « Alba neque Assyrio fucatur lana ueneno. »

66. *Bacam conchae rasisse* : « de déta cher à la lime la perle de la coquille » (cf. Plin. : *N. H.*, 9, 109 : « Crassescunt (margaritae) etiam in senecta conchisque adhaerescunt nec his auelli queunt nisi lima. ») Pour la valeur de *rasisse*, cf. 1, 85 et la note ; et, pour l'emploi du pf.

Feruentis massae crudo de puluere iussit.

Peccat et haec, peccat, uitio tamen utitur. At uos

Dicite, pontifices : in sancto quid facit aurum ?

Nempe hoc quod Veneri donatae a uirgine pupae. 70

Quin damus id superis, de magna quod dare lance

Non possit magni Messalae lippa propago :

NC. 67. *missae* (au lieu de *massae* α (corr. A²). — 68. *peccaet* (au lieu de *peccat* et) α ; *ad* au lieu de *at* P. — 69. *sancto* P α ; *sacro* φ leçon provenant d'une mauvaise résolution de l'abréviation *scō* (= *sancto*), qui se trouve dans plusieurs mss secondaires ; *sanctis* Lampride (Alex. Sévère, 44, 9), qui citait peut-être de mémoire. — 70. *a* omis par α devant *uirgine* (corr. A²). — 72. *messala* α, — 73. *animi* : A (*animino* B) : *animos* P (l's initial du *sanctosq* qui suit a été redoublé par suite d'un mauvais déchiffrement de « *animosancetosq*. ») ; *animi* φ, scol. de Stace *Theb.*, 2, 247, leçon admise par Casaubon qui paraphrase : το εὐτακτον τῆς ψυχῆς πρὸς τὰ θεῖά τε καὶ ἀνθρώπινα δόγματα : mais voy. *Introd.*, p. xxxi ; Guyet écrivait *compositi... animi*.

rasisse à côté du présent *stringere*, cf. 1, 42-43 ; 6, 5-6 et 16-17.

66-67. *Stringere uenas*, etc. : ent. : « extraire, du minerai brut concassé (*crudo de puluere*), les particules (*uenas*) de métal en fusion (*massae feruentis*) ». Il s'agit de l'or extrait des mines (*aurum canalicium*) : Nous savons par Pline qu'on le concassait et que, après l'avoir lavé, on le faisait fondre (*N. H.*, 33, 69). — *Stringere* a ici le même sens que dans la locution *stringere gladium*.

68-69. *Peccat et haec, peccat*, etc. : « La chair pèche, elle aussi (comme l'âme qui, infidèle à sa nature divine, prête aux dieux les passions de la chair) : du moins jouit-elle de sa faute (le luxe est, en effet, une source de joies charnelles). Mais qu'ont à voir les choses de la chair avec les choses divines ? » Après « *ex hac... pulpa* », « *Haec... dissoluit* », « *Haec... iussit* », on ne saurait admettre l'explication qui voit ici dans *haec* un pluriel neutre et entend : « dans ces choses aussi, dans ce luxe (comme dans les autres plaisirs) » ; pour la répétition de *peccat* au commencement et à la fin du membre de phrase, figure que les Grecs appelaient *cercle*, (κύκλος) cf. 3, 85 et 88-89 ; 5, 2, 143, 174. — *At uos dicite*, etc. : ent. : « Mais vous, pontifes (qui devriez posséder la science des choses divines), comment pouvez-vous croire que l'or est agréable aux dieux ? » — *In sancto* : « dans ce qui est consacré aux dieux » : l'expression *sanctum* s'applique particulièrement aux temples et aux sanctuaires (cf. *sacrum* dans le même sens,

Cic. : *De leg.*, 2, 9, 22). — *Quid facit ?* nous disons familièrement : « Qu'a à faire » ; pour le tour, cf. Quint., 6, 4, 8 : « plurimum facit ».

70. *Nempe* : « à coup sûr » ; le mot est ironique ; ent. : « Il est puéril d'offrir de l'or aux dieux tout autant que de leur offrir des poupées comme font les jeunes vierges. » C'était une habitude générale, lorsqu'on passait d'une situation à une autre, de consacrer aux dieux quelque objet symbolisant la position ou l'état que l'on quittait (cf. Hor. : *Od.*, 1, 5, 16, où il s'agit d'un marin ; 3, 26, 3, d'un amant ; *Ep.*, 1, 1, 4-5, d'un gladiateur. Les jeunes gens, en prenant la toge virile, consacraient aux Lares leur *bullā* (cf. 5, 31) et leurs jouets, les jeunes filles nubiles donnaient leurs poupées à Vénus (le scoliaste confirme ceci par le témoignage de Varron).

71-72. Ent. : « Que n'apportons-nous (plutôt) aux dieux (au lieu de leur donner de l'or) une offrande que la postérité ophtalmique du grand Messala ne saurait prendre pour eux sur son grand plateau ? » La répétition de *magnus* est ironique (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 6, 72) ; le trait vise sans doute L. Aurelius Cotta Messalinus, second fils du célèbre orateur Messala Corvinus, adopté par L. Aurelius Cotta, son oncle maternel ; c'est l'indication du scoliaste, et elle paraît confirmée par ce que Tacite (*Ann.*, 6, 7) nous dit du personnage : « *nobilis quidem, sed egens ob luxum, per flagitia infamis* » (cf. *Ann.*, 2, 32 ; 4, 20 ; 5, 3 ; 6, 5-7 ; Pline : *N. H.*, 10, 27) : *lippa*

Compositum ius fasque animo sanctosque recessus
Mentis et incoctum generoso pectus honesto ?
Haec cedo ut admoueam templis, et farre litabo.

75

NC. 74. *honesto* P A² Val. : *honestum* α (faute mécanique entraînée par le voisinage de *incoctum* et du neutre *pectus*). — 75. *admoueam* A² : *admoneam* α ; *admoucant* P (mauvais déchiffrement de « *admoueamtemplis* »).

est, en effet, une allusion évidente à une vie de débauche : car la *lippitudo*, ou ophthalmie purulente, était généralement considérée comme un effet de l'intempérance : cf. 1, 79. — Perse s'est souvenu ici d'Ovide (*Pont.*, 4, 8, 39 : « Nec quae de parua dis pauper libat acerra Tura minus grandis quam data lance ualent » ; pour l'emploi dans les sacrifices du vaste plat appelé *lanx*, cf. encore Virgile : *Géorg.*, 2, 194 : « *lancibus* et pandis fumantia reddimus exta » ; — enfin, pour le tour *quin damus*.. ? cf. 4, 14 : « *Quin tu desinis* ? »

73. *Compositum ius fasque animo* : faut-il entendre : « la loi humaine et la loi divine s'accordant bien dans l'âme » ? ou simplement : « occupant dans l'âme la place qu'elles doivent y occuper (litt. : bien arrangées dans l'âme) » ? Je préfère la deuxième interprétation, parce que, aux yeux des stoiciens, il n'y avait aucune différence essentielle entre *ius* et *fas* : le droit, pour eux, c'était la loi naturelle, commune aux hommes et aux dieux (voy. Cic. : *De fin.*, 3, 21, 71 ; *De leg.*, 1, 16, 44).

73-74 *Sanctos... recessus mentis* : ent. : « la pureté des pensées les plus intimes » ; *sanctos* joue avec *recessus*, le même rôle que *compositum* avec *ius fasque* et que *incoctum* avec *pectus*, c'est-à-dire le rôle d'un attribut ; pour l'expression *recessus mentis*, cf. Cic. : *Pro Marc.*, 7, 22 : « Sed tamen cum in animis hominum tantae latebrae sint et tanti recessus, etc. »

74. *Incoctum generoso* etc. : « le cœur imprégné de la noblesse du bien moral » ; la métaphore *incoctum* est tirée de l'art du teinturier (cf. *supra*, 65) ; de

même chez Sénèque (*Epist.*, 71, 31) : « Quemadmodum lana quosdam colores semel ducit, quosdam nisi saepius macerata et recocta non perhibet, sic alias disciplinas ingenia, cum accipere, protinus praestant, haec, nisi alte descendit et diu sedit et *animum non colorauit sed infecit*, nihil ex his, quae promiserat, praestat. » — *Honesto* : *honestum* était, dans la langue philosophique des Romains, un terme technique pour traduire τὸ καλόν, « le bien moral » (cf. Cic. : *De fin.*, 2, 14, 45). A cet adjectif pris substantivement, Perse donne ici une épithète, *generoso* : cf. 1, 107 : *mordaci uero*, et la note.

75. *Haec cedo ut admoueam templis* : « Donne-moi de pouvoir apporter, fais que je puisse apporter ces vertus dans les temples. » Pour la valeur de *Haec*, cf. *supra*, 15. — *Cedo*, pluriel *cette*, vieil impér. qui signifie *donne* (de la particule *ce* et de *do* = *da*) le mot est fréquent chez les comiques (voy. par ex Pl. : *Cure.*, 654 : « *cedo ut inspiciam* »), et Cicéron l'emploie dans sa correspondance. — Pour le tour « *cedo... et litabo* », cf. 6, 26. — *Admouere* était un terme consacré dans les sacrifices : cf. Virg. : *En.*, 12, 171 ; Tib., 3, 5, 11. — *Templis*, au datif, après un verbe composé de *ad* : cf. Riem., *Synt. lat.* § 43, b. — *Farre litabo* : ent. : « Si j'ai le cœur pur, la plus humble offrande suffira » ; litt. : « Je ferai un sacrifice agréable (c'est le sens de *litare*, en grec καλλιερεῖν) avec du blé grillé (c'était la plus humble des offrandes : voy. Plin. : *N. H.* 18, 7, et cf. Hor. : *Od.*, 3, 23, 2), et Sén. : *De Benef.*, 1, 6, 3 : « *Boni... farre... religiosi sunt* »).

SATIRE III

Un précepteur (ou peut-être un camarade d'étude) réveille un jeune homme encore plongé, longtemps après le lever du jour, dans le lourd sommeil de l'ivresse (1-7). L'autre se lève, de fort méchante humeur ; puis il cherche de mauvaises raisons pour retarder le moment de se mettre à écrire (7-14). Le précepteur (ou le poète) commence alors à lui adresser une longue exhortation : que signifient ces faux-fuyants ? Il est jeune encore, il peut se corriger ; une application soutenue le façonnera peu à peu à la vertu, qui est le seul bien véritable (15-24). En effet, pour être heureux, il ne suffit pas d'avoir la sécurité relative qu'on trouve dans une honnête aisance, encore moins l'éclat emprunté qu'on tire d'une noblesse ancienne (25-30). Qu'est cela, si l'on vit comme un débauché vulgaire, comme un Natta ? Et encore Natta est-il si profondément enfoncé dans le vice qu'il n'a pas conscience de son avilissement. Mais le jeune homme qui a déjà la connaissance théorique de la vertu est sans excuse s'il prétère à celle-ci des erreurs que la raison condamne (31-34). Et quels tourments il se prépare ! Avoir contemplé une fois la vertu et l'avoir abandonnée, les tyrans n'ont jamais imaginé supplice plus atroce, et c'est celui-là même qu'on devrait demander à Jupiter pour leur châtiment (35-43). En effet, si l'enfant a une double excuse lorsqu'il se soustrait à l'étude, le peu de valeur des exercices qu'on lui impose, et son âge, qui lui fait voir dans le jeu le souverain bien (43-51), le jeune homme à qui s'est révélée la philosophie stoïcienne est insensé s'il cède à la paresse : car cette philosophie porte en elle le secret de bien vivre (52-62). Il faut lui demander, avant qu'il soit trop tard, le souverain remède contre les maladies morales. Tous les hommes devraient venir apprendre d'elle ce que nous sommes, quelle est la loi de notre vie, comment il convient d'user de la richesse, quel est notre rôle dans la collectivité humaine (62-72). Qu'ils étudient donc, sans porter envie à ceux qu'une profession lucrative enrichit de biens extérieurs (73-76). Et qu'ils ne se laissent pas détourner de la philosophie par les plaisanteries faciles des centurions et de leur public ordinaire (77-87). Qu'ils craignent plutôt le sort du malade qui, dédaignant les conseils du médecin, aggrave son mal et y succombe : on peut avoir la santé du corps, mais c'est peu de chose si l'âme reste livrée à toutes ces maladies morales que sont nos passions (88-118).

« Nempte haec adsidue ? Iam clarum mane fenestras

NC Titre : *III increpatio desidiaee humanae* P ; *satirarum III loquitur ad desidiosos* α.
1. *Nempte* P A² Val., Priscien : *Inst. gr.*, 15, 5, 32 (*Gr. L.*, III, p. 85, 8) Keil : *sepe* A ;
sepe B : voy. *Introd.*, p. xxiv. — *haec* P α : *hoc* φ (mais cf. 1, 103 : « *haec* fierent »,
2, 8 : « *haec* clare », 5, 5 : « *Quorsum haec* »).

1. *Nempte haec adsidue* ? « Ainsi donc, est, je crois, interrogative : cf. Cicéron :
c'est toujours la même chose ? » La phrase *Tusc.*, 5, 5, 12 : « *Nempte negas*, etc » Car

Intrat et angustas extendit lumine rimas :
 Stertimus, indomitum quod despumare Falernum
 Sufficiat, quinta dum linea tangitur umbra.
 En quid agis ? siccās insana canicula messes
 Iamdudum coquit et patula pecus omne sub ulmo est, »

5

NC. 2 *extendit* P α : *ostendit* φ (mot banal substitué à une expression pittoresque).
 — 6. *est* omis après *ulmo* φ, sans doute sous l'influence de la fin de vers *ab ulmo* (Virg. : *Buc.*, 1, 59).

l'analogie n'est pas complète avec le début de la satire 1, 10, d'Horace, dont Perse s'est inspiré ici : « *Nempe in composito dixi pede currere uersus Lucili.* » Au demeurant, on peut aussi entendre, sans interrogation : « Eh bien ! c'est toujours la même chose », ou : « Oui. c'est, etc. ». — *Haec*, i. e. *haec facis* ou *haec fiunt* : cf. 2, 8 : *haec clare haec clare dicit* (ou *dicuntur*). Ces paroles, jusqu'au vers 6 inclusivement, sont prononcées par le *comes* que Perse nous présente au vers 7 et s'adressent à un jeune paresseux qui, selon son habitude, n'est pas encore levé.

1-2. *Iam clarum mane fenestras intrat* : « Déjà le matin clair (c'est-à-dire la clarté du matin) passe par les fenêtres » ; *mane* est traité comme un substantif : on connaît les locutions *a mane*, *primo mane*, *multo mane* ; et Horace avait dit (*Sat.*, 1, 3, 17-18) : « *ad ipsum mane* » ; Virgile (*Géorg.*, 3, 325) : « *dum mane nouum* ». — *Fenestras intrat* : litt. : « pénètre les fenêtres », c'est-à-dire : « se fait jour par les fenêtres ».

2. *Angustas extendit*, etc. : litt. : « et élargit par sa lumière les fentes étroites » ; entendez que le jour projette une image lumineuse et élargie des fentes étroites par lesquelles il pénètre.

3. *Sertimus : stertere*, c'est proprement « ronfler » : le mot n'est pas rare, dans le langage familier, pour dire « dormir profondément » (cf. *infra*, 58 ; 5, 132, et Hor. : *Sat.*, 1, 3 18). Au lieu de *sertimus*, on attendrait *stertis* : pour cet emploi ironique de la première personne du pluriel dans les phrases de reproche, cf. *infra*, 12 et 14 : *querimur*. — *Serti. quod sufficiat* équivaut à peu près à *sterti. tantum temporis quantum sufficiat* : « Nous dormons le temps de, etc. » — *Indomitum* : « in-

domptable » (on connaît le double sens de *inuictus* : « invaincu » et « invincible »). L'estomac et la tête ont difficilement raison des vapeurs du Falerne, qualifié de forte par Horace (*Sat.*, 2, 4, 24. — *Despumare* : c'est proprement : enlever l'écume du vin doux lorsqu'on le faisait réduire par la cuisson (Virg. : *Géorg.*, 1, 295-296 : « ... *dulcis musti Vulcano decoquit umorem* Et *foliis undam trepidi despumat aeni* »). Nous dirions, par une métaphore voisine, « cuver ». L'inf. avec *sufficere* est une construction analogue à celle de *uolare* suivi de l'inf., qui est fréquente chez Horace. (Voy. par ex. *Sat.*, 1, 1, 13-14 : « *loquacem delassare ualent Fabium* ».)

4. *Quintā dum lineā... tangitur umbrā* : « pendant que la ligne est touchée par la cinquième ombre » ; on attendrait : « *quintā lineā*, etc. » : « Déjà la cinquième ligne (du cadran solaire) est touchée par l'ombre. » Il y a une hypallage, qui peut se justifier au point de vue descriptif, puisque l'ombre s'est posée, pour ainsi dire, quatre fois déjà. Le sens est, bien entendu : « Quand on est déjà à la cinquième heure (onze heures du matin, environ). »

5. *En quid agis* : « Voyons, que fais-tu ? » (Cf. : Virg. : *En.*, 4, 534 « *En, quid ago ?* »)

5-6. *Siccās... coquit* : ent. : « Voilà longtemps que la canicule fait rage et que ses feux dessèchent les moissons », c'est-à-dire : que le soleil est déjà très haut ; *insana canicula* rappelle le *rabien Canis* d'Horace (*Epist.*, 1, 10, 16-17). — *Siccās* fait, avec *coquit*, une prolepse ; litt. : « cuit de manière à les dessécher. »

6. *Patula pecus*, etc. : « tout le bétail est sous la vaste ramure de l'orme », c'est à dire que les troupeaux, à l'approche de midi, cherchent l'ombre.

Vnus ait comitum. « Verumne ? itan ? Ocius adsit
 Huc aliquis. Nemon ? Turgescit uitrea bilis :
 Findor »... : ut Arcadiae pecuaria rudere credas.
 Iam liber et positus bicolor membrana capillis 10
 Inque manus chartae nodosaque uenit harundo ;

NC. 7. *itan* se tire de *idan* α (corr. A²), rapproché de *itanec* P (avec exponctuation de l'e et du c' ; *ita nunc* p ; *itane* Val. — 8. *tigescit* (au lieu de *turgescit*) α. — 9. *findor* ut P α : *finditur* φ (conjecture d'un réviseur déconcerté par la hardiesse du tour « *Findor* ... rt... credas) ; *findimur* Haulhal. M. van Wageningen a proposé de refaire ainsi tout le vers : « *Fingere* ut Arcadiae pecuaria gutture dicas », parce qu'il a pu y avoir mélange du vers primitif de Perse avec un passage d'Ausone (*Epigr.*, 5, 3-4) imité de celui-ci : « *asinus* quoque *rudere* dicas cum uis Arcadicum *ingere*, Marce, pecus. » S'il ne s'agissait que de refaire le vers en rétablissant la quantité normale de *rudere*, on pourrait lire : « *Finditur* Arcadiae *rudere* ut pecuaria credas. » — *credas* φ, Eutyches (*Gr. L.*, V, p. 471 Keil) : *oridas* (altération de *credas*) P ; *dicas* α' qui est peut-être la vraie leçon : *credas* peut fort bien être une glose provenant de la scolie « *rumpor* ita clamoribus, ut credas asinos clamare », tandis que *dicas* peut difficilement passer pour une glose de *credas* ; cf. pourtant *Prol.*, 14 : *cantare credas*). — 10. *Positus bicolor* P α : *bicolor positus* Val. φ. — 11. *chartae* α : *carthae* P.

7. *Vnus... comitum* : le mot *comites* désignait parfois les *paedagogi* (cf. Virg : *En.*, 5, 546 ; Suét. : *Claude*, 35 ; *Tib.*, 12 : *Aug.*, 98) ; on admet généralement qu'il s'agit d'un maître de philosophie attaché à la personne du jeune noble (cf. *infra*, 27) interpellé ; c'est très vraisemblable. Mais on n'a pas grand chose à répondre à ceux qui préfèrent reconnaître ici un compagnon d'étude du paresseux. Voy. d'ailleurs la note sur *blandi comites* (5 32). — *Verumne ? itan ?* « Bien vrai ? Est-il possible ? » Réponse du jeune homme auquel s'adressait l'apostrophe précédente. Il feint la surprise, et, de fort méchante humeur, s'emporte contre ses esclaves qui ne viennent pas assez vite l'aider à faire sa toilette.

7-8. *Ocius adsit huc aliquis. Nemon ?* Nous disons : « Ici, quelqu'un. vite ! Personne ? » Pour *ocius*, cf. 5. 141 ; *turgescit (mihi) uitrea bilis* : nous disons : « ma bile s'échauffe ». Je ne vois pas la nécessité d'ôter ces mots, comme on le fait d'ordinaire, au jeune homme. pour les donner au poète jouant le rôle de spectateur : il y a une gradation de *turgescit... bilis* à *findor*. L'expression *bilis turgescit* est inattendue : ce n'est pas la bile qui se gonfle, c'est le foie (cf. Hor. : *Od.*, 1, 13, 4 : « *difficili bile tumet iecur* »). Sur le foie comme siège de la colère, cf. Pline : *N. H.*, 11, 193 : « *In felle nigro insaniae causa homini* ». — *Vitrea* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 141 *splen-*

dida bilis ; la bile est d'apparence vitreuse.

9. *Findor* : « je crève ». Si bien, continue le poète, qui est déjà intervenu par les mots *unus ait comitum*, qu'on croirait entendre braire les troupeaux de l'Arcadie », c'est-à-dire que le jeune hommeerie si fort qu'on croirait entendre braire tout un troupeau d'ânes. — *Findor*, comme chez Plaute (*Bacch.*, 251) : « *Cor meum et cerebrum... finditur* », au lieu de *rumpor*, qui est plus usité en pareil cas (Hor., *Sat.*, 1, 3, 136 : « *Rumperis et latras* ». — *Pecuaria* = *pecora*, comme chez Virgile (*Géorg.*, 3, 64) ; c'est proprement un adjectif. — Noter *rũdere* au lieu de *rũdere*, scansion qu'on ne retrouve que chez Ausone (voy. *supra*, NC.).

10 et suiv. Le jeune homme. sa toilette terminée, se met en devoir d'écrire, mais il s'interrompt à chaque instant sous de mauvais prétextes.

10-11. « Voici qu'on lui a mis sous la main livre, parchemin à deux couleurs débarrassé de ses poils, feuilles de papyrus et roseau nouveaux ». Le mot *liber* désigne ici un volume de quelque ouvrage nécessaire au travail du jeune homme ; le parchemin (*membrana*) est celui du carnet (*pugillares*) sur lequel il prendra des notes ou fera son brouillon ; *chartae*, ce sont les feuilles de papyrus sur lesquelles il écrira, ou transcrira, sa rédaction définitive ; *harundo*, c'est le roseau à écrire. Le pur-

Tunc querimur, crassus calamo quod pendeat umor.

Nigra set infusa uanescit sepia lympa :

Dilutas querimur geminet quod fistula guttas.

« O miser inque dies ultra miser, hucine rerum

15

NC. 12. *querimur* se tire du rapprochement de *quaerimur* P et *querimus* α : *quaeritur* p ; *queritur* Val' φ (cf. *Introd.*, p. xxxi). — 13. *set* P α : *quod* φ (la constr. n'a pas été comprise). — *uanescit* P : *uanescat* α 'entraîné par *pendeat* et *geminet* ? ou bien subjonctif de concession ?) ; *rarescat* Val. (cf. *Introd.*, p. xxxi). — 14. *querimur* φ : *quaerimur* P ; *querimus* α ; *queritur* Val. : *quod* α : *quo* P. — 15. *hucine* α : *hunc inererum* P (« monstre » résultant d'une mauvaise coupure de *hucinerum*, à la suite de laquelle *ererum* pris pour un accusatif a entraîné *hunc*) ; *huccine* φ.

chemin est-il appelé *bicolor*, parce qu'il présente d'ordinaire un côté plus blanc que l'autre, ou parce qu'on avait l'habitude d'enduire d'huile de cèdre le côté sur lequel on n'écrivait pas, ce qui lui donnait une couleur jaune (Ov. : *Trist.*, 3, 1, 13 : « Quod neque sum cedro flauus nec pumice leuis » ; cf. *supra*, 1, 42 : « cedro digna », et Juv., 7, 23-24 : « ideo croceae membrana tabellae Impletur » ? — *Positis* .. *capillis* : ent. : « débarrassé de ses poils » ; *capillis* est mis ici pour *pilis* (cf. Tib., 3, 1, 10 : « Pumex... tondeat ante comas ») et *ponere* pour *deponere* (cf. Suét. : *Calig.*, 5 : « ponere barbam »). On polissait le parchemin à la pierre ponce.

12-14. « Alors, nous nous plaignons que le liquide qui s'attache à la plume soit trop épais ; mais a-t-on mêlé de l'eau à l'encre qui perd ainsi sa consistance et sa couleur, nous nous plaignons que le roseau laisse échapper deux à deux les gouttes trop diluées. » Le jeune homme s'était plaint que l'encre fût trop épaisse ; on l'a étendue d'eau ; maintenant il se plaint qu'elle soit trop diluée et que la plume laisse échapper deux gouttes à la fois (nous dirions : qu'elle crache). — *Querimur* : cf. *supra*, 3, *stertimus*. — *Calamo* (au datif ? ou à l'abl. d'éloignement ?) : Persé emploie successivement trois mots pour désigner le roseau à écrire : le mot latin *harundo*, le mot grec *calamus*, et *fistula*, qui n'était pas usité en ce sens : « *Fistula*, dit justement le scolaste, pro cannali calamo posuit exquisite. » — *Nigra*... *sepia* désigne métaphoriquement la couleur noire de l'encre (cf. Horace parlant de la noirceur des propos

médisans (*Sat.*, 1, 4, 100) : « Hic nigrae sucus lolliginis », plutôt que l'encre elle-même (*atramentum*) : car les seiches n'étaient pas employées, du moins en Italie, à la fabrication de l'encre (le scolaste dont les indications se trouvent confirmées par Pline, *N. H.*, 35, 41, 43, dit en effet : « *Sepia* pro atramento a colore posuit, quamuis non ex ea, ut Afri, sed ex fūagine ceteri conficiant atramentum. »)

15 *O miser*, etc. ici commence un long sermon qui s'adresse au jeune paresseux, et qui semble se prolonger au moins jusqu'au vers 63 (voy. v. 58 : « stertis adhuc, etc »), sinon jusqu'à la fin de la satire. On peut l'attribuer au *comes* du vers 7, à condition de bien voir que nous n'avons plus affaire ici qu'à une « diatribe » morale et que, sous le masque de plus en plus transparent du personnage, c'est en réalité le poète qui parle. L'apostrophe *miser* ou *miseri* (cf. *infra*, 66 et 107) était familière aux néo-stoïciens (cf. Sén. : *Nat. quaest.*, 5, 18, 9 : « *Miseri*, quid quaeritis », et, chez Epictète, τάλας (*Entr.*, 3, 2, 9 ; 16, et.), ταλαίπωροι (3, 22, 26), δούσσηνε (2, 13, 23), χαχοδαίμων (fragm., 13, 6). — *Inque dies ultra miser* : « et plus malheureux de jour en jour » ; *ultra* est mis ici pour *plus*, comme dans la locution *ultra quam satis est* (Hor. : *Ep.*, 1, 6, 16).

15-16. *Hucine rerum uenimus* : « en sommes-nous venus là ? » (c'est à-dire : « faut-il que tu descendes à de si misérables faux-luyants ? ») Le tour *huc rerum* est à rapprocher de *quid rerum*, fréquent chez les comiques (Plaute : *Rud.*, 1068, etc. ; Tér. : *Eun.*, 923).

Venimus? : ut cur non potius teneroque columbo

Et similis regum pueris pappare minutum

Poscis et iratus mammae lallare recusas? »

« An tali studeam calamo? » — « Cui uerba? quid istas

NC. 16. *aut* P sch. : *a* α ; *at* A² Val. φ *aut* s'abrégéait en *a* et $\bar{a}$ (voy. Havet : *Crit verb.*, p. 181, n° 761) ce qui explique la leçon d' α ; *at* n'est qu'une conjecture (voy. *Introd.*, p. xxxii). — Columbo P Serius (in *Aen.* 5, 213) sch : *palumbo* α leçon qui est peut être la bonne si, comme je le crois, nous avons ici un nom d'oiseau pris au sens propre, et non pas employé métaphoriquement pour parler d'un enfant : cf. Bentley : *In Hor.*, *Od.*, 1, 2, 10 ; la forme *palumbus* ne se trouve pas chez Horace, mais elle est autorisée par des exemples de Columelle, Pline, Martial. — 17 *similis* α : *similes* P. (l'adj. aura été rattaché à *Venimus*). — 18. *lallare* P α : *laxare* Val.

16-18. Constr. : « *aut* cur non potius, similis et tenero columbo et pueris regum, poscis minutum pappare et, iratus, recusas lallare mammae », c'est-à-dire : « ou bien, que ne réclames-tu plutôt, semblable à un petit pigeon et aux enfants des grands personnages, une nourriture toute machée, et que ne repousses-tu, dans tes colères, la berceuse de ta nourrice? » ce qui revient à dire : « Ne rougis-tu pas d'invoquer des prétextes puérils? Autant vaudrait t'abandonner à tous les caprices d'un enfant gâté. » Pour l'emploi de *aut* dans une interrog. ironique, cf. 2, 29 et 5, 5.

16. *Tenero... columbo* : faut-il prendre ces mots au sens propre, et entendre : « Tu es semblable aux enfants des riches à qui on mâche la nourriture, comme les pigeons donnent la becquée à leurs petits? » ou bien admettre l'interprétation du scoliaste : « semblable à un de ces enfants gâtés à qui l'on donne sans cesse de petits noms tendres » (par ex. : « mon petit pigeon ») : « *columbos melius pueros intellegere est, quos quae nutriunt blandientes columbos et pullos et passeris uocant* »⁹ Je préfère la première explication qui précise bien le sens de *pappare minutum* et se concilie mieux avec le parallélisme établi par *que... et entre columbo et pueris*.

17. *Regum pueris* : sur le sens de *regum*, cf. 1, 67 — *Pappare minutum* = *pappam minutum* : « le manger réduit en petites parcelles », emploi hardi de l'inf. pris substantivement et accompagné d'une épithète (cf. 1, 9). On pourrait entendre : « tu demandes à manger (une nourriture) réduite en petites parcelles », mais ce serait détruire la symétrie évidente qui existe entre *pappare minutum* et *mammae lallare* ; le verbe *pappare* dérive de *papa* ou *pappa* qui, dans le langage des enfants, désignait

la nourriture (cf. Nonius, p. 81, 1) ; on le trouve déjà chez Plaute (*Epid.*, 727). — *Minutum* est bien expliqué par le scoliaste : « cur non *commanducatos cibos poscis*? » : il s'agit des aliments préalablement machés par la nourrice (cf. Cic. : *De Orat.*, 2, 39, 162 : «... qui... *omnia minima mansa ut nutrices infantibus pueris in os inserant* » ; cela se disait en grec $\psiωμίζειν$).

18. *Iratus mammae lallare recusas* : Perse veut parler d'un enfant en colère qui refuse de se calmer, bien que sa nourrice cherche à l'endormir en chantant le mot *Lalla*. On doit peut-être reconnaître une vieille berceuse chez le scoliaste de Perse : « *Lalla! lalla! <lalla>!* I aut dormi aut lacta » (d'après Baehrens : *Fragm. poet. rom.*, p. 34). — *Mammae* : nom enfantin de la nourrice, aussi bien que de la mère (Non., p. 81, 1 : « *Cum... uocent... matrem mammam* ») ; ce génitif dépend de *lallare* qui, de même que *pappare*, a la valeur d'un substantif ; c'est bien ainsi que l'entendait saint Jérôme (*Epist.*, 5) : « *For sitan et laxis uberum pellibus mater. arata rugis fronte. antiquum referens mammae lallare congeminet* » ; le tour n'était pas sans exemple : cf. Val. Max., 7, 3, 7 : « *Cuius non dimicare uincere fuit* », et Sén. : *Epist.*, 101, 13. — La construction de *recusare* rappelle le *iussa recusat* de Virg. (*En.*, 5, 749). Je dois signaler pourtant l'interprétation qui fait de *mammae* un datif dépendant de *iratus* et de *lallare* un inf. construit d'une manière usuelle avec *recusas* et signifiant *dormir* ou *téter* : mais cette interprétation de *lallare* ne se fonde que sur le texte douteux et peu clair de la scolie citée ci-dessus (en lisant : « *Lalla, Lalla, i. (= id est) aut dormi aut lacta* »).

19. *An tali studeam calamo* ? (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 7 : « *Culpantur frustra calami.* »

Succinis ambages ? Tibi luditur. Ecfluis amens,
Contemnere : sonat uitium, percussa maligne

20

NC *etfluis* P α, au lieu d'*ecfluis* = *effluis* A² : il y a eu méconnaissance de la particule *ec*, qu'on ne trouve déjà plus dans les mss de date byzantine (voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 221, n° 940, cf. 1, 65) ; *effluis* φ.

Le jeune homme s'entête : « Est ce qu'il est possible, demande-t-il, de travailler avec une pareille plume ? » — *Cui uerba* ? « Qui trompes-tu ? à qui en donnes-tu à garder ? » abréviation insolite de l'expression familière *cui uerba das* ?

19-20. *Quid istas succinis ambages* : faut-il entendre : « A quoi bon les faux-fuyants, les mauvaises raisons que tu marmottes ? » et voir dans *succinere* un synonyme de *submurmurare* ? Le sens me paraît être : « Pourquoi me chanter, en guise de réponse, de mauvaises raisons ? » *Succinere*, terme musical, signifiait : « accompagner un air » (Varron : *R r* 1, 2, 16 : « (agricultura *succinit* pastorali uitae... ut iibia sinistra a dextrae foraminibus » ; ou « chanter à son tour (Hor. : *Epist.*, 1, 17, 48 : « *Succinit alter* : « Et mihi ! »), dans les chants alternés » : cf. Calpurn. : *Ecl.*, 4, 79).

20. *Tibi luditur* : « C'est pour toi que la partie se joue », ou : « C'est toi qui joue la partie », selon qu'on fait de *tibi* un datif d'avantage ou l'équivalent poétique de *a te*. Nous dirions : « c'est ton intérêt qui est en jeu ». — *Ecfluis* : litt. : « Tu fuis (comme un vase fêlé) » : cf. Pétr., 71, 11 : « *ponas .. amphoras... gypsatas ne effluent uinum* » ; mais ici *ecfluere* est construit absolument, comme *perfluo* l'est chez Térence (*Eun*, 105) : « *Plenus rimarum sum : hac itque illac perfluo*. » Si la source de la métaphore n'est pas douteuse, quelle en est au juste, dans le présent passage, la signification ? Perse veut dire, je pense : « Tu n'as pas plus de valeur qu'un vase fêlé, aucune consistance, aucun fonds. » — *Amens* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 107 : « *delirus et amens* » : c'est le *μωρός* d'Épictète (3, 13, 17, et ailleurs).

21-24 *Contemnere... sine fine rota* : litt. : « on te méprisera : la jarre dont la cuisson a été manquée et dont l'argile garde de la crudité fait entendre un mauvais son, et, quand on la frappe, ne répond (pour ainsi dire) que de mauvaise grâce. (Mais

toi), tu n'es (encore) qu'une glaise humide et molle que, sans tarder, la roue infatigable du potier doit faire tourner d'un mouvement rapide et façonner sans arrêt. » Ent. : « on te méprisera (si tu persistes à ne rien faire pour ta formation morale : car il n'est pas difficile de distinguer l'homme sans vertu de l'homme vertueux, de même qu'il suffit, pour voir si un vase a été bien cuit, de frapper dessus : mais tu es jeune, ton âme n'est pas encore endurcie, et il est possible de la former au bien, comme le potier façonne l'argile encore molle. » En somme, les vers 21-24 forment une courte allégorie qui continue l'emploi métaphorique d'*ecfluis* et où se combinent deux comparaisons connues : 1^o celle qui assimilait l'homme vicieux à un vase dont la cuisson a été manquée (cf. Platon : *Théétète*, p. 179 D : « *Σκεπτέον τὴν περὶ μέντην ταύτην οὐσίαν διακρούοντα, εἴτε ὕγιες εἴτε σαθρὸν φθέγγεται* », et *Philebe*, p. 55 C) ; — 2^o celle qui représentait le jeune homme comme une argile que la main du potier n'a pas encore façonnée (cf. Stob. : *Flor.*, IV, p. 200 Meineke : « *Διογένης ἔλεγε τὴν τῶν παίδων ἀγωγὴν εἰκέναι τοῖς τῶν κεραμέων πλάσμασιν* »).

21 *Contemnere* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 14 : « *Contemnere, miser*. » — *Sonat uitium* : le verbe *sonare* se construisait couramment avec un adj. neutre à l'accusatif adverbial (Lucr., 3, 871 : « *sincerum sonere* » ; Cic. : *Pro Arch.*, 10 26 : « *pingue... sonantibus* »), et Virgile développant cette construction, avait dit (*En*, 1, 328) : « *nec uox hominem sonat*. » — *Percussa* : on frappait sur les vases avant de les acheter ; même image chez Hor. : *Sat.*, 1, 3, 34-36 : « *Denique te ipsum Concute, numqua tibi uitiorum inseuerit olim Natura* » ; cf. Diog. L., 6, 30 : « *θαυμάζειν τε ἐπὶ Διογένης) εἰ γύπραν μὲν καὶ ὑπάδα ὠνούμενοι σκοποῦμεν ἄνθρωπον δὲ μόνῃ τῇ ὀψει ἀρκεῖσθαι*. » — *Maligne* indique qu'on fait une chose avec parcimonie, donc : « de mauvaise grâce ».

Respondet uiridi non cocta fidelia limo.
 Vdum et molle lutum es, nunc nunc properandus et acri
 Fingendus sine fine rota. Sed rure paterno
 Est tibi far modicum, purum et sine labe salinum 25
 (Quid metuas ?) cultrixque foci segura patella est.

NC. 22. *cocta* PA² : *cocyta* α. — 23. *es* A² Val. sch. : *est* P α faute mécanique entraînée par les 3^{es} personnes *sonat* et *respondet* ; d'ailleurs, dans un texte narratif, la 3^e personne tend à supplanter, à l'indicatif, la 2^e : cf. Havet : *Crit. verb.*, p. 240, n° 1012). — 24. *rupe paturno* α, au lieu de *rure paterno* (corr. A²). — 26. *foci* PA² : *fori* α. — *patella est* P : *patella* α ; mais « *Est tibi... patella est* » fait une élégance.

22. *Viridi non cocta... limo* : litt. : « non cuite par l'argile qui a gardé sa verdure », c'est-à-dire : « dont l'argile, mal cuite, a gardé quelque chose de sa crudité » ; si l'on faisait de *uiridi... limo* non pas un abl. de manière dépendant de *non cocta*, mais un abl. de qualité dépendant de *fidelia*, l'expression semblerait désigner une jarre qui n'a subi aucune espèce de cuisson : ce qui s'accorde mal avec la suite des idées. — *Viridis* n'est guère ici qu'un équivalent de *recens* : cf. Colum., 7, 8 : « *Viridis caseus* » ; la *fidelia* (cf. Plaute : *Aul.*, 622 et Cic. : *Ad fam.*, 7, 29, 2) était une jarre d'argile qui servait à divers usages (vase à vin, pot à couleur, etc.).

23. *Vdum... lutum* : cf. Hor. : *Ep.*, 2, 2, 8 : « *Argilla quiduis imitaberis uda* » ; l'argile est déjà appelée *lutum* par Tibulle, 1, 1, 40. — *Nunc nunc* : « maintenant, dès à présent » ; plus tard, l'âme du jeune homme n'aura plus la même plasticité. Pour la *geminatio*, cf. 1, 11 — *Properandus et... fingendus* : on attendrait, après *lutum*, « *properandum et... fingendum* » ; mais il n'y a pas seulement accord par attraction avec le sujet de *es* : Perse a voulu mieux marquer l'assimilation qu'il fait du jeune homme à une argile molle. L'expression équivaut, d'autre part, à *propere fingendus*, de même que chez Plaute (*Aul.*, 270) « *Vascula... propere atque elue* » équivaut à « *Vascula propere elue* ». Mais, d'ailleurs, *propere* se trouve employé transitivement avec le sens de « faire exécuter rapidement », chez Virgile (*Georg.*, 1, 196). Horace (*Epod.*, 12, 22), Ovide (*Am.*, 3, 1, 69 ; *Pont.*, 3, 4, 59) : La traduction littérale serait : « Tu dois être l'objet d'un travail rapide » — *Acri... rota* : cf. Hor. : *Art poét.*, 22 : « *currente rota* ».

24-29. Sens général : « Le jeune homme

dira peut-être qu'il n'a rien à souhaiter, parce qu'il a de l'aisance et qu'il est noble. »

24 25. *Rure paterno far modicum* : entendez que son père lui a laissé une terre qui produit une quantité raisonnable de blé. — *Salinum* : la salière d'argent qui se transmettait de génération en génération, était le signe de l'aisance au moins d'une aisance modeste. On l'entretenait avec soin (cf. Hor. : *Od.*, 2, 16, 13-14 : « *Viuitur paruo bene, cui paternum Splendet in mensa tenui salinum* »). — *Purum* : « bien propre » (cf. *splendēt* dans la citation ci-dessus) ; cf. Cat. : 23, 19 : « *Quod culus tibi purior salillo est* » ; *sine labe*, « sans tache », ajoute probablement à *purum* une idée morale : l'aisance dont cette salière est le signe peut sembler modeste, mais elle n'a pas été mal acquise.

26. *Quid metuas ?* Cette question porte logiquement sur l'ensemble de la phrase : « (ayant l'existence ainsi assurée), que pourrais-tu craindre ? » (c'est-à-dire : « Tu me demandes ce que tu aurais à craindre »). — *Cultrixque foci segura patella* : faut-il entendre : « Le plat qui est sur ton foyer (litt. : habitant de ton foyer) n'a rien à redouter c'est-à-dire : est toujours bien pourvu de tout ce qu'il faut pour ta nourriture » ? ou bien : « Tu as, pour honorer les dieux de ton foyer, un plat à offrande toujours bien pourvu » (ou : « à l'abri des voleurs », car il ne passe que par les mains des gens de la maison) ? *Patella*, à côté de *foci*, me paraît se rapporter au plat à offrande, fait d'argent comme la salière dont il est souvent rapproché (Liv. : 26, 36, 6 : « *argenti... libras pondo, ut salinum patellamque deorum causa habere possint* »), et qu'on employait dans les cérémonies du culte domestique, particulièrement du culte des Lares (cf.

Hoc satis ? an deceat pulmonem rumpere uentis,
Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis
Censoremue tuum uel quod trabeate salutas ?

NC. 28. *tusco ramum millesime* p α : *ius coramum ille sime* P — 29. *Censoremue* P Val. ; Servius : *Ad En.*, 3, 382 ; Priscien : *Inst. gr.*, 17, 27 ; *Gr. L.*, V, p. 208 et 211 Keil : *censoremuē* α, correction qui ne rend pas le mot à mot plus facile ; *censoreme*, dans certains mss de Priscien (autre correction, d'où Casaubon tente de tirer un sens en paraphrasant « uel eone tibi places quod ») ; — *censorem uetulum* ou *fatuum* Heinrich : la première de ces corrections est très séduisante : on a pu avoir d'abord le « monstre » *censoremue tulum*, par mauvaise coupure de *censoremuetulum* ; puis le barbarisme *tulum* aura été corrigé en *tuum*. Quaat à l'épithète en elle-même, prise dans le sens qu'elle a *supra*, 1, 22, elle convient fort bien à Claude (cf. Sén. *Apokol.*, 5, 2 : « ... bene canum... assidue caput mouere » et Suét. : *Cl.*, 30, non moins d'ailleurs que *fatuum* (cf. Suét. : *Cl.*, 3 ; 15 ; 38, 39, et Néron, 33) ; — *quod tu*, au lieu de *uel quod* Val. et cod. Veronensis 264 : ce n'est qu'une conjecture (cf. *Introd.*, p. xxxii).

Ov. : *Fast.*, 2, 633-634 : « Et libate dapes, ut... Nutriat incinctos missa patella Lares ». Mais je crois que *secura* a simplement le sens de « sûre », c'est-à-dire : « sur laquelle tu peux compter » (cf. Horace *Sat.* : 2, 7, 30 : « securum olus ») : l'aisance du jeune homme lui garantit que ce plat à offrande ne viendra pas à lui manquer ; il l'aura toujours sous la main.

27. *Hoc satis (est)* : « Cela te suffit ? » c'est-à-dire : « Tu ne souhaites aucun autre bien que d'être à l'abri du besoin ? » — An : « ou bien est-ce que (tu ajouteras que tu n'as pas seulement l'aisance, que tu te glorifies encore d'être noble) ? » — *Pulmonem rumpere uentis* : hyperbole comique pour *inflari*, au sens de : « être tout gonflé de vanité ». La métaphore, sorte de parodie de *pectora rumpere*, appliquée par Lucrèce au lion (3, 297), peut avoir pour origine la comparaison connue du poumon avec un soufflet de forge (cf. 1, 14 et 5, 11), mais rappelle en même temps la fable de la grenouille et du bœuf (Hor., *Sat.*, 2, 3, 314 et suiv.) Le mot *uentis*, ici, rappelle directement *spiritus*, souvent appliqué à la vanité.

28. J'entends ainsi ce vers, en faisant de *stemmate* un abl. de la question *qua* : « parce que tu traces, toi millième, ton rameau à travers un tableau généalogique toscan ». On sait que, dans l'atrium, des lignes réunissaient entre eux les masques de cire (*imagines*) qui étaient les « portraits de famille », et que le tableau généalogique ainsi formé s'appelait *stemma* (cf. Plin. : *N. H.*, 35, 6 ; Suét., *Nér.*, 37 ; Juv., 8, 1-3). — *Ducere ramum*

(cf. *infra*, 56) est une expression analogue à *lineam ducere*. On peut faire aussi de *stemmate* un abl. de la question *ubi* : « sur un tableau, etc. » ou même de la question *unde*, en donnant à *stemma* la valeur de *stirps* : « d'un arbre généalogique » et à *ducere ramum* celle de *ducere originem* : mais c'est moins satisfaisant. — *Millesime* : pour l'emploi du vocatif, cf. 1, 123. — *Tusco* : on sait que plusieurs des plus vieilles familles de Rome avaient, ou s'attribuaient, une origine étrusque.

29. *Censoremue*, etc. : la censure ne fut, du vivant de Perse, exercée qu'une fois, en 47-48, par l'empereur Claude qui prit pour collègue L. Vitellius (voy. Suét. : *Claude*, 16 et *Vitell.*, 2 ; cf. Tacite : *Ann.*, 11, 13 et 12, 4). Et nous savons que Claude procéda, en qualité de censeur, à la revue des chevaliers (*recognitio equitum equo publico*) ; nous lisons, en effet, chez Suétone (l. l.) « *Recognitione equitum iuuenem probri plenum... sine ignominia dimisit.* » Or, l'homme que Perse nous montre venant, revêtu de la *trabea*, saluer le censeur, est un chevalier, puisque, pour la *recognitio*, les chevaliers portaient la *trabea* (cf. Stace : *Silu.*, 4, 2, 32 : « *trabeata agmina* »). Le vers n'offrirait donc aucune difficulté si Perse avait écrit (cf. NC.) : « *Censoremue tuum quod tu trabeate salutas* », c'est-à-dire : « ou bien (y aurait il lieu de t'enorgueillir parce que tu portes la trabée pour saluer ton censeur (le censeur des chevaliers) » ; en d'autres termes : « Tu n'as pas à t'enorgueillir parce que tu es chevalier romain. » Tout au plus pourrait-on trouver *tuum* un peu surprenant, car rien ne prouve que la

Ad populum phaleras, ego te intus et in cute noui.

30

Non pudet ad morem discincti uiuere Nattae :

NC. 31. *discincti* P A² : *districti* α, leçon qui fait un contresens ; *distineti* (simple erreur de copiste pour *discincti*) Val.

recognitio fût réservée d'avance à un des censeurs. Mais que signifie, dans la leçon la mieux attestée, *uel* après *ue* ? Faut-il admettre une redondance ? Elle serait sans exemple, et ne pourrait se justifier par aucune raison de sens ou de style. *Vel* a-t-il la valeur de *etiam* et porte-t-il sur *trabeate* ? Mais ce serait admettre que *trabeate* dit plus que « *stemma Tuscorum millesime ducis* ». On a donc proposé de donner à *censorem tuum* le sens de : « un censeur à toi », c'est-à-dire : « un censeur qui est ton parent » et peut-être alors s'agit-il de Claude lui-même, dont ce chevalier serait parent), ou le censeur de ton municipe », le chevalier dont il est ici question étant alors un chevalier municipal. en effet, les premiers magistrats des municipes élus l'année du recensement quinquennal ajoutaient à leur titre ordinaire celui de *quinquennales*, ou la formule *censoriae potestatis*, ou bien ils prenaient simplement le nom de *censores* (cf. Apul. *Métam.*, 10, 18). Qu'on adopte l'une ou l'autre de ces deux interprétations de *tuum*, on peut admettre que *uel...* *uel quod* équivalent à *uel quod...* *uel quod...* : litt. : « ou bien parce que le censeur que tu salues est ton parent (ou le censeur de ton municipe), ou bien parce que tu le salues sous la trabée ». C'est bien forcé. Je crois, pour ma part, que le texte est altéré, et qu'il faut lire : *censorem uetulum*, en appliquant ces mots à Claude (cf. NC.).

30. *Ad populum phaleras* : « Au peuple le clinqant ! » c'est-à-dire : « Emporte-moi ce clinqant pour en éblouir le peuple. » Il faut sous-entendre avec *phaleras* un verbe comme *aufer* ou *mitte*. *Ad* s'expliquerait moins naturellement si l'on voulait voir dans *phaleras* un accusatif exclamatif mis en apposition à la phrase précédente : « clinqant bon pour le peuple ! » De plus, l'anaphore entre les deux parties du vers se présenterait d'une manière moins satisfaisante : Persé veut dire en effet : « Garde pour le peuple (ou pour le public) tous les dehors qui éblouissent, je sais, moi, ce que tu es au fond. » Les

phalères, plaques rondes d'or, d'argent ou de quelque autre métal, sur lesquelles étaient gravées ou ciselées des figures en relief, n'étaient pas employées seulement comme décorations militaires : les personnes de distinction en portaient sur la poitrine en guise d'ornement (T. Live, 9, 46, 12 ; cf. Virg. : *En*, 9, 359). — *Intus et in cute* : « intimement » ; il y a une sorte d'hendiadys pour *intus in cute* (cf. Cic. : *De fin.*, 3, 5, 18 : « *intus in corpore* ») et *in cute* semble traduire le grec ἐν χροῖ (Lucien : *Conscr. hist.*, 24).

31. *Non pudet* : « Tu ne rougis pas de... » : il ne faut pas considérer la phrase comme interrogative : « Je te connais, dit le maître ; tu vis comme le plus bas débauché, oubliant que tu n'es pas comme lui un inconscient et que tu t'exposes au plus cruel des supplices : garder en toi l'image de la vertu trahie. » — *Ad morem* : au lieu de *more* : cf. Cic. : *Tusc.*, 2, 4, 10 « *ad hunc modum* ». — *Discincti* : « Qui ne porte pas de ceinture » ou « dont la ceinture n'est pas serrée ». (Cf. 4, 22 ; signe de relâchement dans les mœurs. L'épithète était donnée couramment aux débauchés (cf. Hor. : *Epode*, 1, 34 : « *Discinctus... nepos* ». — *Nattae* : Casaubon suppose, sans preuves suffisantes, que c'est là un nom commun désignant ceux qui exerçaient les métiers les plus humbles, en particulier les foulons et les corroyeurs. Le mot est d'origine grecque, dit-il, songeant, je pense, au verbe νάπτω (κνάπτω, γνάφω) « fouler ». Il est vrai que nous lisons dans les scolies de Porphyryon sur Horace (*Sat.*, 1, 6, 124) : « *Natta pro uulgari ac sordido homine posuit* » ; mais cela veut dire que *Natta* n'est qu'un type. Aussi bien Horace parle-t-il d'un avare, tandis qu'il est ici question d'un débauché. Le surnom de *Natta*, qui paraît être d'origine étrusque (cf. Schulze : *Zur gesch. lat. Eigennamen*, 286 ; 363 ; 593), était porté dans la *gens Pinaria*, et il n'est pas impossible que notre poète vise *Pinarius Natta*, accusateur de *Crémutius Cordus*, noble, mais déchu, puisqu'il était de la clientèle de

Sed stupet hic uitio et fibris increuit opimum
 Pingue, caret culpa, nescit quid perdat, et alto
 Demersus summa rursus non bullit in unda.
 Magne pater diuum, saeuos punire tyrannos
 Haut alia ratione uelis, cum dira libido
 Mouerit ingenium feruenti tincta ueneno :

35

NC. 34. rursus P α : rursum φ. — 37. Mouerit P A² Val. : mouerat x.

Séjan (Tac. : *Ann.* , 4, 34 ; cf. Sén. : *Epist.* , 122, 11) ; le trait serait alors à rapprocher de 2, 72 : « Messalae lippa propago ».

32. *Sed stupet hic uitio* : mais Natta, lui, est abruti par le vice »

32-33. *Fibris increuit opimum pingue* : litt. : « une graisse épaisse s'est développée dans son cœur » ; nous dirions qu'il a le cœur perdu dans la graisse. Pour le sens de *fibrae*, cf. 1, 25 et 47 ; 2, 45. — *Pingue* est pris substantivement et accompagné d'une épithète, comme chez Virgile (*Georg.* , 3, 12) : « *denso distendere pingui* ». Nous disons de même : « le gras ».

33. *Caret culpa* : « il est exempt de reproche ». En effet, n'ayant jamais été éclairé sur la vraie nature du bien, il est victime, lorsqu'il fait le mal, d'une erreur de jugement (*nescit quid perdat*) plutôt qu'il n'est coupable : cf. Ménandre (*Sentences monastiques* 430 : « ὁ μηδὲν εἰδὼς ῥῶδεν ἐξαμαρτάνει »)

33-34. *Alto demersus* : entendez que, plongé au fond de l'eau, il ne saurait remonter à la surface. Perse se souvient d'une comparaison familière aux stoïciens (Cic. : *De fin.* , 3, 14, 48 ; cf. Plut. : *Adu. St. repugn.* , 10, 1063 A) : « Deux hommes, disaient-ils, sont sous l'eau, l'un à une grande profondeur, l'autre près de la surface : ils ne respirent pas plus l'un que l'autre. De même un homme enfoncé dans le mal et un homme moins éloigné du bien mais encore vicieux sont également misérables. » Il n'en est pas moins vrai que le second a moins de chemin à faire soit pour revenir à la surface, soit pour arriver à la vertu : Natta, lui, est complètement noyé, sans aucun espoir de salut. — *Alto*, ici, c'est le fond de l'eau : cf. « *alto emergere* » (Cic. : *De fin.* , 4, 23, 64). — *Summa rursus non bullit in unda* : litt. : « il ne revient pas faire une bulle à la surface », c'est-à-dire, par une métaphore plaisante : « il ne remonte pas à la surface ». *Bullire* (cf. 2, 10) s'applique pro-

prement aux bulles qui se forment lorsqu'un liquide bout

35 et suiv. La suite logique des idées serait la suivante : « Natta ignore ce qu'il perd ; mais toi, qui as la connaissance théorique de la vertu et qui préfères le vice, tu te prépares d'horribles tourments : avoir en soi l'image de la vertu, dont on a déserté le culte, les tyrans n'ont jamais inventé semblable supplice, et c'est la torture même qu'on devrait demander à Jupiter de leur infliger pour leur châtiement. » Perse, par une figure oratoire imprévue, supprime toutes les idées intermédiaires, et, s'adressant directement à Jupiter, il le prie de déchirer l'âme des tyrans en leur faisant voir sans cesse cette vertu qu'ils ont abandonnée.

35-36. *Magne pater diuum* : cf. 2, 39-40 : « *Negato, Iuppiter..* » Pour la formule, cf. Lucil., 20 Marx : « *Pater optimus diuom* ». — *Saeuos punire tyrannos*, etc. : ent. : « Ne cherche pas d'autre supplice pour punir la cruauté des tyrans » : *haut* porte sur *alia*, et le subj. *uelis* est employé comme l'est *sis* chez Horace (*Sat.* , 1, 4, 112) : « *Scetani dissimilis sis* » : c'est un subj. de souhait ; il n'y a pas lieu d'admettre que *Haut... uelis* = *Ne... uelis* (5, 170) et lui ait été substitué ici par nécessité métrique ; cf. pourtant 1, 5-6 : « *Non... accedās* » (= « *Ne... accedas* ») et la note.

36-37. *Cum dira libido*, etc. : litt. : « lorsqu'une concupiscence barbare, trempée dans un poison brûlant, a poussé leur esprit », c'est-à-dire : « lorsqu'une concupiscence barbare a versé dans leur âme son poison brûlant et les a poussés au crime ». Le mot *libido* traduit le grec ἐπιθυμία (cf. Cic. : *Tuscul.* , 4, 6, 11). — *Feruenti* rappelle que le poison était souvent assimilé à un feu qui dévore (cf. Virg. : *En.* , 1, 688 ; et 7, 354-356). — *Tincta* se rapporte grammaticalement à *libido*, mais logiquement à *ingenium*.

Virtutem uideant, intabescantque relictæ.

Anne magis Siculi gemuerunt aera iuueni

Et magis auratis pendens laquearibus ensis

Purpureas subter ceruices terruit, « Imus

Imus præcipites » quam si sibi dicat et intus,

Palleat infelix quod proxima nesciat uxor ?

Saepe oculos, memini, tangebam paruos oliuo,

40

38. *Virtutem uideant*, etc. : ent. : « Qu'ils voient la vertu et sèchent du regret de l'avoir abandonnée. » Le vers explique *haut alia ratione*, mais l'asyndète lui donne plus de relief que n'aurait fait le tour *haut alia ratione quam ut ou quam si*. — *Relicta* est un abl. absolu : cf. Virg. : *En.*, 4, 692 : « Quæsiuit caelo lucem ingemitque reperta. »

39-43. Constr. : *Anne aera iuueni Siculi gemuerunt magis et ensis pendens laquearibus auratis terruit ceruices purpureas subter magis quam si tyrannus dicat sibi* : « *Imus, imus præcipites* » et *infelix palleat intus* (id) *quod uxor proxima nesciat* : litt. : « (N'est-ce pas là un affreux supplice), ou bien le bronze du taureau de Sicile a-t-il fait entendre des mugissements plus terribles et l'épée pendant des lambris dorés a-t-elle causé plus d'épouvante au cou vêtu de pourpre placé au-dessous d'elle que si le tyran se dit : « Je vais, je vais à l'abîme », et, au dedans de lui-même, pâlit, le malheureux, d'une terreur que doit ignorer l'épouse qui est auprès de lui », c'est-à-dire : « Le taureau de Phalaris et l'épée de Damoclès étaient-ils des supplices plus terribles que le remords ? » — Phalaris, tyran d'Agri-gente (565-549 av. J.-C.), avait fait construire, dit-on, par le sculpteur Périllos, un taureau de bronze dans lequel il faisait rôti des victimes humaines (cf. Ov. : *Ars am.*, 1, 653). On comprend dès lors la substitution de *gemuerunt* à *mugierunt* : le mugissement du taureau de bronze, ce sont les cris de douleur qui s'en échappent. On sait, d'autre part, que Denys l'Ancien invita un jour le courtisan Damoclès, qui ne cessait de vanter le bonheur de la royauté, à prendre sa place ; et comme Damoclès, vêtu de pourpre, mangeait à une table richement servie, il lui fit voir une épée nue suspendue au-dessus de sa tête par un crin de cheval (cf. Cic. : *Tusc.*, 5, 21, 61).

39. *Siculi* : cf. Hor. : *Ep.*, 1, 2, 58 : *Invidia Siculi non inuenere tyranni Maius tormentum.* »

40. *Pendens... ensis* : cf. Hor. : *Od.*, 3, 1, 17-19 : « *Districtus ensis* cui super impia *Ceruice pendet*, non *Siculæ dapes Dulcem elaborabunt saporem.* »

41. *Purpureas... ceruices* : c'est le cou de Damoclès, vêtu de pourpre dans son personnage de tyran. Le pluriel *ceruices*, avec la valeur d'un singulier, est d'un emploi courant, même en prose (cf. Cic. : *Tusc.*, 5, 21, 62, et Horace (*Od.*, 1, 35, 12) avait dit : « *purpurei tyranni* ». — L'adv *subter*, à côté de *ceruices*, a la valeur d'un attribut (voy. pour ce tour, Riem. : *Synt. lat.*, § 5).

41-42. *Imus imus præcipites* : métaphore courante pour indiquer qu'un homme est perdu sans remède : cf. Cic. : *De amic.*, 24, 89 : « *Peccatis indulgens præcipientem amicum ferri sinit.* » Pour la *geminatio* de *imus*, cf. 1, 11 et la note.

42-43. *Intus palleat* est hardi, puisque la pâleur est un signe extérieur de l'effroi. Mais le mot, ici, est synonyme de *horre*. On peut se demander si *quod nesciat uxor* indique l'objet de la terreur marquée par *palleat* (« il voit avec terreur, dans sa conscience, un crime que sa femme doit ignorer ») ou bien si c'est un complément qualifiant l'action verbale (« il pâlit d'une pâleur que sa femme, à qui il n'ose se confier, doit ignorer ») ? Je crois que la seconde interprétation est la bonne (cf. 1, 124). — *Proxima* signifie : « qui repose à côté de lui » : c'est la nuit, en effet, que le remords est le plus terrible.

44-51. L'exemple de l'enfant qui préfère le jeu à l'étude fait logiquement suite à l'exemple de Natta l'inconscient (v. 31-34) : ils n'ont été éclairés ni l'un ni l'autre sur la vraie nature du bien. De plus, l'enfant est excusable de préférer aux vaines leçons de la rhétorique des jeux tout aussi vains, sans doute, mais mieux faits pour plaire à son âge.

Grandia si nollem morituro uerba Catoni
 Dicere non sano multum laudanda magistro,
 Quae pater adductis sudans audiret amicis.
 Iure etenim id summum, quid dexter senio ferret,

NC. 44. *tingebam* au lieu de *tangebam* : vieilles éd. (avant Casaubon). — 45. *morituro uerba Catoni* P : *morituri u. Catonis* α Val. sch. (voy. *Introd.*, p. xxiv). — 46. *dicere* P : *discere* α Val. (voy. *Introd.*, *ibid.*). — *Non sano* P : *et insano* α Val. sch. (*insano* a pu venir d'une mauvaise transcription de *nsano* = *non sano*, et on aura ajouté *et* pour rétablir la mesure ; mais on ne s'expliquerait guère que *non sano* fût sorti de *et insano* ; cf. d'ailleurs *infra*, 118 : *non sani* .. *Orestes*) ; *ab insano* φ. — 48. *summum* P Priscien (*De fig. numer.*, 7, 29 = *Gr. lat.*, V, p. 405 Keil) : *summo* α (voy. *Introd.*, p. xxiv) ; — *ferret* P : *feruet* α.

44. *Tangebam... oliuo* : il se mettait de l'huile dans les yeux pour faire croire qu'il les avait malades et se faire dispenser de tout travail. L'huile servait, en effet, de base à certains remèdes contre les maux d'yeux (voy. Plin. : *N. H.*, 23, 76 ; 82, 85, 92). — *Paruus* : « quand j'étais petit » : cf. Hor. : *Ep.*, 2, 1, 70 : « *Carmina Liui memini quae plagosum mihi paruo Orbiliū dictare.* »

45-46. *Grandia... morituro uerba Catoni dicere* : « débiter à Caton près de mourir des paroles sublimes » (*Grandia* est ironique : cf. 1, 14 et 68 ; 5, 7). Il s'agit d'une *suasoire* où les élèves ont à examiner si Caton doit ou ne doit pas se donner la mort (voy. dans Sénèque le Père *Suas.*, 6, une délibération de ce genre : « *Deliberat Cicero an Antonium deprecetur* » : il s'agit bien de conseils adressés à Cicéron, puisque Sénèque dit au § 12 : « *Nemo ausus est Ciceronem ad deprecandum Antonium hortari* » ; cf. d'ailleurs Juv., 1, 15-17 : « *et nos Consilium dedimus Syllae, priuatus ut altum Dormiret* »). Si l'on adopte la leçon *morituri... Catonis* (voy. NC.), la *suasoire* a pour sujet les dernières paroles de Caton (cf. Quint. : 3, 8, 53 ; « (*Suasorias*) *historicas ut... Sullae dictaturam deponentis in contione* »).

46. *Dicere* : non seulement débiter la *suasoire*, mais la composer préalablement. Si on lit *discere* (voy. NC.), le mot est synonyme de *ediscere* et veut dire, je pense, que l'enfant doit apprendre par cœur sa composition pour la déclamer. (Cf. Quint., 2, 7, 1 : « *Illud ex consuetudine mutandum prorsus existim in his de quibus nunc disserimus aetatibus ne omnia quae scripserint ediscant et certa, ut moris est, die dicant... quod quidem maxime patres exi-*

gunt. » — *Non sano multum laudanda magistro* : « (paroles) à louer beaucoup par un maître peu sage », c'est-à-dire : « destinées à me valoir de grands éloges de la part d'un maître peu sage » (cf. Quint., 2, 7, 5 : « *Aliquando tamen permittendum quae ipsi scripserint dicere, ut laboris sui fructum etiam ex illa quae maxime petitur laude plurimum capiant* ») ; *laudanda* = *quae laudaret* ; c'est le tour *tradere faciendum* : « donner à faire ». — *Non sano* : ce maître est étranger à la vraie sagesse ; il fait faire à ses élèves des exercices purement formels, et développe chez eux la vanité par les éloges qu'il donne à leurs compositions puériles. Mais, comme le dit Pétrone (3, 2) : « (*magistri*) *necesse habent cum insanientibus (sc. parentibus) furere* ».

47. *Quae pater, etc.* : litt. : « (paroles) que mon père ayant amené des amis écoutât en sueur », c'est-à-dire : « destinées à être entendues par mon père suivi d'un cortège d'amis et tout suant d'une émotion faite d'anxiété, de joie, de fierté ». — Pour l'emploi de *sudans*, cf. 2, 53. — Sur la présence des pères aux déclamations de leurs fils, cf. Juv., 7, 166. Ce vers me confirme dans l'opinion que tout ce développement est encore dans la bouche du personnage qui a pris la parole au vers 15 : Perse, en effet, n'était âgé que de six ans lorsqu'il avait perdu son père ; et on doit supposer qu'il eût, le cas échéant, parlé de lui sur un autre ton.

48. *Iure etenim, etc.* : « A bon droit, en effet l'objet suprême de mes vœux était de savoir, etc. » *Etenim* est à la seconde place, de même que plus bas, 4, 10 et 5, 41. Car je ne crois pas qu'il faille détacher *iure*, en ponctuant : « *Iure : etenim...* », et

Scire erat in uoto, damnosa canicula quantum
 Raderet, angustae collo non fallier orcae, 50
 Neu quis callidior buxum torquere flagello.
 Haut tibi inexpertum curuos deprendere mores
 Quaeque docet sapiens bracatis inlita Medis

NC. 50. *raderet* et P (au lieu de *raderet* : la dernière syllabe du mot a été transcrite une première fois, puis lue à part et prise pour la conjonction et dans le groupe « *raderetangustae* »). — 51. *calidior* α (corr. A²) ; *torquere* PA² : *torquaeret* α (voy. *Introd.*, p. xxiv : le copiste aura construit : « neu quis torqueret callidior buxum » sans s'apercevoir qu'il faisait un vers faux). Après le vers 51, P marque le commencement d'une nouvelle satire sous ce titre : *Ad eosdem*.

entendre : « (J'usais de ce subterfuge) à bon droit : car, etc. » La pensée est que l'enfant qui n'a pas encore reçu les leçons de la sagesse a raison, ou du moins ne mérite aucun blâme, s'il met au-dessus de tout les jeux de son âge. — *Quid dexter senio ferret* : « quel gain apportait (c'est-à-dire ce que gagnait) le six favorable » : amener tous les six était, au jeu de dés, le coup le plus favorable lorsqu'on jouait au plus fort point (πλειστοβολὶν δα πρὶ ζῆτιν cf. Pollux, 9, 7, 103).

49-50. *Damnosa canicula quantum raderet* : « Combien ralfait la mauvaise chienne ruineuse » : lorsqu'on amenait tous les as, c'était le coup du chien, le plus mauvais de tous (cf. Prop., 4, 8, 46 : « *damnosi... canes* ») ; le diminutif *canicula* a ici un sens péjoratif, comme chez Plaute (*Curcul.*, 598). — *Angustae collo non fallier orcae* (sc. *id summum erat in uoto*) : « (mon vœu suprême était) de n'être pas trompé par le col de l'orque étroite », c'est à-dire : de ne pas manquer le col étroit de l'orque. L'*orca* (cf. Varr. : *R. r.*, 1, 13, 6 ; Hor. : *Sat.*, 2, 4, 66 ; *Col.*, 12, 15, 2) était un vase analogue à l'amphore, qui avait un fond pointu, un corps renflé, un col long et étroit, une embouchure petite. Les enfants le piquaient dans la terre et, se plaçant à quelque distance, cherchaient à y faire entrer des noix qu'ils lançaient (voy. l'épigramme *De Nuce*, 85) : on peut comparer, chez nous, le jeu de la fossette et le jeu de tonneau ; — pour la forme *fallier*, cf. 1, 28 : *dicier*.

51. *Neu quis*, etc. : « ou que personne ne fût plus habile à faire tourner le buis avec le fouet », c'est à dire : « à jouer au sabot », jeu bien connu que Virgile a

décrit (*En.*, 7, 378 et suiv.). — *Neu quis* se rattache directement à *erat in uoto* (ent : « neu quis esset callidior »), et fait, après les inf. *scire* et *fallier*, une anacoluthie que le changement de sujet rend toute naturelle. Et, d'ailleurs, *ne*, après *erat in uoto*, équivalent de *optabam*, est parfaitement correct (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 185, 1^o et § 187). — *Callidior torquere* : pour le tour, cf. *Prol.*, 11 : « *artifex sequi* », et la note.

52. *Haut tibi*, etc. : litt. : « Mais pour toi, ce n'est pas chose dont tu n'aies pas l'expérience que de prendre sur le fait les mœurs déviées » ; ent. : « Mais toi, tu n'as plus l'ignorance de l'enfant, tu es déjà exercé à reconnaître les déviations morales. » *Curui mores*, ce sont proprement « les mœurs sans rectitude » : pour l'emploi de *curuos* au lieu de *prauus*, qui est, en pareil cas, le mot courant, cf. 4, 12 et Hor. : *Epist.*, 2, 2, 44 : « *curuo dinoscere rectum* ».

53 54. *Quaeque docet... Porticus* : ent. : « (Nec tibi inexperta sunt) quae docet, etc. », c'est-à-dire : « et tu n'es pas sans avoir entendu les sages leçons du Portique, etc. » — *Sapiens bracatis inlita Medis Porticus* : litt. : « le sage portique où sont peints les Mèdes porteurs de braies ». On sait que Zénon, fondateur de l'école stoïcienne, enseignait au Poecile (ποικίλη στοά), portique décoré, par Polygnote et autres artistes, de peintures qui représentaient, entre autres scènes, la bataille de Marathon (cf. Pausan., 1, 15). Le mot *Porticus* est pris avec *inlita* au sens propre, avec *sapiens* au sens figuré d'école stoïcienne ; mais *inlita*, surtout rapproché de *sapiens*, fait une métaphore plaisante.

Porticus, insomnis quibus et detonsa iuuentus
 Inuigilat siliquis et grandi pasta polenta ;
 Et tibi, quae Samios diduxit littera ramos,
 Surgentem dextro monstrauit limite callem :
 Stertis adhuc, laxumque caput conpage soluta
 Oscitat hesternum dissutis undique malis.

55

NC. 54. *insomnis* p α : *inson is* (avec une lettre grattée : il semble qu'il y eût d'abord *insonitis*, par mauvaise lecture ou correction malheureuse) P. — 56. *diduxit* φ (leçon exigée par le sens) : *deduxit* P α : confusion fréquente, qui se retrouve 5, 35 ; *diducit* Val. (voy. *Introd.*, p. xxix et xxxv) ; *littera* α : *litora* P. — 57. *callem* p A² Val. ; cf. *Anth. lat.*, 632, 3 : « Nam uia uirtutis dextrum petit ardua callem » : *collem* P α (substitution d'un mot banal à un mot plus rare ? influence de *surgentem* ? ou bien correction, *callem*, à côté de *limite*, ayant été pris pour une tautologie ?) cf. *Introd.*, p. xxix.

54-55. *Insomnis quibus*, etc. : « (leçons) sur lesquelles veille une jeunesse sans sommeil, tondue ras, nourrie de légumes à cosses et de grosse farine d'orge ». Ceci est écrit sur le ton de badinage qui convient à la satire, mais sans intention railleuse (cf. 4, 1, Socrate appelé *barbatus magister*). — *Detonsa* : les stoïciens prescrivaient de porter la barbe longue, mais les cheveux ras : une chevelure longue, surtout chez un adolescent, semblait trahir des mœurs efféminées (voy. Musonius : *Entret.*, p. 114 et suiv. dans l'édition de Hense). — *Siliquae* désigne proprement les cosses de légumes, puis, par métonymie, les légumes à cosses eux-mêmes. — *Grandi polenta* : bouillie faite avec de la farine d'orge grossière, provenant de grains qui n'avaient pas été moulus, mais simplement broyés à la mode grecque (procédé décrit par Pline : *N. H.*, 18, 72) ; l'expression se trouve déjà chez Caton (*De agr.*, 108) : « *polentam grandem... in caliculum nouum indito* », et Pline applique le superlatif *grandissima*, dans un sens analogue, à l'*alica* ou bouillie d'épeautre (*N. H.*, 18, 115 ; cf. 112). Tout ceci s'applique à ces exercices d'ascétisme, familiers aux stoïciens, que nous connaissons bien par Sénèque (voy. en particulier *Epist.*, 18, 5 et suiv.)

56-57. Litt. : « Et à toi, la lettre qui a séparé ses branches samiennes a montré, par la voie de droite, le sentier montant », c'est-à-dire : « Tu es arrivé, toi, à ce carrefour de la vie dont l'Y est, pour le philosophe de Samos (c'est-à-dire pour Pythagore) le symbole, et on t'a montré le sentier escarpé de la vertu que figure la branche

perpendiculaire. » L'Y sous sa vieille forme, Y, était pour les pythagoriciens une représentation symbolique de la vie humaine : la partie inférieure c'était l'enfance qui, n'ayant pas encore la notion du bien et du mal, n'a pas d'incertitude sur la route à suivre ; le point de séparation des deux branches, c'était l'adolescence, placée entre la route facile du vice, mollement arrondie comme la branche de gauche, et le sentier de la vertu, aussi raide que la branche de droite (cf. Servius : *Ad Aen.*, 6, 136 ; *Anth. lat.*, 632, et Perse, *infra*, 5, 35, — *Samios diduxit littera ramos* est une hypallage pour *Samia did. littera ramos*. — *Limite* n'a guère ici que la valeur de *linea* ou *cursu lineae*, tandis que *callem* a tout son sens.

58-59. *Stertis adhuc*, etc. : ent. : « Et toi (ainsi initié à la science du bien et du mal, tu ronfles encore, et ta tête branlante, dont l'emboîture se défait, bâille l'ivresse d'hier en disloquant de tout côté tes mâchoires », c'est-à-dire : « encore sous l'influence du vin que tu as bu hier, ta tête vacille à faire croire qu'elle va se détacher de ton corps, et tu bâilles à te décrocher les mâchoires ». — *Stertis* : cf. *supra*, 3. — *Laxum... caput* : cf. 1, 98 : *laxa ceruice* ; *compages* se dit proprement de l'assemblage des diverses parties d'un édifice, d'un navire, etc. (Cf. Virg. : *En.*, 1, 122 : « *Laxis laterum compagibus omnes (sc. naues) Accipiant inimicum imbre* »). — *Oscitat hesternum* : pour le tour, cf. 1, 90 : *uerum plorabit*. Faut-il entendre *hesternum unum*, ou bien interpréter : « la chose faite hier, tes excès d'hier » ? *Oscitare* pour *oscitari* se trouve aussi chez

Est aliquid quo tendis et in quod dirigis arcum, 60
 An passim sequeris coruos testaque lutoque,
 Securus quo pes ferat, atque ex tempore uiuis ? »
 Elleborum frustra, cum iam cutis aegra tumebit,
 Poscentis uideas : uenienti occurrere morbo,
 Et quid opus Cratero magnos promittere montis ? 65

NC. 60. *in quod* P : *in quo* α Val. (cf. sch. : «... genus uitae... *in quo* neruos animi tui extendas » : mais il y a eu, sans doute, omission du *d* final de *quod* devant le *d* initial de *dirigis* ; d'ailleurs la confusion de *quo* et de *quod* n'est pas rare, dans P aussi bien que dans α : cf. 1, 14, 24 ; 2, 21 ; 3, 14, etc.) ; — *dirigis* p α : *dirigas* P ; *derigis* A². — 62. *uiuis* P B² : *bibis* α (on sait combien la confusion du *u* et du *b* est fréquente).

Columelle (10, 260). c'était peut-être une forme vulgaire. — *Dissuo* c'est, proprement, « défaire une couture » ; ici : « séparer largement » ; *undique* dit plus que *utrimque* : « de haut en bas, de gauche à droite, et de droite à gauche ».

60-62. Le sens général est : « Connais-tu, oui ou non, la fin morale de la vie ? » Perse se sert, pour exprimer cette idée, d'images familières aux philosophes : Le sage, disaient-ils, est un homme qui sait où il va, et y va par le bon chemin (cf. Sén. : *De uit. beat.*, 1, 2 : « Decernatur... et *quo tendamus* et qua ») ou un archer qui vise un but déterminé (Sén. : *Epist.*, 71, 3 : « Scire debet quid petat, ille qui *sagittam uult mittere* »). D'autre part, un proverbe comparait les hommes qui gaspillent leur temps en vaines entreprises à des enfants qui courent après des oiseaux (Eschyle : *Agam.*, 394 : « δῖὼκεῖ παῖς ποταγὸν ὄρνιν ») ; cf. Platon : *Euthyd.*, 4 A). Ce proverbe, Perse le modifie un peu pour en rendre plus exacte l'opposition avec les deux images précédentes : chez lui, l'homme qui court après les oiseaux va tout à fait au hasard (*passim*), et ceci est le contraire de *est aliquid quo tendis* ; et il emploie tous les projectiles qui lui tombent sous la main, tessons et mottes de terre, et ceci répond à *dirigis arcum*.

62. *Securus quo pes ferat* : ent. : « quo pes te ferat » ; *securus* est ici l'équivalent de *non curans* : cf. 6, 12. — *Ex tempore uiuis* : « tu vis selon l'impulsion du moment, tu improvises ton existence » (cf. *ex tempore dicere* : « improviser » en parlant d'un orateur).

63-65. Je rends ici la parole au poète : nous n'avons plus affaire, du vers 63 à la

fin, qu'à une exhortation tout à fait générale où rien ne rappelle le jeune paresseux à qui s'adressaient les vers 58-59 : *uideas*, au vers 64, est une 2^e personne du sing. à sens indéterminé, immédiatement suivi d'un pluriel : « uenienti occurrere morbo ». Mais cf. d'ailleurs *supra*, vers 15 et la note.

63-64. *Frustra* porte sur *poscentis*, et il faut entendre : « On verrait des malades demander en pure perte de l'ellébore, lorsque, etc. » : Perse, usant de la comparaison que nous retrouverons plus bas (v. 88 et suiv.), et familière aux stoïciens comme aux cyniques, de l'homme vicieux avec un malade, veut dire que nous ne devons pas attendre, pour opposer aux passions et aux vices les leçons de la philosophie, que le mal soit invétéré. — *Elleborum* : cf. Pline (*N. H.*, 25, 54) : « (*Elleborum*) nigrum medetur... *hydropicis* » : il n'y a donc aucune raison de supposer que les mots *cum iam cutis aegra tumebit* ne s'appliquent pas à l'hydropisie (cf. 1, 23 ; 3, 95) — *Venienti occurrere morbo* : cf. Ov. : *Rem. am.*, 91 : « *Principiis obsta : sero medicina paratur.* »

65. *Et quid opus*, etc., ent. : « Et alors (c'est-à-dire si l'on attaque le mal à son début), quel besoin de recourir aux médecins en renom et de leur faire des promesses magnifiques (ou comme dit Sénèque, *De breuit. uitae*, 8, 2 : d'embrasser leurs genoux (*genua tangere*) ? » Le membre de phrase fait antithèse à *Elleborum frustra... poscentes*. D'autres, mettant une ponctuation forte après *morbo*, entendent, à tort selon moi : « Et quel besoin, quand il est trop tard, de, etc. ». — *Cratero* : ce personnage, déjà nommé par Horace (*Sat.*,

Discite, o miseri, et causas cognoscite rerum :
 Quid sumus et quidnam uicturi gignimur, ordo
 Quis datus aut metae quam mollis flexus et unde,
 Quis modus argento, quid fas optare, quid asper

NC. 66. *discite o miseri* et P α St Augustin (*De ciuitate Dei*, 2, 6 : *discite et o miseri* dans deux « Florilèges » (cf. *Introd.*, p. xxxiii et n. 2) de Paris (*Paris*. 7647 et 17903 : xiii^e siècle); d. *at o mis.* dans un autre « Florilège », le *Vaticanus Reg.* 1428, du xv^e s.; *disc. uos miseri* Guyet. *disc. io miseri* Barth et Heinrich. — 67. *aut.* au lieu de et φ. — *quidnam* Guyet; *gignimur* P : *gignimus* α. — 68. *datur.* au lieu de *datus* A φ. — *metae* P A² : *meae* α; *quam* P : *qua* p α; les mss de St Aug. (l. 1.) sont partagés : *quam* peut être une faute mécanique, mais *qua* a fort bien pu aussi être attiré par *unde*; puisque *unde et qua* est une expression toute faite. — 69. *argento* P α : *argenti* St Aug. (l. 1.).

2, 3, 161 : « Non est cardiacus » (*Craterum dixisse putato*), est pris ici comme type du médecin réputé : c'est peut-être celui qu'Atticus avait chez lui (voy. Cic. : *Ad Att.*, 12, 13, 1 et 14, 4). — *Magnos promittere montes* : cf. Sall. : *Cat.*, 23, 3 : « *Maria montesque polliceri* » : nous disons : « promettre monts et merveilles ».

66. *Discite, o miseri*, etc. : ce vers et les suivants s'adressent à la foule de ceux qui n'ont pas la sagesse, à la foule des *stulti*, et ils font une sorte d'homélie : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 1-4 : « *Quae uirtus et quanta, boni, sit uiuere paruo. discite.* » — *Miseri* : cf. *supra*, v. 15. L'hiatus *discite*, *o miseri*, c'est-à-dire l'hiatus, exceptionnel dans la poésie dactylique, d'une voyelle brève, peut s'expliquer par l'intention de détacher fortement *o miseri* (cf. Virg. : *Buc.*, 2, 53 : « *Addam cerea prunā : honos erit huic quoque pomo* » ; *En.*, 1, 405 : « *Et uera incessu patuit deā. Ille, ubi matrem Agnouit, etc.* » ; et, en dehors de l'hexamètre, — mais la leçon est douteuse, — Hor., *Od.*, 3, 14, 11 : « *Malē ominatis Parcite uerbis* ») ; — les mots *causas... rerum* (cf. Virg. : *Géorg.*, 2, 490), développés par les interrogations qui suivent, semblent, à première vue, désigner les *causes finales* de la vie (cf. Juv., 8, 84 : « *uiuendi... causas* »). Mais la terminologie stoïcienne ne connaît que les *causes efficientes* (cf. Sén. : *Epist.*, 65, 4 : « *Stoicis placet unam causam esse id quod facit* »). Je crois que Persé songe ici à la divinité, comme cause du monde, et à ses desseins ; et, puisque la divinité nous a faits ce que nous sommes et a fixé les lois de notre vie, il est tout naturel que l'expression serve à introduire les vers suivants.

67. *Quid sumus* : c'est le thème *σκέψαι τίς εἰ*, traité par Epictète dans un de ses *Entretiens* (2, 10) : cf. Sén. : *Epist.*, 41, 8 : « *Quaeris quid sit (homo) ? animus, et ratio in animo perfecta. Rationale enim animal est homo* ». — *Quidnam uicturi gignimur* : « pour quelle vie nous sommes mis au monde ».

67-68. *Ordo quis*, etc. : « Quel rang a été assigné, ou combien souple est le tour de la borne (c'est-à-dire avec quelle souplesse, avec quelle adresse il faut tourner la borne), et de quel point (il faut partir) » ; *ordo* répond au grec *τάξις* ou *χώρα*, indiquant, dans le langage des stoïciens, le poste où Dieu nous a mis. Mais *τάπειν* était également le terme consacré quand on voulait parler de la place que le sort assignait à chaque cocher dans le cirque (cf. Soph. : *Electre*, 710) : le mot fait donc ici, avec la métaphore consacrée *metae flexus* (cf. Cic. : *Pro Cael.*, 31, 75), une courte allégorie : la philosophie nous apprendra sur quel point de la carrière, dans le déroulement de la vie universelle, l'homme a été placé, et comment il doit faire pour prendre les tournants avec adresse dans la course (c'est-à-dire pour se bien conduire). — Si l'on adopte la leçon « *qua mollis...* », il faut entendre « *par* où le tour de la borne peut se bien prendre ».

69. *Quis modus argento* : « Quelle est, pour l'argent, la juste mesure » (cf. Lucil., 1331 Marx : « *Virtus quaerendae finem re scire modumque* ») : c'est-à-dire : « quelle est la limite qu'il ne faut pas dépasser dans l'acquisition des richesses » — *Quid fas optare* : « Ce que nous avons le droit de souhaiter, quels sont les vrais biens

Vtile nummus habet, patriae carisque propinquis 70
 Quantum largiri deceat, quem te deus esse
 Iussit et humana qua parte locatus es in re ;
 Disce, nec inuideas quod multa fidelia putet
 In locuplete penu defensis pinguibus Vmbris,

NC. 70. *Vtile* p α : *Vt ille* P. — 71. *largiri* P Val. : *largiri* α et la plupart des mss de St Aug. ; mais il faut noter que *largiri* est un mot très rare ; on ne le retrouve que chez Firmicus Maternus (*Mathesis*, 3, 10). — 73. *nec* P α : *neque* φ. — *inuideas* PA² : *inuidias* α. — 74. *defensis* P : *defensus* α.

(cf. la satire 2) ». Perse encadre cette question générale entre deux questions particulières portant sur la richesse : c'est que, précisément, la connaissance des vrais biens est indispensable pour apprécier la richesse à sa juste valeur et en faire un bon usage.

69-70. *Quid asper utile*, etc. : « A quoi est utile une monnaie de bon aloi. » *Asper nummus* (cf. Suét. : *Nér.*, 44), c'est proprement une pièce de monnaie qui a encore tout son relief, par conséquent une pièce qui n'a point perdu, dans une longue circulation, une partie de son poids et de sa valeur. C'est le contraire de *tritus nummus*.

70-71. *Patriae carisque propinquis quantum*, etc. : « Quelle libéralité il convient que nous montrions à l'égard de notre patrie et de nos proches » : cf. Cic. : *De off.*, 3, 15, 63 : « Neque enim solum nobis diuitem esse uolumus, sed liberis, propinquis, amicis maximeque rei publicae ; Lucil, 1337-1338 Marx : « Commodo praeterea patriae prima putare, Deinde parentum, tertia iam postremaque nostra » ; Hor. : *Sat.*, 2, 2, 104-105 : « Cur, improbe carae Non aliquid patriae tanto emetiris acervo ? » (*carisque propinquis* est d'ailleurs une fin de vers d'Horace *Sat.*, 1, 1, 83) ; sur *largiri*, cf. NC. — *Deceat* au subj., tandis que tous les autres verbes de cette série d'interrog. indirectes sont à l'indicatif (cf. Prop., 2, 16, 29-30 : « Aspice quid... Eriphyla inuenit... Arserit et quantis nupta Creusa malis ») : mais il y a dans *deceat* une nuance d'éventualité qui n'est pas dans les autres verbes (cf. 1, 128 : *qui possit* et la note).

71-72. *Quem te deus esse iussit* : « Quel rôle Dieu t'a donné ». Il ne s'agit plus, comme au vers 67 (*quid sumus*), de ce qu'est la nature de l'homme et de la place du genre humain dans l'ensemble de l'univers,

mais de l'individu considéré comme membre de la collectivité humaine. La substitution de *te* à *nos* s'explique donc de la manière la plus logique. — *Deus* : partout ailleurs, Perse donne à la raison souveraine du monde le nom de Jupiter.

72. *Et humana qua parte*, etc. : ent. : « et à quel poste tu as été placé dans la république humaine ». Ce membre de phrase précise bien le sens du précédent. L'expression *humana res* est calquée sur *res Romana*. Pour le fond, cf. Epictète (*Entr.*, 1, 9, 16) : « Ἀνάγκησθε ἐνοικοῦντες ταύτην τὴν χώραν, εἰς ἣν ἕκείνος (ὁ θεός) ὑμᾶς ἔταξεν. »

73. *Disce* et non plus *discite*, à cause de « quem te deus esse iussit » ; mais nous avons toujours affaire à une exhortation générale. — *Nec inuideas quod* : j'entends : « et n'éprouve pas de l'envie parce que... » : Perse veut dire qu'on ne doit pas envier ceux qui poursuivent les biens extérieurs et ne dédaignent pas les plus médiocres profits. D'autres interprètent, moins simplement et, je crois, moins justement : « Nec inuideas (discere) quod, etc. », c'est-à-dire : « et ne refuse pas d'apprendre à cause des profits que rapporte (ou que te rapporte) un métier lucratif ». — *Multa fidelia* : comme s'il y avait le pluriel *multae fideliae* : cf. Ov. : *Am.*, 3, 5, 4 : *multa auis*. Sur la *fidelia*, cf. *supra*, vers 22.

73-74. *Putet in locuplete penu* : « Sent mauvais (c'est-à-dire : se gâte) dans un garde manger (trop) bien pourvu » : une abondance excessive empêche de consommer toutes ces provisions pendant qu'elles sont encore fraîches, cf. Hor., *Sat.*, 2, 4, 66 : « Non alia (sc. muria) quam qua Byzantia putuit orca. » — *Defensis pinguibus Vmbris* : il s'agit d'un avocat que des paysans paient en nature ; le mot *pinguibus* est volontairement équivoque : il peut signifier *riches*, ou *gras*, ou *épais*. Pour ces

Et piper et pernae, Marsi monumenta cluentis,
Maenaque quod prima nondum defecerit orca.

75

Hic aliquis de gente hircosa centurionum
Dicat : « Quod sapio, satis est mihi. Non ego curo
Esse quod Arcesilas aerumnosique Solones
Obstipo capite et figentes lumine terram,

80

NC. 75. *cluentis* se tire de *eluentis* P : *cluentis* p φ ; le vers tout entier manque dans α (il a été ajouté en marge par A² et B²), omission qui s'explique sans peine, parce que ce vers finit en *is* comme le précédent (cf. 5, 18. et voy. Havet : *Cr. verb.*, p. 150, n° 564) ; au lieu de *Et piper*, W. Vollgraf a conjecturé *Atque aper*. — 78. *Dicat* PA² : *dicta* α. — *quod sapio satis est* P : *quod satis est sapio* α Val. : le mot *sapio* et le groupe *satis est*, commençant par la même syllabe, ont pu facilement être intervertis ; mais il n'est pas aisé de savoir de quel côté est l'interversion. — 79. *Salones* p. — 80. *obstipo* p A² : *obstippo* P ; *obsip* α.

deux derniers sens, cf. Ov. : *Ars amat.*, 3, 303 : « Coniux Vmbri rubicunda mariti » (on cite également Catulle, 39, 11, mais la leçon *farctus Vnber* est douteuse).

75. *Et piper et pernae* : ent. : « et quod piper et pernae *putent* » ; *piper*, ici, désigne probablement le faux poivre d'Italie (cf. Plin. : *N. H.*, 12, 29 ; 16, 136). — *Pernae, Marsi monumenta cluentis* : « des jambons, souvenir d'un client Marse ». Les Morses étaient souvent cités comme ayant conservé la simplicité des mœurs antiques (cf. Juv., 3, 169 ; 14, 180). Si la leçon *cluentis* est la bonne, peut-être faut-il voir une intention dans l'emploi de cette vieille forme appliquée à un campagnard resté fidèle aux vieux usages.

76. *Maena*, etc. : « et parce que la mendole ne manque pas encore dans la première jarre (ou : au haut de la jarre) », soit à cause de la dimension des vases, ou du vase, soit à cause de la surabondance des provisions de toute espèce ; la mendole (*maena*), poisson acanthoptère de la Méditerranée, ne dépassant pas 20 centimètres de longueur ; on le conservait dans la saumure, et il était peu estimé. Remarquez *defecerit* après *putet* : est-ce un subjonctif ou un futur antérieur ? En tout cas, Perse veut dire, d'une part, que les pots, trop nombreux, sentent ; de l'autre, que la mendole n'a pas encore manqué. Sur *orca*, cf. *supra*, vers 50.

77 et suiv. : Perse veut dire que, en entendant le conseil d'étudier la philosophie, un centurion se mettrait à railler les philosophes. *Hic* « Ici » ou, comme nous disons en pareil cas : « Là-dessus » : cf. 1, 32. —

Aliquis de gente hircosa centurionum : on pourrait, en faisant revivre le vieil adjectif « bouquin, bouquine » (cf., dans Cotgrave, l'expression *une barbe bouquine*), traduire : « quelqu'un de la race bouquine des centurions » ; mais d'ailleurs le tour « un vieux bouc de centurion » fournit un bon équivalent. L'adj. *hircosus* (opposé à *unguentatus* dans un fragment de Sénèque cité par A. Gell., 12, 2, 11). indique que ces rudes soldats, velus et peu soigneux de leur personne, sentent le bouc (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 2, 27 : « olet Gargonius hircum »).

78. *Quod sapio satis est mihi* : « Ce que j'ai de sagesse me suffit ». Le sens de la leçon *quod satis est sapio mihi* (voy. NC.) est tout voisin : « J'ai pour moi de la sagesse autant qu'il en faut », c'est-à-dire : « Je trouve que j'ai assez de sagesse comme cela ».

78-79. *Non ego curo esse quod* (s.-ent. : *fuere*) *Arcesilas aerumnosique Solones* : « Je ne me soucie pas, moi, d'être ce que furent Arcésilas et les Solons accablés » ; *non ego* : cf. 1, 45 ; *curo esse* : cf. 2, 18. — *Arcesilas* : chef de la nouvelle Académie. Perse a eu soin de mettre dans la bouche du centurion deux noms très connus. Ils sont d'ailleurs mal choisis par cet homme ignorant : Arcésilas n'enseignait que le doute ; Solon n'était ni un métaphysicien ni un penseur sombre et renfrogné. L'expression *aerumnosi Solones* fait songer à *αἰσχρόαιμων Σωκράτης* qui se lit chez Aristophane (*Nuées*. 104).

80. *Obstipo capite* : *obstipus* signifie proprement : « oblique, incliné dans un sens ou dans l'autre » : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 5, 91-

Murmura cum secum et rabiosa silentia rodunt
 Atque exporrecto trutinantur uerba labello,
 Aegroti ueteris meditantes somnia, gigni
 De nihilo nihilum, in nihilum nil posse reuerti.
 Hoc est quod palles ? cur quis non prandeat hoc est ? » 85

NC. 83. *meditantes somnia* p α : *meditantes omnia* P. — 84. *de nihilo* P A² : *di nihilo* α ; *in nihilum nil* p (*nihil* P : cf. 1, 111 et 122) : *in nihilo nil* α (corr. A²).

92 : « Dauus sis comicus atque Stes capite obstipo multum similis metuenti. » La suite montre qu'il faut entendre ici : « la tête penchée en avant, la tête basse ». — *Figentes lumine terram* : litt. : « transperçant la terre de son regard » (cf. Virg. : *En.*, 6, 802 : « Fixerit aeripedem ceruam licet ») ; c'est une déformation plaisante du tour *in terra lumen figere* (Ov. : *Métam.*, 13, 541 et *Trist.*, 4, 2, 29).

81. *Murmura cum secum*, etc. : « lorsqu'ils rongent à part eux des murmures et des silences enragés », c'est-à-dire que leurs lèvres remuent sans qu'ils fassent autre chose que murmurer ou se taire, comme s'ils avaient la rage ; en effet, les chiens enragés n'aboient pas (cf. Paul d'Egine, 5, 3). *Rabiosa silentia* est une sorte de parodie d'*amica silentia* (Virg., *En.*, 2, 255).

82. Litt. : « et pèsent des mots sur leur lèvres allongée » ; *exporrecto .. labello* est préparée par *rodunt* : leur lèvre inférieure s'allonge comme celle des rongeurs qui font jouer leur mâchoire, et elle forme une sorte de plateau sur lequel le philosophe semble peser les mots qu'il murmure : d'où le verbe *trutinari*. Varron avait dit (*Menipp. fragm.*, 419 Bücheler) : « unumquodque uerbum statera auraria pendere » ; *labello* : cf. 2, 32 et, pour l'emploi du diminutif, 1, 23 (note sur *auriculis*).

83. *Aegroti ueteris meditantes somnia* : faut-il entendre : « méditant les songes, les visions d'un homme depuis longtemps malade, d'un homme que la fièvre tient depuis longtemps », ou bien : « les visions d'un vieillard malade (ou, comme nous dirions : d'un vieux cerveau malade) » ? Il ne serait pas surprenant que Perse eût voulu indiquer que la philosophie, aux yeux du centurion, unit le radotage de la vieillesse au délire de la fièvre. Mais la première interprétation s'appuie sur une analogie frappante entre *aegrotus uetus* et

les expressions *uetus amicus* (Hor., *Sat.*, 2, 6, 81), *uetus hostis* (Hor. : *Od.*, 3, 8, 21) ; et ne trouve-t-on pas chez Juvénal (9, 16), *uetus aeger* dans le sens de qui *diu aegrotauit* ? En tout cas, Perse s'est souvenu d'un trait de satire, devenu proverbial, contre les rêveries des philosophes : voy. Varron : *Menipp. fragm.*, 122 Büch. : « Postremo nemo aegrotus quicquam somniat Tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus ». — *Aegrotus*, pour *aeger*, mot de la vieille langue (Plaute, Térence, Lucilius), s'était peut-être conservé dans l'usage vulgaire.

83-84. *Gigni de nihilo nihilum*, etc. : ici encore, le centurion prouve son ignorance, le principe que rien ne naît de rien et ne peut retourner à rien étant un des plus simples et un des moins contestés de la philosophie : la physique stoïcienne (cf. Marc Aur., 4, 4) l'admettait tout comme celle des épicuriens. Notre homme ne voit qu'une chose : la répétition de *nihil* qui lui semble ridicule. Pour l'expression, cf. Lucr., 1, 150 : « Nullam rem e nilo gigni diuinitus unquam », et 237 : « Haud igitur possunt ad nilum quaeque reuerti ». — *Nihilum* est dans les *Sat.* d'Hor., 2, 3, 54 et 210 ; 8, 41.

85. *Hoc est quod palles* : « C'est là ta pâleur », c'est-à-dire : « c'est là l'étude sur laquelle tu pâlis ? » : cf. *supra*, 1, 124 et 3, 43. Le vulgaire raillait volontiers la pâleur des hommes d'étude : cf. Arist : *Nuées*, 103 : τοὺς ὀχρῶντας. — *Cur quis non prandeat hoc est ?* « C'est pour cela qu'on se passe de déjeuner ? » Une telle sobriété est bien faite pour surprendre le centurion ; le *prandium* jouait dans la vie militaire un rôle important. Mais, de plus, c'était une sorte de proverbe que les philosophes ne déjeunaient point : cf. Arist : *Nuées*, 416 : « μήτ' ἀριστῶν ἐπιθυμεῖς » et Hor. : *Sat.*, 2, 3, 257 : « impransi correptus uoce magistri ».

His populus ridet, multumque torosa iuuentus
Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.

« Inspice, nescio quid trepidat mihi pectus et aegris
Faucibus exsuperat grauis halitus, inspice sodes »,
Qui dicit medico, iussus requiescere, postquam

90

NC. 86. Au lieu de *His*, certains mss ont les variantes *hic* (cf. 5, 26) et *hos* : Guyet proposait *hoc*. — 89. *exsuperat* P α : *exuberat* Val. φ (voy. *Introd.*, p. xxxi) : les érudits ont ici, je ne sais pourquoi, multiplié les conjectures ; je ne signale que celle de Marcile : *expirat*.

86. *His populus ridet* : « Le public répond à ces propos par des rires ». *His* est au datif, *ridet* étant ici l'équivalent de *arridet*. Le tour est insolite. Il ne l'est guère moins, ce me semble, si l'on fait de *his* un abl. : « Ces propos font rire le public » ; le tour vraiment correct serait « *His auditis populus ridet* » ; pour l'emploi de *his*, pluriel neutre, cf. 2, 43 et 5, 26, et pour le sens de *populus*, 1, 15. — *Multum... torosa iuuentus* : « une jeunesse bien musclée » ; il s'agit des soldats qui écoutent avec complaisance les propos du centurion. L'emploi de *multum* pour renforcer le positif est un tour fréquent dans le langage familier, chez Plaute surtout (et cf. Hor. : *Sat.*, 1, 3, 57 ; 2, 3, 147 etc.) : on en cite deux exemples chez Cic. (*De leg. agr.*, 3, 3, 13 : *multum bonus*, et *De off.*, 1, 30, 109 : *multum dispares*).

87. Ent. : « redouble les éclats d'un rire convulsif qui fait trembler les narines ». *Ingeminat* (cf. 1, 102) est un verbe du style épique (Virg. : *Géorg.* : 1, 410-411 : « Voces... ingeminant » ; cf. *En.*, 5, 457 ; 7, 578), qui convient parfaitement, au début de ce vers d'une emphase voulue. *Tremulus* n'est pas rare non plus dans la haute poésie (Virg. : *En.*, 7, 395 ; Prop., 1, 5, 15), et Lucrèce en avait déjà fait l'épithète de *risus* (1, 919 : « Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent ») ; on donne d'ordinaire à *crispante* le sens de « se plissant » (cf. 5, 91 : « *rugosa sanna* ») ; mais je crois qu'il faut entendre *naso crispante* comme *naso uibrante* : il s'agit du nez qui vibre, secoué par le rire, ou mieux, en construisant *ingeminat cachinnos*..., *naso (eos) uibrante*, du nez qui agite les secousses du rire, c'est-à-dire : qui s'agite des palpitations du rire : cf. Virg. : *En.*, 1, 313 : « Bina manu... crispans (uibrans) hastilia », et un souvenir du présent passage dans le *Carmen paschale*, 1, 332 : « alter

amat fletus, alter crispare cachinnum ».

88-118. Perse réplique, sans transition, aux détracteurs de la philosophie par une sorte d'apologue : le malade qui dédaigne les conseils du médecin voit son mal s'aggraver et y succombe : craignons de même, si nous n'écoutons pas les leçons de la sagesse, d'être envahis par les passions, qui sont les maladies de l'âme.

88-90. Constr. : « qui dicit medico : « Inspice... inspice sodes » (ille), iussus requiescere, etc. » : on trouve la même inversion chez Hor. (*Epist.*, 1, 17, 46-48) : « Indotata mihi soror est... », *Qui dicit...*. *Inspicere* est le terme consacré quand il s'agit d'un examen médical (cf. Pl. : *Pers.*, 316 : « *inspicere morbum tuum lubet* »). — *Nescio quid trepidat mihi pectus* : « ma poitrine a je ne sais quelle palpitation ». — *Aegris faucibus*, etc. : on est tenté d'entendre : « De ma gorge malade s'échappe une haleine forte, une haleine qui sent mauvais » : cf. Hor. : *Epod.*, 12, 5 : « *Grauis hirsutis cubet hircus in alis* », et Perse dit (*infra*, 99) : « *sulpureas exhalante mēites* ». Mais je crois qu'il vaut mieux donner à *grauis* le sens de pénible et traduire : « Mon souffle monte et sort avec peine » ; en effet, le verbe *exsuperare*, généralement transitif, signifie « graver, dépasser » ; Perse l'emploie absolument (comme avait déjà fait Virg., *En.*, 2, 759 : « *Exsuperant flammæ* ») pour indiquer l'ascension, et l'ascension pénible (*grauis*), du souffle. — *Sodes* : « S'il te plaît », contraction de *si audes*, formule de la langue familière, dans laquelle *audeo* a son sens étymologique de *se plaire à, désirer* (cf. *aueo, auīdus*) ; Horace après Térence, s'en est servi plus d'une fois (voy. *Sat.*, 1, 9, 41, etc.).

90. *Iussus (ab illo sc. a medico) requiescere* doit être rattaché à ce qui suit, non à *qui dicit* ; on pourrait traduire : « Examine-

Tertia conpositas uidit nox currere uenas,
De maiore domo modice sitiente lagoena
Lenia loturo sibi Surrentina rogauit.

« Heus bone, tu palles. » — « Nihil est. » — « Videas tamen istuc,
Quidquid id est : surgit tacite tibi lutea pellis. » 95

NC. 91. *uidit* α : *uidet* P, leçon inconciliable avec le mètre ; faute mécanique entraînée par la série de présents *trepidat*, *exsuperat*, *dicit*. — 92. *sitiente* α : *silente* P (pour la confusion de l'i et de l'l dans P, cf. *Introd.*, p. xxvi) ; *siciente* p ; *lagoena* P : *lagoena* α ; Guyet lisait *modicum sitiente*. — 93. *loturo sibi* p Val. : *luturos ibi* P (qui peut faire supposer la leçon *lauturo*, d'autant plus que certains mss donnent *laturo*, par substitution sans doute à l'u de *luturo* d'un a qui aurait dû être inséré) ; *locupo* (*loturo* A²) *tibi* α ; *rogauit* P : *rogabis* α ; *rogabit* p (cf. 2, 5). — 94. *tu omis* devant *palles* α ; *palles* p α : *pal lens* P ; *istuc* P : *istud* α. — 95. *id est* P : *hic est* α.

moi, dit quelqu'un à son médecin ; celui-ci ordonne le repos : mais, lorsque, » etc.

90-91. *Postquam tertia*, etc. : « lorsque la troisième nuit a vu les veines aller d'un cours apaisé » ; ent. : « lorsque notre homme a passé trois nuits sans fièvre ». Le malade a attendu la troisième nuit, redoutant la fièvre tierce ; mais il ne songe pas au danger de la fièvre quarte : voy. Celse, 3, 5 : « Si ex alto dolor uenit et grauitas uel capitis uel praecordiorum secuta est neque apparet quid corpus confuderit, quamuis unam accessionem secuta integritas est, tamen quia tertia timeri potest, expectandus est dies tertius ; et ubi accessionis tempus praeteriit, cibus dandus est, sed exiguus, quia quartana quoque timeri potest ». — *Currere* peut surprendre : le mot s'appliquerait plus justement à un poulx précipité.

92-93. Le malade, qui se croit guéri, a mangé (v. 98 : *turgidus... epulis*) ; il veut maintenant se baigner (*loturo sibi*) et a fait demander (*rogauit*), dans la maison d'un ami riche, une petite cruche ou un flacon de vin de Sorrente qu'il boira après le bain (sur cette dernière coutume, cf. Sén. : *Epist.*, 122, 6, et Pline : *N. H.*, 14, 13, et, sur l'habitude qu'avaient les gens riches d'envoyer du vin à leurs amis malades, cf. Juv., 5, 32 : « Cardiaci nunquam cyathum missurus amico ») Il se croit très sage parce qu'il demande du vin de Sorrente doux, et seulement en petite quantité : le vin de Sorrente, qu'on laissait vieillir très longtemps (vingt-cinq ans, selon Athénée, I, p. 26 D), était recommandé aux convalescents (cf. Pline, *N. H.*, 14, 64). La *lagoena* était un vase au col étroit, fait d'argile ou de verre, et destiné à con-

tenir du vin (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 8, 41). — *Modice sitiente*, litt. : « Modérément altéré, dont la soif est discrète », indique que le vase est d'une capacité médiocre. D'autres entendent, d'après le scoliaste (« non ualde plena... quod uetustate decoquatur ac per hoc sese tanquam sitiens ebibat »), que le vin se boit lui-même, c'est-à-dire que la quantité en est de plus en plus réduite dans le flacon à mesure qu'il vieillit, et qu'ainsi il manque au vase un peu de son contenu. Mais Perse veut dire bien plutôt que notre homme s'imagine faire une concession à la prudence parce qu'il ne demande pas beaucoup de vin ; et l'expression, en même temps, transporte au flacon, par une figure pittoresque, la soif du buveur. Grammaticalement, on peut considérer *modice sitiente lagoena* comme un abl. abs. : « Il a demandé du vin de Sorrente, le flacon (où il sera contenu) n'étant pas trop altéré » ; mais le tour équivaut, en somme, à *in modice sitiente lagoena*. — *De maiore domo...* *Surr. rogauit* est une expression analogue à « *aquam... de proximo rogabo* » (Pl. : *Rudens*, 404). — « *Domo modice* » fait la cacophonie signalée par Quint., 9, 4, 41 (cf. 2, 29 ; 5, 61, 65, 96, 151, 179, et *Prolog.*, 6). — *Surrentina* (*uina*), au pluriel, comme chez Horace : *Sat.*, 2, 4, 55. — Le pf. *rogauit* (cf. NC.) donne un sens excellent : il a déjà demandé ce vin, lorsqu'un ami lui fait remarquer qu'il n'a pas bonne mine : cf. 2, 31 : « *Ecce auia... exemit puerum* », et la note.

94-97. Ces quatre vers sont un petit dialogue entre le malade et le médecin ou plutôt un ami qui, le voyant pâle encore, lui conseille d'être prudent.

94-95. *Heus* : cf. 2, 17. — *Bone* : « Mon

— « At tu deterius palles. Ne sis mihi tutor.

Iam pridem hunc sepeli : tu restas. » — « Perge, tacebo. »

Turgidus hic epulis atque albo uentre lauatur,

Guttire sulphureas lente exhalante mefites.

NC. 96. At α : Ad P ; palles p α : pallens P. — 97. *sepeli tu restas* φ, leçon confirmée par la paraphrase du scoliaste (« Ego iam pridem tutorem meum extuli : tu restas. i. e. tu alter tutor sis quem sepeliam ») et par le rapprochement de *sepellitur istas* P (*sepellii tu restas* p) avec *sepeliit urestas* α. — 98. *bobatur* A (corr. A²) et *lobatur* B. — 99. *sulphureas* P (cf. 2. 25 : *sulpure*) : *pulphureas* α ; *sulphureas* A² ; *exilante* α (corr. A²) ; *mefites* P α : « L'f est probablement authentique, emprunté à un dialecte italiote » (cf. *mefitem* R ; *mefitim* P dans Virg. : *En.*, 7, 84) (Havet : *Crit. verb.*, p. 256, n° 1075).

bon » : cf. 6, 43 et Hor. : *Sat.*, 2, 3, 31, etc. — *Tu palles* : cf. 1, 2 : « tu .. ais », et la note. — *Nihil est* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 116. — *Videas*, cf. *supra*, 36, la note sur *uelis*. — *Quidquid id est* : « Quoi que ce soit, quoi que cela puisse être (Virg. : *En.*, 2, 49 : « *quidquid id est*, timeo Danaos, etc. ») — *Surgit tacite*, etc. : ent. : « Ta peau, à ton insu, s'enfle : elle est jaunâtre » ; l'hydropisie envahit sournoisement le malade ; *lutea* : litt. : « Qui a la couleur du *lūtum* », c'est-à-dire de la gaude, espèce du genre réséda, dont la décoction donne une teinture jaune ; épithète de la pâleur malade (Hor. : *Epod.*, 10, 16 : « *pallor luteus* » ; *pellis*, au lieu de *cutis*, implique une comparaison entre la peau du malade, dont l'aspect ordinaire est altéré, et celle d'un animal ; le mot était consacré, semble-t-il, quand on décrivait les ravages de la maladie et de la vieillesse : cf. Pl. : *Capt.*, 135 : « *Ossa atque pellis sum* » ; Hor. : *Epod.*, 17, 21-22 : « *Fugit iuuentas, et uerecundus color Reliquit ossa pelle amicta lurida.* »).

96. *At tu*, etc. : Le malade, qui ne veut rien entendre, réplique : « Mais toi ta pâleur est pire », c'est-à-dire : « Je vais bien : tu es plus malade que moi. »

96 97. *Ne sis mihi tutor. Iam pridem*, etc. : Nous dirions : « Ne fais pas revivre mon tuteur ; il y a longtemps que je l'ai enterré » ; c'est le proverbe : « *Quid me miones ? et tutorem et paedagogum olim obrui* » (Isid. : *Orig.*, 10, 5, 264) ; cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3 88 : « *Ne sis patruus mihi* ». — *Sepeli* : forme anormale pour *sepeliū*, qu'il faut peut-être attribuer à une prononciation populaire ; on connaît les formes *it*, *obit*, *exit*, pour *iiit*, *obiit*, *exiit*, qui apparaissent chez les poètes latins à partir d'Ovide (cf. *petit* chez ce dernier. *Fast.*, 1, 109). — *Tu restas*, i. e. *sepeliendus* ou

quem sepeliam ; nous dirions : « C'est ton tour. » Cette interprétation ne peut être contestée si l'on se rappelle Hor. (*Sat.*, 1, 9, 28) : « *Omnes composui.* — *Felices ! nunc ego resto.* » Il n'y a pas là une grossièreté, mais une plaisanterie qui fait suite à *tu deterius palles* : « Je me porte si bien, dit le malade, que c'est encore moi qui l'enterrai comme j'ai enterré mon tuteur. » Il me paraît tout à fait inutile de mettre un point d'interrogation après *tu restas*, comme fait Bücheler. — *Perge*, i. e. *perge facere* : « Continue comme tu as commencé. » Ent. : « A ton aise ! je ne dis plus rien. »

98. *Turgidus... epulis* : Horace (*Ep.*, 1, 6, 61) fait déjà allusion à l'usage de se baigner en sortant de table (« *Crudi tumidique lauemur* ») ; cf. Pétr., 72, 3 (c'est Trimalchion qui parle à ses convives) : « *Sic uos felices uideam, coniciamus nos in balneum, meo periculo, non paenitebit. Sic calet tanquam furnus* » ; voy. aussi Juv., qui se souvient à la fois d'Horace et de Perse : « ... déponis amictus *Turgidus* et *crudum* paonem in balnea portas » (1, 142-143). — *Hic* : « notre homme » : cf. 2, 48. — *Albo uentre* : abl. de qualité coordonné à l'adj. *turgidus*, et, comme celui-ci, se rattachant directement à *hic* : tour fréquent chez Tacite (par ex. *Hist.*, 1, 8 : « *uir facundus et pacis artibus* » ; cf. d'ailleurs 1 15). Je ne crois pas que Perse veuille opposer la blancheur excessive de ce débauché au hâle des corps bruns par les exercices de plein air. Il s'agit encore d'un symptôme d'hydropisie : cf. Hor. : *Od.*, 2, 2, 13 et suiv. : « *Crescit... dirus hydrops... nisi causa morbi Fugerit uenis et aquosus albo Corpore languor* » — *Lauatur* : sens moyen : « il se baigne ».

99. *Guttire sulphureas*, etc. : ent. : « son

Sed tremor inter uina subito calidumque trientem

100

Excudit e manibus, dentes crepuere relecti,

Vincta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.

Hinc tuba, candelae, tandemque beatulus alto

NC. 100 *inter uina subito* P A² Val. : *in terra subito* α (voy. *Introd.*, p. xxv) ; *trientem* P α : *triental* sch. φ (voy. *Introd.*, p. xxxiii), mot dont on n'a pas d'autre exemple, formé sur *quadrantal*, mesure de capacité qui équivaut au contenu de l'amphore. — 101. *excudit* au lieu de *excudit* α (corr. A²).

gosier exhale avec persistance une odeur empestée de soufre ». Le détail est, en lui-même, répugnant, mais l'expression est, volontairement, empruntée au style épique (Virg. : *En.*, 7, 84 : « Saeuamque exhalat opaca mefitim »). L'épithète *sulpureas* convient particulièrement à *mefites*, puisque Servius nous dit (*Ad Aen.*, l. 1.) : « *Mefitis* proprie est terrae putor, qui de aquis nascitur *sulpuratis*. »

100-101. En sortant du bain, ou même avant d'en être sorti, notre malade s'est mis à boire le vin de Sorrente qu'il s'est fait apporter ; « mais, dit le poète, un tremblement vient le saisir au milieu des rasades et fait tomber de ses mains le tiers brûlant » ; *triens* : la capacité de la coupe pour la coupe elle-même, comme chez Properce, 3, 10, 29 : « Cum fuerit multis exacta *trientibus* hora. » Le *triens* était le tiers du setier (*sextarius*, lequel valait 0 l. 54 environ), soit quatre cyathes (0 l. 045) ou 0 l. 18. — *Calidum* ne doit pas s'entendre de la chaleur que la main du malade communique à la coupe : les anciens aimaient à boire très chaud pour provoquer une exsudation abondante ; cf. Sén. : *Epist.*, 122, 6 : « Sudorem quem mouerunt *potionibus crebris* et *feruentibus*. »

101-102. *Dentes crepuere*, etc. : « ses dents se sont découvertes (expliqué par *laxis... labris*) et ont claqué : puis (tunc) les bons morceaux avec leur sauce s'échappent de ses lèvres flasques ». Le parfait *crepuere* marque un fait antérieur à celui qu'indique *cadunt* (cf. *supra*, 93 : *rogauit*, et 2, 32 : *exemit*). — *Pulmentarium*, ou *pulmentum* ou *pulpamentum*, c'est proprement ce qu'on mange avec le pain pour lui donner en quelque sorte un assaisonnement (Cic. : *Tusc.*, 5, 32, 90 : « *mihî... pulpamentum fames* » ; Hor. : *Sat.*, 2, 2, 20 : « Tu *pulmentaria* quaere Sudando » ; Sén. : *Epist.*, 87, 3 : « Illae

(i. e. *caricae*), si panem habeo, pro *pulmentario* sunt » ; d'où le sens de « bons morceaux ». — *Vincta* : « bien préparés » (cf. 4, 17 ; 6, 16 et 68) ; mais je pense que le mot, ici, a une valeur descriptive : les morceaux s'échappent avec la sauce dont ils étaient relevés.

103-105. Le malade intempérant meurt. et le poète nous fait une description plaisante de ses funérailles *Hinc* : « A la suite de cela » ; nous dirions : « Alors, c'est la trompette, etc. » — *Tuba* : on sait qu'il y avait des joueurs de trompettes dans le cortège funèbre des gens riches (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 6, 42 et suiv. : « Si... concurrant... foro *tria funera magna*, sonabit Cornua quod uincatque *tubas* » ; Pétrone, 129, 7 : « licet ad *tubicines* mitas »). — *Candelae*, cierges faits de fibres de papyrus tordues ensemble et revêtues de cire ; on en portait dans les funérailles, surtout, semble-t-il, lorsque la mort avait été, comme celle-ci, prématurée : voy. Sén. : *De tranq. anim.*, 11, 7 : « *totiens praeter limen immaturas exsequias fax cereusque praecessit* » (cf. *De breuit. uit.*, 20, 5 ; *Epist.*, 122, 10). — *Tandemque*, etc. : il semble d'abord qu'il y ait ici la figure appelée ὁστέρον πρότερον, et que Perse nous ait fait voir le cortège avant de nous montrer le mort étendu sur le lit funèbre. Mais, au fond, les vers 103-105 doivent être entendus de la manière suivante : « Alors (*Hinc*), il faut commander trompettes et cierges ; à la fin (*tandem*), quand tous les préparatifs de cette pompeuse cérémonie sont terminés, on procède à l'enlèvement du corps exposé dans l'atrium. » Le rapprochement de *tuba* et de *candelae* ne permet guère de rapporter *tuba* à l'appel solennel du mort, ou *conclamatio*, bien que les trompettes et les cors eussent leur place dans cette cérémonie qui suivait immédiatement le décès : voy. Serv. : *Ad Aen.*, 6, 218 (à moins d'interpréter :

Conpositus lecto crassisque lutatus amomis

In portam rigidas calces extendit. At illum

105

Hesterni capite induto subiere Quirites.

Tange, miser, uenas et pone in pectore dextram :

NC. 104. *grassisque* P (faute qui remonte sans doute à un ms en capitales ; voy. Havet *Crit. verb.*, n^{os} 580 et 598). — 105 *in portam* PA² Val. : *in portas* α (par mauvais déchiffrement de *portū* (= *portam*) et de l'r initial de *rigidas* ; cf. la note suivante). — *rigidas* P : *igidas* α ; *rigidos* φ ; mais les exemples de *calx* au masculin sont très rares. — 106. *Hesterni* P Val. : *externi* α (*hesterni* n'ayant pas été compris). — 107. *dextram* α : *dextra* P ; — 108 *attende* (au lieu de *attinge*) φ ; correction d'un réviseur qui aura considéré *attinge* après *tange* comme une négligence inadmissible.

« Alors, c'est le décès, la *conclamatio* ; puis on allume les cierges pour cette mort prématurée, et enfin, etc ». D'autre part, les mots *alto conpositus lecto* et les suivants, jusqu'à *calces extendit* s'appliquent très bien à l'exposition du cadavre, préalablement embaumé : on l'étendait dans l'atrium de la maison, sur le *lectus funebris*, les pieds tournés vers la porte (cf. Sén. : *Epist.*, 12. 3). L'emploi de *porta* pour *ianua* n'est pas une raison suffisante d'admettre que Perse nous peint d'abord, par les mots *tuba*, *candelae*, le cortège qui se déroule dans les rues pour arriver au forum, d'où le corps, resté exposé sur un lit de parade pendant le *laudatio funebris*, est enfin emporté hors de la ville les pieds en avant, par la porte qui mène au champ de Mars — on peut conclure d'un passage de Plaute (*Persa*, 436) que *porta*, dans le langage familier, pouvait désigner toute espèce de porte : « *Ex porta cum emisist lep.* » On peut se demander aussi, puisque *porta* s'applique bien à la porte de toute vaste enceinte, s'il n'est pas employé ici pour parler de la maison d'un simple particulier avec une emphase voulue qui serait bien dans le ton du passage. — *Beatulus* : Perse semble jouer sur le double sens de *beatus* : « riche » et « défunt » ; le diminutif *beatulus*, qu'on ne trouve que chez lui, est à rapprocher de *rancidulus* (1, 33). Nous dirions : « le cher petit bienheureux. — *Alto... lecto* : « sur un lit de parade ». — *Conpositus* : litt. : « arrangé », terme consacré pour parler d'un cadavre : cf. Ov. : *Mét.*, 9, 502-503 : « *peream precor ante toroque Mortua componar* ». — *Crassus lutatus amomis* : « enduit d'un amome gras » ; *lutatus*, qui signifie proprement « souillé » (nous dirions « barbouillé »), est mis par plaisanterie au lieu de *illitus* ou *oblitus*. L'amome

(*amomon* ou *amomum*) est un parfum extrait de la plante du même nom, originaire de l'Inde ; *crassis* indique qu'on ne l'a pas ménagé dans la circonstance. *Rigidos calces* : « ses talons raidis » (par la mort).

105-106 *At illum hesterni*, etc. : « Mais des Quirites d'hier, le bonnet en tête, l'ont chargé sur leurs épaules » *At* est, je pense, ironique : « Mais, comme consolation, il jouit maintenant de l'honneur d'avoir été porté au bûcher par ses affranchis. » On peut entendre aussi, en donnant au parfait *subiere* une autre valeur : « Mais voilà que déjà ses affranchis l'ont chargé sur leurs épaules. » *Hesterni Quirites*, ce sont les esclaves dont le testament du défunt vient, en les affranchissant, de faire des citoyens (cf. Pétrone, 42, 6) ; ils ont sur la tête le *pileus*, signe de leur liberté nouvelle (cf. 5, 82), et, à défaut des fils du défunt (cf. Vell. Patern., 1 11), mort probablement sans postérité, c'est eux qui portent la bière (*feretrum* dans le cortège funèbre. Pour l'acc. avec *subiere*, cf. Virg. : *En.*, 4 599 « *subiisse umeris confectum aetate parentem* » et Tac. *Ann.*, 6, 28 (mais le dat. *En.*, 6 222 : « *pars ingenti subiere feretro* »).

107-118. L'homme livré aux passions est, lui aussi, un malade. La conclusion, que Perse n'indique pas, se dégage d'elle-même : si cet homme repousse les leçons de la philosophie, il se condamne à ne jamais guérir de ses affections morales.

107-111. *Tange, miser*, etc. : C'est le poète qui, revenant au ton du prédicateur et interpellant un homme pris au hasard dans la foule des insensés, des *stulti*, lui dit : « Tâte-toi le poulx, malheureux ; mets-toi la main sur la poitrine : rien là, diras-tu, n'est brûlant ; tu n'as pas la fièvre ; touche tes extrémités : il est vrai qu'elles ne sont pas froides. Mais si tu as vu de l'or, si la jolie maîtresse de ton voi-

Nil calet hic. Summosque pedes attinge manusque :
 Non frigent. Visa est si forte pecunia siue
 Candida uicini subrisit molle puella, 110
 Cor tibi rite salit ? Positum est argente catino
 Durum olus et populi cribro decussa farina :
 Temptemus fauces ; tenero latet ulcus in ore
 Putre, quod haut deceat plebeia radere beta.

NC 111. *camino* au lieu de *catino* Reize : mais voy. comment. explic. — 112 *cribro* P : *cribo* α ; *decussa* p α : *decusa* P ; *discussa* sch. φ. — 114. *plebeia* P : *plebia* α.

sin t'a adressé un gracieux sourire, ton cœur bat-il comme à l'ordinaire », c'est-à-dire : « Tu n'es pas, toi, malade de corps ; mais que dire de ton âme ? » *Miser* rappelle trop directement les vers 15 (« o miser inque dies ultra miser ») et 66 (« discite, o miseri ») pour qu'on puisse sans invraisemblance attribuer les mots *Tange*, *miser*, et les suivants jusqu'à *non frigent*, à un *stultus*, — le centurion des vers 77-87 ou tout autre, — qui dirait à Perse : « Que signifie ton histoire de malade, parleur déplorable ? Tâte mon poulx, touche mes extrémités : tu verras que je me porte bien. » Tout au plus pourrait-on détacher, pour en faire des répliques du personnage anonyme interpellé par le poète, les deux membres de phrase : *Nil calet hic* et *non frigent*.

107. *Tange* est le terme technique : cf. 1, 117. Pour les symptômes morbides indiqués ici, cf. Celse (2, 1), qui compte parmi les signes les plus inquiétants d'avoir la tête, les mains et les pieds froids, alors qu'on a chaud au ventre et à la poitrine (« caput et pedes manusque frigidas habere, uentre et lateribus calentibus »).

109. *Visa est si forte pecunia* : cf. 2, 52 ; 4, 47 ; 5, 111-112. Les vers 109-118 peignent les effets de quelques passions, ceux d'abord de trois formes de la concupiscence (*libido* : cf. *supra*, 36) : l'avarice, la luxure (v. 109-111), la gourmandise (v. 111-114), puis ceux de la peur (v. 115) et de la colère (v. 116-118).

110. *Candida* : « éclatante de beauté » (cf. 4, 20), comme chez Catulle (13, 4) : « non sine candida puella » ; *molle* : acc. adverbial dépendant de *subrisit* : cf. 5, 190 : « crassum ridet » et Hor. : *Od.*, 1, 22, 23 : « Dulce ridentem Lalagen » ; *uicini... puella* : « la maîtresse du voisin » ;

pour ce sens de *puella*, cf. Catulle, 2, 1 : « Passer, deliciae meae puellae. »

111. *Rite* : nous disons : « normalement » : et, pour l'expression *cor salit*, cf. 2, 54 : « praetrepidum cor ». — *Positum est* = *adpositum est* : cf. 1, 53. — *Argente catino* : « dans un plat froid » ; la substitution d'*argente* à *gelido* ou *frigido* suppose une sorte de personnification du plat : cf. Prop. : 4, 5, 68 : « Horruit argenti pergula curta foco. »

112. *Durum olus* : « des légumes durs », parce qu'ils sont mal cuits ; et *populi cribro decussa farina* : « une farine passée au tamis du peuple », c'est-à-dire du pain fait avec de la farine de qualité inférieure (*panis secundus*, chez Hor. : *Epist.*, 2, 1, 123 ; *panis plebeius*, chez Sén. : *Epist.*, 119, 3 : « Summa laus (panis, dit Plinie (N. H., 18, 105), siliginis bonitate et cribri tenuitate constat. »

113. *Temptemus fauces* : « éprouvons ton gosier », c'est-à-dire : « voyons si tu pourras avaler cette nourriture grossière ».

113-114. *Tenero latet*, etc. : litt. : « ta bouche délicate recèle un ulcère purulent qu'il ne conviendrait point de racler avec la bête plébéienne, c'est-à-dire : « Tu as le palais aussi délicat que si tu avais un ulcère dans la bouche. » — *Radere* : c'est le contraire de l'expression *tergere palatum* qu'on appliquait aux mets délicats (Hor. : *Sat.*, 2, 2, 24) ; le mot convient d'autant mieux à côté d'*ulcus* qu'il avait dans le langage des médecins un sens spécial (cf. 1, 107) : « Medici, dit le scolaste (5, 15), *radere* dicuntur *carnem* de *uulneribus putrem*, dum ad uinum perueniant, quo facilius eurent. » — *Beta* : la bête ou poirée, dont les feuilles, encore aujourd'hui, se mangent en salade et les côtes cuites à l'eau.

Alges, cum excussit membris timor albus aristas ; 115
 Nunc face supposita feruescit sanguis et ira
 Scintillant oculi, dicisque facisque quod ipse
 Non sani esse hominis non sanus iuret Orestes.

NC. 115. *Alges* P : *alget* α (cf. 2, 15-16 et 41). — 116. *ira* α : *irā* (= *iram*) A² P ; mais il semble que l'apex ait été ajouté par p, P n'abrégant pas d'ordinaire les finales en *m* ; en tout cas, *iram* pourrait aisément s'expliquer comme un accusatif qualifiant l'action verbale, et si c'est une conjecture, on peut l'appuyer de plusieurs rapprochements (1, 124 ; 3, 59 ; 5, 12, sans compter les accus. adv. de 3, 43 et 85, et de 1, 14, en suivant la leçon de P. — 117. *dicis* PA³ : *disci* α (l's, écrit entre les lignes pour être ajouté, a été inséré : voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 342, n° 1388) ; — *facis* p α : *faces* P. — 118. *est* (au lieu de *esse*) α.

115. *Alges*, etc. : « tu frissonnes quand la pâle frayeur a secoué sur ton corps les barbes (de tes poils) ». La comparaison entre les poils (*pili*) et les barbes des épis (*aristae*) était courante : cf. Varron : *De Ling. L.*, 6, 45 : « Tremor dictum a similitudine uocis, quae tunc, cum ualde tremunt, apparet, cum etiam in corpore *pili*, ut *arista* in spica hordei, horrent » : Plin. : *N. H.*, 27, 90). — *Timor albus* : cf. *Prol.*, 4, la note sur *pallidamque Pirenen*.

116. *Nunc*, etc. : « Une autre fois (ent. : comme s'il y avait : « *nunc* alges... ; *nunc*... *feruescit* », ton sang bout comme s'il était sur un feu ardent) : la compa-

raison est empruntée à Virgile (*En*, 7, 461 et suiv. : « Saeuit... Ira... : magno ueluti cum flamma sonore Virgea suggeritur costis undantis aeni Exsultantque aestu latices » ; mais *fax* rappelle en même temps l'*irai fax* de Lucrèce (3, 303) : « Nec nimis irai fax unquam subdita percit. » (Le même Lucrèce emploie *feruescit* en parlant de la colère, 3, 288.)

117-118. *Dicis facisque*, etc. : ent. : « Quand tu es en colère, l'homme même qui est, dans la légende, le symbole de la folie, Oreste, (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 137) jurerait que tes paroles et tes actes sont ceux d'un fou » On connaît la définition consacrée de la colère : *breuis insania*.

SATIRE IV

Socrate demandait à Alcibiade comment il pouvait avoir la prétention de conduire les affaires publiques : la sagesse lui était-elle venue avant l'âge ? allait-il dire aux citoyens : « Ceci n'est pas juste, cela est mal ; voici qui serait mieux ? » Il savait donc distinguer le juste de l'injuste et le bien du mal ? Comment, alors, le voyait-on, uniquement fier de ses avantages extérieurs, beauté et noblesse, faire la roue devant le peuple ? C'est qu'en réalité il jugeait du souverain bien comme fait la populace (1-22). L'histoire d'Alcibiade est celle de nous tous, dont le commun défaut est de ne pas nous connaître. Nous ne sommes clairvoyants qu'à l'égard d'autrui. Le même homme qui écoute avec complaisance une peinture malicieuse de l'avarice de Vettidius entendra tout à l'heure, au moment où il prendra un bain de soleil après s'être fait parfumer, la verve d'un inconnu s'exercer contre ses mœurs efféminées (23-41). Ainsi nous allons, prenant le voisin pour cible et cible à notre tour, et nous berçant des louanges que nous donnent les naïfs. Mais il ne sert à rien de dissimuler nos vices sous des dehors brillants : que gagne-t-on, en effet, à tromper la foule, si l'on reste, au dedans, livré à toutes les maladies morales ? Mieux vaudrait nous étudier nous-mêmes pour travailler à nous guérir (42-52).

La première partie de cette satire (1-22) est librement imitée du *Premier Alcibiade*, dialogue attribué à Platon.

« Rem populi tractas ? » (barbatum haec crede magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutae)

NC. Titre : cette satire, dans P, n'est pas séparée de la 3^e : *de his qui ambiunt honores* α. — 2. *dicere* P A² : *ducere* α ; *sorbitio tollit quem dira* P A² Val. : *sorbiti tolli quem dura* α.

1. *Rem populi tractas* ? paroles de Socrate à Alcibiade : « Tu t'occupes des affaires du peuple ? » Pour le sens de *tractare*, cf. Cic. (*Ad famil.*, 6, 6, 3) : « Magno usu tractandae rei publicae ». *Res populi* équivalant à *res publica* (Cic. : *De re publ.*, 1, 25, 39 : « Est... res publica res populi »). *Crede* : « figure-toi, imagine que... » (*putato* chez Hor. : *Sat.*, 2, 3, 161). La parenthèse s'adresse au lecteur.

1-2. *Barbatum... magistrum... sorbitio tollit quem dira cicutae* : périphrase plaisante pour désigner Socrate ; je dis plaisante, et non railleuse (cf. 3, 53-55). Plaute

appelle les philosophes *barbati* (Casin., 466) ; cf. Varr. : *Ménippées*, 419 « Itaque uideas barbato rostro illum commentari. » — *Sorbitio... dira cicutae* : « l'absorption cruelle de la ciguë » (c'est-à-dire : l'absorption de la cruelle ciguë) ; *sorbitio*, qui signifie d'ordinaire « breuvage », a ici toute sa force de substantif verbal. (Sur le verbe *sorbere*, cf. *infra*, 16 et 32 ; 5, 112.) — *Tollit quem* : « Qu'emporte, que fait mourir » : emploi hardi du présent historique : cf. Virg. : *En.*, 2, 275 : « Quantum mutatus ab illo Hectore qui redit exuias indutus Achilli », et 8, 294.

« Quo fretus ? dic hoc, magni pupille Pericli.
 Scilicet ingenium et rerum prudentia uelox
 Ante pilos uenit, dicenda tacendaue calles.
 Ergo ubi commota feruet plebecula bile,
 Fert animus calidae fecisse silentia turbae
 Maiestate manus. Quid deinde loquere ? « Quirites,
 Hoc, puta, non iustum est; illud male, rectius illud. »

5

NC. 3. hoc P a : o φ (voy. *Introd.*, p. xxxn) ; Pericli P : periclis a. — 5 tacendaue P : acendaue a Val. (cf. 1, 6) ; calles P : cales a. — 9. puta P a Priscien : *Inst. gr.*, 15, 2, 8 (= *Gr. lat.*, III, p. 65, 24 Keil) : puto p A² Val. φ (voy. *Introd.*, p. xxxi). — *istud* (au lieu de *illud*, φ.

3. Quo fretus ? suite des remontrances de Socrate à Alcibiade. Litt. : « Fort de quoi ? » c'est-à-dire : « Qu'est-ce qui t'inspire tant de confiance ? » cf. Platon : *Alc. I*, p. 123 E : « Τί οὖν ποτ' ἔστιν, ὅτ' ὁ πιστεύει τὸ μείζονον ; » *Dic hoc* : on dit ordinairement *dic*, ou *dic age* (2, 22) ou *dic sodes*. — Magni pupille Pericli : Alcibiade, né vers 450 av. J.-C., était en bas âge lorsque son père Clinias fut tué à Coronée (447) ; il eut pour tuteur Périclès, qui était son proche parent (voy. Plut. : *Alc.*, 1 ; cf. Plat. : *Alc. I*, p. 123 E) : Socrate veut faire entendre à Alcibiade qu'il n'est encore que le pupille d'un grand homme ; Pericli, au lieu de Periclis : cf. Neocli chez Corn. Nep. : *Them.*, 1, et, plus d'une fois chez Virgile, Achilli et Vlixi.

4. Scilicet : « apparemment », avec ironie : cf. 2, 19. — Ingenium n'a pas ici le sens d'« esprit naturel », mais désigne l'intelligence développée par la double éducation de la science théorique et de la vie réelle. — Rerum prudentia : « la sagesse pratique » ou, comme nous disons, « l'expérience ». — Velox a ici la valeur d'un adverbe : « précocement ».

5. Ante pilos : « avant la barbe » ; Platon (*Alc. I*, p. 110 C) dit tout simplement : παῖς ὢν ; mais on lit dans les *Actes des Apôtres* (14, 94) : πρὸ τῆς γενετῆδος διδασκαλίας τοῦς γέροντας. L'expression fait un contraste plaisant avec *barbatus magister*. — Dicenda tacendaue : « ce qu'il faut dire ou ce qu'il ne faut pas dire » ; l'expression courante est *dicenda tacenda*, sans aucune particule de liaison (Hor. : *Epist.*, 1, 7, 72 ; cf. Catulle, 64, 405 : « fanda nefanda »). — Calles : « tu as la pratique de, tu sais par la pratique ». Pour l'emploi de *callere* avec l'acc., cf. Hor. : *A. P.*, 274 ;

« Legitimum... sonum... callemus », mais le tour n'est pas étranger à la prose classique (Cic. : *Pro Balb.*, 14, 32 : « . neque Pœnorum iura calles »).

6. Ergo : « Donc », c'est-à-dire : « en vertu de cette expérience précoce » : ironique. Vbi, etc : ent. : « lorsque la colère de la populace est déchaînée ». Sur la valeur de l'expression *commotā bile*, cf. 3, 8. — Le mot *feruet* qui peint bien les remous de la foule (cf. Lucr., 2, 41 : « tuas legiones... Feruere cum uideas »), s'applique en même temps, comme *feruescīt* (cf. 3, 116), au bouillonnement de la colère. (Hor. : *Od.*, 1, 13, 4 : « Feruens diffidit bile tumet iecur »). *Plebecula* : cf. Hor. : *Epist.*, 2, 1, 186.

7. Fert animus avec l'inf. : le tour est pris à Ov. : *Mét.*, 1, 1 : « In noua fert animus mutatas dicere formas Corpora ». Fecisse : pour l'emploi du pf., cf. 1, 42 : la locution *facere silentium*, dans le latin familier, signifiait « se taire » (Pl. : *Amph.*, 15) ; Perse, comme après lui Tacite (*Hist.*, 3, 20), la prend au sens d'« imposer silence ». — Calidae... turbæ, au datif ; l'épithète *calidae* répond à *feruet* et peut se traduire par « en ébullition ».

8. Maiestate manus : nous disons : « Par la majesté du geste » ; tout ceci est d'une emphase ironique. — Loquere, futur. — Quirites : le mot était devenu, dans la poésie latine, un simple synonyme de *cines* : cf. Virg. : *Géorg.*, 4, 201 ; Sén. : *Thyeste*, 395. — Deinde, en deux syllabes, par synizèse de *ei*.

9. Hoc, puta, non iustum : « Ceci, par exemple n'est pas juste ». *puta* se trouve déjà chez Horace (*Sat.*, 2, 5, 32) avec ce sens adverbial : « Quinte, puta, aut Publi ». Il est inutile de retirer le mot à Alcibiade pour le donner à Socrate, en

Scis etenim iustum gemina suspendere lance
 Ancipitis librae, rectum discernis ubi inter
 Curua subit, uel cum fallit pede regula uaro,
 Et potis es nigrum uitio praefigere theta.

10

NC. 10. *gemina* P α : *geminæ* p. — 11-12. *inter Crura subit* Guyet (« i. e. cum stylus librae manet rectus inter duo crura libram sustinentia »). — *pede* omis α. — 13. *potis es* A² Val. : *potis est* P α (même faute que 3, 23).

construisant : « Quid loquere ? puta : « Quirites, etc. », c'est-à-dire : « Que diras-tu ? Ceci par exemple ? « Citoyens, etc. » — *Illud male, rectius illud* : pour l'emploi de l'adv. comme attribut, cf. 3, 78 (*satis est*), 4, 30 (*bene sit*), 5, 69 (*erit ultra*) et 153 (*inde est*). 6, 56 (*praesto est*).

10-11. *Etenim* est ironique. Nous dirions : « Oui, tu sais, etc. » Pour la place du mot, cf. 3, 48. — *Scis... iustum*, etc. : litt. : « Tu sais peser le juste dans les deux plateaux d'une balance ambigüe ». c'est-à-dire : « dans les cas douteux, lorsqu'il n'y a, entre les deux plateaux de la balance du juste qu'une différence de niveau à peine appréciable, tu sais voir de quel côté est le bon droit ». — *Gemina... lance* = *geminis lancibus*. — *Ancipitis* rappelle le *ius anceps* d'Horace (*Sat.*, 2, 5, 34). Pour l'ensemble de l'allégorie, cf. 1, 5-7, et les notes.

11-12. *Rectum discernis*, etc. : litt. : « tu distingues la ligne droite, là où elle se glisse entre des lignes déviées, même si la règle trompe par un pied cagneux ». Ce logogriphe signifie, il me semble : « Lorsque la distinction est difficile à faire entre l'acte moralement bon (*rectum*) et ceux qui ne le sont point (*curua* = *praua* ; cf. 3, 52), ton jugement ne te trompe point, même si la règle (c'est-à-dire la loi morale) est pour ainsi dire tordue sur le point qui nous intéresse (c'est-à-dire : risque de nous induire en erreur si nous ne suivons que la lettre des principes, comme il arrive, par exemple, dans les conflits entre la justice et l'équité). » On sait que les stoïciens aimaient à discuter les cas de conscience (cf. Cic. : *De off.*, 3, 25, 94 et suiv.). Je ne crois pas qu'il faille voir dans l'expression *rectum... inter curua subit*, malgré l'opposition du singulier *rectum* et du pluriel *curua*, une allusion à la théorie péripatéticienne qui présentait la vertu comme un milieu entre deux vices. — *Pede* : Perse, fidèle à son goût ordinaire pour le trait descriptif, se repré-

sente ici la règle du géomètre ou du charpentier (*xxvón*), divisée en pieds (le pied étant l'unité de longueur = 0 m. 2957) ; un de ces pieds, autrement dit une des divisions, est faussé (entendez que le principe moral généralement suivi ne s'applique pas exactement, en raison de la nature particulière du cas : ainsi, c'est un principe qu'il faut tenir une promesse faite ; mais si l'accomplissement littéral de cette promesse peut nuire à celui-là même qui l'a reçue, le devoir est de ne pas la tenir : voy. Cic. : *De off.*, l. 1.). *Varus* se dit proprement des jambes cagneuses : en l'employant ici au lieu d'*intortus* ou de *prauus*, Perse rend en quelque sorte à *pes* son sens premier, et ceci encore est bien dans sa manière (cf. Prol., 12 ; 1, 49 et 64-65). D'autres interprètes, citant Horace (*Epist.*, 1, 7, 98 : « Metiri se quemque suo modulo ac pede uerum est ») n'attachent à *pes* aucune valeur descriptive et n'y voient qu'un équivalent de *mensura* ou de *modus* ; on peut concilier les deux interprétations si l'on admet que Perse songe à une règle d'un pied de longueur. En revanche, je ne saurais admettre que *pes* s'applique à l'extrémité de la règle, ni qu'on puisse, sous le mot générique de *regula*, reconnaître ici une équerre (*norma*) ou un compas (*circinus*) *pes* désignant alors soit une des branches de l'instrument, soit le sommet de l'angle que forment les deux branches, et le *rectum* du vers 11 ne se rapportant pas à une droite quelconque, mais à une perpendiculaire : en réalité, *regula*, ici aussi bien que dans la satire 5, vers 38, ne peut être que l'équivalent de *xxvón*.

13. *Et potis es*, etc. : litt. : « tu es capable de tracer devant le vice le sinistre θ », c'est-à-dire : « tu es capable de reconnaître et de condamner le vice ? » Y a-t-il là un trait de couleur locale ou bien le θ, initiale de θύνατος, avait-il déjà remplacé à Rome, comme signe d'une sentence capitale, le C, initiale de *condemno*, dont les

Quin tu igitur, summa nequiquam pelle decorus,
 Ante diem blando caudam iactare popello
 Desinis, Anticyras melior sorbere meracas ?
 Quae tibi summa boni est ? uncta uixisse patella

15

NC. 14. *summa nequiquam* α : *summane quicquam* P. — *puelle* (au lieu de *pelle*) α (corr. A²). 16. *desinis* P : *desinas* α (subj. amené par une mauvaise intelligence de *quin*). — *Anticyras* p α : *anticyeras* P ; *meracas* P : *merecas* α.

juges usaient au temps de Cicéron (Isid. : *Orig.*, 1, 3, 8) ? En tout cas, le θ servait au questeur, dès le temps de Martial (voy. 7, 37, 2) pour marquer sur les rôles de l'armée le nom des soldats morts, et on le trouve aussi sur des épitaphes devant le nom du défunt (= θxwv).

14-16. *Quin tu... desinis* : « Que ne cesses-tu de..., que ne renonces-tu à... ? » — *Igitur* répond au sens réel des phrases ironiques « *Scilicet ingenium*, etc. » (v. 4) et « *Scis etenim*, etc. » (v. 10). Ent. : « Donc (puisque, en réalité, tu n'as ni expérience ni sagesse), tu devrais renoncer à t'occuper prématurément des affaires publiques. » — *Summa... pelle decorus* : litt. : « beau à la surface de la peau », c'est-à-dire : « n'ayant que de beaux dehors » : cf. Hor. : *Ep.*, 1, 16, 45 : « *Introrsus turpem, speciosum pelle decora* » ; *nequiquam* : « en vain », parce que Alcibiade ne saurait faire illusion aux esprits pénétrants (cf. 3, 20 et suiv.), et que sa vanité seule trouve son compte aux succès qu'il obtient. — *Ante diem* : nous dirions : « avant l'heure » (cf. *supra*, 5 : *ante pilos*). — *Blando caudam iactare popello* : la suite des idées appelle l'interprétation suivante : « de te faire valoir aux yeux d'une populace qui te caresse, qui te flatte ». *Caudam iactare* apparaît ainsi comme l'équivalent de *se iactare* (cf. Juv., 1, 62 : « *cum se iactaret amicae* »). Mais quelle est l'origine de la métaphore ? Elle est tirée, suivant le scoliaste, des chiens qui remuent la queue quand ils veulent flatter leur maître. Mais il ne s'agit pas de cela : si Alcibiade est réellement comparé à un chien, c'est à un chien qui fait le beau et, quand on le caresse, marque sa fierté par des mouvements de queue. *Iactare* signifierait alors : « agiter avec ostentation ». Mais on ne peut affirmer que cet emploi, quand il s'agissait du chien, fût conforme à l'usage. Faut-il songer plutôt au cheval ? On se l'est demandé. Mais il serait bien plus naturel de voir ici une

allusion au paon qui fait la roue, si d'ailleurs *pandere* n'était en pareil cas le terme consacré : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 25-26 : « *quia ueneat auro Rara auis et picta pandat spectacula cauda* ». Je crois pour ma part que Perse s'est souvenu de ces vers d'Horace, qu'il songe ici au paon, et que, mélangeant le sens propre de *iactare* et l'emploi figuré qu'on faisait de ce verbe dans des locutions telles que : *iactare genus et nomen*, il a donné, d'une manière insolite, à l'expression *iactare caudam* le sens de « faire valoir la beauté de sa queue ». — *Popello* : cf. Hor. : *Epist.*, 1, 7, 65.

16. *Anticyras melior*, etc. : litt. : « Mieux fait pour avaler des Anticyres ~~toutes~~ pures », c'est-à-dire : « toi dont la folie est telle que tu ferais bien, pour la guérir, d'absorber, pur, tout l'ellébore provenant des Anticyres. » Il y avait trois villes portant ce nom : une en Phocide, sur le golfe de Corinthe ; une autre en Locride, elle aussi sur le golfe de Corinthe ; une autre enfin près de l'embouchure du Sperchios, sur le golfe mœliaque. Ces trois villes étaient voisines des contrées où croissait la plante (Hélicon, Eta, Parnasse : cf. Plin. : *N. H.*, 25, 49). Mais peut-être faut-il entendre simplement : toutes les villes où vient l'ellébore (cf. Hor. : *A. P.*, 300 : « *Tribus Anticyris caput insanabile* », passage où il n'est pas sûr que *tribus* soit une allusion géographique). — *Melior sorbere* : cette constr. de *bonus* était, depuis Virgile, classique en poésie (*Buc.*, 5, 1-2 : « *boni... ambo Tu calamos inflare leues, ego dicere uersus* »).

17. *Quae tibi summa boni est* : litt. : « Quel est pour toi le point capital du bien » ; le subst. *summa*, *ae* est couramment employé dans des locutions comme : *summa rerum, belli, iudicii* ; mais Horace avait dit *summum boni* (*Sat.*, 2, 6, 76 : « *Quae sit natura boni, summumque quid eius* »).

Semper et adsiduo curata cuticula sole ?

Expecta, haut aliud respondeat haec anus. I nunc,

« Dinomaches ego sum » suffla, « sum candidus ». Esto, 20

Dum ne deterius sapiat pannucia Baucis,

Cum bene discincto cantauerit ocima uernae »,

NC 19. *i nunc* A² : *in hunc* P α (*hunc*, sans *in* Val.) : voy. *Introd.*, p. xxviii. La faute *in hunc* s'explique par une mauvaise coupure de *inunc*, transcrit d'abord sous la forme *in unc*, puis devenu, par une conjecture erronée, *in hunc* (cf. Havet ; *Crit. verb.*, p. 169, n° 673) ; on trouve, dans divers mss, les corrections malheureuses *et nunc*, *inquis*, *inquit* ; au commencement du vers, Marcile lisait : *En specta* (cf. 5, 134). — 21. *dum ne* P α : *dum non* Val. φ (voy. *Introd.*, p. xxxi) ; *pannuicia* p (corrigé de *pannucla* P) : *pannucea* α. — 22. *distincto* α (cf. 3, 31 ; corr. A²) ; *ocima* est la véritable orthographe : le mot *ocimum* n'est qu'une transcription de ὠκίμῳν : *ocyma* P α ; *ozima* φ.

17-18. *Vincta uixisse patella semper*, etc. : constr. : « (summa boni tibi est) uixisse patellā semper unctā et summa boni tibi est) cuticulā curatā adsiduo sole ? » c'est-à-dire : « Le souverain bien est-il pour toi de vivre en faisant toujours bonne chère, est-ce le soin que tu prends de ta peau en lui donnant sans cesse des bains de soleil ? » L'inf. *uixisse* et le subst. *cuticula* sont unis par la conjonction *et*, et sujets, l'un et l'autre, de *estne tibi summa boni* sous-ent. Il est vrai que *cuticula curata adsiduo sole* est l'équivalent de *curare cuticulam adsiduo sole*. — *Vixisse*, au pf., peut être à cause de l'analogie du tour *est summa boni* avec les verbes signifiant volonté (cf. 1, 42, et la note). La *patella* (cf. 3, 26), moins profonde que la *patina*, est ce que nous appelons un plat. *Vincta* s'applique logiquement aux mets contenus dans ce plat (cf. 3, 102). — *Cuticula* : ce diminutif indique l'attachement du voluptueux à sa précieuse personne et, en même temps, marque le dédain du philosophe pour tant de mollesse (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 5, 38 : « pelliculam curare iube »). — *Curare sole*, c'est proprement « traiter par le soleil », au sens médical de l'expression (cf. Celse, 1, *prooem.* : « ea quoque, quae uictu curat, medicina »). Ce que les Romains appelaient *apricatio*, c'est-à-dire l'habitude de se promener au soleil dans les thermes, le corps frotté d'huile (cf. *infra*, 33), était recommandé par l'hygiène, mais les voluptueux en abusaient (« *adsiduo... sole* »).

19. *Expecta* : nous disons : « Attends un peu. » — *Haut aliud respondeat haec anus* : « Cette vieille femme ne répondrait pas autre chose » ; ent. : « ce bien-être matériel, qui est pour toi le souverain

bien, c'est l'idéal du bas peuple. — *Haec anus* : « la vieille femme que voici » : Socrate et Alcibiade sont censés se promener sur l'Agora.

19-20. *I nunc... suffla* : tour très employé, presque toujours, comme ici, pour marquer une concession ironique (cf. Hor. : *Ep.*, 1, 6, 17-18 : « *I nunc*, argentum... suspice » ; 2, 2, 76 : « *I nunc* et uersus tecum meditare » ; Virg. : *En.*, 7, 425-426 : « *I nunc*, ingratum offer te, inrise, periclis ») ; *suffla*, employé absolument, comme φουσῶν l'est en grec ; c'est ici l'équivalent de *dic sufflatus* (ou *dic te sufflans*) : « Tu peux maintenant dire, tout bouffi d'orgueil », ou : « Tu peux maintenant te gonfler pour crier », etc.

20 *Dinomaches ego sum* : tour grec pour *Dinomaches ego sum filius* : « Je suis fils de Dinomaché ». C'était surtout par sa mère Dinomaché, une Alcméonide, qu'Alcibiade appartenait à la plus vieille noblesse athénienne (cf. Plat. : *Alc. I.*, p. 123 C). *Dinomaches ego sum* n'est donc qu'une manière de dire : « Je suis noble » (cf. 3, 28). — *Sum candidus* : « Je suis beau » (cf. 3, 110) : la beauté d'Alcibiade était célèbre.

20-22. *Esto, dum ne*, etc. : litt. : « Soit (c'est-à-dire : je veux bien que tu tiennes ce langage), pourvu que (tu m'accordes que) une Baucis en guenilles n'est pas moins sage que toi, lorsqu'elle a, de la bonne manière, crié ses herbes à un esclave domestique dont la ceinture est lâche. » Le sens général paraît clair : « Je veux bien que tu sois noble, que tu sois beau ; mais, de la sagesse, tu n'en as pas plus qu'une vieille marchande d'herbes : tu vantes tes dons extérieurs, elle vante

Vt nemo in sese temptat descendere, nemo,
Sed praecedenti spectatur mantica tergo !

Quaesieris : « Nostin Vettidi praedia ? » — « Cuius ? » — 25

NC. 23. *Vt nemo* α : t nemo P (tunc nemo p). — 24. *praecedenti* P α : *praecedentis* φ (par correction malheureuse de la mauvaise coupure *praecedentis pectatur*, qui est la leçon de P) — 25. *quaesieris* p A² : *quaesieri* P ; *quaesierit* α (mais n'y a-t-il pas correspondance entre *quaesieris* et « le At si unctus cesses » du vers 33 ? *nostin* p α : *nos* in P. — *uettidi* P : *uictidi* A ; *uettidi* B ; *uettidis* p ; *uettidi* φ sch. (cf., ailleurs, *Vec-tius*, *Vettius*, *Vetius* ; *Accius*, *Attius*, *Actius*, *Atius*, etc.)

sa marchandise. » Mais il subsiste, dans le détail, plus d'une obscurité : 1° *pannu-cia*, d'abord, est bien un équivalent populaire de *pannosa* (cf. Pétrone, 14, 7) ; mais, comme *pannosus* (cf. *infra*, 32 : *pannosam faecem*), le mot se prend parfois au figuré dans le sens de « rugueux, ridé » : on peut donc se demander s'il ne ferait pas ici avec *candidus* une antithèse directe ; mais il me semble que le nom de Baucis évoque suffisamment l'image d'une vieille femme, et que *pannu-cia*, pris au sens propre, s'oppose à *Dinomaches ego sum* : cette femme en guenilles appartient à la dernière classe de la population ; 2° d'autre part, l'adverbe *bene* porte-t-il sur *discincto* ou sur *cantare* ? Portant sur *discincto* (= *ualde*), il serait plat ; au contraire, *bene cantare* donne un sens très satisfaisant : dans une sorte de mélodie, la vieille femme chante bien haut les louanges de ses herbes (cf. *bene laudare* chez Ov. : *Am.*, 3, 8, 7) ; 3° enfin, *ocimum*, c'est proprement la plante appelée *basilic* : le mot est-il employé ici pour désigner toute herbe propre à servir de condiment ? ou bien Perse songe-t-il aux propriétés aphrodisiaques du *basilic* (cf. Pl. : *N. H.*, 20, 48) ? Si telle est son intention, *discincto* signifie « débauché » (cf. 3, 31) ; sinon le mot est, avec *uerna*, une sorte d'épithète de nature, qui rappelle les allures effrontées des esclaves nés dans la maison du maître (cf. Hor. : *Sat.* 2, 6, 66 : « uernasque procaces ») ? Je crois, pour ma part, qu'*ocima* n'est ici que l'espèce pour le genre (« des herbes »), *discinctus* étant un souvenir du *procox* d'Horace. (Casaubon, égaré dans la circonstance par son érudition, pense que *cantare ocima* signifie : « dire des injures », parce que, selon Pline (*N. H.*, 29, 7), les anciens, en plantant le *basilic*, prononçaient contre lui des paroles de malédiction, croyant qu'ainsi il viendrait mieux. *Cantare ocima*, c'est pour lui « dicere... ea

quae solent cantari cum ocima seruntur ». — *Dum ne* est l'expression classique pour dire : « pourvu que... ne... pas. » (Voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 211, b.)

23-24. Cessant de faire parler Socrate, le poète se récrie sur l'aveuglement des hommes, qui n'essaient pas de se connaître eux-mêmes et n'ont d'yeux que pour les vices d'autrui.

23. *Vt nemo... temptat* α. Comme personne n'essaie de, etc. » : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 8, 62 : « *Vt semper gaudes*, etc. » et Cic. : *Pro Mil.*, 24, 64 : « *Vi.. pro nihilo putauit !* » Pour la reprise « en cercle » de *nemo*, cf. 2, 68. — *In sese descendere* : c'est le français : « descendre en soi-même » : Perse paraphrase ici le célèbre γυνῶθι σεαυτόν cf. Plat. : *Alc. I*, p. 124, B).

24. *Sed praecedenti*, etc. : litt. : « Mais (comme, au contraire), la besace est regardée au dos qui marche devant nous », c'est-à-dire : « mais, en revanche, combien chacun est clairvoyant à l'égard d'autrui ! » L'apologue des deux besaces ou de la besace à deux poches est bien connu (Phèdre, 4, 10 : « Peras imposuit Iuppiter nobis duas : Propriis repletam uitibus post tergum dedit, Alienis ante pectus suspendit grauem ») : nous le retrouvons ici un peu modifié : chaque homme portant ses défauts derrière son dos, nous voyons les vices du prochain et non pas les nôtres.

L'expression *praecedenti... tergo* a pu être suggérée par Horace qui dit, parlant, il est vrai, du propre dos de chacun : « *Respicere ignoto discet pendentia Tergo* » (*Sat.*, 2, 3, 299). C'est, je pense, un datif d'intérêt plutôt qu'un ablatif de la question *ubi*.

25. *Quaesieris* : subj. concessif : « Supposons que tu aies demandé » ; à ce verbe devrait répondre, après l'interrogation *cuius*, un *ait* ou un *inquit* (cf. 1, 40 et la note), qui est sous-entendu. — La suite des idées semble, au premier abord,

« *Diues arat Curibus quantum non miluus errat.* » —
 « *Hunc ais, hunc dis iratis genioque sinistro,*
Qui, quandoque iugum pertusa ad compita figit,

NC. 26. *miluus* P α : *millius* Val. ; *mulus* Paris. 7647 et 17903 (deux *florilèges* : cf. *Introd.*, p. xxxiii). — *errat* P A² ; *erat* α ; *oberrat* p. Val. (voy. *Introd.*, p. xxxi) ; *oberret* φ.

exiger que l'homme si prompt à railler l'avarice de Vettidius soit le même dont les mœurs efféminées sont flétries ensuite : « *Caedimus, inque uicem praebeamus crura sagittis* », dit le vers 42. Or, le petit dialogue qui remplit les vers 25 à 32 est distribué de telle sorte que le portrait de Vettidius est dans la bouche du second personnage, de celui qui, à la question *Nostin Vettidi praedia*, a répondu *cuius* ? Il faut donc : 1^o ou bien adopter la leçon *quaesierit*, 3^e personne sans sujet déterminé, soit en invoquant l'analogie avec *inquit* ou *ait*, soit en tirant *aliquis* de « *nemo... temptat* » ; mais voy. NC. — 2^o ou bien donner *hunc ais*, sous forme de question, au 2^e personnage, et *hunc dis iratis* etc., au 1^{er} (« ... *errat* » — « *Hunc ais* ? » — « *Hunc dis*, etc. »), ce qui détruit le mouvement vif et naturel « *Hunc, ais, hunc...* » ; — 3^o ou bien supposer que *quaesieris* a simplement la valeur de *quaerat aliquis*, tandis que, au vers 33, *cesses* s'adresse directement au personnage qui a parlé en dernier lieu : ce serait bien gauche ; — 4^o ou enfin, et c'est à mes yeux la solution la plus satisfaisante, admettre que le personnage qui a livré, non sans intention peut-être, le nom de Vettidius à la verve d'un médisant, est puni d'avoir écouté avec complaisance la satire des vices d'autrui. — *Nostin*, cf., 1, 2 : (*Min*), 22 (*tun*) ; 3, 7 (*itan*) 8 (*nemon*) ; 5, 168 (*censen*). — *Cuius* : « duquel ? » c'est-à-dire : « de quel Vettidius ? J'en connais plusieurs ».

26. *Diues arat* : « riche, il laboure, etc. » c'est-à-dire : « cet homme riche qui fait labourer, etc. » — *Curibus* : à Cures, ville de la Sabine, patrie de Numa. Perse veut-il laisser entendre que ce richard prétend vivre comme les vieux Sabins, mais n'arrive, en réalité, qu'à la caricature des mœurs d'autrefois ? — *Quantum non miluus errat* : « une étendue qu'un milan n'arrive point à parcourir », c'est-à-dire : « un domaine dont l'étendue fatiguerait le

vol d'un milan. » L'expression : *quantum milui uolant* était, nous dit le scoliaste, proverbiale. Perse force encore l'hyperbole en ajoutant *non* : le tour *quantum... errat* est d'ailleurs calqué sur *quantum uolant*, mais *errare* a ici le même sens que dans les expressions *litora errata* (Virg. : *En.*, 3, 690) et *terrae erratae* (Ov. : *Fast.*, 4, 573). Il faut scander *miluus*, par diérèse, comme chez Hor. (*Epist.*, 1, 16, 51) : « (me)uit opertum *miluus* hamum », et *Epod.*, 16, 32 : « *Adulteretur et columba miluo* ».

27. *Hunc ais, hunc*, etc. : « C'est de celui-là que tu parles, de celui qui, etc. » ; *hunc dis iratis genioque sinistro* : emploi hardi de l'abl. de qualité au lieu de : « *hunc natum dis*, etc. » ou de : « *hunc habentem deos iratos* ». « *Dis inimice senex* », avait dit Horace en parlant d'un avare (*Sat.*, 2, 3, 123). — *Genioque sinistro* : c'était le génie de chaque homme qui déterminait l'heure de la naissance et par conséquent, l'horoscope, heureux ou malheureux : cf. 6, 18 et suiv., et Horace (*Epist.*, 2, 2, 187) : « *Genius, natale comes qui temperat astrum*. » (D'autres entendent que Vettidius a son Génie contre lui, parce qu'il ne se donne jamais de bon temps : on connaît la locution *indulgere genio* ; mais, comme nous lisons dans la *Sat.* 6, 18-19 : « *geminis, horoscope, uaro producis genio* », je crois qu'il faut s'en tenir à la précédente interprétation).

28. *Quandoque iugum... ad compita figit* : « toutes les fois qu'il suspend le joug aux chapelles des carrefours », c'est-à-dire : « chaque fois qu'il célèbre les *compitalia*. Cette fête en l'honneur des Lares des carrefours (*Lares compitales*) tombait, à l'époque républicaine, peu de temps après les Saturnales, c'est-à-dire dans les premiers jours de janvier, à une date qu'on annonçait d'année en année Auguste, qui associa les *compitalia* au culte de son génie, les fixa au 1^{er} mai et au 1^{er} août ; mais les calendriers de la fin de l'empire les ins-

Seriolae ueterem metuens deradere limum,

Ingemit : « Hoc bene sit », tunicatum cum sale mordens/ 30

Caepae, et farrata pueris plaudentibus olla

NC. 29. *ueterem* P : *ueteris* α Val. (correction, sans doute, faite d'après Horace : *Sat.*, 2, 4, 80, et correction malheureuse, *ueterem... limum* étant à la fois plus élégant et plus pittoresque). 30. *mordens* p α : *mordes* P (cf. 3, 94 la faute inverse : *pallens* au lieu de *palles*). — 31. *farrata... olla* P A² : *farirata... ollam* α ; *farratam... ollam* Val (la leçon *olla* peut provenir d'une transcription incomplète de *ollā*, mais, en revanche, *ollam* peut être la correction d'un réviseur qui n'aura pas compris l'abl. : voy. ci-dessous).

crivent à la date des 3, 4 et 5 janvier. — *Iugum ad compitalia figit* fait sans doute allusion à un rite mal connu : « In his (sc. compitis), dit le scoliaste, *fracta iuga* ab agricolis ponuntur uelut emeriti et elaborati operis indicium » (et, de fait, l'époque primitive des *Compitalia* coïncidait avec la suspension des travaux rustiques). Sans doute l'expression pourrait indiquer seulement d'une manière figurée que le travail s'arrête en l'honneur des *Lares compitales* (cf. Tib., 2, 1, 5 et suiv. : « Luce sacra, requiescat humus, requiescat arator, Et graue suspensio uomere cesset opus. Soluite uincla iugis ») : mais *figere* est bien le verbe usité d'ordinaire pour indiquer la consécration d'un objet (Hor. : *Epist.*, 1, 1, 5 : « Armis Herculis ad postem fixis » ; cf. Virg. : *En.*, 1, 248). — *Compita* est ici l'équivalent de *aedicula Larum compitalium in compito exstructa* : le mot se trouve en ce sens chez Pline (*N. H.*, 3, 66 : « *Compita Larum CCLXV* »), dans les inscriptions (v. Gruter, 107, 1 ; Fabretti, 232, 610) et chez Festus (s. u. *pilae et effigies*, p. 239 Müller, 273 Lindsay). Ces chapelles étaient ouvertes sur leurs quatre côtés, d'où l'épithète de *pertusa*, litt. : « perforées » : « *Compita*, dit le scoliaste, sunt loca in quadriuiis quasi turres, ubi sacrificia, finita agricultura, rustici celebrabant. Merito *pertusa*, quia per omnes quattuor partes pateant. » — *Quandoque* = *quandocumque*, comme chez Horace (*Od.*, 4, 2, 34 et A. P., 359).

29. *Seriolae ueterem*, etc. : « craignant de racler la vieille couche de poussière d'une seriole » : notre avare qui est riche, a une cave bien garnie de vin vieux, mais il ne veut pas y toucher. *Metuens* a ici la même valeur, à peu près, que *nolens* (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 5, 65 : « *Filia Nasicae, metuentis reddere soldum* ») ; mais le mot est ici particulièrement plaisant : l'avare se fait un scrupule de toucher à cette

poussière vénérable. — *Seriola* est un diminutif de *seria* (voy. 2, 11). — *Veterem limum* indique le long séjour que le vase a fait dans le cellier : la poussière l'a recouvert d'une sorte d'enduit (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 4, 80 : « *Sine grauis ueteri creterae limus adhaesit* »).

30. *Ingemit* : « *Hoc*, etc. : « *Al dit en gémissant : Puissé-je en avoir du profit !* » Perse se rappelle ici la formule traditionnelle des buveurs : « *Bene uos. bene nos, etc.* » (Plaute : *Stichus*, 708) ou « *Bene mihi, bene uobis* », etc. (Pl. : *Pers.*, 773). Ce vœu, que les buveurs lancent joyeusement, notre avare le prononce en soupirant (*ingemit*). Pourquoi ? Parce que ce misérable que soit son repas, il le trouve encore trop somptueux ? ou bien, parce qu'il regrette, malgré tout, ce bon vin dont il se prive ? Les deux interprétations sont moralement vraisemblables. *Hoc* est à l'abl. : cf. Pl., *Cas.*, 255 : « *Vbi illi bene sit ligno, aqua calida, etc.* » Hor. : *Sat.*, 2, 2, 120 : « *bene erat non piscibus... sed pullo* ».

30-31. *Tunicatum... caepe* : « un oignon dans sa tunique », c'est-à-dire : dans son enveloppe : l'avare ne l'épluche pas, sans doute pour ne rien laisser perdre. L'emploi de *tunica* pour *siliqua* se rencontre chez Pline (*N. H.*, 22, 93) ; mais l'épithète de *tunicatum* est appliquée d'ordinaire au menu peuple (Hor. : *Epist.*, 1, 7, 65 : « *tunicato... popello* ») ; elle est transportée ici, d'une manière plaisante, à un aliment des plus démocratiques. — *Cum sale* : « avec du sel » : c'est le seul assaisonnement qu'il se permette : cf. Pl. : *Rud.*, 937 : « *cum aceto pransurust Et sale, sine bono pulmento* ».

31. *Farrata pueris plaudentibus olla* : litt. : « pendant que ses esclaves éclatent en applaudissements provoqués par une marmite de farine » : *farratā ollā* est un ablatif de cause (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 95 :

Pannosam faccem morientis sorbet aceti ? »
 At si unctus cesses et figas in cute solem,
 Est prope te ignotus, cubito qui tangat et acre

NC. 33. At P A² : A α (faute sous laquelle on pourrait soupçonner la leçon *aut* : cf. 3, 16) ; *ac* ou *et* φ : mais le vers 42 nous oblige à admettre une opposition entre les deux groupes de vers 25-32 et 33-41) — *figas* P : *frigas* α (voy. *Introd.*, p. xxiv) ; *fricas* p A² φ (erreur grossière de copistes et de réviseurs qui ne connaissaient pas le verbe *frigere*). — 34. *tangat* P A² ; *tangit* α ; p a ajouté *te con* au-dessus de *tangat*.

« cum *Pausiaca* torpes, insane, *tabella* ». Le mot *farrata*, dont nous avons ici le premier exemple, indique que la marmite est pleine d'une bouillie faite de farine de blé : en toute autre maison, c'était le mets journalier des esclaves ; mais, pour ceux de l'avare, c'est le régal des jours de fête ; ils éclatent en applaudissements, peut-être ironiques, avec la liberté que la tradition leur assurait aux *Compitalia* comme aux Saturnales (cf. Denys d'Hal., 4, 14), coutume dont l'existence fournit un argument en faveur de la leçon *farratam plaudentibus ollam* (voy. NC.) : « frappant sur la marmite pleine de bouillie » (ce dernier texte pourrait signifier aussi « accueillant par des applaudissements la marmite, etc. » : cf. Stace : *Silv.*, 5, 3, 140 : « Nec fratrem caestu uirides plausere Therapnae. »)

32. *Pannosam faccem*, etc. : « Il avale la lie ridée d'un vinaigre expirant. » Cet homme, dont le cellier est bien garni, boit un vieux fond de bouteille où le vin, qui achève de s'éventer, n'est plus que de la lie. — *Pannosam* : pour le sens du mot, cf. *supra*, 21, la note sur *pannucia* : la lie est comparée à une peau ridée ; nous disons, nous, que le vin est couvert de « peaux ». — *Morientis* : il est presque entièrement évaporé. — *Aceti*, au sens de « vin éventé », comme chez Horace (*Sat.*, 2, 3, 117) : « acre Potet acetum ».

33. *At si unctus*, etc. : il s'agit de l'*apricatio* (cf. *supra*, v. 18) : le voluptueux s'est baigné ; il s'est fait frotter d'huile, ce qu'indique *unctus* ; maintenant il s'attarde longuement (*cesses*) au soleil (cf. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 183 : « cessare et ludere et ungi »). — *Figas in cute solem* remplace la métaphore courante *bibere* ou *combibere solem* (cf. Juv., 11, 203 et Mart., 10, 12, 7) : les rayons du soleil étaient comparés à des traits, à des flèches : or, on disait *figere tela in aliqua re* (Sén. : *De uit. beat.*, 27, 3 : « Quaerite aliquam... materiam in

qua tela vestra figantur »). Perse, d'une manière plaisante, montre son personnage enfonçant lui-même les rayons dans sa peau. Les subj. *cesses* et *figas* sont des subj. de la répétition, si étant à peu près l'équivalent de *quoties*.

34. *Est prope te ignotus* s'explique par ce fait que la scène se passe dans des thermes publics. — *Cubito qui tangat* = « qui te cubito tangat » : le geste était familier à ceux qui voulaient attirer l'attention de quelqu'un avant de lui adresser la parole (Hor. : *Sat.*, 2, 5, 42 : « Nonne uides ? » aliquis *cubi o stantem prope tangens* inquiet »).

34-35. *Acre despuat* : l'expression a-t-elle son sens propre et faut-il entendre que l'inconnu crache en signe de dégoût et comme s'il avait devant lui un objet de sinistre augure (cf. Théophr. : *Caract.*, 16 (à la fin) : « μάλιστα τὸν ἰδὼν ἢ ἐπὶ ληπτὸν, φρεσὶς εἰς <τὸν> κόλπον πύσαι » ; et, sur les propriétés magiques attribuées à la salive, voy. *supra*, 2, 33) ? Il me semble que *acre*, qui a ici la valeur de *acriter* (cf. 1, 90 et 3, 110), s'explique mieux si l'on donne à *despuat* un sens figuré : « il exhale un âpre dégoût », ou, peut-être, en entendant « *te despuat* » et en donnant à *despuere* la valeur de *respuere* (comme a fait Catulle, qui dit (50, 19) : *precesque nostras, Oramus, caue despuas*), « il te repousse avec un violent dégoût », c'est-à-dire : « il t'adresse des paroles violentes d'aversion et de dégoût » : en effet, si le portrait de Vettidius était sans bienveillance, il demeurerait amusant, tandis que l'inconnu est un censeur rude, dont le langage a une couleur cynique prononcée. (Avant Jahn, les éditeurs lisaient généralement (cf. NC.) : « *despuat in mores*, penemque arcanaque lumbi... *pandere uulvas* : « Tunc cum, etc. » et ils expliquaient comme s'il y avait eu : « *despuat in mores et dicat te...* *pandere*, etc. », c'est-à-dire : « il se déchaîne contre tes

Despuat : « Hi mores, penemque arcanaque lumbi
 Runcantem populo marcentis pandere uuluas ?
 Tunc cum maxillis balanatum gausape pectas,
 Inguinibus quare detonsus gurgulio extat ?
 Quinque palaestritae licet haec plantaria uellant.

NC. 35. *hi mores* Pa ; *hi o mores* p : *in mores* q (voy. *Introd.*, p. xxxi). — 37. *tunc* P α : *tu* Val. ; *pectes* (au lieu de *pectas*, Priscien. — 38. *deconsus* α (corr. A²). — 39. *palestra* (au lieu de *palestritae*) et *plantari* (au lieu de *plantaria*) α (corr. A²).

mœurs et te reproche de te prostituer :
 « Alors, dit-il, que, etc. »

35-36. *Hi mores penemque*, etc. : ent. : « les belles mœurs, de s'épiler ainsi pour se prostituer ! » (litt. : « des mœurs telles, des mœurs pareilles (à savoir), etc. », sur un ton d'interrogation indignée). Il est tout à fait inutile de détacher *hi mores*, comme s'il y avait *o mores*, en faisant de *pandere* un infinitif exclamatif genre de tournure ordinairement introduit par la particule interrogative *ne* (Tér. : *Andr.*, 253) ou par une première exclamation précédée de *o* (Cic. : *Verr.*, 2, 5, 38. 100). — *Penemque*, etc. : le personnage interpellé, entièrement nu pour son bain de soleil, laisse voir qu'il est épilé dans les parties les plus intimes de son corps. Son voisin tire de là, touchant ses mœurs, les plus fâcheuses conclusions. — Le verbe *runcari* signifie proprement « sarcler » ou « faucher » ; il est, ici, appliqué à l'épilation. — *Arcana lumbi* : « les secrets de la région lombaire » : expression d'une emphase amusante (cf. *arcana fatorum* chez Ov. : *Mét.*, 2, 639), pour dire *puenda*. — *Populo... pandere* : « ouvrir au public ouvrir à tout venant », c'est-à-dire : « prostituer ». — *Marcentis*. : *uuluas* : la traduction « appas flétris » adoucit beaucoup la brutalité de l'expression ; *uuluas* est mis ici pour *podex* : « *Vulva* de culo pathici qui muliebria patitur » (Némethy). — *Marcentis* : flétris par la débauche, et aussi parce que le mignon n'est plus dans la première fleur de son âge.

37-38. *Tunc cum*, etc. Le scoliaste paraphrase bien les deux vers : « Cum pexa barba delecteris, quam in maxillis tuis uelut gausape habeas unguentatam et defricatam balano, cur pubem uulsam habeas ? » La traduction littérale en serait : « Alors que tu peignes sur tes mâchoires une laine poilue parfumée au benjoin,

pourquoi les aînes laissent-elles apparaître un membre viril épilé ? » Les jeunes élégants de l'époque portaient la barbe jusqu'à leur vingt-deuxième année environ, comme à la fin de l'époque républicaine ; ils en prenaient grand soin (cf. Cic. : *Pro Caelio*, 14, 33 ; Ov. : *A. A.*, 1, 518 et *gausape* n'est ici qu'une métaphore plaisante et dédaigneuse pour dire *barba* : le mot, qu'on trouve aussi sous les formes *gausapum*, *gausapa*, *gausapes*, désignait proprement une étoffe de laine d'un tissu particulier, ayant d'un côté de longs poils, et qui servait à faire des nappes, des serviettes, des couvertures de lit et certains vêtements. Il n'y a pas lieu, je pense, de supposer, avec certains interprètes, qu'il est ici question d'une perruque, encore moins d'admettre, avec Casaubon, qu'il s'agit de la chevelure, *maxillis* signifiant alors « avec un peigne », par imitation du grec *μαξίς ὀδοντωτός* : *maxillis* = *mento genisque*, comme chez Martial (8, 47) : « *Pars maxillarum tonsa est tibi*, etc. » — *Balanus* (cf. Hor. : *Od.* 3, 29, 4 ; Plin. : *N. H.*, 13, 8) ou *myrobalanum*, c'est la noix de ben, fruit de l'*Hyperanthera Moringa* Vahl., arbrisseau de la Thébaïde et de l'Arabie (voy. Plin. : *N. H.*, 12, 100) ; on en tirait une huile qui servait à parfumer les cheveux et la barbe ; *balanatus*, dont on ne cite pas d'autre exemple, est formé comme *farratus* (*supra*, 31). — *Pectas* : subj. de la répétition (cf. *supra*, 33). — Le sens du mot *gurgulio* n'est pas douteux ; mais l'emploi que nous avons ici venait-il d'une comparaison du membre viril avec le larynx (« *gurgulionem nunc penem* dit, cum proprie in *guttura* sit *gurgulio* », dit le scoliaste), de même que chez Cicéron (*Pro Caelio*, 19, 44) « *utium uentris et gurgitis* » est mis pour « *uit. uentr. penisque* » ? ou bien, comme *gurgulio* et *carculio* ne sont que deux ortho-

Elixasque nates labefactent forcipe adunca, 40
Non tamen ista felix ullo mansuescit aratro. »

Caedimus inque uicem praebemus crura sagittis.
Viuitur hoc pacto, sic nouimus. Ilia subter
Caecum uulnus habes, sed lato balteus auro
Praetegit. Vt mauis, da uerba et decipe neruoſ, 45
Si potes. « Egregium cum me uicinia dicat,

NC. 40. *elixasque* p α : *fluxasque* P (erreur d'un copiste qui ne connaissait pas le mot); *forcipe* P : *forfice* α (voy. *Introd.*, xxiv). — 41. *felix* P : *filix* p α ; *filex* A² φ. — 43. *uouimus* au lieu de *nouimus* Guyet (i. e. sic placet uiuere). — 45. *balteus* P A² : *alta reus* α. — 45. *praetegit* P α : *protegit* φ (cf. *Introd.*, p. xxxi). — 46. *potes* P A² : *potest* α. — *dicat* P A² : *dicta* α (même faute, 3, 78).

graphes d'un même mot, avons-nous affaire à une de ces nombreuses métaphores qui assimilaient le membre viril à un animal, ici à un charrançon (nous dirions : « ta petite bête »), ailleurs à un ver (*uermiculus*) etc. (cf. *turtur*, *natrix*, *anguis sira*, *struthes* ; et, en grec, ὄρεῖλος) ? Les textes manquent pour trancher la question. — Pour le tour *tunc cum*, cf. 1, 9.

39. « Bien que cinq masseurs travaillent à arracher cette végétation. » Pour le sens de *palaestritae*, cf. Pétrone, 21, 4 : « Intrauerunt palaestritae complures et nos legitimo oleo refecerunt. » (Cf. aussi Mart., 3, 58, 25) ; *quinque* est, bien entendu, une hyperbole. — *Plantaria* (plur. neutre de l'adj. *plantaris*, e) désigne proprement de jeunes plants, des boutures (cf. Virg. : *Géorg.*, 2, 27) ; cette métaphore agricole continue *runcantem* (v. 36) et prépare « non... ista felix ullo mansuescit aratro ».

40. *Elixasque*, etc. : « et ébranlent avec des pinces crochues tes fesses trempées d'eau chaude » L'épilation était précédée d'un lavage à l'eau chaude de la partie à épiler. — *Labefactent* : comme s'il s'agissait des mauvaises herbes qu'on arrache en travaillant le sol (cf. Virg. : *Géorg.*, 2, 264 : « Et labefacta mouens robustus iugera fossor »). — *Forceps* était peut-être le mot propre pour indiquer les pinces à épiler, aussi bien que les pinces des dentistes (cf. Lucil., 401-403 Marx).

41. *Non tamen ista felix*, etc. : « malgré tout, aucun labour ne peut améliorer cette fougère », c'est-à-dire : « on a beau l'épiler, les poils-repoussent toujours ». *Felix* (on trouve les trois formes *felix*, *filix*, *filex*) a ici le sens de « terre couverte de fou-

gère » (nous disons, par une figure analogue : « une vigne », pour « un terrain planté de vigne »). — *Mansuescit* comme chez Virg. (*Géorg.* : 2, 239 : « Frugibus infelix (sc. salsa tellus), ea nec mansuescit arando »).

42. Ce vers est comme la moralité du petit apologue que forme le morceau précédent (v. 25-41) : l'homme qui se plaisait à voir prendre pour cible l'avarice de Vettidius a fourni, à son tour, une cible aux traits acérés d'un inconnu. — *Caedimus* : litt. : « nous portons des coups ». — *Praebemus crura* : l'expression s'explique sans doute parce que les archers visaient volontiers les jambes, moins protégées que le reste du corps. Horace avait dit simplement (*Epist.*, 2, 2, 97) : « *Caedimur et totidem plagis consumimus hostem*. »

43. *Viuitur hoc pacto, sic nouimus* : « Telle est la manière dont on vit, voilà la leçon de l'expérience (litt. : ainsi l'apprenons-nous. » Ceci se rapporte à ce qui précède (pour l'emploi de *sic* en pareil cas, cf. 1, 93) : le développement qui vient n'a pas besoin d'être annoncé, puisqu'il continue la métaphore *praebemus crura sagittis*.

43-46. *Ilia subter caecum uulnus habes* (*Habes subter ilia caecum uulnus*), *sed lato balteus*, etc. Le sens général est le suivant : « Il peut arriver qu'un archer, atteint d'une flèche au bas du flanc, réussisse à dissimuler sa blessure sous le large ceinturon doré qui soutient son carquois : mais, si bonne contenance qu'il fasse, il lui est difficile de tromper son corps, dont la vigueur est atteinte. » Entendez que tout homme porte au dedans de lui quelque

Non credam ? » Viso si palles, inprobe, nummo,
Si facis in penem quidquid tibi uenit, amarum
Si puteal multa cautus uibice flagellas,

NC. 48 *amarum* P α et presque tous les mss : *auarum* Ottoburanus (cf. *Introd.*, p. xxxii) ; *amorum* Jean de Salisbury (*Pol.*, 3, 5) ; Guyet lisait ainsi le vers : « Si facis in peni (in uoluptatibus Veneris) quicquid t. u. *amatum* (quicquid libido tibi suaserit) » : la conjecture est particulièrement malheureuse, puisqu'elle fait disparaître la pittoresque expression : in penem quidquid uenit.

plaie morale et que, même s'il réussit à la dissimuler, son âme n'en est pas moins malade. — *Caecum uulnus* : « une blessure cachée », comme chez Lucrèce (4, 1112) : « Neque... tabescunt uolnere caeco » ; *balteus* désigne ici comme chez Virg. (*En.*, 5, 312-313) le ceinturon auquel était suspendu le carquois («... lato quam (i. e. pharetram) circumplectitur auro *Balteus*»). — *Lato... auro* : « par sa large bande dorée ». — *Praetegit* : « fait comme un voile sur... ». — *Vt mauis* : « comme tu le préfères, selon ta préférence », c'est-à-dire : en somme « si tu veux » (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 4, 21 : « ut mauis, imitare »). — *Da uerba* : « donne le change » (cf. 3, 19 : « Cui uerba ? » et la note). — *Decipe neruos* : « trompe tes forces physiques » (cf. 2, 41 : « Postis opem neruis ») : le blessé, qu'il le veuille ou non, est atteint dans sa vigueur, comme le vicieux, qu'il avoue son vice ou le dissimule, est atteint dans sa santé morale. Je ne crois pas que la suite des idées, pas plus d'ailleurs que le sens ordinaire de *nerui*, permette d'entendre, comme on le fait quelquefois : « Trompe, si tu peux, tes nerfs, qui te font sentir la souffrance de ta blessure, autrement dit ta conscience, qui te reproche ton vice. » Perse veut dire que, en pareille matière, l'apparence n'est rien et que, à s'en contenter, on est sa propre dupe, puisqu'on ne travaille pas à se guérir.

46-47. *Egregium cum*, etc. : le poète suppose qu'un interlocuteur anonyme lui fait une objection : « Il peut arriver que l'opinion nous accorde une haute valeur ; devons-nous donc lui refuser tout crédit ? » — *Vicinia* : « le voisinage », c'est-à-dire : « mes voisins, ceux qui m'entourent » (cf. Hor. : *Sat.*, 2 5, 106 : « funus Egregie factum laudet uicinia »).

47-50. Perse répond : « Si l'on est avare, luxurieux, cupide, c'est bien en vain qu'on se paie des éloges de la foule. » — *Viso si palles... nummo* : « si la vue d'un écu

te fait pâlir d'émotion », c'est-à-dire : « si tu es avare » (cf. 3, 109-111 : « *Visa est si forte pecunia... cor tibi rite salit ?* ») — *Inprobe* : « méchant » (au sens de vicieux) : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 104. — *Si facis in penem quidquid tibi uenit* : const. : *Si facis quidquid uenit tibi in penem*, c'est-à-dire : « si tu cèdes à toutes tes fantaisies amoureuses ». L'expression in penem uenit est calquée sur les locutions courantes : *quidquid in mentem uenit*, *in buccam uenit*.

48-49. *Amarum si puteal*, etc. : « Si adroitement tu cingles de force meurtrissures l'âpre puteal » : périphrase étrange pour dire : « si tu te livres à l'usure ». On connaît les locutions *opes flagellare* (Mart., 5, 13, 6), *annonam flagellare* (Pl. : *N. H.*, 33, 164) « détenir des richesses, accaparer l'annone », que nous pourrions rendre par les expressions : « être le fléau des richesses, être le fléau de l'annone » de même que notre locution « être un bourreau d'argent » répond à *pecuniam uexare* (Sall. : *Cat.*, 20, 12). Perse a donc pu trouver sans effort la métaphore *usuras flagellare*, dans le sens d'accaparer, pour ainsi dire, les prêts usuraires : d'autant plus que la langue des juriconsultes usait de la locution *infligere alicui usuras* (Paul : *Dig.*, 22, 1, 11 ; Jul. : *Dig.*, 3, 5 30). Puis, se rappelant que les banquiers et les usuriers exerçaient leur industrie près du puteal de Libon, il a substitué, par une métonymie audacieuse, *puteal* à *usuras* ; et, comme le *puteal*, qui était un mur circulaire (cf. 2, 27) pouvait réellement recevoir des coups, il a rendu au verbe *flagellare* toute sa valeur première par le complément *multa uibice*, dont il l'accompagne : *uibices* ou *uiuices*, c'était, dans la langue des comiques, les sries que le fouet et les verges laissent sur le corps ; l'usurier est si avide que le *puteal* garde, en quelque sorte, la trace de la violence de ses coups. — *Cautus* est quand il s'agit de l'usure, une épithète consacrée (Hor. : *Epist.*, 2, 1, 105 : « *Cau-*

Nequiquam populo bibulas donaueris aures.

50

Respue quod non es, tollat sua munera cerdo ;

Tecum habita : noris quam sit tibi curta supellex.

NG. 51. *Respue* P : *respuat* α (voy. *Introd.*, p. xxvii) ; *es* A² φ : *est* P α (voy. *Introd.*, p. xxix) ; *umera* (au lieu de *munera*) α (corr. A²). — 52. *noris* P : *ut noris* α (et, dans P, ut a été ajouté postérieurement) ; *et noris* φ (voy. *Introd.*, p. xxv.)

tos nominibus rectis expendere nummos »). — L'épithète *amarum* au sens d'âpre, convient parfaitement à *puteal*, équivalent de *usuras*. La plupart des éditeurs mettent la virgule après *amarum* et entendent *penem amarum* = *penem irritabilem* (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 2, 71 : « Mea (c'est le membre viril qui parle) cum conferbuit ira »). Mais, malgré des textes comme « *amariorem enim me senectus facit : stomachor omnia* » (Cic. : *Ad Att.*, 14, 21, 3), « *Amarum nos... dicimus, nec minus stomachosum... asperum, quae omnia irarum differentiae sunt* » (Sén. : *De ira*, 1, 4, 2), cela me semble moins satisfaisant ; et il n'y a pas lieu d'invoquer l'anaphore *si... si...* ainsi obtenue, puisque la disposition *si... amarum si...* est exactement celle que nous avons trouvée 2, 37-38 : *Hunc... puellae Hunc...*

50. Entendez qu'il sera vain, en pareil cas, d'avoir prêté une oreille complaisante aux éloges de la foule, puisque cela n'améliorera point la maladie morale dont on souffre. *Donare* est employé à dessein, comme plus fort que *praebere*. — *Bibulas... aures* : « des oreilles qui boivent (l'éloge) » : *bibulus* se dit proprement d'un corps spongieux *bibulus lapis*, *bibula harena*, *bib. fauilla*, chez Virg. : *Géorg.*, 1, 114 ; 2, 348 ; *En.*, 6, 227 ; *bibulae lanae*, chez Ov. : *Mét.*, 6, 9).

51. *Respue quod non es* : « Rejette ce que tu n'es point » ; cela veut-il dire : « Dédaigne les louanges du peuple, parce que

ce n'est pas toi, véritablement, qu'il loue, mais tes avantages extérieurs (noblesse, richesse, etc.) » ? ou bien : « Repousse des éloges que tu ne mérites point » (n'ayant pas la haute valeur qu'on t'attribue : cf. *supra*, 46 : « *Egregium cum me uicinia dicat* ») ? La première interprétation se lie mieux avec le sens du vers suivant. — *Tollat*, etc. : « Que le savetier remporte (c'est-à-dire : garde pour lui) ses présents. » *Cerdo*, nom propre grec qui, à Athènes, était porté par des artisans (Euphron 3, p. 322 dans les *Comic. att.* de Kock ; Hérondas : *Mimiamb.*, 6, 7) et des esclaves (Dém. : *Contr. Nicostr.*, 19) et qui était devenu, semble-t-il, pour les Romains cultivés, une sorte de désignation symbolique du menu peuple (Juv., 4, 153 : « *Perrit postquam cerdonibus esset timendus* ») ; nous employons le mot « savetier » avec la même nuance de dédain (cf. d'ailleurs Martial (3, 59, 1) : « *Sutor Cerdo* » et aussi 3, 16, 1 ; 3, 99, 1).

52. « Habite en toi-même : tu sauras combien ton mobilier est mesquin. » Par cette courte allégorie, Perse invite l'homme à rentrer en lui-même (cf. *supra*, 23) et à faire pour ainsi dire l'inventaire de ce qui lui appartient véritablement, c'est-à-dire de ses qualités morales : il trouvera peu de choses. *Noris* est un fut. ant. à sens de fut. simple, de même que *noui* est un pf. à sens de prés Pour le tour *habita : noris*, cf. 2, 22 : *dic... : clamet*.

SATIRE V

Perse, s'adressant à Cornutus, rappelle que les poètes tragiques ou épiques ont l'habitude de souhaiter cent voix, cent bouches et cent langues (1-4). Le philosophe, l'interrompant, lui demande ce que signifie ce début pompeux : un pareil style peut être de mise, en effet, dans la tragédie, mais il faut, dans la satire, plus de simplicité (5-18). Perse en convient ; seulement, le sujet qu'il veut chanter aujourd'hui exigerait la voix la plus puissante : car il va célébrer l'amitié qui l'unit à son maître, amitié profonde dont Cornutus, habile à ausculter les consciences, connaît bien la sincérité (19-29). Et quelles raisons le poète n'a-t-il pas d'aimer le philosophe qui a dirigé vers le bien son adolescence encore incertaine au carrefour de la vie ? Il évoque les longues journées qu'ils ont passées ensemble, les repas pris en commun à une table frugale. L'harmonie est si parfaite entre leurs âmes que celles-ci sont, à n'en point douter, nées sous le même astre (30-51). Les hommes se laissent emporter par des goûts différents ; mais tous, quand ils approchent du terme de leur existence, s'aperçoivent qu'ils ont vécu en vain. Cornutus, au contraire, bien éloigné de toute agitation stérile, consacre son temps à enseigner la doctrine du Portique (52-64). Cette doctrine, tous, enfants et vieillards, devraient venir l'étudier, sans remettre à demain ce qu'ils pourraient commencer aujourd'hui (64-72). Seule, en effet, la philosophie stoïcienne peut nous assurer la vraie liberté, sans laquelle il n'est point de véritable vie. Il est vrai que le premier esclave venu, fût-il fripon et menteur, se donne pour un homme libre, aussitôt qu'il a coiffé le bonnet d'affranchi : mais la vraie liberté n'est pas affaire de droit civil. L'homme libre, dit-on, est celui qui peut vivre à sa guise. Assurément ; mais ceux qui n'ont pas la sagesse ne savent pas vivre ; et, s'ils sont de condition servile, ce n'est point l'affranchissement dans les formes légales qui pourra leur donner cette science qu'ils n'ont pas, le préteur ne la possédant pas davantage (73-95). Or, la raison indique qu'on ne peut faire légitimement que les choses dont on est capable : pour être médecin ou pilote, il faut avoir appris l'art médical ou l'art de conduire une embarcation ; de même, pour dire : « Il m'est permis de conduire ma vie comme je l'entends », il faut avoir appris l'art de vivre (96-104). Si nous sommes affranchis des passions, si nous possédons la vertu, nous avons la liberté, non pas celle que donne le préteur, mais celle que reconnaît Jupiter lui-même ; si, au contraire, il demeure en nous la moindre parcelle du vieil homme, nous ne sommes pas capables d'une seule action libre, pas même de la plus insignifiante (104-123). A quoi bon nous vanter de n'être pas soumis à l'autorité légale d'un maître si nous portons au dedans de nous des tyrans impérieux (124-131) ? Et ces tyrans ne s'accordent pas entre eux : ne voit-on pas des hommes tirailés entre la cupidité, qui les pousse à chercher le gain au bout du

mondé, et l'amour du plaisir, qui leur conseille de vivre au jour le jour, sans se soucier du lendemain (132-156) ? Et nous ne devons pas croire que la chaîne est brisée si nous avons, dans ces luttes intérieures, remporté un succès ou deux : l'amant de la comédie, maltraité par sa maîtresse, est bien résolu à ne plus remettre les pieds chez elle ; mais il cédera au premier appel (157-175). La vraie liberté, c'est d'être maître de soi-même. Voyez cet homme que l'ambition traîne derrière elle : il se laisse éblouir par l'espérance qu'on parlera de lui plus tard ; mais le même homme se montrera tout à l'heure docile aux pratiques de la plus abjecte superstition ; et alors, il ne lui sera plus possible de se faire la moindre illusion sur la misère de son esclavage (176-188). Enseignons ces vérités, et laissons les centurions se moquer des philosophes (189-191).

Vatibus hic mos est, centum sibi poscere uoces,
Centum ora et linguas optare in carmina centum,
Fabula seu maesto ponatur hianda tragoedo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.

« Quorsum haec ? aut quantas robusti carminis offas 5

NC. Titre : V *Ad magistrum equitum Cornutum* P (faute étrange pour *Ad magistrum Cornutum*) ; — pas de titre dans A. — 2. *carmine* (au lieu de *carmina*) φ. — 4. *parthi* A² φ. *parti* P ; *parchi* α — 5. *carminis* P A² ; *carminur* A (*carminum roffas* B).

1 *Vatibus hic mos est* : cf. Hor. (*Sat.*, 1, 2, 86) : « *Regibus hic mos est* », et sur *Vatibus*, *Prol.*, 7 et 1, 34. — *Centum... uoces* : Homère (*Il.*, 2, 489) ne demandait que dix langues et dix bouches. Mais le nombre cent est déjà chez le poète épique Hostius, contemporain de César (voy. Macrobie : *Saturn.*, 6, 3, 6 : « Non si mihi linguae Centum atque ora sient totidem uocesque liquatae »), et c'est celui que Perse trouvait chez Virgile (*Georg.*, 2, 43-44 ; *En.*, 6, 625-626 : « Non, mihi si linguae centum sint oraque centum, Ferrea uox »).

2. *In carmina* : « pour leurs chants » (Contr. : « optare centum ora et centum linguas in carmina »).

3-4. *Fabula seu*, etc. : nous avons là deux périphrases pour dire : « que ces poètes composent des tragédies ou des épopées ». — *Ponatur* fait un jeu de mots : le mot *ponere* s'applique bien à la création littéraire cf. 1, 70 : *ponere lucum*, et la note) ; mais on l'emploie aussi, comme *appondere*, dans le sens de « servir sur la table » 1, 53 : « scis ponere sumen » : la pièce est servie, pour ainsi dire, au tragédien, dont le masque semble s'ouvrir pour la happer (*hiare*) ; *hiare*, en effet, c'est bien ici « déclamer en ouvrant la

bouche » (cf. Prop. : 2, 31, 6 : « *carmen hiare* »), mais, en même temps, le mot sert à peindre le masque tragique dont la bouche était très ouverte ; et comme l'expression de ce masque était triste, l'épithète *maesto* a, elle aussi, une valeur descriptive.

4. *Vulnera seu Parthi* : ent. : « seu ponantur vulnera Parthi » ; il s'agit d'un Parthe blessé à l'aîne, retirant de sa plaie la flèche ou le javelot qui vient de l'atteindre (*ducere* = *educere*, comme chez Virg. : *En.*, 12, 378 : « *ducto mucrone* »). Horace, déjà, en des termes que Perse se rappelait, fait allusion à des poèmes épiques où les Parthes étaient mis en scène (*Sat.*, 2, 1, 13-15 : « *Neque enim quiuis... labentis equo describit uulnera Parthi.* »).

5. Ici, un personnage, d'abord anonyme. — nous saurons au vers 23 que c'est Cornutus — interrompt le poète pour lui demander où il veut en venir. *Quorsum haec* : i. e. « *Quorsum haec tendunt* » : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 21 : « Non dices hodie quorsum haec tam putida tendant ? »

5-6. *Aut quantas*, etc. : litt. : « ou bien quelles bouchées si grosses de poésie nourrissante veux-tu faire avaler, qu'il y faille le secours d'un centuple gosier ? » Cor-

Ingeris, ut par sit centeno gutture niti ?
 Grande locuturi nebulas Helicone legunto,
 Si quibus aut Prognés aut si quibus olla Thyestae
 Feruebit saepe insulso cenanda Glyconi.

NC. 6. Au lieu d'*ingeris*, on a proposé de lire *egeris* (Diderot) et *eggeris* (Anonyme, dans *Heidelb. Jahrb.*, 1822, p. 804 sq.) : mais voy. commentaire. — 8. *prognés* φ : *progenes* P ; *procnés* α. — *Helicone omis* α (ajouté A² B²). — 9. *insulso* α : *inuiso* P (voy. *Introd.*, p. xxvi). — *Glyconi* α : *cycloni* P.

nutus développe l'allégorie suggérée par *ponatur* ; mais il y a dans l'image une confusion sans doute voulue : *ingerere*, c'est introduire dans la bouche du public ; *centeno gutture*, ce sont les cent bouches que le poète demande pour lui-même : Perse a voulu indiquer, je pense, qu'un écrivain emphatique se remplit lui-même la bouche des grandes phrases dont il offre à tous le régal. — *Aut* dans une question ironique, comme 3, 16, et 2, 29. — *Quantas*, développé par *ut par sit*, a la valeur de *quas tantas*. — L'adj. *robustus* s'appliquait bien à une nourriture substantielle ou, comme nous disons familièrement, « solide » (cf. Celse, 2 18, 5 : *robustior... cibus*). — *Offa* désignait proprement une boulette (voy. Festus, s. u. *Penitam*, p. 242 Müller, 282, 13 Lindsay : « Antiqui... *offam* uocabant abscisum globi forma, ut manu glomeratam pultem »), et, par extension, une bouchée (Caton, dans A. Gell, 13, 17 : « inter os atque *offam* »). — *Ingerere* au sens de *infarcir* : Palladius (1, 30, 4) applique le mot au gavage des oies. — *Centeno gutture* = *centum gutturibus* : cf. Virg. : *En.*, 10, 207 : « *centena... arbore* ».

7. *Grande locuturi*. « Ceux qui s'apprennent à parler un langage sublime » (pour le sens de *grande*, cf. 1, 14, et la note) : la construction est : « *Illi, locuturi grande, legunto nebulas Helicone, si quibus* (= *quibuscumque*), etc. » — *Nebulas Helicone legunto* : « qu'ils recueillent des nuées sur l'Hélicon », c'est-à-dire : « qu'ils fuient la terre à terre et cherchent la pompe nuageuse du style » — *Helicone* = *in Helicone* ; Perse a dit ailleurs (*Prol.*, 2-4) qu'il n'a jamais dormi sur le Parnasse, ni fait société avec les Muses filles de l'Hélicon. — *Nebulas legere* dit à peu près la même chose que le *nubes captare* d'Horace (*A. P.*, 230).

8-9. Litt. : « si, pour certains, bout la marmite de Progné ou, pour certains,

celle de Thyeste, destinée à être souvent le repas de l'insipide Glycon », c'est-à-dire : « Si ces poètes s'apprennent à composer une tragédie de *Térée* ou de *Thyeste* », sujets traditionnels, depuis le *Térée* et l'*Atrée* de Sophocle et le *Thyeste* d'Euripide (Accius avait composé un *Atrée*, Varius un *Thyeste* ; et nous avons encore le *Thyeste* de Sénèque) : on connaît la légende de Progné, femme de Térée, qui, pour venger sa sœur Philomèle outragée par son mari, servit à ce dernier le corps de son fils Itys, après l'avoir fait cuire (voy. Ov. : *Mét.*, 6, 424-674). Victime d'une vengeance semblable, Thyeste mangea ses propres enfants, tués par son frère Atrée, dont il avait séduit la femme. — *Olla... cenanda* : développement du tour *cenare cenam* (Pl. : *Rudens*, 508) ; Horace avait déjà dit : « *patinas cenabat omasi* » (*Epist.*, 1, 15, 34). Glycon est un acteur qui, dans le rôle de Térée ou de Thyeste, se verra servir, à chaque représentation (d'où *saepe*), l'horrible festin ; faut-il donner à *insulso* le sens de « affadi », c'est-à-dire : « écéuré par la reprise continuelle du même rôle » ? ou admettre que le rôle même est *insipide*, par la faute de l'auteur ou par celle de l'acteur ? ou enfin y a-t-il ici une pointe contre le public, qui ne se lasse pas du jeu d'un acteur fade, ou peut-être imbécile ? On connaît ce dernier sens de *insulsus* : « Te ex *insulso*, dit Plaute (*Rudens*, 517), *salsum feci*. » Je penche pour cette troisième interprétation, parce que le coup double est bien dans la manière de Perse. Mais, d'ailleurs, je tiens pour suspecte une scolie d'après laquelle Glycon aurait été un tragédien du temps de Néron, esclave, pour moitié, de Virgile le tragique ; très aimé du public, il aurait été affranchi par le prince, moyennant 300.000 sesterces donnés à Virgile. Il avait l'air farouche, la taille haute, le teint brun, la lèvre inférieure pendante ; fort laid par

Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino, 10
 Folle premis uentos nec clauso murmure raucus
 Nescio quid tecum graue cornicaris inepte,
 Neq̄ scloppo tumidas intendis rumpere buccas.
 Verba togae sequeris iunctura callidus acri,

NC. 10. *camino* p α Porphyriion (in *Hor. serm.*, 1, 4, 19) : *camini* P (faute mécanique, le vers précédent étant terminé par la syllabe *ni*). — 11. *clauso* P A² : *claso* α (sans doute un α interlinéaire qui devait être inséré dans *claso* aura-t-il été substitué à l'u : voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 335, n° 1353 ; M. van Wageningen, qui avait proposé *lazo*, semble avoir renoncé à cette conjecture). — *Raucos* P (au lieu de *raucus*), faute mécanique amenée par la présence de *uentos* à la fin du premier hémistiche ; *rauci* A² — 12. *quid* α : *qui* P (cf. 1, 85 leçon de Bob.). — 13. *scloppo* P α : *stloppo* φ sch. : mais *scloppus* est une orthog. populaire (cf. *exanclare* chez Plaute (*Stich.*, 273) et les vieilles formes *scletaris* = *slataris* : *ueclus* = *uetulus*, *mencla* = *mentula*, etc.).

conséquent, lorsqu'il n'était pas costumé, il n'avait en outre aucun esprit : d'où l'épithète de *insulsus*. Ce grand luxe de détails semble dénoncer l'imagination fertile d'un grammairien de basse époque.

10. *Tu* : « Mais toi », l'asyndète servant ici, par un procédé connu, à marquer l'opposition (cf. 1, 119).

10-11. *Neque anhelanti*, etc. : litt. : « tu ne conprimes pas le vent dans un soufflet qui halette pendant que, dans le fourneau, cuit le bloc de métal » : le poète boursofflé est comparé à un soufflet de forge, et non pas (comme l'a cru Nisard : *Poètes lat.*, etc., 1, p. 252) à l'homme qui manœuvre le soufflet. C'est, en somme, la même image que chez Horace (*Sat.*, 1, 4, 19 et suiv.) : « At tu conclusas hircinis follibus auras... imitare. » Le soufflet, en l'espèce, ce sont les poumons du poète (cf. 1, 14 : « Grande aliquid quod pulmo animae praelargus anhelet »).

11-12. Litt. : « Et, avec un murmure voilé, tu ne vas point hors de propos (*inepte*) faire retentir sans cesse à part toi, avec la voix rauque d'une corneille, je ne sais quel son grave », c'est-à-dire que les poètes qui prétendent au sublime vont partout se récitant à eux-mêmes, d'une voix sourde, mais déjà pleine d'emphase, les vers pompeux qu'ils viennent de composer ou auxquels ils travaillent encore. — Pour les expressions *clauso murmure* et *tecum*, cf. 3, 81 : « *murmura cum secum*... rodunt » — *Cornicaris* : « nouum a poeta uerbum compositum », dit le scoliaste ; et de fait, on n'a aucun exemple de ce verbe avant Perse ; le mot peut surprendre à côté de *clauso murmure* et de

tecum, car le cri de la corneille est fort bruyant ; mais l'épithète de *raucus* convient parfaitement à ce cri (Lucr. : 6, 751 : « *raucae cornices* ») ; et, d'ailleurs, le poète songe surtout au caquet infatigable dont la corneille était le symbole (Ov. : *Mét.*, 5, 678 — il s'agit de la corneille — : « *Raucaeque garrulitas studiumque immane loquendi* » — J'applique *graue* au son ; mais on pourrait aussi l'entendre de la sublimité du style.

13. « Et tu ne t'appliques pas à faire éclater par une détonation brusque tes joues gonflées » : encore une image destinée à ridiculiser l'emphase des poètes tragiques : ils sont comparés à des enfants qui gonflent leurs joues, puis ouvrent brusquement la bouche de manière que l'air s'échappe avec un grand bruit : ce bruit, le poète le désigne par l'onomatopée *scloppus*, dont nous avons ici l'unique exemple et dont la forme atteste une origine populaire (sinon, en effet, on aurait *stloppus* : voy. NC.).

14. *Verba togae sequeris* : ent. : « Tu te sers des mots qu'emploient les simples citoyens dans la vie de tous les jours. » *Verba togae* a pu être suggéré par l'expression *fabula togata*, d'autant plus que celle-ci s'oppose à *fabula (tragoedia* aussi bien que *comoedia) palliata* et à *fabula praetexta* et que tout ce passage raille précisément l'enflure du style tragique.

14. *Iunctura callidus acri* : ent. : « te montrant artiste par le caractère ingénieux des combinaisons verbales » : les mots sont ceux de tout le monde, mais ils sont combinés d'une manière originale. En somme, Cornutus félicite Perse de

Ore teres modico, pallentis radere mores
 Doctus et ingenuo culpam defigere ludo.
 Hinc trahe quae dicis mensasque relinque Mycenis
 Cum capite et pedibus plebeiaque prandia noris ».

15

NC. 15. *teres* P A² ; *terens* α (voy. *Introd.*, p. xxv) ; *teris* Val. φ. — *radere* α : *rodere* P (voy. *Introd.*, p. xxvi. — 17. *dicis* P α : *dicēs* φ et *dicās* A² ; mais voy. Comment. — *Mycenas* (au lieu de *Mycenis*) P (faute mécanique analogue à celles que nous avons relevées *supra*, vers 10 et 11). — 18. *plebeiaque* α φ (le vers 18. d'abord omis dans α, a été ajouté au bas de la page dans A et B) : *plebique* P.

mettre en pratique le précepte d'Horace (A. P., 47-48) : « *Dixeris egregie, notum si callida uerbum Reddiderit iunctura nouum* » (cf. *ibid.*, 242-243).

15. *Ore teres modico* signifie, en somme, « arrondissant modérément la bouche » ; *ore modico* s'oppose directement au *tumidas buccas* du vers 13 (cf. Hor. : A. P., 94 : « *tumido ore* » et *ibid.*, 323 : « *ore rotundo* ») ; l'adj. *teres* désigne à la fois la courbe agréable d'une bouche qui n'est pas trop ouverte et la grâce d'un style qui ne recherche pas les effets ambitieux : car si l'épithète se rapporte grammaticalement à l'écrivain (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 86, — il s'agit du sage — : « ... in se ipso totus, *teres* atque rotundus »), elle s'applique logiquement au style (cf. Cic. : *De orat.*, 3, 52, 199 : « *Est (oratio) et plena quaedam, sed tamen teres* »). — *Pallentis radere mores* : comme un médecin qui, pour nettoyer une plaie, la racle avec un instrument tranchant (cf. 3, 113-114 : « *ulcus... radere* », et la note), Perse est habile à porter le fer de la satire dans les parties malades des mœurs humaines : je ne crois pas, en effet, que *pallentis* ait ici le sens actif : « qui font pâlir » (les mauvaises mœurs altérant la santé et fatiguant le teint) : je pense que le mot signifie « pâles » (les mauvaises mœurs étant comparées à des malades qu'il faut opérer ou à des chairs rendues livides par un ulcère ; je ne signale que pour mémoire l'interprétation d'ailleurs ingénieuse : « le vice que tes attaques font pâlir »).

16. Pour la construction de *doctus* avec l'inf. (*doctus radere... et defigere*), cf. *Prol.*, 9. — *Ingenuo culpam defigere ludo* : litt. « et à clouer la faute (au sol) par un jeu (ou par une plaisanterie) d'homme libre ». Le poète satirique aux prises avec le vice est comparé, je pense, à un athlète qui terrasse son adversaire et le met hors

d'état de se relever (cf. Pl. : *Pers.*, 294 : « *Nisi te hodie, si prehendero, defigam in terra colaphis* ») mais il n'est pas, lui, un esclave ou un mercenaire au service d'un entrepreneur de spectacles ; il lutte pour son plaisir. On peut aussi donner à *defigere* le sens de « clouer à terre avec un épieu » : ce serait alors la chasse véritable opposée aux combats que les gladiateurs appelés *uenatores* livraient aux bêtes dans l'amphithéâtre : on ne cite pas d'autre exemple d'un pareil emploi de *defigere*, mais il n'est pas invraisemblable qu'il existât ou que le poète l'ait créé par analogie avec des expressions comme *figere ceruam* (Virg. : *En.*, 6, 802) rapprochées de métaphores telles que *figere aliquem maledictis* (cf. Cic. : *De nat. deor.*, 1, 34, 93). L'expression : *ingenuo ludo* est à double sens : 1° jeu d'homme libre, par opposition aux spectacles de l'amphithéâtre ; 2° plaisanterie à la fois fine et franche. On sait d'ailleurs que le verbe *ludere* s'employait couramment en parlant des « jeux » de la muse, et Horace l'avait appliqué à la satire (*Sat.*, 1, 10, 37 : « *Haec ego ludo* » ; cf. un fragm. où Lucilius, v. 1039-1040 Marx, applique peut-être le subst. *ludus* à ses satires : « *ludo ac sermonibus nostris... hunc reddebamus honorem* »).

17. *Hinc* : « De là », c'est-à-dire : « De la vie commune », dont les expressions *uerba togae* et *mores* impliquent l'idée. — *Quae dicis* et non *quae dicas*, parce que la relative n'est ici que l'équivalent de *tua dicta, tua uerba*.

17-18. *Mensasque relinque Mycenis cum capite et pedibus* : litt. : « laisse à Mycènes ses banquetts (humains), y compris la tête et les pieds », c'est-à-dire : laisse aux poètes tragiques leurs sujets extraordinaires et leurs grands mots. Cornutus reprend l'exemple, déjà cité au vers 8, du festin de Thyeste, que la légende plaçait à Mycènes ;

Non equidem hoc studeo, pullatis ut mihi nugis

Pagina turgescat dare pondus idonea fumo.

20

Secrete loquimur. Tibi nunc hortante Camena

NC. 19. *pullatis* P α : *bullatis* Val. φ (voy. *Introd.*, p. xxxii) ; *ampullatis* Jahn (d'après Hor. : *Ep.*, 1, 3, 14 : correction qui donne un vers bien gauchement césuré ; *bullatas ut mihi nugas* Scaliger. — 21. *secrete* P α : *secreti* A² Val. φ (peut-être avec raison : *secrete*, au lieu de *secreto*, est rare ; le tour *secreti loquimur* est très latin, et la confusion de l'i et de l'e, surtout si elle remonte à la copie d'un ms. écrit en capitales rustiques, n'a rien d'extraordinaire).

cum capite et pedibus est une allusion plaisante à l'un des détails du récit mythologique : Atrée avait mis de côté la tête, les mains et les pieds des enfants de Thyeste pour les montrer au père et ne lui laisser, après son horrible repas, aucun doute sur la vérité : voy. Sénèque : *Thyeste*, 764 : « *Tantum ora servat et datas fidei manus* » (cf. Eschyle : *Agam.*, 1594). — Pour le tour *relinque...* *Mycenis* (au datif), cf. *Prol.*, 5 « *Illis remitto* ». — *Plebeiaque prandia noris* : « connais les déjeuners des hommes du commun, contente-toi de la table frugale de la plèbe » : *prandia* est mis là pour répondre à *mensas*, mais Cornutus veut dire : « Ne va pas chercher tes sujets dans la légende, prends-les dans l'observation quotidienne. » — *Noris*, subj. d'exhortation, tient lieu ici de l'impératif inexistant de *noui*.

19-20. Perse, répondant à Cornutus, explique pourquoi il demandait tout à l'heure cent bouches et cent voix. — *Non... hoc stud-out* : « Mon but n'est pas que... » : *hoc* est à l'acc. (cf. Têr. : *Heaut.*, 381-382 : « *Edepol te... laudo... id tu quom studuisti, formae ut mores consimiles forent* » ; Cic. : *Phil.*, 6, 7, 18 : « *Vnum sentitis omnes, unum studeis* ». — *Pullatis ut mihi*, etc. : « que ma feuille s'enfle de sornettes habillées de deuil » ; ent. : « Je n'ai pas l'intention de composer, en un style enflé, une tragédie sur des légendes rebattues. » *Pullatus* ne s'appliquait pas seulement au menu peuple habillé d'étoffe brune (Quint., 6, 4, 6 ; Plin. le J., 7, 17, 9 ; Suét. : *Aug.*, 44), mais aussi aux gens en deuil qui portaient des vêtements de couleur sombre (*pulla uestis* (Varr. dans Nonius 549, 33 ; cf. Cic. : *In Vat.*, 13, 31) : cf. Juv., 3, 213 : « *Si magna Asturici cecidit domus, horrida mater, Pullati proceres, differt uadimonia praetor* ») ; c'est ici un synonyme plaisant de *tragicus* : sur

la pauvreté d'un fond trop connu et d'ailleurs invraisemblable, les poètes que raille Perse jettent le manteau sombre du style tragique (moins justement, je crois, Bücheler entend : « que ma page s'enfle d'une pacotille noire », *pullatis* étant une allusion à la couleur de l'encre : les mauvais écrivains sont de simples barbouilleurs ; et, au vers suivant, *fumo* serait à double sens, parce que le noir de fumée servait à la fabrication de l'encre : cf. 3. 13 et la note). — La leçon *bullatis* (voy. NC.) a été interprétée de manières différentes : 1^o puériles (parce que la *bulla* était portée par les enfants) ; 2^o parées (la *bulla* étant mise ici pour indiquer un ornement quelconque) ; 3^o faites comme des bulles, creuses comme des bulles (cf. *falcatus* qui signifie « armé d'une faux » et « en forme de faux »). — *Pagina*, dans le sens de *liber* (cf. Virg. : *Buc.*, 6, 12 ; Mart., 1, 4, 8 ; Juv., 7, 100). — *Dare pondus idonea fumo* : « bonne à donner du poids à de la fumée », c'est-à-dire : « traitant (ou exprimant) de simples fadaïses comme des choses sérieuses » : cf. Hor. : *Epist.*, 1, 19, 42 : « *nugis addere pondus* », et l'expression proverbiale *uendere fumum* : « leurrier de vaines promesses » (Apulée : *Apol.*, 60, p. 69, 5 Helm). — *Dare... idonea* : pour le tour, voy. *Prol.*, 11 et la note ; mais, d'ailleurs, l'expression est chez Horace (*Epist.*, 1, 16, 12).

21 *Secrete loquimur* : ent. : « L'emphase tragique est bonne pour la foule : nous parlons, nous, seul à seul. » — *Tibi* : « c'est à toi, à toi seul. — *Hortante Camena* : un élan porte le poète à découvrir tout son cœur devant Cornutus. En faisant honneur de cet élan à la Muse, Perse laisse entendre que son amitié pour le philosophe n'est pas une source d'inspiration moins haute que celles dont les poètes épiques ou tragiques prétendent tirer leurs accents.

Excutienda damus praecordia, quantaque nostrae
 Pars tua sit, Cornute, animae, tibi, dulcis amice,
 Ostendisse iuuat. Pulsa dinoscere cautus
 Quid solidum crepet et pictae tectoria linguae. 25
 His ego centenas ausim deposcere fauces,
 Vt, quantum mihi te sinuoso in pectore fixi,

NC. 22. *quantaque* p α : *quandoque* P. — 23. *amicae* (au lieu de *amice*) P. — 24. *pulsa dinoscere* p α : *pulsandinoscere* P. — 25. *tectoria* P α : *plectoria* φ, d'où la conjecture *planctoria* (c'est-à-dire, je suppose, « la résonance » Hauthal — 26 *his* P : *hic* α ; *hinc* et *huc* φ : cf. 3, 86. — *ausim* p α : *auxim* P. — *fauces* P (ajouté en marge dans A) : *uoces* α (voy. *Introd.*, p. xxv).

22. *Excutienda damus praecordia* : le sens est : « Je te donne à explorer la partie la plus intime de moi-même » ; mais, pour la valeur exacte de la métaphore. cf. 1, 49 et la note ; et, pour le sens premier de *praecordia*, 1, 117.

22-23. *Quantaque nostrae pars*, etc. : est-ce *quanta*, est-ce *tua* qui est l'attribut ? En d'autres termes, faut-il entendre : « Combien grande est la part de mon âme qui est à toi », ou bien : « quelle grande part de mon âme est à toi » ? Cela revient au même. L'expression *pars animae* était couramment employée par les poètes : elle indique que l'être aimé fait partie intégrante de la « vie » de son ami, puisque *anima*, c'est proprement le souffle vital. L'emploi de *quanta* nous suggère l'idée que Cornutus est, pour Perse, plus que la moitié de son âme (Hor. : *Od.*, 1, 3, 8 : « *animae dimidium meae* » ; mais *ibid.*, 2, 17, 5 : « *te meae si partem animae rapit maturior uis* »). — *Dulcis amice* : cf. *infra*, 109 et Hor. : *Epist.*, 1, 7, 12 : « *te, dulcis amice, reuisset* ».

24. *Ostendisse* a la valeur d'un aoriste grec ou d'un présent (cf. 1, 42, avec la note ; remarquez que *iuuat* est ici l'équivalent d'un verbe exprimant une manifestation de la volonté) : de là « *quanta... sit* » au lieu de « *quanta... esset* ».

24-25. *Pulsa dinoscere*, etc. : on donnait à des cloisons de brique l'apparence de la pierre au moyen d'un revêtement de crépi ou de stuc appelé *tectorium* (voy. *Expositio formarum*, p. 31 des *Reigr.* auct. *legesque* de Goes) et le langage opposait les murs ainsi faits aux murs « pleins » (*solidi*). Perse invite Cornutus à frapper avec le doigt sur son cœur (*pulsare* = *χρῶσθαι* : cf. 3, 21 : *percussa*), comme il frapperait sur un mur, lui qui est attentif à discerner ce qui, dans

le langage de chacun, rend un son plein. Et ce qui, n'étant que faux-semblant, sonne creux comme une couche de stuc. — Pour le tour *dinoscere cautus* (qui *caute dinoscis*), cf. *Prol.*, 11. — *Tectoria* aussi bien que *solidum*, dépend directement de *crepet* : litt. : « sonne des couches de stuc » ; pour le tour, cf. 3, 21 : *sonat uitium*. — *Pictae... linguae* : gén. dépendant de *tectoria*, « le stuc d'une langue fardée » ; entendez qu'une langue menteuse déguise la pensée, comme le stuc dissimule la vraie nature de la cloison qui en est revêtu.

26. *His His rebus* ou *Ad haec* (cf. 2, 43 ; 3, 86, et Hor. (*Sat.*, 1, 6, 71) : « *Causa fuit pater his* », expression où *his* est également un datif pluriel neutre) : le mot rappelle ce qui précède mais, en même temps, il est développé par *ut* : Perse achève d'expliquer pourquoi il demandait tout à l'heure cent voix. — Pour la forme *ausim*, cf. Hor. : *Sat.*, 1, 10, 48. — *Fauces* (et non *uoces*, qui ferait avec « *uoce... pura* » une négligence : cf. NC.) : litt. : « gosiers » ; ceci est une reprise de *centeno gutture* (v. 6) ; seulement *guttur* était ironique, tandis que *fauces* ne l'est point ; *centenas*, avec *his*, pourrait avoir sa valeur distributive : cent pour chacune de ces choses ; mais il est plus simple d'y voir, comme au vers 6, l'équivalent de *centum* : cf. d'ailleurs Prop. (3, 22, 16 : « *Septenas temperat unda uias* ».

27. *Quantum = quantopere*. — *Sinuoso in pectore* = « in pectore quod multos habet recessus (cf. 2, 73 : *recessus mentis*) » : ent. : « dans les replis les plus profonds de mon cœur ». — *Fixi* (au lieu de *fixerim* : cf. 3, 67) : plus fort que *reposui* ou que *recondidi* : Cornutus est enfoncé, pour ainsi dire, dans le cœur de son ami, d'où rien ne saurait l'arracher.

Voce traham pura, totumque hoc uerba resignent
Quod latet arcana non enarrabile fibra.

Cum primum pauido custos mihi purpura cessit 30
Bullaque subcinctis Laribus donata pendit,
Cum blandi comites totaque inpune Subura
Permisit sparsisse oculos iam candidus umbo,

NC. 28. *puta* (au lieu de *pura*) α (corr. A²). — *torumque* (au lieu de *totumque*) P. — 29. *quod* α : *quo* P (nous avons trouvé l'inverse 1, 14 et 3, 60) ; *arcana* P, mais l'*apex* a été ajouté postérieurement. — 30. *cum* P : *cui* α (i. e. « *te...* in pectore fixi, *cui*. : *purpura* cessit » ; correction malheureuse venant d'une erreur sur le sens de *cessit*). — 31. *subcinctis* P : *succinctus* α ; *succinctis* A². — 33. *sparsisse* P A² : *sparsis* α.

28. *Voce...* *pura* s'oppose à *pictae... linguae*, *pura* signifiant « sincère, sans fard ». — *Trahere* a ici la valeur de *protrahere*, « produire au jour, dévoiler ».

28-29. *Totumque*, etc. : litt. : « et pour que mes paroles descendent en entier ce qui se cache d'inexprimable dans le secret de mon cœur » — *Totum... hoc* est une expression de Lucilius (689 Marx : « *totumque hoc* studioso et sedulo »). — *Resignare*, c'est proprement « briser le sceau » ; le mot fait, avec *arcana*, une petite allégorie, *arcanus* s'appliquant fort bien au secret d'une lettre ou d'un testament (Ov. : *Am.*, 2, 15, 15 : « *Arcanas... signare tabellas* »). — *Arcana... fibra* : abl. de lieu ; pour le sens de *fibra*, cf. 1, 47. — *Non enarrabile* : ent. : « que ne peut exprimer une voix ordinaire » ; aussi Perse demande-t-il cent voix.

30-51. Perse rappelle ce qu'il doit à Cornutus et célèbre l'étroite sympathie qui, toujours, les a unis l'un à l'autre.

30. *Cum primum*, etc. : ent. : « aussitôt que la prétexte cessa de protéger mon enfance craintive » ; le poète personifie la pourpre dont la présence sur la toge de l'enfant est, pour celui-ci, la sauvegarde de sa pureté (Quint. : *Decl.*, 340 : « *sacrum praetextarum... quo infirmitatem pueritiae sacram et uenerabilem facit* ») ; et il feint que, au moment où l'adolescent a pris la *toga uirilis*, qui était toute blanche, cette « pourpre gardienne » s'en est allée (*cessit*), abandonnant celui qu'elle protégeait. L'âge ordinaire, pour la prise de la toge virile, était la seizième année, et c'est, en effet, à seize ans, selon la *Vita Persi* (§ 4), que notre poète devint l'élève et l'ami de Cornutus. — *Pauido* : faut-il entendre « craintif jusqu'alors », parce que l'enfant doit redouter toute sorte de

dangers, ou bien parce que la sévérité des pédagogues le fait trembler ? Cette seconde interprétation s'accorde bien avec le membre de phrase « *cum blandi comites totaque inpune Subura permisit*, etc ». Cependant, à cause du rapprochement de *pauido* et de *custos*, je crois plutôt que le mot fait avec *cessit* une sorte de prolepse et prépare *trepidas mentes* (v. 35) : « effrayé d'être ainsi livré à moi-même ».

31. *Bulla* : l'adolescent qui prenait la toge virile consacrait aux Lares sa prétexte et sa bulle (cf. 2, 70). L'enfance, en effet, était sous la protection des Lares domestiques (cf. Tib., 1, 10, 15-16). La *bulle* était, on le sait, une sorte d'ampoule sphérique que les enfants portaient pendue au cou ; en or pour les fils d'*ingenui*, en cuir pour les fils d'affranchis, elle contenait des amulettes. — *Subcinctis Laribus donata* (cf. 2, 70 : « *Veneri donatae... pupae* ») : « donnée en offrande, consacrée aux Lares court-vêtus » : on représentait les Lares sous la forme de jeunes gens vêtus d'une courte tunique (cf. Ov. : *Fast.*, 2, 634 : *Nutriet incinctos missa patella Lares*). — *Pependit* : on suspendait les offrandes aux statues des dieux ou dans leur chapelle (cf. 2, 70 ; 4, 28).

32-33 *Cum blandi comites*, etc. : il est inutile de supposer l'ellipse de *fuerunt* à côté de *comites* : ce mot est, aussi bien que *umbo*, sujet de *permisit*, mais l'accord n'est fait qu'avec *umbo* (cf. Cic. : *Tusc.*, 3, 3 ; 5 : « *Corpora et natura ualet* » ; Liv., 41, 11 1 : « *Principes et regulus receperat* » : ent. : « Lorsque mes pédagogues (devenus caressants et ma toge (maintenant) toute blanche me laissèrent la liberté de promener mes regards dans Subura tout entière. » Pour le sens de *comites*, cf. 3, 7. L'interprétation « *Cum blandi comites*

Cumque iter ambiguum est et uitae nescius error

Deducit trepidas ramosa in compita mentes,

35

Me tibi supposui. Teneros tu suscipis annos

NC. 35. *deducit* P α ; traduit Servius (*En.*, 6, 136) ; *diducit* A², rétabli par beaucoup d'éditeurs d'après 3, 56 et qui signifierait : « entraîne en sens divers » ; mais *deducit* donne un sens très satisfaisant. — 36. *supposui* (ou *subposui*) φ sch. : *seposui* P α (= *ad te segregavi*, leçon moins satisfaisante pour le sens général et qui a pu naître soit d'une faute de lecture, soit de l'initiative d'un réviseur à qui le sens de la vraie leçon échappait). — 36. *suscepis* α sch. : *suspicias* (pic sur un grattage) P : il y a eu anasyllabisme ou renversement de la syllabe *cip* : voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 134, n° 470.

(*fuerunt*) », préférée par un certain nombre de commentateurs, suppose une sorte de jeu de mots, d'ailleurs très acceptable : « Lorsque je (n') eus (plus que) d'aimables compagnons, lorsque, pour escorte, je n'eus plus que d'aimables jeunes gens ». — *Subura* : on désignait sous ce nom une rue située dans la quatrième région, entre le Célius et l'Esquilin : c'était la partie la plus animée de la ville (*Juv.*, 11, 51 : *Esquilias a feruenti migrare Subura*), et il s'y trouvait des courtisanes en grand nombre (cf. *Mart.*, 6, 66, 2 : 11, 61, 3 et suiv. ; 78, 11). L'enfant devenu homme peut désormais, dans ce quartier des plaisirs faciles, regarder les choses et les personnes sans craindre ni réprimande ni châtement (*impune*). — *Spargere oculos* est plus expressif que la locution courante *circumferre ocul.* ; nous dirions : « jeter de-ci et de-là, etc. » ; pour l'emploi de l'inf. pf., cf. *supra*, 24 : comme *iuuat*, permit est voisin par le sens des verbes marquant pouvoir et volonté. — *Umbo* désignait proprement la bosse, la convexité centrale d'un bouclier ; mais il résulte d'un passage de Tertullien (*De pallio*, 5) que le mot s'appliquait par métaphore à un amas de plis que formait, sur la poitrine sans doute, la toge savamment arrangée : ce n'est ici qu'une métonymie pour *toga*, car l'*umbo* de la prétexte n'était pas moins blanc que celui de la toge virile. — *Iam candidus* : « Désormais blanc » : il n'y a pas lieu de rapprocher *iam* de *cum*.

34. *Cumque iter ambiguum est* : « Et à l'âge où le chemin offre deux directions » : allusion à l'allégorie des deux chemins (cf. 3, 56 et la note).

34-35. *Et uitae nescius error*, etc. : litt. : « et lorsqu'une marche incertaine qui ignore la vie amène (cf. NC.) les esprits tremblants aux carrefours ramifiés », c'est-

à-dire : « lorsque l'âme, qui ne sait encore rien de la vie, arrive, incertaine et anxieuse, au point où la route de l'existence, jusqu'alors toute droite, se ramifie ». — Pour le sens de *error*, cf. *Hor.* (*Sat.*, 2, 3, 48 et suiv.) : « Velut siluis, ubi passim Palantes error certo de tramite pellit. » (*M. Albin* — p. 106 de sa 2^e éd. — propose de donner à *nescius* le sens passif, comme chez Plaute *Rudens*, 275 (cf. *Aulu-Gelle*, 9, 12, 18-21), et d'entendre : « la route mal connue et incertaine de la vie » ; mais, si l'on donne à *nescius* le sens actif, on obtient une allusion plus directe à l'ignorance où se trouve, touchant la conduite de la vie, l'adolescent qui n'a pas encore suivi les leçons d'un vrai philosophe.

36. *Me tibi supposui* (cf. NC.) : on pourrait prendre *supponere* pour un simple équivalent de *subicere* (cf. *Or.* : *Fast*, 1, 306 : « Aetheraque ingenio supposuere suo » ; et aussi *Hér.*, 17, 119-120. ; mais les deux verbes *supponere* et *suscipere*, rapprochés l'un de l'autre, semblent bien former une sorte d'allégorie juridique : *sibi supponere puerum*, dans le langage du droit, c'est faire passer un enfant pour sien (*Pl.* : *Cistell.*, 553 ; *Trucul.*, 804) ; d'autre part, dans le même langage, *suscipere* indique le geste du père élevant son enfant dans ses bras pour le reconnaître. *Me tibi supposui* apparaît donc comme l'équivalent de *ipse me filium adscitium tibi feci* : « Je me suis fait moi-même ton fils supposé, j'ai fait de toi mon père. »

36-37. *Teneros tu*, etc. : ent. : « Et toi, comme un père qui reconnaît son fils tu accueilles mes jeunes années dans ton sein de philosophe » (pour le sens de *suscipere*, voy. note précédente, et cf. *Cic.* : *Ad Att.*, 11, 9, 3 : « Haec ad te die natali meo scripsi : quo utinam susceptus non

Socratico, Cornute, sinu. Tunc fallere sollers

Adposita intortos extendit regula mores.

Et premitur ratione animus uincique laborat

Artificemque tuo ducit sub pollice uultum.

40

Tecum etenim longos memini consumere soles

NC. 37 *tunc* P : *tum* α. — 40. *arificem* (au lieu de *artificem*) α (corr. A²) : il arrive, en effet, que *a* soit pris pour *ti*, et inversement, dans la minuscule caroline : voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 164, n° 648. — 41. *memini* α : *memini me* P (vers faux : cf. *Prol.*, 3).

essem ! » — *Teneros... annos* : l'adj. *tener* fait ici allusion au caractère malléable de l'adolescent (cf. *infra*, 39-40, et aussi 3. 23 et suiv.). Mais, comme on l'applique à la première enfance plus souvent encore qu'à la première jeunesse, il va bien avec *suscepis* pris au sens juridique. — *Socratico... sinu* : comme, pour le cynisme et le stoïcisme qui, par Antisthène, tiraient leur origine de l'enseignement moral de Socrate, le nom de ce dernier était le symbole de la vraie philosophie, *Socratico sinu* signifie à peu près « dans ton sein de vrai philosophe », par conséquent : « dans le sein de la sagesse ». Mais Perse veut rappeler en même temps de quelle pure amitié Socrate s'attachait aux jeunes gens (cf. dans Plat. : *Banquet*, p. 219 B, l'anecdote d'A'cibiade adolescent endormi dans les bras de Socrate) : il y a donc ici un éloge de plus à l'adresse de Cornutus.

37-38. *Tunc fallere sollers*, etc. : litt. : « Alors, ingénieuse à tromper, la règle, mise à côté de mes mœurs déviées, les redresse. » Chez l'adolescent qui n'a pas encore étudié la philosophie, la rectitude de l'instinct a été faussée par les préjugés régnants. Perse nous montre Cornutus tenant, pour ainsi dire, à la main la règle qui sert à redresser ces déviations morales ; et le maître a dans cette orthopédie, la main si légère que le patient se trouve guéri sans avoir rien senti de l'opération (d'où l'expression *fallere sollers* dans laquelle je ne puis voir une allusion à l'ironie socratique dont l'emploi, tout au moins comme procédé habituel, était étranger au stoïcisme). — *Sollers* avec l'inf. se retrouve 6, 24 (cf. Hor. : *Od.*, 4, 8, et voy., pour le tour, *Prol.*, 11 et la note). — Sur *intortos... mores*, cf. 3, 52 : *curuos mores*, et la note, et sur *regula*, 4, 12, et la note.

39. *Premitur ratione* : « est façonnée,

est pétrie par la raison ». Le philosophe est maintenant comparé non plus à un géomètre ou à un charpentier maniant la règle, mais à un sculpteur pétrissant l'argile ou la cire. — *Ratione* : la raison, dont la vraie philosophie est directement inspirée. — *Vincique laborat* : on ne saurait entendre je crois : « elle a de la peine à être vaincue », comme une matière qui résiste sous le doigt (« cum studio ac labore uincitur » Jahn), ce qui romprait la suite des idées et ne s'accorderait pas avec *fallere sollers... regula* (mots auxquels Jahn donne, d'une manière inadmissible, le sens de « quae sollertiam adhibet ubi de fallendo agitur, i. e. quae non fallit ») ; il vaut mieux interpréter : « travaille elle-même à être vaincue (tant elle cède docilement à la main qui la façonne) ». — Pour le tour *uinci laborat*, cf. 2, 17 et Hor. : *Od.*, 2, 3, 12.

40. Ce vers continue et précise la métaphore indiquée par *premitur* : litt. : « et, sous ton ponce, elle prend une figure qui est un produit de l'art » ; pour l'emploi de *artifex* dans le sens de *arte factus*, cf. Prop. 2, 31, 8 : « Quattuor artifices, uiuida signa, boues », et, pour celui de *ducere*, Virg. (*En.*, 6, 848) : « Viuos ducent de marmore uultus » et Ov. (*Mét.*, 1, 402) : « Saxa... coepere... ducere formam. »

41. *Etenim* répond à une idée intermédiaire facile à suppléer : « (Ce que je dis, j'en ai fait l'expérience), car... » ; pour la place du mot, cf. 3, 48, et 4, 10. — *Soles*, dans le sens de *jours*, comme dans des vers de Virgile (*Buc.*, 9, 51-52) dont celui-ci est imité : « Saepe ego longos Cantando puerum memini me condere soles. » — *Consumere* : le présent, après *memini*, a la valeur d'un imparfait (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 154, rem. 5) ; ent. : « Je passais avec toi, je m'en souviens, etc. »

Et tecum primas epulis decerpere noctes.
 Vnum opus et requiem pariter disponimus ambo
 Atque uerecunda laxamus seria mensa:
 Non equidem hoc dubites, amborum foedere certo 45
 Consentire dies et ab uno sidere duci :
 Nostra uel aequali suspendit tempora Libra

NC 43. au lieu de *unum*, Casaubon proposait de lire *una*. — 45. *dubitem* (au lieu de *dubites*) Guyot : conjecture fondée sur une fausse étymologie de *equidem* (cf. 1, 110, et la note); *fodere* (au lieu de *foedere*) α . 47. *equalis* α (corr. A²); *suspendit* P α : *suspendi* φ (correction erronée; on aura construit : « *consentire* dies et ab uno sidere duci uel nostra tempora *suspendi* aequali Libra : Parca... seu hora... diuidit, etc. »).

42. Ent. : « Je prélevais pour le repas les premiers moments de la nuit », et non pas : « Je retranchais au repas la première partie de la nuit. » Ce vers prépare *requiem* et *uerecunda laxamus seria mensa*. Perse et Cornutus consacrent à l'étude la journée entière et ne se mettent à table qu'au début de la nuit; après quoi, le maître (cf. *infra*, 62 : « *nocturnis iuuat impallescere chartis* » et, peut-être, l'élève (cf. 3, 54 : « *insomnis... iuuentus* ») recommencent à travailler. — Pour le mouvement des vers 41-42, cf. Tib. (Lygdamus), 3, 6, 53-54 : « *Quam uellem tecum longas requiescere noctes Et tecum longos perui-gilare dies.* »

43. Les mots *unum* et *ambo*, qui encadrent le vers, se répondent : « Tous deux nous distribuons pareillement un travail unique et un unique repos », c'est-à-dire : « Pour tous deux, même travail et même repos pareillement distribués » (cf. Virg. : *Georg.*, 4, 184 : « *Omnibus una quies operum, labor omnibus idem* ») *Pariter* porte sur *disponimus* et il faut suppléer *unam* à côté de *requiem* : j'estime forcée l'interprétation qui, faisant porter, avec une valeur d'attribut, *unum* sur *opus* seulement et *pariter* sur *requiem*, aboutit à la paraphrase suivante : « *Disponimus opus ita ut unum sit et requiem ita ut pariter habeatur.* »

44. *Laxamus* : *relaxamus*, comme chez Virg. (*En.* 9, 225) : « *laxabant curas* » ; ent. : « Nous apportons par un repas frugal une détente aux occupations sérieuses »

45-51. En plaçant sous un même astre sa naissance et celle de Cornutus, le poète se souvient, je pense, que les stoiciens accordaient volontiers une valeur à l'astrologie; mais, plus sûrement encore, il

imite Horace (*Od.*, 2, 17, 17-24) : « *Seu Libra seu me Scorpius adspicit Formidolosus, pars uiolentior Natalis horae... Vtrumque nostrum incredibili modo Consentit astrum. Te Iouis impio Tutela Saturno refulgens Eripuit.* »

45. *Non... dubites* = *ne dubitaueris* : cf. 1, 5-6 : *non... accedas*, et la note. — *Hoc* est développé par les propositions infinitives *consentire dies et... duci*; le tour *dubitare aliquid*, « révoquer quelque chose en doute » est classique, au moins lorsque le complément direct est, comme ici, un pronom neutre : on connaît l'expression *hoc dubitatur* (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 35 d.).

45-46. *Amborum*, etc. : litt. : « que nos jours à tous deux, par une loi invariable, sont en harmonie et dérivent d'une même constellation ». (Selon d'autres : « sont régis par une même constellation »). — *Foedere certo* = *lege certa* : cf. Virg. (*En.*, 1, 62-63) : « *regem... dedit qui foedere certo Et premere et laxas sciret dare iussus habenas* », et Manilius (*Astr.*, 2, 468) : « *Lunxit amicitias horum sub foedere certo.* »

47-49. Constr. : « uel Parca tenax ueri suspendit nostra tempora aequali Libra seu hora nata fidelibus diuidit in Geminos fata concordia duorum » : litt. : « Ou bien la Parque, inébranlable dans la vérité, tient nos moments suspendus dans la Balance en équilibre, ou bien l'heure faite pour les (amis) fidèles partage entre les Gémeaux les destinées unies de nous deux », c'est-à-dire : « La Parque qui ne ment jamais a marqué notre horoscope sous le signe de la Balance, ou bien nous sommes nés tous deux sous le double signe des Gémeaux, ce qui est le moment propice aux amitiés fidèles ». — *Vel... seu... = uel... uel* : cf. Virg. : *Catal.*, 5, 10 et suiv. ;

Parca tenax ueri seu nata fidelibus hora
 Diuidit in Geminos concordia fata duorum,
 Saturnumque grauem nostro Ioue frangimus una : 50
 Nescio quod, certe est quod me tibi temperat astrum.

NC. 48. *Perca* α (corr. A²) ; *uel* (au lieu de *seu*) Guyet ; *ora* P. — 50. *ioue* P A² Val. : *iouem* α (faute mécanique sous l'influence de *grauem*) ; *una* P A², *imam* α. — 51. *nescio quod* P α : *nescio quid* A² φ (voy. *Intro.*, p. xxxi) ; *certum* P (par influence de *astrum*)

« *Seu furta dicantur tua... uel acta puero cum uiris conuiuia* » : mais, dans cet exemple, et dans plusieurs autres qu'on pourrait citer (Juv., 11, 28 et suiv. ; *Anthol. lat.*, 1, 725, 10 Riese, etc.), nous trouvons *siue... uel...* — *siue... siue...* ce qui est un peu différent ; le rapprochement le plus direct est peut-être fourni par l'emploi que Properce (3, 21, 25-26) a fait de *uel... aut...* : « *Illic uel studiis animum emendare Platonis Incipiam aut hortis, docte Epicure, tuis.* » *Parca* : on sait que les Parques présidaient à la destinée de chaque homme, et, sur certains bas-reliefs, une d'elles est représentée marquant sur un globe céleste l'horoscope d'un nouveau-né (cf. R. Rochette : *Monum. inéd.*, t. 77, 2 ; l'attitude est la même lorsqu'on figure la Parque à côté de Prométhée en train de façonner l'homme : voy. *Musée Capit.*, 4, t. 25, et *Mus. Pio Cl.*, 4, t. 34). — *Tenax ueri* rappelle les épihètes de *ueraces* et de *non mendax* données aux Parques par Horace (*Carm. saec.*, 25 et *Od.*, 2, 16, 39), et, en même temps, la définition stoïcienne du destin, dont la Parque (Μοῖρα) était le symbole (Cic. : *De diuin.*, 1, 55, 125 : « *Ea (i. e. εἰς ἀρχὴν)* est ex omni aeternitate fluens *ueritas sempiterna* ») Pour l'emploi du gén. avec *tenax*, cf. Hor. (*Od.*, 3, 3, 1) : *tenax propositi* ; mais, d'ailleurs, Perse s'est ici souvenu de Virgile (*En.*, 4, 188) : « (Fama) tam ficti prauique *tenax* quam nuntia ueri » — *Nostra tempora* = *nostros dies natales* (Casaubon y voit un simple synonyme de *dies* employé plus haut, vers 46, et croit qu'il s'agit encore de l'harmonie complète des deux vies). — *Libra* : c'est ici le signe de la Balance, sous lequel, aussi bien que sous les Gémeaux ou le Verseau, naissaient, disait-on, les amis fidèles : voy. Manilius, 2, 629-630 : « Quosque dabunt *Chelae* (autre nom de la Balance) *Geminique* et *Aquarius ortus*, *Vnum pectus habent fideique immobile*

uinclum » ; l'emploi du verbe *suspendit* rend à *Libra* son sens premier et forme ainsi une sorte de jeu de mots, accentué encore par l'épithète *aequali* qui fait songer à la fois à deux plateaux en équilibre et à l'égalité du jour et de la nuit au moment de l'équinoxe : la Balance est, en effet, le signe de septembre (cf. Virg. : *Géorg.*, 1, 208 : « *Libra die somnique pares ubi fecerit horas.* » D'autre part, une des Parques était parfois représentée tenant une balance à la main. — *Nata fidelibus hora* : *hora* au sens d'« horoscope » ; pour le sens de *nata*, cf. Horace (*A. P.*, 82 : il s'agit de l'Ambe) : « *natum rebus agendis* » (c'est-à-dire : propre à l'action du drame. — *Diuidit in Geminos* : *in* au lieu de *inter*, comme dans la locution « *diuidere nummos in uiros* » (Pl. : *Aul.*, 108). Perse suppose que l'un des Gémeaux a présidé à la naissance de son maître, l'autre à la sienne, de manière à unir leurs destinées aussi étroitement que les deux fils de Leda le sont entre eux. — *Concordia fata* : *concordia* est le pluriel neutre de *concors*.

50. *Saturnumque*, etc. : « et ensemble (*una*), nous brisons, Jupiter étant avec nous, l'influence maligne de Saturne » : on admettait que l'action d'un signe malheureux tel que la planète Saturne pouvait être contrebalancée par celle d'un signe favorable tel que la planète Jupiter (cf. Hor. : *Od.*, 2, 17, 17 et suiv., cité *supra*, 45-51). — *Grauem* : « funeste », comme chez Properce (4, 1, 84 : « *grauē Saturni sidus* ». — *Nostro Ioue* est un abl. abs. — *Ioue nobis propitio* (même tour chez Virg., *En.*, 2, 396 : « *Vadimus immixti Danais, haud numine nostro.* »)

51. Ent. : « *Nescio quod (astrum me tibi temperat)*, certe est quod me tibi temperat », c'est-à-dire : « Il y a un astre, lequel, je l'ignore, mais certainement il y en a un, qui nous mêle harmonieusement l'un à l'autre. » (*Temperare* est construit, d'une manière insolite, comme *miscere*.

Mille hominum species et rerum discolor usus,
 Velle suum cuique est, nec uoto uiuitur uno.
 Mercibus hic Italīs mutat sub sole recenti
 Rugosum piper et pallentis grana cumini,

55

NC. 54. *talis* (au lieu de *Italīs*) α (corr. A²) : « les pronominaux, dit M. Havet citant cette faute entre plusieurs autres, sont très envahissants » (*Crit. verb.*, p. 209, n° 883 et 888). — 55. *cumini* P α : *cymini* (: *κῦμινου*) φ.

mais conserve son sens propre de « mélanger dans une juste proportion ». (Cic. : *De Re pub.*, 2, 23, 42 : « Haec... ita mixta fuerunt... ut temperata nullo fuerint modo » ; chez Hor., *Ep.*, 2, 2, 187, la fin de vers, semblable pour le son, s'éloigne de celle-ci à la fois par le sens de *temperare* et par le rôle grammatical de *astrum* : « Scit Genius, natale comes qui temperat astrum. »

52-65. Laissant là, pour n'y plus revenir, les confidences personnelles, Perse met les occupations, diverses mais également vaines, qui séduisent la plupart des hommes, en contraste avec l'activité féconde de Cornutus, consacrée tout entière à l'étude et à l'enseignement de la philosophie.

52. *Mille hominum species* : *species* paraît avoir ici son sens technique : ce sont « les espèces » opposées au « genre » Le genre humain est un, mais il y a mille espèces d'hommes. Seulement, comme il s'agit dans ce passage de formes de vie différentes, nous sommes ramenés au sens ordinaire du mot. Au demeurant, nous n'avons ici qu'une variante de l'adage *Quot homines, tot sententiae* (Tér. : *Phorm.*, 454), déjà modifié par Horace (*Sat.*, 2, 1, 27-28) : « Quot capitum uiuunt, totidem studiorum Milia. » — *Rerum... usus* : la manière d'user des choses. c'est-à-dire : la pratique de la vie — *Discolor* : on peut entendre : « de diverses natures » ou : « dont la nature diffère (avec chacun) » ; le mot, comme synonyme de *diuersus*, est déjà chez Horace (*Epist.*, 1, 18, 4).

53. *Velle suum* etc. : « chacun a son vouloir » : pour l'emploi de l'inf comme subst., cf. 1, 9 et la note — *Nec uoto uiuitur uno* : « et il n'y a pas, dans la vie (d'un homme à un autre) unité de désir, unité d'aspiration » Pour le tour, cf. 2, 7 : *aperto uiuere uoto*.

54-55. *Mercibus hic Italīs mutat* . *piper* : ent : « L'un échange les marchandises de l'Italie contre du poivre » (litt. : « prend du poivre en échange des, etc. ») : on sait

que les Latins disaient indifféremment *mutare patriam exilio* et *mutare exilium patria* ; c'est le premier tour que nous avons ici, comme chez Hor. : *Sat.*, 2, 7, 109 : *uam Furtiua mu'at strigili* ». — *Sub sole recenti* : non pas « de grand matin », mais « à l'Orient », comme *Sole nouo* chez Virg (*Géorg.* 1, 288) : cf. Hor. : *Sat.*, 1, 4, 39 : « Hic mutat merces surgente a sole, etc. » C'est à Alexandrie principalement qu'on faisait l'échange des denrées de l'Italie contre celles de l'Asie — *Rugosum* : cette épithète caractérise le poivre de l'Inde par opposition au poivre d'Italie (Plin. : *N. H.*, 12, 26 et suiv. : « ... *Indiae*... passim... quae piper gignunt, iuniperis nostris simile... semina a iunipero distant paruulis siliquis... Hae priusquam dehiscent, decerpitae tostaeque sole faciunt quod uocatur piper longum, paulatim uero dehiscentes maturitate ostendunt candidum piper. quod deinde tostum solibus colore rugisque mutatur... » § 29 : *Piperis arborem iam et Italia habet*.. Sed deest tosta illa maturitas ideoque et rugarum et colorum similitudo »). — *Pallentis grana cumini* : « les grains du cumin qui fait pâlir » : le cumin (*cuminum* ou *cyminum*, en grec *κῦμινον*) est une ombellifère dont la graine donnait une huile odorante (voy. Dioscoride, 3, 68 ; Plin. : *N. H.*, 20, 159). On la tirait surtout de l'Egypte et de l'Ethiopie, et on l'employait comme condiment : il passait pour propre à prévenir les nausées et les aigreurs d'estomac (Plin. : *N. H.*, 19, 160 : « fastidiis cuminum amicissimum »). Un de ses effets était de provoquer la pâleur (Plin. 20, 159 : « Omne cuminum pallorem bibentibus gignit ») : d'où *pallentis*, au sens actif de « qui rend pâle » (cf. Tib. 1, 8, 17 : *pallentibus herbis* ; Ov. : *Ar. am.* 2, 105 : *pallentia philtra* ; et *supra*, *Prol.*, 4 : « *pal'lidamque Pirenen* ») : Horace avait dit (*Epist.*, 1, 19, 17-18) : « Quod si Pal'lerem casu, biberent exsangue cuminum. »

Hic satur inriguo mauult turgescere somno,
 Hic campo indulget, hunc alea decoquit, ille
 In uenerem putris ; set cum lapidosa cheragra
 Fregerit articulos ueteris ramalia fagi,

NC. 58. *putris* ; *set* se tire du rapprochement de *putris* et α et *putri* set P : de part et d'autre, les copistes ont laissé tomber un *s*, celui de *set* dans α , celui de *putris* dans P. *putrit* set p sch. ; *putris* est set Val. φ ; *putret* sed mss récents ; de *putris* est set, on a tiré la leçon *est putris* ; *sed* qui rétablit le mètre (Desprez et d'autres) ; *puter* it Hanthal. — 59. *fregerit* P Val. : *fecerit* α : M. Havet (*Crit. verb.*, p. 141, n° 524) considère *fregerit* comme une correction malheureuse : « avec *articulos*, *fregerit* semble former un sens, tandis que *fecerit* n'est intelligible que si on achève le vers » ; je crois que *fecerit* est bien plutôt la conjecture d'un réviseur qui n'aura pas compris le tour *fregerit articulos... ramalia*. — *faci* (au lieu de *fagi*) α (corr. A²).

56. *Satur* : « l'estomac plein » (cf. 1, 31) : il s'agit d'un homme qui fait la sieste après avoir bien mangé et bien bu — *Inriguo... somno* : *inriguus* est pris ici au sens actif : « qui arrose » (cf. Virg. : *Géorg.*, 4, 32 : « *irriguumque bibant uolaria fontem* »). L'image a été suggérée par Lucrèce (4, 905 : « *somnus per membra quietem inriget* ») et Virg. (*En.*, 3, 511 : « *fessos sopor inrigat artus* ») ; mais elle est bien plus juste chez ces deux poètes, puisqu'ils comparent le sommeil qui repose le corps fatigué à l'eau qui rafraîchit les plantes quand on les arrose, tandis qu'il s'agit chez Perse du sommeil lourd qui suit les excès de table. — *Turgescere* : « s'enfler, se boursoufler d'une mauvaise graisse ». Mangeant beaucoup, notre homme devrait, au contraire, se donner du mouvement.

57. *Campo indulget* : « s'adonne aux exercices du champ de Mars ». *Campus* pour *Campus Martis* se rencontre plusieurs fois chez Horace (*Od.*, 1, 8, 4 ; *Epist.*, 1, 7, 59 ; *A. P.*, 162) ; *indulgēt* : à la césure. — *Hunc alea decoquit* : *decoquere*, c'est proprement : « réduire par la cuisson » (cf. 1, 125). Mais le langage familier employait ce verbe intransitivement dans le sens de « faire banqueroute » (Varr. : *Mén.*, 512 Büch. : « *In foro medio luci claro decoquere* » ; cf. Cic. : *Phil.* 2, 18, 44). Perse combinant ce sens figuré avec l'emploi ordinaire du verbe, construit ce dernier transitivement pour dire : « réduire à la banqueroute, ruiner » (ce serait chez nous, par une métaphore un peu différente « les dés mettent cet autre à sec »).

57-58. *Ille in Venerem putris* (c. *putris* est) : litt. : « cet autre se résoud, se fond

en volupté amoureuse », c'est-à-dire : « s'abandonne entièrement aux plaisirs de l'amour ». Le tour hardi *putris in* a pu être suggéré à Perse par Horace (*Od.*, 1, 36, 17) : « *Omnes in Damalin putres deponent oculos* » ; mais rien ne nous oblige à croire (avec M. van Wageningen) qu'il ait fait un contresens sur cette phrase : il a pu se rendre compte que *in Damalin* dépend de *deponent*, mais ramasser toute l'expression *putres deponent oculos* dans le seul mot *putris* : d'autant plus que celui-ci est à peu près l'équivalent de *solutus* et que Virgile avait dit (*Géorg.*, 4, 198-199) : « *nec corpora segnes In Venerem solui* ».

58. *Lapidosa cheragra* : « La goutte pierreuse, la goutte qui durcit les articulations. » *Cheragra* : (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 15 ; la forme ordinaire est *chiragra* = $\chiειράγρα$), c'est proprement la goutte aux mains.

59. Le tour proleptique *fregerit articulos... ramalia* est analogue au grec $\deltaιδίσκειν τινὰ σοφόν$, et on peut paraphraser, avec M. van Wageningen, « frangendo fecerit ut articuli quasi ramalia fierent ueteris fagi », c'est-à-dire : « a brisé leurs articulations de manière à les rendre semblables aux branches d'un vieux hêtre ». D'autres, prêtant à Perse une construction bien gauche, voient dans *ramalia fagi* une simple apposition : « qui sont des branches de vieux hêtres », c'est-à-dire : « semblables aux branches d'un vieux hêtre ». On a voulu tirer une allégorie du rapprochement des mots *lapidosa*, *fregerit* et *ramalia* : la goutte brisant les membres serait comparée aux grêlons qui brisent les branches (*ramalia* n'étant alors qu'une apposition : mais *ueteris ramalia fagi* ne fait que pré-

Tunc crassos transisse dies lucemque palustrem
 Et sibi iam seri uita ingemuere relictam.
 At te nocturnis iuuat inpallescere chartis :

60

NC. 61. *miseri* (au lieu de *seri*) Jean de Salisbury (*Pol.*, 7, 19). — *uita ing. relictam* P sch. : *uitam ing. relictam* x Val. ; texte très incertain (cf. 4, 31) ; Claudien lisait sans doute *uitam... relictam*, puisqu'il écrit (*In Eutrop.*, 2, 501) : « et seri transacta gemunt ». — 62. *chartis* φ : *carthis* P α.

ciser le *nodosa* d'Horace (*Epist.* 1, 1, 31 « *Nodosa... cheragra* ») et *fregerit* n'est qu'une variante du *Contudit* qu'on lit chez le même poète (*Sat.*, 2, 7, 16 : « *postquam... cheragra contudit articulos* »), suggérée sans doute par Virgile (*Buc.*, 9, 9) : « *Veteres, iam fracta cacumina, fagos* ». (Le scoliaste applique *fregerit* au vent qui tord les arbres : « *legitur et <fregerit i. e.> curuauerit, sicut et uentus arbores uel earum ramos* ». Pour la leçon *fecerit*, voy. NC.) — *Fregerit*, et non *fregit* : Perse met le subj. avec *cum* pour marquer un fait qui se répète (cf. 3, 37 : 4, 22).

60. *Tunc crassos transisse dies lucemque palustrem* : cette proposition infinitive dépend de *ingemuere* ; litt. : « alors ces hommes déplorent que leurs jours aient passé épais et que leur vie ait passé marécageuse » ; ent. qu'ils déplorent d'avoir perdu dans une épaisse sottise tous les jours de leur existence : *crassos* suivi de *palustrem* est certainement une allusion à la lourdeur proverbiale des Béotiens, causée, disait-on, par l'atmosphère d'un pays marécageux (Hor. : *Epist.*, 2, 1, 244 : « *Bocotum in crasso iurares aëre natum* ») ; et, d'ailleurs Perse se rappelle ici Tib., 1, 4, 33 : « *Vidi ego iam iuuenem, premeret cum senior aetas, Maerentem stultos praeteriisse dies* ». — *Palustris* est ordinairement appliqué au sol (Sén. : *Epist.*, 73, 16 : « *humus sterilis atque palustris* ») ; avec *lucem*, il fait une alliance de mots : « une clarté obscurcie par l'atmosphère lourde des marais » ; d'où la substitution de *lucem* à *uitam*.

61. « Et ils se lamentent, trop tard, à cause de la vie qu'ils ont laissée derrière eux », c'est-à-dire : 1° soit « ils déplorent d'avoir délaissé la véritable vie, ils sentent qu'ils ont vécu sans vivre » ; 2° soit : « ils déplorent la vie qu'ils ont menée, leur vie passée » : Dans le premier cas, *sibi* peut dépendre de *relicta*, avec la valeur de *a se* ; dans le second, il faut plutôt le rattacher à *ingemuere* : « ils se lamentent sur eux-

mêmes, à cause, etc. » ; pour le dat. avec *ingemisco*, cf. Cic. : *Tusc.*, 2, 9, 21. La première interprétation me semble plus naturelle : la pensée et l'expression rappellent alors celles du vers 38 de la satire 3 : « *Virtutem uideant intabescantque relicta* » (cf. Sén. : *Epist.*, 45, 12 : « *Multos transisse uitam, dum uitae instrumenta conquirunt* »). La seconde, qui fait de *relicta* un synonyme de *anteacta*, peut s'autoriser d'un rapprochement avec Horace (*Od.*, 1, 34, 4-5) : « *iterare cursus Cogor relictos* ». — *Vita relicta* fait une anacoluthie : le verbe *ingemuere* est d'abord construit avec une proposition infinitive (*dies lucemque transisse*, etc.), puis avec l'ablatif, abl. de cause ou abl. absolu (cf. Virg. : *Géorg.*, 1, 45-46 : « *Depresso incipiat iam tum mihi taurus aratro Ingemere* » ; et *En.*, 4, 369 : « *Num fletu ingemuit nostro* » où *fletu* est plutôt un datif. cf. encore Val. Max., 5, 10, 2 ; Q. Curce, 9, 3, 20, et, chez Perse, 4, 31 : « *far-rata... plaudentibus olla* » et la note). Si la leçon *uitam relictam* (voy. NC.), préférée par un grand nombre d'éditeurs, est la bonne, on en tire tout naturellement l'un ou l'autre des sens indiqués ci-dessus, qu'on prenne d'ailleurs *uitam relictam* pour le complément direct de *ingemuere* (cf. Virg. : *Buc.*, 5, 27-28 : « *tuum... ingemuisse leones Interitum* »). — ce qui s'impose si *relictam* équivaut à *anteactam*, — ou qu'on y voie, en sous-entendant *esse*, une proposition infinitive continuant le tour *transisse dies*. L'interprétation : « Ils se plaignent que la vie (dont ils ne peuvent plus jouir) leur soit encore laissée » (Jahn) ne peut guère se concilier avec *iam seri* : pour cette dernière expression (= *iam sero*), cf. *matutinus* et *nocturnus* chez Virgile (*En.*, 8, 465, et *Géorg.*, 3, 538) ; *iam* signifie « désormais », nous dirions : « désormais trop tard ». — *Ingemuere* est un pf. gnomique (cf. *libauit*, 2, 5) : « lorsque la goutte a brisé leurs forces, toujours ils ont déploré, etc. ».

62. *At* oppose fortement la noble activité

Cultor enim es iuuenum, purgatas inseris aures
Frugè Cleanthea. Petite hinc puerique senesque
Finem animo certum miserisque uaticana canis.

65

« Cras hoc fiet idem ». Cras fiet ? « Quid ? quasi magnum

NC. 63. *enim es p* : *enim est P* (cf. même faute 3, 23 ; 4, 13 et 4, 51) ; *enim* (suivi immédiatement de *iuuenum*) α : l'omission de *es*, qui rend la phrase plus élégante, peut fort bien être une correction, tandis qu'on ne voit point, hors le cas du mélange d'une glose avec le texte, pourquoi un copiste ou un reviseur aurait ajouté *es*. — 64. *Cleanthea* A² φ : *cliantea* P ; *cleteanthea* α. — *puerique* P α : *iuuenesque* φ (voy. *Introd.*, p. xxxi). — 65. *miserique* au lieu de *miserisque* P, faute mécanique « par suggestion de *puerique* » (Havet : *Crit. verb.*, p. 151, n° 568. — *serisque* 'au lieu de *miserisque*) Markland ; — 66. *cras fiat* (au lieu de *er. fiet*) α ;

de Cornutus aux occupations vulgaires ou basses de la plupart des hommes. — *Te nocturnis*, etc. : « ton plaisir est de pâlir la nuit sur les livres » ; sur *nocturnus*, cf. *supra* la note sur *iam seri* ; sur la pâleur des gens d'étude cf. 1, 26 : *en pallor*. — *Chartae* au sens de *libri*, comme chez Cic. (*Pr. Cael.*, 17, 40 : « *chartae*... obsoleuerunt » ; cf. *Ad Att.*, 2, 20, 3). *Chartis* est-il un datif ou un abl ? Stace dit (*Theb.*, 6, 805) : « *euentu impallescere* » ce qui ne tranche pas la question, puisque *euentu* peut être un datif aussi bien qu'un abl.

63-64. *Cultor enim* etc. : Courte allégorie : « Tu cultives les jeunes gens (c'est-à-dire l'âme des jeunes gens), tu ensemences du grain de Cleanthe les oreilles bien nettoyées » (c'est-à-dire : après avoir détruit les préjugés, tu sèmes la bonne doctrine). *Purgare aures*, c'est proprement « écurer l'oreille » (cf. Hor. : *Epist.*, 1, 1, 7 : « *purgatam*... qui personet aures » ; mais, d'autre part, *purgare*, dans la langue de l'agriculture, signifie : « ôter les mauvaises herbes » Cic. : *Tusc.*, 5, 23, 65 : *falcibus*... *purgarunt*... *locum*). Il y a donc un jeu de mots : Cornutus, avant de semer ou de planter, nettoie le terrain. Le tour *inserere aures frugè*, au lieu de *inserere auribus fruges* est insolite : on attendrait *conseris aures* (cf. pour tant Cic. : *Timée*, 12, 44 : « Cum autem animis corpora cum necessitate inseuisset ») ; chez Virgile (*Georg.*, 2, 69 : « *Inseritur uero et nucis arbutus horrida fetu* »), *inserere* signifie « greffer sur ». — *Frugè Cleanthea* : ent. : « la philosophie stoïcienne ». Le Portique n'avait pas eu de travailleur plus énergique et plus patient que Cleanthe, et c'est à dessein, je pense, non pour de simples raisons métriques, que Perse évoque ici le nom de ce philosophe. —

Pour l'asyndète *Cultor... es... inseris...* cf. 1, 86-87... *librat...*, *laudatur* : 3, 21-22 : *sonat... respondet*, mais voy. *supra*, NC.

64. *Petite hinc* . ent. : « Venez demander à la philosophie stoïcienne. » — *Puerique senesque* : les stoïciens estimaient qu'il n'était jamais ni trop tôt ni trop tard pour entreprendre l'étude de la philosophie : l'éducation morale devait, d'après eux, commencer dès le berceau (voy. Quint., 1, 1, 15-16 ; 1, 1, 4 ; 1, 10, 32) et durer tant qu'on n'était point parvenu à la sagesse, c'est-à-dire autant que la vie (cf. Sén. : *Epist.*, 76, 1).

65. *Finem animo certum* : ent. : « Une fin morale déterminée. » — *Miseris... uaticana canis* : « un viatique pour l'époque malheureuse de la vieillesse » : *canis* : *canis capillis* ; le mot est chez Cic. (*De senect.*, 18, 62 : « Non cani, non rugae repente auctoritatem arripere possunt ») et, avec une épithète, chez Ov. (*Mét.*, 8, 9 : « cani honorati »). *Viatica* (ἐφοδίων), appliqué à la sagesse, est une image traditionnelle qui remontait, dit-on, à Bias (voy. Diog. L., 1, 86) ; pour le pluriel, cf. Hor., *Epist.*, 1, 17, 54 et 2, 2, 26.

66. *Cras hoc fiet idem* : « Je le ferai tout aussi bien demain. » Perse donne la parole à un interlocuteur fictif qui remet au lendemain l'étude de la sagesse. — *Cras fiet* ? Réplique de Perse : « Tu le feras demain ? pourquoi demain ? » ou : « Tu le feras demain ? vraiment ? » — *Quid* ? etc. L'autre proteste : « Quoi ? dit-il, ainsi donc (*nempe*) tu m'accordes un jour comme si c'était quelque chose de considérable ? » c'est-à-dire : « un jour, est-ce donc un si grand cadeau ? » Pour le sens de *nempe*, cf. 3, 1 : il est inutile de supposer que *donas* est exclamatif et de faire porter

Nempe diem donas ? » Sed cum lux altera uenit,
Iam cras hesternum consumpsimus. ecce aliud cras
Egerit hos annos et semper paulum erit ultra.
Nam quamuis prope te, quamuis temone sub uno 70

NC. 67. *diest* (au lieu de *diem*) α (corr. A²) : *die* aura été mal lu : en effet, *ē*, isolé = *est* (voy. Havet, *ibid.*, p. 179, n° 744. — 68. *hesternum* α : *externum* P (mauvaise lecture de *esternum* : cf. 3, 106). — 69. *hos* p α : *hoc* P (i. e. *hoc aliud cras* ; cf. sch. : « *hoc cras quod ais annos eliquat, consumit, uel praeterire facit* ») ; mais la suite des idées semble exclure cette leçon qui peut s'expliquer aisément comme une erreur mécanique, ou une conjecture erronée. — Marcile refaisait ainsi le vers 69 : « *Egerit hos annos, semper paulum egerit ultra.* » 70. *quam prope* (au lieu de *quamuis prope*, α ; *se* (au lieu de *te*) α (par suggestion du *sese* qui se lit au v. suivant) ; *temone* p α : *tenemo* P (anasyllabisme : cf. supra. v. 36.)

nempe sur *quasi magnum* avec le sens de « apparemment ». Jahn complique inutilement l'interprétation lorsqu'il ponctue (éd. de 1843) : « *Quid, quasi magnum, Nempe diem, donas ?* » c'est-à-dire : « Qu'est-ce que tu me donnes, comme si tu me faisais un grand cadeau ? eh bien ! tu me donnes un jour. » — La plupart des éditeurs ponctuent autrement que je ne fais le commencement du vers 66. Ils écrivent : « *Cras hoc fiet.* » *Idem cras fiet.* « *Quid ?* » etc., et interprètent de la manière suivante : « Je le ferai demain » (dit un interlocuteur fictif). Demain (dit Persé) ce sera la même chose (c'est-à-dire que l'autre se donnera un nouveau délai). « *Que veux-tu dire* » reprend l'interlocuteur, etc. Mais la ponctuation que j'ai adoptée, avec C. Fr. Hermann, me semble donner plus de vivacité au dialogue et trouve une confirmation chez Ovide (*Rem. d'am.*, 104) : « *Dicimus assidue* : « *Cras quoque fiet idem.* »

67-68. *Sed* : le poète reprend la parole : « (Tu dis cela), mais... » — *Cum lux altera*, etc. : litt. : « lorsqu'un nouveau jour est venu, nous avons déjà laissé passer le lendemain d'hier », en d'autres termes : « la venue du jour auquel nous donnons aujourd'hui le nom de demain suppose que s'est écoulé un jour que, hier, nous appelions demain (aujourd'hui étant le lendemain d'hier) » ; donc, lorsque nous remettons au lendemain, c'est déjà un lendemain que nous laissons passer ; et, comme demain n'existe pas en tant que jour présent, mais devient aujourd'hui aussitôt qu'on y arrive, nous trouverons perpétuellement devant nous un nouveau demain. — *Venit... consumpsimus* : la simili-

tude de temps indique concomitance ; pour l'emploi de *consumere*, cf. supra, 41. — *Cras* est substantif, comme chez Atta (9, dans la 3^e éd. des *Comiques latins* de Ribbeck, p. 190) : « *Cras est communis dies* » et chez Martial (5, 58. 2) : « *Dic mihi, cras istud, Postume, quando uenit ?* » ; il fait avec l'adj. *hesternum* l'alliance de mots dite oxymoron.

68-69. *Ecce aliud cras*, etc. : « Voici que perpétuellement, un autre demain épuise peu à peu les années de notre vie. » Le verbe *egerere* signifie proprement « ôter, vider », en parlant de choses qu'on enlève morceau par morceau ou les unes après les autres (par exemple de la terre, des pierres, du butin, l'eau qui est dans la sentine d'un navire) : il est ici l'équivalent de *paulatim exhaurire*. On le retrouve appliqué au temps chez Valérius Flaccus (*Argon.*, 8, 453-454) : « *tota querelis Egeritur questuque dies* » (Jahn, par méprise, fait de *egerit* le futur antérieur de *ago*, et entend : « aura chassé devant lui »). — *Hos annos* (voy. NC.) : « ces années-ci, les années que nous avons devant nous », par conséquent : « les années de notre vie ».

69. *Et semper paulum erit ultra* : « et toujours un autre lendemain sera un peu en avant (de toi) », c'est-à-dire : « toujours tu auras un lendemain devant toi sans pouvoir l'atteindre (puisque demain, quand on y arrive, n'est plus demain, mais aujourd'hui) ». Ceci prépare la comparaison développée dans les trois vers suivants.

70-71 L'homme qui a toujours devant lui un lendemain qu'il n'atteindra jamais est comparé à une des roues de derrière d'un char à quatre roues, qui ne rattrapera jamais la roue correspondante de

Vertentem sese frustra sectabere cantum,
Cum rota posterior curras et in axe secundo.

Libertate opus est, non hac : ut quisque Velina
Publius emeruit, scabiosum tesserula far

NC. 71. *se* (au lieu de *sese* P. *cantum* P α; Quint., 1, 5, 8 : la plupart des éditeurs écrivent *canthum* : mais du moment que Quintilien voit dans *cantus* un mot barbare et n'y reconnaît pas le grec *καυθός*, nous n'avons aucune raison de modifier l'orthographe des mss (« *Barbarismum*, dit, en effet, Quint., l. l., pluribus modis accipimus. Vnum gente, quale fit si quis Afrum uel Hispanum Latinae orationi nomen inserat, ut ferrum, quo rotae uinciuntur, dici solet *cantus* : quanquam eo tanquam recepto utitur Persius ». Heinrich rapproche l'allemand *die Kante*). — 73. *qua* ou *quam* (au lieu de *ut*) φ; *qua* ut Juste Lipse; *quam* ut Guyet.

devant, bien qu'elles soient toutes voisines l'une de l'autre et fassent partie toutes deux d'un même char. Il faut construire : « *sectabere frustra cantum quamuis uertentem sese prope te, quamuis uertentem sese* sub uno temone, cum, etc », c'est-à-dire : « C'est en vain que tu chercheras à atteindre la bande de fer qui pourrât tourner près de toi et sous un seul et même timon, etc. » ; mais, par *temone*, il faut entendre ici le char tout entier, et, par *cantus*, la roue ; sur ce dernier mot, qu'on retrouve chez Martial (14, 168) et qui désignait, dans le langage vulgaire, la bande de fer ou de bronze entourant la roue, cf. NC. — *Cum rota*, etc. : litt. : « lorsque tu cours, roue de derrière (c'est-à-dire : semblable à une roue de derrière) et au second essieu ». Pour le tour *curras rota*, cf. 2, 27 : « *quia non iaces bidental* » et Horace, *Epist.* 1, 2, 41-42 : « qui recte uiuendi prorogat horam, *Rusticus expectat dum defluat amnis* ») ; *curras* au subj., pour marquer un fait qui se répète : cf. *supra*, 59.

73 et suiv. Ici commence la seconde partie de la satire, consacrée à définir la vraie liberté. Le lien est facile à trouver : ce qui manque aux hommes qu'on voit remettant de jour en jour l'étude de la sagesse, c'est l'indépendance morale : ils sont esclaves de leurs passions. Tout le morceau est à rapprocher d'Horace : *Sat.*, 2, 7.

73-75. *Libertate opus est*, etc. : j'entends, revenant, en somme, à l'interprétation de Casaubon : « On a besoin de la liberté, non pas de celle que je vais dire : selon que chaque homme a reçu son congé sous le nom de Publius de la tribu Velina (c'est-à-dire : du moment qu'un homme a été, par l'affranchissement, inscrit sous un

nom romain dans une tribu romaine), il possède, moyennant une petite tessère, du blé moisi (c'est-à-dire : il reçoit le bon de blé qui est le privilège des citoyens libres ; en d'autres termes, il est traité comme un homme libre). » A la place de *hac* : *ut*, on attendrait *hac, qua, ut*, etc. : Perse a juxtaposé simplement à *hac* le membre de phrase annoncé par ce démonstratif ; il y a un tour analogue chez Horace (*Sat.*, 1, 2, 120) : « *Illam* (sc. *uenerem*) : « *post paullo* », « *sed pluris* », « *si exierit uir* », *Gallis* ». *Emeruit* pour dire *emeruit seruitutis stipendia* (cf. Cic. : *De Sen.*, 14, 49 : « *tanquam emeritis stipendiis libidinis* »). Le sens est précisé par *Publius Velina* (= *Publius Velina tribu*), qui a une valeur attributive : il a reçu son congé pour devenir Publius, de la tribu Velina (on trouve dans les inscriptions *Oppius Veientina*, *L. Memmius Galeria*, etc.) ; *Publius* est, d'ailleurs, mis pour indiquer un prénom romain quelconque et *Velina*, une tribu quelconque (cette tribu est nommée chez Horace : *Epist.*, 1, 6, 52) — *Tesserula* : la *tesserula nummaria* qu'on donnait aux citoyens pauvres et qu'ils devaient produire pour recevoir du blé dans les distributions publiques ou *frumentationes* (cf. Juv., 7, 174-175, et, sur les *frumentationes*, Suét. : *Cés.*, 41 et *Aug.*, 40 et 42). — *Scabiosum* : « moisi » (par un trop long séjour dans les greniers publics) ». Il faut reconnaître que le tour *non hac* : *ut*, etc., est dur et que *emeruit* est peu net. La leçon *qua* (*quisque* ayant alors le sens de *quisque*) : voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 14, rem. 3) et la conjecture *qua* *ut* feraient disparaître la première difficulté ; la conjecture *quam* *ut* les lèverait l'une et l'autre (*emeruit* signifiant en ce cas : « a obtenu, a

Possidet. Heu steriles ueri, quibus una Quiritem
Vertigo facit. Hic Dama est, non tresis agaso.

75

NG. 75. ueri p α : uiri P. — 76. Dama est P Val. : damasus α (selon M. Havet, *Crit. verb.*, p. 147, n° 554 : « mauvaise correction de Damast : le correcteur connaissait le pape Damase. et, trompé par le papae du vers 79, il a cru que le t de Damast provenait d'une abréviation mal lue »).

gagné par les services rendus à son maître », et *quisque* portant sur *Publius Velina* : « chaque Publius de la tribu Velina » : pour dire, tout homme devenu citoyen). Mais comme la leçon *non hac ut* est seule autorisée, la plupart des éditeurs modernes l'ont maintenue dans leur texte, tout en l'interprétant de manières différentes : les uns (Jahn, dont C. Fr. Hermann reproduit la ponctuation), écrivent : « Libertate opus est, non hac, ut, quisque... etc », et entendent : « On a besoin de la liberté, non pas de celle de la manière dont (*ut = ita ut*, au sens de *ainsi que*) possède, moyennant une tessère, du blé moisi tout homme qui (*quisque = quisquis*) a obtenu la liberté et a été inscrit (*emerere = merere stipendia*) dans la tribu Velina (*Velina = in Velina tribu*) avec le prénom de Publius » : d'autres (Bücheler, suivi par Némethy, Leo, van Wageningen) écrivent : « Libertate opus est. Non hac, ut quisque Velina Publius : emeruit, scabio.um, etc. », c'est-à-dire *est* étant sous-entendu à côté de *quisque* : « Non pas de cette liberté, comme est n'importe quel (*quisque* au sens de *quilibet* : voy. Riem. : *Synt. lat.*, 15 bis, rem 2) Publius de la tribu Velina : il a fini son temps (d'esclavage), etc. » : d'autres encore (Albini s'inspirant de Krause) font porter *ut* à la fois sur *emeruit* et sur *possidet* en supposant, d'une proposition à l'autre, une asyndète. Ils paraphrasent : « Non hac *tali* libertate *qualem* quisque, etc. », c'est-à-dire : « une liberté telle que chacun peut l'acquérir (*emerere* au sens d'« obtenir par les services rendus ») en devenant (d'esclave sans nom) un Publius de la tribu Velina (et par laquelle) il est mis en possession, etc ». Ces trois explications ont ceci de commun qu'elles donnent à *ut* le sens de *comme*, de la manière que » : mais la première suppose un emploi de *quisque* tout à fait exceptionnel pendant la période classique, et la seconde une ellipse très dure : ce qui pourrait être sous-entendu après *ut*, en bonne syntaxe, ce serait

seulement *opus est* ; la troisième, en revanche, me paraît ingénieuse et séduisante ; mais je crois qu'il vaut mieux conserver au tour *ut quisque* son sens habituel, sans pour cela séparer *non hac de opus est* et le rattacher à *possidet* comme fait Conington, qui interprète : « Ce n'est point par la liberté dont je parle que, du moment que le premier venu a été enrôlé sous le nom de Publius dans la tribu Velina (*Velina = in Velina* et dépendant de *emeruit* signifiant non pas « qui a reçu son congé », mais « qui a pris du service dans »), il possède, etc. »

75. *Heu* rappelle *o miser* (3, 15), *o miseri* (3, 66) : l'apostrophe s'adresse à ceux qui n'ont pas la sagesse, aux *stulti*. — *Steriles ueri* : litt. : « inféconds en fait de vérité », c'est-à-dire : « vides de toute vérité » : cf. Vell. Patere., 1, 18, 3 : « *talium studiorum... steriles* », et, pour le tour, Perse, 2, 61.

75-76. *Quibus* etc. : « pour qui une pirouette fait à elle seule (c'est à-dire suffit à) faire un citoyen libre ». Dans l'affranchissement (*manumissio*) dit *per uindictam* qui se faisait devant le prêteur (cf. *infra*, v. 88), le licteur touchait l'esclave avec une baguette (*uindicta*) et le maître lui faisait faire un tour sur lui-même (*uerterebat* : cf. *infra*, v. 78) ou le promenait un instant (*circumducebat*) en disant : « *Hunc hominem liberum esse uolo*. » — *Quiritem* : pour rappeler l'expression *ius Quiritium* : la cérémonie de l'affranchissement assure à l'ancien esclave le titre et tous les droits de citoyen libre. Perse n'est pas le premier qui ait employé le sing., d'ailleurs fort rare, *Quiritem* (cf. Hor. : *Od.*, 2, 7, 3 ; *Epist.*, 1, 6, 7 ; Ov., *Mét.*, 14, 823).

76. *Hic Dama est* : « Voici Dama (litt. : Cet homme-ci est Dama). » *Dama*, nom d'esclave grec qui se trouve plusieurs fois chez Horace. C'est le mot dorien *Δαμάς*, abréviation de *Δαμάτριος = Δαμάτριος*. — *Non tresis agaso* : « palefrenier qui ne vaut pas trois as ». *Agaso*, *onis*, c'est proprement celui qui mène les bêtes (*agerē* 4

Vappa lippus et in tenui farragine mendax :
 Verterit hunc dominus, momento turbinis exit
 Marcus Dama : papae ! Marco spondente recusas
 Credere tu nummos ? Marco sub iudice palles ?
 Marcus dixit, ita est. Adsigna, Marce, tabellas.

80

NC. 77. On trouve dans les vieilles éditions *uappa et lippus* : *uappa* n'a pas été compris ; on lui a donné le sens de « mauvais sujet » (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 1, 104 ; 2, 12), et comme alors il fallait scander *uappä*, on a ajouté *et*. — *tenui farragine* p α : *tenuit farragine* P. — 78. *turbinis* P : *temporis* α p (voy. *Introd.*, p. xxv). — 80: *credere tu nummos* p α : *crederet unum mos* P. — 81. *adsigna* P α : *assigna* φ (leçon d'où Marcile tirait la correction *has signa*).

pour la formation du mot, cf. *equito*, *onis* : écuyer), d'où « garçon d'écurie » : *in tenui farragine mendax* prouve que le mot a bien ici cette signification, et non celle de « lourdaud », comme chez Horace (*Sat.*, 2, 8, 72) ; — l'adj. *tresis* ne se trouve que chez l'erse, mais il est formé comme *semmissis* (Cic. : *Ad fam.*, 5, 10, 1) et *centussis* Lucil., 1172 Marx ; Perse, 5, 191), et rappelle en même temps la locution proverbiale *non homo trioboli* (= οὐκ ἄριστος τριωβόλου ; voy. Pl. : *Poen.*, 463, etc.). Il y a ici une sorte de jeu de mots, puisqu'on peut entendre à la fois : « on ne tirerait pas trois as de cet esclave sur le marché » et : « c'est un vaurien ».

77. *Vappa lippus* : entendez qu'il s'est donné une maladie d'yeux (cf. 1, 79 et 2, 72) à force de boire ; *uappa*, c'est ici le mauvais vin, le vin éventé qu'on donnait aux esclaves ; le mot est à l'abl. de cause. — *In tenui farragine mendax* : « et menteur pour la misérable pitance de ses bêtes, pour une poignée de grains ». Cet esclave voleur ne dédaigne pas le plus mince larcin. On appelait *farrago* le mélange de différents grains qu'on donnait au bétail ; *tenui* indique la faible valeur de la chose ; *in* signifie ici *quand il s'agit de*, sens qui n'est pas rare (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 107, c).

78. *Verterit hunc dominus* : « Que son maître lui ait fait faire une pirouette » (cf. *supra* la note sur les v. 75-76) ; pour le subjonctif de supposition *verterit* = *si uerterit*, cf. Riem. : *Synt. lat.*, § 169. — *Momento turbinis* : *turbo* est ici l'équivalent de *uertigo* (v. 76) : il faut entendre, je pense : « le temps de tourner sur les talons », l'expression étant calquée sur *momento temporis, momento horae* (Hor. : *Sat.*, 1, 1, 7).

78-79. *Exit Marcus Dama* : « il sort de la Marcus Dama », c'est-à-dire : « il devient citoyen romain », *Marcus*, comme plus haut *Publius*, est mis pour indiquer un prénom romain quelconque. — *Dama* : parce que l'affranchi gardait son nom d'esclave comme *cognomen*. On trouve dans les inscriptions : M. Fufius M. L. Dama (Gruter, 991, 13), Valerius Damas (C. I. L., 6, 27977). — *Exit* : on peut comparer l'emploi de *euadere* au sens de « devenir » ; mais d'ailleurs Perse s'est souvenu d'Horace (*A. P.*, 22 : « *currente rota cur urceus exit* » (cf. Perse ; 1, 45) et surtout, *Sat.*, 2, 7, 54-55 : « *Prodis ex iudice Dama* : — *Papae* : cette exclamation marque un étonnement mêlé d'admiration ; elle peut se rendre par : « Oh ! oh ! » ou par « Peste ! » Mais faut-il la rattacher à ce qui précède, le poète s'étonnant d'une transformation si rapide (« Peste ! c'a été vite fait ») ou la faire porter sur *recusas* et sur *palles* (« Peste ! avec la garantie d'un passé semblable, tu te méfies de l'honnêteté de ce nouveau citoyen ? ») ? Cette seconde interprétation me paraît la plus naturelle, parce que, ainsi, *papae* souligne l'ironie de *recusas*. — *Marco spondente* : « sous la caution de Marcus, si Marcus répond pour ton débiteur ».

80. *Credere. nummos* : « prêter de l'argent (à l'homme pour qui Marcus se porte garant). — *Tu* : cf. 1, 2 et la note. — *Marco sub iudice palles* : « tu pâlis si tu as Marcus pour juge », c'est-à-dire : « Tu redoutes qu'il ne se laisse acheter par la partie adverse. » On sait que les juges, pour les affaires civiles, étaient choisis par le prêteur sur une liste permanente de citoyens (voy. Willems : *Droit publ. rom.*, p. 299, 465).

81. *Marcus dixit, ita est* : « Marcus l'a

Haec mera libertas, hoc nobis pillea donant.

« An quisquam est alius liber, nisi ducere uitam
Cui licet ut uoluit ? licet ut uolo uiuere : non sim
Liberior Bruto ? » — « Mendose colligis, inquit
Stoicus hic aurem mordaci lotus aceto :

85

NC. 82. hoc P : haec α (par suggestion de haec... libertas) ; hanc φ (conjecture erronée, puisque, dans le tour « haec mera libertas », haec est mis pour hoc par une attraction consacrée. — donat (au lieu de donant) P (faute venant d'une erreur grossière sur le sens). — 84. uoluit P : libuit p α Val. « A libendo dicta putabatur libertas (Justin. : *Instit.* , 1, 3. 1) ». dit Bücheler, qui écrit libuit : mais uelle est le terme commun de la majeure et de la mineure (cf. *infra*, 89 : « Cur mihi non liceat, iussit quodcumque uoluntas ») ; libuit peut venir soit d'un correcteur qui aura pris la répétition ut uoluit... ut uolo pour une négligence, soit d'un copiste, par suggestion de « liber et de « licet ». — sim P : sum p α (correction inutile pour le sens : voy. *Comment.*). — 85. liberior p α : liberio P.

dit, donc cela est » : le témoignage de cet homme, qui était hier encore un esclave menteur (v. 77), est maintenant reçu en justice ; *Adsigna, Marce, tabellas* : ent. : « tu peux maintenant, Marcus, mettre ton sceau sur des tablettes. » Certains actes (contrats, testaments) étaient dressés en présence de témoins qui apposaient ensuite leur sceau sur les cachets (*signatores, obsignatores*).

82. *Haec mera libertas*, etc. : ironique comme ce qui précède : « Oui, voilà la pure liberté » (c'est-à-dire : « tous ces droits, c'est la pure liberté), voilà ce qu'un bonnet nous donne. » Sur le bonnet dont l'esclave se coiffait le jour de son affranchissement, cf. 3, 106. La forme ordinaire du mot est *pilleus* ; mais *pilleum* ou *pilleum* est chez Plaute (*Amph.*, 462).

83 et suiv. : Un interlocuteur fictif, un affranchi (cf. v. 88), s'étonne qu'on lui conteste le titre d'homme libre, du moment que, n'ayant plus de maître, il peut faire ce qu'il veut.

83-84. *An quisquam*, etc. Les paroles de l'interlocuteur forment un syllogisme dont nous avons ici la majeure ; litt. : « Y a-t-il donc un autre homme libre que celui à qui il est loisible de conduire sa vie selon sa volonté » (pour la leçon *libuit*, cf. NC.). — *An* : « ou bien est-ce que... ? » employé ici au sens de « Est-ce que par hasard... ? Veux-tu dire que... ? » : voy. *Riem.* : *Synt. lat.* , § 281, rem. 2. — *Voluit* : le pf., parce que la volonté précède l'acte : cf. *infra*, 89 : *iussit quod uoluntas*.

84. *Licet* (sc. *mihi*) *ut uolo uiuere* : mineure du syllogisme.

84-85. Conclusion sous forme interrogative : « (Et après cela je ne serais pas plus libre que Brutus (c'est-à-dire : que le père même de la liberté : il s'agit du premier Brutus) ». On pourrait entendre « qu'un Brutus, l'un ou l'autre » : mais le nom du premier Brutus était devenu le symbole proverbial de l'indépendance avant que vécût le second). — *Sim* : subj. de protestation : cf. *infra*, 146 et 6, 69, et voy. *Riem.* : *Synt. lat.* , § 168.

85-86. Entendant un syllogisme, un stoïcien dresse l'oreille : on sait que la dialectique stoïcienne faisait un emploi continu du syllogisme. — *Mendose colligis* : « Il y a une faute dans ton argumentation » : *colligere*, c'est ici « faire un syllogisme, démontrer par un syllogisme » : cf. *Sén.* : *Epist.* , 83, 9 : « Audi ergo quem admodum colligat (Zeno) uirum bonum non futurum ebrium ». — *Mendose*, adv. couramment employé pour indiquer une faute contre les lois de la logique (cf. *Lucr.* , 4, 501 ; *Cic.* : *De inuent.* , 1, 6, 8 ; *Hor.* : *Sat.* , 2, 4, 25). — *Inquit stoicus hic* : j'entends : « Dit ici un stoïcien » et non : « dit ce stoïcien » : je crois, en effet, que *hic* est adv., comme 3, 77 : « *Hic* aliquis... dicat ».

86. *Aurem*, etc. : « dont l'oreille a été lavée avec un vinaigre caustique », c'est-à-dire : « à l'oreille fine » (pour l'image, cf. 1, 126 et la note) : entendez que l'esprit du stoïcien, rompu aux finesses de la dialectique, a saisi tout de suite le point faible du syllogisme.

Hoc reliquum accipio, « licet » illud et « ut uolo » tolle » —

« Vindicta postquam meus a praetore recessi,

Cur mihi non liceat, iussit quodcumque uoluntas,

Excepto siquid Masuri rubrica uetauit ? »

90

Disce, sed ira cadat naso rugosaque sanna,

NC. 87. *hoc reliquum* P : *haec reliqua* α Val. (voy. *Introd.*, p. xxv). — *licet illud et ut uolo* p α : *illud detuo tolle* P : *licet ut uolo uiuere tolle* mss récents. — 90. *expecto* (au lieu de *excepto*) P, par « anasyllabisme » (cf. *supra*, 36). — *masuri* P A² : *mansuri* α : « l'élimination des noms propres par changement de fonction grammaticale » (Havet : *Crit. verb.*, p. 206, n° 869) est un genre de faute connu. — *uetauit*. P α Val. : *uetarit* Paris. 8048 : *uetabit* Heinrich (cf. *Juv.*, 6, 660), peut-être avec raison : le pf. convient pour le sens, aussi bien que le futur, mais la forme *uetarit* est anormale, alors que Perse se sert ailleurs (2, 43) de la forme usuelle : cf. 2, 5, et 3, 93, où il y a flottement dans la tradition manuscrite entre le pf. et le fut., mais surtout *infra*, 97, où *uitiauit*, donné par presque tous les mss, s'explique difficilement, et 168 où *plorauit*, leçon de P, est certainement une faute.

87. *Hoc reliquum* : « le reste de ce que tu viens de dire » : le stoïcien veut parler de la majeure : il l'accepte d'autant plus volontiers qu'elle reproduit une définition stoïcienne de la liberté (Cic. : *Parad.*, 34 : « Quid est libertas ? potestas uiuendi ut uelis », et Epict. : *Entr.*, 4, 1, 1 : « Ἐλευθερός ἐστιν ὁ ζῶν ὡς βούλεται »). — *Reliquum*, en trois syllabes : Virgile, Horace, Ovide s'abstiennent d'employer le mot, que Cicéron prononçait encore *relicuum*, en quatre syllabes brèves ; c'est chez Perse qu'il apparaît pour la première fois dans l'hexamètre, ici et 6, 68. — « *Licet* » *illud* et « *ut uolo* » *tolle* : « supprime ce il est loisible et ce comme je veux », c'est à-dire : les deux affirmations sur lesquelles repose la mineure. Pour le tour, cf. 1, 49 : « *Euge* » *tuum* et « *belle* ».

88-90. L'homme qui a formulé le syllogisme demande comment on peut soutenir qu'il ne lui est pas permis de vivre à sa guise.

88 « Après que, par l'effet du coup de baguette (cf. *supra* la note des v. 75-76), je me suis retiré de devant le préteur (cf. même note) n'ayant plus d'autre maître que moi-même. » — *Vindicta* est un abl. d'instrument. — *Meus* = *mei iuris* : « ne dépendant que de moi » : cf. Tér. : *Phormion*, 587 : « nam ego meorum solus sum meus » ; même emploi de *suus* chez Plaute (*Persa*, 472) et de *tuus* chez Sén. (*Epist.*, 20, 1).

89 Constr. : « Cur (id) quodcumque uoluntas iussit, non liceat mihi. » — *Iussit* : « a ordonné » et non pas : « m'a

ordonné » : cf. *Juv.*, 6, 223 : « Hoc uolo, sic iubeo. »

90. *Excepto*, etc. : litt. : « excepté si un titre de loi dans les livres de Masurius a défendu quelque chose », c'est-à-dire : « excepté tout ce qui est défendu par les lois ». Notre homme n'a que la notion de la liberté civile, ainsi définie par les jurisconsultes. (*Inst.*, 1, 3, 1 ; *Dig.*, 5, 5, 4) : « Facultas eius, quod cuique facere libet, nisi quod ui aut iure prohibetur ». — *Excepto si quid* : cf. *excepto quod* chez Hor. : *Epist.*, 1, 10, 50. — *Masurius Sabinus*, jurisconsulte célèbre du temps de Tibère : il mourut sous Néron (voy. Gaius 2, 218) ; il était l'auteur d'un traité de droit civil en trois livres ; ses disciples, rivaux de ceux de Sempronius Proculus qu'on appelait *Proculiani*, prirent le nom de *Sabiniani*. — *Rubrica*, le titre, le premier mot de chaque loi, ainsi nommé parce qu'il était écrit en rouge. — *Vetauit*, au lieu de *uetuit*, forme tout à fait insolite, qu'on ne retrouve que chez Servius et dans le *Pasteur* d'Hermas (cf. *explicui* et *explicauit*) ; était-ce une forme vulgaire que Perse a mise à dessein dans la bouche de l'affranchi qu'il fait parler ? ou faut-il lire ici le futur *uetabit* (voyez NC.) ?

91. *Disce* : est-ce le stoïcien du vers 86 qui reprend la parole ? C'est plutôt le poète, se faisant l'interprète de la philosophie du Portique. Le sermon philosophique introduit par *disce* (cf. 3, 66 : *disce o miseri*, et 73 : *disce nec inuideas*, etc.) se poursuit, sous une forme directe, jusqu'au vers 131. — *Sed ira cadat*, etc. :

Dum ueteres auias tibi de pulmone reuello.
 Non praetoris erat stultis dare tenuia rerum
 Officia atque usum rapidae permittere uitae;
 Sambucam citius caloni aptaueris alto.
 Stat contra ratio et secretam garrit in aurem,

95

NC. 92. *ueteres auias* p α : *ueteres aulas* P (par confusion de l'i et de l'l : cf. 6, 30 et 73) ; *ueteresse abias* α (d'où, dans certains mss récents : *ueteres scabies*). — 93. *erat* P Val. : *erit* α (correction inutile : voy. *Comment.*) : — *tenuia* α : *tenua* P. — 96. *garrit* P α (cf. Martial, 1, 89, 1 ; 3, 28, 2 ; 5, 61, 3) : *gannit* φ (préférée par un certain

litt. : « que de ton nez tombe la colère et la grimace qui ride, qui fronce (les narines) ». Sur les mouvements du nez comme signe de la colère, cf. 1, 109, et, sur *sanna*, *ibid.*, 62.

92. Litt. : « pendant que je t'extirpe du poumon les vieilles grand-mères », c'est-à-dire : « pendant que j'extirpe de ton esprit les préjugés » : *auias* est peut-être plus qu'une métonymie pour *fabellas aniles* : « les contes de bonnes femmes ». (Cic. : *De Nat. deor.*, 3, 5, 12) : l'expression nous fait voir, en quelque sorte, les aïeules elles-mêmes présentes dans l'homme sous la forme des erreurs qu'elles ont déposées en lui (cf. 2, 31 : *Ecce auia*, etc.). — *Veteres* fait un jeu de mots : « vieilles » et « invétérées ». — *Pulmo* n'est ici, je pense, qu'un synonyme de *praecordia* ou de *pectus* mis pour *animus* (cf. *fibra*, 1, 47 et 5, 29) : on peut se demander pourtant si le poumon n'est pas indiqué ici comme instrument de la parole, les préjugés y étant, pour ainsi dire, en réserve jusqu'au moment où ils s'expriment.

93-94. *Non praetoris erat* : *erat* et *non pas est* : « Il n'était pas au pouvoir du préteur (comme tu te l'imaginais pendant qu'il présidait à ton affranchissement). » — *Stultis* : au sens stoïcien de « ceux qui n'ont pas la sagesse » (et qui, n'ayant pas la sagesse, sont des fous, en vertu du paradoxe πᾶς ἄφρων μὴ γινεται). — *Tenuia rerum officia* : *officia rerum*, ce sont les obligations morales dans les diverses circonstances de la vie : elles étaient définies dans les moindres détails par l'éthique stoïcienne ; il y a loin des prohibitions formulées par la loi, qui, ne s'appliquant qu'aux crimes et aux délits, ont, pour ainsi dire, quelque chose de gros, à ces prescriptions pleines de nuances (*tenuia* : cf. Sén. : *Epist.*, 94, 35. « *Tenues autem differentias habent (praecepta) quas exi-*

gunt tempora, loca, personae »). — *Tenuia*, en trois syllabes, synizèse qu'on trouve chez Virg. (*Géorg.*, 1, 397 ; 2, 121 ; 4, 38). — *Vsum rapidae*, etc. : litt. : « de remettre entre leurs mains l'usage d'une vie rapide », c'est-à-dire : « de leur permettre de bien employer une vie qui les entraîne dans sa course ». Le tour *permittere usum* est à peu près l'équivalent de *permittere ut uterentur*. — *Rapidae* : la pensée est-elle que le *stultus*, qui ne sait pas se conduire lui-même, est emporté par le courant de la vie, ou bien que la vie est comme une course impétueuse où il faut conduire son attelage d'une main sûre et où il n'y a pas de place pour les maladroits (cf. 3, 67-68) ? La seconde interprétation me semble la bonne : ne faut-il pas que l'épithète jointe à *uitae* ait une valeur générale et que l'application n'en soit pas restreinte aux *stulti* ?

95. *Sambucam citius*, etc. : « On aurait plus vite fait d'adopter une sambuque aux mains d'un grand goujat » : ent. : « on pourrait apprendre à un homme grossier et maladroit l'art de bien jouer d'un instrument de musique plus aisément que le préteur ne pourrait mettre le premier venu en possession de l'art de vivre lorsqu'il lui confère la liberté civile. » Pour le tour *citius aptaueris*, cf. Cic. : *Phil.*, 2, 11, 25 : « *Citius dixerim* ». — *Sambucam* : espèce de harpe à quatre cordes. — *Caloni* : on appelait *calones* les esclaves des soldats ; c'était des hommes à qui on ne demandait que de la force (pour l'origine du mot, cf. Paul Fest., p. 62, Müller, 54 Lindsay : « *Calones militum serui dicti, quia ligneas clauas gerebant, quae Graeci κλάζ uocant* »). — *Alto*, appliqué à la taille, comme chez Virgile (*En.*, 10, 737).

96-131. Tout ce morceau repose sur l'idée, souvent exprimée par les stoïciens, que la philosophie est l'art aussi bien que

Ne liceat facere id quod quis uitiauit agendo.
 Publica lex hominum naturaue continet hoc fas,
 Vt teneat uetitos inscitia debilis actus.

nombre d'éditeurs qui ont trouvé *garrit* indigne de la majesté de la raison : *gannire*, qui se dit proprement des aboiements d'un chien, s'appliquait par métaphore à une personne en colère (Cat., 83, 4) ; et Lucrèce n'a-t-il pas écrit (3. 14) : « *Ratio tua coepit uociferari* » ? Mais je crois que la leçon *gannit* ne va pas du tout avec « *secretam in aurem* » : voy. *Comm.*) — 97. *id quod P* ; *quod α.* — *uitiauit P φ* : *uitiabit (uiciabit)* le correcteur du Laurent. 37, 19 et *Florileg. Paris.* 7647 ; mais le pf. gnomique (cf. *supra*, 61 et 2, 5), bien qu'il soit ici particulièrement dur et tout à fait inattendu, peut, à la rigueur, s'expliquer (voy. *Comm.*) : cf., pour d'autres cas douteux, NC. au vers 90. — 98. *naturamque* (au lieu de *naturaue*) P (l'm a été à demi gratté par p).

la science de la vie. Or, lorsqu'on ignore l'art médical, on ne dira point : « Il m'est permis d'administrer de l'ellébore à ma guise » ; ou bien, lorsqu'on ignore l'art de naviguer : « Il m'est permis de conduire un navire à ma fantaisie » ; de même, lorsqu'on ignore l'art de vivre, on n'a pas le droit de dire : « Il m'est permis de vivre comme je veux » ; et, par conséquent, si la liberté est le droit de mener sa vie comme on le veut, on n'est pas libre.

96. *Stat contra ratio* : « La raison (personnifiée) se dresse là contre (c'est-à-dire : proclame que le droit d'agir comme l'on veut ne s'acquiert pas ainsi. — *Secretam garrit in aurem* : ent. : « te prend à l'écart et te parle à l'oreille » ; *garrire* n'est peut-être qu'un synonyme familier de *loqui* (cf. Cic. : *Ad Att.*, 12, 1, 2 ; « *Cum coram sumus et garrimus quicquid in buccam* ») : « babiller » ou mieux, à cause de *in aurem* : « marmotter » ; peut-être Perse, qui se préoccupe de conserver, même dans le sermon moral, la couleur satirique (cf. 3, 53 et suiv. ; 4, 1 a-t-il voulu évoquer la raison sous l'aspect d'une vieille femme un peu babillarde. En tout cas, il s'est rappelé Horace (*Sat.*, 2, 8, 77-78) : « *In lecto quoque uideres Stridere secreta diuisos aure susurros* » et (*Epist.*, 1, 1, 7) : « *Est mihi... qui personet aurem.* »

97. *Ne liceat facere* : « pour défendre de faire » ; *id quod quis uitiauit agendo* : litt. : « ce que quelqu'un altère, gâte en agissant », c'est-à-dire : « ce qu'on fait mal ». — *Uitiauit* est un pf. gnomique : « ce qu'un homme a toujours mal fait (s'il n'avait pas la compétence nécessaire) » : on attendrait *uitiabit* (voy. NC.) : « ce qu'on fera mal ».

98. *Publica lex hominum naturaue* : « La loi commune des hommes et la nature », c'est-à-dire : « La loi naturelle, commune à tous les hommes. » A la loi civile (cf. v. 90 : *Masuri rubrica*), Perse oppose la loi par excellence, reine, disait Chrysippe, des choses divines et humaines (ὁ νόμος πάντων ἐστὶ βασιλεὺς θεῶν τε καὶ ἀνθρωπίνων πραγμάτων). Cette loi était écrite dans la nature même. On trouve chez Sénèque les expressions communes *ius generis humani* (*Epist.*, 48, 3) ; *ius humanum* (*De benef.*, 3, 18, 2) ; *lex naturae* (*Vit beat.*, 15, 5) ; *naturalis lex* (*De benef.*, 4, 17, 3). — *Continet hoc fas* (cf. 1, 61) : « comporte, renferme cette règle morale » (litt. : « cette règle sacrée » ; la loi morale est, pour les stoïciens, la loi divine elle-même).

99. *Teneat* n'est pas synonyme de *habeat* au sens de « tiennent pour ». Il faut entendre : « que l'ignorance impuissante s'abstienne des actes qui lui sont défendus », c'est-à-dire : « que l'ignorant s'abstienne de faire ce que son ignorance même lui interdit » : cf. Hor. : *A. P.*, 5 : « *risum teneatis, amici ?* » — *Actus* : « actes », au sens de *actio*, acception rare, sauf dans la latinité postérieure. — Les vers 98 et 99 ne sont pas, après les deux précédents, une simple redite : il y a, de *ratio* à *publica lex hominum naturaue*, une sorte de gradation : « Si nous raisonnons, nous comprenons que pour faire une chose, il faut savoir la faire ; que dis-je, si nous raisonnons ! il suffit d'être homme pour lire en soi la défense de faire ce qu'on ignore. »

100 et suiv. Perse rend maintenant sensible par des exemples la règle qu'il vient de formuler.

Diluis elleborum certo conpscere puncto
 Nescius examen : uetat hoc natura medendi.
 Nauem si poscat sibi peronatus arator
 Luciferi rudis, exclamat Melicerta perisse
 Frontem de rebus. Tibi recto uiuere talo

100

NC. 100. *dilluis* (au lieu de *diluis*) P. — 102. *peronatus* A² ∅ Ps. Acron (in Hor. *Epist.*, 2, 1, 114); *perornatus* P; *perocintus* z. — 103. *exclamat* P; *exclamet* α (*exclamat* peut être une faute mécanique, par suggestion de « *poscat* », mais il est également fort possible qu'*exclamet* soit une correction, puisque le subj. est ici le mode attendu). — 104. *rebi* (au lieu de *rebus*) α (par suggestion anticipée de *tibi*). — *callo* A et *tallo* B (au lieu de *talo* : corr. A²).

100-101. *Diluis elleborum* : « Tu délaies de l'ellébore » pour dire : « Tu prépares un médicament. » (Sur l'emploi de l'ellébore dissous dans l'eau ou un autre liquide, cf. Celse, 3, 18, et Varron : *R. r.*, 3, 16, 14). — *Certo conpscere*, etc. : « sans savoir arrêter à un point déterminé l'aiguille du peson ». Il s'agit de la *statera* (notre romaine), dans laquelle le poids se mouvait le long d'un fléau, d'un levier gradué (d'où *puncto*). Faut-il entendre : « ne sachant pas arrêter les oscillations de l'aiguille (c'est-à-dire : obtenir l'équilibre) en amenant le poids au point voulu », autrement dit : « ne sachant même pas faire une pesée » ? ou bien : « ne sachant pas fixer l'équilibre à un point indiqué d'avance », autrement dit « ignorant la dose nécessaire » ? J'aime mieux la première interprétation : il faut, pour répondre au *Luciferi rudis* du vers 103, un trait d'ignorance grossière. — Pour la construction de *nescius* av. l'inf., voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 246, rem. 1, a)

101. *Natura medendi* signifie, à peu près, « les conditions sans lesquelles la médecine ne peut exister », autrement dit : « ce qui constitue la médecine ». Ce n'est guère qu'un équivalent de *ars medendi* : cf. Lucr., 1, 321 : *natura uidendi*.

102. *Nauem... poscat* : ent. : « réclamait la direction d'un navire, demandait à être le commandant ou le pilote d'un navire. — *Peronatus* : « chaussé du pero », sorte de botte. Le mot, dont on n'a pas d'autre exemple, est formé comme *ocreatus* (Hor. : *Sat.*, 2, 3, 234 ; cf. aussi Persé, 4, 31 : *farratus*). On ne voit pas très bien l'intérêt de cette épithète dans le passage : peut-être indique-t-elle que le laboureur n'est habitué à marcher que sur la terre ferme,

avec de fortes chaussures qui le génèrent sur le navire.

103. *Luciferi rudis* : « qui ignore l'étoile du matin », c'est-à-dire : « qui ne connaît même pas la plus connue des étoiles » : on sait quels services la connaissance des constellations rendait aux navigateurs : mais elle n'était pas non plus inutile aux laboureurs (voy. par ex. Virg. : *Géorg.*, 1, 204 et suiv.) : le trait n'est donc pas des plus heureux

103-104. *Exclamat*, etc. : « Mélicerte s'écrie que la pudeur a disparu de ce monde (puisqu'un pareil maladroit ose prendre le gouvernail d'un navire). » Mélicerte est pris ici comme type des dieux protecteurs des marins et de la navigation. Il était fils d'Ino. Sa mère s'était jetée dans les flots avec lui (voy. Ov. : *Mét.*, 4, 512-542) : on l'appelait encore *Palaemon* et *Portunus*. — *Exclamat*, à l'indic., bien que la conditionnelle soit au subj. potentiel : la principale prend ainsi un caractère à la fois plus affirmatif et plus vivant (voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 206 ; mais cf. NC.). — *Frontem* : le front, considéré comme le siège de la pudeur (cf. notre mot *effronté*), est mis ici pour la pudeur elle-même (Hor. : *Epist.*, 2, 1, 80 : « clament peritisse pudorem Cuncti paene patres »). *De rebus* = *de natura rerum*, *ex orbe terrarum* : cf. des expressions comme « *dulcissime rerum* ». (Hor. : *Sat.*, 1, 9, 4), « *pulcherrime rerum* » (Ov. : *Mét.*, 8, 49).

104. *Tibi recto*, etc. : « L'art t'a-t-il donné de vivre ferme sur tes pieds (c'est-à-dire : sans faire de faux pas) ? » En d'autres termes : « Possèdes-tu l'art de la vie (c'est-à-dire : la philosophie ? » : cf. Sén. (*Epist.*, 117, 12) « *Sapientia... ars*

Ars dedit et ueris speciem dinoscere calles, 105
 Nequa subaerato mendosum tinniat auro ?
 Quaeque sequenda forent quaeque euitanda uicissim
 Illa prius creta, mox haec carbone notasti ?

NC. 105 *ueris* P *ueri* α Priscien (*Inst. gr.*, 8, 14, 79 — *Gr. L.*, 2, p. 433. 8 Keil) : texte douteux, les deux leçons s'expliquant bien l'une et l'autre, et le redoublement de l's initial de *speciem* ayant pu se produire aussi bien que la chute de l's final de *ueris* au contact de « *specimen* ». — *speciem* P Priscien (l. l.) : *specimen* α Val. (leçon inadmissible : voy. *Introd.*, p. xxv). — 106. *nequa subaerato* α : *nequas uberato* P. — *oro* (pour *auro*) α (corr. A²). — 107. *Quaeque euitanda* P α : *quaeque uitanda* φ (le vers étant faux avec cette leçon, la mesure a été rétablie dans un certain nombre de mss par des conjectures différentes : *quaeque et uitanda* ; *et quae uitanda* ; *et quae fugienda*). — 108 *notasti* P Val. Ps. Acron, ad *Hor. Sat.*, 2, 3, 246 : *notasse* φ (sc. *calles notasse* : pour le mélange des temps de l'inf., cf. 1, 41-43 ; 2, 66 ; 6, 5-6. Et 16-17 : il est difficile de savoir laquelle des deux leçons est une conjecture ou plutôt une faute de lecture : cependant il serait bizarre que Perse eût, sans nécessité métrique, substitué *notasse* à *notare*).

uitae » et *supra*, la note sur les vers 96-131). — *Recto talo* : proprement : « le talon restant droit », c'est-à-dire : « sans tourner le pied » (cf. *Hor. : Epist.*, 2, 1, 176 : « *recto stet fabula talo* »). L'infinitif joue ici, après *dare*, le rôle d'un véritable complément direct (cf. *Hor. : Sat.*, 2, 3, 191 : « *Di tibi dent capta classem reducere Troia* »).

105-106 : *Et ueris*, etc. Constr. : « et *calles* *dinoscere ueris speciem* ne quā (*species*) *tinniat mendosum auro subaerato* » : litt. « et tu es habile à discerner du vrai la simple apparence, de manière à éviter qu'aucune apparence rende un mauvais son (sonne faux) par un or qui recouvre du cuivre (c'est-à-dire : de manière à écarter ce qui n'a que des dehors trompeurs) ». Nous reconnaissons ici la comparaison familière aux stoïciens, du philosophe avec un essayeur d'argent, ἀργυρογνώμων : cf. *Epict. : Entr.*, 1, 20, 7 et 2, 3, 3). — *Dinoscere ueris* = *dinoscere a ueris*, *ueris* étant à l'abl. (cf. *Hor. : Epist.*, 1, 15, 29 : « Non qui ciuem *dinosceret hoste* » ; *ibid.*, 2, 2, 44 : « *curuo dinoscere rectum* » ; et, pour la pensée, *Sat.*, 2, 3, 208 : « *species alias ueris* »). Si l'on admet la leçon *ueri speciem* (voy. NC.), il faut entendre : « reconnaître ce qui n'a que l'apparence du vrai. — *Calles*, avec l'inf., d'après la construction des verbes marquant pouvoir et capacité (voy. *Riem. : Synt. lat.*, § 182). — *Subaeratus*, qu'on ne trouve pas ailleurs, traduit le grec ὑπόχλωρος. — *Mendosum* : cet acc neutre qualifie le son (cf. *supra*, 25 : *solidum*

crepet) : litt. : « ne rende un tintement qui trahisse une faute (*menda*) de fabrication » ; cf. *supra*, 85 : *mendose*. — *Tinnire* est le mot propre pour indiquer le tintement du métal ; je crois que, dans le tour *nequa (species)*, *species* s'applique encore à la simple apparence dans l'ordre moral. *tinniat mendosum* ayant une valeur métaphorique et *subaerato auro* (abl. de cause) étant mis pour *ut* ou *sicut subaerato auro* : mais on peut entendre également *ne qua species (auri)*, c'est-à-dire : « de manière à éviter qu'aucune apparence d'or (autrement dit : ce qui a l'apparence d'une monnaie d'or) ne sonne faux, la couche d'or dissimulant du cuivre » (*subaerato auro* étant peut-être en ce cas un abl. absolu).

107-108. Constr. : « *Notasti et quae forent sequenda et uicissim quae (forent) euitanda, prius illa creta, mox haec carbone* », c'est-à-dire : « As-tu marqué d'une part les choses auxquelles il faut s'attacher et de l'autre, à leur tour, les choses qu'il faut éviter, les premières, d'abord, à la craie, les autres, ensuite, au charbon ? » Perse veut dire que celui-là seul suit vivre qui a la science des vrais biens et des vrais maux. Les expressions *sequenda* et *euitanda* répondent aux termes αἰρετέ et φευκτά que les stoïciens appliquaient aux vertus et aux vices (cf. *Sén : Epist.*, 71, 2 : « *quotiens quid fugiendum sit aut quid petendum* »). — *Illā prius* : « celles-là d'abord », parce que la position du bien moral comme fin de la vie était le principe fondamental de l'éthique stoïcienne. La

Et, modicus uoti, presso lare, dulcis amicis,
 Iam nunc adstringas, iam nunc granaria laxes, 110
 Inque luto fixum possis transcendere nummum,
 Nec gluttu sorbere saliuam Mercurialem ?

NC 109. *Et* P : *es* α : la leçon d'α, qui détache le vers 109 (*Es modicus uoti, presso lare, dulcis amicis* ?) est plus satisfaisante pour le mouvement général du morceau : mais elle nous oblige, je crois, à admettre au vers suivant, pour éviter un passage trop dur de l'indicatif au subj., la correction de M. Leo : *ut stringas*. — 110. *adstringas* P α : *asstringas* ou *asstringas* φ : *ut stringas* Leo : correction très séduisante, puisque les vers 110-112 ne font que développer le vers 109 (voy. *Comment.*) et que Perse, ayant remplacé par le simple *laxare* le composé *relaxare* plus usité en pareil cas (Cic. : *Ad Att.*, 10, 6, 2 : « pater enim nimis indulgens, quidquid ego adstrinxi, relaxat ») a bien pu substituer de même *stringere* à *adstringere* (comme ont fait après lui Val. Fl. 5, 579, et Stace : *Theb.*, 11, 513 : « sonipes strictae contemptor habenae »). Mais peut-être est-ce au vers précédent qu'il faut lire « *ut modicus*, etc. », comme écrit Schevrel (cf. et substitué à *ut* dans α, *infra*, 121. — 111. *transcendere* P : *transcedere* α. — 112. *Gluttu* P : *glutto* α ; *gluto* Val. : texte incertain : mais, comme on ne trouve pas d'autre exemple de *gluttu*, il est fort possible que la leçon *glutto* vienne d'un reviseur

vertu, pour les stoïciens, était quelque chose de positif : « vivre conformément à la nature » ; le vice, étant la violation de cette loi, se définissait après la vertu et par rapport à elle. La formule d'Horace (*Epist.*, 1, 1, 41) = « Virtus est uitium fugere » n'est pas stoïcienne. — Sur le blanc et le noir comme signes symboliques du bien et du mal, cf. 1, 110 ; 2, 1 ; 4, 13 ; mais d'ailleurs nous avons ici un souvenir d'Horace (*Sat.*, 2, 3, 246) : « sani ut creta an carbone notati ».

109-112. *Et* est explicatif : entendez : « Et, de la sorte (c'est-à-dire ayant cette connaissance théorique de la vertu) serais-tu capable, étant modéré dans tes vœux, modeste dans ton train de maison, bon pour tes amis, de te montrer économe et, quand il le faut, généreux et de passer à côté d'un écu sans le convoiter ? » La substitution du potentiel (*adstringas, laxes possis*) à l'indicatif (*ars dedit, calles, notasti*) s'explique parce que, tout à l'heure, Perse demandait au *stultus* s'il possède, en fait, la science de la vertu, et qu'il s'agit maintenant de savoir s'il pourrait, à l'occasion, pratiquer le bien. D'autre part, dans les vers 110-112, le poète indique simplement des traits par lesquels se manifesteraient, le cas échéant, les vertus énumérées au vers 109 : à *presso lare* répond *adstringas* (*granaria*), à *dulcis amicis, granaria laxes*, à *modicus uoti, pos is transcendere nummum*. Voy. NC., pour la variante *es modicus*, etc.

109. *Modicus uoti* : cf. *supra*, 75 *steriles ueri*, et la note (Vell. Pat. avait dit, 1, 12, 4 : « modicus uirium »). — *Presso lare* : abl. de qualité juxtaposé à deux adj. (cf. 1, 15 ; 3, 98) — *Pressus* au sens de « restreint » par conséquent « modeste » (cf. notre métaphore familière : « c'est un homme serré »). — *Lare* : le dieu du foyer est ici le symbole du ménage, du train de maison (*res familiaris*). — *Dulcis* : le mot était consacré lorsqu'on parlait de l'amitié (cf. *supra*, 23. Cic. : *De Am.*, 24 90 : « ... eos amicos qui dulces uideantur » ; Hor. : *Sat.*, 1, 3, 69-70 : *amicus dulcis* ; *ibid.*, 139-140 : *dulcis .. amici*). Mais le tour *dulcis amicis*, « bon pour tes amis », était peut-être nouveau.

110. « Serais-tu homme tantôt à tenir tes greniers bien serrés, tantôt à les ouvrir largement. » *Laxare* (litt. : « desserrer, détendre ») fait directement antithèse à *adstringere*. Cette double métaphore, qui semble tirée des rênes qu'un cocher tient plus ou moins serrées était usuelle ; mais, en général, c'était le composé *relaxare* qu'on opposait à *adstringere* (cf. Cic., cité NC. et Sén., *Epist.*, 94, 23 : « Puta enim auaritiam relaxatam, puta adstrictam esse luxuriam ») ; Perse a mêlé ici un souvenir de Virgile (*En.*, 2, 259) : « *laxat claustra Sinon* ».

111-112. Les enfants s'amusaient à clouer entre les pavés un as de plomb pour attraper les passants qui faisaient de vains efforts pour le ramasser, pendant que les

« Haec mea sunt, teneo » cum uere dixeris, esto
 Liberque ac sapiens praetoribus ac Ioue dextro.
 Sin tu, cum fueris nostrae paulo ante farinae,

115

qui aura voulu corriger un barbarisme : *glutto*, en effet, existait, qu'on y voie le nominatif de *glutto*, ou *gluto*, onis (*Anthol. lat.* : 2, p. 406 : « Credit *glutonem* se rusticus inde uocari » ; cf. *Fest. s. u. Ingluuius*, p. 80. 5 Müller. 99, 21 Lindsay) « glouton », mot formé comme *lurco*, *comedo*, *mando*, etc., et que nous rendrions ici, à côté de *sorbere*, par « gloutonnement », soit qu'on en fasse l'abl. de *gluttus*, i, équivalent du grec βρογχός « déglutition » (voy. glossaire Philoxénien, tome 2, 34, 36 des *Gloss. lat. de Loewe et Goetz*), ce qui donnerait à peu près le même sens que *gluttu*. — 115. *nostrō* (au lieu de *nostrae*) α, par suggestion de *dextro* (corr. A²).

jeunes mystificateurs criaient « Etiam » (c'est-à-dire : « Encore ! ») : cf. scol. sur ce passage. — *In... luto* : « dans la boue » ; rien ne peut dégoûter l'avare. Horace avait dit simplement *in triuiis*. (*Epist.*, 1, 16, 63-64 : « ... auarus, *In triuiis fixum cum se demittit ob assem*. — *Transcendere*, « franchir » au sens de *praeterire*, « passer à côté sans s'arrêter ». — *Nec... sorbere* : ent. « et (possis) non sorbere, etc. », c'est-à-dire : « et serais-tu capable (alors) de ne pas avaler d'un coup de gosier une salive digne de Mercure (dieu du gain) ». On connaît la locution *mouere saliuam alicui* (cf. Sén. : *Epist.*, 79, 7 : « Aut ego te non noui, aut Aetna tibi saliuam mouet »). Perse renchérit sur *mouere* : la convoitise de l'avare lui fait si bien venir l'eau à la bouche qu'il est obligé d'avaler sa salive. A cette salive, le poète donne l'épithète de *mercurialem*, parce que Mercure était le dieu du gain (cf. le surnom de *Mercurialis* donné au Damasippe d'Horace. *Sat.*, 2, 3, 25, et le titre de *Mercuriales* sous lequel les négociants de Rome étaient réunis en corporation : cf. Liv., 2, 27, 5 ; Cic. : *Ad Q. fr.*, 2, 5). — Si la leçon *gluttu* est la bonne (cf. NC.), ce mot est l'équivalent de *gluttus*, subst. verbal inusité du verbe *glutire* (ou *glutire*) : « avaler ». Perse veut indiquer, je pense, que l'avare avale sa salive avec bruit.

113. *Haec mea sunt, teneo* : « Ces biens sont à moi ; j'en suis le maître » : termes juridiques ; le premier est la formule par laquelle on affirmait solennellement son droit de propriété : Virgile l'avait déjà introduite dans un vers (*Buc.*, 9, 4 : « *Haec mea sunt* : ueteres migrate coloni ») et les jurisconsultes employaient le second comme synonyme de *possidere* (cf. la formule : « Quod tu meum habes,

tenes, possides ») : il indique donc la propriété de fait ou possession, et l'on pourrait traduire : « Ces biens sont à moi en droit et en fait. » Mais, en même temps, *teneo* contient un jeu de mots, puisque ce verbe signifiait aussi « savoir » (cf. nos locutions : « posséder une matière, être maître d'une matière »). — *Cum uere dixeris* : « lorsque tu auras pu dire sans mentir » ; pour la place de *cum... dixeris*, cf. 3, 42 et 90.

113-114. *Esto liberque ac sapiens* : l'impér. futur *esto* convient parfaitement après le fut. ant. *dixeris* : « Sois alors », c'est-à-dire : « Je reconnais que, alors, tu seras, etc. » — *Liberque ac sapiens* : et *liber et sapiens* : « à la fois libre et sage » (nul n'étant libre s'il n'est sage, en vertu du paradoxe Μόνος ὁ σοφὸς ἐλευθέρως) — *Praetoribus ac Ioue dextro* = *praetoribus dextris*, etc., « par la protection des préteurs (cf. *supra*, 88 et 93) et de Jupiter », c'est-à-dire : « Tu n'auras pas seulement la liberté civile, mais la liberté morale, celle que reconnaît la raison universelle » : *Ioue dextro* (cf. 2, 11-12 : *dextro Hercule*) est une sorte de jeu de mots : l'expression fait allusion à l'épithète de *Liberator* donnée à Jupiter protecteur de la liberté (cf. Tac. : *Ann.*, 15, 64 et 16, 35 ; Pind. : *Olymp.*, 12, 1 : Ζηνὸς Ἐλευθερίου) ; mais elle s'applique en même temps au Jupiter des stoïciens, dieu suprême, âme et raison souveraine du monde.

115 « Si au contraire, alors que tu étais, un instant avant, de la même farine que nous », c'est-à-dire : « Si au contraire, toi qui, avant d'être affranchi, n'étais comme nous tous qu'un homme dépourvu de sagesse, un *stultus*. » Il semble que l'emploi figuré du mot *farina* pour dire *genus* fût une manière de parler populaire, tirée, je pense, de la différence de qualité entre les

Pelliculam ueterem retines et fronte politus
 Astutam uapido seruas in pectore uolpem,
 Quae dederam supra relego funemque reduco :
 Nil tibi concessit ratio ; digitum exere, peccas,

NC. 116. *politus* P : *politas* α : *polita* A² φ (correction de la leçon erronée de α, mais cf., 1, 23. le tour *cute perditus*). — 117. *seruas* α : *seruans* P (cf. 3, 94) ; in *pectore* P α : *sub pectore* φ (voy. *Introd.*, p. xxxii) ; *uolpem* P : *uulpem* α ; mais l'épel *uo* s'est maintenu jusque sous les Flaviens (Havët : *Crit. verb.*, p. 215, n° 914). — 118. *relego* P α : *repeto* φ (glose substituée : voy. *Introd.*, p. xxxi). — *funemque* (au lieu de *funemque*) α.

farines employées par les boulangers (cf. le trait de Cassius de Parme contre Auguste, rapporté par Suét., *Aug.*, 4 : « Materna tibi farina ex crudissimo Ariciae pistrino » et la locution, qui a traversé le moyen âge : « eiusdem furfuris eiusdemque farinae »). Nous dirions : « Tu n'étais pas fait d'une autre pâte que nous »

116. *Pelliculam ueterem retines* : « si tu gardes (après ton affranchissement) ton ancienne peau, si tu ne fais pas peau neuve (mais si tu demeures, ainsi que tu l'étais et que nous le sommes, un *stultus*). Perse s'est-il rappelé le proverbe : ἔχεις τὴν ἀνδραποδώδη τρίχα ἐν τῇ κεφαλῇ, que les Grecs appliquaient aux nouveaux affranchis (voy. Plat. : *Alcib. I.*, p. 120 B., avec la scolie d'Olympiodore) ? Songe-t-il aux serpents qui font peau neuve ? Mais il existait peut-être un proverbe sur l'antilope (ou l'Éthiopien) et la panthère, qui conservent toujours la couleur particulière de leur robe ou de leur peau (le scoliaste dit en effet : « Tractum est ab anthiope (antilope ? Aethiope ?) quae (qui ?) non mutat pellem suam, nec pardus uarietatem suam, sed in qua pelle natus est, in ea moritur. »

116-117 *Et fronte politus, etc.* : « et si, brillant par le dehors, tu conserves dans ton cœur gâté un renard fourbe ». c'est-à-dire : « si, en dépit du beau titre de citoyen libre dont tu te pares, tu restes au dedans l'homme fourbe et vicieux que tu étais jusqu'ici ». On a voulu voir une contradiction entre *pelliculam ueterem retines* et *fronte politus* : comment Perse peut-il reprocher à son interlocuteur tout à la fois de ne pas changer de peau et de revêtir un extérieur brillant sous lequel ses vices se dissimulent ? Mais d'abord, on peut garder la même peau et changer de visage : or, s'il est bien vrai que frons veut dire ici « le dehors » (cf. Phèdre, 4, 2, 5-6 ;

Sén. : *Consol. à Helv.*, 5, 6, le mot, même en pareil cas, conserve quelque chose de sa valeur première (cf. Cic. : *Ad famil.*, 1, 9 17 : *fronte atque uultu*) ; ensuite, Perse, dans le présent passage, n'attache pas à *pellicula* l'idée d'apparence extérieure ; il entend par ce mot ce qui est le propre de l'individu : on connaît la locution proverbiale *continere se intra pelliculam suam* (Porphyryon : *In Hor. Sat.*, 1, 6, 22 : cf. Martial 3, 16, 6). et *pellicul. uet. retines* pourrait se rendre par « tu ne dépouilles pas le vieil homme ». Il peut donc, sans incohérence, représenter ensuite ce « vieil homme » par un renard logé, pour ainsi dire, dans l'âme. Cet animal était, depuis longtemps, le symbole de la perfidie et de la méchanceté (cf. Archiloque : *Fragm.* 89 Bergk ; Arist. : *Paix*, 1067 : *Cheval.*, 1069 ; Epict., 1, 3, 7 : « Οἱ πλείους δ' ἡμῶν ἀλώπεκες... Τί γάρ ἐστιν ἄλλο λοιδόρος καὶ κακοχθὺς ἀνθρώπου ἢ ἀλώπηξ ; ») — *Vapido* : « gâté », métaphore tirée d'un vin éventé, *uappa* (cf. *supra*, 77).

118 « Je retire ce que je t'avais donné tout à l'heure (lorsque Perse a dit, aux vers 113-114 : *esto liberque ac sapiens*) et je ramène la corde ». *Relegere*, qui se dit bien de ce qu'on reprend partie par partie, un chemin, des traces, un fil, qu'on pelotonne après l'avoir déroulé (Ov. : *Mét.*, 8, 173 : *filos... relecto*) prépare la métaphore *funem reduco* : celle-ci, je pense, puisqu'il s'agit, dans tout ce passage, de la liberté, est tirée d'une longe ou d'une laisse qu'on lâche ou qu'on tient serrée, selon qu'on veut accorder à l'animal une certaine liberté de mouvements ou, au contraire, l'empêcher de s'ébattre (chez Horace, *Sat.*, 2, 7, 20, et *Epist.*, 1, 10, 48, il n'est pas nécessaire d'assigner à la corde un usage déterminé).

119. *Nil tibi concessit ratio* : ces mots expliquent pourquoi Perse reprend ses

Et quid tam paruum est ? sed nullo ture litabis,
 Haereat in stultis brevis ut semuncia recti.
 Haec miscere nefas. nec, cum sis cetera fossor,
 Tris tantum ad numeros satyri moueare Bathylli.

NC. 121. in stultis AB³ : insultis PB (par anasyllabisme : cf. *supra*, 36) : et semuntiat (au lieu de ut semuncia) x. 123. iris P α : tres ou trois φ. — ad numeros p α : ad numero P (faute amenée par le contact des deux s). — satyri beatilli (batilli p = Bathylli) P : satyrum bathyllo x ; satiri batilli Val. Ps. Acron (in Hor. : *Epist.*, 2, 2, 125) : la leçon primitive était vraisemblablement satyrum Bathylli A² : l'expression n'a pas été comprise ; mais la correction a porté dans une des deux recensions, sur satyrum, remplacé par satyri qui donnait un sens facile à saisir ; dans l'autre, sur Bathylli, remplacé par Bathyllo, qui signifiait, je pense, dans l'esprit du correcteur : « pour Bathylle, sous la direction de Bathylle ».

dons : c'est la raison elle-même qui refuse le titre d'hommes libres et sages à tous ceux qui demeurent esclaves de leurs passions.

119-121. L'homme qui n'a pas la liberté morale ne saurait avoir la sagesse ; or, chez ceux qui n'ont pas la sagesse, chez les stulti, il ne saurait y avoir, aux yeux des stoïciens, le plus petit grain de vertu (semuncia recti : litt. : la moitié d'une once de bien moral) C'est que, dans leur doctrine, le bien et le mal moral ont un caractère absolu : tout ce que l'homme fait est bien fait s'il a la sagesse, mal fait s'il ne l'a point. (Plut. : *De aud. poet.*, p. 25) : μήτε τι φαῦλον ἀρετῇ προσεῖναι μήτε κακίᾳ χρηστὸν ἀξιοῦσιν οἱ στωϊκοί). ἀλλὰ πάντως μὲν ἐν πᾶσιν ἀμαρτωλὸν εἶναι τὸν ἀμαθῆ, περὶ πάντα δ' αὖ καπορθοῦν τὸν ἀστέιον), même l'acte en lui-même le plus insignifiant (et quid tam paruum est ?), comme de tendre le doigt (l'exemple était classique : cf. Epict. : *Fragm.*, 53 Schweigh. = 15 Schenkl : « Φιλοσοφία φησὶν ὅτι οὐδὲ τὸν δάκτυλον ἐκτείνειν εἰκὴ προσήκει). En effet, au point de vue moral ils n'admettent pas de milieu entre le bien et le mal (Diog. L., 7, 127 : μηδὲν μέσον εἶναι ἀρετῆς καὶ κακίας). Les choses indifférentes ne sont telles que prises en elles mêmes : c'est une matière dont nous pouvons faire un bon ou un mauvais usage.

119. Exere signifie proprement : « tirer hors (d'une enveloppe quelconque) », d'où « mettre à découvert, montrer ». Perse avait sans doute dans l'esprit le grec ἐκτείνειν et il aura voulu rendre la force de ἐκ ; mais, d'ailleurs, on exprimait d'ordinaire la même idée par les verbes pro-

ferre (Cic. : *Pro Caec.*, 25, 71) et porrigere (*De fin.*, 3, 17, 57). — Peccas : cf. 2, 68, et la note.

120. Et : « Et pourtant ». — Tam paruum est, sc. quam digitum exere. — Litabis : cf. 2, 75 et la note : mais ici litare contient l'idée d'obtenir, par le sacrifice agréable offert à la divinité, l'objet de la prière : dès lors, il est suivi de ut, par analogie avec impetrare ; pour la force négative du tour nullo ture, cf. 1, 58 et 123.

121. Haereat in : « s'attache à... » (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 3, 77 : « stultis haerentia ») : le bien ne peut, pour ainsi dire, se fixer dans la personnalité de l'homme qui n'a pas la sagesse ; nous dirions qu'il ne peut s'y agréger. Il y a incompatibilité (Haec miscere nefas). — Brevis... semuncia : la moitié de l'once faisait la 24^e partie de l'as : brevis = exigua (cf. Hor. : *Sat.* : 2, 2, 37 : « breue pondus ») — Recti = τοῦ ὀρθοῦ, « de ce qui est conforme à la règle, de ce qui est moralement droit » : cf. 1, 48 et 4, 11.

122. Haec sc. rectum et stultitiam. — Nefas (est) : « il est contraire à la loi naturelle » (cf. 2, 73, la note sur ius fasque).

122 123. Nec, cum sis, etc. Il y a ici une comparaison : un homme qui n'a pas la sagesse est aussi peu capable de la moindre action bonne qu'un lourdaud d'exécuter trois pas de danse — Cum sis cetera fossor : « alors que tu ne serais d'ailleurs qu'un terrassier, si tu n'étais d'ailleurs qu'un terrassier » : fossor est pris ici pour le type de l'homme lourd et sans grâce, comme chez Hor. (*Od.*, 3, 18, 15-16) : « Gaudet inuisam populisse fossor Ter pede

« Liber ego. » Vnde datum hoc sumis, tot subdite rebus ?
 An dominum ignoras nisi quem uindicta relaxat ? 125
 « I puer et strigiles Crispini ad balnea defer »,
 Si increpuit, « cessas, nugator ? » seruitium acre

NC 124. *sumis* P : *sentis* α (voy. *Introd.*, p. xxv'). — 127. *nugator* P : *nugator* α : « co peut représenter ce (= a) suscrit comme correction de u, plus l' o. — B semble avoir *nugat cor* » (Havet : *Crit. verb.*, p. 348, n° 1411).

terram. » — *Tris tantum*, etc. : « Tu ne saurais danser trois mesures seulement de Bathylle satyre (c'est-à-dire de Bathylle mimant le satyre, de la danse du satyre telle que Bathylle l'exécute) » : *moueri ad numeros* = *mouere corpus* (ou *membra*) *ad numeros*, « exécuter des mouvements conformes à un rythme musical » ; cf. Sén. *De tranq. an.*, 17, 4 : « Scipio triumphale illud ac militare corpus mouit ad numeros » et Tib., 1, 7, 38 : « Mouit et ad certos nescia membra modos. » Bathylle, mime célèbre du temps d'Auguste (Sén. le P. : *Contr.* 3, praef., 10 ; Phèdre, 5, 7, 5 ; Juv., 6, 63), transforma la danse dans la comédie comme Pylade la transforma dans la tragédie. Le satyre dansant était un motif fréquent du ballet pantomime (cf. Plut. : *Symp.*, 7, 8, 3 : Σατύρου σὺν ἑρωτικωμῆζοντος ὑπόρχημα. — Si l'on admet la leçon très séduisante *satyrum... Bathylli* (voy. NC.), *moueri* est un passif moyen construit comme chez Horace (*Epist.*, 2, 2, 125) : « Nunc *satyrum*, nunc *agrestem Cyclopa mouetur* », avec la valeur de *saltare* (Ov. *Ars am.*, 1, 501 : « aliquam mimo saltante puellam ») ; le sens est alors : « Tu ne serais pas capable de danser pendant trois mesures seulement le satyre de Bathylle (c'est-à-dire : la danse du satyre telle que Bath. l'a réglée).

124. *Liber ego* (sum) : « Tu dis : Je suis libre » : il est inutile de supposer que Perse rend réellement la parole à son interlocuteur pour lui faire prononcer ces deux mots. — *Vnde datum hoc sumis* : litt : « Tu poses, cette affirmation donnée d'où ? » c'est-à-dire : « sur quel principe fondes-tu cette affirmation ? » Les mots *dare* et *sumere* étaient usités l'un et l'autre dans le langage philosophique, le premier avec le sens d'accorder », le second (= λαμβάνειν) avec le sens de « poser, affirmer ». — *Tot subdite rebus* : constr. : *subdite tot rebus* : « toi, asservi à tant de choses ».

125 *An* : voy. *supra*, 83 et la note. — *Dominum ignoras*, etc. : nous disons : « ne connais-tu d'autre maître que celui, etc. ». — *Quem uindicta relaxat* : tour concis pour *cuius imperium uindicta relaxat*. Pour le sens de *uindicta*, cf. *supra*, vers 88 et 75, et pour la valeur de la métaphore *relaxare*, 110 (*laxare*) et 118 (*funem re-ducere*).

126-127. Ent. : « Si (is dominus quem uindicta relaxat) increpuit : *I puer*, etc. », c'est-à-dire : « Si celui qui était ton maître avant ton affranchissement dit en grondant : « Va, garçon, etc. » — *Puer* : l'emploi de ce mot lorsqu'on s'adresse à un esclave est bien connu ; l'expression *i puer* est, du reste, un emprunt fidèle à Horace (*Sat.*, 1, 10, 92) : — *Et strigiles*. Le maître, qui va se baigner dans les thermes de Crispinus, y fait porter par son esclave ses strigiles : le strigile était, on le sait, une sorte d'étrille de métal ou de corne qui servait à racler la peau lorsque, après le bain, on l'avait enduite d'huile. Les thermes de Crispinus ne sont pas autrement connus. — *Cessas nugator* : « Eh bien ! fainéant, tu ne bouges pas ? » (Cf. Tér. : *Eun.* 753 : « otiosa cessas ? ») ; *nugator*, c'est proprement un diseur de rien, un homme qui perd son temps à des riens. Il me paraît tout à fait naturel de donner au maître les mots *cessas nugator* : cette apostrophe un peu rude justifie l'emploi de *increpuit* et amène bien l'épithète *acre* jointe ensuite à *seruitium*. Certains éditeurs ponctuent cependant : « *I puer... defer* », si *increpuit*, *cessas nugator*, *seruitium acre*, etc., et entendent : « le maître a beau gronder, tu peux faire le paresseux, car de tels ordres ne touchent plus, puisque tu es affranchi. » On peut invoquer, en faveur de cette ponctuation, un vers de Lucilius (1002 Marx), où il semble être question d'un affranchi qui feint de ne pas reconnaître son maître (« quam (quom Marx) me hoc tempore, nugator, cogno-

Te nihil inpellit nec quicquam extrinsecus intrat
 Quod neruos agitet ; sed si intus et in iecore aegro
 Nascuntur domini, qui tu inpunitior exis 130
 Atque hic, quem ad strigiles scutica et metus egit erilis ?
 Mane piger stertis. « Surge, inquit Auaritia, heia [« Surge »
 Surge. » Negas. Instat : « Surge », inquit. « Non queo. » —

NC. 128. *nec quicquam* P : *nequicquam* α. — 129. *in iecore* α : *in pectore* P (glose substituée en dépit du mètre : cf. *Introd.*, p. xxvi). — 130. *qui* φ Val. : *quin* P. ; *quid* α : voy. *Introd.* ; p. xxvii et xxix *tu omis* α (ajouté A²) *exis* P. — 131. *strigiles* φ : *stringilis* P ; *strigilis* α. — *scutica* φ : *scytice* P ; *scutit* α *scutita* A².

scere non uis) mais le rapprochement n'est pas, non plus, contraire à l'autre interprétation.

128-130. *Te nihil inpellit* : « ne te met pas le moins du monde en mouvement » ; le mot *inpellere*, un peu vague, est précisé par l'image suivante, tirée des marionnettes dont on fait mouvoir les fils (*neruos* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 7, 81-82 : « Tu mihi qui imperitas, alii seruus miser atque Duceris ut *neruis alienis* mobile lignum » ; Plat. : *Lois*, p. 644 E ; Marc-Aur., 7, 3 ; 10, 38, etc.). — *Nec quicquam*, etc. : « et rien ne pénètre du dehors » : l'expression indique que rien ne vient *du dehors* faire mouvoir les ressorts moraux, autrement dit la volonté, du personnage ; mais, s'il a *au dedans* de lui (*intus*) des maîtres, en d'autres termes, s'il est asservi à des passions, il n'est pas libre. — *Iecore* ; le mot n'est ici qu'un équivalent poétique de *cor* (cf. Hor. : *Epist.*, 1, 18, 72 ; *Od.*, 1, 13, 4) : le cœur, en effet, était aux yeux des stoïciens le siège de la vie morale comme de la vie intellectuelle, réunies l'une et l'autre dans la partie maîtresse de l'homme (τὸ ἡγεμονικόν). Pour la forme *iecore*, cf. 1, 25. — *Nascuntur domini* : Horace avait, dans la *satire* 7 du l. 2, appliqué deux fois (v. 66 et 93) le nom. de *dominus* à la passion.

130-131. *Qui tu inpunitior*, etc. : « en quoi te tires-tu d'affaire plus impunément que cet homme », c'est-à-dire : « comment peux-tu dire que tu n'obéis pas comme lui à la tyrannie d'un maître ? » Pour le tour *qui inpunitior*, cf. Hor. (*Sat.*, 2, 7, 105) : « *Qui tu inpunitior illa... captas ?* » ; *exis* : cf. Vell. Pat. 2, 82 : « *quia uiuus exierat* ». — *Atque = quam*, comme chez Horace (*Epod.*, 15, 5) : « *Artius atque hedera... adstringitur ilex* » : voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 279, b note.

131. *Quem ad strigiles*, etc. : ceci rappelle l'ordre formulé au vers 126. — *Scutica* : fouet à lanière de cuir, dont les coups, dans l'échelle des peines, se plaçaient entre ceux de la *ferula* et ceux du *flagellum*. — *Metus.. erilis* = *metus domini* : *erilis* a donc ici la valeur d'un gén. « de l'objet », tandis que chez Plaute (*Rud.*, 198 : « *erile scelus* ») et Horace (*Sat.*, 2, 7, 60 : « *peccati conscia erilis* »), cet adj. remplace le gén. « du sujet ».

V. 132-160. Perse donne un premier exemple de cette tyrannie des passions dont il vient de parler. Il nous montre un homme que se disputent deux de ces maîtres intérieurs : la *Cupidité* (*Auaritia* = φιλοπλοῦντία) et le *Goût du Plaisir* (*Luxuria* = εὐλδονία), c'est-à-dire deux formes d'une même passion générique, la *Concupiscence* (*Libido* = ἐπιθυμία). Ces plaidoyers parallèles entre abstractions personnifiées dont on peut donner pour types l'ἀγών du Juste et de l'Injuste dans les *Nuées* d'Aristophane et le mythe d'Héraklès entre le Vice et la Vertu, que Xénophon, dans ses *Mémoires* (2, 1, 21), emprunte à Prodicos, n'étaient pas seulement un procédé familier aux poètes de la comédie ancienne et aux sophistes : les stoïciens en usèrent à l'occasion : Galien (*De Hippocr. et Plat. placit.*, 5, 6) nous a conservé des vers où Cléanthe met aux prises la Réflexion (λογισμός) et la Colère (θυμός).

132. *Piger* : l'adj. a ici une valeur adverbiale : « paresseusement ». — *Stertis* : cf. 3, 3 et 58 — *Surge* : « Debout ! » — *Heia* ou *eia* : sert à exhorter ou à encourager ; Horace (*Sat.*, 1, 1, 18) avait déjà placé le mot à la fin d'un vers.

133. *Negas. Instat* : « Tu dis non (c'est-à-dire tu refuses). Elle insiste.

« Et quid agam ? » — « Rogas ? en saperdas aduehe Ponto,
 Castoreum, stuppas, hebenum, tus, lubrica Coa ; 135
 Tolle recens primus piper ec sitiente camello ;

NC. 134. *Et quid P α* (cf. 3, 65) : en quid φ ; *Equid* Guyet. — *rogas en saperdas P α* : cette leçon, qui semble se heurter à une impossibilité métrique, a été corrigée dans bon nombre de mss, mais de manières diverses : *rogat en saperdas* (*rogat en asperas* Val.), *rogitas en saperdam*, *rogitas en saperdas uehe*, en *cogitas saperdas*, *rogitas saperdas*. On lit dans les scôlles : « Excitatus tandem surgit. Cuius uox est ad excitantem « Et quid agam ? » Respondet : « Rogat », i. e. : dicit quid agam ? » — 135 *lubrica P A² : rubrica α*. — 136. *ec sitiente* Conington : cette leçon ressort du rapprochement de *et sitiente P α* avec la scolie suivante : « nuper de camelo depositum » ; pour la confusion de *ec* et de *et*, cf. 3, 20 : *et fluis P α* et 1, 65 : *etfundat* Bob. Un florilège (le ms. n° 194 de la bibl. capitulaire de Cologne) donne *esitiente*. On pourrait tirer un sens, et même deux, de la leçon *et sitiente* : 1° Prends le poivre le premier et quand le chameau a encore soif (en constr. *primus et sitiente camello*), c'est-à-dire sans laisser au chameau qui vient de traverser le désert le temps de boire 2° Prends le poivre le premier, même (*et = etiam*) quand le chameau a encore soif (construction moins satisfaisante). Mais l'existence de la faute *et fluis* (3, 20) à la fois dans P et dans α et la scolie ci-dessus, faite sans doute sur une recension aujourd'hui perdue, puisque la plupart de nos mss donnent, avec P et α, *et sitiente*, rendent le texte *ec* (ou *e* ou *ex*) *sitiente* extrêmement probable. — *camello P α : camelo p φ*.

134. *Et quid agam* : *agam* est au subj. présent, non à l'indic. fut. : « Et que ferais-je ? », c'est-à-dire : « que pourrais-je faire ? » Nous dirions : « Et pour quoi faire ? » — *Rogas* : si le texte n'est pas altéré, il faut admettre que Perse abrège ici la finale en *as* pour imiter, dans ce dialogue familier, la prosodie des vieux comiques (*rôgās* étant un mot iambique) et peut-être la prononciation vulgaire. Mais je ne sais s'il ne faut pas, tout en laissant le mot à l'Avarice, lire *rogat* ? « Il le demande ! » (cf. la scolie citée aux NC.). Par malheur, les exemples me font défaut pour confirmer l'existence, en latin, de ce tour très français. — *En* : « eh bien ! » : cf. 3, 5. — *Saperdas* : les coracins (*σαπρόδης* ou *κορακινός* : cf. Athénée, 3, p. 118 B ; 7, p. 308 E), poissons de la mer Noire, et particulièrement du Palus-Méotide, que l'on conservait dans la saumure (cf. Lucil, 54 Marx : Occidunt, Lupe, *Saperdae* te et iura siluri). — *Aduehe*, appliqué, comme il arrive fréquemment, à un transport par mer. — *Ponto* : abl. d'origine = *ex Ponto*.

135. *Castoreum* : sorte de musc employé comme narcotique (voy. Celse, 3, 20 et 6, 7, 8). Le plus estimé était celui du Pont (cf. Virg. : *Georg*, 1, 58-59 : « ittit.. uirosa... Pontus Castorea. ») — *Stuppas* :

« le lin brut » : cf. Festus (p. 317 Müller, 418. 18 Lindsay) : « *Stuppa linum impositum* appellant Graeci. » L'ébène venait de l'Inde, l'encens de l'Arabie (Virg. : *Georg.*, 2, 116-117 : « *Sola India nigrum Fert ebenum, solis est turea uirga Sabaeis* ») : Perse mêle à dessein les denrées de divers pays. — *Lubrica Coa* : « les vins émoullents de Cos ». Quoi qu'on en ait dit, le pluriel *Coa*, qui désigne d'ordinaire les tissus transparents de Cos (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 2, 101), peut parfaitement s'appliquer aux vins de cette île (cf. chez Hor., *Sat.*, 2, 4, 55, le plur. *Surrentina* pour dire : « les vins de Sorrente »). Dès lors, l'épithète de *lubrica* se comprend bien : « glissants », au sens de : « qui passent facilement et font passer le reste avec eux » : on vantait, en effet, les propriétés laxatives des vins grecs mêlés d'eau de mer (Celse, 3, 24) et particulièrement du vin blanc de Cos (Pline : *N. H.*, 14, 73). L'épithète *lubrica* a été suggérée par Horace (*Sat.*, 2, 4, 28-29 : « albo non sine *Coo*. *Lubrica* nascentes implent conchyliis lunae »), sans qu'il soit nécessaire de supposer que Perse, commettant une erreur de mémoire contre laquelle la grammaire et la prosodie devaient également le protéger, ait rattaché *lubrica* à *Coo*.

Verte aliquid ; iura. » — « Set Iuppiter audiat. » — « Eheu, Baro, regustatum digito terebrare salinum

NC. 137. *audiat* P : *audiet* α ; texte incertain ; cependant *audiet* peut provenir soit d'une correction suggérée par *perages* (v. 139), soit de la substitution à l'a d'un e suscrit pour être ajouté à *heu* : P A² donnent¹, en effet, *heu* au lieu de *eheu*, faute qui pouvait se trouver dans l'archétype, commun sans doute, de P et d'α. — 138. *Baro* P α : *uaro* p' A² Val. φ ; *baro* est la vraie forme (cf. Havet : *Crit. verb.*, p. 219, n° 930) ; *regustatum* P α : *praegustatum* Val. (voy. *Introd.*, p. xxxi) ; *recrustatum* Guyet.

137. *Tolle recens... piper* : « Enlève, prends le poivre frais » au moment où les caravanes viennent de l'apporter dans un port d'Orient (par ex. à Alexandrie : cf. *supra*, note sur le v. 55) pour le charger sur ton navire. — *Ecce... camello* (voy. NC.) « du chameau (c'est-à-dire de dessus le chameau) », si l'on fait dépendre directement ces mots de *Tolle*, ou « provenant du chameau » (c'est-à-dire des caravanes), si on les rattache immédiatement à *piper*. La première interprétation force peut-être trop le sens de *ex*, qui serait mis pour *de*. *Sitiente* : le mot renforce-t-il *primus*, avec le sens de : « à qui tu ne laisses pas le temps de boire » ? ou signifie-t-il, d'une manière moins pittoresque, « qui peut longtemps supporter la soif » (πολυδιψιος) ? L'épithète de nature étant rare chez Perse, je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en admettre ici la présence. — Le vers 136 et les trois suivants doivent, pour le mouvement et pour la pensée, quelque chose à Horace *Epist.*, 1, 6, 31 et suiv.) : « Virtutem uerba putas et Lucum ligna ; caue ne portus occupet alter, Ne Cibyrica, ne Bithyna negotia perdas. »

137. *Verte aliquid* : faut-il entendre : « (en un mot) fais un trafic quelconque », *uertere* étant alors synonyme de *mutare* (cf. Pl. : *Curcul.*, 484 : « Vel qui ipsi uortant uel qui aliis, ut uorsentur, praebeant ») ? ou bien « approprie-toi quelque chose, commets quelque friponnerie », *uertere* ayant à peu près la valeur de *auertere* (cf. Cic. : *Diu. in Caecil.*, 17, 57 : « uertere pecuniam ad se ») ? ou bien enfin : « Fais quelque emprunt » (pour payer un premier créancier ou pour prêter toi-même à un taux usuraire = *uersuram fac* : voy. Donat : *Ad Ter. Phorm.* 5, 2 15 et Fest. s. u. *uersura* p. 379 Müller, 520, 3 Lindsay) ? La première explication prépare mal *iura* ; aussi bien semble-t-elle languis-

sante dans un développement si vif de tour ; la seconde me paraît simple, vraisemblable et tout à fait d'accord avec *iura*, signifiant « multiplie les serments (pour couvrir tes fraudes) ; la troisième attribue peut-être à *uerle* un sens trop technique, étant donné le ton du passage ; mais d'ailleurs elle permet d'interpréter *iura* d'une manière très satisfaisante : « iura te non accipisse pecuniam », à moins qu'on ne préfère appliquer le mot au faux serment en général, considéré comme moyen d'existence. — *Set Iuppiter audiat* (voy. NC.) : « mais Jupiter m'entendrait » : on sait que ce dieu était, particulièrement sous le nom de *Diespiter*, le gardien de la bonne foi.

137-138. *Eheu, baro* : *eheu* marque ici une pitié dédaigneuse : nous dirions : « Pauvre sot ! » Le mot *baro*, qui se rapproche, par le sens, de l'adj *bardus* = *stolidus*, mais qui est peut-être d'origine différente si le sens premier en était « soldat mercenaire », était employé dans le langage familier pour dire « un imbécile, un lourdaud » (cf. Lucil., 1121 Marx ; Cic. : *Ad fam.*, 9, 26, 3 ; *Ad Att.*, 5, 11, 6 ; *De fin.*, 2, 23, 76 ; *De diuin.*, 2, 70, 144).

138-139. *Regustatum digito*, etc. : litt. : « tu passeras toute ta vie content de creuser avec le doigt une salière goûtée et regoûtée », c'est-à-dire : « tu devras te contenter toute ta vie de gratter et de regratter ta salière ». — *Regustatum* = *etiam atque etiam gustatum*. — *Digito* : les pauvres gens n'avaient pas de cuiller à sel (*cochlear* ou *cochleare*) — *Terebrare* : litt. : « percer » : l'hyperbole montre le pauvre homme obligé de gratter très fort et tout au fond de sa salière pour ne pas laisser perdre le moindre grain. — *Contentus* avec l'inf., comme chez Ov. (*Mét.*, 1, 461) : « Tu face nescio quos esto contentus amores indagare tua. »

Contentus perages, si uiuere cum Ioue tendis. »

Iam pueris pellem succinctus et oenophorum aptas : 140

« Ocuis ad nauem ». Nihil obstat quin trabe uasta

Aegaeum rapias, ni sollers Luxuria ante

Seductum moneat : « Quo deinde, insane, ruis, quo ?

Quid tibi uis ? calido sub pectore mascula bilis

Intumuit, quam non extinxerit urna cicutae ? 145

NC. 139. *contentus* P α : *contemptus* φ 'voy. *Introd.*, p. xxxii). — 140. *succingis* Guyet. — 141. *ocius* P A² : *ocius* α. — *obstat* P : *obstet* α. — *quin* P : *qui in* α. — *trabe* α : *trabea* P. — *uasta* P A² : *uastia* α (par suggestion de « *trabe* » et peut-être, déjà, de *transtro* (v. 147)). — 142. *ni* P α : *nisi* φ. — 144. *calido* (au lieu de *calido*) P. — 145. *quam* P Val. : *quod* α (peut-être avec raison : le tour *intumuit quod*, etc., présente une analogie frappante avec *stertimus indomitum quod despumare Falernum sufficiat* (3, 3 4) et *linguae quantum sitiit canis Appula, tantae* (1. 60) : et *quam* pourrait bien n'être que la correction d'un réviseur qui avait oublié ces deux passages.

139. *Perages* : employé absolument au sens de *peragere uitam* (cf. le grec *διδάσκειν*). — *Si uiuere*, etc. : « Si tu cherches à accorder ta vie avec Jupiter » ; nous dirions : « Si tu cherches à vivre en bonne intelligence avec Jupiter ». Marc-Aurèle se sert (5, 27), en parlant de l'homme de bien, de l'expression *σὺ ζῆν θεοῖς*. — *Tendis* suivi de l'inf., au sens de *studes* : cf. 2, 49 (*intendit*) et Hor. : *Epist.*, 2, 2, 57 : « *tendunt extorquere poemata* ».

140. *Iam...* *succinctus* : « Déjà, court vêtu », c'est-à-dire : « dans le costume du voyageur prêt à partir » : *succinctus* se dit d'un homme qui a relevé, avec une ceinture, sa robe ou sa tunique, pour avoir une plus grande liberté de mouvement (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 6, 107). — *Pueris... aptas* : « tu mets sûr (les épaules de) tes esclaves » : pour *pueris*, cf. *supra*, 126, et, pour *aptas*, 95. — *Pellem* : au sens de « sac de cuir, valise », comme chez Pétrone, 102, 8. — *Oenophorum*, sorte de panier ou de caisse, qui servait, comme son nom l'indique, à emporter du vin en voyage (cf. Lucil., 139 Marx et Hor. : *Sat.*, 1, 6, 109 : « *Sequuntur te pueri lasanum portantes oenophorumque* »). 141-142. *Ocius ad nauem* : ces mots appartiennent-ils à la Cupidité qui s'impatiente ? au maître excitant ses esclaves (cf. 3, 7-8 : « *Ocius adsit Huc aliquis* ») ? au poète qui exhorte ironiquement son personnage ? ou le sens est-il, tout simplement : « *Ocius itur ad nauem* ? » La première interprétation me semble la plus naturelle : la Cupidité est une maîtresse

impérieuse et n'entend pas que son esclave perde une minute. — *Nihil obstat*, etc. : « Rien n'empêche que tu ne déviores l'étendue de la mer Egée » : on trouve chez Virgile *corrumpere campum* (*En.*, 5, 145) ou *spatium* (*ibid.*, 6, 634) ; *trabe* : pour *trabs*, au sens de *nauis*, cf. 1, 89 ; *Aegaeum*, pour *Aegaeum mare*, comme chez Horace : *Od.*, 2, 16, 2.

142-143. *Ni... Luxuria*, etc. : « à moins que le Goût du plaisir ne vienne auparavant (c'est-à-dire : avant que tu te sois embarqué) te prendre à part et te faire la leçon ». — *Sollers* : faut-il donner à cet adj. une valeur adverbiale : « adroitement » ? ou entendre : « la volupté qui connaît plus d'un tour, qui est fertile en séductions de toute sorte et adroite à trouver des prétextes » ? Il me paraît évident que cette dernière interprétation est la bonne. — *Seductum*, sc. « *te seductum* » ; cf. pour *seductus* 2, 4 et 6, 42.

143. *Quo deinde... ruis* : expression prise à Virgile (*En.*, 5, 741), et dans laquelle *deinde* est tout voisin de *tandem*. — Pour la reprise « en cercle » *quo... quo* ? cf. 2, 49 ; 4, 23, et 6, 22.

144 *Quid tibi uis* : cf. Hor. : *Sat.*, 1, 2, 69 ; 2, 6, 29 ; *Prop.*, 1, 5, 3. Nous dirions : « Qu'est-ce qui te prend ? »

144 145. Périphrase volontairement déclamatoire pour dire : « Es-tu atteint de folie furieuse ? » C'est le développement de *insane*. On considérerait la bile noire comme génératrice de la folie (Sén. : *Epist.*, 94, 17 : « *Bilis nigra curanda est et ipsa furoris causa remouenda* » ; cf. Hor. :

Tu mare transilias ? tibi torta cannabe fulto
Cena sit in transtro Veientanumque rubellum
Exhalet uapida laesum pice sessilis obba ?

NC. 146 tu P α : tun φ ; transilias PA² : tracilias α. — 147. transtro p α : trastro P. — ueientanum α : uellentanum P c'est-à-dire : ueientanum : pour la confusion de i et de l dans P, cf. *supra*, 92) ; uegentanum φ. — 148. exalet P α : exalat p. — uapida P : uapidi α. — pice p α : picem P ; sessilis P A² : sessilis α.

Sat., 2, 3, 141 et *Epist.*, 2, 2, 137). — *Sub pectore* : « au fond de ta poitrine » ; *mascula* n'est peut-être pas synonyme de *robusta* (comme chez Virg : *Buc.*, 8, 65) ; c'est plutôt un équivalent de *uirilis* ; il y a là, je pense, une ironie de la Volupté, passion à qui toute action virile est odieuse : « une bile mâle, une bile prête à braver (follement) tous les dangers ». — *Intumuit* : cf 3 8 : *turgescit.* — *Quam* (voy. NC.) *non extinxerit*, etc. : ceci répond à l'épithète *calido* jointe à *pectore* : l'absorption de la ciguë refroidissait le corps (Pl. *N. H.*, 25, 151) ; et Horace mentionne une fois ce médicament à la place de l'ellébore, comme remède contre la folie (*Epist.*, 2, 2, 53). — *Vrna* est, bien entendu, une hyperbole : le mot désigne proprement la moitié de l'amphore, soit 24 setiers (25 l environ).

146. *Tu mare transilias* : ce subj. est, comme les suivants, un subj. de « protestation » (cf. *supra*, v. 84 : *non sim* et la note). Nous dirions : « Pourrais-tu bien franchir, etc. ? » — Pour l'emploi de *tu*, cf. 1, 2. — L'expression *mare transilire* appartient à la haute poésie (Hor. : *Od.*, 1, 3, 24 : « Non tangenda rates transiliunt uada. »).

146-148. La Volupté indique à celui qu'elle veut retenir combien lui manqueront, sur le navire, confort et bon vin. — *Tibi torta*, etc. : constr. : « Cena sit in transtro tibi fulto torta cannabe », c'est-à-dire : « tu dinerais sur un banc, t'appuyant sur du chanvre tordu ? ». Le mot *transtrum* désignait les traverses qui allaient d'un bordage à l'autre (Festus, p. 367 Müller, 505, 3. Lindsay : « Tigna quae ex pariete in parietem porriguntur »), en particulier les bancs des rameurs (Virg. : *En.*, 4, 573 : *considite transtris*). — *Cannabe* : transcription, qu'on ne trouve chez aucun autre écrivain latin, du grec *κάνναβις*, « chanvre ». Mais l'expression *torta cannabe* est-elle une périphrase pour dire « une corde, un câble », ou désigne-

t-elle l'étaupe qui garnit les coussins grossiers sur lesquels s'asseyent les rameurs ? D'autre part, faut-il entendre que le banc sert de table ? ou, au contraire, de siège ou de lit ? que le voyageur est assis sur le chanvre ou couché dessus ? ou qu'il y est simplement accoudé ? J'interprète pour ma part : « Tu dinerais (couché) sur un banc, t'accoudant (cf. Lucil. 138 Marx. : « puluino fultus ») sur un paquet de cordes ».

147-148. Constr. : « Obbaque sessilis exhalet rubellum Veientanum laesum pice uapida », c'est-à-dire : « une jarre largement assise exhalerait (pour toi) un vin rosé de Véies gâté par une poix éventée ». Le vin de Véies était très peu estimé (cf. Hor. ; *at.*, 2, 3, 143 144 - il s'agit d'un avare — : « Quí Veientanum festis potare diebus Campana solitus trulla uappamque profestis. » L'épithète *rubellum* (cf. Plin. *N. H.*, 14, 23) indique qu'il avait peu de couleur. *Exhalet* fait une sorte de jeu de mots : il signifie à la fois « te verserait » et « t'enverrait l'odeur de, etc. ». — *Pice*, que certains interprètes entendent de la poix qui servait à fermer la jarre, s'applique bien plutôt à celle qu'on avait l'habitude de mélanger au moût, vers le neuvième jour de la fermentation, surtout quand le vin était âpre (voy. Plin. : *N. H.*, 14, 120) ; mais il arrivait que le vin ainsi assaisonné (*conditus*) de poix fermentât de nouveau, ce qui lui ôtait tout arôme et le réduisait à l'état de vin tourné (*uappa*) : voy. Plin. (*ibid.*, 124) : « nec non aliqua est musti picea natura uitiumque musto quibusdam in locis iterum sponte feruere, qua calamitate deperit sapor uappaeque accepit nomen ». On comprend dès lors la valeur de l'épithète *uapida* donnée à *pice* : ce n'est pas la poix qui est éventée, mais elle forme avec le vin un mélange qui a un goût d'évent, un goût de *uappa*. — *Obba* : vieux mot qui, d'après Aulugelle (16, 7, 9), ne s'était conservé que dans le latin vulgaire : il désignait un vase, en

Quid petis ? ut nummi, quos hic quincunce modesto
Nutrieras, peragant auidos sudore deunces ?

150

NC. 149. *nummi* les mss : *nummos* C. Fr. Hermann (qui adopte au vers suivant la leçon *auido sudore* et fait de *deunces* le sujet de *peragant* = *consument* et en antithèse avec *quincunce... nutrieras* : en poursuivant de gros intérêts, on expose le capital qu'un intérêt modeste grossit lentement mais sûrement) — 150. α omet *nutrieras* : exemple de l'omission, rare (voy. Havet : *Crit. verb.*, p. 149, n° 559), d'un mot au commencement d'un vers. — *peragant* (corrigé de *peragas*) P Val. : *pergant* α . — *auidos* P α : *auido* φ . — *sudore* α : *suadare* (corrigé de *suadore* ou de *suadere*) P ; *sudare* φ . L'exemplaire sur lequel P a été copié portait probablement la leçon *peragant... sudore*, avec un *a* suscrit pour être substitué à l'o de *sudore* : cet *a* aura été d'abord inséré — d'où le barbarisme *suadore*, ou la mauvaise correction *suadere* qui se conciliait avec le mètre sinon avec le sens ; on a rectifié ensuite, mais en oubliant d'exponctuer le premier *a* (exponctuation faite postérieurement). — *deunces* p α : *deunges* P. Selon Bücheler (*Archiv. de Woelfflin*, 1, 108), la forme attendue serait *decunces*.

terre ou en jonc tressé (*spartum*), employé surtout dans les repas donnés en l'honneur des morts (*silicernia* : cf. Tertullien : *Apol.*, 13). — *Sessilis* : « bien assise », c'est-à-dire : qui a la base large » (cf. Pl. : *N. H.*, 15, 56 : « *Pira... sessilia* »).

149. *Quid petis ? ut*, etc. : « Quel est ton but ? que, etc. » : *ut* introduit ici une proposition complétive. — *Hic* : « ici, à Rome ». — *Quincunce modesto* : « par un 5 % modéré » (*quincunx*, c'est 5/12 d'as pour cent as et par mois (*usura centesima*), soit $\frac{60}{12}$ d as par an, autrement dit 5 as par an pour 100 as. Le taux usuraire était d'un as par mois pour 100 as, soit 12 % par an. *Deunx*, c'est $\frac{11}{12}$ de l'as) ; le mot désigne donc un intérêt de $\frac{11}{12}$ d'as par mois pour 100 as, soit $\frac{132}{12}$, c'est-à-dire : 11 % par an.

150. *Nutrieras* : la métaphore peut passer directement en français : « tu avais nourri » pour « tu avais grossi d'un intérêt de, etc. », *nummi*, au vers précédent, indiquant le capital ou sors (cf. en grec *τόκος*, tiré de *τίκτειν*, pour désigner l'intérêt). Horace avait dit (*Epist.*, 1, 18, 35) : « *Nummos alienos pascet* ». *Nutrieras*, au p.-q.-pf., parce que la Volupté se transporte par l'imagination au moment où celui qu'elle exhorte ne se contenterait plus de cet intérêt modeste. — *Peragant auidos sudore deunces* : des leçons dont la présence dans les mss est bien attestée, c'est-à-dire : *pergant suadare* P, *pergant sudore* α *peragant sudare* ou *sudore* φ , la

première (cf. NC.) est à la fois inintelligible et métriquement impossible ; la seconde n'est guère satisfaisante : *pergere... deunces* pour dire « achever, réaliser un intérêt de 11 % » ne semble pas latin. et je ne crois pas que *peragere sudare*, au sens de *semper sudent*, le soit davantage (au v. 139, *terebrare* dépend de *contentus*, non de *perages* comme semble l'avoir cru celui qui a introduit dans un certain nombre de nos mss la leçon *contemptus perages*). Au contraire *peragant sudore deunces* peut s'expliquer, qu'on donne à *peragere* le sens de « réaliser », de « conduire jusqu'au bout, qu'on le prenne pour un équivalent de *exercere* : « fatiguer, tenir toujours en mouvement (cf. Ov. : *Fast.*, 4, 693 : « *ille suam peragebat humum* »). ce qui s'accorde bien avec *sudore*, ou qu'on y voie une métaphore faisant suite à *nutrieras* : « dévorer, absorber » (cf. 6, 22 : « *bona dente grandia... peragit* » ; Plin. : *N. H.*, 9, 183 : « *peragere cibum* » signifiant *digérer*). — *Sudore* : « à force de sueur » : l'homme avide de s'enrichir devra s'imposer un travail assidu pour retirer de son capital un intérêt aussi élevé : ce n'est pas le gain excessif que la Volupté condamne, mais le travail dont il est acheté. On remarquera que le poète s'exprime comme si les écus eux-mêmes avaient à suer dans ce travail excessif ou cette digestion laborieuse. Néanmoins je juge peu vraisemblable l'explication de Bücheler (*Rhein. Mus.*, 41 (1881), p. 454), selon qui le capital personnifié est comparé à un enfant qui devient homme ; nourri par l'intérêt perçu, il poursuit son existence d'une manière indépendante et

Indulge genio, carpamus dulcia, nostrum est
 Quod uiuis, cinis et manes et fabula fies :
 Viue memor leti, fugit hora, hoc quod loquor inde est. »
 En quid agis ? duplici in diuersum scinderis hamo.
 Huncine an hunc sequeris ? Subeas alternus oportet 155

NC. 153. *locor* (au lieu de *loquor*) α. — 154. *finderis* (au lieu de *scinderis*) Val.

gagne à la sueur de son front un intérêt plus que double qui court toujours (litt. : « que les écus vivent dans la sueur 11 % », c'est-à-dire : « produisent, par un travail qui jamais ne s'arrête, 11 % »). — Au demeurant, il est fort possible que Perse eût écrit *pergant sudare*, qui donne un sens excellent : « se mettent à suer » (cf. Lucr., 1, 16 ; 3, 420) ou « arrivent à suer » (en poursuivant, pour ainsi dire, leur route au delà du 5 %), *sudare* ayant naturellement le sens de « produire au prix d'un travail considérable » (pour la constr. de ce verbe avec l'acc., cf. Virg. : *Buc.*, 4, 30 : « *quercus sudabunt roscida mella* »). — *Auidos* s'oppose directement à *modesto* (cf. Lucain : *Phars.*, 1, 181 : « *usura uorax* »).

151. *Indulge genio* : le viveur offrait en quelque sorte une fête perpétuelle à son génie, d'où des expressions telles que *Genio suo multa bona facere* (Plaute : *Persa*, 263), *indulgere Genio*, pour dire : « se donner du bon temps » et, inversement, *cum geniis suis belligerare* (Pl. : *Truc.*, 184, *suum defraudare genium* (Tér. : *Phorm.*, 44) pour dire : « vivre sobrement ». — *Carpamus dulcia* : « cueillons (heure par heure) les douceurs de l'existence ». *Carpere* se dit proprement de ce qui se détache morceau par morceau ou brin à brin.

151-152. *Nostrum est quod uiuis* : « ce que tu vis est à moi, m'appartient », c'est-à-dire : « le temps de la vie doit être donné au plaisir », car, après, il n'y a plus rien. Avec l'interprétation : « la véritable vie » (cf. Sén. : *Epist.*, 65, 18 : « *hoc quod uiuit, stipendium putat* »), c'est le temps que tu me donnes », la suite des idées apparaît moins nettement (*Nostrum* pourrait encore s'entendre littéralement : « est à nous (c'est-à-dire à toi et à moi) » : vivre pour soi, n'est-ce pas la même chose que vivre pour son plaisir ? Mais l'interprétation de M. Némethy, « nous n'avons à nous que le temps de cette vie », prête à Perse une

incohérence inadmissible dans l'emploi des personnes. — *Fabula* : « vain nom » : proprement : chose dont on parle (fari). On a signalé ici une sorte de gradation : « lorsque ton corps ne sera plus que cendre, on te comptera parmi les mânes et il ne restera de toi qu'un nom » (cf. Hor. : *Od.* 1, 4, 16 : « *Iam te premet nox fabulaeque manes* »).

153. *Viue memor leti* renchérit, par l'antithèse entre *uiue* et *leti*, sur le *Viue memor quam sis aevi breuis* d'Horace (*Sat.*, 2, 6, 97). — *Hoc quod loquor inde est* : « le temps pendant lequel je parle est pris là-dessus, est pris sur l'heure fugitive (*particula horae est*) », autrement dit : « pendant que je parlais, il s'est écoulé un peu de ta vie » (*Inde est* signifie d'ordinaire : « part de là, résulte de là », comme chez Juv., 6, 612 ; mais le latin familier faisait de *inde* un emploi très libre. Ne trouvait-on pas chez Térence : *Ad.*, 47 : « *inde maior* » pour dire : « l'aîné des deux » ? Pour la pensée, cf. Hor. (*Od.* 1, 11, 7) : « *dum loquimur, fugerit inuida Actas* »).

154. *En quid agis* : cf. 3, 5. — *Duplici*, etc. : « tu es partagé en sens opposés par deux hameçons ; tu es, entre l'Avarice et la Volupté, comme un poisson entre deux appâts » (cf. Plat. : *Tim.*, p. 69 D : *καλοῦ δὲ καὶ κακοῦ*).

155. *Huncine (hamum) an hunc sequeris* : « Suis-tu (*sequeris*) celui-ci ou celui-là ? » Le présent *sequeris* est la suite naturelle du présent *agis* (vers précédent). Ent. : « que vas-tu faire ? Vas-tu suivre, etc. ? »

155-156. *Subeas alternus*, etc. : « il faut que tu te soumettes, par une double obéissance, tantôt à l'un de ces maîtres, tantôt à l'autre. » *Subire*, se dit proprement d'un fardeau qu'on prend sur ses épaules ; peut-être Perse songe-t-il à la fable du cheval s'étant voulu venger du cerf : « *dominum uehet improbus atque seruiet aeternum* » (Hor. : *Epist.* 1, 10, 40-41). — *Alternus* : comme s'il y avait : *alternis uicibus* ou *alternos* (se rapportant à *dominos*).

Ancipiti obsequio dominos, alternus oberres.

Nec tu cum obstiteris semel instantique negaris

Parere imperio, « Rupi iam uincula », dicas ;

Nam et luctata canis nodum abripit, at tamen illi,

Cum fugit, a collo trahitur pars longa catenae.

160

« Daue, cito, hoc credas iubeo, finire dolores

NC. 157. *tu cum* P A² : *tuum* α ; *cum tu* φ. — *instantique* p α : *instantibusque* P. — 159. *abripit* α (*arripit* p) : *arrumpit* P (glose substituée : voy. *Introd.*, p. xxvi) ; *abrupit* φ. — 159. *at tamen* P : *et tamen* α : nous avons vu l'inverse 2. 48 : mais, ici comme là, la syntaxe donne raison à P contre α (voy. *Comment.*). — 161. *hoc* P α : *ut* φ (voy. *Introd.*, p. xxxi).

156. *Alternus oberres* signifie en somme : « que tu te dérobes (c'est-à-dire : que tu désobéisses) tantôt à l'un, tantôt à l'autre » ; mais le verbe dont Perse se sert indique bien que l'homme livré aux passions ne fait pas acte d'homme libre lorsqu'il se soustrait à l'un de ses maîtres pour aller vers l'autre ; sa liberté, c'est tout au plus celle de l'esclave qui va « courir » ou, en latin, de l'erro (Hor. *Sat.*, 2, 7, 113 : « fugitiuus et erro » ; cf. *Digest.*, 21, 1, 17, 14 : *Proprie erronem sic definimus : qui quidem non fugit, sed frequenter sine causa uagatur et temporibus in res nugatorias consumptis serius domum redit* »). *Oberrare*, pris absolument dans le sens d'« aller çà et là, courir » est aussi chez Pline (*N. H.*, 29, 60 : « Haec (mustela) autem quae in domibus nostris ober- rat. »).

157-158. *Nec tu... dicas* : « Et ne va pas dire » : pour l'emploi de *nec* en pareil cas, cf. Riem. : *Synt. lat.*, § 268, rem. 3. — *Cum obstiteris semel*, etc. : il s'agit ici d'un acte d'indépendance véritable, d'un refus formel d'obéissance — *Cum semel* : nous dirions : « pour avoir, une fois, etc. ». — *Obstiteris... instantique* : y a-t-il là un jeu de mots voulu ? Notez, d'autre part, que *instanti* ne signifie pas seulement *pressant*, mais *menaçant* (Hor. : *Od.*, 3, 3, 3 : « uultus instantis tyranni »). — *Negare* avec l'inf. dans le sens de « refuser de » = *nolle* comme chez Silius (9, 534) : « exstingui primordia tanta negabam ».

159. *Et .. canis* : « le chien aussi ». — *Luctata* : ent. : « après des efforts violents », *nodum* : ent. : « son attache ». Pour l'image, cf. *supra*, 125. — *Abripit* : non pas « rompt » mais, « arrache » (des mains qui tenaient la chaîne ou de l'en-

droit où celle-ci était fixée). — *At tamen* : on estime généralement que *at tamen* ne peut s'employer que pour introduire la proposition principale après une proposition concessive (Riem. : *Synt. lat.*, § 274, rem. 1) mais ici, la proposition indépendante *nam... abripit* a bien la valeur d'une concession ; il faut entendre : « canis *etsi* nodum abripuit, *at tamen*, etc. ».

160. *A collo trahitur* : « traîne de son cou » (et non pas : « est traînée par son cou »). — *Pars longa catenae* : c'est le signe de sa servitude, et, par ce long bout de chaîne, on pourra aisément le ressaisir (cf. une image voisine chez Hor. : *Sat.*, 2, 7 70 et suiv. : « O totiens seruus ! quae belua ruptis, cum semel effugit, reddit se praua catenis. » Chez Sén. *De uitiis beat.*, 16, 3 : « *laxam catenam trahit* nondum liber, iam tamen pro libero », la pensée est toute différente).

161-175. Second exemple de la tyrannie des passions, servant à illustrer l'idée exprimée dans les vers 157-160 : un amant maltraité par sa maîtresse prend la résolution de ne plus mettre les pieds chez elle ; mais il cédera au premier appel : il a encore la chaîne au cou. Perse a pris à l'*Eunuque* de Ménandre les personnages qu'il introduit ici, ainsi que le point de départ de cette petite scène (« Hunc locum de Menandro *Eunucho* traxit, in quo Dauum seruum Chaerestratus adulescens alloquitur tamquam amore Chrysidis meretricis derelicto, idemque tamen ab ea reuocatus ad illam redit. Apud Terentium personae immutatae sunt ») (Scolies.) Mais si Terence, dans le passage correspondant de son *Eunuque* (act. 1, sc. 1) a fidèlement reproduit, quant au fond, l'original grec, nous devons admettre que notre poète a

Praeteritos meditor », crudum Chaerestratus unguem
 Adrodens ait haec ; « An siccis dedecus obstem
 Cognatis ? an rem patriam rumore sinistro
 Limen ad obscaenum frangam, dum Chrysidis udas
 Ebrius ante fores extincta cum face canto ? » — 165

NC. 163. *adrodens* P A² : *atrodens* α. — 165. *unctas* (au lieu de *udas*, φ ; au lieu de *obscaenum*, Meineke proposait *obscurum*).

imité fort librement son modèle. Au demeurant, l'esclavage de l'amour était un thème classique dans le développement du paradoxe stoïcien sur la vraie liberté : nous le trouvons chez Cicéron (*Parad.*, 36), Horace (*Sat.*, 2, 7, 46-94), Epictète (*Entr.*, 4, 1, 17 et suiv.). D'autre part, Horace avait, dans une autre satire (2, 3, 262 et suiv.) mis en hexamètres quelques-uns des sénaires iambiques de la scène de Térence rappelée ci-dessus ; mais c'était pour montrer la folie des amants.

161-163. Constr. : « Chaer., adrodens crudum unguem ait haec : « Daus, iubeo credas hoc, meditor finire cito praeteritos dolores. » Mais on pourrait traduire, en respectant l'ordre du texte : « Daus, à l'instant, je te prie de me croire, je mets un terme à mes peines passées : c'est ma résolution » : ainsi parle, etc. — *Daus* : en grec Δῶς. — *Credas iubeo* : pour l'omission de *ut*, voy. Riém. : *Synt. lat.*, § 191, 2^o, b. — *Crudum* : « jusqu'au vif », le tour est proleptique = *ut crudus fiat*, *crudus* étant pris dans son sens premier de « saignant » (= *cruidus* : cf. *cruo*, *cruor*) ; même construction chez Hor. (*Sat.*, 1, 10, 71) : « *Viuos et roderet unguis*. » — *Adrodere* se disait des rongeurs (Cic. : *Pro Sest.*, 33, 72 : « *Vt illa... nitedula rempublicam conaretur adrodere* »).

163-164. *An...? an...?* Le premier *an* répond à cette question sous-entendue : « N'ai-je pas raison (de rompre une liaison indigne) ? » et le second n'est qu'une reprise du premier. — *Siccis dedecus*, etc. : litt. : « faut-il que ceux de mon sang, gens sobres, me trouvent devant eux comme un déshonneur ? ». *Siccis* est bien expliqué par le scoliaste : « *frugi et sobrii* » (cf. Lucil 238-239 Marx ; Hor. : *Od.*, 1, 18, 3 ; *Epist.*, 1, 19, 9.) — *Dedecus* = *ut dedecus* (cf. *supra*, 72, la note sur *rota*).

164-165. *An rem patriam*, etc. : litt. : « faut-il que je brise mon patrimoine, au

milieu de murmures réprobateurs, contre un seuil infâme » : en d'autres termes : « viendrai-je me ruiner et perdre ma réputation à la porte d'une courtisane ? » La comparaison entre la ruine et un naufrage était courante (voy. par ex. Cic. : *Phil.*, 12, 8, 19 : « *naufragium patrimonii* ») : le seuil de la courtisane est ici l'écueil contre lequel la fortune du jeune homme risque de périr (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 3, 18-19 : « *postquam omnis res mea Ianum Ad medium fracta est* »). — *Rumore sinistro* : le contraire de *rumore secundo* (Hor. : *Epist.*, 1, 10, 9 : cf. *rumore malo*, *Sat.*, 1, 4, 125). Il n'est pas impossible que Perse ait songé en même temps à un autre sens de *rumore secundo* : « avec un bruit favorable » (en parlant des cordages : cf. Cic., citant un vieux poète inconnu : *De divin.*, 1, 16, 29) : il y aurait alors un jeu de mots, *rumore sinistro* à côté de *frangam* s'appliquant à la fois à la réprobation publique et au bruit sinistre de la tempête. — *Limen obscaenum* : « un seuil impudique » pour dire « le seuil d'une femme impudique ».

165-166. L'amant chassé par sa maîtresse se représente lui-même venant la nuit, après un banquet où il s'est grisé, chanter à la porte de la courtisane. La pluie tombe ; elle mouille les battants et a éteint les torches qui éclairaient le jeune homme dans la rue. Il ne faut pas isoler *udas*, dont le sens apparaît nettement si l'on rapproche le mot de *extincta cum face* et si l'on se rappelle certains passages d'Horace et des élégiaques (Hor. : *Od.*, 3, 10, 19-20 : « *Non hoc semper erit liminis aut aquae Caelestis patiens latus* » ; cf. Tib., 1, 2, 29-30 ; Ov. : *Ars amat.*, 2, 237). Il faut écarter, je crois, les autres explications proposées pour *udas*, par exemple *unctas unguentis* (cf. Lucrèce, 4, 1171) ; *uino profuso humidus* (cf. Pl. : *Curcul.*, 80) ; *lacrimis madidas* (cf. Ov. : *Am.*, 1, 6, 18 ; *Met.*, 14, 708) : aucune ne rend nette-

« Euge, puer, sapias, dis depellentibus agnam
 Percute. » — « Set censen, plorabit, Daue, relicta ? »
 « Nugaris ? Solea, puer, obiurgabere rubra. »
 Ne trepidare uelis atque artos rodere casses,

170

NC. 167. *depellentibus* P Val. : *pellentibus* α de est tombé, dans le groupe *disdepellentibus* : faute banale). — 168. *censen* PA² : *censem* α. — *plorabit daue* α : *plorauit dabere* P (pour la confusion de *plorabit* et de *plorauit*, cf. *supra*, 90, mais il peut y avoir eu ici intervention du *b* de *plorabit* et du *u* de *Daue*). — 169. *obiurgabere* α : *obiurgauere* P (encore la confusion du *b* et du *u* : cf. vers précédent). — 170. *rodere* α : *radere* P (cf. erreur inverse dans P, *supra*, 15). — *casses* α : *cassas* P (peut-être par suggestion anticipée de *dicas* qui termine le vers suivant).

ment compte de *extincta cum face*. Ou bien admettrons-nous, avec Casaubon, que l'amant, arrivé à la porte de sa maîtresse, faisait éteindre les flambeaux ? ou encore, ce qui serait plus intéressant, que le jeune homme, ivre, a laissé, la nuit, les flambeaux s'éteindre, à l'inverse de celui d'Horace qui se promène en plein jour avec des torches allumées (*Sat.*, 1, 4, 51-52 : « *Ebrius* et, *magnum quod dedecus*, *ambulet ante noctem cum facibus* ») ? — *Ante fores... canto* : on trouve, dans la littérature érotique, plusieurs échantillons de ces plaintes que les amants éconduits venaient chanter à la porte de leur maîtresse (voy. par ex. Hor. : *Od.*, 3, 10 ; Ov. : *Am.*, 1, 6 ; Prop., 1, 16). Le nom grec en était *πρὸς τὰς ἀντιθύρας* (cf. Plut. : *Erotic.*, 8).

167. *Euge, puer* (cf. 1, 75 : *euge, poeta*) : « Bravo l'enfant. » C'est Dave qui prend la parole pour encourager son jeune maître dans son sage dessein. — *Puer* : appellation familière venant d'un esclave qui a vu grandir son maître. — *Sapias* : faut-il entendre : « tu serais sage (en faisant ce que je vais dire) », autrement dit, voir dans *sapias* l'équivalent de *si sapias* (cf. Ov. : *Am.*, 1, 4, 29 : « *quod tibi miscuerit, sapias, bibat ipse iubeto* ») ? ou bien admettre que nous avons ici un subj. d'exhortation : « fais un acte de sagesse » (cf. Hor. : *Od.*, 1, 11, 6 : « *sapias, uina liques* ») ? *sapias* étant suivi d'un impératif, comme chez Ovide, et non, comme chez Horace, d'un autre subjonctif, la première explication est sans doute la bonne. De toute manière, Dave, qui feint de prendre au sérieux les belles résolutions de son maître, veut dire : « c'est à un véritable fléau que tu te soustrais. Tu ferais preuve de sagesse en offrant un sacrifice d'action de grâces aux dieux qui

éloignent le malheur. » — *Depellentibus* : fait songer à l'épithète de *depulsor* donnée à Jupiter sur certaines inscriptions (voy. par ex. *C. I. L.*, n° 2414) ; on disait généralement, en pareil cas : *auerrunci* (cf. Varr. : *L. l.*, 1, 7, 102), en grec ἀποτρῴπιος, ou ἀλεξίχρκος.

168. *Percutere* se disait proprement du sacrificateur (*popa*) frappant la victime (Ov. : *Mét.*, 15, 126 ; *Fast.*, 1, 347 : *Trist.*, 4, 2, 5). — *Set* indique une objection du jeune homme : « Oui, mais, etc. » — *Censen, plorabit ?* ent. : « *Censesne*, (Chrysis) *plorabit ?* » c'est-à-dire : « qu'en penses-tu ? Est-ce que Chrysis ne pleurera pas ? » Pour le tour, cf. Plaute : *Rud.*, 1269 : « *Censen, hodie ?* » et Horace : *Sat.*, 2, 5, 76 : « *Putasne ?* » ; et, pour la forme, *censen* est à rapprocher de *uin*, qu'on trouve aussi chez les comiques. — *Relicta* : « si je l'abandonne ».

169. *Nugaris ?* « Est-ce que tu plaisantes ? » ; ent. « Tu parles sérieusement ? Il n'y a donc aucune suite dans tes résolutions. » Si l'on ne met pas de point d'interrogation après *nugaris*, le sens est : « Tu parles à tort et à travers : tout à l'heure, tu étais plein de belles résolutions, et maintenant tu invoques la douleur de Chrysis pour masquer ta faiblesse. » — *Solea, puer*, etc. : « Tu seras corrigé à coups de sandale rouge », c'est-à-dire : « Tu vas redevenir le jouet de Chrysis, qui te battra en te donnant des coups de sandale » (cf. Tér. : *Eun.*, 1028 : « *Vtinam tibi committigari uideam sandalio caput !* ») L'expression *obiurgari solea* est sans doute un tour pris au langage familier : cf. *obiurgari colaphis* (Pétrone, 34, 2), *uerberibus* (Sén. *De ira*, 3, 12) *ferulis* (Suét. : *Gaius*, 20), *flagris* (*id.* : *Oth.*, 2). — *Rubra* : les courtisanes aimaient les couleurs voyantes.

170. *Ne trepidare*, etc. : « Renonce à te

Nunc ferus et uiolens, at si uocet, haut mora, dicas :
 « Quidnam igitur faciam ? nec nunc, cum arcessat et ultro
 Supplicet, accedam ? » Si totus et integer illinc
 Exieras, nec nunc. Hic hic quod quaerimus, hic est,

NC. 171. at les mss : *tu* Guyet. — *uocet* α : *noce* et P. — *haut* P A² : *aut* α (cf. 2, 6). — 172. *nec nunc* P α : *ne nunc* φ : texte très incertain, puisque, au vers 174, P donne *ne nunc*, qui est également la leçon d'un des meilleurs mss d'Horace : *Sat.* 2, 3, 262 ; pour cet emploi de *ne*, cf. *ne...* *quidem* et l'archaïsme *ne...* *quoque* (Claudius Quadrig., dans Aul. G., 17, 2, 18 — *arcessat* P : *accessor* α et *arcessor* (accersor φ) Val. (voy. *Introd.*, p. xxv). — 174. *exieras* P α : *exieris* φ. — *nec nunc* φ : *ne nunc* P ; *nunc nunc* α ; *non nunc* Val. (l'erreur d'α-et celle de Val. peuvent venir d'abréviations mal résolues) ; *quod* P α : *quem* φ (cf. *Introd.*, p. xxxiii).

débatte et à ronger les rets étroits (comme un animal pris dans un filet de chasse)» : ent. : « Tu es pris et bien pris ; mieux vaut reconnaître franchement ton esclavage que de te livrer à de vaines démonstrations d'indépendance suivies de défaites honteuses. » Le vers suivant précise bien l'idée : « maintenant, tu n'as plus tes chaînes, mais, au moindre appel, tu viendras les reprendre. » Les vers 170 et 171 sont étroitement unis, et l'adj. *ferus* (v. 171), qui s'applique proprement à une bête sauvage, rend le lien plus sensible encore. Je ne saurais donc admettre l'interprétation qui fait dépendre *ne trepidare uelis*, etc., de *obiurgabere* : « Tu seras corrigé à coups de sandale pour apprendre à ne pas faire le récalcitrant. » *Ne... uelis* = simplement *noli* (cf. 3, 36). Aussi bien je crois qu'il faut rendre ici la parole au poète : seul le vers *nugaris* ? *Solea*, *puer*, *obiurgabere rubra* appartient encore à Dave, et ne peut, il me semble, appartenir qu'à lui, à cause de la reprise de *puer* et du ton qui est celui du dialogue comique. Je m'écarte, sur ce point, de M. Albini, qui, le premier si je ne me trompe, a vu qu'on doit retirer à Dave la dernière partie de cette scène.

171. *Nunc ferus et uiolens* : il est tout à fait inutile de mettre un point, ou deux points, après *casses* et de sous-entendre *es* à côté de *ferus* et *uiolens*. Il y a une sorte d'anacoluthe, *nunc* appelant un second *nunc* suivi d'une expression comme *remissus* et *humilis* : « toi maintenant farouche et emporté (pour être) tout à l'heure, si Chrysis te rappelle, doux et soumis ». Perse a préféré changer de tournure pour marquer avec plus de force le brusque changement d'attitude du jeune homme.

Violens est chez Horace, mais dans les *Odes* (3, 30, 10). Dans les *Satires* (2, 1, 39), il se sert de *uiolentus*, qui était la forme usuelle. — *At si uocet, haut mora*, etc. Mais si elle t'appelait, tu dirais aussitôt : « que faire ? » etc. Ceux qui interprètent : « Si elle t'appelait, tu dirais : Pas de retard ! » (c'est-à-dire : Allons-y sans retard), mettent les mots *quidnam igitur faciam*, et la suite, directement dans la bouche de Chérestrate, sous prétexte qu'ils y sont chez Térence (*Eun.*, 46 : « *Quid igitur faciam* ? Non eam ? *Ne nunc quidem*, *quom arcessor ultro* ? ») et chez Horace (*Sat.*, 2, 3, 262-263) : « *Nec nunc, cum me uocet ultro, Accedam* ») ; mais ils ne s'avisent point que, chez Térence et chez Horace, la courtisane a déjà rappelé son amant (Tér. : *ibid.*, 49 : « Exclutit ; reuocat ; redeam ? »), tandis que, chez Perse, ce rappel n'est encore qu'une hypothèse. — *Haut mora* comme équivalent de *sine mora* ou *nulla mora* n'a rien de surprenant (cf. Virg. : *Georg.*, 4, 547).

172. *Nec nunc* : *nec* (cf. NC.) a ici la valeur de *ne... quidem* (voy. Riém. : *Synl. lat.*, § 269, rem. 2) ; ent. : « Même maintenant qu'elle m'appelle..., je n'irais point ? » — *Arcessat* : le subj., comme chez Horace, parce que *cum*, en même temps qu'une valeur temporelle, a un sens concessif : « Alors qu'elle me rappelle, bien qu'elle me rappelle » (chez Térence, au contraire : « *quem arcessor* » : cf. NC.).

172-173. *Et ultro supplicet* : « et qu'elle est la première à me supplier » sens fréquent de *ultro*.

173-174. *Si totus*, etc. : « Si tu es sorti de là (c'est-à-dire de chez Chrysis) entier et intact. » L'expression *totus et integer*

Non in festuca, lictor quam iactat ineptus.
Ius habet ille sui, palpo quem tollit hiantem

175

NC. 175. *quam* P : *quem* α. — 176. *tollit* P : *ducit* α Val. ; texte incertain ; *tollit*, selon M. Bieger, doit venir de quelque glose perdue, ayant, par exemple, la teneur suivante : « *tollit ei ambitio sui ipsius ius* ». Je crois plutôt que *ducit* qui, surtout avec *hiantem*, fait une image, plus nette que *tollit*, a été introduit par un correcteur sous l'influence d'Horace (*Sat.* 1, 2, 88) : « *emptorem inducat hiantem* ».

est la formule de l'intégrité morale ; elle évoque l'image du sage stoïcien, impénétrable à toutes les influences extérieures et dont la sphère était le symbole (cf. *Hor.* : *Sat.*, 2, 7, 86 : « in se ipso totus, teres atque rotundus. Externi nequid ualeat per leue morari ». — *Si... exieras* : Perse veut dire : « Si tu étais vraiment, lorsque tu es sorti, etc. » : d'où l'indicatif (cf. NC.). — *Nec nunc* : s. ent. : *accedas* ou *accedes*, selon qu'on fait de *accedam* un futur de l'indic. ou un subj. présent.

174-175. *Hic hic* : « Là, là », c'est-à-dire : « Dans l'intégrité morale de l'homme sur qui les passions n'ont pas de prise. » — *Quod quaerimus* : ce que nous cherchons », c'est-à-dire « la véritable liberté ». (Pour la leçon *hic quem quaerimus*, « cet homme libre que nous cherchons », cf. NC.) Le tour *quod... hic est* est chez Horace (*Epist.* 1, 11, 29 : « *Quod petis, hic est* », et *ibid.* 17, 39 : « *Hic est aut nusquam, quod quaerimus* »). — *Festuca* : le mot, qui signifie proprement « brin d'herbe, tige légère » (cf. « fêtu » et voy. Varr. : *L. l.*, 5, 31, 38 : « qui homo in pratis per faenisecta *festucas* corradit »), semble n'être ici qu'un équivalent de *uindicta* (cf. v. 125), comme chez Plaute. (*Mil. gl.* 961) : « *Quid ea ? ingenuan an festuca facta e serua libera est* » ; et, de fait, d'après Gaius (*Inst.*, 4, 16, une tige légère ou *festuca* remplaçait parfois le bâton (*hasta*) comme symbole du droit de propriété : « *festuca* autem utebantur quasi *hastae loco*, signo quodam iusti domini ». Plutarque (*De sera numin. uindicta*, p. 550 B) semble bien dire que les Romains jetaient de la paille sur la tête de l'esclave qu'on affranchissait (« *Ῥωμαῖοι δὲ οὓς ἂν εἰς ἐλευθερίαν ἀφαιρῶνται, κίρρος αὐτῶν λεπτόν ἐπιβάλλουσι τοῖς σώμασιν* »), ce qui, à première vue, cadrerait parfaitement avec le sens littéral de l'expression « *festuca lictor quam iactat* ». Mais *κίρρος* peut désigner, aussi bien que *festuca*, une tige mince employée en guise de baguette, et ἐπι-

βάλλειν s'appliquer, aussi bien que *iactare*, au geste du licteur brandissant cette tige avant d'en toucher la tête de l'esclave (*imponere capiti* : cf. Gaius : *Inst.*, 1. 1.). — *Ineptus* : parce qu'il s'imagine faire un homme libre.

176-188. Nouveaux exemples de la tyrannie des passions : on voit nos prétendus citoyens libres esclaves de l'ambition et de la superstition.

176. *Ius habet ille sui* : « Celui-là est-il son maître ? » Perse modifie un peu l'expression technique, qui serait : « *Estne sui iuris ?* » cf. *supra*, 88, la note sur *meus*. — *Palpo quem tollit*, etc. : « que la Brigue à la robe blanchie enlève, béant, par ses caresses, par ses flatteries » : *palpo* paraît être l'abl. de *palpus* ou *palpum*, mot de la langue de Plaute (*Amph.*, 526 : « *timidam palpo percutit* » ; *Mercat.*, 153 ; *Pseud.*, 945 : aucune raison ni de grammaire ni de logique ne nous oblige à croire, comme on l'a fait longtemps sur la foi de Priscien (voy. *Gr. lat.*, 2, p. 121, 18 Keil), qu'il faille ponctuer « *ius habet ille sui palpo, quem, etc.* » et voir dans *palpo* le nominatif de *palpo*, *onis* : « homme patelin », ici « courtisan de la popularité » (= *ambitor*), mot inconnu d'ailleurs, mais qui serait tiré de *palpare* comme *conbibere*, *onis*, de *comedere*, etc. (voy. 1, 12 la note sur *cachinno*) : cf. d'ailleurs Bücheier : *Rhein Mus.*, 42, p. 472). — *Tollit* : « enlève avec elle (vers les honneurs) » : cf. les locutions *tollere in equum*, *in currum*. L'image, qui est aussi chez Sénèque le Tragique (*Hercule fur.*, 169 et suiv. : « *Illum populi fauor attonitum Fluctuque magis mobile uulgos Aura tumidum tollit inani* »), est précisée par *palpo* et par *hiantem* : la Brigue multiplie les belles paroles dont elle a le secret, et l'ambitieux, qui en est la première dupe, se laisse enlever par elle. béant d'admiration (cf. *Hor.* : *Sat.*, 1, 2, 88 cité *supra*, NC.) ou bien la bouche ouverte pour saisir l'appât

Cretata Ambitio ? « Vigila et cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut Floralia possint

NC. 177. *citer* (au lieu de *cicer*) α (corr. A²). — 178. *uestra* dans deux florilèges (Paris, n° 7647 et 17903). — *possint* P A² : *ponsint* α .

qu'elle lui présente (= *inhiantem*). — Si l'on préfère la leçon *ducit*, il faut se représenter la Brigue traînant l'ambitieux derrière elle, grâce à l'appât dont elle lui offre la séduction.

177. *Cretata Ambitio* : combinaison de l'abstrait et du concret ; la Brigue, d'ailleurs personnifiée, est représentée portant la toge blanchie à la craie, d'où les candidats tiraient leur nom, parce qu'ils s'en revêtaient dans leurs démarches auprès des électeurs. *Ambitio*, c'est proprement la « brigue », mais je pense que le mot traduit en même temps, dans l'esprit de Perse, le grec φιλοτιμία, « ambition » (cf. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 206-207. « Caret tibi pectus inani Ambitione »).

177-179. *Vigila* etc. : il n'y a pas ici une exhortation ironique du poète : c'est la Brigue, ou l'Ambition, qui parle. Ainsi distribué, le morceau a plus de vivacité, et le possessif *nostra* (*nostr. Floralia*) est tout naturel : il y a une sorte d'association entre la Brigue et le candidat. Si l'on donne, malgré tout, ce petit discours au poète, *nostra* peut encore s'expliquer — Perse, par une figure de style connue (cf. 3, 3 et 12), s'identifierait avec son personnage (cf. Hor. : *Epist.*, 1, 6, 56 : « lucet, eamus, etc. ») — *Vigila* : « Lève-toi de grand matin » (cf. Juv., 10, 162 ; 14, 192), ou, d'une façon générale : « Prends sur ton sommeil (te couchant tard, te levant tôt). » A l'époque républicaine tout au moins, la journée d'un magistrat qui débutait dans la carrière des honneurs et voulait s'assurer une popularité durable pour arriver au consulat, était fort remplies : il faisait véritablement « campagne » (*militia urbana* dit Cicéron). D'autres entendent, d'une manière moins naturelle et moins pittoresque : « Sois attentif, ne néglige rien » (cf. Cic. : *De Fato* 6, 2 : « *Vigila*, Chrysippe, ne, etc. ») — *Cicer ingere large rixanti populo* : il s'agit des *missilia*, c'est-à-dire des vivres en nature ou en « bons » (*tesserae*, cf. *supra*, 74, jetés au peuple, les jours de fête, par ordre du magistrat qui présidait aux jeux (cf. Suét. : *Nér.*, 11 ; *Dom.*, 4 ; on

sait que les pois chiches jouaient un grand rôle dans l'alimentation des Romains pauvres (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 6, 115 ; A. P., 249). Horace les mentionne avant Perse parmi les *missilia* (*Sat.*, 2, 3, 182-183) : « In *cicere* atque faba bona tu perdasque lupinis, Latus ut in circo spaliere. » — *Ingere* : T. Live (2, 65, 4) dit, d'une manière analogue, *ingerere saxa in subeantes*, mais on songe en même temps à des expressions comme *ingerere alicui calices* (Cat. 27, 2) : le poète veut faire entendre qu'on lance pour ainsi dire les pois chiches dans la bouche affamée de la plèbe (notez, d'ailleurs, à l'appui de cette interprétation, que *populo* est au datif). — *Rixanti* : les gens du peuple s'arrachent entre eux les pois chiches qu'on leur lance. — *Nostra ut Floralia*, etc. : « pour que les vieillards, se chauffant au soleil, puissent se rappeler les fêtes de Flore célébrées par nous ». La distribution décrite dans le membre de phrase précédent a donc lieu aux fêtes de Flore (il y en avait de semblables aux *Cerealia*, aux *Liberalia*, etc.). C'étaient, jusqu'à l'année 22 av. J.-C., les édiles qui présidaient à ces fêtes, du 28 avril au 3 mai. Ce furent ensuite les préteurs. On s'est demandé (Bücheler, Némethy) s'il n'est pas question ici de la célébration des *Floralia* dans les municipes et si le présent passage, comme d'autres (1, 129-130 et peut-être 3, 29) n'est pas une raillerie à l'adresse des magistrats municipaux. De fait, on a trouvé à Albe des Marses l'inscription suivante (C. I. L., 9, 3947) : « L. Septimio Philadespoto pro suis meritis et *Floralibus* cippus positus », et l'on sait que le culte de Flore (*Flusa*) était fort en honneur dans le pays des Samnites. D'autre part, c'est à un édile ou à un préteur de Canusium, en Apulie, qu'Horace attribue la distribution de pois chiches et de lupins dont il parle : *Sat.*, 2, 3, 181 et suiv. (cf. *supra*). J'ajoute que, sous l'Empire, c'étaient d'ordinaire les empereurs qui ordonnaient, à Rome, les *missilia* (cf. Suét. : *Nér.* 11 et *Dom.* 4). Au demeurant, il est fort possible que Perse, qui développe,

Aprici meminissee senes. » Quid pulchrius ? At cum
Herodis uenere dies, unctaue fenestra
Dispositae pinguem nebulam uomuere lucernae

180

NC. 179. *at cum* P A² : *at tum* α.

dans cette satire, un thème traditionnel au moyen d'exemples pour la plupart consacrés, ait mis en scène un magistrat de l'époque républicaine : *uigila*, en ce cas, se comprend mieux (cf. *supra*) et voy., 3, 29 la note sur *censorem*). — *Possint aprici*, etc. : entendez que ceux qui auront assisté à des fêtes si belles en parleront encore lorsque devenus vieux, ils iront se chauffer au soleil et causer avec des hommes de leur âge. — *Aprici = apricantes* : cf. Virg. (*En.*, 5, 128 : « *apricis statio gratissima mergis* » ; Cic. : *De Senect.*, 16, 57 : « *Vbi enim potest illa aetas (sc. senectus)... calescere... apricatione melius.* »

179. *Quid pulchrius* : « Quoi de plus beau ? » Je mets ces mots dans la bouche du poète, mais je ne puis y voir qu'une concession feinte. Le raisonnement n'est pas : « L'ambitieux peut se glorifier de ses actes de libéralité ; mais, lorsqu'il cède à des craintes superstitieuses, il fait voir qu'il n'est pas libre » : en réalité, il est également esclave, qu'il se laisse gouverner par l'ambition (v. 176-179) ou qu'il se livre à des superstitions abjectes. Seulement il peut, dans le premier cas, se laisser éblouir par la pensée qu'on parlera de lui plus tard, tandis qu'il ne lui est même plus possible, dans le second, de se tromper lui-même sur la misère et la bassesse de son esclavage. *Quid pulchrius* est donc ironique : « Assurément, il n'y a rien de plus beau. » On pourrait, d'ailleurs, sans modifier le raisonnement, attribuer la question à l'Ambition elle-même, comme trait final de son petit discours, ou, encore, la donner à l'ambitieux (« quoi de plus beau », diras-tu). — *At* : « Mais (l'esclavage de la passion ne peut même pas toujours invoquer de belles apparences, car). » On remarquera que Perse, qui, dans la satire 2, s'en est pris à la superstition en général, raille ici les cultes étrangers, judaïsme, culte de Cybèle, culte d'Isis, fort répandus à Rome depuis les dernières années de la république. On sait que les empereurs avaient déjà pris, plus d'une fois, des

mesures pour en arrêter le progrès (Suét. : *Tib.*, 36 ; *Claud.*, 25).

180. *Herodis... dies* : s'agit-il du jour anniversaire de l'avènement d'Hérode le Grand, célébré par la secte des Hérodiens pour qui ce roi était le Christ (voy. la note de Casaubon) ? Il est peu vraisemblable que Perse connût si exactement les choses de Judée. Dès lors, *Herodis dies* ne peut désigner que les jours de sabbat : le nom d'Hérode le Grand, ami d'Auguste, était resté populaire à Rome ; il servait souvent à personnifier la religion et le peuple juifs (voy. Th. Reinach : *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, p. 265).

180-182. Constr. : « et (cum) lucernae portantes uiolos dispositae uncta fenestra uomuere pinguem nebulam ». c'est-à-dire : « et lorsque les lampes portant des violettes, placées sur une fenêtre huileuse, ont vomé une nuée épaisse ». — Il s'agit des lampes ornées de fleurs que les Juifs allumaient le vendredi soir, avant la nuit, à l'heure où commence le sabbat. Sénèque (*Epist.*, 95, 47) parle également de la fumée qui s'en dégageait : « *accendere aliquem lucernas sabbatis prohibeamus, quoniam nec lumine di egent et ne homines quidem delectantur fuligine* ». Des illuminations de ce genre n'étaient pas étrangères aux païens, mais c'était la porte qu'ils décoraient ainsi (Juv., 12, 91-92 : « *ianua... matutinis operatur festa lucernis* ») ; d'ailleurs, comme les Juifs de Rome, pauvres pour la plupart ou vivant comme s'ils avaient été pauvres, habitaient de petits appartements dans des « îles » et n'avaient pas de porte extérieure, *fenestra* est peut-être, comme *rubrum catinum*, et *alba fidelia*, un trait de satire : le poète s'amuse à décrire avec emphase un appareil de fête très mesquin ; mais il n'est pas sûr que *uncta*, joint à *fenestra*, signifie *sale* (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 68 ; 4, 78-79 ; *Epist.*, 1, 16, 23), ou bien *salie* par l'huile des lampes ; à côté de *dispositae* et de *portantes uiolas*, il indique peut-être un détail rituel : on sait le rôle que l'« onction » jouait chez

Portantes uiolas, rubrumque amplexa catinum
 Cauda natat thynni, tumet alba fidelia uino,
 Labra moues tacitus recutitaque sabbata palles.
 Tum nigri lemures ouoque pericula rupto,

185

NC. 183 *natat* A² P : *nat* α. — *thynnium* α : *tymnitum* et P. — 184. *recutitaque* α : *recutit atque* P. — 185. *pericula* P A² : *periculo* α.

les Juifs lorsqu'il s'agissait de consacrer un objet. — *Vomuere* : expression épique ; il y a ici une emphase voulue (cf. Virg. : *En.*, 5, 682 : « *Stuppa uomens... fumum* »).

182-183 : « et lorsque nage une queue de thon remplissant la circonférence d'un plat rouge ». *Rubrum... catinum* : il s'agit d'un plat en terre rouge comme ceux qui se fabriquaient à Arretium (cf. 2. 60 : *Tuscum fictile*, et la note) ; c'était de la vaisselle tout à fait ordinaire. Le *catinum* était profond et propre à contenir des sauces. — *Cauda... thynni* : le poisson dans l'eau étant le symbole de l'Israélite fidèle, c'est un poisson qui sert de nourriture au croyant les jours de fête et de sabbat (voy. I. Scheftelowitz : *Le symbole du poisson dans le judaïsme et le christianisme*, Archiv f. Religionswissenschaft., 14 Leipzig, 1911). Le mot *amplexa* sert à indiquer les dimensions considérables du poisson ; mais faut-il entendre que, sur cette table pauvrement servie, on se contente de la partie inférieure de l'animal, qui était la moins estimée (cf. Pl. : *N. H.*, 9, 48 : « *Vilissima ex his (sc. thynnis), quae caudae proxima, quia pingui carent, probatissima quae faucibus* »)? Ce n'est pas sûr : *amplexa* indique que l'animal est enroulé dans le plat, de sorte que, de toute manière, c'est la partie inférieure et la queue qui en touchent les parois. — *Natat* : notez le jeu de mots : au lieu de nager dans la mer, il nage dans la sauce : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 4, 77 : « *Angustoque uagos pisces ingere catino* »

183. *Alba fidelia* : il s'agit encore d'un vase en terre (voy. 3, 22) ; le Juif s'en sert en guise de *lagoena* (voy. 3, 92). — *Tumet*, pour dire « est pleine », fait une métaphore à première vue un peu bizarre, du moment qu'il ne s'agit pas d'une outre ou d'un sac (Phèdre : 2, 7, 3) ; mais Perse fait allusion, je pense, au ventre de la bouteille.

184 : Ent. : « Pendant que les Juifs accomplissent ces rites, toi, qui es Romain, tu pries, et tu célèbres le sabbat en tremblant d'une crainte superstitieuse. — *Labra moues tacitus* indique une prière faite à voix basse (cf. Hor. : *Epist.*, 1, 16, 60 : « *Labra mouet metuens audiri* » : « *Pulchra Lauerna*, etc. »). — *Recutita sabbata* est un tour hardi pour *sabbata recutitorum* : « les sabbats des circoncis » (cf. Martial, 7, 30, 5 : « *recutiti Iudaei* »), et *palles* (cf. 3, 43 : « *palleat infelix quod... nesciat uxor* » et la note) a ici la valeur de *metuis* : « tu redoutes », c'est-à-dire : « religieux metu celebras » (cf. Juv., 14, 96 : « *metuentem sabbata patrem* »). La superstition était, aux yeux des stoïciens, une forme de la crainte (cf. *supra*, 2, 31 : *metuens dium* et la note). Mais, d'autre part, les prosélytes du judaïsme s'appelaient en grec φοβούμενοι ou σεβόμενοι τὸν θεόν. (cf. *Actes des Apôtres*, 13, 16 et 26 ; *Josèphe Antiquités jud.*, 14, 7, 2). Sur les Romains célébrant le sabbat, cf. Horace : *Sat.*, 1, 9. 68-70 ; *Tib.*, 1. 3. 17-18 ; *Ov.* : *Ars am.*, 1. 75-76 ; 415-416, etc. et voy. Renan : *les Apôtres*, p. 294-295.

185 *Tum* : « Ensuite » ; Perse passe à une autre superstition. — *Nigri lemures* : on appelait *lémures* ce que nous appelons les revenants (voy. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 209 : « *Nocturnos lemures* portentaque Thessalae rides. » ; *Apul.* : *Apolog.*, 54, p. 69 Bip. : « *At tibi duat Deus iste semper obuias species, mortuorum* : quicquid umbrarum est usquam, quicquid Lemurum, quicquid Manium, quicquid Laruarum oculis tuis oggerat » : cf. du même *De deo Socr.*, p. 237 Bip.). — *Nigri* : au sens de « sinistres » (cf. *ter*) ? qui apparaissent la nuit (cf. chez Hor., l. 1. : *nocturnos*) ? sombres d'aspect ? Je crois que tout cela est plus ou moins contenu dans le mot. — *Lemures* et *pericula* sont grammaticalement sujets de *incussere deos*, mais, logiquement, il faut tirer ici de ce verbe une expression comme *tibi terrorem iniiciunt* : il y a un

Hinc grandes galli et cum sistro lusca sacerdos
 Incussere deos infantis corpora, si non
 Praedictum ter mane caput gustaueris alli.
 Dixeris haec inter uaricosos centuriones :

NC. 186. *hinc* P : *tum* α ; même incertitude, à peu près, que 1, 19 où P donne *tunc* et α *hic* : il faut reconnaître que la reprise oratoire de *tum* (« Puis..., puis... ») convient fort bien dans ce passage où Perse énumère différentes superstitions ; mais elle peut avoir été introduite par un correcteur. Sur le sens de *hinc*, voy. le comment. : si ce n'est pas la bonne leçon, c'est peut-être une mauvaise lecture de *Tunc*, donné par quelques mss. *grades* α (corr. A²) — *lusca* (au lieu de *lusca*) α (peut-être par suggestion de *sistro* qui aura évoqué *lucro* ; corr. A²). — 188. *alli* A² : *tilli* α ; *alit* P : *allii* φ.

zeugma. — *Ouo*. , *pericula rupto* : tour très elliptique = *pericula quae, ouo rupto, impendent tibi*. *Ouo rupto* signifie : « quand un œuf a éclaté » : il s'agit du mode de divination que les Grecs appelaient *ὄσσοπιπτή* ou *ὄσσοπία*. On mettait un œuf sur le feu ; on observait s'il laissait échapper du liquide par en haut ou par côté ; s'il se rompait et se vidait d'un coup, c'était un mauvais présage : « sacerdotes qui explorandis periculis sacra faciebant, obseruare solebant ouum igni impositum, utrum capite an latere desudaret. Si autem ruptum effluerat, periculum ei portendebat, pro quo factum fuerat, uel rei familiari eius » (scolies de Perse).

186. *Hinc* : « Puis, d'autre part » : *tum*, au vers 185, lie tout ce nouveau développement à celui qui le précède, tandis que *hinc* oppose entre eux les deux groupes de sujets de *incussere*. Mais voy. NC. — *Grandes galli* : *galli* était le nom des prêtres eunuques de Cybèle : sans doute les choisissait-on de grande taille (cf. Juv., 6, 512-513 : « *ingens* Semiur »). Mais, d'autre part, Perse associe volontiers la sottise et une taille élevée (cf. *supra*, 95 : « *caloni... alto* » et *infra*, 190 : « *Pulfenius ingens* »). — *Cum sistro* : instrument dont l'usage était consacré dans le culte d'Isis : c'était un petit cerceau de bronze (Ov. : *Mét.*, 9, 777-778 : « *aera Sistrorum* »), traversé de plusieurs baguettes qui rendaient un son lorsqu'on les agitait. — *Lusca sacerdos* : Isis passait pour rendre aveugles ceux qui avaient excité sa colère ; la prêtresse dont il est ici question n'a qu'un œil et doit se donner comme ayant elle-même offensé Isis qui l'a punie : cf. Ov. (*Pont.*, 1, 1, 51-54) : « *Vidi ego linigerae numen uiolas e fatentem Isidis Isiacos ante sedere focos. Alter, ob huic similem priuatus lumine*

culpam, Clamabat media se meruisse uia » ; Juv., 13, 93 : « Isis et irato feriat mea lumina sistro. » (Je signale, parce qu'elle est amusante, l'interprétation du scoliaste : « *lusca...* quod omnes debiles aut deformes, cum maritos non inuenerint, ad ministeria deorum se conferant ». Il ajoute, il est vrai : « uel quod Aegyptii tam deos quam sacerdotes de monstribus habeant »).

187. *Incussere deos* = *incussere tibi metum* (ou *timorem*) *deorum* : cf. un emploi analogue de *excutio* chez Virgile (*En.*, 5, 679) : « *Excussa*que pectore Iuno est » et (6, 78) : « *magnum* si pectore possit *Excussisse deum* ». — *Incussere* : pf. gnomique (cf. *supra*, 61) : « On a vu les Galles... t'inspirer, etc. ») — *Infantis corpora* : ent. : « qui corpus tuum inflabunt nisi, etc. ». Les maladies amenant une enflure du corps étaient fréquentes en Orient, et les prêtres les donnaient pour une punition des dieux.

188. *Praedictum* : s'il faut en croire le scoliaste, l'ail, pris à jeun, était un préservatif contre les incantations magiques : « *Dicunt, si alium ieiuni gustauerint, contra artem magicam remedium esse.* » Mais nous n'avons aucun renseignement certain sur cette superstition. — *Ter mane* : cf. 2, 16. — *Caput... alli* : cf. Colum., 6, 34, 1 : « *caput porri, ulpici* » ; nous disons, par une métaphore semblable : « une tête de pavot ».

189-191. Ces vers font une sorte d'épilogue satirique : « Si l'on proclame ces vérités au milieu d'hommes vulgaires, comme les centurions, ils éclatent d'un rire épais et font des plaisanteries faciles sur la philosophie grecque (cf. 3, 77 : le ton, ici encore, me paraît être celui d'une raillerie dédaigneuse) *Dixeris... ridet* : cf.

Continuo crassum ridet Pulfenius ingens
Et centum Graecos curto centusse licetur.

190

NC. 190. *Pulfenius* P : *fulfenius* α (les deux formes sont possibles l'une et l'autre) *pufennius* et *uulfennius* φ ; voy. Havet (*Crit. verb.*, p. 160, n° 608) : la confusion du P avec l'F est une faute fréquente. — 191 *curto* P : *cureo* α ; *uno* Priscien (*De fig. num.*, 3, 5 = *Gr. lat.*, 3, p. 410, 19 Keil) — *centusse* α : *centus* P. — *licetur* A² φ : *ligetur* α ; *eligaretur* P (voy. *Introd.*, p. xxviii).

pour le tour, *supra*, 78 et 4, 25. — *Vari-cosos* : qui ont des varices (aux jambes) », leur métier les obligeant à se tenir longtemps debout. — *Continuo* : « immédiatement » : c'est le sens ordinaire du mot. — *Crassum ridet* : « rit d'un rire épais » : cf., pour le tour, 3, 110 : « *subrisit molle* ». — *Pulfenius* (voy. NC. : personnage inconnu ; sans doute nom quelconque de centurion. On trouve dans les inscriptions *L. Polfennius Cerdo* (*C. I. L.*, 5, 7814), et *Pulfennius* (*ibid.*, 10, 4864, 4873 4985 ; 9, 3354) — *Ingens* : cf. 3, 86 : « *torosa iuuentus* » et *supra*, 186, la note sur *grandes galli*. — *Centum Graecos* : ent. : cent philosphes grecs : cf. 1, 127 ; 3, 78 et suiv. ;

6 37. — *Licetur* : *licere* se dit d'une chose vendue aux enchères (Hor. : *Sat.*, 1, 6, 13-14 : « *unius assis Non unquam pretio pluris licuisse* »¹, *liceri*, de celui qui achète dans une vente aux enchères. — *Curto centusse* (cf. *supra*, 76, *tresis* et la note) : abl. de prix ; faut-il entendre, en donnant au mot la valeur de *centum assibus* : « pour une somme de cent as écourtée », c'est-à-dire : « pas même pour un as chacun » ? ou appliquer l'expression à une pièce de cent as qui a perdu de son poids par un long usage ? De toute façon, la plaisanterie a bien une couleur populaire (cf. Pl. : *Capt.*, 274 : « *eugepae, Thalem talento non emam Milesium* »).

SATIRE VI

Perse demande au poète Bassus si l'hiver l'a ramené dans la Sabine et s'il y travaille à de nouvelles œuvres lyriques, dignes des précédentes (1-6). Pour son compte, il jouit du climat tiède de la Ligurie, dans le charmant port de Luna (6-11). Il y goûte un contentement parfait, se souciant peu de savoir si son voisin est plus riche que lui ou si des gens d'une naissance inférieure à la sienne le dépassent en opulence. Quand cela serait, il ne verrait pas là une raison de se refuser un bien-être sagement mesuré (12-17). Un autre peut avoir des idées différentes sur le bon usage des richesses : tel est d'une avarice sordide, dont le frère jumeau se montre follement prodigue. Quant à lui, il saura dépenser, sans tomber pour cela dans le faste ou la gourmandise. L'argent n'est qu'un instrument, et nous pouvons employer tout notre revenu. Nous ne devons même pas hésiter à entamer notre capital s'il s'agit de secourir un ami malheureux (18-33). Sans doute nous nous exposons ainsi à mécontenter notre héritier, qui se vengera peut-être après notre mort en lésinant sur les frais de nos funérailles, et à provoquer les réflexions chagrines des détracteurs de la philosophie. Mais doit-on craindre, par delà le bûcher, des funérailles modestes et les propos des gens vulgaires (33-41) ? En réalité, notre héritier n'oserait rien dire s'il nous plaisait de faire les plus folles dépenses pour flatter la folie d'un empereur, comme d'offrir des jeux en l'honneur de la victoire imaginaire d'un Caligula (41-51). S'il faisait fid'une succession ainsi réduite, nous ne serions pas en peine pour trouver quelqu'un qui voudrît l'accepter, même si, n'ayant plus aucun parent, nous devions prendre le premier venu, un mendiant : après tout, les hommes ne sont-ils pas tous parents et n'ont-ils pas une commune origine (51-60) ? Au fond, un héritier doit considérer comme un gain tombé du ciel tout ce qui peut lui revenir. Si nous entamons notre capital, si nous dissipons les biens qu'un autre nous a transmis, cela ne le regarde point. Nous n'avons pas à faire maigre chère pour qu'un jour quelque débauché puisse mener joyeuse vie (61-74). Vaudrait-il mieux nous donner pour tâche d'accroître notre capital par tous les moyens ? Ce serait oublier que notre cupidité, une fois déchaînée, n'arrivera jamais à se satisfaire (75-80).

Admuit iam bruma foco te, Basse, Sabino ?

NC. Titre : *ad cestum bassum lycurium poetam* (i. e. *Ad Cesium Bassum lyricum p.*) P ; *ode quinta a.*

1-11. Dans ce préambule, Perse, pour en arriver à nous décrire son propre séjour, demande d'abord au poète Caesius Bassus où il passe l'hiver ; et c'est pour lui une

Iamne lyra et tetrico uiuunt tibi pectine chordae,
Mire opifex numeris ueterum primordia uocum
Atque marem strepitum fidis intendisse latinae.

NC 2. *iamne* P A² : *iam nec* α. — *lyra et tetrico uiuunt* α : *lyre tetricae uiunt* P ; *lyra et tricae uiuunt* p (texte qui laisse deviner la leçon *tetricae... pectine*, qui est la plus satisfaisante au point de vue du style et que j'adopte, dans le doute où nous laisse le texte altéré de P). — *chordae* omis dans α, rétabli par A² et B². — 3. *uocum* α : *rerum* P (p a ajouté *uocum* : il paraît certain que *primordia uocum* est la leçon primitive, la banalité *primordia rerum* étant l'erreur d'un copiste qui aura lu son texte avec peu d'attention). — 4. *matrem* α (corr. A²).

occasion de louer le talent lyrique de son ami. Sur Caesius Bassus, cf. la *Vita Persi*, § 5 et la note.

1. *Bruma* = *breuima* (*breuissima*) *dies* : proprement, le jour le plus court de l'année, le solstice d'hiver. Ce n'était pas seulement en été et en automne que les Romains quittaient la ville pour la campagne. Ceux qui aimaient la tranquillité fuyaient, au mois de décembre, l'agitation des Saturnales (Hor. : *Sat.*, 2, 3, 4 : « At ipsis Saturnalibus huc (sc. in Sabinum tuum) fugisti sobrius »). — *Foco... sabino* : datif de but = *ad focum Sabinum* : non pas « vers ta demeure de la Sabine », mais « vers un foyer sabin », c'est-à-dire : « vers la demeure où tu mènes, dans le pays des Sabins, la vie calme et saine des gens du pays ». On sait que les Sabins passaient pour avoir conservé la simplicité d'autrefois (cf. Cic. : *Pro Lig.*, 11, 32 ; Virg., *Géorg.*, 2, 167 ; 532 ; Hor. : *Od.*, 3, 6, 37) et le mot *focus* convient parfaitement pour évoquer des mœurs patriarcales.

2. *Iamne* : pour le tour, cf. Plaute *Trucul.*, 695) ; Perse suppose que son ami profite du calme des champs pour composer des vers (cf. Hor., *Sat.*, 2, 3, 4 et suiv.). Constr. : « lyra et chordae uiuunt tibi tetrico pectine » (*lyra et chordae* étant d'ailleurs un hendiadyin pour *chordae lyrae* : ent. : « animes-tu les cordes de la lyre sous un plectre sévère ? » Autrement dit : « composes-tu des poèmes graves ». L'épithète *tetrico*, rapprochée de « marem strepitum » et de « pollice honesto », indique le caractère sérieux et élevé de la poésie de Bassus. Mais d'ailleurs, cet adjectif, dérivé de *teter*, « sombre », est un mot rare ; l'emploi a dû en être suggéré ici par *foco... sabino*, car on l'appliquait à l'austérité des Sabins (Ov. : *Am.*,

3, 8, 61 : « exaequet tetricas licet illa sabinas » ; cf. Liv., 1, 18, 4) ; et, de plus, une montagne de la Sabine portait le nom de *Tetricae rupes* (Virg. : *En.* ; 7, 713). — *Uiunt* : il leur rend la vie, mais, en même temps, Perse veut donner à entendre qu'il les fait résonner vigoureusement (= *uiuunt uigentque*). — *Pecten* est, ici comme ailleurs (par ex. chez Virg. : *En.*, 6, 647), l'équivalent latin du mot grec *plectrum*.

3 On pourrait entendre *mire opifex*, *mire* étant alors le vocatif de *mirus* (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 4, 7 : « Siue est naturae hoc, siue artis, mirus utroque »), et peut-être, en ce cas, l'inf. *intendisse* dépendrait-il de ce mot comme *agitare* et *lusisse* dépendent de *egregius*. Mais il semble plutôt que le subst. *opifex* soit employé ici comme adj. et construit avec l'inf., à l'exemple d'*artifex* (Prol 11). Je crois donc que *mire* est adverbe, et qu'il faut lire : « Mire opifex » dans le sens de : « merveilleusement habile à ».

3-4. *Numeris ueterum*, etc. : litt. : « à faire résonner en mesure les éléments des vieux sons et le mâle frémissement de la lyre latine ». *Numeris* me paraît être un ablatif (= *numero*, εὐρύθμως), ici et chez Virgile (*En.*, 6, 646 : « Obloquitur numeris septem discrimina uocum »). Si l'on en faisait un datif, il faudrait, il me semble, donner à *intendisse* le sens de « accorder (litt. : tendre) pour des sons mesurés », qui ne convient pas ici, puisque le verbe est transporté des cordes de la lyre aux sons mêmes qui retentissent sur l'instrument (cf. Virg. : *En.*, 9, 776 : « numeros... intendere neruis »). — La locution *primordia uocum* appartient à Lucrèce (4, 529) : elle est chez lui l'équivalent de *atomī sonitus*, *atomī quibus uox humana constat*. Perse, en joignant à *uo-*

Mox iuuenes agitare iocos et pollice honesto

5

NC. 5. *mox* les mss de Perse : *tum* Servius (in *Aen.*, 1, 306).

cum l'épithète *ueterum*, modifie le sens de l'expression : « les éléments des vieux sons », cela ne peut guère signifier que « les éléments sonores de la vieille poésie », c'est-à-dire : « les mots ou les rythmes des vieux poètes ». Je pense qu'il s'agit des rythmes des anciens lyriques grecs, que Bassus avait repris après Horace. *Marem strepitum* indique alors que l'ami du stoïcien Perse, dédaignant les moiles cadences chères à ses contemporains (cf. 1, 63 et suiv ; 92 et suiv.), conserve à la lyre latine l'harmonie mâle qui lui convient (cf. *ibid.*, 103 et suiv.). En tout cas, *ueterum*, à la place que ce mot occupe, ne peut être, il me semble, que l'épithète de *uocum* : c'est la construction réclamée à la fois par les habitudes de la langue et par celles de la versification. Je ne saurais donc admettre que l'on construise : « intendisse, numeris *ueterum*, primordia uocum fidis latinae atque marem strepitum », c'est-à-dire : « faire retentir conformément aux mètres des anciens poètes (grecs) les notes d'une lyre latine et ses mâles accens » cette construction s'impose au contraire si l'on adopte la leçon *primordia rerum*, voy. NC., expression qui peut s'appliquer à un *De natura rerum*, à une cosmogonie, à une théogonie, etc.). Mais il me paraît plus vraisemblable encore que *fidis latinae* dépende de *numerus*, la construction étant : « intendisse numeris fidis latinae ueterum uocum primordia atque marem strepitum » (Ramorino), ce qui voudrait dire : « adapter au rythme de la lyre latine les premiers éléments et le son mâle des vieux mots », autrement dit : « faire entrer les sonorités mâles des vieux mots latins dans des vers lyriques ». — Ce membre de phrase et le suivant seraient plus clairs sans doute si nous étions moins incomplètement renseignés sur la nature des œuvres de Bassus. On a même pu se demander si *ueterum primordia uocum* ne s'appliquait pas à quelque poème sur l'étymologie, *ueterum primordia uocum* étant alors l'équivalent de *uet. uocabulorum causas*, *aetia* : ne nous a-t-on pas conservé, de Lucilius, des vers sur l'orthographe et la grammaire, et n'avons-nous pas, d'une époque incertaine, tout un poème en hexamètres : *De figuris ora-*

tionis (Riese : *Anth. lat.*, 2, p. 16-26) ? D'autre part, Bassus était grammairien en même temps que poète, s'il ne fait, avec le métricien du même nom, qu'un seul et même personnage (voy. *Vita Persi*, § 5, note). On peut, il est vrai, reprocher à cette interprétation, non seulement de reposer sur une hypothèse invérifiable, mais de rendre difficile l'intelligence des mots *marem strepitum fidis... latinae*. — *Fidis* : ce singulier, dans le sens de « lyre », est poétique : le mot désigne proprement une corde à boyau (Horace avait dit de même, *Od.*, 1, 17, 18 : « et fide Teia dices laborantes in uno »). — *Intendisse* : pour l'emploi du pf., cf. 1, 42 ; aussi bien y a-t-il dans *opifex* l'idée de pouvoir.

5-6. *Mox iuuenes*, etc. : constr. : « *Mox egregius agitare iuuenes iocos et lusisse, senex, pollice honesto* », c'est-à-dire : « remarquable ensuite pour se livrer à des ébats de jeune homme et folâtrer, vieillard, d'un pouce bienséant. » Ceci fait évidemment allusion à des poésies amoureuses de Bassus. Le tour *iuuenes iocos* est calqué sur le *iuuenes annos* d'Ovide (*Mét.*, 7, 295), et Ovide encore a fourni la périphrase *agitare iocos* = *iocari* (*Mét.*, 3, 320 : « *agitare remissos iocos* »). *Ludere* et *ludere* étaient des mots consacrés pour désigner la poésie lyrique et, en particulier, les vers érotiques (Hor. : *Epist.*, 2, 2, 142 ; Ov. : *Trist.*, 1, 9, 61, etc.) ; et, pour la construction absolue de *ludere*, on peut comparer Catulle (68, 17) : « *multa satis lusi* ». Il y a antithèse entre *lusisse* et *senex* (cf. NC.), et plus encore entre *senex* et *iuuenes* : ce vieillard fait des vers pleins de jeunesse ; mais, même dans la poésie légère, il ne s'écarte jamais de la bienséance et de la morale (« *pollice honesto* » ; cf. pour la valeur de *honestus*, 2, 74). — *Pollice* : on touchait les cordes de la lyre tantôt avec le plectre, tantôt avec les doigts (Virg. : *En.*, 6, 647 : « *Iamque eadem digitis, iam pectine pulsas eburno* »). — *Egregius* est construit avec l'inf. par analogie avec *bonus*. Pour l'emploi parallèle du présent de l'inf. (*agitare*) et du pf. (*lusisse*), cf. 1, 41-43 (« *qui uelle recuset Os populi meruisse et... linquere... carmina* »).

Egregius lusisse senex ? Mihi nunc Ligus ora
 Intepet hibernatque meum mare, qua latus ingens
 Dant scopuli et multa litus se ualle receptat.

NC. 6. *egregius* d'après *agregius* α et *ac grecius* P ; *aegregios* p A² ; *egregios* Val. φ — *lusisse* P ; *iussisse* α. — *senex* P α. *senes* p A² Val. : je crois que *senes* est une faute mécanique ou une correction arbitraire amenée par le *iuuenes* du vers 5, de même que, dans la satire 5, vers 64 *senesque* a provoqué la substitution de *iuuenesque* à *puerique*. Ayant écrit *senes* au lieu de *senex*, on devait, d'une manière presque forcée, écrire *egregios* au lieu de *egregius* *egregios lusisse senes* dépendant encore de *opifex* et pouvant signifier soit : « chanter les héros et les grands hommes du passé », soit « chanter les vieillards qui emploient noblement leur vieillesse ». La leçon *egregius lusisse senes* n'est pourtant pas inexplicable, soit qu'on entende « chanter remarquable des vieillards » (c'est-à-dire des honnêtes plaisirs de la vieillesse) », soit qu'on fasse de *senes* une épithète, parallèle à *iuuenes*, de *iocos* sous-entendu (*iocos senes* = *iocosum carminum genus*... *honestius*... et *senibus dignum* Jahn). Mais tout cela semble forcé. Au contraire, il n'y aurait rien à objecter à la leçon *senex*, si la *Vita Persi*, où nous lisons : « *amicos habuit a prima adulescentia Caesium Bassum poetam et Calpurnium Staturam, qui uiuo eo iuuenis decessit* » ne nous invitait à faire de Bassus un homme du même âge que Perse, ou à peu près. — *ora* P : *gora* α, γ suscrit pour être substitué à l'u de *Ligus* et qui a été inséré (Havet : *Crit. verb.*, p. 346, n° 1403. — 7. *hibernatque meum* p A² : *hiberna quem eum* P ; *hibetnatque meum* α. — 8. *receptat* P α : *recepit* φ.

6-11. Pour son compte, Perse jouit, sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, de l'air tiède qu'on y respire en hiver. Horace nimait aussi cette douceur marine (*Epist.*, 1, 7, 10-11 : « *Quodsi bruma niues Albanis illinet agris, Ad mare descendet uates tuns* » ; cf. *Od.*, 2, 6, 17 ; *Epist.*, 1, 10, 15), et, à ce point de vue, la réputation du golfe de Gênes est aussi grande aujourd'hui qu'autrefois. Mais, si nous en croyons une scolie, Perse avait, pour choisir Luna comme résidence, une raison particulière : le second mari de sa mère, Fusius, était de cette ville (voy. *Vita Persi* § 3 et la note).

6. *Ligus ora* : « la côte de Ligurie ». Le port de Luna (aujourd'hui La Spezia) était situé dans le Maremne toscan, aux confins de la Ligurie et de l'Etrurie. Pour l'emploi de *Ligus*, comme adj., cf. *Cat.*, 17, 19 et *Tac.* : *Hist.*, 2, 13 (« *femina Ligus* »).

6-7. *Mihi... intepet* : litt. : « tiédit pour moi », c'est-à-dire : « m'offre un air doux et tiède ». Cf. *Hor.* : *Epist.*, 1, 10, 15 : « *Est ubi plus tepeant hiemes* ? » *Mihi* est détaché par l'asyndète : cf. 1, 119. et la note.

7. *Hibernat* : « hiverne » ; entendez que la navigation y est interrompue par l'hiver. Mais il y a ici une figure de style : en réalité, c'est le poète qui hiverne au bord de la mer, ou, comme l'indique le scoliaste, les navires qui ont cessé de navi-

guer. Il n'y a pas lieu d'appliquer *hibernat* aux gros temps de la mauvaise saison et d'y voir un équivalent de *hiemare* = *hieme saenire*. — *Meum mare* ne me semble pas signifier simplement : « la mer que j'aime, ma mer chérie ». En qualité d'Etrusque, Perse a le droit d'appeler la mer Tyrrhénienne « sa mer » : d'autant plus que les Volterrans paraissent avoir annexé de bonne heure à leur territoire la partie du littoral comprise entre le promontoire de Populonia et le port de Luna (voy. E. Curtius : *De A. Persii Fl. patria*, p. 6 de la *Satura philologa* H. Sauppio oblata, Berlin, 1879).

7-8. *Qua latus*, etc. : « à l'endroit où des rochers offrent leur flanc énorme (où la mer vient se briser) ». *Dare latus* se dit d'ordinaire d'un navire (*Virg.* *En.*, 1, 105) ; mais Perse s'est souvenu que Virgile avait écrit (*ibid.*, 1, 159-160) : « *Insula portum Efficit obiectu laterum* ».

8. *Et multa*, etc. : entendez que le rivage se creuse en un vaste enfoncement. Mais *uallis* a une valeur descriptive : c'est un golfe dominé par de hauts rochers. — *Multa* paraît avoir ici le sens de « considérable ». Cependant, si l'on rapproche le mot du fréquentatif *receptare*, on peut se demander si l ne signifie pas « multiple » (cf. 4, 49) et si Perse ne fait pas allusion aux nombreuses sinuosités par lesquelles le rivage s'enfonce peu à peu.

Lunai portum, est operae, cognoscite, ciues :
Cor iubet hoc Enni, postquam destertuit esse

10

NC. 9. *lunai* PA² : *luni* α, un i suscrit pour être inséré après l'a lui aura été substitué (Havet : *Crit. verb.*, p. 335, n° 1353. — *portum* p α : *praeium* P : glose substituée : cf. la scolie : « o ciues, operae pretium est portum in modum lunae factum cognoscere ». — *cognoscite* α : *cognoscere* P, leçon très acceptable en elle même, mais qui se concilie moins bien avec *iubet* et semble avoir la même origine que *praeium* (cf. la scolie citée ci-dessus).

9. Par cette citation d'Ennius, Perse indique le nom du port qu'il vient de décrire (cf. *supra*, 6 et la note). Il est possible, d'ailleurs, que seule la formule *est operae, cognoscite, ciues* (cf. NC. soit prise au vieux poète, la forme archaïque « *Lunai* » étant introduite ici par Perse en manière de pastiche. — *Est operae* forme parenthèse : « l'occasion est bonne » (cf. Plaute : *Trucul*, 883 : « *operae* mi ubi erit, ad te uenero », ou bien : « la chose en vaut la peine » (simple équivalent, en ce cas, de *operae pretium est* : cf. Liv., 1, 24, 6 : « non *operae est* »). Pour ces exhortations d'Ennius à ses lecteurs, cf. fr. 16 Vahlen (345 Bahrens) : « audire est operae pretium, procedere recte rem Romanam Latiumque altiscere uoltis ».

10. *Iubet hoc* : « telle est l'invitation que nous adresse, etc. ». — *Cor Enni* : expression imitée du style épique (cf. Furius Bibaculus, cité par Suét. : *De gramm.*, 11 : « En *cor Zenodoti* ; en iecur Cratetis ») ; Horace dit de même (*Od.*, 3, 21, 11-12 : « *prisci Catonis* . . . uirtus et (*Sat.*, 2, 1, 72) : « *Virtus Scipiadae et mitis sapientia laeli* ». Perse s'est rappelé l'adj. *cordatus* ≡ *sapiens*, *prudens*, dont Ennius se servait (voy. Cic. : *Tusc.*, 1, 9, 18), et *cor Enni* est l'équivalent de *Ennius, uir cordatus*, comme *sapientia Enni* serait l'équivalent de *Ennius, uir sapiens*. Nous dirions : « Ennius, dans sa sagesse. » — *Postquam destertuit esse* : « lorsqu'il eut cessé d'être, au milieu des ronflements, etc. » : expression burlesque qui fait un contraste voulu avec la solennité épique des mots *cor iubet hoc Enni*. On ne trouve pas ailleurs le verbe *destertere* (proprement : « cesser de ronfler »), composé comme *desino*, *desisto*, *dedisco* et, comme eux, construit directement avec l'infinitif. (D'autres, voyant dans *destertere* un simple renforcement de *stertere*, analogue à *despondere*, *desidere*, interprètent « postquam somniauit », *esse Maconides* étant mis alors pour *se esse Maconidem*, par imitation du tour *ait esse*

paratus (Hor. : *Epist.*, 1, 7, 22). Mais la pensée n'est-elle pas que le sage conseil de connaître le port de Luna est donné par Ennius lorsque, sorti du délire poétique où Homère s'est montré à lui, il est revenu au bon sens ?) Perse *Prol.*, 2-3 a déjà fait allusion au songe dont Ennius avait placé le récit au début de ses *Annales*. Du rapprochement de divers textes (Cic. : *Acad. pr.*, 2, 16, 51 ; Lucr., 1, 117 et suiv. ; Hor., *Epist.*, 2, 1, 50-51, avec la note de Porphyryon ; Tertullien : *De anima*, 33 ; Sosip. Charisius, 1, p. 75), il semble résulter qu'Homère apparaissait au poète et lui racontait que son âme, après sa mort, était passée dans un paon : « Memini, disait-il, me fieri pauonem » (cf. fragm. d'Enn., 15 Vahlen) et, du paon, dans Ennius lui-même. On comprend dès lors les mots « postquam destertuit esse Maconides, Quintus pauone ex Pyth. », qui signifient « une fois sorti du rêve où il était le poète de Méonie, devenu Quintus (Ennius) après avoir été un paon pythagoricien » (expression comique pour dire : après avoir été paon, selon la doctrine de Pythagore sur la transmigration des âmes dont Homère, dans le récit du songe, expliquait sans doute les principes à Ennius). Le nom de *Maconides* donné à Homère vient, on le sait, des légendes qui faisaient naître celui-ci soit à Smyrne soit à Colophon, dans la Lydie, dont la Méonie est une contrée. Le tour *Quint. pauone ex Pyth.* équivalait à *Quintus factus ex pauone Pyth.* — Selon d'autres, Perse a voulu affubler Ennius d'un nom hybride, indiquant qu'il était Homère et Ennius dans la même personne. Il faut en ce cas supprimer la virgule après *Maconides* et entendre : « lorsqu'il eut cessé d'être en songe Quintus Maconides sorti d'un paon pythagoricien ». Et il n'est pas impossible, étant donné le tour d'esprit de notre poète, que cette explication, en apparence forcée, soit la bonne. Mais je ne cite que pour mé-

Maeonides, Quintus paoune ex Pythagoreo.

Hic ego securus uolgi et quid praeparet Auster

NC. 11. *quintus* P α Priscien (*Inst. gr.*, 10, 8, 48 = *Gr. lat.*, 2, p. 537, 12 Keil) : *quinto* Charisius (*Art. gramm.*, 1, 15 = *Gr. lat.*, 1, p. 98, 7 Keil). — *paoune* p A² : *paounem* P α. — 12. *uolgi* P : *uulgi* p α ; cf. 5, 117 : *uolpem*, et la note.

moire, et parce qu'elle trouve encore quelques partisans, celle qui fait de *quintus* un adj. numéral et entend, avec les scolies, qu'Ennius est la cinquième incarnation de l'âme de Pythagore (1), passée dans un paon (2), du paon dans Euphorbe (3), d'Euphorbe dans Homère (4) et d'Homère dans Ennius (5). Elle est fort peu satisfaisante au point de vue de la langue comme de la logique, puisque Perse n'a pas écrit « *Quintus a Pythagora* » (cf. « *a loue tertius Ajax* »), mais « *quintus paoune ex Pyth.* » D'autre part, le scoliaste, en plaçant le paon au début de la série, n'est d'accord ni avec Tertullien (*De resurrex. carnis*, 1) qui donne l'ordre suivant : Euphorbe, Pythagore, Homère, le paon, Ennius, ni avec Lactantius Placidus, commentateur de Stace (in *Theb.*, 3, 483), qui énumère Euphorbe, Pythagore, le paon, Homère, Ennius. Au contraire, ces deux listes se concilient fort bien, la première avec le texte « ... Maeonides, Quintus, etc. », la seconde avec le texte « ... Maeonides Quintus, etc. ».

12-16. Constr. : « Hic ego (sum), securus uolgi et quid Auster, infelix pecori, praeparet, et securus quia ille angulus uicini (est) pinguior nostro angulo ; et, si omnes adeo orti peioribus ditscant, recusem usque minui ob id curuus senio », c'est-à-dire : « C'est là (c'est-à-dire à Luna) que je suis, n'ayant souci ni de la foule ni de ce que prépare l'Auster, funeste au bétail, n'ayant point de souci parce que ce coin de terre de mon voisin est plus fertile que le mien ; et, si les hommes d'une naissance inférieure (à la mienne) s'enrichissaient tous jusqu'au dernier, je refuserais toujours de me casser et de déperir pour cela. » *Sum* est sous-entendu à côté de *hic ego* : l'ellipse est toute naturelle, étant donné l'accent oratoire dont *hic* est frappé. Le premier *securus* a pour compléments un génitif et une proposition interrogative indirecte, par un tour analogue à celui que nous avons rencontré 3, 52-53 (« Haut tibi *inexpertum curuos deprendere mores quaeque docet...*

Porticus ») ; le second est suivi de *quia*, au lieu de *quamuis* qui semblerait plus logique ; mais *securus*, formé de *se*, qui marque séparation, et de *cura*, contient l'idée de souci, et la proposition introduite par *quia* indique la cause du souci dont Perse est exempt. D'autre part *securus* et offre une inversion de *et* fréquente chez Horace et dont Perse nous a déjà fourni un exemple (« *uatum et plorabilisiquid* », 1, 34). On pourrait, il est vrai, construire : « *securus uolgi et securus quid... et quia...* » ; il y aurait alors disposition « en cercle » de *securus* (cf. 2, 68 et ailleurs) : mais l'anacoluthie *quid... et quia...* serait un peu dure, et, d'un autre côté, une forte coupe après *pecori* semble plus satisfaisante pour le rythme. Enfin, *et* n'a, devant *si adeo omnes*, etc., qu'une valeur copulative (cf. la scolie : « *nec si humilibus nati extiterint locupletiores, idcirco damno comminui senectutem desiderem* »). — La phrase, telle que je viens de l'analyser en suivant la ponctuation de Bücheler, semble claire et bien équilibrée ; mais certains commentateurs, se souvenant du tour *an quia... idcirco...* (2, 26-28), veulent que *ob id* rappelle *quia* et lisent : « Hic ego (sum), securus uolgi et quid... pecori, securus ; et, angulus ille... *quia* pinguior, etsi (signifiant « quand bien même »)... peioribus, usque recusem curuus *ob id*, etc. » C'est bien lourd. Si l'on veut absolument construire *ob id* avec *quia*, j'aimerais encore mieux mettre une virgule après le second *securus* et, considérant les deux propositions *et... quia...*, *et si...* comme parallèles, entendre : « Là, ne me souciant ni du vulgaire ni des menaces de l'Auster, je ne consentirais jamais, ni sous prétexte que mon voisin a un coin de terre plus fertile que le mien, ni s'il arrivait que tous ceux dont la naissance est inférieure à la mienne s'enrichissent, à admettre que ce soit une raison pour moi de me consumer. »

12. *Securus uolgi* : loin de Rome, le poète n'a plus sous les yeux la vaine agitation de la grande ville, et moins que

Infelix pecori, securus et angulus ille
 Vicini nostro quia pinguior; et si adeo omnes
 Ditescant orti peioribus, usque recusem
 Curuus ob id minui senio aut cenare sine uncto
 Et signum in uapida naso tetigisse lagoena.

15

NC. 13. *pecore* A (corr. A²). — 15. *orti* p φ : *horti* P α (*peioribus* a-t-il été pris pour un datif et *horti* tiré de *angulus ille*?). — 16. *curuus* p α : *curbus* P. — *ob id* p φ : *obit* P α (voy. *Introd.*, p. xxx); — *uncto* (au lieu de *uncto*) α (corr. A²). Au lieu de *senio*, la scolie citée ci-dessous (note sur les v. 12-16) suppose la leçon *senium* (cf. *Introd.*, p. xxi).

jamais il peut s'inquiéter des propos et de l'opinion du vulgaire. Pour le gén. de point de vue *uolgi*, cf. Virg. (*En.*, 1, 350) : « securus amorum » et (7, 304) : « Securi pelagi atque mei ».

12-13. L'Auster est personnifié comme chez Virg. (*Géorg.*, 1, 462) : « Quid cogitet humidus Auster. » — *Infelix* est construit avec le datif dans le sens de « funeste à » (cf. Virg. : *Géorg.*, 2, 238 : « salsa autem tellus... frugibus infelix »; 1, 444 : « Notus pecori... sinister »). A Luna, Perse est abrité contre le souffle malsain des vents humides du sud, si dangereux dans la campagne romaine et à Rome même (cf. Hor. : *Od.*, 2, 14, 15-16 et *Sat.*, 2, 6, 18-19). L'endroit est bon pour la santé du corps comme pour la paix de l'âme.

13-14. *Angulus ille uicini* : pour le tour, cf. 1, 36 : *cinis ille poetae*. Le mot *angulus* n'est guère ici qu'un équivalent de *agellus*, comme le montre « *nostro pinguior* »; il n'a pas la même valeur descriptive que chez Horace (*Sat.*, 2, 6, 8-9) : « Si angulus ille Proximus accedat qui nunc denormat agellum » (*Od.*, 2, 6, 13) : « Ille terrarum mihi praeter omnes Angulus ridet. » — *Pinguior* au sens de « plus productif », comme chez Horace (*Od.*, 2, 1, 29) : « *pinguior campus* ». — Pour la valeur de l'expression *adeo omnes*, cf. *tres adeo* (Virg. : *En.*, 7, 629) : litt. : « jusqu'à ce chiffre (exactement) »; par conséquent : « tous jusqu'au dernier ».

15. *Ortu peioribus* : « les hommes nés de gens inférieurs par le rang (à mes aïeux) » : on sait que Perse était chevalier romain. Pour l'expression et pour la pensée, cf. Hor. (*Epist.*, 1, 6, 20-23) : « Nauus mane forum et uespertinus pete tectum, Ne plus frumenti dotabilibus emetat agris Mutus et indignum, quod sit peioribus ortus) Hic tibi sit potius quam tu mirabilis illi. » — *Vsq̄ue recusem* : « je refuserais sans

cesse de, je ne cesserais point de me refuser à ». Pour la construction de *recusare*, cf. 5, 79 : Hor. a la fin de vers *usque recuses* (*Sat.*, 2, 7, 24).

16 *Curuus... minui senio* = *curuus fieri et minui senio* : *curuus* signifie proprement « voûté » (cf. Ov. : *Ars am.*, 2, 670 : « *curua senecta* »). — *Minui* est ici l'équivalent de *marescere* : « maigrir, dépérir » (cf. Hor. : *Od.*, 2, 16, 30 : « Longa Tithonum minuit senectus » et *Epist.*, 1, 2, 57 : « Inuidus alterius *marescit* rebus opimis ». — *Senium* (cf. 1, 26). c'est le dépérissement causé par la vieillesse, puis, d'une façon générale, toute espèce de consommation (cf. Hor. : *Epist.*, 1, 7, 85 : « amore *senescit* habendi »). Il s'agit ici moins des tourments de la jalousie que de ceux de l'avare sans cesse préoccupé de grossir son bien et ne s'estimant pas encore assez riche si un autre l'est plus que lui (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 1, 108). — *Cenare sine uncto* : « dîner sans chère bien assaisonnée » : *unctum* est ici pris substantivement (cf. Hor. : *A. P.*, 422 : « *unctum recte* qui ponere possit »). Pour l'idée, et pour le sens de *ungere*, cf. *infra*, 69 : *Vnge, puer, caules*.

17. Ent. : « et examiner soigneusement, jusqu'à le toucher du nez, le cachet mis sur une bouteille de mauvais vin ». On cachetait d'ordinaire les vases où l'on conservait les bons vins; l'avare, lui, a cacheté une bouteille de mauvais vin (cf. 5, 77, la note sur *uappa*) ou même une bouteille entamée qui ne contenait plus qu'un vin éventé (cf. 5, 148, la note sur *uapida*), et il vient souvent vérifier, d'une façon minutieuse, l'état du cachet. Le sens de *naso tetigisse* est bien dégagé par le scoliaste : « sic diligenter aspicere, ut oculos propius admoouendo ea (sc. uasa uinaria) naso tangant ». — *Vapida* est appliqué au contenant (*lagoena*) pour qua-

Discrepet his alius. Geminos, horoscope, uaro
 Producis genio : solis natalibus est qui
 Tinguat olus siccum muria uaffer in calice empta,
 Ipse sacrum inrorans patinae piper ; hic bona dente

20

NC. 18. *uaro* (au lieu de *uaro*) α. — 19. *genio* α : *ingenio* P (en dépit de la mesure). — *est qui* p. α : *es qui* P. — 20. *olus* P : *holus* α. — *calice* p α : *calicee* P.

lifier le contenu. Sur la *lagoena*, cf. 3, 92 ; sur le pf. *tetigisse* après les présents *minui* et *cenare*, cf. *supra*, 6, *luisse* et la note.

8. *Discrepet his alius* : « Qu'un autre soit différent de ces principes », c'est-à-dire : « Libre aux autres de ne pas être d'accord avec moi sur ces principes » : au groupe de propositions introduit par ce membre de phrase répond le *utar ego*, *utar* du vers 22 *ego* s'opposant à *alius* aussi bien qu'à *qui* (v. 19) et à *hic* (v. 21). *His* est un datif (cf. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 193-194 : « quantum simplex hilarisque nepoti *Discrepet* » ; *Sat.*, 1, 6, 92-93 : « Longe mea *discrepat* istis Et nox et ratio »). Pour le pluriel neutre *his* = *his rebus*, cf. 2, 43 ; 3, 86 ; 5, 26.

18-19 *Geminos, horoscope*, etc. : brusque apostrophe : « Horoscope, tu fais naître des jumeaux avec des génies divergents », c'est-à-dire : « les hommes se ressemblent si peu les uns aux autres dans leurs manières de voir et leurs goûts que, parfois, des jumeaux, c'est-à-dire des hommes ayant exactement le même horoscope, pensent et vivent de manières opposées ». L'horoscope est proprement le point du zodiaque qui est au-dessus de l'horizon au moment de la naissance de chacun (cf. Manil. : *Astron.*, 2, 788 ; 3, 186 ; voy. *ibid.*, 4, 370, comment les astrologues expliquaient les différences que Perse signale ici). Pour l'astrologie chez Perse, cf. 5, 45 et suiv., avec les notes et, pour l'emploi de l'apostrophe, 1, 58 (« O Inne, etc. »). — *Varo*, *genio* : il y a opposition entre les deux génies (cf. 4, 27 et la note) comme entre les deux jambes d'un cagneux. Aussi bien Horace avait-il déjà employé *uarus* dans le sens de *diuersus* (*Sat.*, 2, 3, 56) : « Alterum (sc. genus hominum) et huic *uaram*. » — *Producis* ne signifie pas ici « tu élèves », mais « tu fais naître, tu produis » (= *procreas*) : cf. Pl. : *Rud.*, 1173 ; *Lucil.*, 679 Marx : « *producunt*... *liberos* » ; Hor. : *Carm. saecul.*,

17 : « *Diua, producas sobolem* » ; et surtout Prop., 4, 1, 89 : « cum *geminos produceret* Arria natos ». Sur les frères de goûts différents, cf. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 183-189 et *Sat.*, 2, 1, 26.

19-20. Constr. : « est qui solis natalibus tinguat olus siccum, uaffer, muria empta in calice ». *Est qui* : « il est un de ces jumeaux qui, etc. ». — *Solis natalibus* : « à ses jours de naissance seulement » ; sur la célébration du jour natal, cf. *Sat.*, 1, 15 et suiv. ; 2, 1 et suiv., avec les notes. — *Tinguat* : « humecte » (cf. 3, 37 : *tincta ueneno*) — *Olus siccum* : le légume est sec ; il n'aura pas d'autre assaisonnement que la petite quantité de saumure dont l'avare le mouille. — *Uaffer* (cf. 1, 116 et 132 : « malin, adroit » (à ses propres yeux), parce qu'il a trouvé le moyen de préparer à peu de frais un repas de fête. — *Muria in calice empta* : « avec de la saumure achetée dans une coupe » : l'avare fait cet achat pour la circonstance. On mélangeait d'ordinaire la saumure avec d'autres ingrédients, en particulier de l'huile et du vin (Hor. : *Sat.*, 2, 4, 64-65 : « Simplex (sc. ius) e dulci constat *oliuo* ; quod pingui miscere mero *muriae*que decet »).

21. *Ipse* : « lui-même » : un esclave serait trop prodigue (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 62 « (oleum) cornu *ipse* bilibri *Caulibus instillat*, ueteris non parcus *aceti* »). — *Sacrum*... *piper* : « le poivre (qui est pour lui) chose sacrée » (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 1, 71-72 : « (Saccis) tanquam *parcere sacris* Cogeris ») cf. 2, 3, 110 : « metuens... uelut contingere *sacrum* ». *Inrorans patinae* (au datif) : l'avare fait tomber le poivre sur le plat comme une rosée ; il l'y jette grain à grain (cf. *instillat* chez Hor. : *Sat.*, 2, 2, 62 cité ci-dessus).

21-22. *Hic* (opposé à *est qui*) : « celui-ci, l'autre jumeau ». — *Bona*.. *grandia* : il est tout à fait classique de traiter *bona* comme un subst. ordinaire et de lui donner une épithète (Cic. : *Pro Cael.*, 14, 34 :

Grandia magnanimus peragit puer. Vtar ego, utar,

Nec rhombos ideo libertis ponere lautus

Nec tenuis sollers turdarum nosse saluas.

Messe tenuis propria uiue et granaria, fas est.

25

NC. 23. *rhombos* P : *scombros* α (voy. *Introd.*, p. xxv). — *lautus* P A² : *lautis* α (par suggestion de *libertis*) — 24. *turdarum* P sch. Sergius (= *Gr. lat.*, 4, p. 494, 22 Keil) Pompeius (— *Gr. lat.*, 5, p. 161, 25 K) : *turdorum* α p (voy. *Introd.*, p. xxv). — 26. *emole* P : *emule* α. — *metuas* P : *metuis* α (texte incertain : comme le subj. est le mode attendu — cf. 3, 26 — il a fort bien pu être substitué à l'indicatif, avec allongement à la césure, qui s'expliquerait fort bien : « tu as peur ? pourquoi ? »)

« bona paterna »). — *Dente... peragit* : « dévore à belles dents » ; *peragere*, c'est proprement « venir à bout de » (cf. 5, 150). Horace dit *comedere bona* (*Epist.*, 1, 15, 40). — *Magnanimus... puer* : « courageux garçon » ; l'expression joue, à côté de *peragit*, le rôle d'attribut. *Magnanimus* est, bien entendu, ironique, comme *fortiter* chez Horace (*Epist.*, 1, 15, 25-26) : « rebus maternis atque paternis *Fortiter* absumptis » ; *puer*, à côté de *magnanimus*, a pu être suggéré par des expressions comme « *Macte animo, generose puer* », « *Macte noua uirtute, puer* » (*Virg.* : *En.*, 9, 641).

22. *Viarego, utar. Ego* s'oppose à *est qui* (v. 19) et à *hic* (v. 21) : Perse n'aura ni l'avarice sordide de l'un, ni la prodigalité de l'autre. Il saura, simplement, se servir de ses revenus : en effet, la valeur de la richesse, que l'avarice met dans l'acquisition et la possession, est uniquement dans l'usage (cf. *Plut.* : *De cupid. diu.*, p. 525 b ; « *πᾶσθαι μὲν ἀναγκάζει (ἡ φιλοπλουτία), χρῆσθαι δὲ κωλύει* » ; *Hor.* : *Sat.*, 1, 1, 73 : « *Nescis quo ualeat nummus ? quem praebeat usum ?* » ; *Epist.*, 2, 2, 190-191 : « *Vtar et ex modico, quantum res poscet, aceruo Tollam* » ; Perse, 3, 69-70 : « *(Discite) quid asper Vtile nummus habet* »).

23. *Nec rhombos ideo*, etc. : Si Perse, n'imitant point l'avare, sait user de ses biens, il n'ira point pour cela (*ideo*) tomber dans le faste du prodigue. — *Libertis* : « même aux affranchis » ; il est plus généreux que l'amphitryon dont parle Pline le Jeune (*Epist.*, 2, 6), homme à la fois « fastueux et ladre » (*sordidus simul et sumptuosus*), qui sert à ses affranchis et à ceux de ses invités des mets de qualité inférieure. — *Ponere lautus* : litt. : « magnifique à servir » : ce tour hardi (cf. 1, 59 : *imitari mobilis*) équivalait, en

somme, à *ponens laute*, de même que *celerem sequi* (*Hor.* : *Od.*, 1, 15, 18) à la valeur de *celeriter sequentem*, et *ludere pertinax* (*ibid.*, 3, 29, 50) celle de *pertinaciter ludens*. — *Ponere* au sens de *apponere* (cf. 1, 53).

24. *Nec tenuis*, etc. : « ni expert à reconnaître la saveur subtile des grives femelles ». Certains gourmets se piquaient de reconnaître au goût comment les grives avaient été nourries et quel en était le sexe (« solent... quidam gulae dediti tantae subtilitatis habere palatum, ut cognoscant turdos, si acinarius an cellararius aut uiuarius sit, et si masculus sit an femina » *scolies*). C'est à cette finesse de palais que Perse fait allusion par l'emploi du féminin insolite (cf. NC.) *turdarum*, « grives femelles », le nom ordinaire de la grive étant *turdus*. On sait à quel point la chair de cet oiseau était estimée des Romains (cf. *Hor.* : *Epist.*, 1, 15, 41). — *Saliua*, comme synonyme de *sapor*, a été employé par Propertius (4, 8, 38) et par Pline l'Ancien (*N H.*, 14, 61 ; 23, 40), qui l'un et l'autre l'appliquent au vin : si le mot est au pluriel, c'est, je pense, parce qu'il s'agit de plus d'une grive ; pour l'épithète *tenuis*, cf. 5, 93-94 *tenuia officia*, et la note — *Sollers... nosse* : cf. 5, 37 : *fallere sollers*.

25. *Messe tenuis*, etc. : « Vis jusqu'à la mesure de ta propre moisson » (cf. la locution *uerbo tenuis* : « jusqu'à la parole, et pas au delà », c'est-à-dire « en parole seulement »), autrement dit : « ne dépense pas autre chose que tes revenus, mais dépense-les tout entiers s'il le faut ».

25-26. *Granaria, fas est, emole* : « Mous entièrement (le blé de) tes greniers (sans conserver de réserve) : tu en as (morale-ment) le droit. » *Emole* est le premier exemple que nous ayons de ce verbe rare ;

Emole. Quid metuas ? Occa, et seges altera in herba est.
 At uocat officium, trabe rupta Bruttia saxa
 Prendit amicus inops, remque omnem surdaque uota
 Condidit Ionio, iacet ipse in litore et una
 Ingentes de puppe dei iamque obuia mergis
 Costa ratis lacerae : nunc et de caespite uiuo

30

NC. 27. At Bücheler : a uocat P (une lettre, *t* ou *d* semble-t-il, a été grattée après l'a ; *ast uocat* p a (mais Perse ne paraît pas se servir de la forme *ast* sans nécessité métrique : cf. 2, 39 et 6, 74. La leçon primitive était-elle *â uocat* = *aut uocat* (cf. 3, 16) ? P. Daniellisait *aduocat*, conjecture reprise par Morgan (*Class. Rev.*, 3 (1889), p. 11). — *Bruttia* est écrit *brutia* dans P et *brucia* dans α . — 29. *ionio* (au lieu de *Ionio*) B. — 30. *deliamque* (au lieu de *dei iamque*) P (pour la confusion de l'i et de l'l dans P. cf. 5, 92). — *mergit* (au lieu de *mergis*) A. König conjecturait *squalentes* au lieu de *ingentes* : mais voy. *Comment.* — 31. *lacare* (au lieu de *lacerae*) P.

sur la valeur de *fas* chez Perse, cf. 1, 61 (note sur *ius est*).

26. *Quid metuas ? occa, etc* : ent. : « Qu'as-tu à craindre ? tu n'as qu'à travailler la terre pour obtenir une nouvelle moisson. Pour le tour *quid metuas* ? (voy. NC), cf. 3, 26. — *Occare*, c'est proprement « herser » la terre, briser les mottes quand le sol a été ensemencé (cf. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 161 : « cum segetes occat tibi mox frumenta daturas ») ; *seges... in herba est* indique la « sortie » de la moisson ; en somme Perse veut dire : « travaille le sol, sème, et tu verras bientôt verdier une moisson nouvelle ». Pour le tour « *occa* et *seges... est* », cf. 2, 75, est ayant ici la valeur d'un futur prochain.

27-33. On peut donc dépenser tout son revenu, et, en principe, il ne faut pas aller au delà. Mais (*At*), si le devoir s'impose à nous de secourir autrui, n'hésitons pas à entamer notre capital (v. 31-32 : « de caespite uiuo Frange aliquid ») ; « uocat officium... nunc... frange » = « cum uocat off., nunc... frange ».

27. *Officium* : cf. 5, 94. — *Trabe rupta, etc.* : au lieu de nous dire : « Tu as le devoir d'aider un ami ruiné par un naufrage », Perse introduit brusquement le tableau même de ce naufrage : *trabe rupta* = *naue fracta* : pour cet emploi de *trabe*, cf. 1, 89.

27-28. *Bruttia saxa prendit* : « s'accroche aux écueils du Bruttium (contre lesquels son navire s'est brisé, au retour sans doute d'un voyage en Grèce : cf. v. 29 : *Ionio*).

28-29. Constr. : « condidit Ionio et rem

omnem et surda uota ». — *Rem... omnem* : le navire portait toute la fortune de l'ami ; *surda... uota* : « ses vœux qui n'ont pas été entendus » ; cf. le double emploi de *caecus* : « qui ne voit pas et qu'on ne voit pas ». — *Condidit Ionio* : « il a englouti dans la mer Ionienne » (*Ionio* = *Ionio mari* ; cf. 5, 142 : *Aegaeum*) et Virg. : *En.*, 3, 211 : « *Ionio in magno*.

29. *Ipse s'oppose à rem.* — *Vna, adv.* : « en même temps (que lui), avec lui ». Il s'est sans doute accroché aux débris de la poupe.

30. *Ingentes, etc.* : « les dieux immenses détachés de la poupe » : il s'agit de l'image des dieux protecteurs du navire, peinte ou sculptée à la poupe (Ov. : *Trist.*, 1, 4, 8), et *proctos uerberat unda deos* ; Virg. : *En.*, 10, 171 : « *Aurato fulgebat Apolline puppis* ». C'était ce qu'on appelait la *tutela* (Sén. : *Epist.*, 76, 13 : Lact. : *Diu. Inst.*, 1, 11, 19) — *Ingentes*, parce que le navire est de dimensions considérables.

30-31. *Iamque obuia, etc.* : le flanc du navire mis en pièces est aussi sur le rivage, ne s'offrant plus maintenant (*iam* porte sur *obuia*) aux flots, mais aux plongeurs, qui y cherchent leur proie (cf. Hor. : *Epod.*, 10, 21-22 : « *Opima quodsi praeda curuo litore Porrecta mergos iuueris* »). Ovide avait déjà dit *lacera ratis* pour *navis fracta* (*Ars am.*, 1, 412 et 277-278 ; cf. Hér., 2, 45 : *laceras... puppes... refeci*).

31. *Nunc* : « maintenant, en présence du malheur de ton ami ».

31-32. *De caespite, etc.* : « retranché

Frangere aliquid, largire inopi, ne pictus oberret
 Caerulea in tabula. Set cenam funeris heres
 Negleget iratus, quod rem curtaueris ; urnae
 Ossa inodora dabit, seu spirent cinnama surdum

35

NC. — 34. *rem* omis dans α . — 35. *hossa* (au lieu de *ossa*) α (pour les aspirations mises à faux dans α , cf. 1, 42 : *hos* pour *os* ; 2, 36 : *hedis* pour *aedis* ; 3, 59 : *hoscitat* pour *oscitat* ; 3, 112 et 6, 20 : *holus* pour *olus*). *inodora* P : *inhonora* α (texte incertain ; le scoliaste connaît les deux leçons. *Inodora*, seul exemple certain du mot, a pu être tiré par conjecture de *spirent cinnama*, etc., mais *inhonora* peut être une correction erronée de *inhodora* (pour les fausses aspirations, cf. la note précédente ; *inhodora* est d'ailleurs la leçon de A²). — *dabit* p α : *da* P. — *cinnama* P α : *balsama* φ (cf. *Intro.*, xxxi).

quelque chose même sur le vif de tes terres », c'est-à-dire : va jusqu'à « aliéner une partie de ton fonds ou de ton capital au lieu de te borner à en dépenser le revenu ». Il y a un jeu de mots sur *caespes uiuus* qui signifie proprement « gazon dru et vert » (cf. Hor. : *Od.*, 1, 19, 13-14) et s'applique, ici, aux œuvres vives, pourrait-on dire, du sol, par opposition à la récolte. Mais Perse, pour trouver cette figure, n'avait pas à remonter jusqu'à des expressions comme *ad uiuum ressecare*, « couper jusqu'au vif », puisqu'il rencontrait dans le langage courant la métaphore de *uiuo ressecare* Cic. : *Verr.*, 3, 50, 118) ou *detrahere de uiuo* (Cic. : *Pro Flacc.*, 37, 91) : « entamer son capital ».

32. *Largire* : cf. 3, 71, la note sur *elargiri*. — *Inopi* : « à l'indigent », c'est-à-dire : « à ton ami ainsi réduit à l'indigence » ; la répétition de *inops* (cf. *supra*, 28, *amicus inops*) est sans doute voulue.

32-33. *Ne pictus* etc. : litt. : « pour empêcher qu'il n'aille ça et là peint sur un tableau azuré », c'est-à-dire : « pour empêcher qu'il n'en soit réduit à mendier, portant au cou le tableau représentant son naufrage ». Sur cet usage, cf. 1, 89 et la note ; pour le sens de *oberrare*, cf. 5, 156. — *Caerulea in tabula* : ent. : « un tableau où est peint le bleu de la mer ».

33-36. *Set cenam*, etc. Le poète va au-devant d'une objection que pourrait lui faire l'auditeur fictif auquel il vient d'adresser une série de conseils (v 25 et suiv. : *Viue... emole... frange*, etc.) : « Mais peut-être me diras-tu que, si tu entames ton capital, ton héritier, mécontent, lésinera sur les frais de tes funérailles. » Il est moins naturel de donner

l'objection à un interlocuteur qui dirait au poète : « mais, si tu suis les principes que tu viens d'exposer, n'as-tu pas à craindre que ton héritier, etc. »

33. *Cenam funeris* : c'est le *silicernium*, offert le jour des funérailles aux cohéritiers et aux proches, et composé de sel, de lentilles, d'œufs, etc.

34. *Negleget* : faut-il entendre qu'il ne surveillerait point les préparatifs du repas ou qu'il supprimera le repas lui-même ? Cette seconde interprétation est celle qui s'accorde le mieux avec la valeur ordinaire de *neglegere* : « laisser de côté, omettre ». — *Iratus quod* : « irrité de voir que ». — *Rem curtare* = *bona minuire* (cf. v. 37 et la note) ; pour la valeur de *rem*, cf. *supra*, 28 : *rem omnem* Horace avait dit (*Od.*, 3, 24, 64) : « *Curtae* nescio quid semper abest (*rei*) » et *Sat.*, 2, 3, 124) : « *quantulum enim summae curtabit quisque dierum* ».

34-35. *Vrnae* : « à l'urne (dans laquelle tes restes seront recueillis) ». — *Inodora* (cf. NC.) : lorsqu'on avait brûlé le corps, l'usage était de jeter des parfums sur la cendre (Ov. : *Fast.* : 3, 561 : « *Mixta bibunt molles lacrimis unguenta fauillae* » ; cf. Tib. 1, 3, 5-7 ; 3, 2, 23, etc.).

35-36. *Seu spirent*, etc. constr. : *paratus nescire seu*, etc., c'est-à-dire : « disposé à ne rien savoir, disposé à fermer les yeux si, etc. ». — *Cinnama* et *casiae* : le *cinnamum* ou *cinnamomum*, c'est ici non pas le cannellier lui-même (*Laurus Cinnamomum* de Linnée), mais l'écorce odorante de l'arbuste, employée comme parfum ; *casia*, c'est l'écorce odorante du garou (*Daphne Cneorum*), qui servait au même usage. — *Spirent surdum* : « n'exhalent qu'une odeur faible, insensible » ;

Seu ceraso peccent casiae, nescire paratus :

« Tune bona incolumis minuas ? » Et Bestius urguet

NC. 36. *ceraso peccent* P : *ceras opicent* α. — *casiae* α : *castae* P. — 37 *tune* P α : *tunc* φ. — et *Bestius* P α (mais, dans P, l's final de *minuas* est écrit deux fois) : *sed Bestius* p ; J. Rud. Sinner (cf. *Introd.* p. 1) transposait les mots *tune bona incolumis minuas* qu'il mettait au commencement du vers 41 et remplaçait ici par *haec cinere ulterior metuas*. C. Fr. Hermann l'a suivi. Mais la suite des idées peut parfaitement s'établir sans cet expédient : voy. *Comment.*

pour *surdus* pris dans le sens d'*euanescens*, cf. Pline (*N. H.*, 37, 67) : « ab hoc quibusdam intercurrit umbra *surdusque* fit color ». Il n'y a là qu'une métaphore tirée de l'emploi du mot appliqué à un son (« *surda uox* », Quint., 11, 3, 32. Le tour *spirare surdum* : *odorem surdum exhalare* est analogue au tour *solidum crepet* (5, 25).

36. *Ceraso peccent* : litt. : « sont défectueuses par l'effet du cerisier (c'est-à-dire : de l'écorce de cerisier que le marchand y a mêlée par fraude). Les subj. *spirent* et *peccent* sont des potentiels : « s'il arrivait que... ou que... »

37. *Tune*, etc., litt. : « tu pourrais entamer ton capital étant sain ? ». Ent. : « Un homme dans son bon sens pourrait entamer son capital ! » Perse met ces paroles dans la bouche d'un personnage pris à Horace, Bestius, débauché converti, devenu le censeur impitoyable du luxe et de la prodigalité (Hor. : *Epist.*, 1, 15, 36-37 : « Scilicet ut uentres lamna candente nepotum Diceret urendos correctus (*corrector* Lambin) *Bestius* »). Il imagine qu'un pareil homme, voyant quelqu'un prendre sur son fonds pour soulager la misère d'un ami, se répandrait en lamentations sur les méfaits de la philosophie grecque *Incolumis* = *sanus* (cf. Hor. : *Sat.*, 1, 5, 44 : « Nil ego contulerim iucundo *sanus* amico ») ; il n'est pas impossible cependant que le mot s'oppose au malheur de l'ami naufragé et qu'il faille entendre : « quoi ! entamer son bien sans avoir éprouvé de malheur personnel ! » — Si l'on donne l'objection précédente (*Set cenam funeris*, etc.) à un interlocuteur fictif, on peut laisser à celui-ci les mots *Tune bona incolumis minuas* ? qui signifieraient : « Pourrais-tu t'exposer par tes dépenses au risque d'avoir des funérailles médiocres, si tu es dans ton bon sens ? (ou : si tu es demeuré à l'abri du naufrage ou :

de ton vivant). » Mais on attendrait alors : « *Et tu bona*, etc. » — Enfin, qu'on laisse ou non au poète la phrase : *Set cenam funeris*, etc., les mots *Tune bona incolumis minuas* peuvent être la protestation de l'héritier, brusquement mis en scène : « Tu penses pouvoir entamer ton capital impunément ! » ou : « Tu entames ton capital ? tu me le paieras. » (Pour ce sens de *incolumis*, cf. Cés. : *B. civ.*, 3, 28 : « *Incolunitatem* deditis polliceri »), ou bien : « Peux-tu bien entamer ton capital sans avoir éprouvé, personnellement, aucune catastrophe ? » Cette interprétation, qui est celle de Casaubon (d'après le scoliaste) est séduisante, mais le présent *minuas* surprend après « *heres negleget iratus, quod rem curtaueris* ».

37 38. *Et Bestius urguet*, etc. ; ent. : « et, sur ce propos, Bestius prend à partie les docteurs de la Grèce ». Si l'on attribue la question *Tune bona incolumis minuas* à un interlocuteur fictif ou à l'héritier, on peut admettre que nous avons ici une nouvelle objection présentée par l'un ou l'autre de ces personnages : « Et voilà Bestius qui prend à partie, etc. », c'est-à-dire : « Voilà une occasion pour Bestius de prendre à partie, etc. » Mais on peut aussi rendre, avec les mots *Et Bestius urguet*, la parole au poète, imaginant, par un tour ironique, que Bestius vient soutenir l'objection : « Et Bestius vient à la rescousse avec une sortie contre les docteurs de la Grèce. » Ou encore, ce qui serait très satisfaisant si les mots *Tune bona incolumis minuas* ? appartiennent à l'héritier, Bestius ne jouerait, comme chez Horace (l. 1. *supra*, n. 37), que le rôle d'attribut, et il faudrait entendre : « Et, comme un autre Bestius (ou : nouveau Bestius), notre homme prend à partie, etc. — *Vrguet* dans le sens de *insectatur* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 6, 29 : « *improbis urget* Iratis precibus ».

Doctores Graios : « *Ita fit ; postquam sapere urbi*
Cum pipere et palmis venit, nostrum hoc maris experts,
Faenisecae crasso uitiarunt unguine pultes ». 40
Haec cinere ulterior metuas ? At tu, meus heres

NG. 39. *pipere* p A² : *piper* P α. — *nostrum hoc* P α : *hoc nostrum* φ : *uestrum hoc* Bentley. — *nostrum mare citra* Guyet — 40 *crasso* φ : *crassa* P α (qui est incorrect). — 41. *Haec* P : *hic* α (dans le sens de « *tum* » ?) — 41. *cinere* P : *meride* α (*cineri* A²).

38. *Ita fit* : « Il en est ainsi », c'est-à-dire : « voilà comment vont les choses. »
 38-40. *Postquam sapere urbi, etc.* : Ent. : « *postquam sapere uenit urbi cum pipere et palmis (et) nostrum hoc sapere) maris experts fuit, faenisecae, etc.* », c'est-à-dire : « Depuis que la sagesse est venue à Rome avec le poivre et les dattes (c'est-à-dire : comme un article d'importation), et que notre sagesse à nous, notre sagesse nationale, est une sagesse qui n'a point passé la mer (et qu'on méprise à cause de cela comme une chose sans valeur), les faucheurs se sont mis à gâter leur bouillie en y mêlant une graisse épaisse (c'est-à-dire : tout le monde est devenu prodigue). »
 D'autres, estimant trop dure l'ellipse de *fuit à côté de maris experts*, mettent une virgule après *ita fit*, deux points après *experts* et construisent : « *nostrum hoc (sapere) maris experts ita fuit postquam sapere... uenit : faenisecae, etc* », c'est-à-dire : « Voilà ce que devient notre sagesse à nous, qui n'a pas navigué. (celle que nous avions avant l'invasion de la culture grecque), depuis que, etc. ». Mais un pareil emploi de *ita fit* n'est-il pas plus suspect que l'ellipse qu'on veut éviter ? D'autres encore, considérant que l'expression *Chium maris experts*, chez Horace (*Sat.* 2, 8, 15) ne signifie pas « un vin de Chio qui n'a point passé la mer, un vin de Chio fabriqué en Italie », mais « un vin de Chio, auquel on n'a point mêlé d'eau de mer », suppriment tout signe de ponctuation après *uenit* et entendent, comme s'il y avait *postquam sapere... uenit nostrum hoc insulsum*, « depuis qu'est venue cette sagesse sotte (*sapere* faisant un « oxymoron » avec *maris experts*, comme si nous disions : « cette saveur insipide »), qui est aujourd'hui la nôtre » ; à quoi on réplique que le vin de Chio auquel on ne mêlait pas d'eau de mer était le meilleur, le plus généreux ; que, dès lors, *sapere... maris experts*, c'est,

ou bien une sagesse trop raffinée, ou bien une sagesse qui se prétend supérieure, qui se donne pour la pure sagesse (nous dirions, du même ton d'ironie : « notre pure sagesse d'aujourd'hui ». L'explication de Turnèbe, que j'ai reprise après M. Leo, me semble encore la plus simple, sinon la plus sûre. Je ne cite que pour mémoire celle de Casaubon pour qui *maris* est le génitif de *mas* et qui entend : « notre sagesse sans virilité ». — *Sapere* : pour l'emploi de l'inf. comme subst., cf. 1, 9, 27 et 122 ; 3, 17. — *Vrbi* = *ad urbem* (voy. Riém. : *Synt. lat.*, § 47, rem. 2). — *Pipere et palmis* sont mis ici comme échantillons de marchandises importées. Pour l'emploi de *palmae* dans le sens de « fruits du palmier, dattes », cf. Ov. : *Fast.*, 1, 185 et *Mét.*, 8, 674. — *Nostrum hoc* : cf. 1, 9 : *nostrum istud uiuere triste* (et aussi 1, 27 et 122). — *Faenisecae* : les faucheurs (litt. : ceux qui coupent le foin : cf. Colum. 2, 17, 4). *Vitiarunt unguine* fait une alliance de mots, puisque, en mettant de la graisse dans les plats, on se proposait, au contraire, de les rendre meilleurs. Mais Bestius estime que les mets les plus simples sont aussi les meilleurs, et les plus sains (cf. 2, 64 : *corrupto... oliuo*, et la note). — *Pultes* : la bouillie appelée *puls* était faite de farine (cf. 4, 31 : « *farrata olla* »).

41. *Haec cinere ulterior metuas ?* « Redouterais-tu ces choses-là quand tu seras de l'autre côté de la cendre (c'est-à-dire par delà le bûcher) ? » Avec cette question, le poète prend congé de l'auditeur anonyme auquel s'adresse l'exhortation commencée au vers 25 « *messe tenus propria uiue, etc.* », et elle contient, sous forme indirecte, sa réponse à l'objection développée dans les vers 33-40 : « Des funérailles modestes et des propos comme ceux de Bestius (ou bien : des funérailles modestes et les propos de ton héritier jouant au Bestius) sont-ils pour t'effrayer quand

Quisquis eris, paulum a turba seductionis audi.
 O bone, num ignoras? missa est a Caesare laurus
 Insignem ob cladem Germanae pubis et aris
 Frigidus excutitur cinis ac iam postibus arma,

45

NC. 43. o bone num P A³ : o bonum A ; o benum B. — 44. cladem x : eandem P ; landem p

tu auras dépassé le terme de la vie ? » cf. Hor. : *Epist.*, 2, 2, 190-192 : « Vtar .. nec metuum, quid de me iudicet heres, quod non plura datis inuenerit ». Le stoïcien méprise, durant sa vie, l'opinion du vulgaire : comment pourrait-il s'en inquiéter au delà du tombeau ? On sait, d'autre part, que le Portique n'attachait aucune importance aux honneurs funèbres (cf. 3, 103). Si l'on comprend les propos de Bestius dans un développement direct de l'objection *set cenam funeris* par un interlocuteur fictif, il faut lire, sans interrogation : *Haec cinere ulterior metuas* et entendre : « Voilà ce que tu aurais à craindre par delà le bûcher : la négligence de ton héritier et les propos des censeurs ». En ce cas, Perse laisserait l'objection sans réponse immédiate, estimant qu'elle trouve une réfutation assez claire dans le morceau suivant. Ceux qui donnent à l'héritier les vers 37-40, y compris les mots *Et Bestius urget doctores Graios* voient naturellement dans le membre de phrase *haec cinere ulterior metuas* une dernière menace du personnage : « Voilà les propos (ceux de Bestius) que tu aurais à redouter après ta mort. »

40 41. *At tu*, etc. : l'anonyme que Perse vient d'exhorter (v. 25-41) peut avoir peur : mais le poète connaît, lui, un moyen de mettre son héritier à la raison : « Mais toi, qui que tu puisses être qui seras mon héritier, dit-il à ce personnage hypothétique, écoute. » *Attu* marquant que Perse ne s'adresse plus, comme avec le verbe *metuas*, à un auditeur tout à fait indéterminé, mais en même temps la formule *quisquis eris* suffisant à nous avertir que l'apostrophe n'a pas un caractère réellement personnel (cf. 1, 44 : *quisquis es*, etc.). — Si l'on donne à l'héritier les vers 37-41, la suite des idées est à peu près la même : Perse nous fait entendre que si son héritier lui adressait, en effet, de pareilles menaces, il aurait de quoi y répondre, et trouverait un moyen de dissiper sa fortune, réellement insensé celui-

là, mais auquel l'autre n'oserait rien objecter. — *Meus heres* est attribué de *quisquis* : il ne faut pas, avec certains éditeurs, mettre une virgule après *heres* et croire que *meus* est ici pour *mi*.

42. *Paulum* ne porte pas sur *seductionis*, — il y aurait *paulo*, — mais sur *audi* : « écoute un instant », ou, comme nous disons aussi, « écoute un peu ». — *Seductionis* exemple unique de ce comparatif ; pour l'emploi de *seductus*, cf. 2, 4, et 5, 143.

43-48. Perse, se servant une fois du procédé dont Juvénal fera un si fréquent usage, lance un trait de satire contre un empereur mort. Tout le passage fait allusion au triomphe que Caligula fit célébrer, ou du moins ordonna de préparer à la suite d'un simulacre d'expédition contre les Germains et les Bretons (v. Suét. : *Gaius*, 43-49). J'ajoute, et ceci est encore un trait de ressemblance avec les passages où Juvénal s'en prend à Néron ou à Domitien, qu'une attaque posthume contre Caligula n'était pas un trait d'audace : il était mort depuis longtemps, sa mémoire était détestée, son successeur avait cassé tous ses actes (Suét. : *Claud.*, 11) et Sénèque avait fait de lui, dans son *De ira* (3, 18, 3 sq.), l'incarnation même de la tyrannie.

43. *O bone* : cf. 3, 94. — *Num ignoras* : « Tu le sais, n'est-ce pas ? » ou : « Peux-tu l'ignorer ? » (tout le monde en parle). — *Laurus* : « du laurier », pour dire : « une lettre ornée de laurier » (*litterae laureatae*), envoyée par l'empereur au Sénat (cf. Pl. : *N. H.*, 15, 133, et Tac. : *Agr.*, 18). — *A Caesare* : Perse n'avait pas à préciser davantage, puisqu'il nommait un peu plus bas (v. 47) Caesonia, femme de Caligula.

44. *Insignem ob cladem*, etc. : sur cette bataille truquée, cf. Suét. : *Gaius*, 43 et Tac. : *Germ.*, 37. — *Pubis* = *iuuentutis*, ce qui est fréquent en poésie.

44-45. *Et aris frigidus*, etc. : entendez que depuis longtemps aucun triomphateur n'avait offert de sacrifice au Capitole.

45-47. *Iam* : « déjà, avant le retour de

Iam chlamydas regum, iam lutea gausapa captis
 Essedaque ingentesque locat Caesonia Rhenos.
 Dis igitur genioque ducis centum paria ob res
 Egrege gestas induco. Quis uetat ? aude.

NC. 46. *chlamydas* d'après *clamidas* P : *clamides* α ; les mss de Priscien (*Inst. Gr.*, 7, 11, 55 et 15, 74 = *Gr. lat.*, 2, p. 333, 6 et 350, 23 Keil) écrivent *clamides*, *chlamides*, *clamydes*. — *captis* P Prisc. (l. 1.), sch. : *uictis* α (leçon tirée sans doute de *insignem ob cladem* et qui ne vaut pas *captis*, puisque les vers 46-47 sont une description anticipée du cortège triomphal). — 47. *ingentesque* P : *ingentes* α. — *caesonia rhenos* p : *cesoni arebenos* P ; *cesonia rhenus* α. — 48. *paria* p : le mot est omis dans P : *patria* α. — 49. *egregie* est écrit *aegregiae* dans P : *egregia* α (*egregiae* A²).

L'empereur. » Comme il n'y avait eu réellement aucune victoire, le butin manquait. L'impératrice charge un entrepreneur (*locat*) de préparer tout ce qui est nécessaire pour y suppléer. — *Postibus arma* (dépendant de *locat*) : « les trophées pour les portes des temples » où l'on suspendait les armes prises à l'ennemi). — *Chlamydas regum* : « les manteaux de guerre des rois » (vaincus et captifs : ent. : des figurants qui en joueront le rôle) — *Lutea gausapa* (sur le mot *gausapum*, cf. 4, 37) : s'agit-il de perruques blondes destinées aux figurants déguisés en captifs germaines ? Le procédé fut employé par Domitien (Tac. : *Agr.*, 39 : « Inerat (Domitiano) conscientia derisui fuisse nuper falsum e Germania triumphum. *emptis per commercia quorum habitus et crines in captiuorum speciem formarentur* »). L'explication est tentante, mais peu conciliable avec l'emploi qui était fait de *gausapum* pour désigner une sorte de manteau ou de casaque à longs poils (voy. Pl. : *N. H.*, 8, 193 : « *gausapa patris mei memoria coepere* » ; cf. Ov. : *Ars am.*, 2, 300, et les Glossaires gréco-latins qui expliquent le mot par *βερβερικὸν πᾶλλον* ou *ἐνδρόμις*) ; il faut donc entendre probablement : « des casiques jaunes (pour habiller de prétendus captifs germaines) ». — *Essedaque* : ceci fait sans doute allusion à la victoire que Caligula prétendait aussi avoir remportée sur les Bretons (Suét. : *G.* 44) : l'*esseda* était, en effet, un char de guerre employé par les Bretons et les Gaulois (voy. Cés. : *De B. G.*, 4, 33, et Tac. : *Agr.*, 35). — *Ingentes... Rhenos* : « des Rhins immenses », c'est-à-dire : « des images (tableaux ou statues) de dimensions gigantesques, représentant la divinité du Rhin » cf. Ov. (*Trist.* 4, 2, 41-42, décrivant le triomphe de Tibère sur les Germaines : « *Cornibus hic fractis,*

uiridi male tectus ab ulua, Decolor ipse suo sanguine Rhenus erat » et (*Pont.*, 3, 4, 107-108 : « *Squalidus immissos fracta sub harundine crines Rhenus et infectas sanguine porgat aquas.* » Sur l'usage de promener dans les triomphes des tableaux ou des statues représentant ou symbolisant les montagnes et les fleuves des pays vaincus. cf. Virg. : *Géorg.*, 3, 28 ; Prop. : 2, 1, 31-34 ; Ov. : *Ars amat.*, 1, 219-220 et 223-224. — *Locat* : elle donne à l'entreprise, de même que les édiles, lorsqu'ils préparaient des jeux, s'adressaient à l'ordinaire à un entrepreneur de spectacle. — *Caesonia* : d'abord maîtresse, puis femme de Caligula (voy. Suét. : *Gai.*, 25).

48. *Dis... genioque* : datifs d'avantage = « in honorem deorum geniiue ducis ». On honorait depuis le principat d'Auguste le génie des empereurs (Ov. : *Fast.*, 5, 145-146 : « Mille lares *geniumque ducis*, qui tradidit illos Vrbs habet, et uici numina trina colunt »), et Caligula, précisément, fit mettre à mort un certain nombre de citoyens sous prétexte qu'ils n'avaient jamais juré par son génie (Suét. : *Gai.*, 27). Pour l'emploi de *dux* en parlant de l'empereur, cf. encore Prop., 2, 10, 4 et 2, 16, 19-20.

48-49. *Centum paria.. induco* : ent. : « centum paria *gladiatorum* induco in arenam » : cf. Hor. *Sat.*, 2, 3, 85-86 : « Ni sic fecissent, *gladiatorum* dare centum Damuati populo paria. » Pour l'emploi absolu de *induco*, cf. Cic. (*De opt. gen. or.*, 6, 17) : « A me autem... *gladiatorum* par nobilissimum inducitur. »

49. *Quis uetat ?* « qui me le défend ? » Perse nous a fait entendre tout à l'heure (v. 33 et suiv.) les protestations que soulevait la liberté d'un homme entamant son capital pour secourir un ami malheureux. Il feint maintenant de vouloir s'as-

Vae, nisi coniuēs. Oleum artocreasque popello

50

Largior. An prohibes ? dic clare. « Non adeo », inquis ;

NC. 50. *coniuēs* P Priscien (*Inst. gr.*, 9, 8, 43 = *Gr. lat.*, 2, p. 479, 9, Keil) : *conluēs* α (par une confusion de l'let de l'i plus fréquente dans P que dans α) ; *coniuēs* φ. — *popello* p α : *popello* P ; — 51. *largior* P ; *largiar* α. — 51. *non adeo* α : *non audeo* PA², leçon condamnée par le mètre et suggérée au copiste par le *aude* du vers 49 ; *haut audeo* φ (essai de correction de la leçon métriquement impossible *non audeo* ; mais il faut encore, pour scander le vers, admettre un hiatus comparable à celui que nous trouvons chez Virgile (*En.*, 5, 261) : « Victor apud rapidum Simoenta sub Ilio alto » ; mais *Ilio* est un nom propre d'origine grecque, ce qui atténue la licence. Perse n'aurait pas eu ici la même excuse.

socier, par d'énormes dépenses, aux extravagances d'un fou ; et personne ne dit mot, parce que ce fou est empereur ; — *Aude* : i. e. *aude uetare*.

50. *Vae, nisi coniuēs* : « Malheur à toi si tu n'y consens point. » *Coniuere*, c'est proprement : « fermer les yeux », d'où, comme en français, « faire semblant de ne pas voir, être de connivence ». L'idée, ici, n'est pas celle de complicité mais de consentement (cf. Cic. : *Pro Cael.*, 24, 59, et *Phil.*, 1, 7, 18). — *Oleum*, etc. : Perse jouit de l'embarras de son héritier, dont le silence se prolonge, et le menace, s'il proteste, d'ajouter à la dépense des cent paires de gladiateurs, celle d'une distribution de vivres au peuple : cf. Suét. : *Cés.*, 38 : « (Iulius Caesar) *populo praeter frumenti denos modios ac totidem olei libras... iuratum dedit*. » — *Artocreas* : ce mot grec, composé de ἀρτος et de κρέας, ne se trouve qu'ici et dans une inscription (*C. I. L.*, 9, 5309 : « *artocrea populo Cuprensi dedit* ») : il paraît être l'équivalent du latin *uisceratio* : « distribution de pain et de viande (cf. Gloss., 2, 209, 48 ; 7, 470 Goetz et Loewe). — *Popello* : cf. 4, 15.

51. *An* : cf. 1, 41 et 87 ; 2, 19, etc. — *Dic clare* : « Parle distinctement » (cf. 2, 8 : *haec clare*) : l'héritier a murmuré une réponse que Perse n'a pas entendue.

51-52. *Non adeo ... exossatus*, etc. : ent. : « *Non adeo hereditatem...* : *etenim exossatus*, etc. », c'est-à-dire : « Je ne me porte pas héritier, je ne prétends pas à la succession ; le domaine voisin (du tien) est épuisé (et je crains que le tien ne soit pas fertile : la terre ne vaut pas grand'chose de ce côté). » Pour l'expression : *adire hereditatem*, cf. Cic. : *Pro Arch.*, 5, 11, et Pline le J. : *Epist.*, 19, 75 (79), 2. L'héritier, redoutant la colère de Caligula s'il s'oppose à une dépense faite pour plaire au prince, et ne voulant pas non plus

d'une fortune réduite, aime mieux renoncer à la succession : mais, pour masquer sa déconvenue, il affecte de déprécier ce qu'il perd : *exossatus* signifie proprement : « désossé », par exemple en parlant d'un poisson dont on a enlevé les arêtes (Tér. : *Ad.*, 378 ; cf. Pl. : *Amph.*, 320 : *Pseud.*, 382 ; Pét., 65). Nous n'avons pas d'autre exemple de l'emploi métaphorique de ce participe en dehors d'un passage de Lucrèce (4, 1263) où il signifie « flexible ». Chez nous, *désossé* se dit bien d'une chose sans consistance, ce qui nous conduit au sens d'*épuisé*, à moins que l'image ne soit tirée d'une autre acception de *exossare* qui se rencontre dans la Vulgate (*Jérém.*, 50, 17) : « ronger jusqu'à l'os » : et l'on sait que saint Jérôme connaissait à fond notre auteur. — *Ager iuxta - ager uicinus* : pour l'emploi de l'adverbe comme adj., cf. 3, 41 : « *purpureas subter ceruices* », et la note. — Si satisfaisante que me paraisse cette interprétation de *Non adeo, inquis, exossatus ager iuxta est*, qui appartient, si je ne me trompe, à M. van Wageningen, je dois indiquer celles que les principaux commentateurs ont proposées pour ce passage énigmatique, les uns voyant, comme moi, dans *adeo* l'indic. prés. de *adire*, les autres croyant y reconnaître l'adverbe *adeo* : — 1° « Je renonce à la succession », dit l'héritier ; et Perse répond : « J'ai près d'ici (près de Rome) un domaine bien cultivé (*exossatus* signifiant alors un domaine d'où on a enlevé les pierres, considérées comme les os de la terre : cf. Ov. : *Mét.*, 1, 393 : « *Lapides in corpore terrae ossa reor dici* »), supposons qu'il ne me reste pas autre chose de mes biens : je saurai trouver un héritier » (Casaubon, Leo) ; — 2° « Pas précisément, dit l'héritier (« *Non adeo prohibeo* », mot qui se tire de *an prohibes* ?) » voulant faire entendre qu'il n'approuve pas Perse, mais jugeant un

« Exossatus ager iuxta est. » Age, si mihi nulla
Iam reliqua ex amitis, patruelis nulla, proneptis
Nulla manet patruï, sterilis matertera uixit
Deque auia nihilum superest, accedo Bouillas

55

NC. 52. *ager iuxta* p α : *ageri usta* P (faute résultant d'une mauvaise coupure de *ageriuxta*). — 54. *patruï* α : *patruis* P (par redoublement de l's initial de *sterilis*). — 55. *accedo* P : *accede* α. — *bouillas* p α : *bobillas* P.

refus brutal trop dangereux. « Supposons, reprend Perse, qu'il ne me reste, après mes dépenses, qu'un domaine épuisé près de Rome, je saurai bien trouver un héritier (Weber, Dübner) ; — 3° « Doucement ! » (« non adeo dicam clare ») dit l'héritier, qui ne veut pas répondre ; Perse réplique : « J'ai près d'ici un domaine épuisé : eh bien ! je ne serai pas embarrassé pour trouver un héritier » (Jahn) ; — 4° « Je renonce à la succession, dit l'héritier ; ton domaine est presque épuisé », *iuxta* ayant la valeur de *paene* (Heinrich) ; — 5° L'héritier : « Je renonce à la succession. » Perse : « J'ai près d'ici un ancien cimetière préparé pour la culture », litt : un terrain d'où on a ôté les ossements des morts, genre de terrain qui est généralement fertile (Conington, qui propose aussi de laisser *exossatus ager*, etc.. à l'héritier, avec le sens suivant : « C'est comme si (*iuxta*) tu ruinais ta propriété », autrement dit : « ta propriété est ruinée, ou c'est tout comme », — 6° « Ton domaine n'est pas si bien cultivé (*adeo* adv. et portant sur *exossatus*) qu'il puisse te permettre de semblables dépenses » : les mots *non adeo exossatus ager*, etc., étant alors une timide objection de l'héritier (Némethy, Albini) ; — 7° « Je renonce à la succession : c'est maintenant un fonds épuisé » (Ramorino) ; 8° Enfin je signale, pour mémoire seulement, l'interprétation du scoliaste qui, donnant à la particule *ex* contenue dans *exossatus* une valeur augmentative, explique le mot par *plenus lapidibus*... et paraphrase de la manière suivante, d'après la leçon impossible *non audeo* : cf. NC. : « Non te audeo prohibere, quicquid uelis de hereditate tua ut facias, quia ager plenus lapidibus non longe est, quibus me contradicentem obruas. » — J'ajoute qu'on peut invoquer, en faveur de l'interprétation n° 1, le témoignage de la *Vita Persi* (§ 2, sur le domaine que le

poète possédait près de Rome, sur la voie Appienne.

52. Age : « Eh bien ! » (cf. 2, 17) ou « C'est bon ! » (cf. 2, 42 : *esto age*). L'exclamation semble indiquer une reprise du dialogue et ne vient naturellement que si les mots *exossatus ager iuxta est* appartiennent à l'héritier.

52-56. Perse déclare qu'il ne sera pas en peine de trouver quelqu'un à qui laisser son héritage. En admettant que sa famille ne lui fournisse aucun héritier, il prendra le premier venu. On a remarqué que Perse, dans ce passage, énumère des parentes et non des parents : est-ce parce que, en effet, il n'avait plus que des parentes (cf. *Vita Persi*, § 6 : « pietatis erga matrem et sororem et *amitam* exemplo = sufficientis », et § 7 : « reliquit circa H.S. XX matri et sorori(bus) ») ? ou bien ceci est-il en rapport avec les règles de la succession en Etrurie, contrée où le régime utérin avait laissé des traces nombreuses (cf. G. Bloch : *La plèbe romaine* (Rev. hist., 106 (1911) p. 263) ?

52-54. *Nulla ex* : aucune « femme née de », c'est-à-dire : « aucune fille de ». — *L'amita* était la sœur du père, le *patruus* le frère du père ; comme *patruelis* = *soror patruelis* ou *filia patruï*, l'expression *uulla... ex amitis, patruelis nulla* équivaut à « aucune cousine germaine du côté de mon père ». — *Proneptis... patruï* : « arrière-petite-fille de mon oncle paternel » (donc : cousine au 3° degré).

54. *Matertera* : c'est la sœur de la mère. — *Sterilis... uixit* : ent. : « n'a pas eu d'enfant ».

55. *Deque auia nihilum superest* : « S'il ne reste rien de la descendance de ma grand-mère. »

55-56. *Bouillae* était à onze milles de Rome sur la voie Appienne ; la montée appelée *cluius Virbi* ou *cluius Aricinus* se trouvait quatre milles plus loin, sur la

Cliumque ad Virbi : praesto est mihi Manius heres.

« Progenies terrae ? » Quaere ex me quis mihi quartus

Sit pater : haut prompte, dicam-tamen ; adde etiam unum,

Vnum etiam : terrae est iam filius, et mihi ritu

Manius hic generis prope maior auunculus extat.

60

NC. 56. uirbi p α : uerbi P. — manius φ sch. (cf. Festus, p. 145 Müller, 128, 15 Lindsay : *multi Mani Ariciae*) : maxxxxs (*mamius* ?) P : mannus p A² sch. au v. 60 (cf. C I. L., 6, 2876 : M. Mannius Firmus) ; manni α — 57. que (au lieu de *quaere*) α. — 58. tamen omis dans α. — 59. etiam si terrae (au lieu de *etiam terrae*) P. — ritu φ : ritum P ; tecum α, voy. *Intro.*, p. xxv et xxix). — 60. extat P (mais, pour l'orthographe du mot, cf. 1, 57 et 4, 38) : exit α (leçon qui a été suscrite postérieurement dans P) ; texte incertain : il se peut que *extat* soit la correction d'un reviseur ou d'un copiste qui avait oublié l'expression : *exit Marcus Dama* (5, 78-79)

même route, près d'Aricie et du célèbre bois sacré de Diane où Hippolyte, fils de Thésée, était honoré avec la déesse sous le nom de Virbius (cf. Virg. : *En.*, 7, 761 ; Ov. : *Mét.*, 15, 497). Sur le *cluius Virbi* stationnaient de nombreux mendiants qui guettaient les voyageurs (cf. Juv. : 4, 117-118 : « Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes Blandaue deuexae inctaret basia raedae » ; Mart. : 2, 19, 3). C'est à coup sûr un de ces mendiants que Perse désigne sous le nom de *Manius*. Nous connaissons par Festus voy. *supra*, NC. un proverbe qui disait : *Multi Mani Ariciae* ; mais, par lui également, nous savons que les grammairiens n'étaient pas d'accord sur l'origine de ce proverbe : quelques-uns y voyaient une allusion à la nombreuse descendance de M. Manius qui avait consacré à Diane le bois d'Aricie : mais Sinius Capito, rappelant qu'on nommait *Maniae* des masques qui servaient d'épouvantail pour les enfants, assurait que *Mani* voulait dire « des hommes laids et difformes » (cf. scolies de Perse sur ce vers : « Manium dicit deformem et ignotum hominem eo quod maniae dicuntur indecori uultus personae, quibus pueri terrentur ») — *Praesto est mihi... heres* : « est à ma disposition comme héritier ». Nous dirons : « J'ai sous la main, pour faire de lui mon héritier, etc. »

57. *Progenies terrae* ? L'héritier demande à Perse s'il pourrait vraiment laisser ses biens à un homme sans naissance comme Manius. *Progenies terrae* est l'équivalent de l'expression consacrée *filius terrae* dont Perse se sert un peu plus bas v. 59 ; cf. Pétrone, 13, 5 ; « nescio

cui terrae filio ; Min Felix : *Oct.*, 21, 7 : « ut in hodiernum inopinate uisus caelo missos, ignobiles et ignotos terrae filios nominamus » ; Serv : *In Verg Georg.*, 1, 9. Perse réplique que toute généalogie rencontre bientôt un fils de la terre : on sait que les stoïciens ne faisaient aucun cas de la noblesse de naissance (cf. Sén. : *Epist.*, 44, 4)

57-60. *Quartus* .. *pater* = *abauus*. La généalogie donnait, en remontant la ligne directe : *pater* ou *mater* ; *auus* ; *proauus* ; *abauus* ; *ataus* ; *iritauus* ; en ligne collatérale, du côté du père : *patruus* ; *magnus patruus* ; *maior patruus* ; *maximus patruus* ; en ligne collatérale, du côté de la mère : *auunculus* ; *magnus auunculus* ; *maior auunculus* ; *maximus auunculus*. Perse nous dit qu'il pourrait nommer son trisaïeul (*abauus*) et encore lui faudrait-il chercher un instant (*haut prompte dicam tamen* = (*dicam*) *haut prompte*, (*sed*) *tamen dicam*) ; il nommerait encore son quadrisaïeul (*ataus*) ; mais il ne saurait dire quel est le père de ce dernier, autrement dit son *tritaus*, qui se trouve ainsi être un fils de la terre, un frère par conséquent, de Manius. L'expression de *maior auunculus* appliquée à Manius est donc peu exacte, puisque le *maior auunculus* est le frère du *proauus* (en ligne féminine), c'est-à-dire du bisaïeul, non du *tritaus*, ou père du quadrisaïeul. Aussi le poète a-t-il ajouté *prope* : « il est quelque chose comme mon arrière-grand-oncle, sa parenté avec moi n'est guère plus lointaine que celle d'un arrière grand-oncle ». Quant à l'emploi de *auunculus*, il n'est pas sûr que ce soit une impropriété pour *patruus* :

Qui prior es, cur me in decursum lampada poscas ?

NC. 61. *es* P : *est* α (cf. 4, 51). — *decursum* P : *decursu* α (le texte est incertain, rien n'étant plus fréquent que la confusion des abl. en *a, e, u* avec les acc. en *am, em, um* (écrits souvent *ā, ē, ū*) : mais il ne m'a pas semblé qu'il y eût lieu d'écarter purement et simplement, comme ont fait, si je ne me trompe, tous les éditeurs, la leçon de P : voy. *Comment.*). — *poscas* P ; *poscis* α p (correction venant de ce que la valeur du tour : « *qui prior es cur* » n'a pas été comprise).

Perse a pu établir sa généalogie du côté de sa mère et non en ligne masculine, soit pour se conformer aux usages de l'Etrurie (cf. *supra*, note sur le v. 53, soit parce qu'il fait remonter l'origine des hommes non pas à un aïeul, mais à une aïeule, la terre — *Ritu... generis* : « d'après les règles de la descendance, de la généalogie » (cf. Plin. : *N. H.*, 7, 46 : *ritu naturae*, « dans l'ordre de la nature »). Considérer, avec Jahn, *ritu* comme un adv (= *rite*) nous obligerait à faire dépendre *generis* de *maior auunculus* : « Manius est l'arrière grand-oncle de ma race ; il est, dans ma généalogie, l'arrière-grand-oncle », et l'expression serait bizarre. *Manius hic* : « ce Manius, le Manius dont nous parlons en ce moment ». — *Exstat* : « se présente comme » (pour la leçon *exit* = *euadit*, c'est-à-dire : « devient (pour moi) », cf. NC.).

61. *Qui prior es*, etc. : « En quoi es-tu placé avant (Manius, par rapport à moi, c'est-à-dire : plus près de moi), de manière à me réclamer (plutôt que lui) le flambeau pour descendre (après moi) la carrière ? » En d'autres termes : « Pourquoi est-ce toi plutôt que Manius qui me réclame, etc. » La métaphore est tirée des lampadophories, où chaque coureur, après avoir parcouru la distance qui lui était assignée, remettait le flambeau à un nouveau coureur qui l'attendait pour parcourir une nouvelle distance (*Rhet. ad Her.*, 4, 46, 59 : « *Defatigatus cursor integro... facem tradit* » ; cf. Varr. : *R. r.*, 3, 16, 9). Perse assimile la suite des générations à une lampadophorie, comme, avant lui, Lucrèce (2, 79) ; mais il fait de l'allégorie une application inattendue et plaisante : le flambeau, ici, c'est sa succession, à laquelle l'héritier, étranger ou parent éloigné, n'a pas plus de droit que Manius considéré comme l'arrière-grand-oncle de Perse. *Qui* est adverbe : *qua re* ou *quomodo* (cf. 5, 130 : *qui tu impunitor exis* ?) ; si on en faisait un relatif, de manière à entendre : « toi qui es avant Manius (plus

loin de moi sur l'arbre généalogique) », il y aurait moins de suite dans les métaphores ; et, d'ailleurs, l'expression ne serait pas juste : l'héritier ne saurait figurer avant Manius sur l'arbre généalogique, mais seulement dans une branche plus éloignée que celle de Manius. — *Cur*, suivi du subj. = *quam ob causam*, comme dans l'expression usuelle : *quid est* (ou *quid est causae*) *cur*. Si l'on préfère la leçon *cur... poscis* (cf. NC.), il faut lire : *qui prior es ? cur... poscis* ? : « En quoi es-tu placé avant Manius ? Pourquoi viens-tu, etc. » — *Decursum* s'applique bien à une carrière qu'il faut parcourir, descendre jusqu'au bout (*decurrere*) et, par métaphore, à la succession des âges. Si on lit *in decursu* (voy. NC.), il faut entendre non plus « pour descendre après moi la carrière » (*in* signifiant *en vue de* : cf. Riém. : *Synt. lat.*, § 106, rem.), mais « dans la course des générations ». Au reste, certains commentateurs interprètent *in decursu* tout autrement : l'expression signifie pour eux : « dans la carrière, pendant que je parcours la carrière ». Perse, laissant là Manius et revenant au point de départ du développement (v. 33-34 : *heres... iratus quod rem curtaueris*), reprocherait à son héritier de se considérer déjà comme le propriétaire de biens qui ne sont pas à lui, et de prétendre, à ce titre, en contrôler l'emploi. Ils expliquent alors, ou bien, en faisant de *qui* le pronom relatif *qui* : « Toi qui es placé (dans le stade) en avant de moi (et à qui, par conséquent, je dois, le moment venu, remettre le flambeau), pourquoi me demanderais-tu (ou me demandes-tu) ce flambeau quand je suis encore en train de courir (c'est-à-dire : avant que j'aie fini de parcourir la distance qui m'est assignée) ? » Ou bien, *qui* étant adv. : « Comment passes-tu avant moi (dans l'emploi de mes biens), de manière à me réclamer les flambeaux, etc. (ou, avec le texte *qui prior es ? cur... poscis* : pourquoi me réclames-tu, etc.) » L'explication que j'ai donnée ci-dessus

Sum tibi Mercurius, uenio deus huc ego ut ille
 Pingitur. An renuis ? uis tu gaudere relictis ?
 « Deest aliquid summae. » Minui mihi, sed tibi totum est
 Quidquid id est. Vbi sit fuge quaerere quod mihi quondam 65
 Legarat Tadius, neu dicta : « Pone paterna,
 Faenoris accedat merces, hinc exime sumptus. »

NC. 62. *hunc* (au lieu de *huc*) α . — *illi* (au lieu de *ille*) α . — 63. *renuis* α : *rennuis* P. — *uis* P : *uin* α (texte incertain : cf. Sulp. ad Cic. (*Ad fam.*, 4, 5, 4) : « *Visne tu te, Serui, cohibere, etc.* ») — *relictis* P A² : *relictus* α . — 64. *deest* P A² : *des* α (ce qui suppose la leçon *dest* : un copiste, qui ne connaissait pas cette forme contractée, lui aura substitué *des*, qui avait l'air de donner un sens. Cf. Havet : *Crit. verb.*, p. 221, n° 937 — 65. P met *quondam* au commencement du vers 66 : le vers 65 étant très long, je suppose que *quondam* n'avait pu contenir sur la ligne et que le copiste de P, qui avait peu d'oreille (cf. 2, 13 ; 2, 39 ; 5, 129 ; 5, 159 ; 6, 51) n'aura pas su mettre le mot à sa vraie place. M. Havet (*Crit. verb.*, p. 97, n° 343) pense que, antérieurement, un copiste avait sauté du *mihi* du vers 64 au *mihi* du vers 65, et qu'ainsi *quondam* s'était trouvé « au commencement d'un tronçon de texte ». — 66. *legarat* P A B² : *legerat* P ; *legara* B. — *tadius* P B² : *cadius* α (on trouve, dans d'autres mss, les leçons *stadius* A², *stagijs*, *staijs*). — *pone* P α : *repone* et *opponere* φ (voy. *Introd.*, p. xxxi). — *neu dic ita* Housman.

fait il me semble, mieux apparaître la suite des idées. Perse dit, en somme, à son héritier : « Après tout, tu n'as pas plus de droits sur mon héritage que le premier venu. Si tu as la chance de le recueillir, il sera pour toi comme un bien tombé du ciel. » J'ajoute que *qui prior es* entendu au sens de *qui prior es* (*Manio*) fait songer aux expressions *primus heres*, *secundus heres*.

62-63. *Sum tibi Mercurius* : « Je suis pour toi Mercure, je t'apporte un gain inespéré comme Mercure lorsqu'il fait découvrir un trésor (cf. 2, 11-12 la note sur *dextro Hercule*) — *Venio deus*, etc. : constr. : « ego uenio deus (attribut) huc, ut ille (sc. Mercurius) pingitur », c'est-à-dire : « Je viens ici comme un dieu, sous la forme que les peintres donnent à Mercure. »

63. *An renuis ? uis tu*, etc. : « Est-ce que, décidément, tu refuses ma succession ? Veux-tu, au contraire, te contenter de ce qui restera ? » Ces paroles nous ramènent au refus formulé tout à l'heure par l'héritier (v. 51 : « non adeo (hereditatem) ». Pour la valeur de *an* cf. *supra*, même vers) Perse lui demande si ce refus est bien son dernier mot ou s'il est résigné à prendre ce qui restera.

64. *Deest aliquid*, etc. : réponse de l'héritier : « Il manque quelque chose au capital, le capital n'est pas intact. » *Deest* ne

fait qu'une syllabe, selon l'usage ordinaire (il faut peut-être écrire *dest* : cf. NC.). — *Minui mihi* (*summam*), réplique de Perse : « La perte a été pour moi. »

64-65. *Sed tibi*, etc. : « pour toi, l'héritage, quel qu'il puisse être, est entier (nous dirions : est tout gain) ».

65-66. Constr. : « fuge quaerere ubi (id) sit quod Tadius mihi quondam legarat ». — *Fuge quaerere* : nous disons : « tu n'as pas à chercher » ; pour l'emploi de *fugere* avec l'inf. dans le sens de « éviter de », cf. Hor. : *Od.*, 1, 9, 13 : « Quid sit futurum cras, fuge quaerere. » — *Vbi sit* : nous disons : « ce qu'est devenu ». — *Legarat* : on attendrait *legauit* ; mais le plus-que-pf. est logique : Perse a dépensé ce que lui avait légué Tadius

66. *Neu dicta* : « Et ne va pas me faire la leçon en ces termes » ; *dicta* est l'impér. de *dictare*, verbe consacré pour indiquer qu'un maître prononçait à plusieurs reprises une phrase que les élèves devaient écrire ou répéter après lui (cf. 1, 25 : note sur *dictata*) ; pour l'emploi de l'impér. après *ne*, voy. Riem. : *Synt. lat.*, § 165, rem. 3. — *Pone paterna* : « Place à intérêt la fortune que t'a laissée ton père. » Pour ce sens de *ponere*, cf. Hor. : *Sat.*, 1, 2, 13 : « *positis in fenore nummis* » ; et *Epod.*, 2, 69-70 : *Sat.*, 2, 3, 23.

67. *Faenoris*, etc. : « Que le revenu de

« Quid reliquum est ? » Reliquum ? nunc nunc impensius ungue,
 Vngue, puer, caules. Mihi festa luce coquatur
 Vrtica et fissa fumosum sinciput aure,
 Vt tuus iste nepos olim satur-anseris extis,
 Cum morosa uago singultiet inguine uena,

70

NC. 68. *reliquum* p : *relicum* P (mais cf. 5, 87) : *reliquum* α (voy. la note à 5, 87). — *impensius ungue* A² : *impensius surge* P (mais *ungue* au vers suivant) ; *imperi sui sanguine* α (toutes fautes venant de ce qu'on a méconnu la reprise oratoire *ungue ungue* . — 69. *coquatur* P : *coquetur* p α (mais cf. v. 74 : « *sit reliqua* »). — 71. *tuus iste* γ : *tu sista* P ; *tuus hic* α (sans doute mauvais déchiffrements d'un texte déjà altéré en *tuuste*). — 72. *uago singultiet* α : *uagos ingultet* P.

l'argent placé s'ajoute (à ton capital. ») Horace emploie *merces* dans le même sens : *Sat.*, 1, 2, 14 et 1, 3, 88. *Hinc exime sumptus* : « Prends les dépenses là-dessus (c'est-à-dire : sur ce revenu, et non sur le capital. »)

68. *Quid reliquum est ?* Réplique de l'héritier : « Qu'est-ce qui me reste ? » ; ent. : « C'est bon, mais il ne me restera rien. » — *Reliquum ?* « Tu parles de reste ? » ; ent. : « C'est trop fort ! puisque tu n'es pas encore content, je vais dépenser tout mon argent. » — *Nunc nunc* : « Désormais, oui, désormais, etc. » : la répétition marque ici la colère : cf. Hor. : *Epod.*, 5, 53 : *Nunc nunc adeste* ; de même *ungue ungue*.

68-69. *Puer* : cf. 5, 140 : le poète feint de s'adresser à l'esclave qui prépare ses aliments — *Impensius ungue... caules* : « Verse l'huile plus libéralement sur les choux » : cf. *supra*, 16 : *cenare sine uncto* et la note.

69. *Mihi coquatur*, et plus bas (v. 73-74) *mihi... sit, ast illi tremat uenter* : ent. « Il me faudrait faire préparer », « il me faudrait avoir, etc. » : subjonctif de protestation (cf. 5, 84 : *non sim* et la note). — *Festa luce* : cf. *supra*, 19 ; ent. : « Je devrais vivre en avare et considérer comme un menu de jour de fête de l'ortie et le devant d'une tête de porc. » — *Luce* = *die* : cf. Hor. : *Sat.*, 2, 2, 116 : « *luce profesta* ». Sur l'ortie comme aliment des pauvres gens, cf. Hor. : *Epist.*, 1, 12, 7-8 : « *Si... abstemius herbis Viuis et urtica* ». Les paysans mangeaient souvent du porc fumé (Hor. : *Sat.*, 2, 2, 116-117 : « *Non ego... temere edi luce profesta Quicquam praeter olus fumosae cum pede pernae* » ; cf. Pétr., 135 ; Juv., 11, 82-83). — *Fissa... aure* : abl. de qualité : « à l'oreille fen-

due ». On a supposé que les porchers, chez les Romains comme chez quelques peuples modernes, avaient l'habitude de distinguer les porcs de leur troupeau par une fente d'une forme particulière faite sur l'oreille (voy. Némethy).

71. *Vt... olim* : « afin qu'un jour ». — *Tuus iste nepos* : je ne crois pas qu'il y ait ici une simple reprise du mot d'Horace (*Sat.*, 1, 4, 48-50) : *nepos... filius*, « ton mauvais sujet de fils », et qu'il faille entendre : « *filius tuus, nepos iste* (= *helluo iste*) » ; il s'agit réellement du petit-fils de l'héritier, mais le mot *nepos* est à double sens. — *Anseris extis* il s'agit des foies d'oie, déjà très appréciés des Romains (voy. Hor. : *Sat.*, 2, 8, 88 ; Pl. : *N. H.*, 10, 52.)

72-73. *Cum morosa*, etc. : ent. : « aille, lorsqu'il sera blasé et dégoûté par l'abus des plaisirs faciles, faire l'amour avec des patriciennes ». *Vena* = *membrum uirile* : cf. 1, 103. — *Morosus* est ici synonyme de *fastidiosus* (cf. Hor. : *Sat.*, 2, 5, 90) — *Singultire*, comme *ἰσχυρῶ*, a le double sens de *sangloter* et d'*avoir le hoquet*, d'où, par métaphore, « être dégoûté de » ; l'abl. de cause *uago inguine* dépend de l'ensemble de l'expression *morosa singultiet* : pour le sens de *inguen*, cf. 4, 38. — *Vago*, qui indique l'absence de choix, fait antithèse à *patriciae... uuluae*. — *Inmeiere* a le même sens que, chez Horace, *meiere* (*Sat.*, 2, 7, 52) et *permingere* (*Sat.*, 1, 2, 44). — *Patriciae... uuluae* : Horace est plus brutal encore (*Sat.*, 1, 2, 69-70) : « *numquid ego a te Magno prognatum deposco consule cunnum ?* » — Certains commentateurs, interprétant autrement la métaphore *singultiet*, rendent le mot par « palpitera » ; en ce cas, *uago inguine* peut ne s'appliquer qu'aux caprices des amours illégi-

Patriciae inmeiat uuluae ? mihi trama figurae

Sit reliqua, ast illi tremat omento popa uenter ?

Vende animam lucro, mercare atque excute sollers

75

Omne latus mundi, ne sit praestantior alter

NC. 73 *inmeiat* α : *inmelat* P (cf. 5, 92 NC sur *auias*). *uulne* α (corr. A²) — 74. *premat* (au lieu de *tremat*) A² *popa uenter* P A² : *pauentur* α. — 76. *ne* P : *nec* α

times, *morosa* signifiant alors « dédaigneux (des femmes d'une conquête trop facile) »).

73. *Trama figurae* : *trama*, dont le sens s'est plus tard altéré, c'est, proprement, la chaîne lorsque les fils en sont séparés par les lisses pour livrer passage à la navette et au fil de trame (*subtemen* : cf. Sén. : *Epist.*, 90, 20). Pline applique le mot aux parties à jour d'une toile d'araignée (*N. H.*, 11, 81). *Trama figurae* indique donc un corps qui n'a plus, de la figure humaine, que la chaîne, semblable à un manteau dont la trame est entièrement usée. Nous disons, par une métaphore différente : « un squelette ». Peut-être même faut-il donner à *figura* le sens de « fantôme » que ce mot a chez Lucrèce (4, 34) et chez Virgile (*En.*, 10, 641) ; l'équivalent français serait alors : « l'ombre d'un fantôme ». Mais, de toute manière, nous dégagerions bien la pensée par l'expression familière : « Devrais-je donc n'avoir plus que la peau sur les os, etc. »

74. *Ast illi*, etc. : *illi* = *tuo isti nepoti* ; ent. : « tandis qu'il aurait, lui, un ventre, etc. ». — *Tremat omento* : « tremblerait à force d'être gras » : *omentum* aici la valeur de *pinguedo* ou de *adeps* ; sur le sens propre du mot, cf. 2, 47. — *Popa uenter* : litt. : « un ventre sacrificateur, un ventre qui est comme un sacrificateur », c'est-à-dire : « un ventre gras comme un sacrificateur » (les sacrificateurs se nourrissant copieusement avec les restes des banquets sacrés). Pour l'emploi du subst. *popa* comme adj. cf. *Prol.*, 13.

75-80. Ces cinq derniers vers s'adressent-ils encore à l'héritier, le raisonnement étant : « J'aurais beau te laisser une fortune énorme, tu ne serais jamais satisfait, car l'avarice est insatiable » ? C'est possible, si l'on admet que la satire est dirigée contre l'avidité des héritiers ; mais le début annonçait tout autre chose. Perse est parti d'un trait contre les avares (v. 15 et suiv.) ; il a ensuite affirmé qu'il fallait savoir dépenser son revenu et même, dans

certains cas, entamer son capital ; il a longuement développé cette idée qu'une économie sordide n'a d'autre résultat que d'enrichir un héritier cupide et ses descendants débauchés, gens qui, d'ailleurs, n'ont pas de comptes à nous demander. Sa conclusion devrait, semble-t-il, s'adresser à l'avare. Et, de fait, il serait tout à fait conforme aux habitudes de Perse que, après l'épisode de l'héritier, épisode auquel il a donné, par l'emploi du dialogue, une forme dramatique, il se retournât vers l'avare et lui dit : « Non seulement tu travailles pour les autres, mais tu n'arriveras jamais à satisfaire ton désir d'amasser. » Mais, au début, il opposait entre eux le ladre et le prodigue (v. 18-24). Ici, il ferait surgir brusquement un aspect nouveau de l'avarice, la cupidité insatiable (*αἰσχροπρεπὲς*) ; la conclusion répondrait donc mal au développement dont elle prétendrait dégager l'idée générale. Si nous nous rappelons que Perse, selon son biographe, avait laissé son œuvre inachevée (voy. *Vita Persi*, § 8) et que Cornutus retrancha quelques vers à la fin du livre pour lui donner l'apparence d'être complet, nous admettrons que, selon toute vraisemblance, ces vers appartenaient à la présente satire et que celle-ci n'a jamais été finie, tout en paraissant l'être. Perse commence (vers 15 et suiv.) par opposer deux défauts : l'avarice sordide et la prodigalité. Cela le conduit à faire le portrait de l'homme vraiment libéral qui dépense tout son revenu et entame même son capital si le devoir l'exige, en dépit des protestations de son héritier. En face de ce portrait, il se proposait de dessiner celui de l'homme cupide. Il n'est pas indispensable de supposer qu'il changeait d'interlocuteur : l'héritier pouvait fort bien incarner l'amour insatiable du gain. Mais il se peut aussi que, au vers 75, Perse ait, sans transition, engagé un nouveau dialogue avec un personnage nouveau.

75-76. *Vende animam lucro* : « Vends ta vie pour le gain, achète le gain au prix de

Cappadocas rigida pinguis plausisse catasta,
 Rem duplica : « Feci ; iam triplex, iam mihi quarto,
 Iam decies redit in rugam. Depunge ubi sistam :

NC. 77. *plausisse* P : *pauisse* α (cf. *Introd.*, p. xxv. — *catasta* p α ; *catastas* P (par suggestion de « Cappadocas »). — 78. *quartum* (au lieu de *quarto*) Guyet. — 79. *depunge* P α : *depinge* p Val. (cf. *Introd.*, p. xxix) ; *sistat* (au lieu de *sistam*) Pinzger.

ta vie », c'est-à-dire : « Dépense ta vie tout entière à gagner de l'argent ». C'est peut-être la traduction d'un proverbe grec (cf. *Περὶ ὕψους* 44, 9 : « τὸ δὲ ἐκ τοῦ παντός κερδαίνειν ὀνομάζεται τῆς ψυχῆς » ; *Plut.* : *De cohib. ira*, 9. p. 457 D). — *Excute*, pris au sens métaphorique grec nous avons rencontré, 1, 49 et 5, 22, fait, avec *omne latus mundi*, une hyperbole plaisante. — *Omne latus mundi* : nous disons : « les quatre points cardinaux » (cf. *Hor.* : *Od.*, 1, 22, 19 : « quod latus mundi nebulae malusque Iuppiter urget » ; 3, 24, 38 ; et, chez Ammien Marc., les expressions *latus occiduum*, *septentrionale*, *australe*. — *Ne sit praestantior alter* : « qu'aucun autre ne te dépasse pour, etc. » : ne n'a pas ici le sens final. La tournure *non praestantior*, avec l'inf., est prise à Virgile (*En.*, 6, 164-165).

77. *Cappadocas* (acc. plur. de *Cappadox*) *pinguis* : « de gros Cappadociens ». Il s'agit d'esclaves originaires de la Cappadoce hommes robustes qu'on employait en particulier comme porteurs de litière (cf. *Cat.*, 10, 14 et suiv. et *Mart.*, 10, 76, 3). — *Rigida*. *catasta* : « sur une estrade dressée » ; le mot *catasta* était le terme propre pour désigner l'estrade sur laquelle on exposait les esclaves mis en vente. — *Plaudere* (cf. NC.) se dit bien des claques qu'on donne sur l'encolure, les flancs ou la croupe d'un cheval (cf. *Virg.* : *Géorg.*, 3, 186 ; *En.*, 12, 85-86.) Le mot est bien choisi pour nous faire voir le marchand d'esclaves palpant son bétail humain. Pour l'emploi du pf., cf. *supra*, 6 : *egregius lusisse*.

78-79. *Feci* : réponse de l'homme cupide, qui n'a pas senti l'ironie du conseil donné par Perse. ou, plutôt, qui lui répond que ce n'est rien de doubler sa fortune et que, en fait de richesse, le point n'existe pas où l'on peut dire : « C'est assez ». — *Iam triplex*, etc. : constr. : « Res redit mihi in rugam iam triplex, iam quarto, iam decies », c'est-à-dire : « Voici que mon bien revient dans le pli

de ma toge (nous dirions : dans ma poche) triplé, qu'il y revient multiplié quatre fois, multiplié dix fois. » Pour l'emploi de *redit*, cf. *Hor.* : *A P.*, 329 : « *redit uncia* ». — *Ruga* est employé ici dans le même sens que *sinus* désignant le pli de la toge où les Romains mettaient d'ordinaire leur bourse (cf. *Sén.* : *Epist.*, 74, 6 : « ad haec, quae a fortuna sparguntur, *sinum* expandit » ; *Tac.* : *Hist.*, 2, 92 : « abditis pecuniis per occultos aut ambitiosos *sinus* ») Il est inutile de supposer que *redit in rugam triplex*, etc., signifie : « revient trois fois, quatre fois, dix fois sur elle-même », comme les pans d'une toge ramenés en une série de plis, ou, en d'autres termes, d'y voir une métaphore pour dire *multiplicatur*, bien que cette interprétation puisse tirer quelque vraisemblance du sens de *plicare*, dont la racine est dans le suffixe — *plex*, et d'où Perse a pu remonter à *ruga* (« allegoricos dixit a uestibus, dit le scoliaste, quod ad rugam plicantur »). — *Quarto* : on attendrait *quadruplex* ; mais dire que la fortune revient quatre fois, c'est indiquer qu'il en revient quatre fois pour une.

79-80. *Depunge ubi sistam* : *inuentus* (est), etc., ent. : « marque-moi un point où m'arrêter, et on aura trouvé l'homme capable de fixer la limite de ton sorite, ô Chrysippe. » Le sorite tirait son nom d'un tas de blé (σωρεῖτης) : à quel moment, lorsqu'on en retire les grains un à un, cesse-t-il d'être un tas ? De même, où cesse la richesse ? où commence la pauvreté ? où finit la grandeur ? où commence la petitesse ? etc. (voy. *Cic.* : *Acad. pr.*, 2, 16, 79 ; *ibid.*, 2, 28, 92, et cf. *Horace* : *Epist.*, 2, 1, 45-47 : « Vtor permissa caudaeque pilos ut equinae Paulatim uello et demo unum, demo etiam unum, Dum cadat elusus ratione ruentis acerui. » *Chrysippe*, qui professait que le sage ne se trompe jamais, avait trouvé un expédient pour lui permettre de se tirer d'affaire en présence de ce genre de question : arrivé au moment où l'on peut douter que le tas soit encore

Inuentus, Chrysippe, tui finitor acerui ».

80

NC. 80. *inuentus* p A² : *iuuentus* P α. On lit à la fin des satires : dans P : « explicuit (explicit p) persius thebaidorum satura feliciter utere semper felix » ; dans A : « persii flacci satyrarum explicit. uita eiusdem » ; dans B : « persi flacci satyrarum explicit feliciter uita eiusdem ». (Puis, dans ces deux mss, viennent les choliambes.) Parmi les autres *explicit*, on remarque celui du *Laurentianus* 37, 19 : « finit persii liber flacci. explicit intortus per totum persius horcus ».

un tas, il lui permettait de garder le silence un moment, jusqu'à ce qu'il fût visible que le tas n'existait plus (voy. Cic. : *op. I.*, 2, 28, 93). — *Depunge* est un exemple unique du mot (cf. NC.) : *depunctio* se trouve chez le pseudo-Soranus. 245. — La plupart des éditeurs ferment les guillemets après *sistam* et donnent le dernier vers à Perse qui dirait à l'avare : « Tu me demandes de fixer une limite à ta cupidité : c'est me demander de trouver la

limite du sorite » ; mais cette interprétation a l'inconvénient de couper en deux le tour *depunge...*, *inuentus* = *si depunxeris.*., *inuentus-est* (cf. 1, 19 et 52 ; 5, 84 ; 6, 56), et de nous obliger ainsi à admettre à côté de *inuentus*, une forte ellipse, celle de *si depunxerim ubi sis'tas*. Pour la pensée, dans ces trois derniers vers, cf. Hor. : *Epist.*, 1, 6, 34-35 : « Mille talenta rotundentur, totidem altera, porro et *Tertia* succedant et quae pars quadrat aceruum. »

Vu, le 26 février 1917,

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

